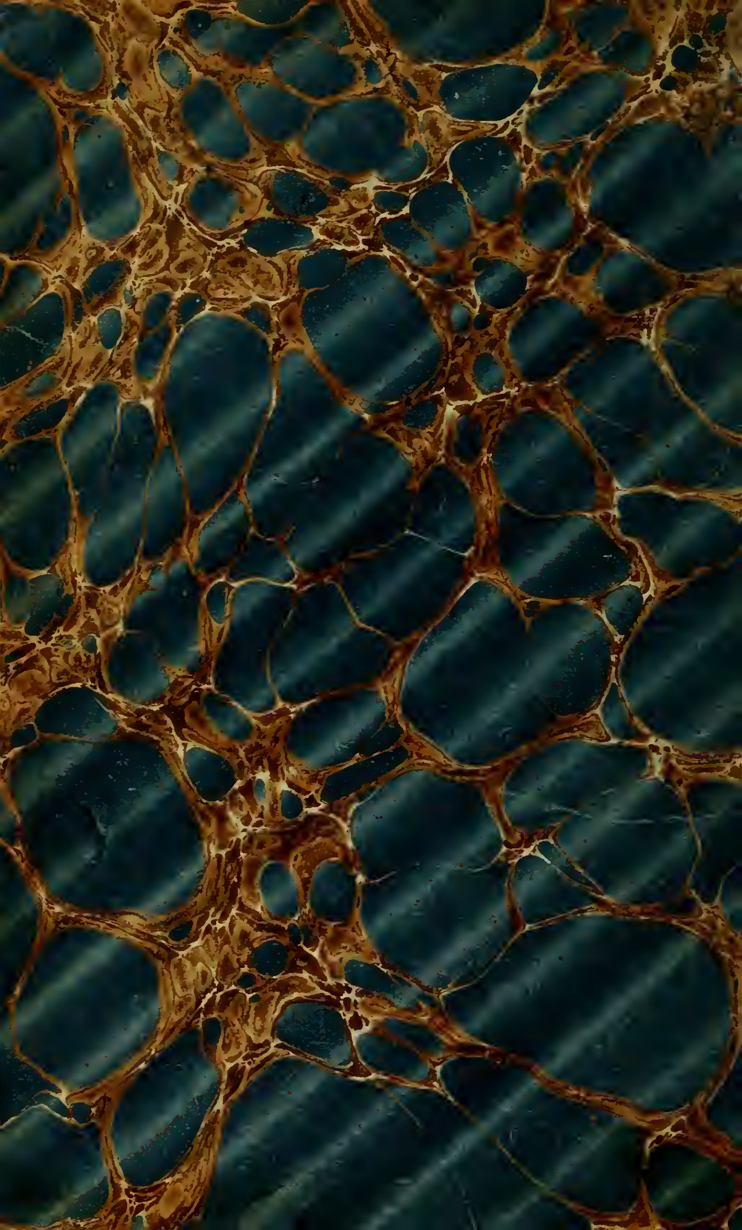
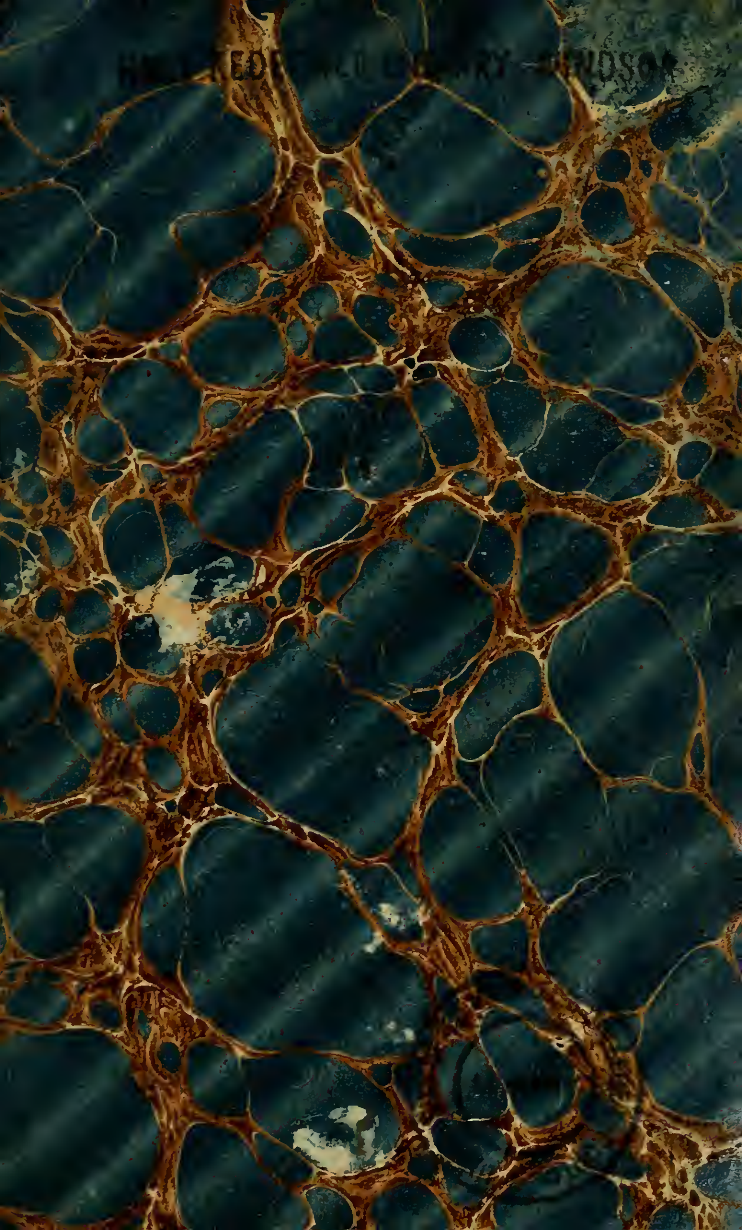

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001617 9







RÉPERTOIRE

DU CATÉCHISTE.



CAEN. — IMPRIMERIE DE E. POISSON.



RÉPERTOIRE

DU

CATÉCHISTE

OU

RECUEIL COMPLET

D'EXPLICATIONS, DE NOTICES, DE COMPARAISONS ET D'EXEMPLES

COMPLÉMENT NÉCESSAIRE

DU

CATÉCHISME HISTORIQUE

PAR

J.-EW. SCHMID

CATÉCHISTE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES URSULINES DE SALZBOURG.

Ouvrage traduit de l'allemand

PAR M. L'ABBÉ P. BÉLET.

Similis patrifamilias, qui profert
de thesauro suo nova et vetera.

(MATTH., XIII, 52.)

TOME DEUXIÈME.



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
9, RUE DELAMBRE, 9.

1858



RÉPERTOIRE
DU CATÉCHISTE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA FOI.

CHAPITRE DEUXIÈME.

(SUITE.)

TROISIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

INTRODUCTION.

Cet article traite principalement de l'Incarnation du « Verbe » éternel ou de l'accomplissement de cette prophétie (*Is.*, VII, 14) : « LA VIERGE concevra et elle enfantera un fils, qui sera appelé du nom d'Emmanuel » [1]).

Il est convenable, et c'est ici le lieu, avant de parler de l'adorable mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ,

[1] J'ai traduit *la Vierge*, et non pas *une Vierge*, parce que c'est là le sens du texte des *Septante*, ἡ παρθενος, sens que le latin, qui ne connaît pas d'article, ne pouvait exprimer (Note du Trad., *Cf.* LA VIERGE MARIE, *d'après l'Évangile*, etc., par Aug. Nicolas, tom. II, p. 87).

d'entrer dans quelques explications sur l'origine, la naissance et l'éducation de la très-sainte Vierge, mère de Dieu.

Parmi les familles auxquelles il fut accordé de retourner de Babylone dans le pays de la Judée, se trouvaient quelques rejetons de la royale maison de David, qui fixèrent leur séjour dans ou autour Bethléem, l'ancienne ville natale de leurs ancêtres. Mais lorsqu'on vit paraître, dans la personne d'Hérode, un roi étranger au peuple, qui commença à décimer par le glaive et l'oppression toute la maison princière des Machabées [1], les restes de la famille royale de David, famille presque oubliée, craignant avec raison d'éprouver un pareil sort, se retirèrent en Galilée, pays limitrophe, afin d'échapper aux mains de ce despote [2]; et, retirés là comme des émigrés, ils vécurent dans la ville de Nazareth du travail de leurs mains.

Or, à l'époque même où Hérode construisait ou plutôt reconstruisait le nouveau temple de Jérusalem, naquit à Nazareth, de la célèbre mais pauvre race de David, une fille royale, nommée Mirjam, ou Marie (c'est-à-dire la maîtresse ou l'étoile de la mer).

D'après l'Evangile (*Luc*, III, 23), son père s'appelait

[1] Il avait épousé par politique Marianne, nièce d'Hyrcan II. Poussé bientôt par une jalousie féroce, il ne tarda pas de travailler à la ruine de tous les descendants des Machabées. Il fit exécuter le père et le grand-père de sa femme, fit étrangler son frère dans un bain; sa femme et sa mère tombèrent bientôt aussi sous la hache du bourreau. Enfin les fils qu'il avait eus de Marianne, Aristobule et Alexandre, ne purent échapper à sa jalousie, et furent mis à mort.

[2] *Cf.* Docteur Sepp, « Vie de Jésus-Christ » IIe part, 1er vol., p. 2.

Des événements politiques forcèrent aussi les parents de saint Paul de quitter la tribu de Benjamin, et de se retirer d'abord à Gischala, en Galilée, et enfin à Tarse, en Cilicie.

Héli [1], et sa mère, d'après la tradition générale, Anne. Par son père, qui était un fils de Matthat, Marie sortait du roi David, et par sa mère, de la tribu de Lévi ou famille d'Aaron ; par conséquent elle était parente d'Elisabeth.

L'époux d'Elisabeth, Zacharie, qui à cette époque était encore sans enfant, s'intéressa à cette parenté, et

[1] Si la tradition chrétienne donne au père de Marie le nom de Joachim, elle n'est nullement en contradiction avec la vérité historique ; car chez les Juifs les noms de Héli, Héliacim et Joachim ont la même signification et sont pris l'un pour l'autre. Ainsi le grand prêtre qui vivait à l'époque du roi Manassès est appelé tantôt Éliacim, tantôt Joachim (*Judith*, 4, 5 et 15, 19).

Il ne sera pas sans intérêt, ici et dans une foule d'autres circonstances, de faire mention de l'ancienne légende chrétienne. Bien que l'Église ait déclaré apocryphes (c'est-à-dire non inspirés et d'origine non divine) l'évangile de la naissance de Marie et autres traditions semblables, elle n'a pas voulu décider par là que ces sortes de documents soient dépourvus de toute valeur historique. Elle-même donne à la mère de Marie le nom d'Anne, célèbre sa fête de même que celle de la Présentation au temple, quoiqu'elles n'aient pas leur fondement dans l'Évangile. En outre, les saints Pères (par exemple saint Jérôme, saint Épiphane, saint Ambroise, etc.) en appellent fréquemment à d'anciennes traditions de cette espèce. — D'après une de ces antiques traditions, Joachim était berger, le ciel avait béni ses troupeaux ; c'était un homme pieux et bienfaisant. Néanmoins, bien que, de concert avec Anne, il eût conjuré pendant vingt ans le ciel de lui accorder des enfants, il n'en avait pas obtenu, ce qui, aux yeux du peuple, était une infamie. Ce reproche injurieux lui fut adressé publiquement à Jérusalem, lors de la fête de la Dédicace du temple, et son sacrifice fut repoussé par le grand prêtre Issachar, comme chargé de malédiction. Aigri d'un pareil affront, au lieu de retourner auprès de sa femme, il resta caché pendant cinq mois dans une montagne, pour y exhaler sa douleur dans la solitude. Là, après qu'il eut offert au Seigneur un sacrifice de douze agneaux (car ses propres troupeaux paissaient sur cette montagne), lui apparut un Ange qui le consola, en lui annonçant qu'il lui naîtrait une postérité ; cet Ange l'exhorta à retourner dans sa demeure. Sa femme, ainsi que sa servante Judith, le croyait déjà mort, lorsqu'à la même époque elle reçut une consolation céleste, et l'ordre d'aller au devant de son mari. Bientôt le deuil, qui avait duré si longtemps, fut changé en une joie indicible (Cette tradition est magnifiquement représentée sur les superbes vitraux de l'église Sainte-Anne, à Munich).

ce fut par ses soins que la sainte Vierge fut reçue et élevée dans le temple de Jérusalem [1].

Saint Jérôme décrit ainsi (*Serm. De Nativit. Mar.*) la vie que la très-sainte Vierge passa dans le temple : « Elle s'efforçait, tout en pratiquant l'humilité la plus pure, de surpasser en tout celles qui l'entouraient, de se montrer la plus zélée pour les veilles nocturnes, la plus assidue pour la lecture de l'Ecriture Sainte, la plus dévote dans le chant des Psaumes, la plus enflammée dans l'amour de Dieu et du prochain, la plus parfaite dans la pureté. »

[1] Déjà nous trouvons dans les premiers livres de l'ancien Testament (*Exod.*, XXXVIII, 8; *Jug.*, XI, 39; et I *Rois*, II, 22) qu'il est fait mention de certaines femmes, qu'on pourrait appeler diaconesses, qui servaient dans le tabernacle et plus tard dans le temple. Ces femmes, selon Josèphe Flavius (*Cantiq.*, V, 10, 1), étaient passablement nombreuses, et paraisssent être astreintes au vœu de virginité (Les païens avaient aussi des vierges « sacrées ; » c'étaient, chez les Romains, les Vestales ; chez les Égyptiens, les prêtresses d'Iris, etc.). Plus tard, il paraît qu'on y annexa un établissement d'éducation, où les jeunes filles nées de bonne famille, surtout de l'état sacerdotal, recevaient une éducation et une culture religieuses. Ces filles, parvenues à l'âge mûr, retournaient dans leurs familles.

Selon l'ancienne tradition, Joachim et Anne, comme ils l'avaient promis, portèrent leur petite-fille au temple dès qu'elle eut atteint l'âge de trois ans, pour y demeurer et y faire son éducation. Déjà cette enfant avait acquis tant de forces que, sans le secours de personne, elle montait les quinze degrés qui conduisaient à l'autel des sacrifices, et s'y offrait à son Père céleste au milieu de ferventes prières. Tout le monde était frappé de la beauté admirable et de la piété exemplaire de cette petite fille. — Relativement au séjour de la sainte Vierge au temple, on raconte en outre que depuis le matin jusqu'à neuf heures elle vaquait à la prière; depuis neuf heures jusqu'à trois heures de l'après-midi, elle s'occupait à tisser, et depuis trois heures, elle priait de nouveau jusqu'à ce qu'un Ange lui apparût et lui apportât sa nourriture. Elle était instruite dans tout ce qui, selon les mœurs du temps, entrait dans l'éducation des jeunes filles; mais elle ne le cédait à aucune des vierges plus âgées qu'elle en dévotion dans la prière, en connaissance de la loi sainte, en humilité, en charité et en pureté des mœurs, non plus que dans le chant des Psaumes. — La tradition ajoute que les prêtres ayant fait confectionner un voile pour le temple, chacune des vierges du temple dut tirer au sort pour savoir quelle partie du voile elle aurait a faire. Le sort assigna à Marie la pourpre, ce qui donna occasion aux autres de l'appeler par plaisanterie du nom de reine.

Saint Ambroise, instruisant les vierges qui avaient fait vœu de pureté virginale, leur plaçait devant les yeux la jeunesse de Marie pour leur servir de règle de vie, et leur disait entre autres (*lib.* 2 *de Virg.*) : « Marie était vierge, non-seulement de corps, mais d'esprit. Elle était humble dans son cœur et modeste dans son langage. Elle ne faisait de mal à personne, souhaitait et faisait du bien à tous, fuyait l'orgueil et aimait la vertu. Rien de haut dans le regard, rien d'inconsidéré dans les paroles, rien de heurté dans le geste. Mais tout l'aspect de son corps était comme le simulacre de son âme et la figure de sa sainteté. »

L'Église célèbre le 21 novembre la mémoire de la « Présentation au Temple. » Cette fête est connue en Orient depuis 730. Elle commença d'abord à Constantinople ; en Occident, vers 1374 : mais elle ne fut rendue obligatoire pour toute la chrétienté qu'en 1585 par le pape Sixte-Quint.

Lorsque la sainte Vierge eut atteint l'âge de majorité, qui, chez les juifs de cette époque, était fixé à douze ans révolus, Zacharie la rendit à ses parents de Nazareth, afin qu'elle s'y mariât, conformément à la coutume du peuple qui tenait à la propagation corporelle, parce que, dans l'ancien Testament, tout reposait sur l'origine. Le moment était donc venu pour Marie, cette fille héritière de David, de donner, selon les exigences de la loi, sa main à Joseph, comme étant son plus proche parent. Joseph était fils de Jacques et de Cléophas (ou Clopas) [1], et sortait également de David, de l'antique lignée de Bethléem, mais par Salomon, tandis que Marie en descendait par Nathan. Donc,

[1] Voilà pourquoi Marie, femme de Cléophas, est appelée par saint Jean (XIX, 25) sœur de la sainte Vierge, et Jésus, par saint Matthieu (XXIII, 55), frère de Jacques, de Joseph (en grec : Joses), de Simon et de Jude, les quatre enfants de Cléophas et de Marie (*Cf.* Sepp, « Vie de Jésus-Christ », 2e part., 1er vol., p. 5).

le 23 janvier [1] de l'an 4 après la construction de Rome, elle fut mariée [2] selon le rit ecclésiastique à Joseph, dans le bourg de Nazareth, l'une des deux cents villes ou bourgs que (selon Josèphe Flavius) comptait alors la Galilée.

Cette vierge, ainsi mariée à un pauvre rejeton de sa

[1] Cette fête, « le Mariage » ou plutôt les « Fiançailles » (*Desponsatio*), fut d'abord célébrée par l'Ordre des Franciscains, sous le pape Paul III, à l'instigation du célèbre chancelier Gerson. En 1725, le pape Benoît XIII la rendit obligatoire pour toute l'Église.

[2] Chez les Juifs, aucun mariage ne se faisait sans fiançailles préalables: le mariage venait seulement ensuite (ordinairement un an après, ou même plus longtemps). Pendant cet intervalle, l'époux ne pouvait ni voir son épouse ni lui parler, bien que, devant la loi, la fiancée fût considérée comme son épouse. Les communications réciproques que les deux fiancés désiraient se faire étaient confiées à une tierce personne, appelée *pronuba* (appartenant ordinairement à la famille de l'époux). Cette tierce personne était chargée de veiller sur la probité des époux, et d'en rendre compte.

Conformément à l'antique tradition, on voulut que Marie, qui alors était âgée de quatorze ans, fût, comme les autres vierges élevées dans le temple, mariée pendant qu'elle y séjournait encore. Mais Marie s'y refusa, parce qu'elle s'était entièrement consacrée à Dieu, et qu'elle voulait, à la vie et à la mort, lui appartenir tout entière. Alors un grand prêtre interrogea le Seigneur pour savoir si le dessein de la jeune fille, opposé à la coutume et à la tradition, pouvait être approuvé. La réponse du Seigneur ayant sanctionné le vœu de Marie, le grand prêtre Abiathar se leva et dit au peuple: « Puisque le Seigneur a établi une nouvelle manière de le servir, il faut que nous cherchions un homme à la garde et à la protection duquel nous confiions cette vierge! » Le prêtre interrogea Jéhovah, qui lui répondit (*Is.*, XI, 1): « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé; et une fleur naîtra de sa racine. L'esprit du Seigneur reposera sur lui. » Conformément à ces paroles, le prêtre ordonna que tous les hommes non mariés de la maison de David apporteraient des tiges à l'autel, et que celui dont la tige pousserait et fleurirait, et sur laquelle une colombe (symbole du Saint-Esprit) viendrait se placer, recevrait la vierge. Et voilà que la tige de Joseph fleurit admirablement, produisit des lis, et une colombe alla se placer sur son sommet. C'est donc à lui que fut confiée la vierge consacrée au Seigneur. Voilà pourquoi, sur certains tableaux, on représente Joseph avec un bâton, ou une branche avec des lis. D'après Epiphane (*hæres.* 78, n. 7), Joseph était âgé de 80 ans; ce qui est contredit par d'autres, notamment par saint Jérôme.

race, mais choisie pour être l'épouse du Saint-Esprit, vécut à Nazareth dans une paisible retraite, attendant avec une sainte impatience la naissance déjà promise du Sauveur d'Israël.

§ I.

L'ANNONCIATION A NAZARETH.

Un Homme-Dieu était seul capable de sauver le monde. L'homme ayant perdu par le péché un bien infini (l'image surnaturelle de Dieu et la sainteté originelle, par conséquent l'héritage du ciel), et s'étant attiré, en offensant le Très-Haut, un châtiment infini, cette faute ne pouvait être effacée que par une satisfaction parfaite, égale à l'offense, c'est-à-dire par une satisfaction sans bornes, et l'homme ne pouvait recouvrer ce bien perdu que par un mérite infini. Voilà pourquoi il fallait que le Sauveur fût un être infini, c'est-à-dire un Dieu.

Mais ce Sauveur devait être réellement homme. L'offense étant partie du genre humain, c'est de lui aussi que devait venir la satisfaction ; et comme c'était le corps et l'âme qui avaient péché, l'expiation devait se faire et dans le corps et dans l'âme. Le Sauveur devait donc entrer par la naissance corporelle dans la race du premier Adam, devenir un enfant des hommes, afin de transformer par la régénération spirituelle, en sa qualité de second Adam, les hommes en enfants de Dieu.

En outre, le Fils de Dieu, en s'incarnant, ne devait entrer dans aucun rapport de culpabilité originelle avec le genre humain : devant délivrer le monde du péché, il fallait qu'il fût lui-même sans péché. Il ne pouvait donc pas, comme nous tous, entrer dans la

vie terrestre par la voie ordinaire de la propagation (par la génération) ; il fallait que sa nature humaine fût appelée à l'existence d'une façon unique et miraculeuse, par la vertu du Tout-Puissant. De même qu'autrefois, par la toute-puissance divine, le corps du premier Adam fut formé avec de la terre non encore souillée, et fut uni à l'âme pour entrer avec elle en communauté de vie ; de même la nature humaine du second Adam devait être formée par cette même toute-puissance dans le corps d'une vierge sans tache, et unie à la nature divine du Verbe éternel pour entrer ainsi en communauté de vie avec elle, afin que, comme l'âme raisonnable jointe au corps constitue un seul homme, Dieu et l'homme formassent un seul Christ (Symb. Athanas.).

Or, ce miracle de l'Incarnation du Verbe éternel s'est opéré à Nazareth [1].

L'archange Gabriel [2], celui-là même qui avait déjà

[1] Consultez sur cette petite ville le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 188. Une table de marbre contient ces mots en gros caractères : « Ici le Verbe s'est fait chair. »

[2] « Il était tout à fait convenable, dit saint Jérôme (*Serm. de Assumpt.*), qu'un Ange fût envoyé à une Vierge, parce que c'est la virginité qui a le plus de rapport avec la nature angélique ; car être dans la chair et ne pas vivre selon la chair, c'est chose non terrestre, mais céleste. » De même que la corruption du genre humain avait commencé par l'entretien d'un mauvais Ange, de même sa délivrance devait débuter par l'entretien avec un bon Ange; ou, pour nous servir de l'expression de Pierre Chrysologue (*Serm.* 42) : « L'homme retourne à la vie par le même chemin qu'il avait suivi pour aller à la mort ; l'Ange traite du salut avec Marie, comme un autre Ange avait traité avec Eve de la damnation. »

Emmanuel, roi de Portugal, choisit l'Archange Gabriel pour patron de l'armée qu'il envoya aux Indes, et donna le nom d' « Archange Gabriel » au principal vaisseau. C'est que voulant faire annoncer aux peuples de ces contrées la nouvelle du salut, il ne pouvait être mieux inspiré qu'en plaçant les siens sous la protection du céleste messager de la Bonne-Nouvelle.

prédit à Daniel l'époque de l'avénement de Jésus-Christ, et annoncé à Zacharie le précurseur du Messie, fut encore jugé digne de saluer du nom de « pleine de grâce » et de « bénie entre toutes les femmes » la Vierge choisie pour cet auguste ministère, et d'annoncer à cette vierge effrayée dans son humilité, un fils qu'elle devra nommer « Jésus ». Et comme Marie doutait de la possibilité de l'événement, il ajouta (*Luc*, I, 35) : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Et dès l'instant où l'Epouse du Saint-Esprit eut donné son consentement, commença la réalisation de cette parole : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. »

Saint Bernard adresse (serm. 1, *in Vig. Nativ.*) les paroles suivantes à la mère de Dieu : « Vous prononcez le verbe, et vous recevez le Verbe ; vous donnez votre verbe, et vous recevez le Verbe divin ; vous dites un verbe qui ne rend qu'un son passager, et votre sein renferme le Verbe éternel. »

La fête de l'Annonciation. — Il est hors de doute que les premiers chrétiens adoraient et vénéraient déjà avec une profonde dévotion le mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ, comme étant le commencement de notre Rédemption. Mais pour l'institution d'une fête spéciale à cette intention, il paraît qu'elle ne remonte pas au delà du quatrième siècle. Proclus, patriarche de Constantinople (dans la première moitié du cinquième siècle) fit plusieurs discours en cette fête qu'il appelle « l'avénement du Seigneur ». Elle portait aussi le nom d'Annonciation de Jésus-Christ, Commencement de la Rédemption, Jour de la salutation de l'Ange. Il semble donc qu'on la célébrait surtout comme la première fête du Seigneur. — Mais c'est aussi à juste titre qu'on la solennise comme l'une des premières fêtes de Marie, puisque c'est en ce jour que la Sainte Vierge fut élevée

par la sainte Trinité au-dessus de toutes les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre, choisie par le Père pour être sa Fille, par le Fils pour être sa Mère, par le Saint-Esprit pour être son Epouse, et aussi parce qu'en vertu de son consentement elle coopéra activement à l'œuvre de notre Rédemption. Généralement, on célèbre cette fête le 25 mars, parce que la fête de la Nativité de Jésus a lieu 9 mois auparavant (le 25 décembre). Dans les premiers temps, on la célébrait dans quelques églises, en Espagne par exemple, le 18 décembre, jour qui est la fête de « l'Attente de Marie, » et à Milan, le dernier dimanche avant Noël.

En ce jour-là, et chaque fois que nous récitons la « Salutation Angélique [1], » nous devons méditer dévotement sur le mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ et sur l'honneur insigne rendu à la plus humble des Vierges. Nous devons surtout considérer à quel profond abaissement le Fils de Dieu s'est soumis en revêtant la nature des créatures, et de créatures qui, depuis le paradis terrestre jusqu'à maintenant, lui ont fait endurer tant d'outrages. Il s'est dépouillé de sa gloire éternelle, et a voilé sa splendeur sous l'enveloppe obscure de la nature humaine, ou, pour parler le langage de l'apôtre, « il a pris la forme d'esclave, » offrant ainsi pour nous le premier sacrifice. Et cette nature humaine, il ne l'a pas prise dans la plénitude de la beauté et de la perfection où elle se trouvait lorsqu'elle sortit des mains du Créateur ; la nature qu'il revêtit, bien qu'elle fût elle-même sans péché, portait néanmoins toutes les conséquences du péché, toute la faiblesse et l'impuissance, toutes les misères et les souffrances de notre nature. « Dieu l'a envoyé, écrit saint Paul (*Rom.*, VIII, 3), revêtu d'une chair semblable à celle qui est sujette au péché. » — Et autant le Verbe éternel a abaissé par l'Incarnation sa nature divine, autant il a élevé notre nature en la revêtant. Si le Psalmiste, exaltant les priviléges de l'homme, était en droit de proclamer (VIII, 6) que Dieu ne l'a

[1] Consultez sur l'introduction de cette prière le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 497. Saint Charles Borromée ne rougissait pas, quand il entendait sonner « l'Angelus, » de descendre de voiture et de faire cette prière au milieu de la rue. Et de nos jours, hélas ! un si grand nombre rougissent d'ôter leur chapeau quand ils l'entendent sonner !

qu'un peu abaissé au-dessous des Anges, nous pouvons dire à notre tour, qu'en prenant la nature humaine, le Sauveur l'a placée bien au-dessus des Anges, et que ceux-ci adorent maintenant un Homme-Dieu. Par l'Incarnation de Jésus-Christ, notre nature a aussi reconquis la plénitude de ses droits à cette transfiguration qui lui avait été accordée originairement par une grâce du Créateur; droits que le péché avait anéantis, et l'Incarnation du Verbe est devenue le principe de la future résurrection de notre chair.

Si, en ce moment, nous jetons nos regards sur Marie immaculée, comme elle nous paraît digne d'admiration depuis le moment de l'Annonciation! La voilà maintenant élue et consacrée pour être le tabernacle de la Nouvelle-Alliance, où le Saint des Saints, le Dieu fait chair, trouvera son premier asile sur la terre.

Maintenant elle est véritablement le trône vivant de Dieu, devant lequel les Anges se prosternent en adoration. Elle est élevée de la profondeur de son humilité au rang de vraie Mère de Dieu [1]; et la pauvre Vierge de Nazareth est devenue la glorieuse Reine des Anges. Nous devons donc la saluer et l'honorer comme une source de grâces pour le monde pécheur, et comme le canal béni de toutes les miséricordes célestes.

L'Evangile selon saint Jean. — Le commencement de cet Évangile dépeint de la manière la plus sublime la dignité du Verbe éternel, et comment « le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. » Aussi les premiers chrétiens étaient-ils animés du plus profond respect pour cet Évangile. Ils le récitaient souvent, et allaient même jusqu'à le porter à leur cou ou sur leur poitrine, dans des copies soigneusement fermées, comme l'affirme saint Chrysostôme dans un de ses discours. De bonne heure aussi s'introduisit la coutume de lire le commencement de l'Evangile de saint Jean après la cérémonie du baptême et la réception des sacrements des mourants. Peu à peu les prêtres ayant généralement pris la coutume de lire le commencement de cet Evangile en retournant de l'autel à la sacristie, croyant

[1] On peut voir dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 496, *b*, que Nestorius a été le premier hérétique qui ait refusé à la Vierge Marie le titre de « Mère de Dieu, » que le Concile d'Ephèse, en 431, lui a solennellement reconnu.

ne pouvoir terminer plus dignement la célébration du sacrifice de la messe, le Pape saint Pie V obligea par une bulle de le réciter à la fin de la messe.

Récitons-le aussi dévotement avec le prêtre, cet Évangile de saint Jean, et nous deviendrons de plus en plus dignes de participer aux abondantes bénédictions que procure ce sacré mystère. La divinité du Verbe et sa sainte Incarnation s'y trouvent formulées d'une manière si sublime, que l'Evangéliste saint Jean a été justement comparé à un aigle pour ses élans vers les hauteurs célestes.

L'Ordre de « l'Annonciation de Marie. » — Parmi les zélateurs les plus fervents du mystère contenu dans le troisième article du Symbole, il faut citer la pieuse princesse Jeanne de Valois, fille de Louis XI, roi de France. Chaque fois qu'elle lisait « la salutation de l'Ange » racontée par l'Evangéliste, l'amour que le Fils de Dieu a manifesté dans son Incarnation la touchait jusqu'aux larmes. La profonde humilité et l'entière soumission de Marie à la volonté divine firent sur le cœur de la religieuse princesse une telle impression, qu'elle fonda un Ordre spécial connu sous le nom d'Annonciation, dont la règle recommandait particulièrement l'imitation des vertus par lesquelles Marie avait été jugée digne d'être choisie pour épouse du Saint-Esprit et mère de Dieu, telles que : une pureté sans tache, une foi inébranlable, une ferme espérance, un ardent amour, une stricte obéissance, etc. — La princesse, qui avait échangé la magnificence royale contre l'obscurité et la rigueur de la loi de son Ordre, brillait elle-même devant les religieuses de l'éclat de toutes ces vertus, et était une fidèle imitatrice de la très-sainte Vierge. — Les peintres la représentent ordinairement recevant un anneau des mains de l'enfant Jésus reposant sur le sein de sa mère, pour signifier qu'elle était fiancée à l'Epoux céleste, et pour rappeler les révélations nombreuses dont elle avait été honorée dès sa plus tendre enfance, à cause de la haute vénération qu'elle professait pour le mystère de l'Incarnation [1].

La première et la seconde Ève. — Le petit mot qui commence

[1] *Cf.* Marchant, *Hort. past.*, tract. 3.

la Salutation Angélique, « Ave, » retourné, donne « Eva. » Et de fait, on peut dire en toute vérité que Marie a été la seconde Ève, quoique dans un sens tout opposé ; car les vertus de la seconde Ève sont directement opposées aux fautes de la première. L'une se promenait sans rien faire dans le jardin de délices, et la curiosité seule l'attirait auprès de l'arbre du fruit défendu ; l'autre était laborieuse, et se retirait dans la solitude de la famille pour échapper aux tentations du monde. Celle-là était crédule, et ajoutait d'autant plus facilement foi aux paroles du serpent, qu'elles flattaient davantage sa vanité ; celle-ci fut effrayée en entendant la salutation de l'Ange, et les paroles de Gabriel lui inspirèrent d'autant plus de doutes, que son humilité était plus profonde. La première Eve tomba d'autant plus bas qu'elle voulait monter plus haut ; la seconde fut d'autant plus élevée qu'elle s'était elle-même abaissée davantage. L'une voulait devenir une Reine égale à Dieu, et elle en fut punie en devenant une esclave de l'enfer ; l'autre se déclara la servante du Seigneur, et elle en fut récompensée en devenant la Reine du ciel. L'une vit se réaliser en elle la première partie de cette sentence divine (*Matth*, XXIII, 12) : « Celui qui s'élève sera abaissé ; » et l'autre la seconde partie : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » L'une devint par sa désobéissance la mère des pécheurs ; l'autre par son obéissance, la mère des justes. L'une fut obligée de reconnaître, après sa chute, que toutes les générations pleureraient et gémiraient à cause d'elle, et l'autre put s'écrier : « Voici que désormais toutes les générations m'appelleront Bienheureuse. »

Plût à Dieu que pour nous tous Ève pécheresse fût un exemple d'horreur, et la Vierge immaculée un modèle d'imitation ! Plût à Dieu que les nombreuses filles d'Ève, que leur orgueil, leur curiosité, leur crédulité, leur passion pour les plaisirs et les parures menacent d'une ruine certaine, se transformassent en filles de Marie, opérant leur salut dans le travail et la solitude, dans l'humilité et la pudeur, conservant, sous la sauvegarde de la Reine des vierges, le précieux trésor de l'innocence baptismale, et remplissant leurs lampes de l'huile des bonnes œuvres, afin de pouvoir entrer avec leur céleste Epoux dans la salle des noces éternelles !

Visitation de Marie. — « Une douleur partagée n'est qu'une

demi-douleur; mais une joie partagée est une double joie. » La Vierge divine sentait le besoin de déverser ses joies dans une âme animée du même sentiment que la sienne, et son cœur surabondait des choses merveilleuses qui lui avaient été révélées. Marie se lève donc et se met en marche pour en faire part à sa proche parente Elisabeth, et, après l'avoir félicitée de la grâce accordée à sa vieille cousine, pour lui faire part de celle dont elle a été l'objet elle-même. La joie et le ravissement donnent des ailes à ses pieds; car, dit l'Evangile (*Luc*, I, 39), « elle s'en fut par les montagnes, en toute hâte, en une ville de Juda [1]. » Un autre motif pour lequel elle se hâtait, c'est sans doute parce qu'il n'était pas permis à une fille juive de marcher lentement, ou de rester debout sur les places publiques.

Marie, avec l'humilité profonde qui la distinguait, était certainement très-inquiète sur la manière dont elle annoncerait à sa vénérable cousine le mystère de sa prédilection et de son élection. Mais voilà qu'Elisabeth se présente à elle en lui adressant la même salutation dont Marie avait déjà entendu la première partie de la bouche de l'Ange : « Vous êtes bénie entre

[1] Le lieu où elle se hâta d'aller visiter ses proches se nommait Hébron, d'après la tradition. C'était l'ancienne ville sacerdotale de la tribu d'Aaron. Elle est située dans les montagnes de Juda, à cinq lieues au sud de Jérusalem, et à vingt-cinq lieues environ de Nazareth. Cette antique Hébron, où les patriarches, Abraham, Isaac, Jacob et Joseph avaient été enterrés avec leurs femmes, où plus tard David fut sacré et résida au-delà de sept ans, et où le prophète Nathan (l'un des ancêtres de Jésus-Christ, du côté maternel) trouva sa sépulture, devint plus tard le lieu de la naissance du plus célèbre ermite et prophète, saint Jean-Baptiste, et fut honoré de la visite de l'Epouse du Très-Haut.

La montagne que Marie dut gravir s'appelle, selon sa signification hébraïque, montagne des Scorpions. C'est probablement cette circonstance qui a fait dire à la légende que Marie avait franchi une montagne de lézards et de scorpions. La légende ajoute que ceux qui poursuivirent la sainte Vierge furent frappés de cécité, et s'appelèrent dès lors : aveugles, sournois. La légende dit en outre que des fleurs naissaient partout sous les pieds de cette auguste voyageuse, et c'est de là que les fleurs appelées *fleurs de Marie, souliers de Marie* et autres, tirent leur nom. On prétend aussi que les hirondelles l'accompagnèrent en gazouillant, et que c'est pour cette raison qu'elles sont dédiées à la Mère de Dieu et placées sous sa sauvegarde.

toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni. D'où peut me venir cet honneur que la mère de mon Seigneur daigne venir à moi ? » Quelle ravissante surprise ! Et le même Saint-Esprit qui avait pénétré Elisabeth et lui avait révélé le mystère connu de Marie et des Anges seuls, délia la langue de cette humble Vierge, qui entonna son hymne nuptial. Le *Miserere* quatre fois millénaire de l'Ancien Testament va désormais se taire ou plutôt devenir le sublime *Magnificat* du Nouveau. Quels tristes accents transformés en joyeux et triomphants cantiques d'allégresse !

Le prophète avait dit, dans son inspiration : « Voici que désormais toutes les générations m'appelleront Bienheureuse ! » Comme cette prophétie s'est accomplie à la lettre ! A travers tous les siècles, la sainte Vierge est saluée par des milliers de langues de la même salutation que Dieu lui envoya autrefois par le ministère de l'Archange ; salutation, par conséquent, qui doit être pour elle d'un prix infini ; elle est louée et exaltée comme étant pleine de grâces, bénie entre toutes les femmes ; elle est invoquée comme le « refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens [1]. »

Tâchons, nous aussi, de devenir de véritables partisans de la Mère de Dieu, afin de pouvoir « maintenant et à l'heure de notre mort » être favorisés de sa puissante intercession ! Puissions-nous, après avoir récité le *Miserere* au tribunal de la pénitence avec l'accent repentant de Marie, devenir aussi semblables à la sainte Vierge en nous approchant souvent de la sainte communion, où le Verbe fait chair prend possession de nous aussi véritablement qu'il a pris possession de Marie, afin de pouvoir entonner l'hymne du *Magnificat*, et nous associer un jour au chœur céleste pour le chanter éternellement avec la Reine de tous les saints.

« Marie, dit le texte sacré, demeura avec Elisabeth environ trois mois, et elle s'en retourna en sa maison » (*Luc*, I, 56). Que ces trois mois passés dans la société de sa sainte cousine durent être des jours fortunés ! Le Seigneur voulait par-là la fortifier dans l'attente des tribulations qui lui étaient réservées ; en effet, elle dut boire avec son fils un calice de souffrances

[1] *Cf.* CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 494, et 2e vol., p. 95.

bien amères ; car si son fils fut l'homme de douleurs, elle fut, elle, la mère des douleurs. — C'est ainsi que Dieu nous envoie souvent des consolations afin de nous fortifier pour les souffrances à venir [1].

REMARQUE.

Pour que le Rédempteur fût à la fois Dieu et homme, il fallait qu'il y eût en lui deux natures : la nature divine et la nature humaine, mais réunies toutes deux dans une seule personne. Or, que Jésus-Christ ait eu réellement toute la nature humaine, c'est-à-dire un corps humain et une âme humaine, c'est ce qui n'a pas besoin d'être prouvé au long, puisqu'il est né, a été circoncis, qu'il a mangé, bu, dormi, et souffert comme nous, puisqu'il est mort, et que son âme a été en proie à l'abattement, à la tristesse, etc. — Le plus souvent, par humilité, il se nommait simplement le « Fils de l'homme. »

Cependant, il s'est trouvé des hérétiques qui, comme nous l'avons dit, ont révoqué en doute cette doctrine si claire de l'humanité de Jésus-Christ, sous prétexte que la réunion réelle de la nature divine et de la nature humaine déshonorerait et avilirait la première. Ils soutenaient que le Sauveur n'avait pris qu'un corps fantastique (par exemple, comme les Anges dans leurs apparitions). C'est de là que leur vient le nom de Docètes.

Or, que le Sauveur ait eu réellement une nature divine, c'est ce que déjà nous avons prouvé dans l'article précédent.

En 448 parut un hérétique, Eutychès, qui, tout en soutenant que les deux natures sont réunies en Jésus-Christ en une seule personne, prétendait que la nature humaine était confondue

[1] La « fête de la Visitation de Marie » apparaît pour la première fois en 1247, et comme fête « d'institution nouvelle, » dans le Catalogue des fêtes dressé par le Concile du Mans. Saint Bonaventure déploya un zèle tout particulier pour la propagation de cette fête : en 1263, il proposa de la célébrer dans toutes les maisons de l'Ordre des Franciscains, et bientôt elle prit une extension de plus en plus considérable. Mais elle ne devint universelle pour toute l'Eglise que sous le pape Urbain VI, dont le successeur, Boniface IX, la confirma en 1390. C'était autrefois une fête obligatoire

avec la nature divine de la même manière qu'une goutte d'huile est absorbée par la mer, ou comme le suif ou la cire sont absorbés par le feu. Il ajoutait, par conséquent, qu'il fallait admettre que dans le Sauveur la nature divine et la nature humaine se réunissaient en une seule et même nature. Cette erreur fut rejetée solennellement par le Concile de Chalcédoine, en 451, où il fut établi, comme étant la doctrine de l'Eglise, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, et que ces deux natures ne sont ni changées, ni confondues, de telle sorte que Jésus-Christ est en même temps Dieu parfait et homme parfait [1].

Un autre hérétique, Nestorius, avait déjà soutenu, avant Eutychès, une erreur contraire ; il prétendait qu'il y avait en Jésus-Christ non-seulement deux natures, mais encore deux personnes, et il en concluait que la sainte Vierge ne devait pas être appelée Mère de Dieu, attendu qu'elle n'était mère que de la nature humaine de Jésus-Christ. Cette erreur fut aussi solennellement condamnée par l'Eglise.

La doctrine de l'Eglise touchant les deux natures de Jésus-Christ considérées comme formant une seule personne, est formulée en termes clairs et précis dans le Symbole de saint Athanase : « Bien qu'il (Jésus-Christ) soit Dieu et homme, il n'y a cependant pas deux, mais seulement un Christ ; un, non par le changement de la divinité en la chair, mais par l'adoption

[1] Guillois raconte dans son « Explication du Catéchisme » qu'un partisan d'Eutychès voulant un jour expliquer la doctrine de son maître, prit deux barres de fer qu'il rougit au feu et joignit ensemble, de manière à n'en former qu'une seule. — « Voilà, dit-il alors, comment il se fait qu'en Jésus-Christ les deux natures se réunissent pour n'en former qu'une seule. De même qu'ici il est impossible de distinguer l'une de ces barres de l'autre, et que toutes deux n'en forment plus qu'une seule ; de même en Jésus-Christ les deux natures sont absorbées l'une dans l'autre. » Mais on ajoute qu'une fille spirituelle répondit à l'eutychien : « Au lieu de l'une des barres de fer, prenez-en une en or, afin de représenter plus convenablement la nature divine de Jésus-Christ, et fondez-la avec celle qui est en fer, comme vous avez fait précédemment, de telle sorte qu'elles n'en forment plus qu'une seule. Or, croyez-vous que la barre sera toute en or ou toute en argent ? Chacune d'elles, malgré la fusion, ne restera-t-elle pas ce qu'elle était auparavant ? Eh bien, c'est ainsi que, malgré leur réunion en une seule personne, les deux natures en Jésus-Christ restent immuables et inconfuses. » L'hérétique ne sut que répondre à cette comparaison.

de l'humanité en la divinité; un surtout, non par la confusion de la substance, mais par l'unité de la personne ; car comme l'âme raisonnable et la chair sont un seul homme, ainsi Dieu et l'homme sont un seul Christ. Dans cette dernière phrase nous avons la seule comparaison ayant quelque valeur que l'on puisse faire sur la réunion des deux natures en une seule personne en Jésus-Christ. De même, en effet, que la nature sensible est entrée dans son produit le plus parfait, le corps humain, dans une communion étroite et personnelle avec l'esprit créé, et cela sans changement de substance, de manière à ne former qu'un seul être, l'homme ; de même l'humanité est entrée en communion intime et complète avec la divinité, sans changement de substance, de manière à ne former qu'un seul Sauveur.

Quant à la manière dont s'opère cette réunion, si les plus savants sont impuissants à le dire pour ce qui concerne l'âme et le corps de l'homme, à plus forte raison doit-il y avoir pour nous un mystère quand il s'agit de Jésus-Christ. Une seule chose est accessible à la raison : c'est que notre rédemption n'était possible que par cette réunion, puisque tout ce que voulait et accomplissait en Jésus-Christ la volonté humaine ne recevait une valeur infinie, et par conséquent ne pouvait effacer une faute sans bornes et obtenir un mérite infini, que par son union personnelle (et non pas seulement morale) avec la volonté divine.

Au commencement du septième siècle on vit, comme on le sait, apparaître des hérétiques qui, tout en accordant qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, niaient les deux volontés, et soutenaient qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une volonté, la volonté divine ; de là le nom de Monothélites qui leur fut appliqué. Or, qu'il faille admettre en Jésus-Christ une volonté humaine agissante, c'est ce que le Sauveur a clairement exprimé sur la montagne des Olives, lorsqu'il a dit : « Que votre volonté se fasse, et non la mienne ! » et c'est ce qui résulte encore de l'accord parfait de la volonté humaine avec la volonté divine : « Je ne cherche pas ma volonté (humaine), mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (*Jean*, v, 30). L'Eglise a exprimé contre cette hérésie son infaillible jugement au sixième Concile général, célébré à Constantinople, en 680 : « Nous proclamons en Jésus-Christ deux natures avec deux volontés et deux opéra-

tions propres, non divisées, non transformées, non confondues, non pas, comme les hérétiques l'ont dit (reproché aux orthodoxes), dans ce sens que les deux volontés se contredisent l'une l'autre, à Dieu ne plaise! mais dans ce sens que la volonté humaine obéit en tout à la volonté divine et toute-puissante. »

§ II.

NAISSANCE, ENFANCE ET ADOLESCENCE DE JÉSUS-CHRIST.

La nuit depuis longtemps couvre la terre; deux étrangers, un homme et une femme, parcourent les rues silencieuses de Bethléem. Leur aspect indique qu'ils sont abattus et épuisés d'avoir fait un si long voyage; ils essuient la poussière et la sueur de leur visage, qui respire l'inquiétude et l'embarras. Déjà ils ont frappé à plusieurs portes, demandant d'une voix suppliante un petit coin pour s'y réfugier. Mais dès que les propriétaires, avec le regard scrutateur de la cupidité, ont remarqué leur pauvreté, la porte à moitié ouverte s'est refermée. Voilà donc ces pauvres voyageurs repoussés de toutes parts et abandonnés au milieu de l'obscurité des rues. Souvent aussi, selon l'ancienne coutume des hommes, des reproches méprisants et d'insultantes railleries viennent se mêler au cruel refus dont ils sont l'objet. Et cependant, ceux qui cherchent un asile sont les plus pieux, les plus innocents, les plus saints habitants de toute la Judée; ce sont le vénérable Joseph et la pieuse Vierge Marie.

Joseph jette sur Marie des yeux pleins de larmes. S'il ne s'agissait que de lui, il serait sans inquiétude, il se contenterait du plus mauvais gîte. Ce qui le préoccupe, ce qui excite sa compassion et provo-

que ses angoisses, c'est la sainte Vierge; car il sait qu'elle porte dans son sein le Messie attendu depuis si longtemps. « Ah! se dit-il, les pierres elles-mêmes, que foulent nos pieds fatigués, auraient pitié de nous, si elles le pouvaient; mais les cœurs des hommes sont devenus inexorables et sont plus durs que ces pierres. » — Néanmoins, bien que Marie, saluée « pleine de grâces » et « bénie entre toutes les femmes,» par le messager céleste, se trouve réduite au dernier dénûment; bien que celle qui prévoit en esprit que toutes les générations la proclameront bienheureuse, se voie partout repoussée avec mépris, elle ne fait entendre ni plainte ni murmure; mais élevant, pleine de résignation, ses regards vers le ciel, elle répète sa prière favorite: « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa sainte volonté. »

Et les rues deviennent de plus en plus sombres, de plus en plus tristes et solitaires. Tout le monde a cherché et trouvé le repos. Seul, le plus noble couple humain a en vain cherché un abri; il n'en a point trouvé. Quel spectacle navrant de voir les descendants de David ne pas même trouver une patrie dans la ville de leur royal aïeul, pas même une hospitalité. Ils se dirigent donc vers la porte de la ville, quittant l'inhospitalière Bethléem où s'est éteint tout sentiment de commisération, où toute idée de miséricorde semble avoir disparu, et, après avoir vainement cherché une habitation parmi les hommes, ils vont se retirer dans la demeure des animaux.

Là, dans une étable, naquit le Fils de Dieu; sa mère l'enveloppa de langes et le déposa dans une crèche.

1. *Méditation sur l'Enfant Jésus.*—Prosternons-nous en esprit devant la crèche, pour adorer avec cette bienheureuse mère de Dieu et le père nourricier, le divin Enfant, pour admirer l'immensité de son amour. C'est, en effet, l'amour et un amour ineffable qui a fait descendre le Fils de Dieu du trône de la majesté éternelle dans cette vallée de pleurs. C'est l'amour qui l'a contraint d'échanger la magnificence du ciel contre la pauvreté d'une étable, et de prendre, au lieu du brillant vêtement de la gloire éternelle, les honteuses livrées de notre esclavage. — Lui, que les cieux et la terre ne pouvaient contenir, est maintenant renfermé dans l'étroit espace d'une crèche , afin de nous ouvrir les vastes demeures du ciel. Il se laisse envelopper et en quelque sorte emprisonner dans des langes, afin de nous délivrer des liens de Satan, et nous procurer les jouissances de la vraie liberté. C'est dans la demeure d'animaux sans raison qu'il choisit son séjour, afin de nous associer aux chœurs des Anges. C'est au milieu de l'obscurité de la nuit qu'il descend du ciel, afin que nous cessions d'être des enfants de ténèbres, et que nous contemplions l'éclat de la lumière éternelle. Il prend pour compagne de ses jours la pauvreté, afin que nous devenions héritiers des richesses éternelles. Il souffre le froid, afin d'expier la froideur de notre cœur, et nous mériter la chaleur des rayons de la grâce céleste. Il ne redoute pas le besoin et la misère, afin de subvenir à nos nécessités et nous ouvrir le trésor céleste. Il pleure, en sa qualité d'enfant des hommes, parce que nous ne voulons pas pleurer sur nos péchés ; et par les larmes de son enfance, il commence déjà à nous laver de la souillure de nos péchés. O larmes précieuses ! Vous êtes les avant-coureurs des nombreuses gouttes de sang qu'il versera pour nous purifier. ! Vous êtes la première eau miraculeuse du bain de notre régénération, les perles précieuses destinées à nous obtenir. à nous misérables pécheurs, la couronne éternelle. O larmes salutaires, qui nous obtiennent des joies éternelles!

Que pouvons-nous faire à ce divin Enfant pour un amour si ineffable , sinon le payer de retour par un amour sincère, puisque l'amour est la récompense de l'amour. Mais comme notre cœur est si faible et si impuissant, nous devons, par une pieuse intention, associer notre amour débile et sans valeur à l'amour

ardent avec lequel les Anges ont salué l'arrivée de l'Enfant Jésus, à l'amour tendre et suave avec lequel sa bienheureuse mère l'a porté sur son sein virginal, pressé contre son cœur et inondé de caresses ; à l'amour empressé qui rayonne des yeux de son père nourricier ; à l'amour ardent avec lequel les patriarches l'entrevirent dans la nuit de Noël [1], et saluèrent l'Incarnation de leur Sauveur ; à cet amour de feu qui donna des ailes aux pieds des bergers ; à cet amour fort et patient qui, faisant accourir les mages de contrées lointaines, leur fit supporter sans se plaindre toutes les fatigues d'un long voyage, et braver les railleries des habitants incrédules de Jérusalem.

2. *Les Bergers.* — Sur les mêmes pâturages où jadis l'aïeul du Messie, David encore enfant, faisait paître ses troupeaux, quelques bergers passaient la nuit à garder leur bétail. C'est effectivement sur les pâturages situés entre Jérusalem et Bethléem qu'étaient élevés les agneaux, les brebis et les taureaux destinés aux sacrifices journaliers. C'était ces troupeaux qui se trouvaient sous la surveillance des bergers dont nous parlons [2]. Ces bergers étaient pauvres en biens de la terre,

[1] Les Grecs appellent la fête de la naissance de Jésus-Christ « Jour des lumières, » et nous (en allemand) « Sainte nuit. » Lorsqu'elle fut transférée du calendrier juif au calendrier Julien, elle reçut aussi cette dernière dénomination. Depuis le 25 kislev (décembre) jusqu'au premier tebeth (janvier), les Juifs avaient coutume de célébrer la consécration du temple (*Cf.* CATÉCH. HISTOR., 2e vol., p. 451), et pendant les huit nuits de cette solennité, d'allumer des cierges dans les maisons de la campagne et de chanter, ce qui répandait une allégresse universelle. C'est de là que la fête de la consécration du temple fut appelée « fête des lumières, » et les huit nuits « nuits sacrées, » « temps des nuits sacrées. » Les païens donnaient aussi à nos fêtes de Noël — depuis le 25 décembre jusqu'au 6 janvier — le nom de « nuits sacrées. » C'était l'époque où ils cherchaient leur Osiris (divinité du soleil) perdu, c'est-à-dire le soleil, qui avait disparu dans le solstice d'hiver, jusqu'au moment où ils l'apercevaient reparaître à l'horizon. Alors son retour était célébré par les manifestations de la joie la plus vive. Comme tout cela est significatif !

[2] Un vieux manuscrit grec de la bibliothèque Palatine. donne encore aux bergers les quatre noms suivants : Misaël, Acheel, Cyriaque et Etienne. L'un des plus jeunes d'entre eux, Matthias, qui, à en croire la tradition, était de Bethléem, fut jugé digne d'être admis au nombre des disciples de Jésus-Christ, et, plus tard, de ses Apôtres.

mais riches en vertus. Un vêtement dur et grossier recouvrait leur corps ; mais leur âme brillait sous le magnifique vêtement de la pureté spirituelle. La peau de leurs mains s'était endurcie au travail ; mais leur cœur avait conservé la douceur et l'innocence de la jeunesse. Leur modeste condition les faisait paraître méprisables aux yeux des hommes mondains et frivoles ; mais l'élévation de leurs sentiments les grandissait aux yeux de Celui qui sait tout, et la noblesse de leur âme les rendait dignes d'offrir les premiers leurs hommages au Roi du ciel couché dans une crèche. Avec le regard innocent d'Abel, le premier berger, ils contemplaient l'étoile qui devait les conduire, et répétaient sans doute ces paroles d'Isaïe : « Cieux, distillez le Juste, et vous, nuages, pleuvez-le ! » « Et voilà que l'Ange du Seigneur se présentant à eux, la clarté de Dieu les enveloppa, et ils furent saisis d'une grande crainte. Et l'Ange leur dit : « Ne craignez point, je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né le Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur ; et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » — Au même instant se joignit à l'Ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Lorsque le Roi des Anges fut devenu visible dans la chair, les Anges, ses ministres, apparurent aussi aux hommes sous une forme sensible. Lorsque ce Roi eut choisi la terre pour son séjour, tout le ciel s'abaissa vers elle et la salua comme sa sœur. Un mauvais Ange avait introduit le péché dans le ciel et sur la terre, et depuis longtemps les bons Anges en pleuraient, regrettant de n'être pas assez puissants pour enlever la malédiction qui pesait sur leurs frères. Hélas ! il ne leur était pas possible d'arracher à la mort même les plus pieux d'entre leurs protégés, et de les faire entrer dans le séjour du bonheur éternel ; ils étaient obligés de les conduire dans le lieu du désir (non de la jouissance), dans les limbes. Mais la fin de ce deuil de quatre mille ans est enfin venue, et les esprits bienheureux apparaissent environnés d'un brillant vêtement de lumière, pour entonner dans le ciel un hymne de louange et de triomphe, et

sur la terre un chant de paix. Le temps est enfin venu pour eux de remplacer le « Kyrie eleïson » de l'Ancien Testament, par le « Gloria in excelsis » du Nouveau. — Une seule chose a dû les affliger, c'est le nombre trop restreint des « hommes de bonne volonté, » dignes de recevoir les félicitations des Anges et la bénédiction du ciel.

Or, ce triomphe, cette allégresse des Anges avaient aussi ému le cœur des bergers. Dans leur ravissement, ils se dirent les uns aux autres : « Allons à Bethléem voir ce qui s'y est passé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. » « Et ils passèrent en toute hâte à Bethléem. Ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche. »

Ici se révéla dans toute sa force la foi ardente des bergers ; car ils ne trouvèrent qu'un pauvre enfant des hommes, sans aucun éclat de cette gloire avec laquelle il était apparu aux Anges ; nulle part autour de lui leur regard ne découvrit rien de céleste ; ils ne virent que l'image des choses terrestres, sous la forme la plus misérable : le dénûment et la pauvreté. Et cependant ils crurent et adorèrent.

Transportons-nous souvent en esprit à Bethléem ; contemplons, admirons et adorons ce qui s'y est opéré, le prodige de l'amour divin. Que l'étoile lumineuse [1], comme un messager du ciel, soit constamment présente à nos regards avec cette inscription : « Jésus-Christ est né de la Vierge Marie. »—Et quand notre saint Ange gardien nous invitera à retourner auprès de l'Enfant Jésus, dans la sainte communion, où il est enveloppé sous la couleur blanche du pain, comme autrefois dans des langes de même couleur, soyons fermes dans la foi comme les bergers, et nous aurons d'autant plus sujet de nous en retourner en louant et en glorifiant Dieu, que nous emporterons avec nous, dans notre cœur, non pas seulement comme les bergers, un simple souvenir, mais encore Jésus-Christ lui-même. — (Voir sur l'origine de l'imitation de la crèche du Sauveur, le Catéch. hist., 1er vol., p. 188).

3. *La Circoncision.*—De même que le Sauveur s'était, par sa naissance, associé au genre humain en général, de même il devait, par sa circoncision, faire partie du peuple choisi en par-

1 *Cf.* Catéch. Histor., 1er vol., p. 192.

ticulier ; car c'est à ce dernier qu'il avait été spécialement promis, et c'est d'Israël que le salut devait partir.

Et « le huitième jour, auquel l'Enfant devait être circoncis, étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus, qui était le nom que l'Ange lui avait donné avant qu'il fût conçu » (*Luc*, II, 21)[1].

L'auteur du Nouveau Testament voulut en outre recevoir la marque douloureuse de l'Ancien Testament ! — Quelle ne dut pas être la douleur de cette mère si aimante, lorsque le couteau entama la peau si délicate de l'enfant !

Ici coule pour la première fois le sang de l'Homme-Dieu, qui inaugure par un premier sacrifice l'œuvre de notre Rédemption. Ici, pour la première fois, ses membres sacrés ressentent la douleur, prélude d'autres douleurs plus terribles encore qui lui sont réservées Ici, pour la première fois, il boit dans le calice de souffrances que lui présente son Père céleste.

Prosternons-nous devant l'Enfant-Jésus couvert de son sang, et demandons-lui la grâce de pouvoir, par amour pour lui, circoncire nos cœurs (*Rom.*, II, 29), selon l'avertissement de l'Apôtre, et en bannir tout ce qui pourrait lui déplaire, quelques profondes racines qu'une longue habitude lui ait fait pousser dans notre cœur, et si douloureuse que puisse être l'extirpation. Prions le Sauveur, au nom de cet amour qui l'a forcé de répandre déjà à un âge si tendre son sang pour nous, et d'en faire en quelque sorte comme un à-compte de notre rachat, de bien vouloir, en sa qualité de céleste médecin, détruire en nous, avec le glaive de sa miséricorde, tout ce qui peut être un obstacle à notre salut et un sujet de scandales pour

[1] Depuis le temps d'Abraham, l'opération de la circoncision avait toujours été faite par le père, et dix personnes au moins devaient y assister. Et le père devait prononcer cette prière d'usage : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a sanctifié son bien-aimé dès le sein de sa mère, qui a imprimé la loi dans notre chair, et qui marque ses enfants du signe de sa sainte alliance, pour les rendre participants des bénédictions d'Abraham, notre père ! » Sur quoi les assistants répondaient avec le Psalmiste : « Salut à celui que vous avez choisi et adopté pour votre fils. » — D'après la tradition, les parents de Jésus sortirent le sixième jour de l'étable (qui était proprement une grotte. *Cf.* CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 192), et retournèrent à Jérusalem. Ce fut là que l'enfant fut circoncis par le grand prêtre Siméon (*Cf.* Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 1er vol., 2e partie, pag. 21, et 5e vol., p. 12).

nos frères. Disons-lui avec saint Augustin: « Seigneur, coupez, brûlez ici-bas, mais épargnez pour l'éternité. »

Et puisqu'en ce jour de la circoncision de Jésus-Christ, nous célébrons aussi la fête du nouvel an [1], prions le suprême dispensateur des grâces de nous aider à déposer le vieil homme, corrompu par des plaisirs séducteurs, et à revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté parfaites, afin qu'il nous donne le courage et la force, en changeant d'année, de changer aussi notre conduite en mieux, et de ne pas redouter le chemin de l'abnégation et du sacrifice qu'il a lui-même parcouru depuis la crèche jusqu'à la croix, depuis l'étable jusqu'au Golgotha, afin qu'un jour dans son royaume, où il n'y a plus ni changement, ni ombre de changement, nous puissions jouir éternellement de la récompense promise à ceux qui l'auront fidèlement imité.

4. *Les Mages d'Orient.*—Si les pauvres mais pieux bergers furent les premiers d'entre le peuple juif, les mages furent les premiers parmi les païens qui furent invités à présenter leurs félicitations à celui en qui tous les peuples de la terre devaient être bénis.

Des données historiques [2] reconnues pour vous vraies, nous pouvons extraire les enseignements suivants :

[1] La coutume de commencer l'année le premier janvier est attribuée au roi Numa. Lorsque le christianisme se fut étendu dans Rome, les nouveaux fidèles transférèrent le nouvel an à une distance de huit jours, c'est-à-dire à la fête de Noël. Dans d'autres provinces il en fut autrement. Ainsi, lorsque la France fut devenue chrétienne, ce fut tantôt le jour de Pâques, tantôt le jour de la fête de l'Annonciation de Marie (25 mars), tantôt le 1er mars, quelquefois aussi le jour de Noël, qu'on célébra le nouvel an. Charles IX fut le premier qui ordonna que l'année commencerait en France le 1er janvier ; dans les Pays-Bas, cette ordonnance fut portée par Philippe II, roi d'Espagne, en 1575. En Angleterre, cette coutume paraît être plus récente encore. On sait que, chez les Juifs, le nouvel an commençait avec les premiers jours du mois de Nisan, époque de l'équinoxe de printemps et de la célébration de la fête de Pâques.

On peut voir dans le CATÉCH. HISTOR. (2e vol., p. 457) qu'il fut d'abord considéré comme un jour de pénitence, et qu'il ne devint que plus tard un jour de fête.

[2] Voir d'intéressants détails sur les Mages, l'Etoile, etc., destinés aux classes supérieures, dans une prochaine remarque, p. .

Les mages sont un modèle de foi vive et forte, d'espérance inébranlable; ils ajoutèrent foi au brillant messager du ciel, — à l'étoile, — et la suivirent.

Ni la longueur, ni les incommodités du voyage ne les effrayèrent. Dans la capitale du peuple juif, ils ne rencontrent qu'incrédulité et indifférence, peut-être aussi leurs oreilles sont-elles profanées par de sanglantes railleries ; n'importe ! leur foi est invincible, leur espérance inébranlable. — Ils arrivent auprès de l'enfant, ils le trouvent pauvre; tout, autour de lui, annonce la misère et le dénûment. Néanmoins, loin de se laisser ébranler par des apparences trompeuses, ils se prosternent et adorent [1] — Combien leur conduite est humiliante pour ces chrétiens qui bien souvent trouvent trop long le chemin si court qui conduit à l'église. et à qui rien ne paraît aussi pénible que le temps qu'ils y passent ; humiliante pour ceux-là surtout qui, tout en ayant le foi, vivent comme s'ils ne l'avaient pas, qui se laissent ébranler dans leur croyance par les railleries des incrédules, et que quelques tribulations passagères font chanceler dans leur confiance au Seigneur et dans leur espoir en la Providence.

Nous trouvons dans Hérode un modèle de ces hommes sordides qui, sacrifiant tout à leur intérêt, vont jusqu'à prendre des airs de piété et de dévotion pour arriver à la réalisation de leurs iniques desseins.

Les grands prêtres et les docteurs de la loi qui refermaient les saints livres avec autant d'indifférence qu'ils les avaient ouverts, qui ambitionnaient le renom de savants sans faire aucun pas dans la science, nous représentent ces chrétiens nonchalants qui, lorsqu'il s'agit de leur éducation et de leur instruction religieuses, restent froids et insensibles, esclaves de la chair et de leurs passions sensuelles.

Voulons-nous ne pas ressembler à ces misérables, laissons-nous diriger par la lumière de la foi, comme les mages se laissèrent conduire par la lumière de l'étoile à la crèche de Jésus-Christ, pour lui offrir notre cœur et le prier de le purifier au feu de l'amour, afin qu'il devienne pur comme de l'or, et se dé-

[1] On connaît la signification des trois oblations, dont la première consiste à offrir de l'or au roi ; la seconde, de l'encens à Dieu, et la troisième, la myrrhe à un homme mortel, mais incorruptible.

gage des scories du péché ; — afin que Jésus, choisissant notre cœur pour son autel, y fasse fumer l'encens de la piété, l'adoucisse avec la myrrhe de la patience, pour qu'il ne soit pas envahi par la corruption de la paresse et ne devienne pas la proie du ver éternel. — Demandons avec les mages d'Orient, à ce roi nouveau-né, qu'il bénisse notre intelligence, afin qu'elle ne perde jamais de vue la lumière du ciel qui est venue au monde pour illuminer les ténèbres ; notre mémoire, afin qu'elle n'oublie jamais l'ineffable bienfait de l'Incarnation ; notre volonté, afin que nous fassions autant de progrès dans l'accomplissement de la volonté divine que nous en ferons dans sa connaissance ; nos actions, afin qu'elles soient comme une reconnaissance active du bienfait que Jésus nous a accordé en se revêtant de notre chair et en demeurant parmi nous. Prions-le de nous bénir, afin que, comme les Anges reconduisirent les Mages par une autre route, il nous reconduise par un autre chemin que celui que nous avons parcouru jusqu'ici, c'est-à-dire par le chemin de ses commandements, et nous fasse parvenir dans la patrie des joies éternelles.

REMARQUE.

Sous le nom de « Mages » que l'Ecriture sainte (*Matth.*, II, 1) donne aux sages de l'Orient, il faut entendre des hommes versés dans la connaissance de l'astronomie, et en général des savants appartenant à la caste des prêtres de la Perse. Ces mages étaient aussi les conseillers naturels des rois, les précepteurs et les mentors des princes ; ils exerçaient une grande influence sur la direction des affaires du gouvernement. Leur condition était considérée comme tellement honorable et envieuse, qu'au témoignage du juif Philon, contemporain de Jésus-Christ, les rois eux-mêmes s'adonnaient à la magie, et que, chez les Perses, personne n'arrivait à la dignité royale, sans avoir été mage auparavant.

Quant à savoir pourquoi les Mages qui allèrent visiter l'Enfant Jésus sont appelés dans la tradition du nom de rois, cela vient, d'une part, de ce qu'on leur appliquait dans le sens littéral la prophétie (*Is.*, LX, 1-10, et *Ps.* LXXII, 10-15) selon laquelle les rois de toutes les contrées de la terre tomberaient un jour aux pieds de l'Oint du Seigneur pour l'adorer ; d'autre

part, de ce que, conformément aux livres des Indiens, ils venaient en qualité de légats, et au nom de leur roi [1].

Relativement à l'étoile, les sentiments sont partagés. Quelques-uns, parmi lesquels saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, la considèrent non comme existant depuis la création, mais comme ayant été créée par Dieu à cette époque. D'autres la prennent pour une comète, ou pour tout autre météore extraordinaire. Les Juifs ont de tout temps fait coïncider la venue du Messie avec le signe céleste du Poisson, prétendant que la conjonction des planètes Jupiter et Saturne dans le Poisson devait être pour le peuple choisi le signe de l'arrivée du Messie.

Chose merveilleuse, le célèbre astronome Keppler (mort en 1630) a calculé et prouvé que cette conjonction des deux planètes Jupiter et Saturne, dans le signe du Poisson, avait eu lieu trois fois précisément l'an 747 après la construction de Rome (c'est-à-dire l'année de la naissance de Jésus-Christ), et cela aux mois de juin, août et décembre [2].

Cette conjonction extrêmement rare des deux planètes que nous venons de nommer, écrit Keppler, survenue dans une contrée si significative du monde animal, devait éveiller l'attention astronomique des mages; et que pouvait-il résulter d'après toutes leurs lois astronomiques, sinon un événement de la plus grande importance?

D'ailleurs, comme il est impossible qu'ils n'eussent pas été instruits des prophéties messianiques par les Juifs qui avaient vécu au milieu d'eux pendant la captivité à Babylone, et surtout qu'ils n'eussent pas appris l'époque de la naissance du Messie par l'intermédiaire de Daniel, qui fut établi chef des mages de Babylone (*Daniel*, II, 48), ils durent nécessairement appliquer la constellation dont nous venons de parler au futur

[1] Un ancien récit apocryphe porte leur nombre à douze; mais on n'en admet ordinairement que trois, probablement parce qu'ils représentent les trois principales races de l'humanité: Melchior, celle de Sem; Gaspard, celle de Cham, et Balthasar, celle de Japhet (consulter aussi le CATÉCH. HISTOR., 3e vol., p. 457).

[2] Cette même conjonction a été remarquée par Keppler lui-même, en 1603 et 1604. Les anciens astronomes, surtout en Orient, appelaient déjà ce phénomène « la grande constellation, » ou « la grande étoile. »

Pacificateur des peuples, et nourrir l'espoir de le trouver dans la Judée.

Ils se mirent donc en route peu de temps après la première conjonction ou au commencement de la seconde (août), en partant de Iran, pays de la lumière, ou de Ur en Chaldée [1], voyagèrent à travers le désert, descendirent la montagne des Oliviers, où dans la suite on érigea une chapelle en leur honneur, et arrivèrent à la ville royale de Jérusalem ; car il était naturel qu'ils cherchassent le berceau du nouveau roi dans la résidence de l'ancien.

Ce qui n'était pas moins naturel, c'est la frayeur que durent éprouver Hérode et Jérusalem tout entière (c'est-à-dire ses partisans) en entendant qu'on prenait des informations si positives sur le nouveau roi ; car Hérode n'ignorait pas qu'on le haïssait tant comme étranger (Iduméen) que comme tyran, et combien était générale l'attente du Messie, qui devait être roi d'Israël. D'ailleurs, il n'y avait pas longtemps que les Pharisiens, auxquels on attribuait le don de prophétie, lui avaient annoncé la ruine de son royaume, d'après les desseins de Dieu, comme l'atteste Josèphe Flavius (*Cantiq.*, XVII, 2-14).

Lorsque, sur le soir, les mages quittèrent Jérusalem, les planètes en question apparurent de nouveau, et pour la troisième fois (fin de décembre et commencement de janvier), en conjonction à la partie sud du ciel. Elles étaient tellement rapprochées que leur lumière formait un rayon mystérieux, et par conséquent ne leur semblait plus constituer qu'une seule étoile [2]. Et cette étoile (visible) se dirigeait vers la partie orien-

[1] Le voyage de Perse en Judée, pour une caravane, dure toujours de cinq à six mois. D'ailleurs on ne sait pas exactement à quelle distance ils étaient de leur pays (*Cf.* Docteur Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 1er vol., p. 49).

[2] Lorsqu'en 1604 les astronomes, parmi lesquels se trouvait le célèbre Keppler, observèrent la conjonction des trois planètes, Saturne, Jupiter et Mars, une nouvelle étoile apparut tout à coup entre Mars et Saturne, au pied du Serpentaire. Cette étoile avait la grandeur des étoiles fixes, presque celle de Jupiter, ou de Saturne, ou de Mars ; elle brillait d'un éclat extraordinaire, et semblait inonder le ciel d'une lumière colorée. Cette conjonction présentait un magnifique spectacle ; aucun astre ne donnait un éclat comparable à celui de ces deux planètes, si proches l'une de l'autre, que leur lumière semblait n'en faire qu'une (*Cf.* Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 1er vol., p. 33).

tale du ciel, et leur montrait en quelque sorte le chemin, en se mouvant dans la direction de Bethléem.

« Et voilà que l'étoile, qu'ils avaient vue en Orient, allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés de joie. » Tel est le récit de saint Matthieu (II, 9). En le lisant, nous ne devons pas oublier qu'il écrivait non pour des astronomes, mais pour le peuple, et par conséquent qu'il devait s'exprimer d'une manière intelligible pour lui, à la manière de Josué, duquel il est dit qu'il commanda au soleil de s'arrêter (X, 12). — A la vérité, les mages n'avaient pas besoin d'une étoile pour leur indiquer le chemin ; car on leur avait déjà dit à Jérusalem que c'était à Bethléem qu'il fallait chercher le « nouveau roi. » Quant au chemin à prendre pour y arriver, le premier enfant venu pouvait le leur montrer. Quand on dit que l'étoile s'arrêta sur le lieu où était l'Enfant, cela ne veut pas dire qu'elle s'arrêta précisément sur l'étable ou sur la maison où habitait alors la sainte Famille, mais en général sur toute la localité de Bethléem. Quant à la maison même où se trouvait l'Enfant, elle pouvait facilement leur être indiquée soit par les bergers qui passaient la nuit à paître leurs troupeaux sur les champs situés entre Bethléem et Jérusalem, soit par d'autres habitants de cette petite ville, puisque les bergers n'avaient pas fait mystère de l'apparition dont ils avaient été témoins, et que l'Ecriture sainte dit expressément (*Luc*, II, 18) : « Et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers. »

« Le repos de l'étoile sur ce lieu » peut encore s'expliquer par le site de cette contrée. Le chemin qui part de Jérusalem conduisant par une profonde vallée, nommée Gihon, et Bethléem, éloignée seulement d'un mille allemand de la ville sainte, étant située sur une montagne, l'horizon sud qui se trouve derrière la petite ville semble passablement rétréci à ceux qui parcourent la vallée dont nous parlons, ce qui fait que cette belle étoile dut paraître s'arrêter précisément sur Bethléem [1].

[1] Voir dans le docteur Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 1er vol., p. 18-51, des détails plus circonstanciés sur l'étoile des Mages.

Les rationalistes, comme ils l'ont fait pour tout ce qui revêt un caractère merveilleux, se sont fort divertis sur l'étoile des mages, qui, selon eux, est une pure fable. Pour nous, nous ne voyons pas que cette étoile soit un miracle ; ce que nous reconnaissons, c'est que le Seigneur s'est servi de ce phénomène naturel pour conduire à la crèche de son Fils les plus nobles d'entre les païens.— Si la science la plus moderne, la géologie (*Cf.* vol. 1er, p. 284), atteste la véracité du récit mosaïque concernant l'histoire de la création, la science la plus ancienne, l'astronomie, qui, s'appuyant sur une certitude mathématique, est par là même la plus sûre de toutes les sciences humaines. rend un témoignage irréfragable au récit des Évangélistes relativement à l'étoile des mages, et les rationalistes devraient bien tâcher de ne pas se rendre ridicules eux-mêmes par leur amour intempestif pour la raillerie. Au reste, Keppler n'a pas été le seul astronome qui ait prouvé que la conjonction des planètes Saturne et Jupiter avait eu lieu le jour de la naissance de Jésus-Christ : tous les savants les plus versés dans cette science, Schubert, Pfaff, Schuhmacher, Munker et autres, l'ont fait après lui.

5. *La Présentation de Jésus au Temple.*—On sait que, conformément à la législation mosaïque, chaque mère devait offrir dans le temple son premier né au Seigneur, en mémoire et en reconnaissance de ce que le Seigneur avait autrefois délivré en Egypte les premiers nés des Israélites des mains de l'Ange exterminateur. — La mère de Dieu se soumit humblement à cette loi, et, comme les autres femmes, elle offrit un sacrifice pour sa purification , voulant en toutes choses se montrer la fidèle « servante du Seigneur. » Voilà donc la « bénie entre toutes les femmes» qui, se soumettant à la condition humiliante des personnes de son sexe, se rend à Jérusalem, franchit la montagne du temple, et ne rougit pas d'acheter et d'offrir le sacrifice des pauvres (deux tourterelles).

Lorsque, pressant sur son cœur ce magnifique Enfant, elle l'offrit dans toute la ferveur de son âme au Seigneur de qui elle l'avait reçu, sans doute que son cœur maternel pressentit déjà combien ce sacrifice devait un jour lui être pénible. La question qu'on lui adressait quelques mois auparavant autour du berceau de saint Jean ne manqua pas cer-

tainement de se présenter à la pensée de cette sainte mère (*Luc*, I, 66) : « Quel pensez-vous que sera cet enfant? « A la vérité. l'Ange lui avait dit que son enfant serait le Sauveur des hommes; mais comment le deviendrait-il, et dans quelles circonstances, c'est ce qui était encore caché à sa pensée.

Et pendant qu'absorbée dans ces pensées, elle abaissait ses regards vers son enfant, et ne cessait de prier de plus en plus le Seigneur de le bénir, un vieillard nommé Siméon s'approcha de cette mère abandonnée, parce qu'elle était pauvre. La face rayonnante de joie, et marchant à pas précipités, car l'animation qu'il éprouvait sembla avoir rajeuni ses forces, il prit l'Enfant dans ses bras, et s'écria d'une voix puissante mais émue par la joie : « Laissez maintenant, Seigneur, votre serviteur s'en aller en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Seigneur promis de vous, que vous avez préparé pour être exposé à la face de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël votre peuple! » « Et, continue saint Luc (II, 33), le père et la mère de Jésus admiraient ces choses que l'on disait de lui. »

Oh ! comme ceux qui priaient dans le temple, et dont le nombre grandissait sans cesse, durent être étonnés et surpris en entendant le langage de ce vénérable vieillard [1] ! — Ils se pressèrent en masses de plus en plus compactes autour de la sainte famille, et prêtèrent une oreille attentive, lorsqu'après avoir prononcé ces paroles de bénédiction, Siméon continua, en s'adressant à Marie : « Voici que celui-ci a été posé pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être un signe auquel on contredira. Et votre âme, à vous-même, sera transpercée d'un glaive, afin que soient révélées les pensées de beaucoup de cœurs. »

[1] Cet homme était en grande vénération parmi le peuple, à cause de sa justice et du don de prophétie dont il était favorisé. L'historien juif Josèphe Flavius, qui l'appelle Siméas, raconte de lui (*Antiq.*, XIV, 9) qu'il avait déjà prédit trente ans d'avance au roi Hyrcan et aux membres du grand conseil, leur mort sanglante et la conquête de Jérusalem par Hérode. Il ajoute que lui-même, quoiqu'il fût déjà à cette époque membre du grand conseil, il n'échappa à la cruauté d'Hérode que parce que ce dernier voulut l'épargner à cause de sa qualité de prophète, qu'il prétendait être en sa faveur, et à cause de la haute considération dont il jouissait parmi le peuple.

La supposition que ces paroles de Siméon durent éveiller dans les assistants, c'est-à-dire que cet enfant était le Messie attendu à cette époque, cette supposition fut encore fortifiée par la prophétesse Anne, qui, louant le Seigneur, reconnut dans l'enfant le Messie attendu, et « parla de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël » (*Luc*, II, 58).

Ainsi, la nouvelle de la naissance du Sauveur du monde se répandant de plus en plus à Jérusalem, comme à Bethléem et aux alentours, devint un sujet de réjouissance pour les bons, de terreur et d'effroi pour les méchants.

Quant à Marie, qui parlait peu mais réfléchissait beaucoup, Marie qui conservait toutes ces choses en elle-même et les conférait les unes aux autres dans son cœur (*Luc*, IX, 19 et 51), combien ne dut-elle pas, en retournant chez elle, méditer profondément sur les paroles de Siméon, et, à la pensée qu'un glaive transpercerait son cœur, répéter en toute résignation sa belle prière : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ses paroles ! »

Nous aussi, notre mère nous a offerts au Seigneur, et nous a en quelque sorte déposés entre les bras d'une mère plus excellente, l'Eglise catholique, qui, par le ministère de son serviteur, le prêtre, a répandu sur nous sa bénédiction, et imploré l'assistance du Tout-Puissant. — L'une et l'autre de ces mères, la mère selon la chair et la mère selon l'esprit, ont, en ce jour-là, jeté sur nous des regards pleins d'une tendre sollicitude, et n'ont pas manqué de se demander aussi : « Quel sera un jour cet enfant ? » Et, en effet, que sommes-nous devenus? Enfants de Dieu, ou enfants du monde ? Imitateurs de Jésus-Christ, ou esclaves de Satan ? Cette première bénédiction est-elle restée en nous, ou a-t-elle disparu sous la malédiction du péché ? Nos deux mères peuvent-elles encore se réjouir à cause de nous, et célébrer par un *Magnificat* l'anniversaire de notre naissance, ou plutôt notre vie pécheresse n'a-t-elle pas transpercé d'un glaive le cœur de ces deux mères ? L'espérance, transformée en amères douleurs, n'a-t-elle pas conduit à une mort prématurée l'une de ces mères, — la mère selon la chair ; et l'autre mère, l'Eglise, n'est-elle pas réduite à réciter un douloureux *Miserere* sur notre mort spirituelle ? Oh ! hâtons-nous d'arracher ce

glaive de douleur de ce cœur maternel, saisissons la planche de salut que nous offre cette tendre mère, et ne négligeons pas le jour de notre purification, afin que, comme Siméon reçut Jésus dans ses bras, nous le recevions dans notre cœur par une bonne communion, et que, unis avec notre Sauveur, nous vivions dans la paix et la consolation, afin de pouvoir mourir dans la joie, à l'exemple du vieillard Siméon.

DÉVELOPPEMENTS.

La fête instituée pour perpétuer le souvenir de l'événement dont nous venons de parler a plusieurs dénominations. Elle s'appelle « Purification de Marie, » parce que c'est en ce jour, le quarantième après la naissance de l'Enfant Jésus, qu'elle offrit au temple son sacrifice purificatoire. On donne aussi à cette fête le nom de « Présentation de Jésus au temple, » et c'est surtout sous ce dernier rapport que se célèbre la messe du jour. — Un autre nom a été surtout en vigueur dans l'Eglise grecque, c'est celui de « Fête de la Rencontre, » parce que Siméon et Anne rencontrèrent en quelque sorte le Messie dans le temple. — Le mot de Siméon, que « Jésus serait la lumière qui éclairerait les peuples, » semble principalement avoir été l'occasion de la coutume qui s'introduisit dès les temps les plus anciens, de célébrer cette fête par une procession avec des bougies allumées, dans le but de symboliser l'illumination spirituelle des âmes ; de là le nom de « Messe des Lumières » (Lichtmesse) [1].

6. *La fuite en Egypte.*—Le tyran Hérode était animé des sentiments les plus violents. La défaveur du peuple se manifestait de plus en plus, et il n'y avait pas longtemps, comme nous l'avons vu plus haut, que le parti des Pharisiens avait osé lui

[1] On peut voir dans le CATÉCH. HISTOR., 2e vol., pag. 465, *b*, une autre explication sur cette procession aux lumières et sur son ancienneté. — Contentons-nous de faire observer que la fête de la « Purification de Marie » tombe précisément au commencement du mois qui, chez les Romains, était appelé février, c'est-à-dire mois de purification (*februare* ou *purgare*) ou mois d'expiation, parce que c'est en ce mois que commençait la purification des vivants et l'expiation pour les morts, cérémonie qui se terminait par une procession aux lumières.

annoncer ouvertement la ruine prochaine de son règne. Comme il ne manquait pas, selon la coutume des tyrans, d'avoir partout des espions, il avait sans doute appris que la naissance du Messie avait été annoncée dans le temple, en face de tout le peuple, par la bouche de Siméon et de la prophétesse Anne ; aussi (selon le récit de saint Matthieu, II, 16), « se voyant moqué par les Mages, il entra dans une extrême colère, et envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de douze ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis des Mages [1]. »

Mais déjà l'Enfant lui était échappé par sa fuite en Egypte, où il séjourna jusqu'à la mort du premier ennemi qui eût conspiré sa perte [2]. La durée du séjour de Jésus en Egypte peut avoir été d'environ deux ans ; car il est probable que c'est

[1] Des savants modernes prétendent que le meurtre des enfants de Bethléem ne fut qu'un faible épisode du massacre qu'Hérode fit exécuter à la même époque sur plus de six mille Pharisiens et autres Juifs suspects, et dont il est fait mention dans Josèphe Flavius (*Antiq.*, XVII, 2, 4). Cet historien ne dit rien du meurtre des enfants de Bethléem, parce qu'il n'influait pas immédiatement sur la vie politique, et que pour un naturel aussi féroce que celui d'Hérode, ce n'était d'ailleurs qu'une bagatelle (Consultez aussi le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 197).

[2] La tradition rapporte que parmi les trois chemins qui conduisaient en Egypte, Joseph choisit la magnifique route qui conduit par Rama à Joppé. Aujourd'hui encore, on voit près de Rama, l'ancienne Arimathie, à moitié chemin de Jérusalem à Joppé, dans une forêt de figuiers sauvages, la tour des Quarante Martyrs ; c'est le nom qu'on lui donne dans ce pays. C'était autrefois une église que sainte Hélène avait fait construire au lieu même où l'on croyait que la sainte famille s'était reposée lors de sa fuite en Egypte (*Cf.* Sepp, 2e vol., p. 37).

Il ne faut pas s'imaginer que, pendant son séjour en Egypte, la sainte famille vécut dans une société étrangère et païenne ; car depuis plusieurs siècles une foule de familles juives s'y étaient réfugiées. Ainsi, dès la première ruine de Jérusalem (IV *Rois*, 25, 26) des multitudes de Juifs s'y étaient retirés pour échapper à la captivité. Sous Onas, fils du grand prêtre du même nom, plusieurs Juifs s'y étaient réfugiés, et avaient construit à Léontopolis, avec la permission de Ptolémée Philopator, un temple superbe, qui ne le cédait guère en magnificence à celui de Jérusalem. C'est ainsi que se développa jusqu'à Jésus-Christ, dans le district d'Héliopolis, une colonie considérable d'Hébreux, qui, partagés en différentes tribus, d'après les arts qu'ils exerçaient, formaient une communauté de frères. — La tradition rap-

dans la première moitié de l'année 748 après la construction de Rome que commença le voyage vers les contrées du Nil, et c'est en 750 que la mort termina les jours de l'impie Hérode [1]. Lorsque Joseph, conformément à l'avertissement de l'Ange (*Matth.*, II,

porte que Joseph trouva à Matarea (« ville d'eau » — ainsi nommée à cause de la multitude de ses sources d'eau) de quoi entretenir lui et les siens, en se vouant exclusivement à la profession de son métier de charpentier (Docteur Sepp, l. c). Plus tard, cette contrée fut illustrée par le séjour d'une foule d'ermites et de moines: chose bien naturelle, puisque ce lieu avait été sanctifié d'avance par le séjour de l'enfant Jésus.

[1] Voir dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 198, la mort épouvantable de ce tyran septuagénaire.

« L'évangile de l'enfance de Jésus, » en arabe, dit (c. 25) que le Fils de Dieu séjourna trois ans en Egypte.

Qu'on nous permette de rapporter ici quelques détails empruntés à la légende sur la fuite et le séjour en Egypte, puisque ce sujet est si souvent représenté sur des tableaux.

Le premier jour de la fuite, la sainte famille se reposa sous un figuier. L'enfant Jesus étendant ses mains vers les figues, l'arbre abaissa une de ses branches, et présenta ses fruits à l'enfant. Cette scène a été représentée par Corrège, dans son célèbre tableau : *Madonna colla scutella.*

Pendant cette même fuite, Marie pria un laboureur qui semait des pois de lui en donner une poignée; mais le laboureur ayant répondu que ce qu'il semait n'était que des pierres, ses pois furent tout à coup changés en pierres. On montre encore aujourd'hui, au sud de Jérusalem, ce champ de pois, tout parsemé de petites pierres ayant la forme de pois.

S'il faut en croire la tradition, les sources chaudes qui se trouvent près de Rama sont redevables de leur vertu salutaire à cette circonstance, que la mère de Dieu y baigna son petit enfant. A cause de cette croyance populaire, l'empereur Julien l'Apostat fit boucher cette source avec de la boue.

Partout où la sainte famille arrivait, les idoles tombaient et étaient brisées en pièces.

Arrivés enfin dans le pays de Matarea, ils s'assirent sous un palmier. Comme ils étaient tourmentés par la soif, la sainte Vierge enfonça son doigt dans la terre, et il en jaillit une source d'eau fraîche, appelée : petite fontaine de Marie. Marie y lava les langes de son enfant, qu'elle fit sécher sur une pierre. C'est de la vapeur de cette eau que naît le plus précieux baume du monde. C'est de là aussi que vient le célèbre jardin balsamique d'Egypte, qui a la largeur d'un jet de pierre, et un peu plus de longueur. Il est arrosé et alimenté par la « fontaine de Marie; » chaque petite plante a son jardinier à part, chargé de la soigner : ce jardinier ne peut être qu'un chrétien. Chaque année, au mois de décembre, on récolte le baume. Celui qu'on prend

19), retourna dans sa patrie avec Marie et l'Enfant Jésus, il n'osa y entrer, lorsqu'il apprit qu'Archélaüs régnait dans la Judée à la place de son père [1], et il paraît qu'il se retira à Nazareth, en passant par la « voie » dite « Maritime » qui, partant de Pelusium, conduit à Tyr, en passant par les villes des Philistins.

L'histoire de l'enfance de Jésus, tracée plus haut, nous montre clairement la puissante intervention de la divine Providence. Les Mages avaient offert à l'Enfant des présents que ses parents utilisèrent fort à propos pendant leur fuite en Egypte. Siméon avait prédit à la mère qu'un glaive transpercerait son cœur : elle était donc préparée à cette rude épreuve. Néanmoins comme la Providence se borne au nécessaire, et n'est pas prodigue de miracles, le père nourricier fut seulement averti par un Ange du danger qui le menaçait, et il n'en fut pas délivré par un miracle. Il fut obligé d'y parer lui-même tant pour lui que pour les siens, et dut chercher dans la fuite son salut; dans un pays étranger, sa sécurité, et dans le travail de ses mains, son

le premier est le meilleur; mais il ne saurait, sous peine de mort, être destiné qu'à un Turc (Docteur Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 5e vol., p. 28).

Une femme laide mais compatissante, préposée à la garde du bétail, offrit à boire à la sainte Vierge une amphore pleine de miel. Pendant qu'elle buvait, cette femme tint sur ses bras l'enfant Jésus, dont elle ne pouvait assez contempler la beauté et qu'elle baisa plusieurs fois. Lorsque la sainte famille se fut éloignée, ayant voulu laver sa figure couverte de sueur et de poussière, elle vit dans le miroir des eaux sa figure, auparavant si repoussante, devenue la plus gracieuse et la plus belle qu'il fût possible d'imaginer.

En Egypte, la sainte Vierge fit à l'Enfant Jésus une petite robe en laine, qui grandit avec lui et ne fut jamais ni sale, ni déchirée. Ce fut, si l'on en croit l'antique légende, cette même robe sans couture que les soldats tirèrent au sort au pied de la Croix.

[1] Josèphe Flavius raconte (*Antiq.*, XVII, XI, 1) que les Juifs ayant excité un soulèvement immédiatement après la mort du père d'Archélaüs, et celui-ci en ayant fait massacrer trois mille, le peuple se décida à envoyer des députés à l'empereur, pour lui demander comme une grâce d'être entièrement délivré de la famille d'Hérode, et réuni à la Syrie en qualité de province romaine. Archélaüs se rendit lui-même à Rome et fut élevé à la dignité d'ethnarque, sans qu'il lui fût permis de porter d'abord le titre de roi. Mais, au bout de dix ans, il fut détrôné par l'empereur Auguste, à cause de sa tyrannie, privé de ses biens, banni à Vienne, dans les Gaules, où il mourut dans la misère.

entretien. « Homme, aide-toi toi-même, et le ciel t'aidera ; » c'est là un proverbe que doivent principalement se rappeler ceux qui, inactifs et paresseux, demandent que Dieu les secoure en faisant des miracles. Si la sainte famille fut obligée de s'aider elle-même, pourquoi nous, qui ne sommes que de misérables pécheurs, exigerions-nous de la Providence un meilleur traitement ! « O homme, faites d'abord votre possible, et Dieu fera le reste. »

Mais, dira-t-on, pourquoi Dieu n'empêcha-t-il pas le meurtre de tant d'innocents ? — Parce qu'ayant donné la liberté même aux méchants, ceux-ci peuvent en abuser dans les limites du possible, et parce que ce n'est pas dans ce monde, mais dans l'autre, qu'il y aura proportion égale entre le châtiment et la faute, entre la récompense et le mérite [1].

OBSERVATION.

Le culte du divin Enfant Jésus a été de tout temps l'une des pratiques favorites des âmes pieuses et animées du véritable amour de Dieu. Voir sur cette matière des détails dans le Catéch. histor., Ier vol., p. 194, a-e. Aux exemples cités en cet endroit nous ajouterons les suivants :

Le testament d'un enfant. — A Messine vivait autrefois un enfant né de famille noble : il se nommait Dominique Ansalone. Il avait pour habitude de visiter et d'honorer dans une église de cette ville une statue habillée qui représentait Marie avec l'Enfant Jésus sur le bras. Plus l'enfant contemplait cette statue, plus il se sentait enflammé d'amour. Or, il arriva qu'un jour

[1] On pourrait emprunter d'autres sujets de méditations à la fuite de Jésus en Egypte. On verrait, par exemple, qu'en fuyant devant Hérode, l'Enfant Jésus évitait un homme orgueilleux, impur, contentieux, etc., et qu'il ne reste volontiers avec sa grâce qu'au milieu des hommes humbles, chastes et pacifiques. Ou bien on pourrait faire l'application suivante : nous aussi, notre Ange gardien nous engage à éviter la société et le voisinage de ceux qui tendent des piéges à notre âme, et veulent nous enlever une vie d'un prix infini, la vie de la grâce. A l'exemple de la sainte famille, nous devons nous hâter de répondre à son appel, quelque pénible que cela puisse paraître à notre sensualité, et quels que soient les avantages temporels u'il nous faille sacrifier. C'est un devoir pour nous comme pour Joseph de prendre toutes les précautions pour ne plus nous retrouver dans certaines circonstances qui ne sont pas encore sans danger pour nous.

cet enfant, qui avait toujours joui d'une très-faible santé, tomba gravement malade, et inspira bientôt des craintes sérieuses sur son rétablissement. Dans cet état de choses, l'enfant parvint à faire consentir à ses parents alarmés qu'on lui apporterait à la maison l'Enfant Jésus, qu'il avait si souvent visité à l'église et qu'il aimait si tendrement, comme on le savait. Les parents s'empressèrent de faire connaître au curé de la paroisse de l'église où se trouvait la statue habillée, la prière de leur enfant, et on leur accorda sans peine leur demande. Avec quelle joie le pauvre Dominique, étendu sur son lit de douleur, salua l'Enfant Jésus qu'on venait de lui apporter! Il le plaça à côté de lui dans sa couchette, et jetant sur lui des regards pleins d'amour, il lui répétait souvent cette prière : « O mon petit Enfant Jésus, aie pitié de moi ! » Puis s'adressant aux assistants il leur disait : « Voyez donc et admirez comme il est beau et aimable, mon petit Sauveur ! »

Pendant la dernière nuit qu'il passa sur la terre, il appela ses parents auprès de lui, et s'adressant en leur présence au petit Enfant Jésus, il lui dit avec l'accent de la plus vive tendresse : « C'est toi, ô mon aimable Jésus, que j'établis mon héritier! » Puis il pria son père et sa mère de faire un magnifique vêtement neuf à l'Enfant Jésus avec l'argent qui se trouvait dans sa cassette d'épargnes, et d'employer le reste à faire dire des messes et habiller de pauvres enfants. Après avoir ainsi fait son testament, il regarda encore une fois le petit Enfant Jésus, et s'écria comme ravi en extase: « Oh! que tu es beau, que tu es magnifique, mon Jésus ! » Quelques instants après il s'endormit doucement dans le Seigneur (Nach *P. Patrignani*, tom. 1).

Quelle tendresse dans l'expression de l'amour de cet enfant pour le divin Jésus! — Nous aussi nous ferons entrer l'Enfant Jésus en partage de nos biens, si, par amour pour lui, nous protégeons les enfants, ceux surtout qui sont entièrement délaissés. C'est la plus grande joie que nous puissions causer à l'Enfant Jésus, qui a été réduit à cause de nous à une si extrême pauvreté.

L'image de l'Enfant Jésus. — Le révérend Père Zucchi, de la compagnie de Jésus, partisan zélé de l'Enfant Jésus, cherchait comment il pourrait inspirer à d'autres âmes l'amour et le respect qu'il lui portait. Un jour il donna à une jeune dame une

petite, mais magnifique image de l'Enfant Jésus. La dame l'accepta avec reconnaissance, mais elle demanda en riant ce qu'elle devait faire de ce petit Enfant. — Le saint homme, qui savait qu'elle était grand amateur de musique, et qu'elle s'y exerçait fréquemment, répondit : « Je vous invite seulement à placer la petite image sur le clavecin où vous avez coutume de jouer. » Elle le fit, et comme elle avait sans cesse devant elle cette image à côté de ses morceaux de musique, elle ne pouvait s'empêcher, chaque fois qu'elle jouait, de la regarder souvent. Et voilà que peu à peu ses yeux se portant de plus en plus souvent sur le divin Enfant, ils y demeurèrent long-temps fixés, et de jour en jour son cœur se sentit attiré davantage vers lui. Elle ne tarda pas à entremêler son jeu de longs repos, de fréquents soupirs, pendant lesquels elle considérait l'image. « Hélas ! disait-elle alors en poussant un profond gémissement, quel humiliant contraste entre moi et cet Enfant ! Il a abandonné le ciel et choisi la terre, afin que moi j'abandonne cette terre et choisisse le ciel. Et cependant, comme mon cœur est fortement attaché à ce monde, et comme il s'élève péniblement vers le ciel ! Cet Enfant aime la pauvreté, moi les richesses ; il recherche la misère et le besoin, moi le superflu et le bien-être ; il choisit le mépris, moi les honneurs et les distinctions ; il marche sur un chemin d'épines, et moi je veux arriver au ciel par un chemin de roses ; déjà, quoique encore enfant, il tend ses petits bras vers la croix, et moi je recule devant la plus légère mortification ; il veut prendre son premier repos dans une étable et sur un peu de paille grossière, afin qu'un jour je trouve un repos éternel dans le palais de la gloire céleste. O pauvre petit Enfant ! tu fais et tu souffres tout pour moi, et moi je fais et je souffre si peu pour toi ! » Et ses yeux se mouillaient, et l'émotion profonde qu'elle ressentait inondait son visage de larmes. « Non, s'écria-t-elle un jour qu'elle venait de repasser ces pensées dans son cœur, non, cela ne peut aller ainsi ! Tant d'amour ne peut et ne doit être compensé que par le plus vif amour. » Elle se lève, dit adieu au monde et à ses délices, et se retire dans la solitude, pour ne plus vivre désormais que pour Jésus [1].

[1] D'après la biographie du Père Zucchi.

La vue fréquente de l'Enfant Jésus doit aussi anéantir en nous l'amour du monde et de ses plaisirs, enflammer de plus en plus notre amour pour le Sauveur, et exciter de jour en jour notre ardeur à l'imiter. Chaque fois que nous considérerons l'Enfant Jésus, rappelons-nous ces paroles de saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* in 1 Pasch.) : « Jésus-Christ est devenu pauvre, afin que nous devenions riches par sa pauvreté ; il a pris la forme d'esclave, afin que nous obtenions la liberté ; il est descendu, afin de nous élever. » (Voir sur l'Œuvre de la sainte Enfance les détails rapportés dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 283.)

Premier voyage de fête et jeunesse de Jésus. — L'Evangile ne dit rien de l'Enfant Jésus depuis son arrivée à Nazareth jusqu'à sa douzième année [1].

[1] La légende montre d'autant plus d'empressement à combler cette lacune, et cela, en faisant intervenir des faits miraculeux, dont nous allons citer quelques-uns. — Un jour, une mère étant allée avec son enfant mort trouver la sainte Vierge, et l'ayant priée de venir à son secours, la sainte Vierge lui conseilla de mettre le cadavre de son enfant dans la couchette du petit Jésus. Elle ne l'eut pas plutôt fait, que son enfant recouvra la vie. Cet enfant s'appelait Barthولomée, et fut plus tard l'un des Apôtres du Seigneur. — D'autres enfants avaient les yeux vivement enflammés : sur le conseil de Marie, on leur lava les yeux avec l'eau dans laquelle avait été baigné l'Enfant Jésus, et leurs yeux furent guéris.

Un jour l'Enfant Jésus, alors âgé de cinq ans, jouait avec d'autres enfants dans une prairie : ils s'amusaient à faire toutes sortes de figures d'animaux avec de la terre molle. Naturellement, chacun trouvait que les siens étaient les plus beaux. « Voyez, s'écria l'Enfant, les miens ont cela de plus qu'ils peuvent marcher ! » Comment! s'écrièrent les autres enfants, tu serais donc le Fils du Créateur ! » Et Jésus frappant dans ses mains, ses petits animaux se mirent à marcher et à sautiller à l'entour. Les enfants racontèrent le fait à la maison, et depuis ce moment, leurs parents leur défendirent de s'amuser avec Jésus, sous prétexte que c'était un magicien. Jésus ayant atteint l'âge de six ans, sa mère l'envoya chercher de l'eau avec une cruche. L'Enfant, voulant se hâter, la cassa. Soulevant alors son vêtement, il y puisa de l'eau et la rapporta à sa mère.

La première fois qu'il alla à l'école, il récita d'un seul trait tout l'A, B, C au maître, et lui prouva que chaque lettre était l'initiale d'une perfection divine. « Celui-ci en sait plus que moi, » dit le maître à Joseph, et il ne voulut plus recevoir l'Enfant dans son école.

Quand il arrivait quelque accident à Joseph travaillant de son état de

Ce n'est qu'à l'âge de douze ans, alors qu'il se rendit avec ses parents à Jérusalem, pour la fête de Pâques, qu'il est fait mention de lui [1].

C'est aussi à l'âge de douze que chez les Juifs tout garçon devenait « fils de la loi. » Il était alors obligé, comme les adultes, d'entreprendre trois fois par an le voyage de la Ville sainte, pour y célébrer les fêtes ; obligé de jeûner et d'observer les autres prescriptions religieuses de la loi.

Le voyage de Nazareth à Jérusalem était d'environ 24 lieues ou trois jours et demi de marche. Mais ce voyage ne paraissait ni trop long ni trop pénible à l'Enfant Jésus. Le zèle qui l'animait pour la maison de son Père céleste lui faisait oublier toutes les fatigues de la route. Il ne manqua pas, chemin faisant, de répéter avec transport cette prière de son aïeul David (*Ps.* XLII, 4) : « J'entrerai à l'autel de mon Dieu, de mon Dieu qui réjouit ma jeunesse. »

Quel touchant exemple d'empressement à visiter les églises que celui que nous a légué ce divin Enfant ! Tel sera aussi notre zèle à nous, si, comme Jésus, nous réfléchissons où nous allons, quel est celui auprès de qui nous allons, ce que c'est que l'église ? L'église, c'est la maison de Dieu, la demeure que le Père céleste s'est lui-même choisie parmi ses enfants qui habitent la terre. Sa maison s'élève beaucoup au dessus des basses habitations des hommes ; car, tandis que dans celles-ci on ne s'occupe que de choses temporelles, on s'occupe dans l'autre de choses éternelles et célestes. La tour de l'église ressemble à un phare que l'on aperçoit au loin, à un indicateur qui nous montre le chemin du ciel, notre éternelle patrie; et de même

charpentier, il se contentait d'appeler Jésus, et une seule de ses paroles suffisait pour que tout fût réparé. Ainsi Joseph ayant travaillé pendant deux ans pour faire un trône au roi de Jérusalem, au moment où il pensait que tout était achevé, il s'aperçut qu'il y avait deux pieds qui dépassaient les autres de plus d'une palme. Jésus se mit à tirer après les deux qui étaient trop courts, et la véritable longueur fut rétablie.

[1] C'était en 760, l'année qui suivit immédiatement celle où Archélaüs fut rappelé de Judée par Auguste, puis déposé et exilé dans les Gaules. Les parents de Jésus pouvaient donc le prendre avec eux sans danger. Jésus, lors de cette première visite à Jérusalem, était âgé de douze ans et quatre mois (*Cf.* Docteur Sepp, 1[er] vol., p. 105).

qu'autrefois la trompette appelait les Israélites au mont Sinaï, de même le son des cloches nous envoie auprès du Seigneur pour y entendre ses ordres et y recevoir sa bénédiction paternelle. — Comme les habitants de la campagne ont ordinairement leurs champs autour de leurs maisons, ainsi Dieu a auprès de sa maison un petit champ, appelé pour ce motif « champ de Dieu » (cimetière). La semence destinée à ce champ, c'est nous-mêmes : notre chair, nos os y seront semés pour en sortir de nouveau au grand jour de la moisson, et pour être portés par les Anges dans les régions éternelles. — Un jour, lorsqu'à peine nous étions nés, on nous transporta de la maison de notre père terrestre dans celle de notre Père céleste, pour nous laver de la souillure héréditaire du péché, et nous régénérer par l'eau et le Saint Esprit Dans la première de ces maisons notre père terrestre nous adopta pour ses enfants ; dans la seconde. ce fut notre Père éternel. Dans l'une, nous fûmes nourris et élevés avec un pain matériel ; dans l'autre, avec un pain céleste. Là nous apprîmes, trop tôt, hélas! la malédiction du péché ; ici nous apprenons à connaître le bienfait de la Rédemption ; là nous ressentîmes l'amertume de cette sentence : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ; » ici, la douceur de cette consolation : « Vous tous qui êtes affligés, venez à moi et je vous soulagerai. »—Et, un jour, quand nulle nourriture terrestre ne conviendra plus à notre corps, quand la faiblesse et la maladie nous tiendront cloués sur un lit de souffrance, et qu'il nous faudra parcourir les derniers sentiers de la vie, le meilleur des pères nous enverra de l'église le meilleur des viatiques, le corps sacré de son Fils ; le meilleur des médecins nous présentera le plus salutaire remède, l'huile fortifiante du salut. Et plus nous serons allés volontiers dans sa maison pendant les jours où nous jouissions de la santé, plus Dieu se montrera disposé aux jours de la maladie à envoyer son Fils dans notre maison : et plus nous serons maintenant fidèles à obéir à la voix de la cloche lorsqu'elle nous appellera au service de Dieu, plus nous entendrons avec joie le son de la trompette, lorsqu'un jour elle nous appellera au jugement du Très-Haut [1].

[1] Le proverbe suivant, d'une grande signification, plaît beaucoup aux

Quelle dut être profonde la dévotion de l'Enfant Jésus au temple [1] ! Combien il dut sentir vivement la vérité de ces paroles qu'il adressait plus tard aux profanateurs du temple : « Ma maison est une maison de prière. » — Là, — dans la demeure de son Père,—il se trouvait dans sa propre famille ; et si douze ans auparavant c'était sa mère qui l'avait offert à son Père, aujourd'hui c'est lui-même qui s'offre à lui en sacrifice. Aussi quels regards bienveillants ce Père ne dut-il pas jeter sur ce Fils en prière, en qui de toute éternité il avait mis ses complaisances.

Non-seulement cet Enfant céleste s'entretenait volontiers avec son Père dans la prière, mais il entendait encore volontiers parler de lui ; aussi se hâta-t-il de courir sur la place où les docteurs de la loi expliquaient la Bible au peuple [2] ; car « qui est de Dieu écoute la parole de Dieu : » assertion qui trouvait sa justification la plus complète dans la personne de Jésus, lui qui « était Dieu » de toute éternité. Nous aussi nous sommes « de Dieu » par la création ; mais surtout « enfants de Dieu » par le « bain de la régénération. » Nous devons donc, comme l'Enfant Jésus, conserver notre qualité d'enfants de Dieu, en écoutant assidûment la parole de notre Père.

Sur ces entrefaites, Joseph et Marie remarquèrent l'absence

enfants : « Celui qui va lentement à l'église va lentement en paradis. » — A ceux qui ont un long chemin à parcourir pour se rendre à l'église, on peut leur raconter l'histoire de cet ermite qui avait un long trajet à faire pour aller chercher son eau (CATÉCH. HISTOR., 2e vol., p. 212).

[1] Voir dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 198, la description du temple, tel qu'il était à cette époque.

[2] Dans l'intérieur du temple, près de l'atrium des femmes, se trouvait la grande école de la synagogue, où les membres du sanhédrin donnaient leurs leçons, particulièrement les jours de sabbat et de fête, devant une grande multitude d'auditeurs, et distribuaient l'enseignement au peuple. Jusqu'à Jésus-Christ, les pères seuls, ou les maîtres, étaient assis : les disciples se tenaient debout, ou étaient assis par terre aux pieds des docteurs, comme saint Paul le raconte de lui-même. Cependant Jésus s'étant montré dans la connaissance de la loi supérieur aux docteurs et aux pharisiens, on lui présenta par honneur un siége au milieu d'eux, pour qu'il résolût les questions qu'on lui proposait ; car il est dit (*Luc*, II, 46) : « Ils le trouvèrent assis au milieu des docteurs » (*Cf.* Docteur Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 2e vol., p. 55).

de leur fils [1], et le glaive des douleurs, comme l'avait prédit Siméon douze ans auparavant, transperça de nouveau le cœur de la plus tendre des mères; car « le Seigneur châtie ceux qu'il aime. » Toutes les souffrances qu'elle avait endurées précédemment n'étaient qu'une ombre en comparaison de celles qui la visitèrent en ce moment; toutes ces amertumes antérieures avaient été adoucies par la possession de son enfant; or, cet enfant qui faisait toute sa consolation, le voilà maintenant perdu! Quelle douleur!— Telle est la situation où se trouve l'âme humaine quand elle perd son Jésus; tous les autres maux qui la frappent dans son innocence, elle s'en console par cette pensée : « Mon Jésus me reste encore; il n'a pas cessé de m'aimer; il demeure mon protecteur et mon maître. » Mais lorsque Jésus trouve infidèle l'âme, son épouse, et qu'il se voit forcé de quitter cette pécheresse, le malheur de cette âme est à son comble.

Joseph et Marie cherchèrent pendant trois jours leur enfant perdu; ils n'eurent plus de repos jour et nuit; chaque heure vit augmenter leur trouble et leur angoisse, jusqu'à ce qu'enfin ils le trouvèrent au temple [2].

1 Il était d'autant plus facile de perdre l'Enfant Jésus, que, les jours de fête étant passés, des caravanes, composées de plusieurs milliers de personnes, sortaient des portes de la ville, au milieu du chant des psaumes et des cantiques d'allégresse, comme c'était la coutume. Autrefois, la Galilée (selon le récit de Josèphe Flavius) n'avait pas moins, à elle seule, d'un million d'habitants, parmi lesquels tous ceux qui, étant du sexe masculin, avaient atteint l'âge de douze ans, étaient astreints au voyage. Quant aux femmes, bien qu'elles fussent libres, il paraît que la plupart en faisaient partie. — La perte de l'enfant Jésus devait causer d'autant plus d'inquiétude à ses parents, que c'était précisément l'époque à laquelle le gouverneur romain, Quirinius, étant venu en Judée, après le bannissement d'Archélaüs, et voulant faire un nouveau recensement, le célèbre tribun Judas le Gaulonite, de concert avec le pharisien Sadoc et ses partisans, se révolta, dans Rome même, contre les Romains, et souleva un grand tumulte parmi le peuple juif (*Cf.* Jos. Flavius, *Antiq.*, XVIII, I).

2 L'ancienne chronique raconte que Marie fit part de sa perte aux forêts et aux vallées d'alentour, leur demandant si elles n'avaient pas vu la joie de ses jours. Mais l'écho des rochers répondit seul à ce douloureux appel. Comme elle venait de gravir le second et dernier monticule qui se trouve devant Jérusalem, et qu'elle ne l'apercevait pas sur toute la voie, elle crut

C'est ainsi que l'âme pécheresse qui a perdu son époux ne doit goûter ni repos ni tranquillité, et le chercher avec la douleur d'un sincère repentir. Et elle le trouvera dans le temple du Seigneur, c'est-à-dire dans les sacrements de pénitence et d'eucharistie; et, comme il arriva aux parents de Jésus, sa tristesse se changera en joie ineffable ; car « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

L'Evangéliste saint Luc (II, 50) résume en ces quelques mots toute la suite de l'histoire de la jeunesse de Jésus : « Et il descendit avec eux, et vint à Nazareth ; et il leur était soumis. — Et Jésus avançait en sagesse et en âge, en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

La jeunesse de l'Enfant Jésus nous offre donc le plus bel exemple que nous puissions imiter ; car ses trois vertus principales : son zèle pour la prière, son empressement à s'instruire [1],

infailliblement qu'il avait été enlevé par les émissaires d'Archélaüs. Enfin, le quatrième jour, le bruit courut à travers la ville qu'un enfant merveilleux était assis dans le temple au milieu des docteurs, et attirait l'admiration de tous. Alors la mère de Dieu, apprenant que son fils vivait encore, éprouva un sentiment semblable à celui de Jacob, lorsqu'on lui annonça que son fils était gouverneur de toute l'Egypte.

[1] On admet généralement que la sagesse que déploya l'Enfant Jésus dans le temple ne provenait pas uniquement de sa nature divine, mais qu'elle était aussi le fruit de son application personnelle à l'étude. Un fait qu'il faut aussi admettre comme positif, c'est qu'il fréquenta, pendant son enfance, l'école de la synagogue établie à Nazareth, où l'on enseignait, expliquait et apprenait par cœur la Bible. Un autre fait non moins certain, c'est que dans cette école on n'apprenait rien d'extraordinaire, puisque les voisins de l'Enfant Jésus, parmi lesquels il avait grandi, l'entendant prêcher dans sa ville natale, demandaient avec étonnement : « D'où lui viennent toutes ces choses ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ? » (*Marc*, VI, 2).

L'historien Josèphe nous offre un exemple analogue d'une sagesse précoce, s'il est permis de mettre en comparaison un homme avec un Dieu. Il nous raconte lui-même dans sa vie (§ 2), qu'étant à peine âgé de 14 ans, il reçut la visite des prêtres et des chefs de la ville, qui vinrent lui proposer des questions sur les mystères et le vrai sens de la foi.

D'après la tradition, Moïse quitta dès l'âge de 12 ans l'école où il était élevé; Samuel prophétisait également à l'âge de 12 ans; Salomon, non moins jeune, prononçait déjà des jugements empreints d'une haute sagesse; et Daniel avait déjà obtenu, à cet âge, un siége parmi les anciens (Docteur Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 2e vol., p. 55).

et sa promptitude à obéir, embrassent les principaux devoirs de la jeunesse. En les remplissant fidèlement, elle croîtra, comme l'Enfant Jésus, en sagesse et en âge, en grâce devant Dieu et devant les hommes.

REMARQUES.

Que le Sauveur ait appris et exercé le métier de charpentier, travaillé de ses mains, et par conséquent gagné, comme le premier Adam, son pain à la sueur de son front, et honoré par là l'humble condition des ouvriers, c'est ce qui résulte de cette question des Nazaréens (*Marc.* VI, 2) : « N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ? » et de la coutume selon laquelle, à cette époque, les enfants des plus illustres familles étaient obligés d'apprendre un métier, même quand ils étaient appelés à cultiver les hautes sciences.

Ainsi saint Paul, qui, plus tard fut envoyé de Tarse à Jérusalem pour y recevoir une éducation supérieure, avait appris à faire des tentes. Les plus célèbres d'entre les Rabbins étaient en même temps artisans : ainsi Juda et R. Menahem étaient boulangers ; R. Zochonan, cordonnier ; R. Eliéser, qui était à la tête de l'école d'Alexandrie, était forgeron ; R. Isaac, charpentier, etc.

Quant à la forme extérieure de Jésus Christ, la légende en donne la description suivante : Parvenu à l'âge de vingt ans, il avait atteint toute sa croissance, il était d'une taille moyenne, il n'était pas fort en chair, mais en nerfs et en os. Ses cheveux et ses sourcils étaient d'un jaune tirant sur le brun, ainsi que sa barbe, longue de la largeur d'une main. Son front était droit et ouvert, son nez médiocrement arqué : ses yeux étaient si clairs, que ses ennemis eux-mêmes les regardaient volontiers ; son menton avait une belle forme ronde ; la couleur de son visage était comme du miel et du sang ; sa stature, droite, et il n'y avait aucune tache sur son corps, etc. (*Cf. Vie de Jésus-Christ* par le docteur Sepp, 5e vol., p. 5-7, en allemand).

§ III.

MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS-CHRIST.

Préparation

Jésus-Christ était venu pour remplir un triple ministère : il voulait éclairer le monde, faire luire la lumière dans les ténèbres et amener l'humanité à la connaissance de la vérité ; c'était là son ministère prophétique. Il avait entrepris d'effacer la peine due au péché, et pour cela il voulut être le médiateur entre Dieu et le monde pécheur; et c'est en quoi consistait son ministère sacerdotal. Enfin, il voulait fonder sur les ruines du royaume de Satan un royaume de la grâce ; et c'était là son ministère royal.

A ce triple emploi correspondait une triple préparation ; la première fut :

A. Le baptême de Jésus-Christ au Jourdain [1].—L'orgueil (l'estime exagéré de soi) avait fait de Lucifer le père du mensonge, et, par lui, transformé les hommes en enfants de l'erreur, en esclaves des ténèbres. Le Sauveur voulait donc commencer à retirer les hommes du royaume des ténèbres (ministère prophétique) en acceptant les humiliations les plus profondes, en se plaçant au nombre des pécheurs, et en se soumettant comme un coupable à un baptême réparateur. En

[1] Sur le lieu de la naissance de saint Jean-Baptiste, sur son séjour dans le désert, ainsi que sur le Jourdain, consultez le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 200.

récompense de cet abaissement de Jésus-Christ, le premier mystère, celui de la sainte Trinité, fut aussitôt révélé à l'humanité; car le Père faisant entendre sa voix déclara pour son Fils bien-aimé Jésus de Nazareth confondu avec tous les pécheurs, et le Saint-Esprit plana sur lui sous la forme d'une colombe. C'est ainsi que déjà était manifestée la vérité fondamentale de la révélation, et que commençait le ministère prophétique.

En acceptant le « baptême d'eau en pénitence, » Jésus-Christ déclarait qu'il était prêt à considérer comme sien le fardeau des péchés du genre humain, à le porter et à souffrir pour les hommes. En recevant le baptême de sang en punition (c'est-à-dire en mourant), il se montrait disposé à tout entreprendre pour nous. Ainsi, le baptême au Jourdain est l'inauguration publique, de même que la mort du Seigneur au Golgotha est le dénouement solennel de l'œuvre de la réconciliation.

De plus, ce qui se passa au baptême du Sauveur est un magnifique exemple des effets que produit en nous le baptême ; car si le ciel s'ouvrit alors, il s'ouvre aussi lorsque nous recevons le baptême. Dès ce moment, le Père nous adopte à jamais pour ses enfants, et depuis l'heure de notre naissance à la vie spirituelle il commence à mettre en nous toutes ses complaisances. Et de même que le Saint-Esprit descendit sur Jésus-Christ d'une manière visible, de même il descend sur nous, d'une manière invisible, il est vrai, mais non moins certaine ; et comme il consacra Jésus-Christ comme fondateur du royaume divin, ainsi dans le baptême il nous consacre membres de ce même royaume.

La seconde préparation fut :

B. Le jeûne de quarante jours dans le désert. — Le premier Adam ayant péché en mangeant du fruit défendu, c'est en s'abstenant de manger de la nourri-

ture permise que le second Adam voulut commencer l'expiation de la faute du premier Adam, et inaugurer son ministère de médiateur, ou ministère sacerdotal. Pendant quarante jours il s'abstint complétement des choses les plus nécessaires, telles que la nourriture, la boisson, le sommeil [1], prouvant ainsi qu'il était de même disposé à faire le sacrifice entier de sa vie. Les quarante jours de jeûne furent en particulier, comme l'était en général son renoncement à tous les biens de la terre, un sacrifice préparatoire, une introduction au sacrifice de la croix.

Le nombre « quarante » doit être considéré comme un chiffre sacré. Le temps de l'Avent ou l'époque qui précéda l'avénement du Sauveur, fut de quarante siècles. Le déluge dura quarante jours. Israël dut passer quarante ans dans le désert, éloigné du monde idolâtre, et se préparer à la conquête de la terre de Chanaan. Moïse resta quarante jours et quarante nuits sur le Sinaï, s'y préparant par la prière et le jeûne à la réception des tables de la loi [2]. Elie resta quarante jours et quarante nuits sans prendre de nourriture, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la montagne d'Horeb (III *Rois*, IX, 8). Goliath (figure de Satan, qui pendant quarante siècles régna sur le monde comme prince des ténèbres) étala pendant quarante ans son orgueil en présence du peuple choisi d'Israël, jusqu'à ce qu'il fût terrassé par David (figure de Jésus-Christ) (I *Rois*, XVII, 16). Quarante jours furent encore accordés aux Ninivites, et ils en profitèrent pour faire pénitence et jeûner. Quarante jours après sa naissance,

[1] On admet généralement que pendant ces quarante jours et quarante nuits, non seulement Jésus-Christ ne mangea rien, mais encore qu'il ne but ni ne dormit. Par ce triple jeune il voulait expier la gourmandise, l'ivrognerie et la paresse de l'homme.

[2] Le même Moïse, qui avait passé quarante ans à la cour royale, dut en passer quarante autres dans le désert, à l'école des souffrances. Ce fut seulement après cette préparation sévère que Jéhovah lui confia pour quarante ans la conduite du peuple d'Israël.

l'Enfant Jésus fut offert dans le temple à son Père céleste ; et de même que le Sauveur avait passé quarante jours dans le désert pour se préparer à l'œuvre de la rédemption, de même, après l'avoir accomplie, il en passa encore quarante sur la terre, avant de retourner auprès de son Père céleste.

Consulter sur l'empressement avec lequel les premiers chrétiens imitaient le jeûne du Sauveur, et sur le jeûne quadragésimal qui précède Pâques, le CATÉCH. HISTOR., 2e vol., p. 537.— Nous nous contenterons de faire remarquer ici que, selon toute probabilité [1], le Sauveur commença son jeûne dès le mois de thisri, qui correspond à notre mois d'octobre, vers l'époque de la grande fête des Expiations, alors que le grand-prêtre, pour la première fois dans l'année, entrait dans le Saint des Saints et qu'il plaçait tous les péchés du peuple sur le bouc qu'on envoyait au désert, se préparant ainsi, lui le seul véritable Grand Prêtre, à la véritable réconciliation du monde avec Dieu.

Enfin, le Sauveur termina ses préparatifs

C. En triomphant de la triple tentation. — Le Sauveur avait déjà vaincu le monde par le mépris de toutes ses richesses et de tous ses honneurs, et sa propre chair par le jeûne de quarante jours (en réprimant tous ses penchants, même les plus naturels). Survint la lutte avec le troisième ennemi, Satan : c'est en triomphant de lui qu'il devait frayer les voies à son ministère royal.

De même que le tentateur avait été autorisé à exercer sa puissance sur le premier Adam, l'aïeul naturel du genre humain, de même il lui fut donné de tenter le second Adam, l'aïeul spirituel du genre humain ; car le premier n'ayant pas vaincu la tentation, il fallait que le dernier y fût encore exposé [2].

[1] *Cf.* Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 2e vol., p. 86.

[2] La possibilité pour le Sauveur d'être tenté, était fondée sur ce que,

Satan compta sur trois auxiliaires : sur la sensibilité de la chair, sur l'orgueil de l'esprit et sur la force attractive du monde.

La première tentation fut dirigée contre la chair; car la faim qu'éprouva Jésus pendant son jeûne dut atteindre à son dernier degré, et le besoin de manger devenir inévitable. Voilà pourquoi il est invité à changer les pierres en pains [1]. Mais Jésus répond à Satan en appelant son attention sur la double nature de l'homme, qui par conséquent a besoin d'une double nourriture, bien que celui dont l'esprit est entretenu comme le sien par une nourriture d'en haut, soit en état de soumettre son corps aux plus rudes privations, et même d'immoler sa vie. Satan, confondu, s'aperçut donc qu'en Jésus de Nazareth la chair était entièrement soumise à l'esprit, la sensualité à la force de la volonté.

D'où nous devons conclure que ce n'est qu'en jeûnant avec Jésus-Christ et en fortifiant, à son exemple, notre âme avec une nourriture d'en haut (avec la prière, la méditation et surtout avec la sainte communion [2]) que nous pouvons vain-

comme nous, il était réellement et véritablement homme. Ce fut uniquement son humanité qui fut tentée; de là la possibilité de la chute, bien que, d'autre part, la nécessité de son triomphe dût être le résultat de son union personnelle avec la divinité.

[1] Visino, dans son « Pèlerinage en Palestine » (pag. 403), dit que dans les contrées pierreuses, surtout sur la montagne de la Quarantaine, où la légende prétend que fut tenté le Sauveur, on voit encore des pierres rondes et plates, ayant la forme du pain. C'est probablement de ces pierres que faisait mention le tentateur, lorsqu'il disait au Sauveur de les faire devenir ce dont elles avaient les apparences.

[2] La légende fait mention de plusieurs saints qui pouvaient s'abstenir longtemps de toute espèce de nourriture, et qui ne semblaient vivre que de nourriture spirituelle (*Cf.* CATÉCH. HISTOR., 3e vol., p. 83, *i*, *n*, *k*, et autres).

cre la sensualité. L'âme, ainsi fortifiée, est seule capable de dompter la chair, et de la mettre sous son entière domination.

Lorsque Satan eut appris à connaître la force d'âme de Jésus-Christ, il crut qu'une âme aussi énergique, et qui savait vaincre si parfaitement la sensualité, devait paraître grande à ses propres yeux, et incliner nécessairement à l'orgueil. Il l'excita donc à se donner en spectacle à toute la ville de Jérusalem, en se précipitant du haut du pinacle du temple [1], et à prouver qu'il était le protégé du ciel, auquel les ministres mêmes de Jéhovah se soumettaient. Mais ici encore sa tentation échoua; car Jésus indiqua par sa réponse qu'il ne voulait que ce que Dieu voulait, et par conséquent que sa volonté, maîtresse ici-bas, était là-haut complétement soumise.

Cet exemple nous montre que la seule force vraiment grande et méritoire de notre esprit consiste à soumettre entièrement notre volonté à la volonté divine ; car s'il ne s'agissait que de faire preuve d'une grandeur d'âme tout humaine [2], les païens eux-mêmes pourraient nous servir d'exemple ; malheureusement comme ils ne songeaient qu'à la glorification de leur moi, et qu'il voulaient en faire le centre de toute gloire, malgré leur force d'âme, ils ne nous apparaissent que comme des hommes vains et insensés. — Ces paroles de Jésus-Christ : « Vous ne

[1] Consulter sur son élévation le CATÉCH. HISTOR., 1[er] vol., pag. 203.

[2] C'est ici le lieu de parler de ce serviteur d'Alexandre le Grand, qui, pendant que son maître offrait un sacrifice, supporta patiemment la douleur que lui causa un charbon ardent, qui lui tomba sur le creux de la main, afin de n'occasionner aucun dérangement; ou de Mucius Scévola, qui fit rôtir sa main sur des charbons ardents, en punition de ce qu'elle avait manqué le roi Porsenna; de Curtius qui, à Rome, se jeta dans un abîme; de Diogène, qui marchait pieds nus sur la glace (*Cf.* CATÉCH. HISTOR., 3[e] vol., p. 297).

tenterez pas Dieu » nous enseignent aussi que nous ne devons pas demander à Dieu qu'il fasse des miracles inutilement. Comme nous nous laissons facilement dominer par l'orgueil spirituel, et que nous nous considérons volontiers pour les amis du Seigneur, s'il arrive que, par notre propre faute, nous soyons visités par le malheur, et que la Providence nous envoie quelque affliction pour nous éprouver, nous voulons être secourus promptement et miraculeusement.

Enfin, convaincu qu'en Jésus-Christ la chair était entièrement soumise à l'esprit, et l'esprit à la volonté de Dieu, Satan le transporta sur une montagne élevée [1], afin de l'éblouir et de le fasciner par les charmes et les attraits séduisants du monde, son plus puissant auxiliaire. Satan, en sa qualité de père du mensonge, n'hésita pas à se proclamer le propriétaire et le prince du monde. Il espérait, après avoir réussi à éloigner de Dieu et de son culte tous les peuples de la terre (à l'exception d'Israël seulement), que cette tentative ne saurait échouer auprès d'un seul, auprès d'un pauvre fils de charpentier de Nazareth.

[1] La tradition et l'opinion populaire désignent le mont Quarantan, près de Jéricho. C'est une montagne formée de calcaire, haute et difficile à monter, qui s'élève vis-à-vis du mont Abarim, d'où Moïse aperçut la terre promise, et où Jérémie avait caché l'arche d'alliance — C'est là que le nouveau Sauveur d'Israël devait mourir de mort spirituelle, afin qu'il pût nous conduire dans la Chanaan céleste; c'est là aussi que devait se perdre la véritable idée du Messie. L'oint du Seigneur, qui avait pour mission d'apporter aux peuples le vrai sanctuaire, devait devenir un prince tyrannique, un vassal de Satan.

Du sommet de cette montagne, en plongeant vers l'est, on aperçoit l'ancienne région des Amorrhéens; puis, en levant les yeux vers le nord, on voit Galaad et Basan, le vaste héritage des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé. Enfin, au sud et à l'est, dans un immense horizon, apparaissent au regard du spectateur les montagnes et les contrées possédées autrefois par les autres tribus d'Israël, et l'œil entrevoit jusqu'aux frontières de l'Idumée. Pococke regarde cette montagne comme l'une des plus hautes de toute la Judée (*Cf.* Docteur Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 2e vol., p. 93).

Comme la plupart des enfants d'Abraham qui vivaient à cette époque attendaient eux-mêmes un semblable Messie devant sortir de la Judée et fonder un royaume terrestre, Satan rattachait la tentation à cette attente des Juifs. Mais la mesure de sa malice était comble, et si autrefois, lorsqu'il avait voulu dans le paradis s'égaler à Dieu, Dieu l'avait banni de sa présence, cette fois encore, pour avoir voulu se poser l'égal de Dieu, il fut repoussé loin de l'Homme-Dieu, et contraint de voir, à sa confusion, « les anges arriver et le servir » (*Matth.*, IV, 11), c'est-à-dire adorer sa divinité, et porter secours à la faiblesse de son humanité.

Cette troisième tentation est aussi pour nous la plus dangereuse ; car c'est en nous promettant le superflu de la sensualité en récompense du service que nous lui aurons rendu, et en faisant briller à nos yeux les honneurs et les distinctions pour prix de notre vanité, que le démon nous attire le plus facilement dans ses filets. Ce sont la cupidité et l'avarice qui font le plus vite oublier Dieu et choisir pour idole Mammon et la gloire. La cupidité et l'avarice dilatent la voie qui conduit à la perdition ; l'argent et les titres sont les aimants les plus puissants de Satan : ils entraînent des milliers de personnes dans l'abîme. — C'est pourquoi plus nos tentations sont dangereuses, plus nous devons nous attacher fortement à notre Sauveur, à sa pauvreté et à son humilité : avec lui nous serons vainqueurs ; car les anges s'associeront aussi à nous, et, en récompense des victoires que nous aurons remportées, ils nous apporteront du Ciel les forces nécessaires pour en obtenir de nouvelles, jusqu'à ce qu'enfin il leur soit donné de nous faire part de la couronne éternelle, promise aux vainqueurs.

A. *Jésus-Christ docteur et législateur.*

Après avoir succombé dans sa lutte avec Jésus-Christ,

Satan, dit l'Ecriture sainte (*Luc*, IV, 13), « se retira de lui pour quelque temps, » et le Sauveur victorieux se prépara à détruire les œuvres de Satan, dont la première furent les ténèbres spirituelles ; car ce n'était pas seulement les peuples païens qui étaient plongés dans l'incrédulité et l'idolâtrie ; le peuple choisi d'Israël était aussi tombé, par la faute de ses docteurs, dans l'erreur et la superstition.

Le Sauveur prêcha d'abord dans la Galilée, sa patrie. Les Galiléens étaient une de ces races primitives dont la séve n'était pas encore corrompue. Nation pauvre, il est vrai, mais sobre, pure de mœurs, religieuse [1], et par conséquent éminemment propre à recevoir la pure doctrine de Jésus-Christ.

Dans le ministère prophétique du Sauveur, nous devons surtout distinguer le fond de la doctrine et la manière dont elle était présentée; en d'autres termes, nous devons examiner ce que Jésus enseignait, et comment il l'enseignait [2].

A. La doctrine elle-même. — Jésus-Christ prit pour point de départ le sermon sur la pénitence prêché par son précurseur, comme l'atteste ce passage de saint Marc (I, 14) : « Jésus, après son retour du Jourdain,

[1] Voici le témoignage que leur rendent les rabbins eux-mêmes : « Le Galiléen, dit le Talmud, aime l'honneur, le Juif l'argent ; » et Josèphe Flavius écrit (*de Bello Jud.*, III, 3) : « Le Galiléen est de sa nature belliqueux, sans crainte et habitué au combat dès sa jeunesse. » — Tous les Apôtres étaient des Galiléens (*Act.*, I, 11, et II, 7), à l'exception d'un seul, l'Iscariote (citoyen de Carioth, ville de la tribu de Juda), qui fut élu le dernier et qui tenait la bourse. Malheureusement il vendit jusqu'à son Sauveur.

[2] On comprend aisément que nous ne pouvons qu'esquisser à grands traits la doctrine de Jésus-Christ. Les développements plus étendus sont fournis à la jeunesse dans l'Histoire sainte, dans les Evangiles des dimanches et fêtes, et pendant l'instruction religieuse.

vint dans la Galilée, prêchait l'Évangile du royaume de Dieu, en disant : Le temps est accompli et le royaume de Dieu est proche. Faites pénitence et croyez à l'Évangile. » La pénitence, le changement de vie devaient frayer les voies à la nouvelle doctrine du salut ; car si ceux-là seuls qui ont le cœur pur seront admis à contempler Dieu dans l'autre monde (*Matth.*, v, 8), il n'y a qu'eux non plus qui puissent arriver ici-bas à la vraie connaissance de Dieu. Le don du Seigneur demande un vase sans tache.

Jésus-Christ, comme il l'affirmait lui-même, n'était pas venu (*Matth.*, v, 17) pour supprimer la loi et les prophètes, mais pour les « accomplir, » c'est-à-dire pour les perfectionner. Il considérait la révélation de l'Ancien Testament comme la base de son édifice dogmatique ; mais il fallait le débarrasser des accessoires et des superfétations erronées que les hommes y avaient introduites.

Parmi les prédications doctrinales de Jésus-Christ, celle de la montagne est l'une des plus étendues et des plus importantes ; il la fit peu de temps après son début dans le ministère doctoral, sur une montagne qui n'est pas indiquée d'une manière plus précise. Dans tout son sermon, il oppose l'idée du royaume de Dieu, entendu dans le sens chrétien, à l'idée de ce même royaume tel que les Juifs charnels se le représentaient. Il commence par indiquer, dans les huit béatitudes, les principales conditions requises pour recevoir le royaume de Dieu, telles que : l'humilité, la douceur, l'esprit de pénitence, la faim et la soif de la justice (le zèle pour la vertu), la miséricorde, la pureté de cœur, l'amour de la paix, la patience et l'esprit de sacrifice.

Enlevant aux siens toute espérance aux biens et aux honneurs de la terre, il les console exclusivement par l'attrait de la récompense qui les attend dans l'autre vie. L'attente d'un Messie terrestre, d'un dominateur temporel, dans laquelle les Juifs avaient vécu jusqu'alors, il la représente comme dénuée de toute espèce de fondement.

Il déclare que la justice des Pharisiens, qui jusqu'à cette époque avait excité l'admiration, n'est que pure imposture; il flétrit comme fausse l'interprétation de la loi basée uniquement sur le fait extérieur, et qui était celle des docteurs de la loi, et lui oppose la sienne qui repose sur l'esprit [1]; il condamne dans un langage sévère les démonstrations extérieures d'une piété toute pharisaïque (les aumônes: *Matth.*, VI, 1-4, la prière, 5-15, le jeûne, 16-18); il exhorte ses auditeurs à ne pas s'amasser des trésors périssables (VI, 19-21), à ne pas se laisser aller aux vaines préoccupations des païens (24-34), à ne pas juger témérairement (VII, 1-5); il les invite à entrer dans le ciel par le chemin difficile et par la porte étroite (7-13); il les avertit de ne pas se laisser séduire à une doctrine fausse et à une foi stérile (VII, 15-23), et finit par comparer ceux qui entendent mal sa parole à une maison bâtie sur le sable, et ceux qui l'entendent bien et l'exécutent, à une maison bâtie sur le roc.

C'est ainsi que le Messie purifia la loi de Dieu des

[1] Par exemple: sur la violation du cinquième commandement (*Matth.*, V, 21-26); sur l'adultère et le divorce (27-32); sur le jurement (33-37); sur la réciprocité (38-42), et sur l'amour des ennemis (42-48), attendu que les docteurs de la loi affichaient cette proposition: « Aimez votre prochain, et haïssez votre ennemi. »

commentaires qui la dégradaient, comme il purifia plus tard la maison de Dieu des profanateurs qui la déshonoraient.

En outre, il prêcha une loi de grâce, qu'il appela avec raison « Evangile, » c'est-à-dire heureuse nouvelle. Contrairement à l'ancienne loi, qui était avant tout une loi de sévérité, dont la plupart des trangressions étaient punies de mort (la lapidation), Jésus-Christ prêcha une religion d'amour, représenta Dieu plutôt comme Père miséricordieux que comme maître sévère, voulut enlacer l'humanité tout entière par le lien de la fraternité universelle, et en faire une famille toute divine. Il abolit les lois cérémonielles onéreuses, sur l'accomplissement littéral desquelles les docteurs insistaient si opiniâtrément; et au lieu de cette multitude infinie de commandements [1], il n'en établit que deux principaux : les commandements de l'amour de Dieu et du prochain. — La religion devait être dégagée de toutes les entraves qui l'empêcheraient de devenir la religion universelle; car toutes les nations de la terre devaient être bénies par lui et par sa doctrine.

Relativement au mystère de la Rédemption qu'il devait opérer, et quant à son ministère sacerdotal, Jésus-Christ ne donna pas un enseignement complet et circonstancié ; il se contenta de quelques allusions et de quelques sentences, la plupart sous

[1] Les commentateurs juifs n'avaient pas en effet établi moins de six cent treize commandements, et ils étaient en contestation continuelle pour savoir quel était le plus excellent. Ils en avaient sur la circoncision, sur les sacrifices, sur le . . . . En général, ils étaient portés à donner la préférence à la partie cérémonielle sur la partie morale de la loi. Aussi, est-ce avec raison que Jésus-Christ donnait aux docteurs de la loi de cette époque le nom de « conducteurs aveugles, qui passent un moucheron, et avalent un chameau » (*Math.*, XXIII, 16, 24).

forme de paraboles et de comparaisons (par exemple lorsqu'il parlait du bon pasteur qui immolerait sa vie, du serpent d'airain, de Jonas, etc.), lesquelles, bien que le sens qu'elles renfermaient ne fût pas pleinement compris des auditeurs, devaient nécessairement se graver dans la mémoire et laisser de puissants souvenirs. Car ce que Jésus-Christ avait à dire sur ce point était précisément ce que ses disciples ne pouvaient pas encore porter ; aussi le peu qu'il leur en dit lorsque l'occasion s'en présenta, ils ne le comprirent le plus souvent qu'après l'accomplissement de son œuvre. Le Sauveur devait donc se contenter de semer dans les cœurs de ses disciples la semence vivante et féconde de sa parole, afin que, lorsque le temps en serait venu, elle produisît, sous l'action bienfaisante du Saint-Esprit, les fruits de la science et de la doctrine qui sanctifient.

B. Le mode d'enseignement.—Cet enseignement était à la fois simple et sublime, afin d'être compris par la généralité des auditeurs, et il était digne des divins préceptes qu'il annonçait. Le Sauveur parlait surtout volontiers par figures et par comparaisons, empruntées soit aux merveilles de la nature, qui se trouvaient sous les yeux de tous (par exemple, lorsqu'il parlait du semeur, des fleurs des champs, des oiseaux de l'air, du champ où croissent l'ivraie et le bon grain ; quand il disait que la semence tombait sur toute espèce de terrains; lorsqu'il parlait des vignes, des ouvriers, d'un arbre mort ou stérile, etc.) ; soit à la vie domestique (comme lorsqu'il parlait du levain, du père de famille avec son administrateur et ses domestiques, des noces, etc.). Aussi ses sermons, qui étaient si accessibles aux intelligences vulgaires, et répondaient si bien aux besoins de l'âme, charmaient tellement le peuple, que des milliers de personnes le suivaient des jours entiers dans les déserts, oubliant de boire et de manger, et restant comme suspendues à ses lèvres.

La sublimité divine de son langage ne faisait pas une impression moins grande sur l'esprit de ses auditeurs ; car il est dit (*Matth.*, VII. 28) : « Le peuple était dans l'admiration de sa doctrine, car il enseignait comme quelqu'un qui a autorité, et non pas comme leurs docteurs et comme les pharisiens ; » et « il parlait avec autorité » (*Luc*, IV, 32).

Réflexion. — Le Seigneur, dans son enseignement touchant la nature et le développement de son royaume, se servait aussi volontiers de la forme parabolique, parce que, en général, le développement du royaume de Dieu sur la terre est soumis aux mêmes lois fondamentales que celles dans lesquelles s'opère le développement organique du règne végétal. Aussi, les auditeurs qui sont doués de sentiments et capables de comprendre la mystérieuse économie du royaume de Dieu, les comparaisons leur font comprendre les mystères d'une manière bien plus profonde et plus vive que ne pourrait le faire un enseignement abstrait, tandis que cette forme d'enseignement ne fait que rendre encore ces mystères plus obscurs à ceux qui ne sont pas initiés, et qui n'ont ni sentiment ni susceptibilité [1]. Voila pourquoi le Sauveur repondit à ses disciples, qui lui

[1] Pour les auditeurs sensuels et matériels, qui n'attendaient qu'un Messie terrestre, les paraboles, telles que celles du levain, par exemple, étaient complétement inintelligibles. Mais quelle signification touchante cette meme parabole ne revêt-elle pas lorsqu'elle est entendue dans un sens spirituel! Par ce levain qui produit la fermentation et communique au pain sa saveur, on sait qu'il faut entendre la vertu divine de l'Evangile; et par les trois mesures de farine, les trois principales facultés de l'esprit humain (la raison, le sentiment et la volonté). Comme le levain pénètre dans les trois mesures de farine, ainsi il faut que l'Evangile tout entier pénètre dans tout l'esprit de l'homme : c'est-à-dire, il faut qu'il éclaire la raison, mais aussi que la raison le reconnaisse; qu'il réchauffe le cœur, mais aussi que le cœur s'attache à lui; qu'il émeuve la volonté, mais aussi que la volonté le suive et le pratique. Le don et la vertu d'en-haut supposent donc acceptation et coopération d'en-bas. — Il en est de même des autres paraboles, surtout de celles qui se rapportent au royaume du Messie. Comme ce royaume, l'intelligence de ces paraboles ne se développe qu'insensiblement.

demandaient le motif pour lequel il parlait en paraboles (*Marc*, IV, 11) : « Il nous est donné, à nous, de connaître le mystère du royaume de Dieu, mais pour ceux qui sont dehors tout se passe en paraboles, afin que voyant ils voient et ne voient pas, » etc. Ici donc le Sauveur se conformait lui-même à ce précepte qui dit (*Matth.* VII, 6). « qu'il ne faut pas donner les choses saintes aux chiens, ni jeter les perles devant les pourceaux, » et préfigurait la discipline de l'Arcane, qui devait plus tard entrer en vigueur (*Compar.*, p. 10, 1er vol.).

B. *Jésus-Christ thaumaturge.*

Déjà précédemment, en parlant de la divinité de Jésus-Christ (p. 487, 1er vol.), nous avons dit quelques mots de ses miracles considérés comme preuve de sa toute-puissance. Si, alors, nous avons invoqué leur témoignage pour établir la consubstantialité de Jésus-Christ avec son Père, nous l'invoquerons encore ici pour prouver la vérité de sa doctrine.

La vérité de cette doctrine, le sénateur juif Nicodème la reconnaissait, lorsqu'étant allé trouver Jésus pendant la nuit, il lui disait en s'entretenant avec lui (*Jean*, III, 2) : « Rabbi, nous savons que vous êtes un docteur venu de la part de Dieu ; car personne ne saurait faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » — Les ennemis mêmes du Sauveur, malgré leur animosité et leur pénétration, ne pouvaient nier le surnaturel de ses œuvres ; ils n'en repoussaient que les conséquences, qui étaient qu'ils venaient d'une puissance divine, et partant qu'ils étaient des témoignages infaillibles de la divinité de sa doctrine. Aussi les attribuaient-ils à Belzébub ; en quoi ils tombaient dans une contradiction manifeste, comme le Sauveur lui-même le leur prouva (*Luc*, XI, 18). — Jésus-Christ, d'ail-

leurs, en appelait expressément à ses miracles, sceau imprimé sur ses œuvres par le ciel même, pour prouver l'infaillibilité et la divinité de sa doctrine, lorsqu'il disait (*Jean*, v, 36) : « J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean, car les œuvres que le Père m'a données à faire, ces œuvres que je fais rendent témoignage de moi, que c'est le Père qui m'a envoyé; » et (*Jean*, x, 38) : « Si je fais les œuvres de mon Père, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez, et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père; » c'est-à-dire que, comme nous sommes égaux en nature, ainsi nous sommes égaux en véracité.

Au surplus, Jésus-Christ ne faisait pas seulement des miracles pour prouver qu'il était le Fils de Dieu, le Messie, et pour faire admettre sa doctrine comme divine ; il en faisait encore parce que les miracles mêmes faisaient partie de son ministère messianique, de son œuvre de rédemption et de restauration. Le péché du premier Adam ayant introduit dans la vie de l'humanité la misère, les maladies, la mort et toute espèce de bouleversements, le second Adam avait pour mission non-seulement de faire disparaître les conséquences spirituelles de cette transgression (la faute, l'obscurcissement de l'intelligence, la faiblesse et la dépravation de la volonté), mais encore les conséquences physiques du péché, et de rétablir les vrais rapports qui doivent exister entre l'esprit et la nature. A la vérité, ce but ne saurait être atteint dans toute son extension et sa plénitude qu'à la fin de cette carrière humaine, et alors seulement que la vie nouvelle que Jésus-Christ est venu implanter dans l'humanité l'aura entièrement pé-

nétrée et transfigurée. Cependant, les commencements de cette nouvelle Rédemption, ses figures et ses gages pouvaient et devaient déjà se révéler à cette époque [1].

REMARQUE.

Deux espèces d'attaques ont été dirigées par les ennemis de la révélation contre les miracles de Jésus Christ Les uns ont affirmé sans détour que les Evangiles ne sont que des livres fabuleux, et par conséquent ont porté un jugement analogue sur les miracles et la doctrine qu'ils renferment. Les autres n'ont pas osé, il est vrai, enlever au récit des Evangélistes toute espèce de caractère historique, mais ils se sont efforcés d'expliquer les miracles comme des événements naturels. Ne voulant pas revenir sur leurs objections pulvérisées depuis longtemps, ce qui nous conduirait trop loin [2], nous nous contenterons

[1] C'est ainsi que le plus grand miracle de Jésus-Christ, sa résurrection, est, selon l'expression même de la sainte Ecriture (1 *Cor.*, XV, 20), un gage de notre résurrection, par laquelle notre corps recouvrera l'immortalité et la gloire auxquelles le Créateur l'avait destiné, immortalité et gloire perdues par le péché, mais méritées de nouveau par le Rédempteur.

[2] De nos jours, le docteur Paulus, professeur à Heidelberg, s'est donné une peine infinie pour expliquer naturellement les miracles de Jésus-Christ. Pour atteindre ce but, tantôt il prête aux mots une signification qu'ils n'ont pas (ainsi il traduit—*Jean*, II, 11—le mot σημείων—miracle,—par : « signe d'un cœur sympathique, » et suppose ainsi que Jésus-Christ, en faisant apporter du vin aux noces de Cana, n'eut en vue que de faire une agréable surprise) ; tantôt il torture à plaisir le récit de la Bible, omettant ce qui ne lui convient pas, et ajoutant à sa fantaisie ce qui lui semble favoriser une explication naturelle. Ainsi l'apparition d'un Ange en saint Luc, I, 11, n'est selon lui qu'un rêve de Zacharie, et son mutisme, un simple silence (*Commentar.* Theil. 1, S. 19, und 23). En saint Matthieu, XVII, 26, il omet cette circonstance où il est dit que Pierre trouvera une pièce d'argent dans la bouche d'un poisson, et en imagine une autre qui ne s'y trouve pas, savoir, que Pierre vendit le poisson pour une pièce d'argent.—De Wette et Strauss sont allés plus loin encore. Tous deux ont déclaré que l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, en tant que renfermant des révélations divines et des miracles, n'est qu'un mythe, ou un dicton populaire, inventé par le peuple juif au sujet de Moïse, et par les premières communautés chrétiennes, au sujet de Jésus-Christ, et qui leur a été appli-

d'examiner avec quelque détail l'un des derniers et l'un des plus frappants miracles du Seigneur : celui de la résurrection de Lazare.

Parmi les détails historiques connus (*Jean*, XI), nous ne mettrons en relief que certains traits propres à mettre dans tout leur jour la crédibilité du récit et la réalité du miracle.

Bien que Jésus aimât Marthe ainsi que Marie, sa sœur, et Lazare, néanmoins, à la nouvelle que ce dernier était malade, il demeura encore deux jours où il était. Ce récit de l'Evangéliste, si insignifiant en apparence, a aussi sa justification et son fondement historique: car c'était une coutume et un usage en Israël, comme nous le lisons dans le Talmud [1], que des amis absents attendissent trois jours, lorsqu'ils apprenaient que quelqu'un de leurs parents était malade, sans toutefois qu'il y eût danger. Or, Jésus-Christ avait dit que « cette maladie n'irait point à la mort, mais à la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en fût glorifié. »

Sur ces entrefaites, Lazare mourut; et lorsque Jésus-Christ, qui pendant la route avait annoncé à ses disciples qu'il était réellement mort, arriva à Béthanie, qui était proche de Jérusalem [2], il y avait déjà trois jours qu'il était dans le tombeau; car Jésus-Christ, après avoir séjourné deux jours à Sérac, au-delà du Jourdain, avait encore plus d'un jour de marche pour arriver à Béthanie.

Chez les juifs, trois heures après la mort du défunt, le cadavre était déjà habituellement transporté hors de la maison et placé dans le caveau de la famille. Le deuil, selon la coutume hébraïque, durait trente jours, dont trois étaient destinés

qué. Strauss soutient qu'en général les Evangiles sont apocryphes, c'est-à-dire qu'ils n'appartiennent pas aux auteurs dont ils portent le nom, mais qu'ils ont été inventés plus tard. Pour arriver à ce résultat, il émet des doutes dénués de fondement, établit des hypothèses qu'il ne prouve pas. Strauss a été vigoureusement réfuté par le docteur Hug (*Ce qu'il faut penser de la vie de Jésus, par Strauss*, dans la Revue théologique de Fribourg, années 1840-43).

1 *Hieros.* Pea, c. 3, *Cf.* Doct. Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 3e vol., p. 135.

2 « Etait, » dit avec raison saint Jean. En effet, elle périt avec la destruction universelle, dans une insurrection des Juifs, — quelques dixaines d'années avant que saint Jean écrivit son Evangile (Dteur Sepp, l. c).

aux larmes, sept aux gémissements, et les vingt autres aux regrets privés.

Les trois premiers jours, on se rendait auprès de la tombe, et on cherchait à voir le défunt; car les Juifs s'imaginaient que l'âme du défunt voltigeait autour de son enveloppe mortelle, cherchant à retourner dans le corps; puis on l'abandonnait définitivement après avoir vu le triste aspect qu'il offrait. — Ainsi, jusqu'au troisième jour, le caveau était considéré comme la maison mortuaire ou lieu d'exposition, et chaque jour on enlevait et replaçait la pierre sépulcrale. Le troisième jour, c'est-à-dire après une triple succession de lumière et de ténèbres, commençait la dissolution ou putréfaction; aussi, dès ce jour, après s'être entièrement convaincu de la réalité de la mort, par l'odeur de putréfaction qu'exhalait le cadavre, on cessait de le visiter et de le regarder.

Les trois premiers jours, consacrés à la plus haute expression de la douleur, étaient donc déjà passés; le cadavre avait donc déjà subi la dernière inspection, et on était entièrement convaincu de la mort de Lazare. En effet, lorsqu'au troisième jour on enleva une dernière fois la pierre, le cadavre exhalait déjà la corruption. Or, ce fut seulement après, c'est-à-dire le quatrième jour, que Jésus arriva. Si donc le Sauveur voulait opérer un miracle « afin que le Fils de Dieu fût glorifié », les circonstances étaient telles qu'on ne pouvait plus élever l'ombre d'un doute sur la mort réelle de Lazare, et il se trouvait là une multitude de témoins venus de Jérusalem, située non loin de là.

Jésus se rend auprès de la tombe, et, malgré les réflexions qu'inspire à Marthe son inquiétude, il fait enlever la pierre et s'écrie à haute voix : « Lazare, sortez dehors ! » Aussitôt le mort sortit [1] du tombeau, ayant les pieds et les mains liés de bandes et le visage enveloppé d'un linge. Jésus s'adressant à ses disciples : « Déliez-le, leur dit-il, et le laissez aller. » Quelle vive impression cette résurrection d'un mort ne dut-elle pas produire sur le peuple qui était présent ! L'historien qui rapporte ce fait se contente de dire en toute simplicité : « Plu-

[1] Selon une ancienne tradition conservée par Epiphane (*Hæres.* LXVI, 34), Lazare était alors âgé de trente ans, et doit encore en avoir vécu trente jusqu'à sa seconde mort.

sieurs d'entre les Juifs, qui étaient venus voir Marie et Marthe, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui » (*Jean*, xi, 48).

La nouvelle de ce prodige mit en fureur ses ennemis de Jérusalem, qui, après en avoir délibéré, résolurent à tout prix de le mettre à mort. — Comme cette conduite des ennemis du Sauveur prouvait bien la vérité du miracle qu'il venait de faire ! Avec toute leur fourberie et leur ruse ils ne trouvèrent pas d'autre moyen d'affaiblir ou d'étouffer l'impression qu'avait produite sur le peuple cette résurrection d'un mort, que de faire mourir Jésus-Christ ; ils eurent donc recours à la force brutale, comme Hérode, trente-trois ans auparavant, avait eu recours à la dernière ressource des tyrans [1].

« Aussi Jésus ne se montrait plus en public parmi les Juifs, continue l'Evangéliste (*Jean*, xi, 54), mais il se retira dans une contrée près du désert, et en une ville nommée Ephrem, où il se tint avec ses disciples. » Comme il ne voulait pas souffrir avant Pâques, cette époque solennelle et significative, il évita les embûches de ses ennemis ; car les princes des prêtres et les pharisiens avaient donné ordre que si quelqu'un savait où il était, il le leur découvrît, afin qu'ils le fissent prendre (*Jean*, xi, 57).

Jésus resta retiré et caché à Ephrem pendant quatre semaines. Alors les jours du Fils de Dieu furent accomplis : sa dernière heure était sonnée.

[1] Quel dommage qu'un docteur Paulus ou tout autre rationaliste de notre époque n'ait pas siégé et délibéré dans le grand Conseil. Il eût prouvé que tout ce qu'on apercevait de surnaturel n'était que pure hallucination; il eût expliqué d'une façon toute naturelle ce qui se passa à Béthanie, et il en serait résulté qu'on aurait fait grâce de la vie à Jésus. Caïphe lui-même, qui reprochait avec passablement de franchise leur ignorance aux membres du Conseil (*Jean*, xi, 50), et savait montrer que sa perspicacité était à la hauteur de sa position, n'eût été qu'un pygmée en face d'un « savant » de notre époque, et n'aurait pas hésité à céder à celui-ci le siége de la présidence.—Comme ils étaient simples et stupides autrefois, les ennemis des miracles, et comme ils sont maintenant adroits et spirituels! Autrefois, il était si difficile de nier un fait, et maintenant, après dix-neuf siècles, c'est si facile!

QUATRIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

MINISTÈRE SACERDOTAL DE JÉSUS-CHRIST.

Préliminaires.

L'humanité, ensevelie dans les ténèbres, non-seulement avait besoin de lumière, mais elle gémissait encore sous le poids d'une faute infinie, qu'elle était incapable d'effacer, et elle était privée d'un bien infini (de la grâce ou du droit au ciel qu'elle avait eu originellement), que, par elle-même, elle n'avait pas la force de recouvrer.

Il ne suffisait donc pas que Jésus-Christ vînt, en qualité de docteur, ramener par sa parole les hommes de l'erreur à la vérité, des sentiers du vice dans les voies du salut, du péché à la pénitence et à la conversion ; il fallait encore que, par une œuvre infinie, il les ramenât à l'état de grâce. Or, c'est là proprement ce qui constitue l'œuvre de la Rédemption [1], ou le ministère sacerdotal de Jésus-Christ.

Comme, dans l'Ancien Testament, au grand jour de la fête des Expiations, le grand prêtre réconciliait en figure toute la masse du peuple avec Dieu, par le sang des sacrifices [2] ; ainsi le Messie eut pour mission de ré-

[1] Les Pélagiens et les Sociniens soutenaient, au contraire, que Dieu n'exigeait aucune satisfaction, et qu'il suffisait de se convertir pour qu'il pardonnât. Jésus-Christ, disaient-ils, ne doit être appelé notre Sauveur que dans ce sens qu'il nous conduit sur la voie du salut par ses paroles et par ses exemples. Par sa mort sanglante, il ne s'est proposé que de mettre le sceau à la vérité de sa doctrine.

[2] Consulter là-dessus le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., pag. 323.

concilier réellement avec Dieu, par le sang du sacrifice, le genre humain tout entier.

Cette réconciliation qui devait s'opérer par le Messie, l'ange Gabriel l'avait déjà annoncée à Daniel (IX, 24), lorsqu'il lui avait prédit qu'au bout de soixante et dix semaines (490 ans) les prévarications seraient abolies, et la loi trouverait sa fin; que l'iniquité serait effacée, et que la justice éternelle surviendrait (pour opérer une complète satisfaction). Isaïe, surtout, parlant par anticipation, disait en termes précis (LIII, 4-7) : « Il a pris véritablement nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs. — Il a été percé de plaies pour nos iniquités, et il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix a été sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures, » etc.

C'est à ces prophéties et autres semblables touchant l'œuvre de sa Rédemption que le Sauveur en appelait soit avant sa mort (« Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit concernant le Fils de l'homme sera accompli, » etc. *Luc*, XVIII, 31), soit après avoir offert sur la croix son sacrifice (par exemple, lorsqu'il consolait les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, *Luc*, XXIV, 25).

C'est aussi dans ce sens qu'il rappelait le serpent d'airain, figure de la Rédemption qu'il devait opérer en mourant sur la croix (*Jean*, III, 14). Il disait que le pain qu'il voulait donner était sa chair, qu'il livrerait pour la vie du monde (*Jean*, VI, 51); il s'appelait le bon pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis (*Jean*, X, 11); il affirmait publiquement que le Fils de Dieu était venu pour donner sa vie pour la rédemption (littérale-

ment pour la rançon) de plusieurs (*Matth.*, XXIV, 28); et il déclarait que son sang serait répandu pour la rémission des péchés (*Matth.*, XXVI, 28).

De leur côté, les apôtres, qui voulaient s'opposer au dernier voyage du Sauveur à Jérusalem (*Marc*, VIII, 33), et qui ne pouvaient comprendre qu'il s'offrît ainsi volontairement à mourir, déclarèrent plus tard, lorsqu'ils eurent été éclairés par le Saint-Esprit, que sa mort était une mort expiatoire, qu'elle était la rançon de notre délivrance. Ainsi, saint Pierre (I, 18) atteste que nous avons été rachetés par le précieux sang de Jésus-Christ; saint Jean (I, 17) dit de ce sang qu'il nous purifie de tout péché, et saint Paul enseigne la même chose en plusieurs endroits, comme nous le montrerons plus tard, en parlant des « suites de la rédemption. »

Le motif pour lequel Jésus-Christ voulut souffrir et mourir à Jérusalem, c'est parce qu'on ne pouvait sacrifier que là, et que le sacrifice réel et proprement dit ne devait être offert par le Grand Prêtre éternel que là où l'on avait offert pendant des siècles les sacrifices figuratifs.

Ce fut aussi à dessein que le Sauveur choisit le TEMPS DE PAQUES; car ce temps qu'on solennisait en mémoire et en reconnaissance de la délivrance des Juifs de leur misère corporelle, Jésus-Christ voulut que ce fût aussi celui où il délivrerait l'humanité de sa misère spirituelle, et l'arracherait à la tyrannie de Satan. L'immolation de l'agneau pascal, qui se faisait aussi en ces jours-là, rappelant le sang qui avait autrefois délivré de la mort temporelle, Jésus-Christ, qui était appelé en sa qualité de véritable Agneau de Dieu à nous arracher par son sang à la mort éternelle, ne voulait com-

mencer à se montrer publiquement à Jérusalem que le dixième jour du mois de nisan (avril), jour auquel, jadis, selon l'ordre du Seigneur (*Exod.*, XII, 2), l'agneau pascal devait être choisi pour l'immolation [1].

L'entrée solennelle. — Jusqu'à ce moment, le Sauveur avait évité à dessein (*Jean*, VI, 13) que le peuple ne le proclamât Roi et Messie. Mais maintenant l'heure est arrivée, et il favorise lui-même l'enthousiasme de la foule, excitée surtout par la résurrection de Lazare; réalisant ainsi au pied de la lettre la prophétie de Zacharie (IX, 9): « Il fallait que la dignité royale reçût enfin un hommage (aussi, quand même le peuple se serait tu, les pierres elles-mêmes auraient crié : « Hosanna »). Mais la pauvreté et le peu d'éclat de son entrée attestèrent que son royaume n'était pas de ce monde, et qu'il ne comptait sur aucun secours humain ; tel est le motif pour lequel « l'Hosanna » fut si vite remplacé par ce cri de mort: « Qu'on le crucifie! »

La réception de Jésus-Christ fut la même que celle qu'on avait généralement coutume de faire aux souverains de l'Orient. Ainsi Hérodote (VII, 54) raconte que pendant le passage de Xerxès en Europe on sema du myrte sur le chemin où il devait passer.

C'est ainsi encore que Simon Machabée s'étant emparé de la forteresse de Jérusalem, entra dans la ville, ayant des branches de palmes à la main, et louant Dieu avec des cymbales, des harpes et des lyres (I *Mach.*, XIII, 51).

La même chose se reproduisit pour Judas Machabée (II *Mach.*, X, 7), lorsqu'il reconquit le temple et le purifia.

De tout temps, les palmes ont été considérées chez tous les peuples comme le symbole du triomphe ; elles étaient aussi la récompense des vainqueurs dans les jeux olympiques [2].

[1] L'agneau pascal était ensuite conservé pendant quatre jours (*Exod.*, XII, 6), c'est-à-dire jusqu'au quatorze nisan, et c'est seulement après (entre trois et six heures) qu'on l'immolait (*Cf.* CATÉCH. HISTOR., 2e vol., p. 448).

[2] Sur la triple entrée du Seigneur, depuis la montagne des Oliviers, consulter le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 244.

Nous lisons que Jérusalem tout entière fut mise trois fois en émoi à l'occasion du Sauveur. La première fois, à cause de la crainte qu'on éprouva lorsque les trois Mages prirent des renseignements sur le nouveau Roi des Juifs ; « car Hérode fut effrayé et toute Jérusalem avec lui. » La molle Jérusalem se trouvait à son aise sous Hérode, qui concentrait en cette ville, comme en un point lumineux, toute la puissance et tout l'éclat possibles; aussi ne désirait-on ni changement, ni mutation, dût-elle venir du ciel. Et en cela Jérusalem est l'image de ces hommes qui, pourvu que tout leur réussisse sous le rapport temporel, repoussent quiconque veut les rendre attentifs à leur misère spirituelle, et s'insurgent audacieusement contre leur Sauveur, quand il les veut visiter.

La seconde émotion, mais émotion pleine de joie, fut celle qu'éprouva Jérusalem le dimanche des Rameaux ; car le joug des Romains devenant de plus en plus insupportable et cruel, le désir d'un libérateur allait grandissant de jour en jour. Le « Fils de David » devait mettre fin à la domination étrangère, et faire de Jérusalem la capitale d'un empire universel. Aussi le peuple l'accueillit-il avec des transports d'allégresse. — Néanmoins, l'enthousiasme ne dure pas longtemps ; le nouveau Roi paraissant ne se soucier guère d'un pouvoir humain, et prêchant de rendre à César ce qui appartient à César, Israël ne veut pas d'un Messie qui lui prêche une morale austère ; les cœurs se refroidissent, la joie s'évanouit, l'admiration fait place au mépris, et les manifestations de l'allégresse se transforment en clameurs hostiles et passionnées. Déjà, au bout de trois jours, les ennemis de Jésus-Christ ont jeté Jérusalem dans une troisième émotion, qui est une déclaration publique de haine contre le Sauveur.

Dans cette Jérusalem infidèle, nous voyons une figure de ces chrétiens qui ne sont religieux qu'autant que leurs affaires temporelles y sont intéressées, qu'il s'agit de quelque avantage matériel, et que la religion peut être pour eux un acheminement à la fortune. Sont-ils déçus dans leur espérance, et s'aperçoivent-ils que le Seigneur ne veut pas les conduire par un chemin différent de celui qu'il a lui-même parcouru, le chemin de la Croix, ils se refroidissent, et il suffit d'une faible tenta-

tion pour les faire passer du côté des ennemis de Jésus-Christ.

La dernière Cène. — L'heure où l'Agneau de Dieu devait par son sacrifice sanglant enlever les péchés du monde approchant de plus en plus, le Sauveur réunit pour la dernière fois ses disciples autour de lui, pour faire son testament en leur présence. Son legs, c'était tout ce que l'intelligence divine pouvait imaginer de plus précieux; une puissance divine était seule capable de le donner ; car ce qu'il laissait à ses disciples, c'était lui-même, sa Divinité et son humanité, son corps et son âme, sa chair et son sang. Tous les biens du ciel et de la terre ne sont rien en face de cet héritage ; car c'est le bien par excellence qu'il donne, le bien éternel, infini, en un mot, le plus grand de tous les biens. Le Fils engendré du Père ne se contente pas de vouloir habiter parmi nous ; il veut encore habiter en nous ; et après s'être abaissé jusqu'à prendre notre nature, il veut encore élever cette nature jusqu'à lui.

Déjà une année auparavant (*Jean*, vi, 51), le Sauveur avait promis ce testament, c'est-à-dire son corps pour nourriture, et son sang pour breuvage ; mais en retour de cette promesse il n'avait reçu qu'ingratitude et contradiction. Seuls les apôtres crurent en lui, et ses paroles, bien qu'ils ne les comprissent pas, furent pour eux « des paroles de la vie éternelle. » Aussi furent ils les premiers hôtes qui participèrent à la table du Seigneur, les premiers héritiers de son testament ; et ce fut eux, les premiers ancêtres de la nouvelle alliance, que le Sauveur choisit pour transmettre cet héritage à toute la postérité du nouvel Adam, car il ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi. »

LA PASSION ET LA MORT DE JÉSUS-CHRIST [1].

A. *Jésus à la montagne des Oliviers.*

Semblable à son aïeul David, qui fuyait en pleurant (II *Rois*, xv, 23) devant Absalon, les pieds nus, la tête

[1] Une expérience de plusieurs années m'a prouvé quelle impression profonde, salutaire et durable, le récit vivant et animé de la Passion de Jésus-Christ produit sur le cœur de la jeunesse. C'est pourquoi, que le caté-

découverte, au milieu de ses partisans éplorés, le Sauveur venait de franchir le torrent de Cédron.

Après avoir pris congé de ses disciples profondément émus, il se dirige vers la montagne des Olives [1], et entre dans le jardin de Gethsémani avec trois de ses plus fidèles disciples, qui, après avoir été témoins de sa transfiguration sur le Thabor, vont l'être maintenant de son abattement. C'est dans un jardin qu'avait péché le premier Adam, et apporté dans le monde la désolation et la mort ; et c'est aussi dans un jardin que le second Adam voulut commencer notre rédemption et notre expiation, et ramener le monde à la vie et au salut. Et, de même que dans le temple de Salomon le grand prêtre, au jour des expiations, entrait dans le Saint des Saints par une porte faite de bois d'olivier (III *Rois*, VI, 36), de même ce fut sous des oliviers que le véritable grand Prêtre voulut commencer l'œuvre immense de notre réconciliation; car les branches de cet arbre sont, comme on le sait, le symbole de la paix, et c'était pour nous procurer cette paix et nous la conserver que Jésus-Christ allait entrer en lutte avec la douleur.

Trois fois le Sauveur avait été tenté au commencement de son ministère prophétique, et trois fois aussi la tentation s'était attaquée à lui au commencement de son ministère sacerdotal. Or, de même qu'alors la magnificence et les plaisirs du monde s'étaient révélés à

chiste se donne toute la peine possible pour fortifier encore, par des réflexions et des considérations, l'impression que produit déjà à lui seul le récit, comme nous essayons de le faire dans les pages suivantes. La comparaison de Tigranes et de Bérénice pourrait peut-être servir de préliminaire à ces méditations (CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 232),

[1] Sur la montagne des Olives, consultez le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 207.

lui dans tout ce qu'ils avaient de faux et de trompeur, de même, en ce moment, les angoisses et les humiliations terrestres s'offrirent à lui dans toute leur plénitude. Lui que n'avait pu séduire le charme du plaisir devait succomber à la crainte ; et celui qui avait repoussé le calice des délices devait frémir d'horreur à la vue du calice de souffrances qu'on lui présentait.

Trois pensées effrayantes vinrent l'assaillir. La première fut celle qui lui représenta tous les péchés du monde entier depuis la chute d'Adam jusqu'au dernier partisan de l'ante-christ. O montagnes gigantesques de crimes! o abîmes sans fond d'abominations! Et ces montagnes devaient être aplanies, et ces abîmes devaient être comblés! et, qui plus est, par le Sauveur !

La seconde pensée fut celle qui lui montra sous leur aspect réel, et par conséquent terrible, toutes les souffrances qui l'attendaient, depuis le soufflet de ce serviteur jusqu'au sentiment qu'il devait éprouver sur la croix, que Dieu l'avait abandonné (*Matth.*, XXVII, 46). Il en ressentit déjà, par anticipation, toute l'amertume, et but déjà en esprit jusqu'à la lie le calice de douleur.

Enfin, la troisième pensée fut celle qui lui révéla le faible résultat qu'obtiendraient de si grandes souffrances, et le petit nombre de ceux qui seraient sauvés, comparativement à la foule immense de ceux qui seraient perdus.

Ces pensées mirent le comble à sa miséricorde et à son amour, et inondèrent son front d'une sueur de sang [1].

C'est pourquoi il demanda avec crainte et tremble-

[1] Diodore de Sicile parle (l. XVII, p. 560) d'un serpent indien, dont la morsure causait à l'homme une sueur telle, que des gouttes de sang coulaient sur son visage. — Le serpent des enfers tâcha, lui aussi, comme déjà

ment qu'on lui enlevât ce calice de douleur; il le demanda trois fois, parce que trois fois il avait été tenté ; il le demanda avec une angoisse qui allait toujours croissant. Mais comme cette angoisse menaçait de se traduire en désespoir, il ramassa toutes ses forces, fit à son Père le sacrifice de sa volonté, et triompha ainsi, par son entière soumission à son Père, de la chair, de Satan et du monde. — Et de même qu'après le combat terrible qu'il avait soutenu dans le désert, les anges étaient venus le fortifier ; de même, au moment où l'humanité du Sauveur parut devoir succomber à son abattement, un ange de Jéhovah vint du ciel pour le ranimer (*Luc*, XXII, 43) et lui inspirer le courage d'épuiser le calice qui lui était offert, et que déjà il avait accepté.

TRAIT HISTORIQUE.

Une pèlerine au mont des Olives. — Nous lisons dans la vie de sainte Therèse[1] que, dans ses méditations, elle cherchait le Sauveur de préférence là où elle le trouvait seul. Aussi voyageait-elle souvent en esprit à la montagne des Olives. Elle se plaçait ou s'agenouillait à côté du Sauveur en proie aux angoisses, considérait son visage pâle, son œil attristé, et prêtait l'oreille aux accents plaintifs avec lesquels il demandait qu'on lui enlevât son calice de douleurs. A ses gouttes de sang elle mêlait celles de ses larmes, et répétait avec lui : « Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne ! » Et comme Jésus, elle se sentait fortifiée dans ses souffrances ; car de quarante années elle n'en passa pas une sans souffrir.

nous l'avons dit (*Gen.*, III, 15), de mordre le Sauveur au talon, et, en lui représentant à la pensée la multitude innombrable de ceux qui deviendraient encore sa proie, il lui occasionna une sueur de sang : il cherchait à lui enlever la force et le courage dont il avait besoin pour opérer l'œuvre de notre Rédemption.

[1] Ribadh. *in Vit. S. Theres.*

Ici, à l'exemple de sainte Thérèse, nous devons visiter en esprit ceux qui souffrent, afin d'en être fortifiés ; ceux qui sont tristes, afin d'en êtres consolés; ceux qui sont indifférents, afin d'en être effrayés ; ceux qui sont impénitents, afin d'en être ébranlés. — Nous devons entrer dans le jardin des Olives, non comme les disciples, pour nous endormir dans une molle insouciance, mais pour y veiller jusqu'à la mort avec Jésus souffrant, pour pleurer et prier avec lui ; car, « heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Comme elles sont vraies ces paroles qu'écrivait le vénérable Thomas à Kempis : « Jésus a beaucoup de gens qui aiment son royaume céleste, mais peu qui se chargent de sa croix. Plusieurs recherchent ses consolations, mais peu se plaisent à ses souffrances. Plusieurs le suivent jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa passion. Plusieurs aiment Jésus et le bénissent, tant qu'ils en reçoivent des consolations ; mais qu'il se cache et les abandonne tant soit peu, ils se plaignent ou tombent dans un excès d'abattement » (liv. VI, c. XI).

Encouragement. — Ame chrétienne, méditez souvent et attentivement sur votre Sauveur au jardin des Olives. Voyez, il est affligé, parce que vous ne vous affligez pas ; il est triste jusqu'à la mort, parce que vous vivez joyeux dans votre insouciance ; son cœur est rempli d'amertume, parce que le vôtre est livré aux plaisirs criminels. Tous ses membres sont en proie à un abattement inexprimable ; il tremble, il chancelle, parce que vous prenez encore plaisir à commettre le péché. Il est inondé de sueur et son âme est pleine d'angoisses, parce que vous êtes froide et insensible. Il prie et veille dans la crainte et l'inquiétude, parce que vous demeurez dans une molle inactivité. Des gouttes de sang roulent sur ses joues, parce qu'il est si difficile de vous arracher des gouttes de larmes. Il demande qu'on lui enlève ce calice de souffrances, parce que, hélas ! il prévoit que tous ses tourments et ses souffrances seront inutiles pour beaucoup d'âmes, — pour la vôtre peut-être. Priez donc votre Sauveur, et conjurez-le de vous communiquer quelque chose de la surabondance de sa tristesse, de répandre dans votre cœur une partie de l'amertume qui déborde du sien, afin que la douleur

sincère que vous inspirera la contrition de vos péchés détruise en vous tout attachement au mal. Demandez-lui qu'il ne cesse jamais, comme il le fit avec ses disciples, de vous réveiller de votre sommeil continuel, qu'il vous force de veiller et de prier avec lui, afin que vous ne succombiez pas toujours à la tentation.

Que la vue de Jésus au mont des Olives vous apprenne aussi à vous soumettre entièrement à la sainte volonté de Dieu. Demandez-lui la grâce d'accepter patiemment à son exemple le calice de souffrances qui vous sera présenté, quelque amer et quelque rempli qu'il puisse être, et de le boire sans hésiter, afin qu'un jour vous soyez jugée digne de boire avec lui le calice des félicités éternelles.

B. *Jésus lors de la flagellation et du couronnement.*

Avant sa première et glorieuse entrée à Jérusalem comme Fils de David et Roi d'Israël, le Sauveur avait répandu des gouttes de larmes sur le mont des Olives à cause de l'endurcissement de la grande ville (*Luc*, XIX, 41); avant sa seconde entrée douloureuse comme Agneau de Dieu, le Sauveur avait au contraire répandu sur cette même montagne des gouttes de sang à cause des péchés du monde entier. Ces gouttes de sang étaient, si je puis ainsi dire, les avant-coureurs du sang du sacrifice qui devait couler avec non moins d'abondance pour la rémission des péchés, et commencer à être répandu lors de la flagellation [1].

[1] Nous omettons, pour plus de brièveté, les mauvais traitements qui précèdent ceux qui suivent :

Les rabbins nous font une description épouvantable de la manière dont la flagellation avait lieu autrefois chez les Juifs. Le condamné était attaché par les deux mains à une colonne. On plaçait derrière lui une pierre carrée, sur laquelle montait le bourreau, afin que les coups portassent mieux, étant frappés d'en haut. Le valet du bourreau déchirait alors les vêtements du coupable, depuis les pieds jusqu'à la poitrine, et l'exécution sanglante com-

Cette flagellation de l'Agneau de Dieu fut exécutée avec une rage toute particulière, puisque Pilate, en le déchirant avec une barbarie atroce et révoltante, excita la commisération du peuple soulevé et put, sans aucun danger, manifester le désir de le renvoyer, et que, d'autre part, les soldats romains, poussés par leur haine nationale, se ruèrent sur lui avec un redoublement de fureur, parce qu'il était Juif.

Saint Bernard, appliquant à la flagellation de Jésus-Christ (tract. *de Pass.*, c. III) ce passage du psaume CXXVIII : « Ces méchants ont frappé sur mon dos ; ils ont prolongé leurs iniquités, » écrit ces paroles : « Comme un forgeron frappe sur l'enclume de toutes ses forces, ainsi les bourreaux frappèrent sur le dos du pauvre Sauveur avec tant de force, que son sang sacré coulait par torrents, jaillissait bien haut, et rougissait au loin le sable de la cour. »

Ce n'est pas tout encore ; car la haine, comme l'a-

mençait. Armé d'une discipline à quatre cordes, ou d'un fouet auquel étaient attachées quatre lanières de cuir, le bourreau frappait de toutes ses forces treize coups sur la poitrine nue du patient, et treize sur chaque épaule. L'apôtre saint Paul avait souffert cinq fois ce supplice de la part de la Synagogue, comme il l'écrit lui-même dans sa seconde épître aux Corinthiens. Lorsque le délinquant mourait entre les mains du bourreau, celui-ci n'était pas responsable de sa mort, pourvu qu'il n'eût pas augmenté le nombre des lanières d'une manière excessive.

Telle était la flagellation chez les Juifs. Mais c'était bien autre chose encore chez les Romains. C'est ici que l'on peut appliquer cette parole du roi Roboam, que, si les Juifs fouettent avec des verges, les Romains frappent avec des scorpions. En effet, pour aggraver le supplice, ils se servaient de cordes au bout desquelles ils attachaient de petits morceaux d'os carrés, ou de petites boules de métal. C'est ainsi que les habitants de Smyrne, racontant les tourments de leurs martyrs, parlent d'une flagellation qui leur avait mis à nu les tendons et les veines, de sorte qu'on pouvait étudier sur eux toute l'anatomie du corps humain (*Cf.* Docteur Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 3[e] vol., p. 511).

mour, est fertile en inventions. Un nouveau tourment, tourment du corps et de l'âme, devait encore être ajouté à tant d'autres déjà supportés. Ils revêtirent d'un manteau de pourpre son corps inondé de sang, enfoncèrent dans la tête une couronne d'épines, lui mirent un roseau à la main[1], puis, fléchissant le genou devant lui, ils l'insultèrent en disant : « Salut, roi des Juifs! »

Ils lui crachèrent à la figure, lui enlevèrent le roseau des mains pour lui enfoncer encore plus avant la couronne d'épines, et lui donnèrent des soufflets. C'était, dans un court espace de temps, la troisième insulte qu'il recevait : la première, il l'avait reçue pendant la nuit, la seconde, peu de temps auparavant, auprès d'Hérode. —Voilà donc cette face auguste du Seigneur qui, sur le Thabor, avait brillé comme le soleil, que les anges eux-mêmes avaient pris plaisir à contempler, la voilà livrée aux plus infâmes outrages, frappée et conspué! Comme elles se réalisent merveilleusement ces

[1] Les soldats romains portaient un manteau d'écarlate qui descendait jusqu'aux genoux et se fermait sur la poitrine ou sur le côté droit. En Orient, quand on couronnait les rois, on leur mettait un manteau de guerre, couleur de pourpre, on leur plaçait sur la tête l'ornement royal, et le sceptre, symbole de la souveraineté, dans la main, puis on les saluait par ces paroles : « Salut, Prince des croyants! » (*Cf.* Tholuk Glaubwurd).

La couronne d'épines doit avoir été prise sur un buisson d'épines particulières au pays, que les Arabes nomment Nabka. Ce végétal a des branches droites, horizontales et inclinées, et une multitude de pointes doubles très-aiguës. Il a la couleur verte-foncée du lierre. Ce fut pour ajouter le comble à l'insulte que les soldats romains choisirent cette sorte d'épines; car elle avait quelque ressemblance avec le lierre, dont on tressait des couronnes aux empereurs romains et aux héros vainqueurs dans les combats.

Le roseau était un roseau maritime (appelé roseau de Cypre). Il a une longueur de huit pieds, et l'épaisseur d'un pouce; il est ferme et pesant; aussi, on s'en sert encore aujourd'hui en Orient comme de bâton de voyage, comme on se sert chez nous du jonc espagnol.

plaintes du Messie proférées par la bouche du prophète (*Is.*, L, 6) : « J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. »

Enfin Pilate, après avoir ainsi maltraité le Sauveur, le présenta au peuple en s'écriant, certain qu'il était d'émouvoir sa pitié : « Ecce homo ! » « Voyez, à quel état est réduit cet homme ! »

Méditation. — A vous aussi, chrétien, s'adressent ces paroles : « Ecce Homo. » Vous voyez là votre Sauveur devenu « l'homme de douleur, » tel que l'a vu Isaïe lui-même. « Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a point de partie saine en lui. »

Voyez sa tête entourée d'épines, comme d'une couronne de blessures profondes, les sillons rouges que le sang a creusés sur sa figure livide, et ses membres frissonnant sous l'excès de la douleur. Oh ! gravez-la profondément dans votre âme, cette image de deuil, cet « Ecce Homo » de votre Jésus ; qu'elle soit constamment devant vos yeux comme un miroir instructif [1]. Contemplez-vous-y souvent ! Vous sentez-vous soulevé par la vanité, et l'orgueil vous porte-t-il à élever votre tête au-dessus des autres, regardez la tête inclinée de Jésus, et comment il a voulu qu'elle fût percée d'épines tout autour, en expiation de votre orgueil. — Vous croyez-vous meilleur que les autres parce que votre visage resplendit de l'éclat de la jeunesse, tournez vos regards vers la face de Jésus couverte de crachats, inondée de sang, et devenue méconnaissable à cause de vos péchés. Aimez-vous la magnificence des vêtements, et prenez-vous plaisir aux parures du siècle, considérez votre Sauveur humilié sous un manteau de dérision [2]. Ou bien aspirez-vous à la louange, et les applaudissements sont-ils un charme pour vos oreilles et une volupté pour votre cœur, prêtez l'oreille aux injures et aux railleries que le Fils de Dieu a été obligé d'enten-

[1] Voir un exemple sur ce sujet dans le CATÉCH. HISTOR., 1[er] vol., p. 223 *b*.

[2] Comparez l'exemple de sainte Elisabeth, dans le CATÉCH. HISTOR., 1[er] vol., p. 224.

dre pour vous. L'esprit de domination est-il votre passion, et exigez-vous que tout fléchisse sous votre volonté, voyez dans la main du Maître du ciel et de la terre un faible roseau qui lui sert de sceptre, et comme cette foule moqueuse se prosterne ironiquement devant lui. La colère, comme un serpent venimeux, porte-t-elle le ravage dans votre cœur, réprimez-la en jetant vos regards sur cet Agneau paisible et patient au milieu de ces loups en fureur, et apprenez de lui à garder le silence en présence de vos ennemis et de vos persécuteurs. La flamme des plaisirs impurs brûle-t-elle en vous, plongez pour quelques instants votre âme dans l'océan de douleurs qu'a endurées votre Sauveur, et vous ne tarderez pas à ressentir un doux rafraîchissement.

Les païens disaient de Minerve, leur déesse de la guerre, qu'elle portait sur son bouclier la tête de Méduse, et qu'à cette vue les ennemis devenaient comme pétrifiés. C'est ainsi que toute âme chrétienne doit se servir de la tête couronnée d'épines et ensanglantée de Jésus comme d'un bouclier ; et à cet aspect toutes les tentations, même les plus violentes et les plus dangereuses, seront étouffées et deviendront impuissantes à nuire.

TRAITS HISTORIQUES.

Le culte de la Couronne d'épines. — La Couronne d'épines du Sauveur tomba, dit-on, pendant le cours des siècles, entre les mains des Vénitiens, qui l'avaient reçue de Baudoin II, empereur de Constantinople, en 1239. L'extrême détresse à laquelle cet empereur se trouvait réduit l'avait forcé de la mettre en gage. Comme il fallait rembourser l'argent, saint Louis, roi de France, fournit la somme nécessaire à cet effet.

Lorsque ce pieux monarque apprit que les Dominicains, qui étaient chargés de négocier cette affaire, approchaient, il alla au-devant d'eux jusqu'à cinq lieues au-delà de Sens, accompagné de sa cour et d'un clergé nombreux. Cet objet précieux était renfermé dans un vase d'or renfermé lui-même dans un coffre en argent. On ouvrit le vase, et à la vue de la couronne d'épines, tout le monde fondit en larmes, et poussa des cris de douleur, comme si l'on eût aperçu le Sauveur lui-même por-

tant cette couronne sur sa tête. Le pieux monarque voulut porter de ses propres mains ce précieux dépôt, aidé de son frère aîné, Robert, et du comte d'Artois. Tous deux revêtirent donc un habit de pénitence, et, marchant nu-pieds, le portèrent dans l'église de Sens. Ils étaient suivis de la noblesse et d'une foule innombrable de peuple. La sainte relique fut ensuite transférée à Paris, dans la chapelle du palais, et exposée à la vénération (*Histoire ecclés.*)[1].

L'Ecce Homo dans la chapelle de la famille. — Deux époux, quoique riches en biens temporels, menaient cependant une vie malheureuse; car leurs disputes et leurs querelles continuelles avaient transformé leur union en une société pleine de difficultés et de misères. La femme, malgré ses résolutions, ne pouvait modérer la fougue naturelle de son tempérament, ce qui lui arrachait souvent des larmes amères. Parmi les quelques livres qu'elle possédait, il s'en trouvait un qu'on appelait le *Livre de famille*, dans lequel sa grand'mère avait inscrit toutes sortes de recettes et de conseils, indiquant comment il fallait se comporter dans une foule de circonstances, et devenir ainsi son propre médecin. Un soir donc, comme elle était occupée à y chercher quelque remède, elle trouva les paroles suivantes écrites à la marge de l'un des derniers feuillets: « Le meilleur remède contre le mécontentement, je l'ai caché dans notre chapelle, derrière notre Sauveur souffrant. » Impatiente de savoir ce que c'était, le lendemain matin la jeune femme se rendit en toute hâte dans la petite chapelle de la famille, prit l'image connue dans la maison sous le nom de « Notre Sauveur souffrant, » et se mit à chercher derrière. Elle y trouva collé un billet sur lequel elle reconnut aussitôt l'écriture de sa grand'mère. On y lisait : « Chaque fois que vous serez en colère, considérez attentivement cette image pendant trois minutes, réci-

[1] Nous lisons en outre qu'un successeur de saint Louis sur le trône de France, Charles V, rendait dans la chapelle de son palais un culte particulier à la couronne d'épines du Sauveur. On rapporte que, se trouvant au lit de la mort, il se fit apporter la couronne d'épines et sa propre couronne royale, et qu'il mit la première près de sa tête, et la seconde à ses pieds. Il salua et vénéra dévotement celle du Sauveur, et déclara que l'autre n'était qu'un fardeau, dont il désirait de tout son cœur d'être délivré.

tez trois *Pater;* vous vous en retournerez contente, et la paix habitera dans votre cœur. C'est le conseil que m'a donné mon confesseur, et il y a déjà trente ans que j'en ai fait l'heureuse expérience. 1794, Anne Selmbach. » La jeune femme enleva l'épaisse couche de poussière qui recouvrait l'image, la considéra attentivement, et elle se sentit merveilleusement touchée. Elle suivit dès ce moment le conseil de sa grand'mère, et sitôt qu'une dissension s'était élevée entre elle et son mari, elle courait à la petite chapelle, auprès de l'image de l'*Ecce Homo.* Plus elle contemplait sa face douloureuse, et cependant si douce et si calme, plus son âme éprouvait de contentement, et plus ses sentiments devenaient paisibles et résignés. Son mari ne tarda pas à s'apercevoir de cette affabilité et de cette condescendance de sa femme. Un jour, il lui demanda d'un ton plein d'aménité comment elle avait fait pour se débarrasser si vite de cette vivacité de caractère, et pour prendre des habitudes si douces et si aimables. « J'ai trouvé un excellent maître dans la patience, dit-elle en souriant. — Un maître! comment cela? — Viens et tu verras! » Et elle le conduisit auprès de l'image de l'*Ecce Homo*, lui montra le billet qui se trouvait au dos. C'en fut assez pour le mari. Dès ce moment, lui aussi alla souvent trouver ce précepteur de la patience, et quand quelque revers était venu troubler la paix de la famille, on apercevait ordinairement les deux époux agenouillés devant l'*Ecce Homo,* pour y puiser des consolations et des forces dans leurs mutuelles afflictions (*Sa Vie*).

C. *Jésus sur le Chemin de la Croix.*

Réflexions préliminaires.

On entend par « Chemin de la Croix » cette voie douloureuse que le divin Sauveur parcourut, chargé du pesant fardeau de sa croix, depuis la maison de Pilate jusqu'au sommet du mont Calvaire. — On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que le Chemin de la croix était déjà l'objet des saintes méditations des pre-

miers chrétiens, car une pieuse tradition rapporte que déjà le Vendredi-Saint, la Mère du Sauveur fit elle-même, pour la première fois, cette touchante dévotion du Chemin de la Croix, pendant que son fils reposait encore dans le sépulcre.

Durant les persécutions des trois premiers siècles, les chrétiens éprouvèrent de grandes difficultés à s'acquitter de ce pieux exercice. Dans le deuxième siècle, l'empereur Adrien, qui nourrissait une haine implacable contre les chrétiens, fit ériger sur cette voie un temple païen, afin d'empêcher les chrétiens de faire le Chemin de la Croix, et de les détourner peu à peu de cette belle dévotion.

Sous l'empereur Constantin le Grand, dont la vertueuse mère, sainte Hélène, retrouva la vraie croix du Sauveur, et construisit sur le Golgotha une église pour l'y conserver, les chrétiens purent de nouveau donner un libre cours aux sentiments de leur vénération et de leur piété. On vit alors accourir de toutes les contrées de la terre de fervents pèlerins, avides de contempler les lieux sanctifiés par les souffrances et la mort du Sauveur.

Le Chemin de la Croix à Jérusalem n'était composé primitivement que de douze stations [1]. Dans la suite, les

[1] En y ajoutant la « descente de Croix », et la « mise dans le sépulcre, » le nombre a été porté à quatorze.—Souvent aussi « l'invention de la vraie Croix » par sainte Hélène est considérée comme faisant la quatorzième.—Le 25 février 1799, l'archevêque de Vienne ordonna qu'on n'honorerait que onze stations, savoir : 1° Jésus sur la montagne des Olives; 2° son arrestation; 3° sa flagellation; 4° son couronnement; 5° sa condamnation; 6° son assistance par Simon le Cyrénéen; 7° Jésus consolant les femmes qui pleurent; 8° Jésus abreuvé de vinaigre; 9° Jésus cloué sur la Croix; 10° Jésus mourant sur la Croix; 11° Jésus mis dans le sépulcre.

Lieux Saints étant retombés au pouvoir des infidèles et des ennemis de la croix, c'est-à-dire des mahométans, et les rares partisans de Jésus-Christ rédoutant de faire le lointain voyage de Jérusalem, même en temps de paix, les Franciscains introduisirent en Orient la dévotion du Chemin de la Croix en plaçant dans leurs églises des tableaux représentant ce qui s'était passé à chaque station, et en exhortant les fidèles à méditer en les considérant sur les différentes circonstances de la passion du Sauveur. De telles représentations, surtout à une époque où la plupart des fidèles ne savaient pas encore lire, plurent singulièrement au peuple chrétien; aussi l'établissement du Chemin de la Croix dans les églises prit-il un rapide développement. Les résultats merveilleux que produisit cet exercice déterminèrent les souverains pontifes à accorder aux chrétiens qui vénéreraient les stations érigées par les pieux enfants de saint François, les mêmes indulgences qu'à ceux qui visitaient autrefois les lieux sanctifiés par la passion et la mort du Sauveur [1].

Le premier pape qui fit connaître par un Bref ces indulgences fut Innocent XI; c'était en 1686. Benoit XIII confirma ce Bref, mais il restreignit la dévotion du Chemin de la Croix aux seules églises des Franciscains. Enfin, Clément XII déclara, en 1731, qu'on pourrait gagner ces indulgences à chaque Chemin de la Croix

[1] Voici quelques-unes des indulgences attachées aux stations de Jérusalem, et qui, plus tard, ont été aussi accordées aux stations érigées en d'autres lieux : 1° Indulgence plénière à la première station, où Jésus est condamné à mort, ainsi qu'à celle de son crucifiement, — 2° indulgence de sept ans et d'autant de quarantaines aux quatrième, cinquième, huitième et dixième stations (Luc. Ferrar., *Biblioth. ad indulg.*, art. 5).

qui serait érigé et bénit par un Franciscain avec l'approbation de l'évêque diocésain [1].

Ces explications suffisent à nous faire comprendre le motif pour lequel le Chemin de la Croix a été si souvent recommandé par les Pontifes romains, et pourquoi ils se sont efforcés d'en inspirer la pratique aux fidèles en y attachant de nombreuses indulgences. — Cependant, il faut bien le dire, dans une foule de paroisses, cette dévotion semble plutôt s'affaiblir et tomber en désuétude que s'accroître et se développer. Peut-être faut-il en attribuer la cause au peu de soin que l'on met à y encourager de bonne heure la jeunesse, surtout à l'époque du carême et dans les instructions qu'on lui fait, tant à l'église que dans les familles. — Puisse ce faible essai contribuer quelque peu à ranimer la pratique de cette dévotion, et, tout en rappelant l'âme à de sérieuses méditations, réveiller en elle l'esprit de ferveur et de pénitence!

Remarquons, avant de commencer, que quand on fait le Chemin de la Croix il n'est pas nécessaire de faire chaque fois et de suite les quatorze stations, mais qu'il est souvent plus utile et plus salutaire de s'arrêter plus longtemps à quelques-unes d'entre elles pour en approfondir et méditer davan-

1 Benoît XIV fut aussi l'un des promoteurs les plus ardents de la dévotion du Chemin de la Croix. — Il y avait à Rome, sous le règne des empereurs païens, un vaste bâtiment de forme ovale, appelé Colosseum, qui pouvait contenir près de 100,000 personnes. C'est dans ce bâtiment que, pendant trois siècles, les confesseurs de la foi furent donnés en spectacle au peuple, en combattant avec les bêtes féroces, qui leur faisaient souffrir le plus douloureux martyre. Pendant plusieurs siècles, cet édifice fut pour les chrétiens un objet de vénération particulière, à cause du sang que les martyrs y avaient répandu en mourant pour la religion.

Le même pape fit entourer d'un grillage en fer ce lieu sanctifié par tant de souffrances, érigea une chapelle dans l'intérieur, l'orna de tableaux représentant toute la Passion, depuis la condamnation à mort jusqu'au crucifiement.—Une indulgence plénière fut accordée à tous ceux qui les visiteraient avec dévotion. Enfin, par un Bref de l'année 1742, ce pape exhorta tous les pasteurs de la Chrétienté à introduire dans leurs églises cette belle dévotion, les invitant à faire tous leurs efforts pour en inspirer la pratique aux fidèles.

tage le sujet. — D'ailleurs, nous avons déjà fait remarquer plus haut que l'Eglise a attaché des indulgences particulières à une ou plusieurs stations prises séparément.

Ire STATION [1].

Jésus est condamné à mort.

Que peut-on imaginer de plus lamentable que l'aspect de Jésus au moment de sa condamnation ! Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête il n'y a point de partie saine en lui ! Le voilà les mains garrottées, le corps ruisselant de sueur, couvert d'un manteau d'ignominie, et une couronne d'épines sur la tête. Lui, la Miséricorde par excellence, ne trouve point miséricorde ! Tous ses amis se sont enfuis. Le voilà seul au milieu de ses ennemis, abîmé dans la douleur, dans les souffrances et les angoisses qui traversent son cœur, attendant patiemment ce qui va être décidé contre lui.

Pilate, cet homme faible et sans caractère, et qui était disposé à tout entreprendre pour s'attirer la faveur des

1 Cette station se trouve actuellement renfermée dans les bâtiments du gouverneur turc, ce qui la rend inaccessible aux pèlerins. Ce lieu est aussi l'emplacement de la citadelle d'Acre, où Hérode avait son palais. C'est là que résidait le gouverneur, chaque fois qu'il se rendait de Césarée à Jérusalem. Ce bâtiment renfermait une masse considérable de troupes, surtout aux jours de solennités, alors que les insurrections étaient le plus à craindre. Devant le palais, qui était le lieu où l'on rendait la justice, se trouvait une terrasse soutenue par des colonnes (elle s'appelait Lithostroton). Son pavé était couvert de pierres en marbre de différentes couleurs (pavé en mosaïque). On arrivait à cette terrasse par un large escalier en pierre. Cest sur le dernier degré de cet escalier, non loin du tribunal, que Jésus s'était tenu debout. — Cet escalier fut plus tard transporté à Rome, où on l'honora sous le nom « d'escalier sacré » (*scala sancta*). Il se trouve dans un bâtiment particulier, à proximité de l'église de Saint-Jean-de-Latran.—Il a vingt-huit marches en marbre, et est revêtu en tables épaisses de bois de noyer.

hommes [1], prend place à son tribunal. Un silence de mort règne dans l'assemblée ; tous les regards sont fixés sur lui ; et il ose sérieusement prononcer une sentence de mort. Et au même instant il brise son sceptre et en jette les débris aux pieds de Jésus. Et, ô insolence, il se lave les mains et se déclare innocent du sang de ce juste [2] ! Et, ô endurcissement ! ô fureur aveugle, tout le peuple lui répond : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! »

Voilà donc la Justice vaincue par l'injustice, l'innocence condamnée par l'iniquité. Voilà l'Agneau au milieu des loups ! Voilà le Saint des saints condamné à mourir de la façon la plus ignominieuse sur un infâme gibet ! Lui qui autrefois défiait ses ennemis les plus déclarés de pouvoir le convaincre d'un seul péché, le voilà maintenant condamné à subir, quoique innocent, la peine des criminels ! Cependant il se tait, il n'ouvre pas la bouche; mais il se laisse conduire comme un agneau à la boucherie.

Méditation. — Le Fils de Dieu a donc voulu, quoique innocent, être condamné, afin que nous, pécheurs, nous soyons absous; il a voulu être condamné au tribunal de la terre, afin que

[1] Il craignait par-dessus tout de perdre le titre « d'ami de l'empereur, » que portaient, outre les princes alliés à l'empereur romain, les gouverneurs des provinces qui étaient placées sous l'autorité immédiate de l'empereur, comme la turbulente Judée.

[2] De même que, de nos jours, c'est encore l'usage dans certains pays que le bourreau demande pardon au condamné, attendu qu'il ne fait que remplir son office ; de même, chez les anciens, c'était la coutume que les juges se lavassent les mains pour attester qu'ils étaient innocents du jugement qu'ils venaient de porter, et qu'ils n'avaient fait qu'obéir à la législation en statuant conformément à ce qu'elle leur prescrivait. Mais il y avait contradiction manifeste dans la conduite de Pilate, puisque, tout en reconnaissant l'innocence de Jésus, il le condamna à mort.

nous trouvions grâce au tribunal du ciel. Lui, l'innocence même, n'a pas voulu se justifier, afin que nous, qui sommes coupables, nous soyons excusés ! — Quelle ne doit pas être notre confusion en comparant la douceur du Sauveur avec notre aigreur, sa patience avec notre emportement, son silence avec les paroles amères que nous inspire la vengeance ! Quelle ne doit pas être notre honte lorsque nous nous rappelons dans quels accès de fureur et d'indignation nous jettent le moindre blâme, la plus légère ironie, l'injure la plus insignifiante ! C'est pourquoi ne cessons de méditer souvent sur le sujet de cette première station, afin que la douceur du divin Agneau soit pour nous un bouclier contre les tentations d'impatience et de vengeance. Comme Jésus, contentons-nous de nous taire lorsque les langues des méchants blessent notre réputation, et cherchent à nous déshonorer. A l'exemple de Jésus, opposons l'indifférence et l'humilité aux jugements injustes du monde; et, un jour, nous trouverons grâce et miséricorde à son tribunal redoutable[1].

TRAIT HISTORIQUE.

Le saint comte Elzéare fut, malgré la pureté et l'innocence de sa vie, couvert de tous les genres de blâme, de calomnies et de sarcasmes. Comme sa pieuse épouse lui demandait un jour avec étonnement comment il pouvait supporter avec indifférence tant d'humiliations et d'outrages, il répondit en souriant. « Que me servirait-il, ma chère Delphine, de me mettre en colère? En le faisant, je ne corrigerais pas mes ennemis et ne rendrais pas ma situation meilleure. C'est pourquoi j'ai inventé un remède particulier, dont je vais vous faire part, afin que vous en fassiez votre profit.

« Chaque fois que j'éprouve quelque humiliation, je me représente aussi vivement que je le puis mon divin Sauveur debout devant Pilate, accusé par de faux témoins, calomnié par ses ennemis, maltraité par les soldats, méprisé, raillé et insulté par le peuple juif, qui avait reçu de lui tant de bienfaits, et qui

[1] Avant chaque station, on récite cette prière : « Nous vous adorons, Jésus, et nous vous bénissons, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix ; » et à la fin : « Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix. » *Ave, Maria.*

peu de jours auparavant lui a crié « Hosanna, » et enfin condamné par le plus inique des juges au genre de mort le plus infamant. Alors je me dis en moi-même : « Qu'est-ce que la petite injure que je viens de recevoir, en comparaison des mauvais traitements et des insultes que l'innocent Agneau de Dieu a bien voulu souffrir et endurer pour moi? Et aussitôt, ma chère Delphine, le calme renaît dans mon intérieur, ma colère s'apaise, et mon emportement s'évanouit. »

Imitez cet exemple, chrétien qui supportez avec tant de peine les injustices dont vous êtes l'objet! Contemplez Jésus en face de Pilate, et examinez-vous dans ce miroir de patience jusqu'à ce que la paix soit rentrée dans votre cœur.

IIe STATION [1].

Jésus est chargé du fardeau de sa croix.

La sentence est portée, et déjà on s'apprête à l'exécuter, bien que ce fût l'usage chez les juifs de différer au moins d'un jour l'exécution. L'empereur Tibère alla même jusqu'à fixer un intervalle de dix jours entre le jour de la condamnation à mort et celui de l'exécution. En outre, c'était encore la coutume chez les Juifs de ne jamais faire mourir quelqu'un après le coucher du soleil. Mais à l'égard de Jésus on méconnaissait et la loi et la coutume : la haine ne souffre pas de délai. Ce qu'il importe avant tout, c'est de pouvoir célébrer tranquillement et sans préoccupation la fête de Pâques qui tombe le lendemain; et pour cela il faut se défaire de cet « excitateur du peuple, » de ce « profanateur du sabbat. »

[1] Cette station est à une distance d'environ vingt-six pas de la première. — Tout le chemin de la Croix que le Sauveur eut à parcourir mesure autant de pieds qu'il s'est écoulé d'années depuis la construction de Rome jusqu'à Jésus-Christ (747), ou à peu près autant qu'il y a d'années depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours (*Confer.* Dr Sepp's, *Leben Christi*).

Le Sauveur reçoit donc sa croix sur ses épaules, parce que c'était alors l'usage que ceux qui étaient condamnés à subir ce genre de mort traînassent eux-mêmes, jusqu'au lieu de l'exécution, l'instrument infâme de leur supplice [1].

Le païen Plutarque fait au sujet de cette coutume la remarque suivante : « Comme tout malfaiteur qui reçoit un châtiment corporel est obligé de porter lui-même sa croix, il suit de là que chaque crime se prépare à lui-même l'instrument propre de son supplice » (*De sera Num. Vindict.*, cap. IX).

Jésus reçoit aussi volontiers sa croix sur ses épaules qu'Isaac reçut autrefois au même endroit sur les siennes le bois destiné à son sacrifice. Ce fardeau lui est en effet imposé par son Père, à qui il a fait l'entière soumission de sa volonté. Depuis l'époque où Adam se rendit coupable en touchant à l'arbre du bien et du mal, le Sauveur s'était soumis à se charger du bois de la croix. Pendant trente-trois ans déjà il a porté plusieurs parties de cette croix ; aujourd'hui, il la reçoit tout entière sur ses épaules, et avec elle il porte en même temps le fardeau de tous les crimes commis jusqu'à ce jour [2].

[1] La Croix doit avoir été en bois de chêne, parce que c'est celui qu'on rencontre le plus communément en Judée. D'après la description qu'en donnent les anciens, ce devait être une longue tige d'arbre de douze à quinze pieds de longueur, sur deux palmes de largeur et une d'épaisseur ; car elle devait être au moins enfoncée de deux pieds dans la terre, afin de pouvoir supporter le poids d'un homme. Le corps de Jésus, étendu sur la Croix, occupait environ la longueur de six pieds, sans être cependant tout près du sol, puisque le soldat qui lui donna à boire fut obligé de se servir d'un bâton d'hysope (*Jean*, XIX, 29), et que s'il en eût été autrement, il aurait pu le faire avec la main (*Conf.* Sepp, *Leb. Christi*, B. 5, S. 11).

[2] Nous trouvons dans une ancienne tradition les réflexions suivantes sur

Méditation. — Représentons-nous vivement à la pensée la station où Jésus se charge du fardeau de sa croix. Considérons sa poitrine, ses bras et ses épaules couverts de meurtrissures et de coups! C'est sur ses plaies encore saignantes qu'il reçoit le lourd fardeau de son supplice. Cependant il ne fait entendre aucun murmure, il n'oppose aucune résistance! Il présente son corps meurtri sous le fardeau qu'on lui impose, et au lieu de se plaindre, il se contente de dire : « Mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne! » — En parcourant le chemin qui doit le conduire à la mort, il jette sur nous des regards compatissants et nous adresse ces paroles : « Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite n'est pas digne de moi. »

Et nous, misérables pécheurs, nous, qui seuls avons mérité un si horrible châtiment, nous sommes délicats et nous tremblons de frayeur à la moindre croix qui nous arrive. Nous trouvons déjà trop pesantes les quelques parcelles de sa croix que Jésus nous offre à porter! Nous ne soupirons qu'après les jouissances et les plaisirs, et détestons toute espèce de souffrance! Nous voudrions, comme le premier Adam, nous promener sans cesse dans le jardin de délices, et nous laisserions volontiers le second Adam parcourir seul le Chemin de la Croix. Et cependant il n'y a pas d'autre voie qui conduise en paradis, où tendent tous nos désirs, que celle que le Sauveur et ses saints nous ont eux-mêmes frayée.

C'est pourquoi hâtons-nous de nous séparer des ennemis de la croix pour nous attacher uniquement au divin Sauveur! Imposons silence à notre bouche, si nous voulons que notre croix ressemble à la sienne; car c'est du poids de la croix que dé-

l'arbre de la Croix : — Adam se trouvant un jour malade, envoya son fils Seth prier l'Ange qui veillait à la porte du paradis de lui donner quelques gouttes de l'huile de la miséricorde divine, pour obtenir la guérison de son père. Michel remit à Seth trois grains provenant de l'arbre desséché de la tentation, avec la recommandation de les planter, l'assurant qu'il en sortirait, dans les temps à venir, un arbre qui apporterait la véritable santé à son père et à toute sa postérité. Seth, ayant trouvé son père mort à son retour, sema les trois grains sur son tombeau, et il en sortit un arbre d'une grosseur démesurée. C'est de cet arbre, ou plutôt des rejetons de cet arbre, qu'a été faite la Croix de Jésus-Christ (*Conf.* Dr Sepp, *Leb. Christi*, B. 5, S. 111).

pend le mérite que nous retirerons de l'avoir portée. Que notre âme reste calme et résignée, et que notre mauvaise humeur soit enchaînée comme une esclave quand la main du Seigneur s'appesantit sur nous. Disons avec saint Augustin : « Seigneur, coupez-moi, brûlez-moi, mais épargnez-moi pour l'éternité! »

TRAIT HISTORIQUE.

Sainte Claire de Montéfalco, qui déjà à l'âge de quatre ans éprouvait un si ardent amour pour Jésus crucifié, et restait souvent absorbée pendant plusieurs heures dans la contemplation d'un crucifix, méditait souvent, à un âge plus avancé, sur Jésus traversant les rues de Jérusalem chargé du fardeau de sa croix; et cette pensée excitait dans son âme une vive commisération. S'étant un jour assoupie au moment où elle éprouvait un vif désir de pouvoir endurer de grandes souffrances pour l'amour de Jésus, le Sauveur lui apparut chargé de sa croix et lui adressa ces paroles : « Ma fille, j'ai choisi une place particulière où je pourrai convenablement déposer ma croix : cette place, c'est votre cœur; c'est là que je veux la planter. Dès ce moment vous allez être obligée de la porter; c'est avec elle que vous devrez mourir, si vous voulez être ma fille et mon héritière. » La pieuse vierge déclara qu'elle était prête à la recevoir; et depuis ce moment elle éprouva des douleurs si vives et si poignantes, qu'elle y aurait succombé à l'instant même, si Dieu ne lui eut prêté les forces nécessaires pour les supporter. — La légende rapporte en outre qu'après la mort de cette sainte on trouva, en ouvrant son tombeau, la forme d'une croix et la couronne d'épines gravées sur son cœur.

Dans tout cœur humain où Satan a trouvé une place pour le péché, Jésus veut aussi en trouver une pour l'instrument de notre Rédemption, la croix. Il frappe avec sa croix aux cœurs de tous indistinctement. Il veut pénétrer dans nos cœurs, et commencer l'œuvre de notre guérison là même où est le siége du mal. Imitons sainte Claire, et ouvrons-lui la porte: notre fardeau n'en deviendra que plus léger et nos mérites plus abondants.

IIe STATION.

Jésus tombe pour la première fois.

Le cortége descend la montagne du temple, passe à travers la vallée de Tyropöon, et, se dirigeant vers la « porte de la prison, » s'avance vers le Golgotha. En tête marche un héraut, qui de temps en temps proclame le nom du condamné. A sa suite s'avance la bande des manœuvres, munis des instruments du crucifiement : clous, cordes, marteaux, coins, perches et échelles. Puis vient une troupe de cavaliers, derrière lesquels se traîne à pas chancelants, escorté des archers qui le mènent par une corde, le Sauveur chargé de sa croix [1]. — Spectacle déchirant ! Sa face est inondée de sueur et de sang, ses joues sont livides, ses cheveux en désordre et mêlés de sang. Son bras droit entoure la croix, tandis que sa main gauche soulève sa robe qui l'empêche de marcher. Le sang ne cesse de couler de ses blessures, et le chemin qu'il vient de parcourir en est tout inondé. Après avoir franchi l'espace d'environ quatre-vingts pas, le Sauveur tombe accablé de lassitude et de douleur. Les soupirs et les gémissements qu'il laisse échapper semblent être un cri de détresse qu'il pousse pour attirer la commisération de la foule; mais au lieu de lui porter secours, on lui répond par des blasphèmes et des coups; et bien qu'il soit épuisé par les

[1] Le criminel condamné à mourir sur la croix était continuellement maltraité et frappé pendant qu'on le conduisait à la place des exécutions. Ainsi Denys d'Halicarnasse (*Antiq.*, l. V) disait en parlant de ce genre de supplice : « On conduisait le condamné à travers les rues les plus remarquables de Jérusalem, et on le frappait continuellement de verges. »

souffrances et la fatigue, c'est en le frappant et en l'accablant de coups qu'on l'aide à se relever!

Méditation. — Considérez, chrétien, votre Sauveur accablé sous le poids de sa croix, et ne détournez pas vos regards de ce spectacle lamentable. Voilà l'état où l'ont réduit les souffrances qu'il a endurées pour vous! La croix dont il s'est chargé à cause de vos péchés le tient affaissé sur la terre! Examinez maintenant si la croix que le Sauveur vous a imposée à vous-même est encore trop pesante, et si son poids égale celui de la croix de Jésus! Voyez si vos souffrances sont en proportion avec les siennes! Il est là étendu, sans secours et sans amis, tandis que vous, vous trouvez toujours quelque âme compatissante qui cherche à adoucir l'amertume de votre douleur. Ah! c'est bien ici le lieu de s'écrier : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes dans l'affliction, et je vous soulagerai. » C'est-à-dire, venez contempler le spectacle de Jésus accablé sous le poids de sa croix, et la vue de ce qu'il a fait pour vous vous fortifiera dans vos afflictions et vous les fera supporter avec résignation.

TRAIT HISTORIQUE.

Une personne d'une grande piété, malade depuis longtemps, reçut un jour la visite d'une de ses amies. Celle-ci, touchée de compassion à la vue des tourments qu'elle endurait, lui montra le crucifix en lui disant : « Essayons de demander au divin Sauveur qu'il vous délivre des souffrances cruelles que vous endurez. » Mais ce langage déplut souverainement à la malade : « Comment, lui dit-elle, vous me montrez le crucifix, et vous me conseillez de demander la délivrance des maux que j'endure! C'est précisément l'aspect d'un Dieu cloué sur la croix qui m'avertit que je dois aussi rester clouée sur la mienne. Non, je ne veux pas être délivrée de ma croix, comme il n'a pas voulu être délivré de la sienne. Je ne veux point ressembler au mauvais larron qui désirait d'en descendre, mais imiter le bon larron[1] qui voulut y rester suspendu avec le

[1] D'après la législation juive, il était défendu d'exécuter deux malfaiteurs dans un seul jour, à moins qu'ils n'eussent commis ensemble le même crime.

Sauveur; et comme lui, je prierai seulement Jésus qu'il ne m'oublie pas dans son royaume. »

IVe STATION [1].

Jésus rencontre sa très-sainte Mère.

Trente-trois ans se sont écoulés depuis que la Mère du Sauveur parcourait les rues de Jérusalem en portant dans ses bras son divin Enfant. Oh! que cette Mère bénie dut alors se trouver heureuse au milieu des autres femmes! Mais déjà pendant son retour elle méditait sur la prophétie du vieillard Siméon qui avait prédit « qu'un glaive de douleur percerait son cœur. » Et voilà qu'aujourd'hui, après une existence de trente années riches en joies et en souffrances, elle parcourt les rues de cette même Jérusalem, pour assister au douloureux supplice de son Fils!

Qui pourrait dire les ravages qu'exerce dans son cœur le glaive de douleur qui le traverse en ce moment! Depuis l'heure mémorable où le Sauveur a pris congé d'elle, les larmes n'ont pas quitté ses yeux, et son cœur n'a pas cessé un instant d'être en proie à l'inquiétude et à l'agitation, car sa pensée a accompagné partout son Fils bien-aimé. Elle s'était unie à lui pour

Mais avec Jésus on méconnut toutes les lois. — De plus, les deux larrons durent porter eux-mêmes leurs croix au lieu du supplice, comme le voulait la coutume romaine; aussi la manière dont les peintres et les statuaires représentent les deux larrons est-elle tout à fait opposée à la vérité historique.

[1] A quarante pas au-delà de la troisième station, on entre dans un chemin qui aboutit à un autre appelé « voie douloureuse, » où se trouvait autrefois une église dédiée à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. C'est là qu'est la quatrième station.

prier son Père d'éloigner de lui ce calice, et comme lui elle s'était soumise à la volonté de son Père, voulant boire avec lui jusqu'à la lie le calice de douleurs. Enfin, après avoir ressenti dans son cœur les railleries, les mauvais traitements et les injures dont il a été l'objet, elle veut encore parcourir avec lui le Chemin de la Croix.— Jean, le fidèle disciple de Jésus, ne pouvant plus lui être d'aucun secours, voulut venir en aide à sa sainte Mère, pour s'efforcer, de concert avec les pieuses femmes qui l'accompagnaient, de détourner ses regards de cette horrible scène, car il craignait que l'excès de la douleur ne brisât son cœur et ne la fit mourir même avant son Fils. Mais qu'ils connaissaient peu ce cœur maternel ! Il s'était fortifié et affermi dans les souffrances, car lorsque Marie n'était encore qu'une tendre vierge, elle avait déclaré qu'elle était « la servante du Seigneur, » qu'elle acceptait volontiers tout ce qui pourrait lui arriver ; aussi se montra-t-elle, comme son Fils, disposée à accomplir en tout la volonté de Dieu [1].

La voilà maintenant au milieu des rues de Jérusalem, pâle comme la mort, les yeux baignés de larmes, tremblant de tous ses membres, et les regards fixés sur le Sauveur, qui s'avance d'un pas incertain et chancelant. Cet aspect remplit son cœur d'un frissonnement convulsif, car jamais elle n'a éprouvé semblable douleur. Jamais, hélas, son imagination ne le lui aurait représenté si horiblement maltraité. Tel qu'il lui apparaît, ou le

[1] Ce fut fort à propos, disait une mère délicate et sensible, que Dieu choisit Abraham pour immoler son fils Isaac ; car jamais le cœur d'une mère n'aurait pu s'y résoudre. — Et néanmoins, le cœur de Marie l'a pu, car on peut dire en toute vérité que sa volonté a fait le sacrifice de son Fils.

dirait le plus malheureux et le plus méprisé des hommes ; que dis-je ? c'est à peine s'il est encore semblable à un homme, car depuis les pieds jusqu'à la tête il n'y a point de partie saine dans son corps. Si sa vue a pu toucher le cœur d'un païen, d'un Pilate, quel effet ne doit-elle pas produire sur le cœur d'une Mère ? Oh ! combien elle eût désiré pouvoir venir à son secours, et essuyer sa face couverte de sang et de sueur ! Comme elle lui eût volontiers enlevé la couronne d'épines qui lui causait d'aussi amères douleurs ! Comme elle se serait volontiers chargée elle-même du fardeau de sa croix ! mais elle ne peut le faire ; la cruauté des bourreaux ne lui permet pas de rendre les derniers devoirs à un fils que Dieu lui-même avait autrefois confié à ses soins et à son amour. Ce qu'on lui permet, c'est de le contempler, et de se consumer de douleurs à la vue de ses propres douleurs.

Mais qui pourrait redire ce qui se passe dans ces deux cœurs au moment où les regards de Jésus et de Marie viennent à se rencontrer ! O mon fils et mon tout ! disent les regards de la mère. O ma mère ! lui répondent ceux de son fils ; c'est par amour que je souffre ; ne perdez pas courage !

Méditation. — Ce que le prophète Jérémie dit en voyant les ravages exercés dans Jérusalem par ses ennemis, cette Mère nous le dit à son tour à cette quatrième station : « O vous tous qui passez, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! » Oh, oui, approfondissons bien le sujet de cette quatrième station, en nous représentant vivement à la pensée les douleurs que le cœur maternel de Marie a endurées à cause de nous : et prions-la, au nom des larmes brûlantes que versent ses yeux, au nom des tourments et des angoisses dont son âme est abreuvée, d'avoir pitié de nous, pauvres enfants d'Ève, de

nous tendre une main secourable, et de vouloir bien aussi être notre mère ! — Elle l'est en effet ; car si la première Ève nous a enfantés au milieu des douleurs corporelles, elle, de son côté, est devenue, en sa qualité de seconde Ève, notre mère spirituelle, et nous sommes devenus, le Vendredi-Saint, ses propres enfants.

TRAIT HISTORIQUE.

Sainte Thérèse ayant perdu sa mère à l'âge de 13 ans, elle se jeta à genoux devant une image de la Mère de douleurs, en poussant de profonds soupirs, et lui adressa cette prière : « Maintenant que je suis devenue orpheline, je me réfugie vers vous, ô Mère de douleurs ! Vous avez vous-même éprouvé d'ineffables tourments. Malgré l'affliction où était abîmé votre cœur, vous avez voulu parcourir avec votre Fils la voie de la passion ; c'est pourquoi vous êtes aussi la Consolatrice des affligés, et une Mère compatissante envers tous ceux qui sont dans la souffrance. Soyez donc aujourd'hui ma Mère ! Jetez un regard de commisération sur moi, pauvre orpheline, et donnez-moi des preuves de votre amour et de votre sollicitude envers moi. En ma qualité d'enfant soumise et obéissante, j'écouterai toujours votre voix, et je ne me découragerai jamais, quand il vous plaira de me faire parcourir le chemin de la croix, que vous avez vous-même parcouru avec votre Fils. » Ainsi priait sainte Thérèse. L'expérience prouva qu'elle avait été exaucée ; car on peut dire en toute vérité qu'elle parcourut avec Jésus et Marie le Chemin de la Croix, puisqu'elle fut accablée de souffrances pendant toute sa vie, et fut presque constamment visitée par les maladies. Cependant, au milieu de ses douleurs, elle ne perdit jamais courage ; car Marie la soutint et la protégea visiblement dans toutes ses actions et ses entreprises.

Choisissons, nous aussi, cette Mère de douleurs pour notre mère, et invoquons-la avec confiance dans tous nos besoins spirituels et temporels. Rappelons-nous ces paroles de saint Bernardin : « Jésus, en laissant tomber ces paroles du haut de la croix : « Femme, voilà votre mère », a choisi Marie pour notre mère à cause de l'amour qu'elle avait non-seulement pour saint Jean, mais encore pour tous les hommes. »

Toutefois, souvenons-nous aussi que Marie ne sera véritablement notre mère qu'autant que nous nous montrerons en tout ses enfants soumis et obéissants.

Ve STATION[1].

Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix.

Les spectateurs qui voyaient le Sauveur, couvert d'une pâleur mortelle, traîner péniblement sa croix, ne manquèrent pas de s'apercevoir combien il avait besoin d'être secouru, puisqu'il commençait à gravir la montagne. Il est même probable que quelques-uns se dirent entre eux : « Si on ne l'aide pas à porter sa croix, jamais il n'arrivera vivant au lieu du supplice ; il succombera infailliblement pendant le trajet. » Mais, tout en reconnaissant qu'il avait besoin d'être secouru, aucun ne voulait venir à son aide ; tous se tenaient éloignés de ce criminel condamné au supplice infâme de la croix : les uns craignant de passer pour disciples de Jésus, les autres à cause de l'horreur que leur inspirait ce genre de mort, qui était celui des plus vils criminels.

Ils se seraient crus souillés par le seul attouchement de ce bois maudit, et par conséquent indignes de célébrer avec les autres la fête de Pâques, qui tombait le lendemain. Oh, comme on se pressait autrefois autour de Jésus, lorsqu'il étonnait la foule en opérant des miracles ! Naguère encore on s'estimait heureux de toucher le bord de son vêtement afin de recouvrer la santé. Qu'il était grand le nombre de ceux qu'on apportait

[1] Cette station, distante de la précédente d'environ soixante pas, se trouve au commencement de la montée qui conduisait autrefois au lieu des exécutions. Ici le Chemin de la Croix devient plus escarpé et plus pénible.

à Jésus pour qu'il se chargeât de leurs croix ! Et maintenant il ne se trouve personne qui veuille porter la sienne! Oh! combien une aussi noire ingratitude est accablante ! Voilà comment on récompense celui qui parcourait la Judée en faisant le bien !

En ce moment vient à passer un pauvre ouvrier, Simon le Cyrénéen [1]. On veut le forcer d'aider Jésus à porter sa croix ; mais il s'y refuse d'abord. Il ne saurait se faire à la pensée de porter un instrument aussi infamant ; cependant on l'y contraint, et cette violence qu'on lui fait devient pour lui un moyen de salut, car la vue de Jésus chargé d'un aussi pesant fardeau, l'aspect de ses souffrances, son visage pâle et défiguré, touchent son cœur : il fait de nécessité vertu, et se soumet de bon cœur à aider Jésus à porter sa croix jusqu'au sommet de la montagne. Mais aussi, en sa qualité de premier porteur de la croix, il eut le premier part aux mérites de la croix, car il s'échappa de ce bois sacré comme un rayon qui éclaira son âme jusqu'alors enveloppée dans les ténèbres de l'incrédulité, et il en sortit une force qui guérit entièrement son cœur. De disciple forcé de Jésus, il devint son imitateur volontaire, ainsi que ses deux fils, Alexandre et Rufus, dont les premiers chrétiens parlent d'une manière fort avantageuse (*Marc*, xv, 12. — *Act.*, xix, 33, et *Rom.*, xvi, 31).

Méditation. — Souvent notre conduite ressemble à celle de Simon le Cyrénéen ; volontiers nous resterions spectateurs

[1] Selon l'opinion de quelques-uns, Simon était païen. Il était allé à Jérusalem, comme c'était alors l'usage, pour tailler les haies des jardins. Selon d'autres, au contraire, il était Juif, et était venu habiter dans le voisinage de Jérusalem, où il se rendait en ce moment-là, pour prendre part à la fête de Pâques,

oisifs de souffrances du Sauveur. Nous voudrions arriver dans les hauteurs célestes en marchant continuellement dans les sentiers du bonheur et des plaisirs. Nous repoussons les humiliations et les abaissements de la croix. Nous craignons les croix même les plus légères ; nous refusons d'accepter les parcelles que Jésus détache de sa croix et qu'il nous envoie dans les revers et les contradictions que nous éprouvons. Mais, malgré notre résistance, nous sommes forcés de les recevoir, et tous les moyens que nous employons pour les éloigner sont inutiles. Depuis qu'Adam a abusé de sa liberté, l'obligation de porter la croix est devenue pour nous une nécessité ; et, ni le roi sur son trône, ni le mendiant qui marche avec des béquilles n'en sont complétement exempts. C'est pourquoi, comme Simon le Cyrénéen, faisons de nécessité vertu, et, par une soumission volontaire, que ce qui est pour notre sensualité répugnance et dégoût se tourne en mérites pour notre âme. Prions Jésus de nous forcer à porter sa croix ; mais prions-le aussi, après nous avoir contraints par sa puissance à nous charger de ce précieux fardeau, de nous aider par sa grâce à le porter avec joie, afin qu'un jour nous puissions reposer avec lui dans le séjour de la félicité éternelle.

TRAIT HISTORIQUE.

Rufin raconte, au sujet d'un pieux ermite habituellement malade, que quand il se sentait entièrement débarrassé de ses souffrances pendant toute une année, il en était tellement affligé qu'il versait des larmes et adressait cette prière au Seigneur : « Seigneur, vous m'avez abandonné, puisque vous n'avez pas daigné me visiter pendant toute cette année » (*Vit. Patr.*)

VIe STATION.

Sainte Véronique essuie la face de Jésus.

A une distance de quatre-vingts pas de l'endroit où Simon le Cyrénéen fut forcé d'aider Jésus à porter sa croix, se trouvait autrefois la maison de sainte Véro-

nique [1]. Cette femme était généralement regardée comme chrétienne ; aussi devait-elle être d'autant plus sensible aux souffrances qu'endurait le Sauveur, qu'elle était convaincue de son innocence et de la sainteté de sa mission.

Au moment où elle vit s'avancer le cortége tumultueux, elle sortit de sa maison et parut sur la rue. Elle portait sur sa tête un vêtement blanc qui lui tombait sur les épaules [2].

Elle voit le Sauveur se traîner péniblement et près de succomber, bien qu'il soit soutenu par Simon le Cyrénéen. Le soleil de midi, qui en Orient surtout est presque insupportable, dardant sur sa tête ses rayons brûlants, vient encore ajouter aux tourments que lui cause sa couronne d'épines. Le sang et la sueur se confondent sur son visage et tombent à grosses gouttes sur la terre. Ah ! que son état est digne de compassion ! Emportée par l'amour, la pitié et la commisération, Véronique se fraie un chemin à travers la foule des soldats, et se jetant aux pieds de Jésus, elle s'offre à lui essuyer la figure. Le Seigneur reçoit ce service avec complaisance, essuie son visage avec le linge que lui

1 Quelques anciens lui donnent le nom de « Bérénice. » Depuis la circonstance qui se passa à cette station, elle reçut le nom de Véronique, qui signifie « véritable image. » Le portrait de la figure de Jésus étant resté empreint sur le mouchoir de cette femme, ce nom a passé à la propriétaire même du mouchoir.

2 Il était alors d'usage que les femmes portassent deux mouchoirs ; l'un sur la tête, l'autre sur les épaules. Ils étaient tous deux en fine soie. C'était encore l'usage de venir avec de semblables mouchoirs au-devant de ceux qui étaient fatigués ou qui pleuraient, afin d'essuyer les larmes ou les gouttes de sueur qui tombaient de leurs visages. Mais il était défendu de donner aux condamnés ces marques de commisération ; aussi la conduite de Véronique, à qui son amour pour Jésus fit mépriser les railleries et les insultes, n'en fut que plus méritoire.

présente Véronique et le lui rend en lui exprimant sa vive reconnaissance. Véronique, sans s'inquiéter des railleries et des blasphèmes des bourreaux, presse avec amour sur son cœur ce céleste souvenir, regagne en toute hâte sa demeure, l'étend sur une table, et, poussant un cri d'étonnement et de joie, elle tombe à genoux. Elle vient d'apercevoir peinte sur ce mouchoir et représentée dans toute sa ressemblance, la figure ensanglantée de son divin Jésus.

Admirable souvenir accordé à l'amour compatissant[1] !

Méditation. — Nous pouvons aussi, comme sainte Véronique, essuyer la face du divin Sauveur, en secourant les pauvres et

[1] Une ancienne tradition rapporte que l'empereur romain Tibère, trois années après l'Ascension de Jésus-Christ, envoya secrètement des hommes à Jérusalem pour recueillir des témoignages concernant les différents bruits qui étaient parvenus à ses oreilles, sur la mort et la Résurrection de Jésus-Christ. Arrivés à Jérusalem, les envoyés de l'empereur furent informés qu'une femme nommée Véronique possédait encore un portrait authentique de ce Jésus, et ils parvinrent à persuader à cette femme de se rendre à Rome avec eux. Véronique part, et arrive dans la capitale du monde avec son précieux trésor, le suaire. L'empereur, quoique malade en ce moment-là, fait appeler Véronique pour s'entretenir avec elle du portrait qu'elle possède de « cet homme si extraordinaire de Nazareth. » Elle comparaît devant l'empereur, et étend son suaire devant lui. L'empereur païen le considère, se sent pénétré d'un sentiment dont il ne se rend pas compte ; et voilà qu'au même instant il recouvre la santé (*Act. Sanct. Bolland.*, 4 febr.).

Dans la suite, ce suaire tomba entre les mains du pape saint Clément, troisième successeur de saint Pierre sur le Siége apostolique. Une foule de pontifes subséquents ont confirmé par leur témoignage la *vérité* du portrait de la face du Sauveur, ainsi que l'authenticité du saint suaire. Au commencement du huitième siècle, le pape Jean VII fit ériger un autel dans l'église Saint-Pierre, pour l'y conserver. Le pape Innocent III établit la première procession vers ce précieux souvenir du Sauveur. Dans la suite des temps, plusieurs autres papes ordonnèrent qu'on l'exposerait tous les vendredis à la vénération du peuple. Le pape Paul II le fit porter en procession à travers les rues de Rome, et l'accompagna lui-même en marchant nu-pieds, afin d'obtenir du Seigneur la victoire sur les Russes. Enfin, Paul V le plaça dans la nouvelle église de Saint-Pierre, où il est encore aujourd'hui (*Ibid.*).

en consolant ceux qui sont dans l'affliction. Le Sauveur lui-même n'a-t-il pas dit : « Ce que vous ferez au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le ferez ? » Ainsi, quand nous essuyons les larmes du pauvre, c'est à Dieu même que nous les essuyons. Quand nous tâchons d'alléger le fardeau du malheureux accablé de fatigués et baigné de sueur, c'est à Jésus lui-même que nous le faisons; les paroles de consolation et de douceur que nous adressons à ceux qui sont dans les angoisses et les tribulations, c'est encore à Jésus que nous les adressons. Prions donc le Sauveur de graver aussi profondément dans notre esprit l'image de sa face livide et ensanglantée qu'elle l'a été sur le suaire de cette pieuse femme, afin que nous ne perdions jamais de vue l'amour immense qu'il a eu pour nous, afin que nous présentions à tous ceux que nous verrons chargés du fardeau de leurs croix, le suaire de l'amour du prochain pour essuyer leurs larmes et tarir la source de leurs souffrances. Oh ! assurément, si nous pratiquons la miséricorde envers les enfants de la tribulation et du malheur, nous ne manquerons pas, de notre côté, de trouver miséricorde auprès du Seigneur. Si nous vénérons sa face auguste dans cette vallée de larmes, et si nous cherchons à lui rendre sa sérénité et sa beauté en secourant nos frères qui sont dans la misère, nous serons jugés dignes de la contempler et de l'adorer dans toute sa splendeur dans le séjour de la gloire.

TRAIT HISTORIQUE.

Pendant que sainte Catherine de Sienne était occupée à prier dans l'église des Dominicains de sa ville natale, un mendiant s'approcha d'elle et lui demanda l'aumône avec tant d'instance que la sainte, n'ayant rien à lui offrir, se vit forcée de détacher la croix de son rosaire qu'elle lui donna. La nuit suivante, le Sauveur lui apparut avec cette même croix, mais ornée de diamants, et lui adressa ces paroles : « Connaissez-vous cette petite croix ? — Oh ! oui, répondit avec étonnement sainte Catherine, mais elle n'était pas aussi belle lorsqu'elle se trouvait entre mes mains ! — Au jour du dernier jugement, reprit le Sauveur, je vous la rendrai, en présence des anges et des hommes, aussi éclatante que vous la voyez,

pour être votre éternel ornement. » — Une autre fois que la même sainte avait donné un habit à un pauvre, Jésus lui apparut de nouveau, comme entouré d'un magnifique vêtement, et lui adressa ces paroles : « Vous porterez ce vêtement en place du vôtre, comme un gage de la gloire éternelle dont vous brillerez un jour dans le ciel. » — Magnifique vérification de ces paroles que nous adresse le Seigneur lorsqu'il nous dit que nous recevrons au centuple le bien que nous aurons fait à nos semblables.

VIIe STATION.

Jésus tombe pour la seconde fois sous sa croix.

Le service que la pieuse Véronique vient de rendre à son divin Maître est accueilli par de bruyants éclats de rire, par un débordement d'injures et de blasphèmes. Les coups et les outrages pleuvent de nouveau sur la tête du Sauveur et dépassent au centuple la consolation qu'il vient d'éprouver. Oh ! combien la sortie de Jésus de Jérusalem est différente de son entrée dans cette même ville quinze jours auparavant. On allait alors jusqu'à déposer des vêtements et des tapis sur son passage, afin de contribuer à la magnificence de cette marche triomphale ; et aujourd'hui on lui refuse jusqu'à un linge pour essuyer sa figure ! Naguère, ceux qui l'escortaient portaient des branches de palmier et chantaient un joyeux Hosanna ; et aujourd'hui ceux qui l'accompagnent brandissent des lances et des épées, et remplissent l'air de leurs clameurs tumultueuses. Jadis il chassait du temple les profanateurs ; et aujourd'hui on le chasse lui-même comme un perturbateur ; et si alors le nombre de ses partisans allait toujours croissant, il en est de même aujourd'hui de ses

ennemis et de ses bourreaux à mesure que les tourments se prolongent.—Le chemin devient plus difficile et plus rabouteux, la chaleur du jour plus brûlante, la férocité et la barbarie des bourreaux toujours plus violentes; ses forces diminuent...., il tombe pour la seconde fois, et donne à la terre, chargée de porter le poids de la malédiction causée par le péché, le dernier baiser de paix.

Méditation. — En réfléchissant sur l'état déplorable où se trouve réduit le Sauveur, rappelons-nous ces paroles d'Isaïe : « Il s'est chargé de nos iniquités, afin de nous délivrer du châtiment qui nous était réservé. » Il a voulu se charger de tous les péchés de l'univers entier, et ce lourd fardeau l'affaisse jusqu'à terre. — Quel effroyable mal ne doit-ce pas être que le péché, pour qu'il ait fallu, pour le détruire, que le Fils de Dieu descendît du ciel et fût obligé de ramper dans la poussière, comme un ver de terre que le passant foule à ses pieds [1] !

Venons en aide à Jésus, et tâchons de le relever de sa chute, en nous relevant nous-mêmes de celles que nous avons faites par le péché. Aplanissons-lui le chemin qu'il doit parcourir, en effaçant par une sincère pénitence toutes les souillures qui lui ferment l'entrée de notre cœur. Notre conversion rendra son fardeau plus léger; et en nous retirant de la fange du péché, nous l'aiderons lui-même à se relever de sa chute.

Exemple — Saint Vincent, après avoir vainement exhorté pendant longtemps un pécheur d'habitude à faire pénitence, lui offrit une petite image qui représentait le Sauveur succombant sous la croix, et lui dit avec émotion : « Prenez cette image, mon ami, en souvenir de l'avertissement sévère que je viens de vous donner, et promettez-moi seulement pour toute grâce de la considérer pendant quelques instants le soir, avant de vous coucher, en pensant que vos péchés sont aussi cause

[1] Comme quoi le péché est le plus grand de tous les maux, consulter le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., pag. 478—482, et 3e, pag. 283, etc.

que le Sauveur est ainsi accablé sous le poids de sa croix; puis vous vous direz à vous-même : « Combien de temps le laisserai-je encore étendu sur la croix? Combien tarderai-je encore à lui alléger le fardeau qui l'accable et à l'aider à se relever [1]? » — Il est probable que ce pécheur fut fidèle au conseil du saint; car il retourna bientôt auprès de lui entièrement converti, et lui déclara que la vue de Jésus affaissé sous sa croix ne lui avait plus laissé aucun repos (*Bussfrücte*).

Plût à Dieu que la vue des tourments du Sauveur, représentés par cette septième station, ne nous laissât non plus aucun repos, et qu'elle ne cessât de nous redire jour et nuit que le Sauveur ne se relèvera pas de sa chute avant que nous-mêmes nous ne nous soyons relevés de celle du péché!

VIIIe STATION.

Jésus console les filles d'Israël qui le suivent.

Jérusalem, qui peu de jours auparavant avait fait entendre ses chants de triomphe et d'allégresse lorsque Jésus entrait dans la ville, aurait dû aussi, lorsqu'il en sortit, se répandre en gémissements et en lamentations. Cependant il n'en fut rien. Quelques femmes seulement sont touchées de son infortune, et pleurent en voyant avec quelle violence on le force à se relever, avec quelle cruauté, quels blasphèmes et quel redoublement de coups on le presse de marcher.

Le Seigneur voit les larmes de ces saintes femmes, et, bien qu'il se soit tu jusqu'alors, il leur adresse la parole, parce qu'il sait que leurs larmes sont une preuve de l'affection de leurs cœurs. Il les exhorte à ne point s'attrister à cause de lui, à ne point verser de larmes, puisqu'il souffre volontairement et par amour, et que l'amour souffre volontiers pour ceux qu'il aime. Cependant, il les exhorte à continuer de pleurer, mais de pleu-

rer sur elle-mêmes, puisqu'elles sont la cause de ses souffrances et de ses tourments. En effet, si l'énormité des peines que le Sauveur endure malgré son innocence est telle, qu'il est accablé et comme affaissé sous leur poids, à quels châtiments ne doivent pas s'attendre ceux qui ne se seront pas efforcés de s'en préserver, en faisant une sincère pénitence et en prenant une part active aux souffrances de la Rédemption!

Admirons ici la bonté de Jésus ! Quelques jours auparavant, il avait pleuré dans le jardin des Olives sur Jérusalem, parce que Jérusalem n'avait pas voulu pleurer sur elle-même. Aujourd'hui, quelques filles de Jérusalem pleurent sur lui : mais lui, l'homme de douleur, ne pleure pas ; que dis-je ? quelque digne de compassion qu'il soit, il ne veut pas même que les autres pleurent. Lui, la miséricorde même, il oublie ses propres infirmités à la vue de celles des autres, et il se hâte de donner à leurs larmes un but salutaire, en les consacrant par ses paroles pour en faire une sorte d'eau baptismale destinée à guérir leurs âmes.

Méditation. — « Œil pour œil, dent pour dent, » telle était autrefois la législation pénale. Aujourd'hui Jésus-Christ nous répète : « Sang pour sang ! » c'est-à-dire : pour le sang que je verse pour vous, je demande votre sang. Et quel sang demande-t-il? Le sang de notre âme, selon la belle expression de saint Augustin. Mais il exige encore de nous, comme il l'a exigé des saintes femmes, que les larmes de compassion naturelle que nous versons sur ses souffrances se convertissent en larmes de pénitence, en larmes de commisération surnaturelle, répandues sur la triste situation de notre âme. C'est alors seulement que nos larmes, se mêlant au sang de Jésus-Christ, deviendront pour notre âme souillée par le péché un bain salutaire et régénérateur. Jésus, affligé tout à la fois et de la sécheresse de

notre âme et de la dureté de notre cœur, nous adresse ces paroles : « Pleurez sur vous et sur vos enfants, » c'est-à-dire sur vos péchés, ces enfants de votre malice et de votre légèreté. Prions donc Jésus d'amollir nos âmes endurcies par le péché, en faisant pleuvoir sur elles la rosée de sa grâce, et conjurons-le de toucher nos cœurs avec le bois de sa croix, comme autrefois Moïse avec sa verge merveilleuse frappa le rocher du désert, afin qu'il en jaillisse une source de larmes salutaires, et que nous pleurions, avec autant d'amertume que Pilate et avec autant de constance que Madeleine, nos fautes et nos égarements.

TRAITS HISTORIQUES.

Saint Chrysostome écrivait ces belles paroles sur la vertu des larmes de la pénitence (*Nombr. VI, in Matth.*) : « Lorsque, accusé de quelque crime, vous comparaissez devant les tribunaux de la justice humaine, vos larmes et vos sanglots ne changent rien à la sentence qu'on portera sur vous. Une fois le jugement prononcé, vos pleurs ne vous feront pas échapper au châtiment. Tandis qu'au tribunal de votre Sauveur, c'est-à-dire au tribunal de la pénitence, votre sentence sera d'autant plus favorable que vos larmes auront coulé avec plus d'amertume et en plus grande quantité; votre châtiment sera d'autant plus léger que la douleur d'avoir péché sera plus étendue. »

« Il est certain, dit saint Bernard, que le monde, même au temps de Noé, n'aurait point péri par le déluge, s'il se fût auparavant baigné et purifié dans le déluge de la pénitence. »

IXe STATION.

Jésus tombe pour la troisième fois sous sa croix.

A une distance d'environ 360 pas de la station où le Sauveur consola les saintes femmes, se trouve la neuvième ; cet endroit est aujourd'hui couvert de maisons. — Déjà le cortége est sur le point d'atteindre le som-

met de la montagne du Calvaire [1], lieu où se faisaient alors les exécutions à mort. — Les forces du Sauveur vont de plus en plus en diminuant, et sa faiblesse est telle, que tous ses membres tremblent et frissonnent. Chaque pas qu'il fait lui coûte une peine et des efforts indicibles. Personne ne s'offre à le soutenir. Chacun craint de lui prêter secours.

Les bourreaux sont furieux du retard que leur occasionnent les paroles adressées aux saintes femmes, et les prophéties menaçantes sorties de la bouche de Jésus ont mis le comble à la rage des Juifs. Tout le monde presse le Sauveur, le pousse et redouble d'instances pour le faire avancer ; mais personne ne lui vient en aide. Le

[1] Sous le nom de montagne du Calvaire ou « Golgotha, » il ne faut pas se figurer une montagne haute et escarpée ; ce n'est qu'une continuation de cette chaîne de collines que le Sauveur parcourut, chargé de sa Croix. Le nom de Golgotha, ou montagne du Calvaire, tire son origine, selon l'opinion la plus générale, des crânes qu'on apercevait en ce lieu, où le terrain n'ayant qu'une très-légère couche de terre, et étant couvert de rochers, on ne pouvait pas creuser des tombeaux profonds. — La plupart des écrivains ecclésiastiques, Tertullien, Origène, saint Basile, saint Athanase, soutiennent (à l'exception seulement de saint Jérôme) que le nom de « Calvaire » vient du crâne d'Adam qui doit y avoir été enterré. — D'après une tradition respectable, Noé prit avec lui dans l'arche les ossements d'Adam, les partagea plus tard entre ses fils, et le crâne de notre premier père échut à Sem, lequel, s'étant fixé dans le pays appelé plus tard la Judée, enfouit cette précieuse relique à l'endroit qui, comme il l'apprit par une inspiration divine, devait être celui où serait exécuté le second Adam (telle est la tradition de Jacques d'Edesse, précepteur de saint Ephrem). Saint Augustin dit à ce sujet : « Adam, le premier homme, reposait aussi à l'endroit où plus tard la Croix devait être élevée ; et on a donné à ce lieu le nom de Calvaire, parce que c'était là qu'était enterrée la tête du genre humain. Il est digne de croyance que le médecin fut exécuté là même où reposait le malade. Il était tout à fait convenable que là où l'orgueil humain succomba, la miséricorde divine s'abaissât jusqu'à permettre que le sang précieux qu'elle répandit, arrosât et délivrât la poussière de l'ancien pécheur. — On prétend aussi qu'Isaac fut immolé en ce même endroit (voir p. 456, 1er vol.).

voilà donc forcé de continuer à se traîner, jusqu'au moment où, une forte secousse lui enlevant le peu de force qui lui reste, il tombe pour la troisième fois, et, comme le prophète l'avait prédit, « il met sa bouche dans la poussière » (III, 29). Le Sauveur avait été trois fois en proie aux angoisses de la mort dans le jardin des Olives, trois fois il avait supplié son Père de lui enlever ce calice de douleurs, et trois fois il succomba sur le chemin du Calvaire : il voulait témoigner par cet acte d'humilité son respect pour la volonté de son Père, et baiser la main qui lui offrait à boire le calice jusqu'à la lie.

Méditation.—La triple chute du Sauveur nous rappelle nos fréquentes rechutes dans nos anciens péchés, et notre inconstance dans la vertu. Hélas! nous sommes obligés de reconnaître, à notre confusion, que malgré les secours nombreux de la grâce divine, nous sommes sans cesse retombés dans nos premières faiblesses, et qu'ainsi nous n'avons répondu à tant de bienfaits qui nous ont été accordés par la Rédemption, que par la plus noire ingratitude.

Prions-le, au nom des souffrances qu'il a endurées en parcourant le chemin de la Croix, au nom des ineffables tourments qui ont brisé ses forces, au nom des trois chutes qu'il a faites sous sa croix, et qui lui ont causé un ébranlement si douloureux dans tout son corps, de ne point nous retirer sa main secourable, mais de nous fortifier dans nos bonnes résolutions, de nous assister dans nos faiblesses, afin que, de légers et inconstants que nous sommes, il fasse de nous des hommes vraiment pénitents, et qu'ainsi nous résistions constamment aux tentations, et sortions toujours victorieux des combats que nous suscitera le démon.

TRAIT HISTORIQUE.

Un ermite ayant demandé à Siloë, Père du désert, ce qu'il devait faire lorsqu'il serait tombé, celui-ci lui répondit : « Il faudra vous relever. — Mais, reprit l'ermite, je l'ai déjà fait, et je suis tombé de nouveau ! — Eh bien, relevez-vous encore

une fois ! — Mais combien de fois faudra-t-il que je me relève ?—Autant de fois, répondit le Père, que vous serez tombé, jusqu'à ce que la mort venant enfin, elle vous trouve ou debout ou terrassé, et vous emmène ainsi au souverain tribunal. »

Plaise à Dieu que la mort, cette terrible messagère de Dieu, nous trouve debout parmi les imitateurs de Jésus-Christ, et non pas étendus ou terrassés parmi les pécheurs qui seront retombés dans l'abîme du péché !

Xe STATION.

Jésus est dépouillé de ses vêtements.

Après qu'on eut relevé de terre avec violence et barbarie l'Agneau de Dieu, et qu'on l'eut encore traîné à peu près huit pas plus loin, le cortége s'arrêta : on était arrivé à l'endroit où il devait être crucifié.

On se hâte alors de le dépouiller de ses vêtements. Les soldats, se précipitant sur lui, les déchirent et les lui arrachent avec violence. Oh! qui pourrait dire ce qu'alors il éprouva de douleurs ! Au moment de sa condamnation, et durant le trajet qu'il venait de faire, le sang s'était peu à peu séché sous ses vêtements et les avait collés contre ses chairs meurtries et entr'ouvertes ; or, comme on lui arrache ses vêtements avec précipitation et sans ménagement, les blessures s'ouvrent de nouveau, elles recommencent à saigner, et lui causent d'inexprimables douleurs. — Le voilà donc tout couvert de blessures, meurtri, tremblant de faiblesse et d'inanition..... on le prendrait pour le plus méprisable des hommes ; que dis-je? c'est à peine s'il a encore la figure d'un homme ! Le voilà exposé tout nu au milieu de la foule immense de ses bourreaux sans retenue ni pudeur; et la nudité où il se voit cause encore à son

âme de plus grandes douleurs que les plaies de son corps. Que peut-il, en effet, y avoir de plus pénible pour lui, le Fils de la plus pure des Vierges, l'innocence et la sainteté par excellence, que de se voir exposé tout nu en présence de cette foule impie et immorale ?

Méditation. — Considérez, chrétien, les vêtements ensanglantés de Jésus, et prêtez l'oreille aux paroles qu'ils vous adressent. Ils vous disent, ces vêtements, ce qu'il en a coûté au Sauveur pour racheter votre robe d'innocence. Comme Jacob, à la vue de la robe ensanglantée de Joseph, fut saisi d'une douleur et d'un trouble inexprimables, ainsi l'aspect de la robe teinte de sang de votre Sauveur doit vous arracher des gémissements et des soupirs, en vous rappelant le peu d'estime que vous en avez fait, et avec quelle facilité vous l'avez souillée par le péché. Hélas ! l'auriez-vous peut-être, à l'exemple des bourreaux, rejetée avec mépris loin de vous ? S'il en est ainsi, puissiez-vous en devenir aussi rouge de confusion que le corps de votre Sauveur l'a été du sang dont il était inondé ! Et si la nudité de Jésus excite votre compassion, n'oubliez pas qu'aujourd'hui encore tous ceux qui sont immodestes dans leurs vêtements, indécents dans leurs manières, lui arrachent de nouveau ses vêtements du corps, et renouvellent les souffrances qu'il endura lorsqu'on le dépouilla de ses vêtements. Rappelez-vous ce que disait saint Paul : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ ? Arracherez-vous donc à Jésus-Christ ses propres membres pour les faire devenir les membres d'une prostituée ? A Dieu ne plaise ! » (I *Cor.*, vi, 15). Oh, oui, à Dieu ne plaise que vous causiez un tel tourment au divin Sauveur ! car, ne l'oubliez pas, tout ce que vous faites ou permettez d'indécent sur votre corps, vous le faites au corps de Jésus-Christ, dont vous êtes devenu un membre sain et pur par le baptême.

TRAITS HISTORIQUES.

Sainte Zite, qui était servante, malgré les travaux pénibles auxquels elle se livrait, et bien qu'elle fût exposée aux rayons brûlants du soleil de l'Italie, ne voulut pas chercher à se

soulager en ôtant son mouchoir, comme cela se pratique souvent dans les contrées du Midi ; cela lui semblait inconvenant, et elle aurait craint, en le faisant, de blesser la modestie [1].

Sainte Perpétue, martyre, ayant été exposée à la fureur d'une vache, fut jetée en l'air et retomba sur ses reins. Aussitôt elle se mit sur son séant, et voyant sa robe déchirée le long de la cuisse, elle la rejoignit promptement, plus occupée de la pudeur que de la douleur qu'elle éprouvait. — Que cet exemple est humiliant pour tant de jeunes personnes qui, rivalisant entre elles de luxe et cherchant à se surpasser les unes les autres par l'immodestie de leur parure, se mettent ainsi dans un péril continuel de perdre leur virginité [2].

Voir les exemples sur la pudeur dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol. p. 30, 2me vol., p. 370 et 438.

XIe STATION.

Jésus est cloué sur la Croix.

A douze pas de distance de l'endroit où Jésus fut dépouillé de ses vêtements, était couchée sur la terre la croix qu'il venait de porter : désormais c'est cette croix qui va le porter.

C'est sur cet affreux lit de mort, c'est sur ce bois dur et grossier, sur lequel on ne mettra pas même un misérable linge, que le Sauveur, dont tout le corps n'est plus qu'une plaie immense, va être déposé !

1 Voir d'autres exemples sur cette sainte dans le CATÉCH. HISTOR., 2e vol., p. 297.

2 Les femmes et les filles païennes elles-mêmes avaient souvent plus de sentiments de pudeur qu'une foule de chrétiennes de nos jours. — A Milet, les personnes du sexe ayant été prises d'une passion toute particulière pour le suicide, et tous les moyens opposés à cette fureur ayant été inutiles, on publia une loi d'après laquelle le corps de quiconque se serait suicidé serait dépouillé de ses vêtements et traîné nu à travers les rues de la ville. Cette loi eut son effet ; celles qui n'avaient pas redouté la mort craignirent ce dénûment ignominieux, même après la mort, et dès lors nulle femme ne se suicida plus.

Les bourreaux, dont les yeux trahissent la soif de sang et de carnage qui les dévore, saisissant le Sauveur par les bras, le traînent et le tirent de toutes leurs forces pour l'élever sur la croix. La foule, spectatrice étonnée de cette horrible scène, a mis fin à ses murmures, le calme se rétablit insensiblement, et bientôt règne un affreux silence : silence de mort. Le ciel s'obscurcit, les ténèbres couvrent la terre et se répandent peu à peu sur toute la surface du monde. Seuls, les bourreaux ne s'en aperçoivent pas. L'un d'eux pose un genou sur la poitrine de Jésus et lui presse avec force le bras contre celui de la croix ; un autre ajuste sur son bras droit un énorme clou finement aiguisé, lève un lourd marteau qui, en retombant, sépare avec fracas les os et les chairs de Jésus, fait jaillir au loin son sang précieux et rougit les mains du bourreau : on entend le marteau retentir à coups redoublés sur cette main sacrée, jusqu'à ce qu'enfin elle soit solidement clouée.

Cette opération se répète à la main gauche, qu'on fatigue et tourmente de toutes les façons ; un horrible craquement se fait entendre : la voilà percée et fixée sur la croix.

Voilà donc Jésus cloué tout vivant sur la croix ! Une douleur qui surpasse toute autre douleur parcourt tous ses membres. Son âme est sur le point de succomber sous le poids des souffrances ; ses yeux, remplis de sang, expriment un malaise inexprimable ; une pâleur mortelle couvre sa face, une sueur froide et glacée tombe à grosses gouttes de son front. O Homme de douleurs !

Méditation. — Prosternons-nous devant la croix de Jésus, humilions-nous devant ce corps maltraité et défiguré, et méditons

profondément sur l'immensité de ses souffrances. — Le voilà étendu comme un agneau destiné au sacrifice ; il n'y a plus en lui aucun membre exempt de souffrance, parce qu'il n'y a plus en nous aucun membre exempt de péché. Baisons la couronne d'épines qui maintenant lui sert de coussin sur le bois de la croix. Prions-le, au nom des souffrances que lui occasionnent les épines aiguës enfoncées dans sa tête, de faire pénétrer dans nos âmes les rayons de sa grâce, et d'éloigner de nous toute pensée de vanité et d'orgueil. Baisons ses mains toutes percées de clous, et prions-le de bénir nos mains et d'en faire des instruments de l'amour du prochain, afin qu'il nous préserve de les faire jamais servir à l'injustice et aux œuvres des ténèbres. Baisons ses pieds couverts de blessures, afin qu'il nous fasse la grâce de ne jamais succomber aux embûches de Satan, de ne jamais nous égarer dans les sentiers de la perdition. Baisons ses sueurs trempées de son sang, et prions-le de nous faire travailler dans sa vigne à la sueur de notre front, afin qu'il nous soit donné un jour d'avoir part à la récompense éternelle, et de boire dans le calice des joies de la vie future.

TRAIT HISTORIQUE.

Il est rapporté dans les révélations de sainte Mathilde, qu'ayant un jour été favorisée d'une vision par le Sauveur, elle lui demanda quelle avait été sa plus grande douleur pendant la Passion. — Le Sauveur lui répondit : « Les tourments qui ont précédé mon crucifiement ont été horribles, mais indicible fut la douleur que j'éprouvai lorsqu'on m'étendit sur la croix avec tant de violence que l'on put compter tous mes membres. »

— Tâchons de nous représenter vivement à l'esprit les douleurs du crucifiement, et quand nous ne pouvons pas nous défaire de nos souffrances, consolons-nous par la pensée que le Sauveur n'a pas non plus voulu être délivré des siennes ; car l'amour qu'il avait pour nous l'y attachait encore plus étroitement que les clous. Comparez votre douleur avec sa douleur, et cette comparaison calmera votre âme, rendra votre volonté plus patiente, et mettra fin à vos plaintes et à vos gémissements.

XII[e] STATION.

Jésus meurt sur la Croix. re.

Voilà l'Agneau de Dieu lié et cloué sur une croix! Bientôt il va être élevé entre le ciel et la terre, pour implorer, en sa qualité de médiateur entre Dieu et les hommes, le pardon de la terre, et réconcilier ainsi le Créateur avec la créature.

Les bourreaux commencent donc à élever la croix, devenue plus pesante de tout le poids du Sauveur. Ils lèvent, ils poussent et tirent en haut jusqu'à ce que le pied de la croix soit placé et affermi dans la fosse. — Qui pourrait exprimer les nouvelles douleurs que Jésus ressentit pendant ce long et difficile travail? Comme tout le poids de son corps n'était supporté que par quatre clous [1], les blessures des mains et des pieds s'ouvraient de plus en plus, et le moindre mouvement occasionnait d'indicibles douleurs. De plus, les autres blessures provenant de sa flagellation étant exposées à l'air vif, s'enflammaient rapidement, et ainsi les tourments allaient toujours en augmentant. Aux souffrances de l'extérieur venaient se joindre celles de l'intérieur; car la position des bras, élevés en l'air, empêchait la circulation du sang, lequel, affluant de plus en plus dans la tête et dans la poitrine, occasionnait un malaise et une oppression si douloureux, que son cœur aurait dû se briser et sa tête se

[1] Les archéologues affirment unanimement que, pour le crucifiement, chaque pied était cloué séparément : il fallait, par conséquent, quatre clous. Les anciens Pères, entre autres Justin et Tertullien, qui connaissaient la manière de crucifier pour l'avoir vue de leurs propres yeux, sont du même sentiment, ainsi que Plaute (In *Mostellaria*, act. III, scen. I, 13).

fendre en deux. Enfin, à tous ces tourments venait s'ajouter une soif des plus brûlantes.

Au milieu de ces ineffables tortures, le Sauveur fit sa dernière prédication sur la pénitence, prédication renfermée dans sept paroles seulement, mais riche d'enseignements.—Ses auditeurs, c'était tout à la fois ses amis, ses ennemis les plus déclarés, et la foule indifférente des spectateurs [1].

Méditation. — Voilà donc Jésus suspendu au bois infâme de la croix. Il l'a voulu ainsi, ô pécheurs, pour vous aider à sortir de l'abîme du péché, et vous transporter dans les bras de la divine Miséricorde. Comme Madeleine pénitente, embrassez en esprit le pied de la croix du Sauveur, et élevez vos regards vers Jésus mourant. Contemplez ses bras et ses pieds horriblement maltraités par les clous: considérez-le au milieu de ses malfaiteurs, méprisé de la terre et abandonné du ciel. L'excès de la douleur s'est répandu par tous ses membres, et lui a enlevé le reste de ses forces. Les dernières gouttes de son sang qu'il répand sont le dernier sacrifice qu'il fait pour nous. Une sueur froide tombe de sa face sur la terre, et déjà ses yeux sont couverts des ombres de la mort. Il élève une dernière fois la voix, et exhale en mourant ces dernières paroles : « Tout est consommé; mon Père, je remets mon âme entre vos mains! » Et son cœur se brise, ses yeux s'éteignent, et inclinant la tête il envoie à la terre le dernier adieu du départ. -- L'œuvre de la Rédemption est accomplie. Ne cessez de vous représenter

[1] Lorsque le Sauveur mourut, Marie était âgée de quarante-neuf ans; et saint Jean, d'après la lettre à Evodius, de vingt-quatre ans.—Selon Nicéphore Calliste (*Hist. eccl.*, II, 3), la Mère de Dieu vécut encore onze ans auprès de saint Jean, et fut enterrée par ce fidèle protecteur au pied de la montagne des Oliviers, vers l'époque de la mort de Pilate.

Remarquons encore, en parlant de la mort de Jésus, que les guerriers romains se servaient pour boisson d'une espèce de vinaigre qu'ils tempéraient en y mêlant de l'eau. Ce fut de ce vinaigre qu'on offrit au divin Sauveur. Les anciens prétendent qu'on en donnait à ceux qu'on crucifiait, afin de hâter leur mort. Tel est sans doute le motif pour lequel le Sauveur mourut peu de temps après (*Compar.* Docteur Sepp, *Gesch. Chr.* XIII, 3, S. 569).

par la pensée Jésus suspendu et mourant sur la croix. Cette pensée vous rendra patient dans vos souffrances, ferme dans vos tentations, et fera de vous un fidèle imitateur de Jésus-Christ. Méditez souvent ces paroles de saint Augustin (lib. *de Virg.*) : « Considérez les blessures de Jésus suspendu à la croix, le sang de Jésus mourant, la dignité de Jésus Sauveur. Sa tête est penchée pour vous baiser, son cœur ouvert pour vous aimer; ses bras sont étendus pour vous embrasser. — Elevez, vous aussi, votre tête pour recevoir son baiser, et, loin de fuir les embrassements qu'il vous offre dans son amour, laissez-le s'attacher aussi étroitement à vous qu'il l'a été lui-même au bois de la croix. »

TRAIT HISTORIQUE.

Un incendie ayant éclaté pendant la nuit dans la maison d'un paysan, la flamme fit des progrès si rapides que les habitants purent à peine se sauver : tout ce qu'ils possédaient devint la proie des flammes. Cependant l'aîné des enfants parvint à sauver un vieux mais précieux crucifix, qu'il tenait à la main au milieu de ses parents réunis autour de la maison en feu. Comme le plus jeune de ses frères lui demanda pourquoi il avait emporté ce vieux crucifix plutôt que d'autres objets de plus de valeur, il répondit : « En agissant ainsi, je me suis rappelé les paroles suivantes que nous adressa le prédicateur qui fit ici la dernière mission : « Le meuble le plus précieux de la famille, disait-il, c'est le crucifix, attendu qu'il nous fait supporter patiemment toutes nos autres croix. — Oh, oui! mon cher Charles, s'écria le père profondément ému; vous avez bien fait d'emporter le crucifix ; car qu'y a-t-il de plus propre à nous consoler dans notre malheur que la vue de celui qui a tout donné ce qu'il avait, et qui est allé jusqu'à faire le sacrifice de son sang pour nous sauver ! » (*Sa Vie*).

XIIIe STATION.

Jésus est déposé sur le sein de sa Mère.

Le Sauveur vient d'accomplir sa mission ; et le peuple s'en retourne effrayé par le tremblement de terre, et à la vue des rochers qui se fendent. Il ne reste sur

le Calvaire que quelques-uns des amis les plus intimes de Jésus, qui lui aident à boire jusqu'à la lie le calice des souffrances.

Préoccupés par la pensée que, le Sauveur étant mort au milieu de ses malfaiteurs, on pourrait bien l'enterrer au milieu d'eux, les amis du Sauveur souhaitaient ardemment pouvoir le descendre de la croix, et lui donner une sépulture honorable ; mais les gardes les retinrent éloignés. Cependant arrive Joseph d'Arimathie suivi de Nicodème, qui annonce qu'on vient de lui accorder le corps de Jésus : faible consolation au milieu d'un deuil si universel !

Cependant le soleil touche à son déclin, et avertit qu'il faut se hâter ; c'est pourquoi tous rivalisent d'empressement pour rendre au Sauveur le dernier devoir de leur amour. On dresse des échelles ; on enlève les clous ; on descend avec précaution ce divin dépôt ; et voilà qu'au même instant sa tendre Mère présente son bras pour le recevoir. Elle veut qu'on dépose sur elle ce corps froid et glacé, et, dût-elle en avoir le cœur brisé de douleurs, elle exige que son sein devienne le lit de parade de son Jésus !

La voilà donc de nouveau, cette divine Mère, en possession de son fils bien-aimé, de ce fils qu'elle berçait déjà dans ses bras il y a trente-trois ans. Mais, au lieu d'un beau et magnifique enfant, elle ne tient plus qu'un cadavre ! son visage est couvert d'une sueur froide, et à peine reconnaît-elle encore ses traits ! C'est maintenant seulement qu'elle voit parfaitement le nombre et la profondeur de ses blessures et à quel triste état elles l'ont réduit.—Que ce dernier coup de glaive doit avoir pénétré profondément dans son cœur !

Cependant les regards de cette sainte Mère, pénétrant à travers ses larmes, se dirigent vers le ciel où ils adressent cette prière : « O mon Père, voyez ici votre fils et le mien, mon Jésus et le vôtre. Après vous l'avoir autrefois offert au temple dans la joie et l'allégresse de mon cœur, je vous l'offre de nouveau aujourd'hui, glacé par le froid de la mort ! Vous me l'aviez donné, vous me l'avez ôté, que votre saint nom soit béni ! Je suis votre servante, qu'il me soit fait selon votre volonté ! » Et en récitant cette prière, cette Mère de douleurs, soumise entièrement à la volonté de Dieu, offrit au Seigneur le sacrifice le plus pénible qu'il soit donné d'offrir à un cœur de mère !

Méditation. — Associons-nous en esprit à la foule peu nombreuse des amis de Jésus qui entourent en soupirant son corps sacré. Comparons la douleur qu'éprouve sa divine Mère avec la joie qu'elle ressentit lorsque, trente ans auparavant, elle le tenait déjà sur son sein maternel.

Bien qu'il ne soit plus maintenant qu'un cadavre, et que la mort ait fermé sa bouche, il nous prêche encore par chacun de ses membres l'amour qu'il a eu pour nous. Son œil éteint nous rappelle les larmes qu'il a versées ; sa tête penchée et meurtrie de toutes parts nous avertit qu'il s'est occupé jusqu'à la mort de notre salut ; ses mains et ses pieds percés nous disent qu'il a voulu être cloué sur une croix comme un esclave, afin d'opérer notre délivrance ; son côté ouvert nous montre son cœur transpercé, qui a répandu pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang ; et ses blessures en général nous font apprécier à quel prix nous avons été rachetés.

A cette station, prions le Sauveur qu'il nous fasse mourir à toutes les voluptés de ce monde, que tous nos membres meurent au péché ; que notre œil reste fermé en face de la pompe et des vanités de la terre ; que notre cœur demeure froid et insensible en présence des plaisirs et des jouissances illicites, afin que, morts à la terre, nous ne vivions plus que pour Jésus.

TRAIT HISTORIQUE.

Déjà depuis longtemps deux missionnaires travaillaient à ramener dans la bonne voie un peuple endurci et insensible aux inspirations de la grâce; mais tous leurs efforts restaient stériles et leurs prédications sans résultat. L'un d'eux cependant, voulant tenter encore un dernier effort sur ces cœurs pétrifiés et insensibles, prêcha avec une vivacité et un zèle tels, que l'amour de Dieu et du prochain peut seul en inspirer. Mais tout à coup le sang lui sort par la bouche; il pâlit, chancelle, et au bout de quelques instants ce n'est plus qu'un cadavre! Son compagnon monte encore en chaire le même jour; il montre à la foule étonnée la robe ensanglantée de son ami, et, prenant un ton solennel: « Vous voyez là, lui dit-il, les traces du sang que mon frère a répandu par amour pour vous; à cet aspect, voudriez-vous encore abandonner à Satan vos âmes qui lui ont tant coûté? » — Ces paroles énergiques et persuasives ébranlèrent l'auditoire; tous les assistants tombèrent à genoux et arrosèrent le pavé de leurs larmes. Ce peuple naguère si endurci se convertit et fit une pénitence sincère.

(D'après Debussi. — *Mois de Marie*, pag. 214, 2e édit.)

Tel est le langage que nous tient la mère de Jésus! « Voyez, nous dit-elle, ce corps meurtri de coups; contemplez cette couronne d'épines: comptez les blessures que le Sauveur a reçues par amour pour vous! Voyez les clous et la lance dont il a été percé. A cette vue pourriez-vous être encore disposés à donner à Satan vos âmes qui m'ont coûté tant de sueurs, tant de sang, tant d'angoisses et de tourments! »

XIVe STATION.

Jésus est mis dans le sépulcre.

Comme le jour était sur son déclin et que le soleil éclairait de ses derniers rayons l'inauguration de la grande fête de Pâques, on prit le corps de Jésus qui reposait sur les genoux de sa mère, on l'enveloppa de langes, et on le transporta dans le jardin de Joseph d'A-

rimathie. C'était là un faible, mais aussi un bien triste cortége, car si ceux qui portaient le corps du Sauveur étaient peu nombreux, le deuil et la désolation étaient profonds. Tous avaient le cœur plein de soupirs et de sanglots, et des larmes abondantes coulaient sur leurs visages pâles et attristés.

Lorsqu'on fut arrivé au jardin, éloigné d'environ trente pas du tombeau, on déposa le corps du Sauveur sur une pierre [1] pour s'occuper à l'embaumer superficiellement, en attendant, pour achever ce travail, que la fète de Pâques fût passée. Puis on transporta le Sauveur dans le sépulcre, et après avoir jeté sur lui un dernier regard d'adieu, on le ferma avec une énorme pierre.

Méditation. — Ne vous lassez pas, chrétien, de vous transporter aussi par la pensée auprès du tombeau de Jésus, de visiter ces lieux sacrés où, après tant de peines et de souffrances, son corps est allé enfin se reposer. Priez-le, auprès du tombeau où il a voulu être déposé après avoir été délivré de ses souffrances, de vous délivrer aussi des attaques de Satan, des tentations de la chair et des piéges du monde ; conjurez-le de vous aider à ensevelir dans le tombeau de l'oubli toute affection mondaine, toute vanité et orgueil de la vie. Là, auprès de son tombeau, faites-lui l'offrande de votre cœur, demandez-lui de le purifier de ses souillures, de l'oindre avec la myrrhe de la patience, de le préserver, avec le baume de sa grâce, de toute corruption spirituelle, afin qu'il le rende digne de devenir, par la réception fréquente de la sainte communion, le lieu

[1] Cette pierre, qu'on voit aujourd'hui à l'entrée du saint Sépulcre, a environ huit pieds de longueur sur deux de largeur ; elle est actuellement recouverte d'une table en marbre blanc ,et porte le nom de « pierre de l'onction. » Il y a à chacun des quatre coins un vaste chandelier ; et au-dessus de la pierre brûlent un grand nombre de lampes. Elle est renfermée dans un grillage en fer.

de son repos. Mais surtout n'oubliez pas de travailler à ce que ce nouveau tombeau, destiné à recevoir le corps de l'adorable Sauveur, resplendisse de l'éclat de toutes les vertus, afin qu'après avoir été, comme celui du Sauveur, magnifique et glorieux sur la terre, il mérite aussi d'être glorifié au jour de la Résurrection.

TRAITS HISTORIQUES.

Le tombeau de Jésus, ainsi que les autres lieux sanctifiés par sa passion et par sa mort, étaient déjà l'objet d'une haute vénération chez les premiers chrétiens, malgré les vexations qu'ils éprouvaient de la part des Juifs et des païens, qui ne cessaient de les troubler dans leur dévotion, comme on le voit par l'exemple de l'empereur Adrien, qui fit ériger des statues païennes à Bethléem, sur le Golgotha et sur le tombeau de Jésus-Christ.

Sous l'empereur Constantin, premier monarque chrétien, on construisit sur le tombeau du Sauveur une magnifique église, qui fut encore embellie par les nombreux présents dus à la munificence de plusieurs autres princes.

Déjà dans les temps les plus reculés, on voyait de nombreux pèlerins aller visiter les lieux saints, comme l'atteste saint Jérôme, qui rapporte qu'on entendait souvent célébrer, dans différentes langues, les louanges de Jésus-Christ sur son tombeau [1].

Le même saint dit encore que sainte Paule, dame romaine, choisit Bethléem pour sa seconde patrie, et qu'elle se rendait souvent à Jérusalem pour visiter les lieux sanctifiés par les

[1] Le tombeau de Jésus a été aussi glorifié par un grand nombre de miracles, parmi lesquels nous choisirons seulement le suivant, rapporté par saint Augustin :

Hespérius ayant reçu d'un de ses amis un peu de terre sainte, apportée de Jérusalem, il l'avait suspendue dans sa chambre, pour se préserver de toute obsession du malin esprit. Lorsque sa maison fut délivrée, ne sachant plus que faire de cette terre, il l'enfouit quelque part, y établit un lieu de prières où les chrétiens pussent se rassembler pour célébrer les saints mystères. Près de là était un jeune paysan qui, à cette nouvelle, pria ses parents de le porter sans délai en ce lieu saint. A peine amené là, après une oraison, il s'en retourna parfaitement guéri (S. Aug., *Civit. Dei*, lib. XXII, c. VIII).

souffrances et la mort de Jésus. Prosternée devant la croix, elle y adorait le Sauveur, et il lui semblait qu'elle l'y voyait encore attaché.

Lorsqu'elle entrait dans le sépulcre, elle baisait la pierre que l'Ange avait soulevée pour l'ouvrir, et plus encore le lieu où Jésus-Christ avait reposé. Elle se sentait alors animée de vifs sentiments d'amour et de tendresse. Dirigeant ensuite ses pensées vers la sainte communion, elle répétait cette prière favorite de son cœur: « Seigneur, votre tombeau est magnifique; il est taillé dans un roc tout neuf, et personne avant vous n'y a encore été déposé. Je veux, moi aussi, en m'approchant de votre sainte table, faire de mon cœur le lieu de votre repos; mais, hélas! que ce tombeau est affreux et peu digne de recevoir votre corps sacré! Souvent il m'est arrivé d'y placer le péché avant que vous-même y descendiez, et mon cœur s'est fait souvent le réceptacle de désirs impurs. Purifiez-le donc, ô mon divin Jésus, faites-en une demeure digne de recevoir votre corps et votre sang précieux! » Et en disant ces paroles, elle versait des larmes de componction.

Nous ne pouvons pas tous, il est vrai, nous rendre comme sainte Paule auprès du tombeau de Jésus, mais, à son exemple, nous pouvons, par de dignes communions, lui faire de notre cœur un magnifique sépulcre, en le préparant, par la participation au mystère ineffable de l'Eucharistie, à devenir la demeure du Saint des saints [1].

Après avoir considéré la Passion et la mort de Jésus-Christ dans leur ineffable amertume, nous allons examiner les résultats et les fruits dont la race coupable du genre humain est redevable à cette passion et à cette mort de son Sauveur.

[1] Si dans un catéchisme ou dans une instruction du carême on voulait encore expliquer la quinzième station : « Sainte Hélène avec la Croix, » on raconterait l'histoire de l'Invention et l'Exaltation de la sainte Croix (CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 214).

II. RÉSULTATS ET FRUITS DE LA PASSION ET DE LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

Si la chute de l'homme a été l'événement le plus triste et le plus terrible de l'histoire du genre humain (p. 385, 1er vol.), la Rédemption opérée sur la croix en est le plus magnifique et le plus consolant. Si l'une a été le principe de toute malédiction, le germe de tous les maux, l'autre a été la source de toutes les grâces et de toutes les bénédictions.

Les paroles les plus fécondes qui jamais aient été prononcées sont le « *fiat* » (qu'il soit fait) du Créateur, et le « *consummatum est* » (tout est accompli) du Rédempteur. Lors de la création, la parole précéda, et l'œuvre suivit ; lors de la Rédemption, l'œuvre précéda et fut suivie de cette parole consolante : « Tout est consommé. » Ce qui était consommé, c'était l'œuvre qu'avait préméditée l'amour éternel du Père , et dont s'était chargée la miséricorde éternelle du Fils. Ce qui était consommé, c'était l'œuvre préparée depuis quatre mille ans, et préfigurée pendant près de deux mille par les sacrifices du temple, qui n'étaient que l'ombre du Sacrifice de la nouvelle alliance. Le voile du temple se déchira donc pour indiquer que l'accès au trône de grâces était ouvert à tous indistinctement. Ce qui avait été commencé à la crèche de Bethléem s'accomplissait alors à Jérusalem, sur le bois infâme de la croix.

Les fruits du sacrifice offert sur la croix par Jésus-Christ peuvent se résumer en deux : l'anéantissement d'une faute infinie, t le mérite d'un bien infini.

1. *Jésus-Christ a effacé sur la croix une faute infinie, et les conséquences de cette faute.* — La faute de l'humanité pécheresse était d'une gravité infinie, puisque c'était un Être infini, Dieu, qui avait été offensé ! Elle était infinie dans ses conséquences, parce que l'humanité ne pouvant jamais l'effacer entièrement, le châtiment qu'elle méritait ne devait jamais finir, c'est-à-dire devait être éternel, selon ces paroles des saintes Écritures (*Ps.* XLVIII, 8-10) : « L'homme ne pourra rien donner à Dieu qui puisse l'apaiser, ni un prix qui soit capable de racheter son âme, dût-il travailler continuellement et vivre éternellement. »

Or, l'expiation de cette faute, c'est Jésus-Christ qui s'en est chargé et qui l'a accomplie sur la croix, comme l'avait prédit le prophète (*Isaïe,* LIII, 4 et 6). « Il a pris véritablement nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs. » — Et : « Dieu l'a chargé de l'iniquité de nous tous. » Ailleurs, le Sauveur déclare lui-même qu'il répand son sang pour la rémission des péchés (*Matth.,* XXVI, 28, voir aussi plus haut, p. 70). Et les Apôtres affirment en plusieurs endroits (*Gal.,* III, 13) que « Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant rendu lui-même malédiction pour nous ; qu'il s'est livré lui-même pour la Rédemption de tous (I *Tim.,* II, 6). » Ailleurs il est dit (I *Cor.,* VI, 20) : « Vous avez été rachetés à un grand prix » (I *Pierre,* I, 18). « Ce n'a point été par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés, mais par le précieux sang de Jésus-Christ, comme étant l'Agneau sans tache et sans défaut » (I *Jean,* I, 7). « Il a effacé la cédule qui nous était

contraire; il a entièrement aboli le décret de notre condamnation, en l'attachant à la croix. »

Or, la faute étant effacée, le châtiment disparaît; c'est pourquoi l'Apôtre écrit (I *Thess.*, I, 10) que « Jésus-Christ nous a sauvés de la colère à venir, » c'est-à-dire des conséquences futures de la colère divine.

On objecte que l'expiation de Jésus-Christ ne saurait être complète, parce que le châtiment dont il s'est chargé et qu'il a souffert n'a été que temporaire, et qu'à une faute infinie doit correspondre une peine infinie ou éternelle. — Il y a confusion dans ce raisonnement. Une faute infinie réclame une satisfaction infinie, dans ce sens que cette satisfaction doit être infinie quant à sa valeur; or, cette satisfaction, Jésus-Christ l'a offerte, puisque tout ce qu'il a souffert comme homme a obtenu une valeur infinie par le fait de son union avec la nature divine [1] (voir plus haut, p. 7, 1er vol.). Pour nous, qui sommes pécheurs, le châtiment aurait dû être infini, c'est-à-dire éternel quant à la durée, parce que l'éternité tout entière ne nous eût pas suffi pour satisfaire à la justice divine.

D'autres demandent comment le sang naturel de Jésus-Christ pouvait avoir une vertu purifiante, le péché étant une tache

[1] Plusieurs commentateurs disent que le Sauveur aurait pu nous racheter avec une seule goutte de son sang; « car, dit saint Thomas, la moindre souffrance, la moindre humiliation de la part de Jésus, aurait suffi, à cause de la dignité infinie de sa personne, pour délivrer le genre humain tout entier. » — « Mais non, s'écrie saint Chrysostôme, ce qui suffisait pour notre rédemption ne suffisait pas à l'immensité de l'amour que Jésus nous portait. Pour nous prouver combien il nous aimait, il a voulu répandre pour nous, au milieu des plus horribles tourments, non-seulement une partie, mais jusqu'à la dernière goutte de son sang. » — Ce que le Sauveur avait pris de l'humanité, il voulait l'offrir complétement en sacrifice pour elle. Sa mort ne devait pas être une mort naturelle (résultant d'une décomposition physique), mais une mort sacrificatoire, un sacrifice volontaire. Par l'immensité de ses souffrances, le Seigneur voulait nous mettre devant les yeux l'immensité de son amour (*Jean*, XV, 13), l'énormité du péché, et offrir à notre délicatesse un modèle de résignation dans les souffrances (*Cf.* CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 224, *d*, et p. 226, *f*).

spirituelle.—Ce n'est pas à l'effusion du sang considérée comme telle, que nous attribuons la vertu expiatrice et purifiante, mais à l'obéissance parfaite avec laquelle Jésus-Christ, ayant servi son Père pendant toute sa vie, a enfin répandu son sang pour se conformer à sa volonté (*Jean*, x, 18). L'effusion de son sang n'était donc que la dernière et la plus éloquente manifestation de son obéissance, laquelle est la cause fondamentale de notre rédemption, selon ces paroles de l'Apôtre lui-même (*Rom.*, v, 19) : « Comme plusieurs (οἱ πολλοί) sont devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul, ainsi plusieurs seront rendus justes par l'obéissance d'un seul. »

On fait une autre objection, celle-ci : La faute est tellement inhérente au coupable qu'elle ne saurait passer à aucun autre. Or, comment peut-on dire que Jésus-Christ s'est chargé de tous les péchés du genre humain ? — Mais qui ne comprend que ces mots : *Se charger des péchés d'autrui*, signifient la même chose que. *Se charger de satisfaire pour autrui?* Le péché étant sorti du genre humain, la satisfaction devait aussi venir de lui ; de plus, il fallait que le Sauveur fût un homme parfait, et non pas un homme pécheur ; et voilà pourquoi il n'est pas entré dans la race humaine par la voie ordinaire (de la génération), mais par « la vertu du Très-Haut » (*Luc*, I, 35). Aussi, dit l'apôtre saint Paul (*Hebr.*, VII, 26), « il était convenable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, etc. » — Mais, ajoute-t-on, si Jésus-Christ nous a délivrés de la mort éternelle, pourquoi le tombeau de la mort éternelle — l'enfer — est-il toujours ouvert ? — *Réponse.* — L'enfer reste ouvert et le feu éternel continue de brûler pour Satan et ses partisans ; car celui qui ne veut pas quitter le péché ne saurait non plus se soustraire au châtiment qui lui est dû. Par le sacrifice de la croix, Jésus-Christ n'a pas mérité l'impunité aux pécheurs ; seulement, en offrant pour l'humanité une satisfaction dont celle-ci était incapable, il l'a mise dans la possibilité d'échapper à la damnation éternelle. Voici les paroles remarquables par lesquelles saint Augustin formule sa pensée sur ce sujet (Serm. 15, *de Verb. Apost.*, c. XI) : « Celui qui vous a créé sans vous ne saurait vous sauver sans vous. » Et le concile de Trente ajoute de son côté (Sess. VI, c. 3) : « Bien que Jésus-Christ soit mort pour tous,

tous cependant ne reçoivent pas le bénéfice de sa mort ; mais ceux-là seuls qui participent au mérite de sa passion. » Que sert le médecin au malade qui ne veut pas suivre ses conseils et prendre ses médecines ?

Le Sauveur nous a encore mérité la délivrance des peines temporelles ; mais elles subsisteront, ces peines, jusqu'au dernier jugement, qui sera le jour de la rétribution parfaite, afin que nous souffrions et fassions pénitence avec Jésus-Christ, et que nous contribuions pour notre part à payer la dette du péché.

Non content d'effacer une faute infinie et toutes les conséquences qui en résultaient, en satisfaisant lui-même pour nous, le Sauveur nous a encore mérité

2. *Un bien infini et les moyens pour l'obtenir ;* — car l'œuvre de l'Homme-Dieu n'a pas seulement une valeur expiatrice infinie ; elle a encore une valeur méritoire infinie.

Ce bien infini, c'est la vie éternelle [1] pour l'âme et pour le corps. Cette vie éternelle, l'homme, après y avoir été primitivement destiné (tant pour son âme que pour son corps), par une grâce du Créateur (voir 1er vol., p. 348, 368), et après y avoir perdu ses droits par le péché, l'a de nouveau recouvrée par la grâce du Rédempteur. C'est à quoi font allusion ces paroles du Sauveur parlant de sa mort sur la croix (*Jean*, III, 14) : « Comme Moïse dans le désert éleva en haut le serpent, il faut de même que le Fils de l'Homme soit élevé en haut, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Cette vie éternelle comprend aussi la vie du corps ou sa

[1] C'est à juste titre que la vie éternelle est appelée un bien infini, puisque l'être infini lui-même est, de même que le principe et l'objet de sa jouissance, sans limites et sans fin.

résurrection, et sa participation à la communauté de vie très-parfaite avec le royaume des esprits. « Je suis la résurrection et la vie » (*Jean*, XI, 15), dit le Seigneur, c'est-à-dire l'auteur de la résurrection et de l'immortalité bienheureuse. Et l'Apôtre écrit (I *Cor.*, XV, 21) : « Comme la mort est venue par un homme, la résurrection des morts doit venir aussi par un homme; et comme tous meurent en Adam, tous vivront en Jésus-Christ. »

Néanmoins, l'homme devant faire son possible pour expier ses péchés, c'est-à-dire devant lui-même faire pénitence et se rendre par là participant de la satisfaction opérée par Jésus-Christ, il faut qu'il entre dans le ciel par la porte que le Sauveur lui a lui-même ouverte; en d'autres termes, il faut qu'il mérite le bien éternel par sa propre coopération. Pour y réussir, le Sauveur nous a donné les moyens nécessaires, comme l'indiquent ces courtes paroles de saint Paul (*Rom.*, VIII, 32) : « Puisque Dieu n'a pas même épargne son propre Fils, mais qu'il l'a livré à la mort pour tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses? »

Ces moyens, on les appelle le trésor des mérites de Jésus-Christ. Nous en parlerons plus en détail lorsque nous traiterons de la grâce (au huitième article du Symbole) et des sacrements.

CINQUIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

LE MINISTÈRE ROYAL DE JÉSUS-CHRIST.

Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre de la Rédemption, fit, en sa qualité de triomphateur glorieux de la mort et du démon, une triple entrée triomphale : la première dans les limbes, pour y porter la délivrance aux justes de l'Ancien Testament; la seconde, dans la prison de la mort, dans le tombeau, afin de glorifier son corps en le ressuscitant, de consoler ceux qui, sur la terre, lui étaient restés fidèles, et de fortifier leur foi en sa divinité; la troisième dans le ciel, afin de prendre possession de l'héritage éternel et de s'asseoir à la droite du Père.

C'est par cette triple entrée triomphale que commence le ministère royal de Jésus-Christ. Dans les limbes, il va chercher sa cour; dans le sein de la terre, il prend son corps transfiguré pour en faire son vêtement brillant de triomphateur; et dans les hauteurs du ciel, il fixe sa résidence.

Première entrée triomphale, ou descente de Jésus-Christ aux limbes.

Saint Cyprien écrit sur cette entrée triomphale ces belles paroles : « Quand un roi puissant s'empare d'une ville ou d'une forteresse où une foule de ses sujets gémissent en captivité, on ne lui imputera pas certainement à déshonneur, si, après s'être rendu maître

de la ville ou de la forteresse, il descend en personne dans les cachots, brise les liens et les chaînes de ses sujets, et les emmène hors de ce lieu. Que dis-je? Chacun s'empressera de le louer et de célébrer son amour. Eh bien! il en est de même de Jésus-Christ descendant dans les limbes. Il n'y descendit pas comme captif, mais comme vainqueur et libérateur des prisonniers. »

La descente du Sauveur dans les limbes [1] est déjà indiquée dans Isaïe (XLIX, 8) : « Voici ce que dit le Seigneur : Je vous ai exaucé au temps favorable..... pour dire à ceux qui étaient dans les chaînes : Sortez! et à ceux qui étaient dans les ténèbres : Voyez la lumière! » — Et ailleurs (*Ps.* XV, 10) : « Vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer (dans les limbes). »

Mais le passage le plus significatif est celui-ci (I *Pierre*, III, 18) : « Jésus-Christ est mort selon la chair, mais il est ressuscité par l'esprit, par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient retenus en prison, qui autrefois avaient été incrédules, lorsqu'au temps de Noë la patience de Dieu les attendait pendant qu'on préparait l'arche [2]. » L'apôtre saint Paul tient le

[1] Les limbes (*limbus patrum*) sont aussi appelés sein d'Abraham (*Luc*, XVI, 22) et paradis (*Luc*, XXIII, 43). Les Juifs distinguent un double paradis : le paradis supérieur de la majesté divine (le ciel proprement dit), et le paradis inférieur, qui n'est qu'une copie du premier, ou le vestibule du ciel. Dans ce dernier (selon l'opinion des Juifs) était assis Abraham, qui y recevait les âmes des justes d'Israël. D'après un autre sentiment émis plus tard, le paradis inférieur, par opposition aux sept portes de l'enfer, était partagé en sept demeures, où l'on entrait en proportion de ses mérites. Dans la plus belle division se trouvaient les patriarches, et dans la moindre, ceux qu'on nommait les prosélytes de la justice (*Cf.* Docteur Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, 3e vol., p. 558).

[2] L'Apôtre veut dire ici que Jésus-Christ descendit dans les enfers pour

même langage (*Eph.*, IV, 9). — La tradition tout entière enseigne la même doctrine. Saint Augustin écrivant sur cette matière (Ep. XVI, *ad Evod.*) disait : « Quel est celui qui, à moins d'être incrédule, ose nier que Jésus-Christ ait été aux enfers ? »

Le Sauveur descendit dans les limbes pour y prendre le premier butin réservé au vainqueur. Ce butin, c'étaient les âmes qui étaient mortes innocentes ou pénitentes. A la vérité, elles avaient échappé à l'enfer, c'est-à-dire à la damnation éternelle, à cause de la Rédemption résolue par le Père et opérée par le Fils [1] ; mais elles ne pouvaient être admises dans la vie éternelle avant de l'avoir réellement méritée par l'œuvre infinie de la Rédemption, et l'entrée leur en était fermée. Ce fut à elles que le Sauveur montra d'abord la cédule déchirée de leurs fautes ; elles furent les premières qu'il arracha à la puissance des ténèbres, et qu'il conduisit à son Père, comme le butin légitimement acquis par son triomphe.

La première fête triomphale. — Cette fête fut donc célébrée dans les limbes. Aucune langue ne pourrait exprimer, et aucune plume ne pourrait décrire la joie et l'allégresse des patriarches, lorsque le Sauveur, si impatiemment attendu, vint enfin les réjouir par son arrivée. — Quelle ne dut pas être, par

annoncer leur délivrance qu'il venait d'opérer sur la Croix à ceux-là mêmes qui, sans avoir obéi immédiatement aux avertissements de Noé, se réveillèrent néanmoins du sommeil de leurs péchés lorsque commença à éclater le châtiment dont ils avaient été menacés, profitèrent des derniers moments pour s'exciter à des sentiments de repentir, et pour faire acte de soumission à la majesté divine. Voilà pourquoi, dans la même Épître (IV, 6), l'apôtre saint Pierre se sert de l'expression *evangelizari*, c'est-à-dire, porter la joyeuse nouvelle.

[1] Mais tous ceux qui avaient commis des péchés actuels durent nécessairement passer par le purgatoire.

exemple, la joie d'Abel, qui. ayant été la première victime de la malice des hommes, fut par conséquent le premier et le plus ancien habitant des limbes, lorsque le Sauveur alla le délivrer au bout d'environ quatre mille ans? Avec quelle reconnaissance nos premiers parents ne durent-ils pas saluer la présence de celui qui avait écrasé la tête du serpent, déchiré et effacé la cédule du péché, par lequel ils s'étaient attiré, ainsi qu'à tout le genre humain, une ruine éternelle? — Noë, qui déjà au bout d'un an s'était réjoui, lorsque la colombe lui avait apporté dans sa prison flottante, dans l'arche, la branche d'olivier, symbole de l'espérance et d'une prompte délivrance, quelle ne dut pas être sa satisfaction lorsqu'il vit entrer dans cet exil de plus de deux mille ans le Prince même de la paix pour l'inviter à retourner, non pas sur la terre, mais dans le ciel !

Abraham put alors contempler face à face le plus saint de ses descendants, celui en qui devaient être bénis tous les peuples de la terre, comme Dieu le lui avait promis. On vit alors pour la seconde fois l'accomplissement de ces paroles du Seigneur : « Abraham se réjouit de voir le jour de mon arrivée : il l'a vu, et en a été comblé de joie. » — Il fut enfin donné à Isaac de saluer celui-là même qu'il préfigurait lorsqu'il portait sur la montagne le bois destiné à son sacrifice; et Jacob tressaillit d'allégresse de ce que le sceptre de Juda était passé aux mains du Roi des Anges.

Qui redira le ravissement de Moïse, qui déjà pendant sa vie désirait si ardemment de voir Dieu , et disait à Jéhovah [1] : « Montrez-moi votre face ! » — de David, qui déjà sur la terre soupirait si souvent après la vue de son glorieux Descendant lorsqu'il s'écriait (*Ps.* XLI, 2) : Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu? » — de tous les prophètes, qui depuis bien des siècles avaient annoncé son avènement, et qui n'avaient pas manqué de répéter fréquemment ces paroles d'Isaïe : « Cieux, distillez le juste ; nuées, pleuvez-le. » Quelle sainte ivresse que celle que durent éprouver tant d'âmes pieuses, lorsqu'elles virent l'éclat de la beauté du Seigneur? Celui qu'elles avaient vu autrefois dans une image lointaine et

[1] *Cf.* CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 64 *e.*

passagère, elles le virent alors dans sa magnificence même, et pour toujours ; celui qu'autrefois elles avaient vu en esprit pauvre et humilié, elles le voient aujourd'hui entouré d'un vêtement de lumière et de gloire. Quelle différence entre cette contemplation d'aujourd'hui et cette vue prophétique d'autrefois ! Quel consolant spectacle pour Joseph, le père nourricier de Jésus, de voir apparaître comme vainqueur de Satan et de toutes les puissances de l'enfer, celui qu'il avait autrefois porté dans ses bras, et qui avait travaillé à côté de lui comme un pauvre apprenti charpentier ! Et avec quel tendre empressement les jeunes innocents ne durent-ils pas se presser auprès de ce doux ami de la jeunesse, pour lequel ils avaient autrefois répandu leur sang !

Saint Jean-Baptiste, qui dès le sein de sa mère avait tressailli à la pensée de la venue du Sauveur, et qui l'avait annoncé à l'humanité coupable comme devant être l'Agneau de Dieu, quels ne durent pas être ses transports de joie, lorsqu'il apprit que cet Agneau avait vaincu la Bête furieuse de l'enfer ! C'est ainsi que dans cette première fête triomphale, célébrée dans les limbes, les tressaillements de joie se succédaient sans interruption [1].

TRAIT HISTORIQUE.

L'Asile. — Dans l'Ancien Testament, Dieu avait ordonné (*Exod.*, XXXV) qu'il y eût dans la terre promise six villes libres destinées à servir d'asile à ceux qui auraient tué un homme contre leur volonté (v. 11), afin que les parents du mort ne pussent tuer le fugitif. Ce fugitif devait y demeurer jusqu'à la mort du grand prêtre, bien qu'il fût prouvé juridiquement qu'il ne l'avait pas fait à dessein. Après la mort du grand prêtre, il pouvait retourner librement dans sa patrie. — Les limbes étaient un asile de ce genre. Là étaient conduits par

[1] Ce ne serait pas trop se hasarder que d'admettre qu'en ce jour de triomphe les âmes du purgatoire obtinrent aussi une entière délivrance, une indulgence plenière (la rémission totale des peines dues à leurs péchés), et furent conduites dans les limbes par leurs Anges gardiens. Ne savons-nous pas que, sur la Croix, le bon larron reçut la promesse d'une pleine délivrance, et l'assurance que, ce jour-là encore, il serait en paradis, par conséquent qu'il échapperait entièrement aux peines du purgatoire ?

leur Ange gardien tous ceux qui, quoique souillés de la tache originelle, ou n'avaient pas personnellement péché (comme les enfants, avant l'âge de raison), ou avaient déjà expié leurs fautes : ils y étaient en sûreté contre le prince de l'enfer. Ils durent y rester jusqu'à la mort du Grand Prêtre éternel, et c'est seulement alors qu'ils purent entrer dans leur éternelle patrie.

Deuxième entrée triomphale, ou résurrection de Jésus-Christ.

Saint Ambroise écrit au sujet de cette entrée triomphale (*Hom.* XXI) : « Celui qui ne voulut point descendre de la Croix est sorti du tombeau. Détruire la mort en ressuscitant était plus que conserver sa vie en descendant de la Croix. »

Pour la première entrée triomphale, il n'y eut dans la nature humaine de Jésus-Christ que l'âme qui y prit part, parce qu'il n'y avait dans les limbes que des âmes sans corps. Quant à la dernière, l'entrée au Ciel, le corps devait aussi y participer, ou plutôt il devait être le second butin du vainqueur, butin arraché au cachot de la mort, au tombeau, et emporté dans le royaume de la vie.

De même que l'âme humaine de Jésus-Christ, dès l'instant de sa séparation d'avec le corps, fut transfigurée [1], c'est-à-dire perdit toute faiblesse humaine et ne fut plus susceptible d'aucun trouble, d'aucune angoisse, d'aucune souffrance humaine, mais fut entièrement illuminée par l'âme divine et remplie du plus

[1] Ces mots : « Tout est consommé » indiquent que l'œuvre de la Rédemption était accomplie. Nous pouvons donc admettre qu'au moment de la mort la défaite se changea en triomphe, la bassesse en grandeur, et par conséquent que l'âme humaine fut déjà transfigurée dès ici-bas.

complet sentiment de bonheur ; de même, au moment où le corps de Jésus-Christ s'unit de nouveau à son âme transfigurée, ce qu'il y avait en lui de mortel fut absorbé par l'immortalité, et se changea en une plénitude infinie de vie nouvelle, c'est-à-dire que le corps lui-même, et partant toute la nature humaine de Jésus-Christ, fut transfiguré [1]. La nature humaine tout entière devait, en effet, en récompense des souffrances qu'elle avait supportées, de l'obéissance dont elle avait fait preuve jusqu'à mourir sur la Croix, et de l'œuvre de la Rédemption accomplie par ses souffrances, être réunie à la nature divine pour entrer avec elle dans la vie éternelle et souverainement heureuse.

Outre que la nature humaine en Jésus-Christ avait mérité cette transfiguration par l'œuvre de la Rédemption, opérée par son union avec la nature divine, le Sauveur est encore ressuscité : 1° pour donner à ses partisans, comme un signe infaillible, un trophée visible de sa victoire sur la mort et sur le démon, et fortifier ainsi la foi en sa divinité ; car ce n'était que par la plénitude de la force divine qui habitait en lui, que, mort lui-même et captif de la mort, il pouvait en triom-

[1] Il y a donc une différence infinie entre la résurrection de Jésus-Christ et celle de Lazare et autres. Cette dernière n'était que la réunion temporaire de l'âme avec le corps, lequel, tôt ou tard, devait devenir la proie de la mort et de la corruption, tandis que Jésus-Christ ressuscita avec un corps glorieux (*Rom.*, VI, 9) et immortel. Ce corps était si subtil et si éthéré, qu'il était supérieur aux mille accidents et embarras auxquels notre misérable corps est soumis. Par exemple, les murs et les portes fermées n'étaient pas pour lui un obstacle. Aussi était-il invisible à des yeux ordinaires, sans un consentement de sa volonté. Si le Sauveur prenait de la nourriture, ce n'est pas qu'il en éprouvât le besoin, mais seulement pour enlever à ses disciples tout prétexte de croire que ce n'était qu'une apparition chimérique et un corps fantastique.

pher. La résurrection du Seigneur est donc son plus grand et son plus glorieux miracle. 2° Il est ressuscité pour nous montrer comment, ce que l'homme avait possédé originairement (1er vol., p. 348), mais qu'il avait perdu par le péché, savoir : l'adoption de la nature, dans son produit le plus parfait, le corps de l'homme, dans le règne des intelligences, et sa communauté de vie éternelle avec l'esprit, Jésus-Christ, en sa qualité de second Adam, l'a rendu réellement possible pour lui-même et pour toute la postérité qui devait sortir de sa renaissance. Aussi l'apôtre saint Paul disait (I *Cor.*, xv, 20) : « Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts ; il est devenu les prémices de ceux qui dorment ; car, comme la mort est venue par un homme, la résurrection des morts doit venir aussi par un homme ; et comme tous meurent en Adam, tous revivront en Jésus-Christ. » — 3° Enfin, la résurrection de Jésus-Christ devait être le symbole et la figure de notre résurrection spirituelle à la grâce, selon ces paroles de saint Paul (*Rom.*, vi, 4) : « Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, ainsi nous devons marcher dans une vie nouvelle [1] ».

Le fait de la résurrection de Jésus-Christ, que toute la doctrine relative à la Rédemption présente au chrétien réfléchi comme étant d'une nécessité indispensable, les disciples du Sauveur, témoins oculaires, le confirmèrent pendant toute leur vie par leurs prédications, et imprimèrent enfin à leur témoignage le

[1] Consulter le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 239, comme quoi tout ce qui s'est passé lors de la résurrection de Jésus-Christ est une figure de notre résurrection spirituelle.

cachet sanglant du martyre, pour ne pas parler de tant d'autres témoignages [1].

SIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

Troisième entrée, ou ascension de Jésus-Christ.

La troisième entrée triomphale que fit solennellement le Sauveur, après avoir écrasé la tête du serpent, émoussé l'aiguillon de la mort, obtenu une victoire complète sur la puissance des ténèbres, posé les fondements de son royaume terrestre, et établi les premiers représentants de son triple ministère, ce fut celle qu'il fit en montant au Ciel.

Il voulait : 1° aller prendre possession de la gloire dont il avait déjà joui auprès de son Père, en sa qualité de vrai Fils de Dieu, avant que le monde fût (*Jean*, XVII, 5), et dont il s'était dépouillé pour sauver le genre humain ;

2° Mais il voulait aussi faire participer éternellement à la gloire de la nature divine la nature humaine, avec laquelle il avait souffert le supplice honteux et cruel de la mort, et accompli l'œuvre de la Rédemption. Car, si la divinité s'était soumise au plus profond abaissement en se revêtant de l'humanité, l'humanité devait, à son tour, être élevée et glorifiée de la manière la plus éclatante dans la divinité. Cette

[1] Voir en outre dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 237, le *Miracle de la nuit de Pâques* et la *Confession de sainte Marguerite.*

glorification de la nature humaine, le Seigneur, dans sa transfiguration sur le Thabor, en avait déjà laissé entrevoir à ses apôtres une faible lueur.

Enfin,

3° Le Sauveur est monté au Ciel pour présenter à son Père les prémices de la Rédemption, les âmes détenues dans les limbes [1], et pour être le Médiateur et l'intercesseur de tout le genre humain, selon ces paroles de l'Apôtre (*Hebr.*, IX, 24) : « Jésus-Christ n'est point entré dans le sanctuaire fait par la main des hommes (c'est-à-dire dans celui du temple, où le grand prêtre n'entrait qu'une fois l'an, au jour des expiations) ; mais il est entré dans le Ciel même, afin de se présenter maintenant devant la face de Dieu. » Et ailleurs (I *Jean*, II, 1) : « Nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ. »

La fin de la triple entrée triomphale de Jésus-Christ est annoncée en ces termes dans le Symbole des apôtres: « Il est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant. » Cette entrée triomphale est le commencement de son ministère royal, dont la durée infinie est exprimée par ces mots : « Il est assis. » Le Catéchisme romain atteste, en effet, « qu'il est en possession permanente de la plus grande puissance et gloire sur tout ce qui est au Ciel et sur la terre. » C'est pourquoi, en sa qualité de Roi Dieu et homme, on lui rend maintenant au Ciel et sur la terre les hommages souverains, c'est-à-dire l'adoration. Là, ce sont les purs esprits, les esprits trans-

[1] Déjà David, selon l'explication que donne l'Apôtre, avait fait cette prédiction (*Eph.*, IV, 8) : « Il est monté en haut, et y a mené une grande multitude de captifs ; » c'est-à-dire ceux qui étaient prisonniers dans les limbes, il les a emmenés avec lui, comme le butin éternel qu'il emportait de son triomphe.

figurés (les anges et les saints); ici, les fidèles dans le Très-Saint-Sacrement de l'autel [1].

Méditation. — Comme les Apôtres au mont des Olives, nous devons souvent élever en esprit nos regards pour contempler le Sauveur montant au ciel, mais nous devons le faire avec joie et tremblement: avec joie, parce que c'est aussi pour nous qu'il a ouvert l'entrée du paradis, qu'il a acheté au prix de son sang précieux une patrie et préparé une demeure, où il n'y a plus ni larmes ni soupirs, mais où règnent des plaisirs sans amertume, un repos sans travail, des honneurs sans envie, des richesses sans perte, le superflu sans le besoin, la vie sans la mort, des joies sans fin, et où nous sera présentée une coupe de délices sans une seule goutte d'amertume terrestre.

— En attendant, puisque nous sommes encore sur le chemin de la croix, et que le vêtement nuptial de notre âme, épouse misérable et indigne de Jésus-Christ, se compose encore d'épines, de clous et autres livrées de la douleur, nous sommes encore forcés de boire la lie des tribulations et de goûter le vinaigre des souffrances. — Mais, hélas! n'est-il pas à craindre que nous nous fatiguions sur les sentiers difficiles de la mortification et de l'abnégation? Ne sommes-nous pas peut-être déjà menacés du danger d'abandonner par légèreté et dégoût le chemin sur lequel le Sauveur nous a précédés, qu'il a marqué de ses pas sanglants, et qui seul conduit à la porte étroite de la vie, pour entrer dans la voie spacieuse qui conduit à la perdition, voie parcourue par un si grand nombre? Ne sont-ce pas là autant de motifs pour que nous contemplions avec tremblement le Sauveur montant au ciel, et le priions de nous laisser, comme à ses disciples, sa bénédiction, de nous envoyer, comme à eux, sa force d'en haut, de nous donner le sens des choses célestes, de détourner nos pensées et nos regards des charmes séducteurs de ce monde, pour que nos aspirations et nos désirs soient constamment dirigés vers le ciel?

[1] Aux huitième et neuvième articles du Symbole, nous ferons voir comment Jésus-Christ a continué sur la terre son ministère royal, prophétique et sacerdotal.

Voir sur le lieu de l'Ascension le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 243.

Daigne le Roi de gloire agir envers nous comme il fit envers les Apôtres qui, le jour de l'Ascension, avaient à leurs côtés des anges qui les consolaient par l'espoir qu'ils reverraient le Sauveur, en plaçant à nos côtés son ange protecteur, pour être notre chef, notre guide et notre conseiller, afin qu'un jour il conduise notre âme dans le royaume que l'amour du Père nous a préparé dès le commencement du monde, et que le Fils nous a acheté par ses mérites, comme il y conduisit l'âme de Lazare.

(Autres exemples comme quoi nous devons souvent nous élever en esprit au ciel avec Jésus-Christ, CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 429, et 3e vol., p. 506, etc.)

SEPTIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

FIN DU MINISTÈRE ROYAL DE JÉSUS-CHRIST SUR LA TERRE.

Nous distinguons dans l'Histoire sainte un triple *fiat lux* (Que la lumière soit). Lorsque, après la création du globe terrestre, les ténèbres couvraient encore la surface de la terre, Dieu dit pour la première fois : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut.

Mais après quatre mille ans, les ténèbres couvrirent de nouveau la surface de la terre : c'étaient les ténèbres spirituelles du paganisme. Elles avaient atteint le dernier degré d'obscurité, lorsque le Seigneur dit pour la seconde fois : « Que la lumière soit ! » Et la lumière descendit du ciel. Jésus-Christ vint pour être la vraie lumière qui brille dans les ténèbres de l'erreur ; il est le Soleil spirituel de l'humanité, et les hérauts de son Evangile en sont les rayons qui doivent resplendir par toute la terre.

Et un jour viendra où, le soleil matériel s'obscurcissant de plus en plus, et la lune ne donnant plus aucun éclat, les étoiles tomberont du ciel et l'obscurité se répandra sur les tombeaux des hommes ; alors, pour la troisième fois, on entendra retentir cette parole : « Que la lumière soit ! » Et la lumière se fera sur les œuvres des hommes : ce sera le jour du dernier jugement.

La première lumière fut produite par la toute-puissance de Dieu, afin que l'homme pût, en toute sécurité, parcourir ses voies terrestres ; la seconde, la lumière de la vérité évangélique, le fut par la miséricorde divine, afin que l'homme pût trouver le chemin du ciel et éviter le chemin de la perdition ; la troisième le sera par la justice divine, afin que toute la terre puisse être témoin des voies que chacun aura parcourues.

Cette dernière création de la lumière constituera le dénoûment du ministère royal de Jésus-Christ sur la terre : elle éclairera le théâtre de l'activité divine et humaine sur ce monde. Quand toute lumière terrestre sera éteinte, et que tout l'éclat de la magnificence mondaine aura pâli et disparu, alors une lumière nouvelle répandra dans les hauteurs et dans les profondeurs une clarté éblouissante ; le Sauveur apparaitra dans toute sa majesté, en face de l'univers entier ; et, à son tour, l'univers entier, avec ses mérites et ses fautes, apparaîtra dans un jour éclatant et lumineux.

Ce n'est pas tout. Le monde, c'est-à-dire l'humanité qui devra être jugée, sera entièrement éclairé et illuminé par l'éclat de Jésus transfiguré : alors, les vertus et les péchés apparaîtront dans leur véritable

forme. La vertu, souvent déguisée maintenant sous le voile de l'humilité, ou obscurcie par la malice et l'envie, se manifestera alors dans toute sa splendeur et sa beauté; et le vice, déguisé maintenant sous le masque de l'hypocrisie, loué et exalté par la flatterie, sera alors dévoilé dans sa honteuse nudité.

Nous donnerons une description plus étendue du dernier jugement, lorsque nous traiterons des onzième et douzième articles du Symbole, où nous intercalerons la doctrine des quatre fins dernières.

Que ce soit Jésus-Christ, Dieu et homme, qui doive remplir les fonctions de juge, c'est ce qu'il a lui-même déclaré et prédit (*Jean*, V, 22 ; *Matth.*, XXV, 31 et suiv.); car ce qu'il a racheté de son sang précieux lui appartenant en propre, il jouit, sous ce rapport, d'une puissance absolue, d'un pouvoir législatif, judiciaire et exécutif.

Le lieu du jugement sera la terre; car le théâtre des œuvres de Jésus-Christ et des hommes doit être aussi celui du dernier triomphe de celui-là, de la rétribution universelle et complète de ceux-ci [1].

Avec le dernier jugement finira l'œuvre messianique de Jésus-Christ : car alors son triple ministère sera accompli, et par conséquent terminé. Son œuvre prophétique cessera, parce que la foi des justes s'étant tranformée en vision béatifique, ils n'auront plus besoin d'enseignement, de même que les damnés ne seront plus ni dignes ni susceptibles d'en recevoir. Son œuvre sacerdotale cessera également , parce que tous ceux qui auront pu et voulu être réconciliés, le seront. Le ministère royal du Seigneur touchera de même à son dénoûment, parce qu'il n'y aura plus ni amis à protéger, ni ennemis à vaincre.

[1] L'opinion selon laquelle le dernier jugement aura lieu dans la vallée de Josaphat, entre Jérusalem et la montagne des Olives, est basée sur ces paroles que le Seigneur a prononcées par la bouche de Joël (III, 2) : « J'assemblerai tous les peuples, et je les amènerai dans la vallée de Josaphat, où j'entrerai en jugement avec eux, touchant Israël. » Le nom de Josaphat a la même signification que : Seigneur-Juge.

Comparaison. — Le célèbre Lorin, mort en 1634, écrit dans ses Commentaires sur la Bible : « La neige recouvre aussi bien la laideur que la beauté ; ce n'est que lorsque la neige fond, que la laideur ou la beauté paraissent à la lumière. Voilà une image du futur jugement universel. En ce moment-là, tout ce qui aura été caché par le temps et l'oubli, et comme recouvert d'une couche de neige qui égalise toutes choses, sera mis dans une lumière éclatante par Jésus-Christ, le Soleil de justice. Un monceau de décombres ou un tas de fumier, aussi longtemps qu'ils sont recouverts par la neige, paraissent aussi purs et aussi beaux que le plus riant parterre ; mais lorsque la neige est fondue, l'un nous semble dégoûtant, tandis que le parterre, couvert d'une fraîche verdure, étale à nos regards les fleurs les plus magnifiques. C'est ainsi que le Soleil éternel du juge montrera les méchants, dont l'infamie sera restée cachée jusqu'alors, dans leur plus affreuse nudité, tandis que les bons brilleront de tout l'éclat de leurs mérites. »

Inquiétude d'un évêque. — Le vénérable Bède raconte que chaque fois qu'un violent orage avait éclaté, le pieux évêque Ceadda se prosternait à terre et implorait avec instances la bonté et la miséricorde de Dieu. Sa frayeur augmentait quand les éclairs et le tonnerre venaient s'y joindre. Alors il se rendait aussitôt à l'église, s'appuyait contre un autel pour se soutenir, et priait avec larmes jusqu'à ce que l'orage eût cessé. Quelques personnes lui ayant reproché cette conduite, comme étant la marque d'un caractère pusillanime, il répondit : « Ce n'est pas l'orage considéré comme tel qui cause ma frayeur ; mais en le voyant, je me représente la fin du monde et le commencement du dernier jugement. La tempête me rappelle les hurlements des pécheurs ; l'éclair, la colère du juge ; le tonnerre, la voix formidable avec laquelle il prononcera la sentence de condamnation. Si je tremble maintenant, misérable pécheur que je suis, et si j'implore miséricorde, c'est afin qu'un jour je ne sois pas obligé de trembler et de grincer des dents » (Nach Hœgelsperger's « Chrysostomus »). — C'est ainsi que la nature, avec ses orages et ses tempêtes, est comme un prélude des terreurs du dernier jugement. Heureux si cet avertissement ne retentit pas en vain à nos oreilles.

Le saint sur son lit de mort. — Saint Agathon, sur le point de mourir, était étendu sur son lit, les yeux ouverts mais immobiles. Les religieux du couvent, croyant qu'il était assoupi, tâchèrent de le réveiller et lui demandèrent comment il se trouvait. « Je suis devant le tribunal du Seigneur, » leur répondit-il brièvement en jetant sur eux un regard sévère. Lui ayant en outre demandé s'il n'attendait pas une sentence favorable, il ajouta : « Il est vrai que je me suis toujours efforcé d'accomplir autant que possible les commandements du Seigneur, mais je ne suis qu'un homme faible et borné, et j'ignore si mes œuvres n'auront pas trop peu de valeur à ses yeux. — Ayez seulement confiance en vos œuvres, lui dirent les religieux pour le consoler, puisque vous les avez toutes faites dans la meilleure intention et conformément à la volonté du Seigneur. — Hélas! reprit le saint en soupirant, quand je me représente mon Seigneur et mon juge tel que je l'ai vu maintenant, mon espérance s'évanouit: car autres sont les jugements du Tout-Puissant, et autres les jugements des hommes » (Louis de Grenade « Lenkerin d. Sünd »).

Or, si ce saint tremblait en pensant au tribunal de Dieu, de quelle crainte salutaire ne devons-nous pas être pénétrés, nous qui sommes de si grands pécheurs!

Voir d'autres exemples, sentences et comparaisons sur la pensée salutaire du dernier jugement, dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 255—259. — Nous en ajouterons d'autres encore, lorsque nous parlerons des quatre fins dernières.

HUITIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

DU SAINT-ESPRIT.

Introduction.

Nous avons mérité le salut dans la personne du Sauveur ; mais ce salut reste pour l'humanité un bien

étranger et qui ne lui sert à rien, aussi longtemps qu'elle ne se l'est pas rendu personnel, et que ce bien n'est pas devenu en quelque sorte l'âme de sa vie. Nous rendre participants du salut, nous l'approprier, telle est donc l'œuvre du Saint Esprit. C'est par lui que devaient nous être communiqués et appliqués les œuvres et les mérites du Rédempteur. L'humanité devait arriver des ténèbres à la lumière en se nourrissant des vérités apportées par le Messie; elle devait passer de la mort à la vie par l'application de la satisfaction opérée par le Messie; enfin elle devait arriver de la vie à la béatitude céleste par l'usage des trésors de grâces déposés dans le monde par le Messie.

Cependant, l'action du Saint-Esprit dans l'œuvre de la Rédemption du genre humain ne date par seulement de la Pentecôte.

Car c'est lui qui, déjà dans l'Ancien Testament, avait communiqué aux hommes la foi et l'espérance au Sauveur futur, « puis qu'il avait parlé par les Prophètes. »

C'est lui qui a été le médiateur de l'avénement réel et de l'entrée du Fils de Dieu dans la race humaine, le médiateur de l'Incarnation de Jésus-Christ; car le messager du ciel déclare expressément que l'Incarnation du Verbe éternel (*Luc.*, I, 35) est l'œuvre du Saint-Esprit, cette œuvre par laquelle il fut donné à l'homme d'échapper aux conséquences du péché originel. Grâce à l'influence du Saint-Esprit, le Fils de Dieu, en devenant enfant des hommes, conserva néanmoins sa pureté, de même que plus tard ce fut grâce à lui que les enfants des hommes devinrent enfants de Dieu, et recouvrèrent l'innocence qu'ils avaient perdue par le péché.

C'est par le Saint-Esprit que le Sauveur fut initié et consacré au Jourdain à son ministère prophétique, car il est dit (*Luc*, IV, 1) : « Jésus revint des bords du Jourdain, plein du Saint-Esprit ; » et ailleurs (*Act.*, x, 38), saint Pierre dit que « Dieu a oint de l'Esprit-Saint et de sa vertu Jésus de Nazareth. » C'est par lui, enfin, que la Rédemption devait devenir le bien commun de l'humanité, et le trésor des mérites de Jésus-Christ, l'héritage du monde.

Il est dit au commencement de l'histoire de la création (*Gen.*, I, 2) : « Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Or, la plupart des commentateurs entendant sous ce nom la troisième Personne divine ; le sens de ces paroles doit être celui-ci : après que fut accomplie la première création (1er vol., p. 285, not. 2), la création de la substance visible du monde, création voulue par la première personne, le Père, accomplie par la seconde, le Fils (*Jean*, I, 3), la troisième personne, le Saint-Esprit, commença à mettre de l'ordre dans le chaos qui venait d'être créé, en séparant les éléments, en les mettant en activité, et en formant ainsi un monde multiforme, un tout organique, en un mot, un règne de la nature. Voilà quelle était cette seconde création. Elle ne consistait pas à « tirer quelque chose du néant, » mais elle était le produit de deux facteurs, savoir, de l'Esprit divin vivifiant et coordonnant, et de la forme s'arrachant au chaos, ainsi que des éléments et des forces de la nature s'harmonisant et prenant de la vie. C'est là une figure de l'action du Saint-Esprit dans l'œuvre de la Rédemption.

De même que la première création, — qui consistait à tirer la substance du néant, — était l'œuvre unique de la toute-puissance divine ; de même la Rédemption, considérée en elle-même, est exclusivement l'ouvrage de la divine miséricorde. Cette œuvre de restauration (la vérité et la grâce) devait entrer dans une union vivante avec le genre humain, et devenir un héritage commun ; et le genre humain devait, à son tour, en être tout pénétré, afin qu'il ressuscitât de la vie à la mort, et qu'ainsi se for-

mât, à côté du règne de la nature, règne de la violence, un royaume céleste, règne de la véritable liberté. Voilà en quoi consiste la seconde (individuelle et personnelle) Rédemption, c'est-à-dire, la régenération et la renaissance spirituelle de tout homme issu de la race d'Adam, et qu'on nomme en d'autres termes la justification.

Celle-ci, comme la seconde création, est aussi le produit de deux facteurs, savoir, du Saint-Esprit qui offre, distribue et dispense le trésor de la Rédemption, et de l'homme, qui reçoit et accepte ce trésor de grâces et de mérites.

I.

DE LA PERSONNE DU SAINT-ESPRIT.

ARTICLE 1er. *Personnalité du Saint-Esprit.*—Il s'est rencontré et il se rencontre encore de nos jours des hérétiques [1] qui soutiennent que le Saint-Esprit n'est pas une personne divine, mais seulement une force divine, comme, par exemple, lorsque Jésus-Christ dit (*Matth.* XII, 28) : « Mais si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse les démons, » etc. ; tandis que saint Luc reproduit ainsi les paroles du Seigneur (*Luc,* XI, 20) : « Mais si c'est par le doigt (la force) de Dieu que je

[1] Ce sont, pour les temps actuels, les Rationalistes, et pour les temps anciens, les Macédoniens. Le chef de ces derniers, Macédonius, qui vivait vers le milieu du quatrième siècle, ne niait pas, il est vrai, dans le principe, la personnalité du Saint-Esprit, mais il lui refusait seulement la divinité, comme les Ariens, ses contemporains, le faisaient pour le « Fils » de Dieu. Macédonius déclarait que le Saint-Esprit était complétement inégal au Père et au Fils, affirmant que c'était une créature dont le rôle était de servir. Quelques-uns de ses adhérents allèrent encore plus loin, et déclarèrent que le Saint-Esprit n'était simplement que l'activité et la force de Dieu. On les appelait aussi Pneumatomaques (adversaires du Saint-Esprit), parce qu'ils combattaient contre le Saint-Esprit. Leur doctrine fut condamnée solennellement au Concile universel de Constantinople, en 381.

chasse les démons, » etc. — Or, le Sauveur s'exprime ainsi (*Jean*, XIV, 16) : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, l'Esprit de vérité, afin qu'il demeure éternellement avec vous. »

Dans ce passage, le Sauveur distingue expressément le Saint-Esprit de sa personne, puisque l'une remplit l'office de suppliant, et l'autre celui de donateur. — De plus, le Saint-Esprit se trouvant dans la même énumération où le Père et le Fils figurent séparément, il s'ensuit qu'il doit être, aussi bien qu'eux, une véritable personne. — Au baptême de Jésus-Christ, où eut lieu la première manifestation sensible des trois personnes divines, le Saint-Esprit, en tant qu'apparaissant sous la forme matérielle et « sous la figure d'une colombe, » était distinct du Père, qu'on ne faisait qu'entendre, et du Fils, visible en tant qu'homme. Les apôtres distinguent de même expressément le Saint-Esprit des deux autres personnes divines, comme on le voit par ces paroles de l'apôtre saint Paul (II *Cor.*, XIII, 13) : « Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit demeure avec vous tous ! » — Les successeurs immédiats des apôtres s'expriment dans les mêmes termes : « N'avons-nous pas, écrivait saint Clément de Rome « (*ep. ad Cor.*, 45), un Dieu (Père), un Christ, et un « Esprit de grâce qui a été répandu sur nous ? »

ART. 2. *Divinité du Saint-Esprit.* — L'Écriture attribue au Saint-Esprit :

A. *Les perfections divines.* Par exemple :

La Science : — « Mais pour nous, Dieu nous les a révélés (les

divins mystères) par son esprit, parce que l'Esprit de Dieu pénètre tout, même les profondeurs de Dieu » (1 *Cor.*, xi, 10). Et Jésus avait fait entendre cette promesse (*Jean*, xiv, 26) : « Le Saint-Esprit vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » Si donc le Saint-Esprit doit tout enseigner, il doit aussi nécessairement tout savoir.

La Toute-Puissance : — « C'est un seul et même esprit qui opère toutes choses, distribuant à chacun ses dons comme il lui plaît » (1 *Cor.*, xi, 10). Le premier miracle de sa toute-puissance, dans le Nouveau-Testament, c'est l'Incarnation du Logos (*Luc*, i, 35); et l'un de plus frappants, c'est celui du don des langues, opéré le jour de la Pentecôte, par le changement subit qui eut lieu dans les Apôtres, et par la conversion instantanée de trois mille hommes. — Au reste, les miracles du Saint-Esprit étant le plus souvent opérés dans le domaine spirituel, ils sont moins accessibles aux sens.

La Sainteté : —L'une des raisons pour lesquelles la troisième Personne divine est surtout appelée dans l'Ecriture du nom de Saint-Esprit, c'est tout à la fois parce qu'elle est elle-même souverainement sainte, et qu'elle produit la sainteté dans les hommes, selon ces paroles de l'Apôtre (1 *Cor.*, vi, 11) : « Vous avez été sanctifiés par l'esprit de notre Dieu. »

Ainsi donc, comme d'après les passages précédents (ainsi que d'après une foule d'autres, tels que celui-ci : Où fuirai-je loin de votre esprit ?), passages qui ne peuvent s'appliquer qu'aux trois personnes divines, le Saint-Esprit possède les trois principaux attributs divins, la science, la puissance et la sainteté ; il possède aussi par là même toutes les autres perfections de la divinité, puisqu'elles forment un tout inséparable, et que le Saint-Esprit est consubstantiel au Père et au Fils.

L'Écriture donne expressément au Saint-Esprit :

B. *Le nom de Dieu.*

Lorsque Ananie eut l'audace de mentir à saint Pierre relativement à l'emploi de l'argent provenant de la vente de son champ, l'Apôtre s'écria plein d'une sainte indignation : « Comment Satan vous a-t-il tenté

au point de vous faire mentir au Saint-Esprit ! ... Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu (*Act.*, v, 3, 4). » On le voit, l'Esprit qui reçoit ici l'offense est appelé Dieu en propres termes. — Saint Paul écrit (I *Cor.*, III, 16) : « Ne savez-vous pas que vous êtes les temples de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » Or, que sous la dénomination « d'Esprit de Dieu » l'Apôtre veuille parler du Saint-Esprit, c'est ce qui résulte évidemment de cet autre passage qui fait suite au premier (I *Cor.*, XVI, 19) : « Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples du Saint-Esprit ? »

Enfin, on rend au Saint-Esprit

C. *Le même Culte divin* qu'au Père et au Fils.

Jésus-Christ avait ordonné de baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi donc, dans le baptême, les fidèles sont appelés à honorer le Saint-Esprit de la même manière et du même culte divin que le Père et le Fils.

L'apôtre saint Paul bénissait les chrétiens par ces paroles : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit demeure avec vous ! (II *Cor.*, XIII, 13) » Or, l'Apôtre, qui connaissait à fond la loi ancienne, n'ignorait pas qu'il était ordonné (*Nombr.*, VI, 24) de ne bénir que sous l'invocation du nom de Dieu.

La croyance à la divinité du Saint-Esprit n'avait pas cessé d'être toujours vivante [1] et admise par tous les

[1] Il n'y a pas jusqu'à l'ancienne formule : « Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit » (1er vol. 268) qui ne prouve que les chrétiens des premiers siècles rendaient les mêmes honneurs et les mêmes adorations divines au Saint-Esprit qu'au Père et au Fi s, comme d'ailleurs l'enseigne Tertullien lui-même (*Apol.*, 113).

chrétiens depuis le temps des Apôtres, lorsque l'apparition de l'hérésie de Macédonius, qui soutenait, comme les Ariens le faisaient pour la personne du Fils, que le Saint-Esprit était une créature, força l'Eglise de formuler la croyance en termes plus explicites et plus formels. Le concile de Constantinople (381) ajouta donc au Symbole les paroles suivantes : « Je crois au Saint-Esprit, le Seigneur, le vivificateur, qui procède du Père, qui est également adoré et glorifié avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes. » Le Symbole de saint Athanase est encore plus expressif : « Le Père est Dieu, dit-il, le Fils est Dieu, et le Saint-Esprit est Dieu. »

Relativement à la doctrine qui affirme que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, nous allons donner ici les développements historiques que nous avons promis dans le premier volume. Comme la divinité du Saint-Esprit n'avait pas encore été attaquée précédemment, le Concile de Nicée (325), qui avait été principalement tenu en vue de réfuter les hérétiques qui niaient la divinité du Fils (*Cf.* Catéch. Hist., 1er vol., p. 182), ne renfermait dans son Symbole que ces simples paroles : « Nous croyons au Saint-Esprit. » Mais environ soixante ans plus tard, Macédonius ayant affirmé que le Saint-Esprit n'était qu'une pure créature, le Concile de Constantinople ajouta ces paroles : « qui procède du Père, » pour exprimer que le Saint-Esprit est de la même substance que le Créateur de l'univers. Ces paroles : « et du Fils, » auraient été superflues, parce que les macédoniens ne révoquaient pas en doute la consubstantialité du Fils avec le Père, attendu qu'ils allaient jusqu'à prétendre que le Fils était le créateur du Saint-Esprit.

Mais lorsque, au milieu du cinquième siècle, les Ariens Visigoths, qui habitaient l'Espagne, eurent abjuré l'erreur d'après laquelle ils avaient prétendu jusque-là que le Fils n'est pas Dieu comme le Père, les évêques espagnols jugèrent qu'il était convenable, pour les prémunir contre une erreur qui avait poussé

de profondes racines, d'établir la consubstantialité du Fils avec le Père, en ajoutant dans le Symbole, relativement au Saint-Esprit, les paroles suivantes : « Qui procède du Père et du Fils. » Cette dernière addition passa de l'Espagne en France, et de là à Rome, où le pape Paul III l'admit dans le Symbole, afin qu'il y eût partout uniformité [1]. On peut voir dans le CATÉCHISME HISTORIQUE comment les Grecs, sous Phocius, et plus tard sous Michel Cérulaire, sans parler d'une foule d'autres prétextes, se prévalurent de l'addition du *F lioque*, addition qu'ils reprochaient à l'Eglise occidentale comme une nouveauté et un changement introduit dans l'ancien Symbole de la foi, pour se séparer de l'Eglise romaine, ainsi que les efforts que fit le pape Urbain (1098) pour opérer la réunion des deux Eglises.

Les Grecs s'appuyaient sur ces paroles de Jésus-Christ (*Jean*, XV, 26) : « Quand viendra le Consolateur, qui procède du Père, etc., » pour soutenir que le Sauveur s'était servi de ces expressions afin de désigner que le Saint-Esprit ne procède que du Père. Or, quand Jésus-Christ voulut communiquer à ses Apôtres le pouvoir de remettre les péchés, il souffla sur eux en prononçant ces paroles : « Recevez le Saint-Esprit, » ce qui indique qu'en donnant le Saint-Esprit, il donnait quelque chose qui lui était particulier : il souffla son esprit, comme on souffle son haleine. Jésus-Christ dit encore au sujet du Saint-Esprit (*Jean*, XVI, 14) : « Il prendra du mien, et il vous l'annoncera. » — Enfin le Saint-Esprit n'est pas moins appelé Esprit du Christ qu'Esprit de Dieu (du Père), car il est dit (*Gal.* IV, 6) : « Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, celui qui crie : *Abba, Pater !* »

Rappelons encore ici que les Grecs ne tardèrent pas à recevoir le châtiment qu'ils avaient mérité en se séparant du Saint-Siége ; car ils perdirent leur indépendance politique, et tombèrent sous le joug pesant et tyrannique des infidèles.

Bien qu'en 1439 les légats que la Grèce avait envoyés au Concile de Florence eussent reconnu que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et qu'ils eussent adopté et souscrit la même

[1] *Cf.* Stolberg, *Histoire de la Religion*, tom. XXVIII.

formule de foi que les Latins, ils ne refusèrent pas moins dans la suite de mettre à exécution les conclusions qui avaient été adoptées relativement à leur réunion avec l'Eglise occidentale. C'est pourquoi le pape Nicolas V leur adressa une lettre sévère, où il disait entre autres choses : « Nous supportons encore votre hésitation en vue de Jésus, le saint Prêtre et Seigneur, qui examina pendant trois ans le figuier stérile, pour voir s'il ne porterait pas de fruits. Nous attendrons aussi pendant trois ans, pour voir si en méditant, d'après l'ordre du Sauveur, sur le figuier, vous ne reviendrez pas de votre obstination et de votre schisme: si notre attente est vaine, vous serez coupés, afin que, comme le figuier, vous n'occupiez pas inutilement et sans fruit la terre qui vous porte. » Ces paroles furent écrites en 1451, et ce qui avait été annoncé se réalisa. A peine les trois années étaient-elles écoulées, que déjà la cognée était à la racine de l'arbre. Mahomet II, jeune homme de 23 ans, investit la capitale des Grecs, Constantinople, avec une armée de 300,000 hommes, alors que le dernier empereur Constantin (par conséquent l'homonyme du premier empereur grec) ne possédait que 7,000 troupes régulières.

Ce fut en vain qu'on attendit du secours du côté de l'Occident, qu'on avait autrefois dédaigné et lâchement abandonné. Le 29 mai 1453, le jour même de la Pentecôte, c'est-à-dire le jour de la fête du Saint-Esprit [1], Constantinople tomba entre les mains des infidèles. Après trois jours de meurtre, de pillage et d'incendie, le prince des ennemis des chrétiens entra dans la ville, tenant à la main une massue de fer. Il changea en mosquée la magnifique église de Sainte-Sophie, et déjà le lendemain on y célébrait le culte de Mahomet. Depuis cette époque, les Grecs gémissent sous un joug bien dur; et quoiqu'ils jouissent de la liberté de religion, et du droit d'élire le patriarche, ce dernier n'en est pas moins obligé, s'il veut remplir les fonctions de sa charge, d'acheter du sultan de Constantinople, au poids de l'or, sa lettre de confirmation. Quant aux

[1] D'après le pape Innocent III, les Grecs, depuis leur séparation de Rome, font le signe de la Croix de droite à gauche (1[er] vol. 272) pour attester la folle croyance où ils sont que le Saint-Esprit étant plus jeune que le Père, est assis à sa gauche (*Cf.* Marchant, *Foi chrétienne*).

partisans de l'Eglise grecque qui vivent dans l'immense empire russe, ils sont encore moins libres, et leur religion a été tellement dégradée qu'elle n'est plus qu'un vil instrument de politique.

II.

DES OPÉRATIONS DU SAINT-ESPRIT.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'œuvre de la Rédemption opérée par le Christ devait, par l'intermédiaire du Saint-Esprit, devenir la propriété commune de l'humanité ; et le trésor des mérites de Jésus-Christ, l'héritage du monde.

L'action du Saint-Esprit peut donc être considérée comme la continuation du triple ministère de Jésus-Christ, et par conséquent comme ayant aussi un triple objet. Le Saint-Esprit devait en effet :

1° Conserver dans sa pureté et propager parmi les hommes la vérité annoncée par Jésus-Christ. Voilà pourquoi le Sauveur lui-même l'appelle « Esprit de vérité, enseignant toute vérité » (*Jean*, XVI, 13). Mais la vérité du Christ peut être communiquée et répandue ou par une simple illumination intérieure, ou par l'enseignement extérieur, c'est-à-dire par la parole.

Néanmoins, comme le « Verbe éternel » s'est fait chair lui-même, et qu'il a habité parmi nous ; comme Jésus-Christ, en sa qualité de Docteur visible, s'est servi de la parole pour annoncer la vérité, il a voulu que cette vérité fût aussi propagée par des docteurs visibles et par la parole, et c'est pour ce motif qu'il a établi des Apôtres (messagers). Le Saint-Esprit promis par Jésus-Christ devait donc, avant tout, éclairer les mes-

sagers du salut qu'il avait choisis pour ce ministère (les initier à la connaissance parfaite de la vérité apportée par le Messie), et, après leur avoir enseigné cette vérité, les rendre capables de l'annoncer (en leur communiquant le don des langues et la force de la volonté); c'est-à-dire que, comme il avait autrefois parlé par la bouche des prophètes de l'Ancien Testament, il devait de même parler par la bouche des prophètes de la nouvelle loi, par les Apôtres (« Ce n'est pas vous qui parlez, mais le Saint-Esprit, etc. » *Marc.*, XIII, 11) [1].

Mais ce n'était pas seulement ceux qui enseignaient, c'était encore ceux qui entendaient la vérité, que le Saint-Esprit devait préparer et disposer à la recevoir [2].

Cette double influence du Saint-Esprit sur les maîtres et les disciples peut être considérée comme son opération éclairante.

Le Saint-Esprit devait en outre :

2° Communiquer à tous ceux qui avaient besoin de la Rédemption, le bienfait de la réconciliation avec Dieu, ou la grâce de Rédemption acquise par le Christ en sa qualité de Grand-Prêtre, grâce qui efface le péché, et par

[1] A la vérité, le commerce instructif des Apôtres avec leur divin Maître avait déjà répandu dans leur esprit les germes féconds de la parole divine; mais ces germes, l'action vivifiante de l'Esprit de vérité pouvait seule les transformer en fruits de salut et de bénédiction. Un grand nombre des enseignements précieux de leur Maître reposaient encore dans leur cœur comme un trésor inconnu et inutile, dont le Saint-Esprit devait leur découvrir la valeur; ou plutôt le Sauveur avait dû leur réserver pour plus tard une foule de choses qu'ils ne pouvaient pas encore porter ; or, l'Esprit devait leur faire connaître toute vérité (*Jean*, XVI, 12, 13). Cette illumination immédiate des Apôtres s'appelle Inspiration (Théopneustie).

[2] Nous en avons un exemple dans Lydie, dont il est dit (*Act.*, XVI, 14) que « le Seigneur lui ouvrit le cœur, pour entendre (avec docilité) ce que Paul disait. »

laquelle on arrive à la possession du souverain bien. En d'autres termes, comme chacun avait participé individuellement (par sa naissance corporelle) à la faute du premier Adam, chacun devait aussi participer personnellement (par sa renaissance spirituelle) à l'œuvre de Rédemption du second Adam; car que servirait à l'homme de connaître les secours dont il a besoin, s'il ne pouvait pas user de ces secours ?

Or, de même que Jésus-Christ a attaché la communication de la vérité à la parole matérielle, à la prédication ; de même il a attaché la communication de la grâce de rédemption, fruit de son ministère de Grand-Prêtre, à des signes visibles, aux sacrements.

Mais ces sacrements, par là même qu'ils sont visibles et destinés aux êtres raisonnables qui habitent le monde (aux hommes), ils demandent que ceux qui les administrent soient aussi des créatures visibles.

Le Saint-Esprit avait donc pour principale mission de préparer à cette fonction les dispensateurs des sacrements, en leur donnant une force et un pouvoir en rapport avec leur emploi, c'est-à-dire en les consacrant [1] ; d'attacher sa grâce à la production du signe qu'il avait établi ; et enfin de faire en sorte que la grâce attachée à ce signe fût reçue par ceux qui en avaient besoin, et leur communiquât l'énergie et la vertu qui résident en elle [2].

[1] Ainsi, lors de l'institution du sacrement de pénitence, le Seigneur prononça ces paroles (*Jean*, XX, 22) : « Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis, etc. » Et avant d'entrer dans l'apostolat qu'il allait leur confier, il les engagea d'attendre à Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu la force du Saint-Esprit qui allait descendre sur eux.

[2] Jésus-Christ disait à Nicodème (*Jean*, III, 5) : « Si un homme ne renaît

Voilà ce qu'on appelle l'opération justifiante du Saint-Esprit.

DÉVELOPPEMENTS.

Cette opération justifiante du Saint-Esprit, l'Église l'appelle dans son langage la *grâce sanctifiante*. Par le mot grâce [1], pris dans un sens général et étendu, on entend toute espèce de faveur imméritée que nous recevons de Dieu. Dans ce sens, tout bien, soit spirituel, soit corporel, que nous possédons, est une grâce; et les Anges, aussi bien que les hommes, sont des créatures de la grâce de Dieu.

Dans un sens plus restreint, on comprend sous ce nom cette force que Dieu nous communique, afin de nous rendre agréables à lui.

Relativement à cette grâce qui nous rend agréables à Dieu, nous devons examiner comment elle a été communiquée aux hommes et aux Anges eux-mêmes avant la chute originelle, et comment elle leur est communiquée après cette même chute par la miséricorde du Rédempteur. Dans le premier cas, elle s'appelle grâce de création, et elle consiste dans cette sainteté et cette justice originelle dans laquelle Dieu avait établi Adam (voir 1er vol., p. 361 et suiv.), et qui fut perdue par la faute de nos premiers parents (voir p. 393).

Dans le second cas, cette grâce, qui nous a été recouvrée par le Sauveur après la chute originelle, est appelée (à cause de sa haute efficacité) grâce sanctifiante ou grâce de rédemption.

La grâce de rédemption est donc en général un don intérieur et surnaturel qui nous est communiqué par le Saint-Esprit, en vue des mérites de Jésus-Christ, dans l'ordre de notre salut, et afin de nous rendre agréables à Dieu.

On la divise communément en grâce SANCTIFIANTE et en grâce ACTUELLE.

(par le baptême) de l'eau, et (par la grâce) du Saint-Esprit, etc. : » paroles qui indiquent clairement que c'est le Saint-Esprit qui produit cette union mystérieuse de la grâce invisible avec les signes sensibles.

1 « Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés . . . par l'Esprit de notre Dieu » (I *Cor.*, VI, 11).

La grâce SANCTIFIANTE est cette force intérieure et surnaturelle du Saint-Esprit par laquelle la plénitude des fruits de la Rédemption est appliquée à ceux qui ont besoin d'être rachetés, ou par laquelle l'homme est justifié et sanctifié ; par laquelle, de pécheur qu'il était, il devient juste ; d'ennemi de Dieu, ami de Dieu ; d'enfant de la colère divine, enfant de l'amour divin et héritier du ciel [1]. Cette grâce sanctifiante est déjà communiquée aux enfants dès leur baptême : ils la reçoivent sans leur coopération. Par le baptême, ils sortent de l'état de péché dans lequel ils étaient nés sans qu'ils le sussent et qu'ils y contribuassent (*Péché originel*, 1er vol., p. 432), et ils sont établis dans la condition d'enfants de Dieu, c'est-à-dire régénérés spirituellement. (Si un homme ne renaît (par le baptême de l'eau) et par la grâce du Saint-Esprit, etc., *Jean*, III, 5 ; donc, par un raisonnement analogue, celui qui renaît peut entrer dans le royaume des cieux : il faut donc être exempt de péché, et devenir agréable à Dieu).

Mais dès que l'homme est parvenu à l'âge de raison, et qu'il peut faire usage de sa liberté, il doit, en exerçant les facultés de sa volonté et de son intelligence d'une manière agréable à Dieu, s'affermir lui-même dans la condition d'enfant de Dieu où il est entré par le baptême ; il faut qu'il soit alors un membre actif, et non plus seulement un membre privilégié de la grande famille de Jésus-Christ. De même que dans le premier homme la justice et la sainteté dans lesquelles il avait été établi originairement par la grâce de création devaient, par l'épreuve de la liberté ou de la libre détermination de l'homme, devenir son œuvre personnelle et constituer ainsi son propre mérite ; de même l'homme devait aussi, par son action personnelle, se rendre digne de la justice et de la sainteté qu'il avait recouvrées par la grâce de la Rédemption, et les tranformer par sa propre coopération en son mérite personnel.

Mais, comme les forces de l'intelligence et de la volonté ont

[1] On la nomme aussi grâce habituelle, parce qu'elle produit un état permanent (*habitus*) de justice et de sainteté, ou grâce justifiante ; et les effets qu'elle produit dans l'homme se résument dans le terme de justification, laquelle n'est pas seulement un état exempt de péché, mais encore un état de sainteté général.

été, sinon entièrement dé ruites, du moins notablement affaiblies par le péché originel (*Cf.* p. 404, 1er vol.), l'homme a constamment besoin non-seulement de secours humains (comme pour l'éducation), mais encore d'une assistance divine ; et c'est ce qu'on appelle grâce particulière (actuelle). Elle consiste dans ce secours intérieur et surnaturel du Saint-Esprit, nécessaire à l'homme pour toute espèce de bonne pensée, de bonne résolution, de bonne parole et de bonne œuvre.

« C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, comme il lui plaît » (*Philipp*, II, 13).

Quant à cette grâce ACTUELLE, comme en tout acte agréable à Dieu on rencontre trois circonstances : le commencement de l'acte, le moment où l'acte s'opère et la fin de l'acte, cette grâce [1] se divise en trois espèces :

a. La grâce *prévenante* est appelée ainsi parce qu'elle éveille et excite en nous de bonnes pensées et de pieuses résolutions, et qu'elle prévient en quelque sorte notre activité. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ces paroles de l'Apôtre (II *Cor.*, III, 5) : « Nous ne sommes pas capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée, mais c'est Dieu qui nous en rend capables ; » de même que ce passage des Actes des apôtres (XVI, 14) : « Le Seigneur ouvrit le cœur à Lydie pour entendre ce que Paul disait. » Cette grâce s'appelle aussi grâce excitante.

Exemples servant à prouver comment la grâce ramène à Dieu l'homme qui s'en était éloigné (*Cf.* CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 86, *d.*, voir aussi les 2e et 3e vol.).

[1] Cette grâce est appelée actuelle, parce que nous ne la recevons pas, comme la grâce sanctifiante, dès notre première justification, mais seulement au moment de l'action, quand nos facultés sont arrivées à leur développement propre et individuel, ou au moment même de la nécessité, alors que nous en avons réellement besoin ; et aussi parce qu'elle n'agit que transitoirement, et n'influe sur notre âme que pour certaines pensées et certaines actions particulières. On la divise encore, selon qu'elle agit prochainement sur notre intelligence ou sur notre volonté, en grâce de l'intelligence ou grâce de la volonté.

b. La seconde est la grâce *concomitante.* On l'appelle ainsi, parce qu'elle soutient l'homme dans l'exécution des bonnes résolutions qu'il a prises, selon ces paroles de l'Apôtre (*Hébr.*, XIII, 21) : « Que le Dieu de paix... vous rende disposés à toute bonne œuvre, afin que vous fassiez sa volonté, lui-même faisant en vous ce qui lui est agréable par Jésus-Christ » (c'est-à-dire par la grâce qu'il a méritée). — Enfin la grâce se divise encore :

c. En grâce *subséquente*, parce qu'elle aide l'homme à mener à bonne fin le bien qu'il a commencé. C'est dans ce sens que saint Paul écrit (*Phil.*, I, 6) : « Celui qui a commencé en vous le saint ouvrage (de votre salut), l'achèvera et le perfectionnera[1]. »

Il est inutile de faire observer que les hommes qui vivaient avant la Rédemption opérée par le Sauveur participaient aussi à cette grâce particulière et actuelle, à cause du Sauveur qui devait venir. Car, le premier couple humain devant, à cause du Sauveur, continuer non-seulement à exister, mais encore à propager le genre humain, les hommes avaient d'autant plus besoin d'un secours d'en haut qui les soutînt dans leurs actions et les aidât à les mener à bonne fin, que non-seulement les forces de leur intelligence et de leur volonté étaient affaiblies, mais encore que leur activité avait pris une fausse direction, et avait suivi des voies détournées (*Cf.* 1er vol., p. 395). Nous en avons pour preuve la conduite exemplaire de tant d'hommes vertueux qui vivaient dans l'Ancien Testament, et tant de nobles caractères du monde païen[2]. Nous nous conten-

[1] Outre les deux espèces de grâces que nous avons mentionnées (la grâce actuelle et la grâce sanctifiante), il y a encore les dons extraordinaires de la grâce, qu'on appelle grâces libres ou dons gratuits (*gratis datæ*). Ces dons ne sont pas accordés à tous, mais seulement à ceux dont la divine Providence veut se servir pour être les instruments de la conversion des autres. Tels sont : le don des miracles, le don des langues, et surtout ce qu'on appelle les *charismata* (*Cf.* I *Cor.*, XII, 4). — Voir pour les exemples le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 281 et suiv.

[2] Les païens eux-mêmes reconnaissaient la nécessité d'un secours supérieur et le besoin de coopérer à la vertu. Ainsi Juvénal (*Satyr.* X) écrivait : « On doit prier qu'une âme saine reste dans un corps bien portant. » Sénèque disait à son tour (Ep. 54, *de Vitâ beat.*) : « Sans Dieu, personne ne peut être bon. Quand l'âme s'élève au-dessus des choses de la terre, elle est

terons de citer ce passage (*Jérém.*, XXXII, 40) : « J'imprimerai ma crainte dans leur cœur, afin qu'ils ne se retirent point de moi » (*Cf.* Ps. XXXI, 8. — *Jes.*, LIV, 13).

Relativement aux sept DONS du Saint-Esprit, que le prophète Isaïe (II. 2) avait déjà prédits occasionnellement, lorsqu'il avait dit que le Messie naîtrait de la race de David (*Cf.* 1er vol., p. 440), et dont il annonçait que le Sauveur serait orné [1], remarquons ici que, d'après le passage du prophète, on peut les classer parmi les dons extraordinaires de la grâce dont était revêtue la force intellectuelle et morale du Christ (considérée selon sa nature humaine), dons qui sont aussi communiqués à ceux qui sont spécialement choisis pour être les instruments de la propagation de la doctrine du salut et de la grâce de Rédemption. Dans ce sens, les sept dons du Saint-Esprit seraient la même chose que les *Charismata* (*Cf.* I *Cor.*, XII, 4 et 8). Mais, comme ils sont mentionnés dans la plupart des catéchismes, et qu'ils paraissent être rangés parmi les dons ordinaires de la grâce, et comme produisant les effets spéciaux de la grâce particulière (actuelle), on peut, dans les instructions qui s'adressent à la jeunesse et au peuple, ou les réunir en deux grandes classes générales, savoir : en dons qui éclairent l'intelligence (*dona intelligentiæ*), tels que les dons de sagesse, d'intelligence, de conseil et de science ; et en dons qui fortifient et excitent la volonté (*dona voluntatis*), comme les dons de force, de piété et de crainte de Dieu ; ou bien encore établir une classification plus détaillée, comme nous allons le faire ici.

Le *don de sagesse* est cette opération particulière de l'Esprit-Saint, par laquelle il donne aux pensées et aux actions une direction plus élevée, et nous fait chercher et trouver, contrairement aux sages du monde, ce qui rend éternellement heureux (Exemples : la conduite des Saints en général).

Le *don d'intelligence* est un secours du Saint-Esprit au moyen

retenue par Dieu. Elle pourrait à peine s'élever au-dessus du cloaque de ce monde, si Dieu ne lui tendait la main. » — Chez les Chinois, Schuking disait : « C'est le propre de Hoang-Spangli (le souverain Seigneur) de répandre dans l'homme la connaissance du vrai et l'amour du bien, pour l'aider à ne pas s'éloigner de la raison. »

[1] « Et l'esprit de Jéhovah reposera sur lui (sur ce nouveau rejeton), l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, etc. »

duquel l'homme parvient à se faire une juste idée de ses rapports avec Dieu et avec les créatures, à se composer un trésor céleste avec des moyens tout terrestres (Exemples : L'abeille qui compose son miel avec des fleurs amères ; les apôtres, Zacchée).

Le *don de conseil* nous apprend à choisir dans les conjonctures difficiles le parti le plus convenable, et dans les situations embarrassantes les moyens les plus salutaires. C'est un degré plus élevé que le don d'intelligence (Ex. : saint Paul lors du naufrage. — Catéch. histor., 3e vol., p. 387 et 463).

Le *don de force* donne le courage de poursuivre avec fermeté et persévérance le but qu'on s'est proposé d'atteindre, et de surmonter tous les obstacles que l'on rencontre (*Cf.* exemples et comparaisons, Catéch. histor., 3e vol., p. 398).

Le *don de science* consiste à savoir profiter, tant pour soi que pour les autres, par l'usage judicieux des trois premiers dons, des moyens de salut dans l'ordre voulu par le Saint-Esprit.

Le *don de piété* est un degré élevé de perfection morale, qui fait que nous réprimons toutes nos inclinations et nos penchants au péché, et où l'âme ne trouve plus de plaisir et de satisfaction que dans le service de Dieu (Exemples : Moïse, Samuel, David, Salomon, Daniel, saint Jean-Baptiste, les apôtres et les docteurs de l'Eglise).

Le *don de crainte* de Dieu est une sainte et salutaire frayeur en vertu de laquelle la toute-puissance divine, sa science et sa sainteté nous inspirent une vigilance continuelle, nous font craindre de déplaire au Seigneur et de manquer l'éternité à laquelle nous aspirons. Comme elle est « le commencement de la sagesse » (*Prov.*, I, 7), elle n'abandonne jamais le vrai serviteur de Dieu, qui, selon l'avertissement de l'Apôtre (*Phil.*, II, 12), « opère son salut avec crainte et tremblement. » — « La crainte du Seigneur, dit saint Bernard, est la meilleure flèche dont on puisse se servir pour amortir les désirs de la chair et pour sauver son âme. » Saint Paul lui-même déclarait avec tremblement que, bien qu'il ne se sentît coupable de rien, il ne se croyait pas pour cela justifié (I *Cor.*, IV, 4)[1].

[1] Nous parlerons des devoirs envers le Saint-Esprit, envisagé comme dispensateur des dons, lorsque nous traiterons des Sacrements, et en particulier de la Confirmation.

3° Enfin le Saint-Esprit devait diriger et conduire le royaume établi par Jésus-Christ sur la terre, la communauté des fidèles rachetés par Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Église, envisagée comme formant un tout complet (le corps mystique de Jésus-Christ 1 *Cor.*, XII, 13), afin que, chaque membre étant par rapport au tout, et le tout par rapport à chaque membre, placé et maintenu dans une salutaire activité, fût préparée pour le royaume de la transfiguration la réunion de la famille de Dieu sur la terre avec le royaume de Dieu dans l'éternité.

Voilà ce que l'on peut appeler l'opération dirigeante du Saint-Esprit.

Cette triple opération, éclairante, justifiante et dirigeante, du Saint-Esprit atteignit pour la première fois la plénitude de sa force le jour de la Pentecôte. Car, non-seulement ceux que Dieu avait établis pour prêcher l'Evangile furent éclairés, mais encore trois mille assistants furent baptisés par eux, et par conséquent justifiés, et tous ne formèrent plus qu'une communauté, n'ayant « qu'un cœur et qu'une âme; » union qui arriva à son expression extérieure la plus magnifique par la communauté des biens (*Act.*, XLIV et 4, 32).

De même qu'à l'époque de la fête de Pâques, fête que les Juifs célébraient en mémoire de ce qu'ils avaient été délivrés de l'Ange exterminateur et de la servitude d'Egypte, Jésus-Christ avait répandu son sang pour satisfaire à son Père, et avait, par ce sacrifice, délivré l humanité de l'Ange exterminateur de l'enfer et de la servitude spirituelle de Satan; de même, au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit commença son triple ministère. Les Juifs solennisant ce jour tout à la fois comme fête commémorative de la proclamation de la loi sur le Sinaï, et comme fête de la moisson, il était convenable qu'en ce jour-là aussi la loi nouvelle, la loi de grâce, fût annoncée publiquement pour la première fois, que la nouvelle alliance entrât en vigueur, et qu'on offrît au Seigneur les prémices

de la moisson (les trois mille qui furent convertis) mûrie sur le champ acheté et arrosé avec le sang du Fils de Dieu.

Ce glorieux événement de la Pentecôte peut aussi être considéré comme la contre-partie de ce qui se passa lors de la construction de la tour de Babel. De même, en effet, que ce monument de l'orgueil des hommes fut renversé par le souffle de Dieu, que les langues des hommes se confondirent et que le genre humain, jusqu'alors parfaitement uni, se divisa en plusieurs nations; de même, au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit renverse de son souffle puissant tout ce qui s'oppose au progrès de l'œuvre fondée par Jésus-Christ: les langues, jusqu'alors multiples, n'en forment plus qu'une seule, intelligible pour tous[1], et les différents peuples ne constituent plus, dans la personne de leurs représentants qui sont là présents, qu'une famille, un peuple de Dieu. — Enfin, l'Eglise, qui célèbre la fête de son institution le jour de la Pentecôte, est réellement, et dans le sens le plus complet, ce que voulait être la tour de Babel : c'est-à-dire un véritable édifice qui, s'élevant jusqu'au ciel, réunit le ciel à la terre, renferme tous les peuples, les rassemble et les maintient dans leur unité. C'est de la fondation de cet édifice, de sa conservation et de son développement sous l'action du Saint-Esprit, ainsi que de son organisation intérieure, que nous allons traiter dans l'article suivant.

[1] Le don des langues, que le Seigneur avait déjà mis expressément au rang des dons qu'il avait promis (*Marc*, XVI, 18), et qui se renouvelait fréquemment dans les temps apostoliques (Consulter aussi le CAT. HISTOR., 1er vol., pag. 281 et suiv.), revêtit, le jour de la Pentecôte, une forme spéciale et unique. Chacun des étrangers qui étaient présents (on admet généralement qu'ils parlaient sept langues différentes) entendait les Apôtres dans la langue de son pays. Les uns prétendent que le miracle ne s'opérait que dans ceux qui parlaient, de telle sorte que les Apôtres avaient le don de parler des langues qu'ils n'avaient jamais apprises; les autres soutiennent que le miracle avait lieu à la fois dans ceux qui parlaient et dans ceux qui entendaient, de façon que ceux d'entre les auditeurs qui étaient le mieux disposés, emportés par la force de l'Esprit qui soufflait alors, comprenaient le langage extatique des Apôtres (langage surhumain) aussi facilement que si ces derniers eussent parlé dans leur propre langue; tandis que ceux qui étaient moins bien disposés n'entendaient que des sons inintelligibles que, dans leur sacrilége ironie, ils comparaient au bégaiement d'hommes qui sont pris de vin. La première hypothèse est la plus généralement admise.

NEUVIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

DE L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

Introduction.

L'expression de « royaume de Dieu » ou « royaume des cieux » est prise dans l'Evangile dans un triple sens :

On entend principalement par ce mot le lieu où les élus reçoivent la récompense éternelle due à leurs mérites, c'est-à-dire le « ciel », comme lorsque Jésus-Christ nous enseigne cette prière : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » ou dans le sens de ces paroles que Jésus-Christ, après avoir prophétisé à ses partisans les persécutions qui leur étaient réservées, leur adressa pour les consoler : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car votre récompense est grande dans le « ciel » (*Matth.*, x, 12).

On entend aussi par royaume de Dieu « le règne de la volonté divine dans le cœur de l'homme. » Le Sauveur, interrogé un jour par les Pharisiens qui lui demandaient quand viendrait le royaume de Dieu, leur répondit : « Le royaume de Dieu ne viendra point avec un éclat qui le fasse remarquer. Et on ne dira point : Il est ici, ou il est là ; car le royaume de Dieu est au dedans de vous » (*Luc*, XVII, 20). Le Seigneur voulait dire par là que notre cœur est le siége du royaume de Dieu, que c'est là que la vérité et la grâce

doivent triompher de l'erreur et de la séduction des sens, et que l'homme agissant avec foi et amour doit accomplir par des œuvres réelles la volonté et la loi de Dieu [1].

Enfin, et c'est l'acception la plus usitée, l'Evangile comprend sous la dénomination de « royaume des cieux », l'Eglise, ce royaume de Dieu sur la terre où est déposé le trésor des mérites de la rédemption de Jésus-Christ, et qui doit être ouvert par le Saint-Esprit et par les organes qu'il a établis, aux hommes qui ont besoin d'y puiser. Ce royaume, il est vrai, n'est pas de ce monde, mais il est dans ce monde (*Jean*, XVIII, 36). C'est dans ce sens que le Sauveur parle du royaume des cieux, lorsqu'il le compare à un champ, où à côté du bon grain croît le mauvais grain semé par l'ennemi, ou lorsqu'il le compare à un filet de pêcheur renfermant de bons et de mauvais poissons; ou enfin lorsqu'il assimile son origine, son développement et son extension à un grain de sénevé.

I.

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

Dans toute espèce de royaumes on trouve des gouvernants et des gouvernés, des maîtres et des sujets, des pasteurs et des ouailles. Ainsi en est-il du royaume de Dieu sur la terre.

[1] C'est dans le sens de triomphe de la vérité divine et de la grâce dans l'homme, que le Sauveur entendait l'expression de « royaume des cieux, » lorsqu'il (*Matth.*, XIII, 33) le comparait au levain qu'on met dans trois mesures de farine, pour opérer la fermentation complète de cette dernière (Voir l'explication de la comparaison, p. 62 - note).

Lorsque le Sauveur retourna auprès de son Père, il établit, pour le représenter dans son royaume, un double ministère, correspondant à sa double nature. En sa qualité de Fils de Dieu, il voulut être remplacé par la troisième Personne divine, par le Saint-Esprit ; et en sa qualité d'enfant des hommes, par des hommes choisis dans la masse du genre humain, par les apôtres. Car de même que c'est dans l'union de la divinité avec une nature tirée du genre humain qu'il avait accompli l'œuvre de la rédemption, c'est dans l'union de l'activité divine (du Saint-Esprit) avec l'activité humaine, qu'il voulut la continuer et en faire le patrimoine commun de l'humanité déchue.

Le ministère exercé sur la terre au nom de Jésus-Christ est donc aussi une unité, comme Jésus-Christ lui-même en tant que Dieu-Homme ; mais ce n'est pas une union personnelle (union des natures constituant une personne hypostatique) ; c'est une réunion de forces divines et humaines tendant vers un même but (union dynamique). La double personnalité (savoir celle du Saint-Esprit et celle des hommes choisis par Jésus-Christ pour le remplacer) demeure intacte ; mais l'action de cette double personnalité se résume en une seule et unique opération (communication de la vérité et de la grâce).

Néanmoins, bien que cette réunion du double ministère exercé au nom de Jésus-Christ ne soit pas une union hypostatique, elle ne saurait être qualifiée d'union morale, car elle se distingue de celle-ci par un caractère propre et vraiment miraculeux. L'union morale est celle qui existe entre égaux ayant les mêmes sentiments et les mêmes vues. Elle ne peut exister que pendant que cette conformité existe ; tandis que le double ministère exercé au nom de Jésus-Christ est une union théandrique et indissoluble, qui durera jusqu'à la fin du monde ; union tellement unique, que la vérité divine, quelle que soit d'ailleurs la facilité qu'il y ait pour l'homme de tomber, comme

homme, dans l'erreur, se conservera toujours dans toute sa pureté dans le ministère exercé par les hommes au nom de Jésus-Christ (l'Eglise enseignante), sera expliquée et proclamée infailliblement (sans qu'il y ait possibilité de se tromper); la grâce divine sera dispensée vraiment et validement par les sacrements à ceux qui les recevront, quand même il y aura indignité complète de la part de ceux qui les administreront.

De ce premier ministère divin exercé au nom de Jésus-Christ, et de ce que les bienfaits de la Rédemption, ainsi que le but qu'ils aident à atteindre (la justification et la sainteté de l'homme) sont d'une nature toute spirituelle, il résulte que le royaume de Jésus-Christ, bien qu'il soit sur la terre, n'est pas cependant de la terre, n'est pas un royaume terrestre, mais un royaume spirituel.

Du second ministère humain exercé au nom de Jésus-Christ, ministère par lequel le Seigneur, ayant fondé son royaume pour le salut et le bonheur de ceux qui sont encore sur la terre, c'est-à-dire de l'humanité visible, il a attaché la communication de sa vérité à des paroles sensibles (à la prédication et non pas seulement à l'illumination intérieure), et lié la dispensation de la grâce de la rédemption à des signes visibles (aux sacrements), résulte la note de la visibilité de l'Eglise de Jésus-Christ[1]. En un mot, comme le double ministère exercé sur

[1] Les prétendus réformateurs du seizième siècle s'étant séparés, par orgueil révolutionnaire, du représentant légitime du ministère humain exercé au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire du pape et des évêques qui lui sont subordonnés, et n'ayant pas osé cependant se dire autorisés de Dieu pour être les lieutenants de Jésus-Christ, et encore moins se donner un caractère légitime, il ne leur resta plus qu'à nier effrontément l'existence du ministère humain exercé sur la terre au nom de Jésus-Christ, et avec lui la visibilité de l'Eglise. De la sorte ils durent nécessairement, comme ils ne voulaient pas nier aussi le ministère divin exercé sur la terre au nom de Jésus-Christ (par le Saint-Esprit), faire de l'homme pris individuellement l'organe du Saint-Esprit et l'interprète infaillible de la révélation divine. Mais comme ils voulaient revendiquer pour eux, en matière d'enseignement, une certaine primauté et préséance, ils se trouvèrent en contradiction manifeste, tant avec eux-mêmes qu'avec ceux qui, se prévalant de l'inspiration privée, expliquèrent la parole divine autrement qu'ils ne le faisaient.

la terre au nom de Jésus-Christ correspond à la double nature de Jésus-Christ, ainsi la double propriété de l'Eglise, qui consiste en ce qu'elle est à la fois un royaume spirituel et visible, correspond à la double nature de l'humanité.

A. *Election d'un représentant humain de Jésus-Christ.*

Pendant les trente ans que Jésus Christ consacra à la propagation de sa doctrine, il ne se contenta pas seulement de prêcher, mais il travailla encore à réunir autour de lui des croyants qu'il prit sous sa sauve-garde et sous sa direction toute spéciale, jetant ainsi les premiers fondements de son Église, cette famille visible de Dieu sur la terre.

La majorité de ces croyants était composée de gens du peuple et sortait de la classe des simples ouvriers ; cependant le Sauveur acquit aussi de fidèles partisans dans les rangs plus élevés de la société, comme nous le voyons par l'exemple de Lazare et de ses sœurs, et par celui des conseillers Nicodème et Joseph d'Arimathie. Quant à l'étendue du troupeau que le bon Pasteur avait lui-même réuni autour de lui pendant son passage sur la terre, bien que les Evangiles n'en fournissent pas l'indication précise, nous savons qu'il n'était pas très-petit, comme il ressort d'un passage de l'apôtre saint Paul, où il est dit (I *Cor.*, XV, 6) « que le Seigneur, après sa résurrection, apparut en une seule fois à plus de cinq cents frères. »

Ce qui est admis par les Evangélistes comme un fait hors de contestation, c'est que, outre ses apôtres, le Sauveur s'associa encore quelques hommes dévoués (disciples), parmi lesquels il en choisit douze [1] qu'il

[1] De même que le peuple d'Israël avait reçu dans les fils de Jacob douze

appela du nom d'apôtres, et dont les noms sont indiqués (*Luc*, XXI, 13-17, et *Matth.* X, 2-5). En employant la dénomination d'apôtres (messagers), le Seigneur voulait désigner, au moins pour ce qui concerne l'enseignement, un ministère de représentation; car les paroles suivantes indiquent qu'il les considère comme ses délégués : « Allez et prêchez... Qui vous écoute, m'écoute » (*Matth.*). Et avant de retourner dans le sein de son Père, il les accrédita en leur disant : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie » (*Jean*, XX, 21).

Ces pleins pouvoirs embrassaient le ministère de docteurs, de prêtres et de pasteurs. Le triple ministère de Jésus-Christ devait, en effet, être continué collectivement (par une opération simultanée) dans le ministère humain exercé au nom de Jésus-Christ; et de même que l'action du Saint-Esprit, comme nous l'avons vu, était triple (éclairante, justifiante et dirigeante), de même l'activité des apôtres devait revêtir un triple caractère.

Les paroles par lesquelles Jésus-Christ confia à ses apôtres ce triple emploi sont claires et positives. Ainsi, pour la charge de docteurs, il leur dit : « Allez par toute la terre, et instruisez les peuples (*Matth.* XVIII); — prêchez l'Evangile à toute créature » (*Marc*, XVI). — Pour les fonctions de prêtre : « Baptisez au nom, etc.; » pour l'administration de l'eucharistie : « Faites ceci en mémoire de moi; » pour celle du sacrement de

chefs qui devaient être la souche corporelle de plusieurs nations, de même « le peuple saint » de la nouvelle alliance (1 *Pierre*, XI, 9) devait aussi recevoir douze chefs spirituels destinés à être les fondements de tout un nouveau peuple (*Cf.* 1er vol., p. 137).

pénitence : « Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis, etc.; » — pour le ministère de pasteurs [1] : « Tout ce que vous lierez sur la terre, etc. » Le mot lier signifie autant qu'imposer une obligation, et délier, autant que délivrer de cette obligation.

De même qu'autrefois Dieu adjoignit à Moïse soixante-dix hommes parmi les anciens du peuple pour être ses coopérateurs et ses soutiens (*Deut.*, XI, 16), de même Jésus-Christ associa aux apôtres soixante-dix collaborateurs choisis parmi ses disciples, qui, comme les apôtres, se rendraient dans toutes les villes et les villages où il devait lui-même passer, pour lui servir de hérauts et de précurseurs, et afin d'être initiés par lui aux fonctions de l'apostolat (*Luc*, X, 1). C'était une espèce d'école préparatoire qui devait les disposer aux fonctions de docteurs, un exercice qui avait pour but de leur frayer les voies à leur vocation future, vocation pour laquelle ils ne furent solennellement consacrés et pleinement acceptés que le jour de la Pentecôte [2].

Les apôtres eux-mêmes, avant d'avoir reçu le Saint-Esprit, ne se faisaient pas une juste idée de leur vocation et des devoirs que leur imposait leur mission : ils croyaient, comme le reste des Juifs, que le royaume du Messie serait un royaume terrestre, et ils s'imaginaient

[1] La charge de pasteur et celle de roi, dans Jésus-Christ, sont identiquement la même, parce que, d'après le langage des Orientaux, les rois sont souvent appelés « pasteurs des peuples; » cette dénomination se rencontre aussi dans l'Iliade d'Homère.

[2] On pourrait encore donner aux relations que les disciples eurent pendant trois ans avec Jésus-Christ, le nom de « noviciat, » et l'inauguration solennelle de leur ministère public le jour de la Pentecôte, leur « profession » apostolique.

qu'ils y occuperaient d'honorables et magnifiques emplois. Mais après la descente de Saint-Esprit, ils n'hésitent point à se proclamer hautement les lieutenants de Jésus-Christ, appelés à continuer, avec l'assistance du Saint-Esprit, le triple ministère du Messie ; car ils affirment « qu'ils exercent la charge d'ambassadeurs de Jésus-Christ » (II *Cor.*, v, 20), « qu'ils prêchent la sagesse de Dieu » (II *Cor.*, II, 7), « qu'ils sont les serviteurs du Christ, et les dispensateurs des divins mystères, » qu'ils sont des « prêtres » (I *Pierre*, v, 1) et des « pasteurs » (*Eph.*, IV, 11).

B. *Election d'un chef suprême dans le ministère humain exercé au nom de Jésus-Christ.*

Comme il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême, ainsi il ne doit y avoir qu'un chef suprême ; car dans le gouvernement la forme monarchique n'est la plus ancienne sur la terre que parce qu'elle est la plus naturelle, qu'elle est constituée d'après le modèle de la famille, et qu'elle trouve sa justification dans tous les êtres de la nature [1]. Elle est aussi la plus sûre, en supposant les capacités intellectuelles et morales dans celui qui en est revêtu. Tous les ouvrages et toutes les entreprises des hommes, tels que la construction des édifices, la conduite des guerres, ne se font que sous la direction d'un seul chef. — Comme royaume spirituel, l'Eglise possède déjà dans

[1] Pour en citer quelques exemples, tout le système planétaire tourne autour d'un seul soleil ; et le cercle, malgré le nombre infini de ses rayons, n'a qu'un seul centre, qui est à la fois l'unique point de départ et l'unique point de réunion.

son gouvernement la forme monarchique dans la personne de Jésus-Christ, qui est et sera éternellement son unique Chef. Néanmoins, comme l'Eglise doit être un gouvernement du Christ ayant son existence sur la terre, il faut qu'il soit en même temps un gouvernement visible : d'où il suit que celui qui est investi de la souveraine puissance monarchique doit nécessairement être visible.

Or, que Jésus-Christ ait réellement élu et établi, et cela dans la personne de Pierre, le premier chef visible de son Eglise, c'est ce qui résulte évidemment de ce que nous allons dire.

Déjà, dès la première entrevue que Jésus-Christ eut avec Simon (*Jean*, I, 43), fils de Jonas, il lui donna le nouveau nom de Pierre : dénomination des plus significatives, et qui indique les sublimes fonctions auxquelles il allait être appelé [1].

Voici comment saint Matthieu raconte l'élection du chef suprême de l'Eglise (*Matth.*, XVI, 13-19) : « Jésus étant venu aux environs de Césarée de Philippe, il interrogea ses disciples et leur dit : Que disent les hommes qu'est le Fils de l'homme? Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean ; les autres, Elie ; les autres, Jérémie, ou quelqu'un des (anciens)

[1] Ce changement de nom se rencontre fréquemment dans la sainte Ecriture. Ainsi « Abram » (père sublime) fut changé en « Abraham » (père de la multitude), parce que Dieu l'avait choisi pour être le père d'une race nombreuse (*Gen.*, XVII, 5); Jacob reçut le nom d'Israël (qui combat avec Dieu) (*Gen.*, XXII, 28). Relativement à saint Pierre, il est à remarquer que le Seigneur l'appelle par son premier nom (Simon) dans toutes les circonstances où il est exposé personnellement à rester en deçà de sa haute mission, ou quand il a réellement manqué. Par exemple, lorsqu'il le trouve endormi sur la montagne des Oliviers (*Marc*, XIV, 37), ou qu'il lui fait voir combien sont dangereuses les attaques du démon (*Luc*, XXII, 31).

Prophètes qui est ressuscité. Jésus leur dit : Et vous autres, qui dites-vous que je suis ? Simon Pierre, prenant la parole, lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui repartit : Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean; car ce n'est point la chair ni le sang (dans le langage oriental, votre perspicacité naturelle) qui vous ont révélé ceci ; mais mon Père, qui est dans le Ciel (vous avez été honoré par mon Père d'une révélation spéciale, et marqué entre tous comme un vase particulier d'élection); et moi je vous dis en (récompense de votre confession et comme preuve de votre prééminence) que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer (en langue orientale, toutes les forces de Satan et de ses suppôts [1]) ne prévaudront point contre elle ; et je vous donnerai les clefs du royaume des Cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le Ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel. »

DÉVELOPPEMENTS.

Les protestants prétendent que ce n'est pas Pierre, comme individu, mais sa foi en la divinité du Christ que le Sauveur a déclaré être le fondement de son Eglise, laquelle, selon eux, est un royaume invisible et purement spirituel. Mais Jésus-Christ se sert du mot « Eglise » (*ecclesia*), qui correspond au mot hébreu « Kahal », lequel signifie : communauté visible des Israélites (*Lévit.*, IV, 13). Il semble avoir évité à dessein de se servir de l'expression royaume des cieux, qui a plusieurs significations. Or, si l'expression d'Eglise signifie ici une communauté

[1] Les portes étaient, en Orient, la partie la plus solidement fortifiée de toute la ville. C'est là qu'on rendait la justice, et qu'on exerçait la puissance souveraine. Voilà pourquoi le mot « porte » est souvent pris dans le sens de puissance. Aujourd'hui encore on dit, en parlant de l'empire ottoman : « la sublime Porte. »

visible, qu'on compare à un édifice, il s'ensuit nécessairement que la pierre fondamentale de cet édifice visible doit être aussi une pierre visible ; et comme l'Eglise ne se compose pas de la foi, mais d'hommes ayant la foi, le principal appui de l'Eglise visible ne peut être que Pierre, c'est-à-dire un homme ayant la foi.

Néanmoins l'Eglise de Jésus-Christ ne devait pas seulement avoir la solidité d'un édifice qui repose sur un rocher, et être mise à couvert des attaques du dehors ; elle devait encore, comme une famille, être bien administrée à l'intérieur. Or, cet office d'administrateur suprême, le Seigneur le confia à Pierre, par la remise des clefs. Il est manifeste que les paroles de Jésus-Christ font allusion au passage d'Isaïe (XXII, 22), où, après avoir annoncé la chute de l'indigne ministre Sobna (15-19), le Seigneur prononça ces paroles : « En ce jour-là, j'appellerai mon serviteur Eliacim, fils d'Helcias... Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David [1] ; il ouvrira sans qu'on puisse fermer, il fermera sans qu'on puisse ouvrir. »

D'après ces paroles, la signification du pouvoir des clefs ne saurait être douteuse. De même, en effet, que dans l'Ancien Testament le dépositaire des clefs de la

[1] Le premier ministre ne recevait pas seulement, comme autrefois Joseph en Egypte (*Gen.*, XLI, 42), le sceau de l'Etat et un costume distinctif de son emploi, mais on lui plaçait encore une ou plusieurs clefs sur les épaules. Ces clefs avaient une forme différente des nôtres ; elles étaient courbées et ressemblaient à une faucille. On les considérait comme l'emblême de la puissance supérieure, mais déléguée (ministérielle). — Ces insignes de la dignité étaient aussi portés sur l'épaule par les Grecs, par exemple, par la prêtresse Cérès (Callimach., *in Cer.*, IX, 45). Aujourd'hui encore les clefs sont regardées comme le symbole de la puissance : la remise des clefs à un vainqueur qui entre dans une ville conquise est une marque de la reconnaissance de sa souveraineté.

maison de David était revêtu de la puissance suprême, puissance néanmoins déléguée et représentative, parce qu'il s'agissait d'un Etat théocratique; de même dans la nouvelle alliance, Pierre reçut par la transmission des clefs la puissance suprême dans le ciel et sur la terre, mais puissance représentative, parce que Jésus-Christ lui-même demeure le Roi et le Chef invisible de l'Eglise.

A la vérité, les autres apôtres reçurent aussi de Jésus-Christ le pouvoir de lier et de délier (*Matth.*, XVIII, 18), mais ils le reçurent plus tard que saint Pierre. Quant au pouvoir des clefs, il est principalement attribué à ce dernier, c'est-à-dire que c'est lui qui, en dernier ressort, doit régler et prescrire tout ce qui est utile et nécessaire au gouvernement de l'Eglise, auquel participent aussi les apôtres et leurs successeurs.

Cette mission d'exercer réellement la puissance souveraine, saint Pierre la reçut après la résurrection du Seigneur, sous la forme d'un triple commandement (*Jean*, XXI, 15) : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. » Et de même que précédemment le Seigneur avait comparé son Eglise avec un édifice appuyé sur de solides fondements, et avec un royaume qui a besoin d'un administrateur prudent ; de même maintenant il l'assimile à un troupeau qui aura Pierre pour pasteur.

Que dans les passages cités Jésus-Christ ait établi saint Pierre le premier d'entre les apôtres, en sa qualité de chef suprême de son Eglise, c'est ce qui ressort de deux faits principaux, qu'on peut considérer comme les interprètes irrécusables des paroles du Seigneur. Le

premier, c'est que saint Pierre, immédiatement après l'ascension de Jésus-Christ, se montra comme le premier parmi ses collaborateurs, qu'il remplit les fonctions de chef suprême sans contradiction de la part des autres apôtres, et continua d'agir ainsi dans la suite [1]; le second, c'est que les Evangélistes, parmi lesquels deux étaient apôtres, et deux autres disciples des apôtres, le placent toujours à la tête des douze. Car, bien que Pierre n'eût pas été appelé le premier (*Jean*, I, 37), et ne fût pas le disciple bien-aimé du Seigneur (*Jean*, XIII. 23), néanmoins il occupe toujours la première place dans les Evangiles, où plusieurs, ou plutôt tous les apôtres, sont cités par leur nom (par exemple *Matth.*, X, 2) ; ou bien encore il y est nommé seul, tandis que les autres ne sont mentionnés que sommairement (p. ex., *Marc*, XVI, 7) : « Dites aux disciples et à Pierre, ou *Act.*, II, 14 : Pierre avec les onze »).

[1] Pierre complète de nouveau le nombre douze des Apôtres en en faisant élire un nouveau. Le jour de la Pentecôte, il apparaît comme premier prédicateur de l'Evangile, et se défend, lui et les siens, contre le soupçon d'ivrognerie. Il opère au nom de Jésus le premier miracle à la belle Porte du temple, et lorsque tous les Apôtres sont traînés devant le grand conseil, il porte la parole au nom de tous (*Act.*, IV, 8). C'est lui le premier qui prononce un jugement sur Ananie et Saphire (*ib.*, V, 3). C'est lui le premier qui accueille, par la conversion de Cornélius, les païens dans l'Eglise chrétienne (*ibid.*, 10). C'est lui le premier qui, dans le premier concile de Jérusalem, prend l'initiative dans la question relative à l'obligation de la loi ancienne (*ib.*, XV, 7). C'est lui que Paul va trouver à Jérusalem, et bien que ce dernier ait été appelé immédiatement par le Seigneur, il reste auprès de Pierre pendant quinze jours, et annonce aux fidèles sa communion avec Pierre (*Gal.*, I, 18, et II, 2).

C. *Perpétuelle durée du ministère de Jésus-Christ sur la terre, en tant que représenté par le souverain pontife.*

Selon la promesse faite à Abraham, son aïeul, tous les peuples de la terre devaient être bénis en Jésus-Christ, c'est-à-dire participer aux bienfaits de la Rédemption. Le royaume de Jésus-Christ devait être un royaume universel ; sa religion, une religion universelle, et l'Eglise fondée par lui, véritablement catholique (universelle) ; ce qui signifie qu'elle devait s'étendre à tous les temps et à tous les lieux, et embrasser tous les hommes.

Autant il était nécessaire, pour la continuation de l'œuvre que l'Homme-Dieu avait accomplie sur la terre, qu'il fût établi une institution divine et humaine, destinée à poursuivre l'œuvre de Jésus-Christ, comme nous l'avons montré plus haut ; autant il l'était que cette œuvre subsistât jusqu'à la fin des siècles. Il fallait qu'il y eût toujours des hommes éclairés d'en haut pour annoncer les vérités du salut, des dispensateurs des sacrements divinement consacrés, des chefs autorisés et envoyés du Ciel pour gouverner l'institution de salut ou le royaume du Messie.

La perpétuelle durée du ministère divin et humain exercé au nom de Jésus-Christ, ministère dont la nécessité se manifeste d'elle même, est formulée brièvement dans les paroles que le Seigneur prononça lorsqu'il eut chargé les apôtres d'enseigner et de baptiser partout en son nom (*Matth.*, XXVIII, 20) : « Et voilà

que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Autant les apôtres reconnurent avec évidence dans ces paroles que, pour la continuation de la mission qui leur était confiée, l'assistance divine (c'est-à-dire celle de Jésus-Christ dans la personne du Saint-Esprit) leur était assurée jusqu'à la fin du monde ; autant il est certain qu'il n'a dû venir à la pensée d'aucun d'eux que cette promesse signifiait qu'ils vivraient personnellement jusqu'à la fin du monde pour représenter Jésus-Christ. Tous, au contraire, durent comprendre que les expressions « avec vous » ne s'adressaient pas seulement à eux, mais encore à tous leurs successeurs dans le triple ministère.

Et c'est parce que les apôtres saisirent parfaitement les paroles de Jésus-Christ et ne crurent nullement qu'ils vivraient personnellement jusqu'à la fin du monde, que non-seulement ils se donnèrent des collaborateurs (par ex. les diacres) et des remplaçants (les anciens) dans les communautés fondées par eux (*Act.*, XIV, 22); mais qu'ils établirent et consacrèrent encore des successeurs, comme Paul consacra Tite et Timothée, Timothée à qui, dans l'attente de sa mort prochaine, il écrivait entre autres (II *Tim.*, IV, 5) : « Faites la charge d'un Evangéliste ; remplissez tous les devoirs de votre ministère ; car, pour moi, je suis comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être sacrifiée ; et le temps de ma mort approche. »

Si, en général, il était nécessaire que le ministère exercé au nom de Jésus Christ durât éternellement dans la personne des apôtres et de leurs successeurs, il n'était pas moins indispensable que la charge de chef suprême exercée par Pierre subsistât jusqu'à la fin des

temps dans la personne de ses successeurs; car pour réunir les différents peuples de la terre en une seule Eglise (assemblée), il fallait qu'il y eût un centre visible d'unité, un chef suprême, qui existât jusqu'à la fin du monde. Sans cela les partisans de Jésus-Christ seraient dégénérés et tombés à l'état de communautés distinctes et séparées. Jésus-Christ, qui est un Dieu d'ordre et de paix, n'avait rien tant à cœur que cette unité; aussi, selon la remarque de saint Jérôme (*ad Jovin.*, I, 14), « un seul d'entre douze fut choisi, afin que l'institution d'un chef éloignât toute occasion de schisme » (*schismatis occasio*). Le fondement posé dans la personne de Pierre devait donc continuer à subsister; le pouvoir des clefs qui lui avait d'abord été transmis devait continuer à être exercé, et la charge de pasteur suprême être prolongée, pour que l'édifice de Jésus-Christ ne s'écroulât pas, que son royaume ne fût pas en proie à la discorde et à la dissolution, et que son troupeau ne fût pas dispersé.

La permanence de ce fondement, la prolongation de ce pouvoir des clefs, l'exercice continu de la charge de pasteur suprême, a lieu dans la personne du successeur légitime de saint Pierre, dans l'évêque de Rome,— le Pape [1]; car c'est à Rome que Pierre a établi son siége de souverain pontife; c'est là qu'il est mort. C'est pourquoi, comme ce n'est pas la puissance, mais seulement la personne qui meurt, ses pleins pouvoirs (primauté) ont passé à ses successeurs légitimes.

[1] Le nom de « pape » (*papa*, saint père) était aussi donné autrefois aux évêques, notamment aux archevêques; mais depuis le cinquième siècle déjà cette qualification fut exclusivement donnée au souverain pontife de Rome, surtout par Ennodius, célèbre évêque de Paris, en 503.

DÉVELOPPEMENTS HISTORIQUES.

Que Pierre soit venu à Rome, et qu'il y ait subi, comme souverain pontife, la mort du martyre (en 68 après Jésus-Christ), avec saint Paul, c'est ce qui est attesté par des témoignages irrécusables. Ainsi, pour n'en citer que quelques-uns, saint Clément, son successeur et son contemporain, affirme, dans sa première Epître aux Corinthiens (ch. v), qu'il a souffert le martyre à Rome [1]. Tertullien écrit de son côté (*Præscript.*, c. xxxvi): « Combien elle est heureuse l'Eglise de Rome, à qui les apôtres ont donné avec leur sang toute leur doctrine, où Pierre est devenu semblable au Sauveur souffrant (par le crucifiement), et où Paul a été couronné par le genre de mort de saint Jean (par la décollation) : » — Et l'historien ecclésiastique Eusèbe (*Hist. eccl.*, ii, c. 25) : « Que Paul ait été décapité à Rome, et que Pierre y ait été crucifié, c'est ce qui est attesté par des documents historiques. Il n'y a pas jusqu'à une inscription qui se trouve encore aujourd'hui sur les tombes de Rome, qui ne confirme ce fait. » — Quant au titre d'évêque de Rome, les plus anciens écrivains l'attribuent à saint Pierre; ainsi, saint Epiphane (*Hæres*, xxvii) assure que saint Pierre est le premier dans la série des pontifes romains; Eusèbe (l. c, cap. 2) et saint Irénée (*Adv. hæres.*, lib. iii, c. 1) disent que, après le martyre de l'apôtre saint Pierre, saint Lin devint le chef de l'Eglise romaine; saint Jérôme écrit (*Script. eccl. catal.*) : « Saint Pierre, après avoir été à la tête de l'Eglise d'Antioche, se rendit à Rome et y occupa pendant vingt-cinq ans le siége épiscopal [2].

Un autre fait non moins avéré, c'est que les évêques de Rome ont toujours été reconnus pour successeurs du prince des apôtres, saint Pierre, et comme étant investis de la souveraine puissance dans l'Eglise. Nous nous contenterons d'en donner quelques preuves puisées dans l'antiquité chrétienne.

[1] *Cf.* Freiburg. *Kirchenlexic.*, B. 8, *Seite* 333.

[2] La vérité historique a arraché à Herder lui-même, un protestant, l'aveu suivant (*Cf.* Ideen zur *Philosop. d. Gesch. d. Menschen*, B. 19) : « Ce serait une grande folie de nier que Pierre ait fondé l'Eglise de Rome, et l'ait illustrée par l'effusion de son sang. Nier cela, ce serait révoquer en doute toute crédibilité historique. »

Un des disciples des apôtres, saint Ignace, qui fut lui-même l'un des successeurs de saint Pierre sur le siége épiscopal d'Antioche, et probablement le premier, dit que (*Ep. ad Rom.*, c. I) l'Eglise romaine « préside dans la charité. »

Des dissensions ayant éclaté du vivant de saint Jean l'Evangéliste dans la communauté des chrétiens de Corinthe, on ne s'adressa pas, pour aplanir le différend, au seul apôtre qui vécût encore et qui habitait non loin de là, à Ephèse; mais on porta l'affaire à Rome, à saint Clément, troisième successeur de saint Pierre : avouant ainsi, par le fait de cette démarche, qu'il était le chef de l'Eglise. C'est lui effectivement qui mit fin à la querelle, en écrivant aux habitants d'Antioche.

Tertullien appelait le successeur de saint Pierre sur le siége de Rome, le « Grand-Prêtre, l'Evêque des évêques. »

Dans le même siècle (au deuxième), saint Irénée écrivait (*Adv. hæres*, lib. III, c. 3) que « c'est avec l'Eglise romaine, à cause de sa primauté suréminente, que doivent nécessairement s'unir et s'accorder toutes les Eglises, c'est-à-dire tous les fidèles. »

Au troisième siècle, saint Cyprien disait de même (*De Unit. Eccl.*) : « C'est sur Pierre qu'est fondée toute l'Eglise, à cause de l'unité ; cet apôtre est le point central de toute l'Eglise. Il a transmis sa primauté à l'Eglise romaine, c'est pourquoi le siége épiscopal de cette ville,— le siége de Pierre et l'Eglise de Rome, — est la première et la plus excellente. Tous les autres évêques doivent être en communion avec son Évêque [1]. »

Les conciles ne sont pas moins unanimes que les écrivains de l'antiquité pour affirmer que l'Eglise de Rome est investie de la puissance souveraine. Le concile de Nicée (année 325) disait [2] que « l'Eglise romaine avait toujours le premier rang »; et les Pères du concile de Chalcédoine (année 451) appelaient l'évêque de Rome « le Grand-Prêtre de toute l'Eglise. » Les expressions les plus formelles sont celles du concile général de Florence : voici en quels termes il s'explique : « Nous décidons que le saint-siége apostolique, le pontife romain, est revêtu de

[1] Voir pour de plus amples détails, et pour les comparaisons, le CATÉCH. HISTOR., 1[er] vol., p. 300.

[2] Ch. *Act.* 16 Concil. Chalcedon.

la prééminence sur l'univers entier, que le pape romain est le successeur de saint Pierre, prince des Apôtres, le véritable vicaire de Jésus-Christ, le chef de toute l'Eglise, le père et le docteur de tous les chrétiens, et qu'il a reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la personne de saint Pierre, plein pouvoir de paître l'Eglise universelle, de la diriger et de la gouverner, selon ce qui est contenu dans les saints canons et les décisions des conciles universels. »— (Voir sur cette matière le témoignage d'un protestant, dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 294; sur les insignes de la papauté, sur l'élection et le couronnement d'un nouveau pape, p. 30 et suiv.)

II.

NOTES DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

Jésus-Christ a voulu que l'Eglise fondée par lui, c'est-à-dire la communauté des fidèles placée sous la direction de son vicaire légitime (le pape et les évêques, en leur qualité de successeurs de saint Pierre), subsistât jusqu'à la consommation des siècles. Or, afin que son Eglise pût toujours être reconnue pour la seule véritable, et distinguée sûrement et infailliblement de toute église fausse, il a dû établir des signes ou des notes certaines auxquelles on la reconnaîtrait.

Quels sont ces signes ou ces notes de l'Eglise chrétienne?

Le concile de Nicée en compte quatre : l'unité, la sainteté, l'universalité et l'apostolicité.

Nous avons donc à prouver deux choses :

La première, que Jésus-Christ a établi ces quatre notes pour son Eglise;

La seconde, que l'Eglise romaine, parmi les communautés qui se disent chrétiennes, est la seule qui pos-

sède ces quatre notes, et par conséquent qu'elle seule est la véritable Eglise de Jésus-Christ.

A. *L'Eglise de Jésus-Christ est* une.

Le Sauveur n'a fondé qu'une seule Eglise ; car lui et les apôtres ne parlent jamais de l'Eglise qu'au nombre singulier [1]. Mais non-seulement Jésus-Christ a voulu qu'il y eût unité dans son Eglise, il a encore voulu qu'il y eût union : car « tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné» (*Matth.*, XII, 25). Il pria pour que l'unité régnât non-seulement entre les apôtres, mais encore entre ceux qu'ils convertiraient, « afin que tous ensemble ils ne soient qu'un, comme vous mon Père êtes en moi et moi en vous » (*Jean*, XVII, 20). C'est pour réaliser cette unité que parmi tous ses apôtres il n'en choisit qu'un seul pour être le roc de son Eglise, qu'il ne remit qu'à un seul les clefs du royaume des cieux, qu'il n'en établit qu'un seul, saint Pierre, pour être le pasteur de tous ses agneaux et de toutes ses brebis. Tous devaient obéir à un seul, afin d'être un dans l'obéissance.

[1] Par exemple : « Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; » ou bien : » Celui qui n'écoute pas l'Eglise, » etc. (*Matth.*, XVIII, 17). Il parle de l'Eglise (*Jean*, X, 16) comme d'un seul troupeau placé sous un seul pasteur. Ainsi encore, les apôtres ne parlent que d'une Eglise, que Jésus-Christ a aimée, et pour laquelle il s'est sacrifié (*Eph.*, II, 25, etc.) ; ils ne parlent que d'un seul corps (1 *Cor.*, XII, 12). L'unité de l'Eglise est déjà exprimée par saint Cyprien (*ep.* 40) : « Il n'y a qu'un seul Dieu, qu'un seul Christ, qu'une seule Eglise, qu'un seul siége établi sur le roc par la parole du Seigneur. »

Quelquefois, il est vrai, certaines communautés chrétiennes sont appelées Eglises ; ainsi saint Jean (*Apoc.*, I, 4) écrivait aux « sept Eglises » qui sont en Asie ; mais il est clair que ce ne sont là que des parcelles, séparées uniquement par l'espace, du seul et unique royaume de Jésus-Christ sur la terre, c'est-à-dire de son Eglise.

Outre l'unité dans l'obéissance, le Seigneur voulut encore qu'il y eût unité dans la foi ; car après avoir ordonné aux apôtres de prêcher l'Evangile (c'est-à-dire l'ensemble de sa doctrine) à toutes les nations, et de garder tout ce qu'il leur avait commandé, il ajoute : « Celui qui croira (tout ce que vous lui aurez annoncé en mon nom), et qui sera baptisé (c'est-à-dire qui se sera fait admettre dans mon institution de salut par le premier moyen que j'ai établi à cet effet), sera sauvé ; et celui qui ne croira point (en d'autres termes, qui rejettera toute ma doctrine ou une partie de ma doctrine) sera condamné » (*Marc*, XVI, 16).

Cette unité indispensable, les apôtres travaillèrent sans relâche à la réaliser, en établissant pour l'unité de direction, dans toutes les communautés nouvellement fondées, des « anciens » et des évêques, et en les avertissant sérieusement d'éviter toute espèce de division. Ainsi l'apôtre saint Paul écrivait aux Corinthiens (I *Cor.*, I, 10) : « Je vous conjure, mes frères, par le nom de Jésus-Christ Notre Seigneur, d'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir parmi vous de schismes, mais d'être tous unis dans un même esprit et dans un même sentiment. »

Or, cette unité [1] voulue par Jésus-Christ et recommandée par les apôtres ne se trouve que dans L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE, car seule elle est :

1° *Une dans son* CHEF. — Il n'y a qu'elle, en effet, qui ait un chef, et un chef régulier, le Pape. Le pape est réellement le successeur légitime de saint Pierre (comme

1 Les théologiens distinguent ordinairement une double unité : l'une intérieure (dans la foi et la charité) ; l'autre extérieure (dans le culte divin et la hiérarchie ecclésiastique).

nous l'avons montré plus haut, p. 186) ; et comme tel, il est le fondement perpétuel de l'Eglise. Lui seul possède le souverain pouvoir des clefs ; lui seul est le pasteur suprême de tout le troupeau de Jésus-Christ [1].

DÉVELOPPEMENTS.

Les autres communions religieuses qui prennent le nom « d'Eglises chrétiennes » n'ont pas de chef ecclésiastique, ou, si elles en ont un, elles n'ont pas le légitime. Les protestants n'ont aucun chef ecclésiastique; car si les premiers réformateurs d'Allemagne se placèrent, eux et leur nouveau bercail, sous la protection des seigneurs du pays, ce ne fut que par politique, et nullement dans la conviction que ces seigneurs avaient reçu une mission suprême et divine pour gouverner l'Eglise. Comme ils niaient la visibilité de l'Eglise de Jésus-Christ, ils niaient aussi par conséquent la nécessité d'un chef ecclésiastique visible, bien que, dans leurs moments lucides ils fussent parfaitement convaincus de cette nécessité, et allassent même jusqu'à la reconnaître [2]. Ce qui prouve d'ailleurs com-

[1] On peut établir historiquement la série non interrompue des papes, successeurs de saint Pierre. Jusqu'à ce jour, il y en a eu 258. L'existence de quelques faux papes ou anti-papes n'interrompt pas plus la succession légitime sur le siége de saint Pierre, que l'existence d'un usurpateur ou d'un violateur du trône ne détruit et n'annule les droits de l'héritier légitime. L'usurpation peut, il est vrai, paralyser l'exercice du droit ; mais le droit lui-même, elle ne saurait ni le supprimer ni l'annuler.

[2] Ainsi Mélanchthon, l'ami de Luther, convaincu, par les plus tristes expériences, de la nécessité d'un gouvernement ecclésiastique (non civil), un et légitime, écrivait à François Ier, roi de France : « Nous reconnaissons avant tout que le gouvernement ecclésiastique est quelque chose de sacré et de salutaire; c'est-à-dire qu'il doit y avoir certains évêques chargés de diriger les pasteurs des diverses Églises (communautés particulières), et que le pontife romain doit être au-dessus de tous les évêques. Car l'Eglise a besoin de conducteurs pour éprouver ceux qui sont appelés à l'état ecclésiastique, pour les consacrer et veiller sur leurs doctrines ; de sorte que s'il n'y avait pas d'évêques, il faudrait en créer.

Ce qu'on nomme en Angleterre la suprématie, c'est-à-dire la réunion de la puissance ecclésiastique et de la puissance royale, démontre également la

bien les protestants reconnaissent peu le prince du pays pour le chef suprême de l'Eglise établi par ordre de Dieu, c'est qu'ils ne reprochèrent jamais à leurs frères de la Suisse (les réformés), qui, en vertu de leur constitution républicaine, avaient investi la commune de la puissance suprême tant en matière politique qu'en matière religieuse, de n'avoir pas un chef ecclésiastique personnel ou un prince du pays.

Les Grecs ont, il est vrai, un supérieur ecclésiastique, mais il n'est pas légitime ; car le patriarche de Constantinople, qui est considéré comme tel, peut bien prouver par l'histoire sa séparation violente d'avec le siége de Pierre, établi à Rome, mais non la translation de ce siége à Constantinople. Aussi le patriarche de Constantinople fut-il traité comme lui-même avait voulu traiter Rome, sous Photius et Michel Cérulaire : la séparation des Russes, qui, en 1589, se donnèrent un patriarchat spécial, et qui, dans la suite, se séparèrent totalement dans leur synode de Saint-Pétersbourg (1721), et celle des habitants de la Grèce proprement dite (depuis 1833), où l'autorité ecclésiastique fut confiée à Athènes au saint synode, comme on l'appelle, furent un châtiment sévère infligé à sa conduite.

L'Eglise catholique est

2° *Une dans sa* DOCTRINE. — Partout où l'Eglise catholique a des membres, on admet le même symbole de foi apostolique [1] ; et ce que saint Irénée disait au deuxième siècle (*Advers. hæres.*, l. I), touchant l'unité de croyance, peut encore s'appliquer parfaitement au dix-neuvième, et ainsi de suite jusqu'à la fin du monde. « La voix de l'Eglise, dit il, retentit dans tout l'univers,

nécesssité d'un chef suprême et visible de l'Eglise. Il est vrai que cette suprématie est une pure usurpation, et qu'aujourd'hui aucun évêque d'Angleterre n'oserait croire sérieusement que son pouvoir épiscopal découle du trône, par le fait de l'institution de Jésus-Christ.

[1] Nous avons déjà montré précédemment que les autres symboles de foi qu'on fit plus tard n'étaient que des développements ou des formules plus précises de l'ancien Symbole des apôtres.

enseignant à tous la foi au même Père, à son même Fils incarné, et au même Saint-Esprit, proclamant les mêmes préceptes, établissant la même hiérarchie, annonçant le même avénement du Seigneur, promettant le même salut à tout homme, et à l'âme et au corps. » — Et ailleurs : « Les Eglises (communautés) qui sont établies en Germanie ne croient pas autrement que celles qui sont en Orient, ou en Egypte, ou en Lybie, ou au milieu du monde (l'Italie et la Grèce). » — Et saint Augustin (*in Phil.*, VII, 4) : « Que celui qui veut entendre un langage uniforme vienne dans l'Eglise ; car malgré la différence du langage extérieur, il n'y a, pour ce qui concerne la foi, qu'un langage intérieur. »

DÉVELOPPEMENTS.

Les autres communions religieuses manquent de l'unité de doctrine [1]. Pour ne point parler des hérésies des premiers siècles, le protestantisme se partagea, dès son origine, en trois grandes sectes : les Luthériens, les Zwingliens et les Calvinistes. Rien de plus naturel ! Le Saint-Esprit donnant à chacun (suivant la maxime de Luther, *conf.* 1er vol., p. 92) les capacités nécessaires pour lire la Bible et en trouver le sens véritable, quiconque en avait la fantaisie pouvait former à son gré une religion nouvelle et se faire des adhérents ; et c'est ce qui eut lieu, car on vit bientôt surgir une quantité innombrable de sectes [2].

[1] Les Grecs sont, il est vrai, d'accord avec l'Eglise catholique sur la plupart des articles de la foi, aussi ne sont-ils pas hérétiques, mais seulement schismatiques (séparés). Cependant, comme ils sont séparés de Rome, l'unité de leur foi est privée d'un de ses plus fermes appuis, et elle ne conserve sa durée qu'en s'attachant immuablement aux anciennes coutumes ; aussi confondent-ils souvent ce qui n'est pas essentiel (la partie cérémonielle) avec ce qui l'est réellement, et leur vie religieuse n'est proprement que l'engourdissement de la mort.

[2] Calvin écrivait à Mélanchthon : « Il importe souverainement que les siècles futurs n'aient pas connaissance de la division qui règne parmi nous ; car il est ridicule au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, que depuis le commencement de la Réforme, après avoir rompu avec l'univers entier,

Enfin, l'Eglise catholique romaine est

3° *Une dans son* SACRIFICE *et dans ses* SACREMENTS. — Le Seigneur avait déjà annoncé par la bouche du prophète Malachie (I, 11) l'institution d'un sacrifice unique, seul agréable à Dieu (*cf.* 1er vol., p. 451). Or ce sacrifice, où se trouve-t-il ailleurs que dans l'Eglise catholique? Dans tous les siècles et dans tous les pays où l'Eglise catholique possède des membres, on a toujours admis et continue d'admettre le même nombre de sacrements.

DÉVELOPPEMENTS.

Luther conserva pendant quelque temps le saint sacrifice de la Messe, mais il l'abolit ensuite, sous prétexte, comme il l'affirmait avec tout le sérieux possible, que Satan, dans une conversation qu'il avait eue avec lui sur la valeur de ce sacrifice, lui avait fait changer de sentiment (?!).

Quant aux sacrements, il hésita s'il en admettrait deux ou trois; il s'agissait du baptême, de la pénitence et de l'eucharistie. Mélanchthon surpassa son maître en indécision, et après avoir longtemps balancé entre trois ou quatre, il s'arrêta au nombre cinq.

Les protestants anglicans, outre le baptême et l'eucharistie, crurent devoir encore admettre le sacerdoce.

nous ne puissions nous accorder ensemble. » — Il y avait à peine un siècle que le protestantisme existait, et déjà il était partagé en 270 sectes. Il est vrai qu'en Europe les gouvernements civils furent un obstacle à de plus grands déchirements; on alla même dans certains cabinets politiques jusqu'à décréter la réunion des diverses communions religieuses. En Amérique, au contraire, où toutes les stupidités trouvent un libre accès, ou plutôt un véritable droit de cité, le protestantisme du libre examen de la Bible et de la formation des sectes se développe à plaisir; aussi des statistiques officielles portent le chiffre des principales sectes, seulement dans les États libres, à 56. En y ajoutant les petites sectes accessoires, le total s'élève à 288. — Le protestant Walton (Polyglott., *Proleg.*, epist. 47) écrit: « Chez nous, chacun est docteur et plein d'inspiration divine. Il n'y a pas un fanatique, pas un marchand forain des plus basses classes du peuple, qui ne donne ses rêveries pour la parole de Dieu » (Consulter aussi le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 292, 5).

B. *L'Église de Jésus-Christ est* sainte.

Jésus-Christ, le saint par excellence, lui à qui ses ennemis les plus acharnés ne pouvaient pas même reprocher un seul péché, ne se proposa qu'un seul but dans son triple ministère : sauver l'humanité, la soustraire à l'empire de l'erreur et du péché, la ramener à la vérité et à la grâce, en un mot, la sanctifier. C'est à cette fin qu'il établit son Eglise pour être le royaume de la vérité et de la grâce, qu'il donna à ses membres cette loi fondamentale : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (*Matth.*, v, 48), et que, s'adressant à son Père, avant sa passion, il lui disait : « Je ne vous prie point de les ôter du monde, mais de les garder du mal... Sanctifiez-les dans votre vérité... Et je me sanctifie moi-même pour eux (en m'offrant en sacrifice), afin qu'ils soient aussi sanctifiés en vérité » (*Jean*, xvii).

Aussi l'Apôtre des nations écrivait (*Eph.*, v) : « Jésus-Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau, par la parole de vie, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible. » Et c'est parce que l'Eglise de Jésus-Christ doit être un royaume sacré que les apôtres donnent à ses membres les noms de « saints » (I *Cor.*, i, 2), de « concitoyens des saints » et « d'amis de Dieu » (*Eph.*, ii, 19), ou simplement de « peuple saint » (I *Pierre*, ii, 9).

Ainsi donc, autant il est indubitable que Jésus-Christ

a voulu fonder une Eglise qui fût sainte, autant il est certain que la note de sainteté ne se trouve que dans l'Eglise CATHOLIQUE ROMAINE. Cette Eglise est sainte, parce que

1° *Son* FONDATEUR *est saint.*—Elle ne reconnaît pas en effet d'autre fondateur que Jésus-Christ, qui est la sainteté même.

DÉVELOPPEMENTS.

Les autres communions religieuses ont eu pour auteurs des hommes qui n'étaient rien moins que saints. Ainsi Michel Cérulaire [1], patriarche de Constantinople, qui ne pouvait souffrir aucun maître au-dessus de lui, se sépara du pontife romain par ambition et par orgueil, et devint le malheureux fondateur de l'Eglise grecque. Son ambition et son orgueil prirent des proportions si grandes, qu'il alla, dit-on, jusqu'à prétendre à la couronne impériale ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il parvint à précipiter du trône Michel Stratonicus, et afficha envers le nouvel empereur Isaac Comnène des prétentions telles que celui-ci l'envoya en exil, dans l'île de Proconèse, où il mourut en 1059.

Quant à Luther, le fondateur du Protestantisme, il est prouvé historiquement que ce furent aussi l'orgueil et l'ambition froissés qui en firent un réformateur ; et les « Propos de table » qu'il a laissés démontrent sa prédilection pour les conversations licencieuses.

Zwingle fut renvoyé de sa paroisse de Glaris à cause de sa conduite scandaleuse [2].

[1] Il n'était encore que laïque lorsqu'il prit part à une conjuration dirigée contre l'empereur Michel le Paphlagonicien, et fut pour ce motif renfermé dans un monastère, où, grâce à sa piété hypocrite, il parvint à se faire ordonner. Cette même hypocrisie lui valut encore d'être promu à la dignité de patriarche de Constantinople. — Photius, qui, environ deux cents ans auparavant, avait préparé les voies au schisme, est représenté par l'histoire comme un homme très-instruit, mais d'une ambition, d'une hypocrisie et d'une astuce sans exemple.

[2] On peut voir la peinture de son caractère dans l'ouvrage d'un laïque protestant, déjà cité plusieurs fois : « Beleuchtung der Vorurtheile wider die katolische Kirche. » B. I, Abth. 1, S, 133.

Calvin est dépeint par ses apologistes eux-mêmes comme un homme absolu et vindicatif. Le roi Henri VIII, l'auteur de l'Eglise anglicane, souilla son nom par une lubricité effrénée et par une cruauté révoltante.

L'Eglise catholique est sainte, parce que

2° *Sa* DOCTRINE *est sainte.*—Car elle ne renferme pas une seule proposition, tant sous le rapport de la foi que sous le rapport des mœurs, qui puisse être signalée, je ne dis pas comme dangereuse, mais seulement comme n'étant pas sainte; au contraire, dans tout l'ensemble de la doctrine catholique règnent la sainteté des principes et la pureté des motifs. Toujours elle a rejeté les principes à la fois trop rigoureux et trop relâchés, et s'est toujours comportée comme une mère éclairée et dirigée par le Saint-Esprit. Ainsi lorsqu'au deuxième siècle les Montanistes (vers 203 ou 204), auxquels s'associa plus tard Tertullien, si respectable d'ailleurs, soutenaient, entre autres, que quiconque commettait après le baptême un péché grave ne pouvait plus jamais, sous aucune condition, être reçu dans l'Eglise, l'Eglise condamna cette doctrine [1] comme conduisant au désespoir, et étant en contradiction directe avec le but que Jésus-Christ s'était proposé en instituant le sacrement de pénitence. C'est ainsi encore que fut repoussée cette doctrine relâchée et qui paralysait tout espèce de progrès dans le perfectionnement moral, doctrine qui déjà s'était révélée du temps des apôtres, et qui prétendait que les bonnes œuvres étaient superflues (*Cf.* 1[er] vol., p. 131 et suiv).

[1] Voir sur cette matière, dans le CATÉCH. HISTOR., 1[er] vol., p. 296, 10, un exemple récent, duquel il résulte que l'Eglise s'est toujours montrée aussi ennemie du rigorisme que du laxisme.

DÉVELOPPEMENTS.

Quels principes corrupteurs propagèrent les fondateurs du protestantisme, nous en avons déjà donné un exemple pour ce qui concerne Luther (1er vol., p. 132). Il enseignait, entre autres, que depuis la chute d'Adam la volonté humaine n'était plus libre, et que Dieu opérait dans l'homme le bien et le mal. Calvin osa soutenir que Dieu avait créé certains hommes pour l'enfer, que Jésus-Christ n'était pas mort pour ceux-là, que Dieu leur refusait sa grâce; qu'ils ne pouvaient ni mériter le ciel, ni éviter le péché, et que personne n'était assuré de n'être pas du nombre de ces hommes réprouvés de toute éternité. — D'autres fondateurs de sectes parmi les protestantes, par exemple les anabaptistes, détruisaient toute espèce de droit de propriété, anéantissaient la sainteté du mariage, et autres principes fondamentaux de la morale. Ils introduisirent la communauté des biens, la polygamie et autres turpitudes de ce genre [1].

L'Eglise catholique est sainte, parce que

3° *Ses* SACREMENTS *sont saints.* — Nous avons établi ailleurs (CATÉCH. HIST., 3e vol., pag. 7, etc.) la nécessité des sacrements institués par Jésus-Christ, et nous avons montré qu'ils s'adaptent et correspondent, dans leur

[1] Néanmoins nous ne devons pas perdre de vue que, dans la suite, l'enseignement du protestantisme fut purifié d'une foule de doctrines monstrueuses. Ainsi, la doctrine de Luther selon laquelle la fermeté de la foi suffisait pour être sauvé, quels que fussent le nombre et l'énormité de ses péchés, cette doctrine, bien qu'elle fût la pierre angulaire de l'évangile du maître, et qu'il obligeât d'y croire sous peine d'anathème (*Cf.* 1er vol., p. 133), fut supprimée par Mélanchthon, immédiatement après la mort du réformateur. Au reste, on ne saurait nier que la doctrine morale que professent aujourd'hui les protestants ne se rapproche beaucoup de la doctrine catholique. Mais il faut dire aussi que tout ce qu'il y a de véritablement chrétien dans la morale des protestants, ils l'ont emporté avec eux lorsqu'ils se sont séparés de l'Eglise catholique. Ils ont purifié leur doctrine, non-seulement en y faisant des retranchements, mais encore en retournant à tout ce que l'Eglise catholique avait prêché depuis sa fondation.

nombre sept, à tous les besoins de l'humanité. — Or, ces sept sacrements, l'Eglise catholique les emploie tous; en d'autres termes, c'est elle qui les administre, elle qui exige impérieusement (par son enseignement, par ses exhortations et même par ses châtiments) que les fidèles les reçoivent aussi dignement que possible. Elle a rendu solennelles l'administration des sacrements et l'oblation du sacrifice de la messe par des cérémonies augustes et édifiantes, les appropriant ainsi à la double nature de l'homme, et par ses sacrements qui agissent à la fois sur l'âme et le corps de ses enfants, car tous deux gémissent sous la malédiction du péché, elle étend sur eux son bras maternel pour les bénir et les consacrer au Seigneur.

DÉVELOPPEMENTS.

Les réformateurs du seizième siècle rejetèrent tous les sacrements, à l'exception de deux ou de trois; et encore Calvin et Zwingle déclarèrent-ils que ceux-ci n'étaient que de pures cérémonies, ne conférant pas essentiellement la grâce. Ainsi ils faisaient du sacrement de l'Eucharistie une simple pratique commémorative, et niaient audacieusement la présence réelle de Jésus-Christ, malgré les expressions si claires de la Bible et la croyance unanime de tous les siècles. Conséquemment, comme (à l'exception des anglicans) ils ne voulaient pas entendre parler de l'Ordre, ils déclarèrent la guerre à toute espèce de consécration religieuse, et voulurent élever au ciel l'âme de leurs partisans sans aucune espèce de cérémonie, bannissant ainsi un moyen si indispensable à la nature humaine. Aussi leur culte devint aussi sec que leurs églises mornes et sans expression; car en détruisant les images, ils les privèrent de toute ornementation, et les transformèrent en froides « maisons de prière. » Il est vrai que dans la suite on revint à de meilleurs sentiments; on chercha à rendre le service divin plus solennel, et on s'efforça de donner aux églises un aspect plus propre à éveiller la piété, en les décorant de tableaux et autres

ornements. Or, tout cela n'est qu'un retour partiel vers l'Eglise catholique, et atteste manifestement que les « pères du protestantisme, » dans leur fureur d'innover, ne savaient pas au juste de « quel esprit ils étaient les enfants » (*Luc*, IX, 55). Au reste, les esprits religieux, et, en général, ceux qui parmi les protestants ne sont pas infectés de la plaie de l'indifférentisme, ce premier-né du protestantisme, se plaignent encore aujourd'hui du vide qui règne dans leur culte religieux, et le gouvernement de Prusse, dans un arrêté, alla, en 1814, jusqu'à se plaindre que la forme du culte divin n'eût pas, dans les nouvelle églises protestantes, ce caractère d'édification et de solennité propre à émouvoir et à saisir les cœurs, à leur inspirer des sentiments religieux et à les élever à de saintes pensées [1].

Enfin l'Eglise catholique, en vertu de la mission qu'elle a reçue de son saint Fondateur, s'étant toujours efforcée par sa doctrine, son culte divin, ses sacrements, à conduire ses membres à la sainteté, ses efforts ont été couronnés de succès réels ; ainsi, on peut encore dire qu'elle est sainte, parce que

4° *A toutes les époques elle a compté des* SAINTS *parmi ses membres.* — Dans chaque siècle l'Eglise catholique peut montrer des saints. Nous possédons une légende gigantesque intitulée : « Actes des saints, » et plus connue encore sous le nom de « Bollandistes » (nommée ainsi d'après le principal auteur de cette immense collection, le jésuite Bolland, mort en 1665). Cet ouvrage, consacré au récit de la vie des saints qui ont

1 On connaît les paroles que Frédéric II, roi de Prusse, prince qui, bien qu'il ne fût chrétien que de nom, était néanmoins un observateur perspicace des affaires religieuses, prononça après un service solennel célébré à Breslau par le cardinal de Zinzendorf : « Les calvinistes et les réformés, disait-il, traitent Dieu comme leur serviteur ; les luthériens, comme leur égal, mais les catholiques le traitent véritablement comme un Dieu. »

illustré notre Eglise, embrasse trente cinq volumes in-folio [1]. Il n'est pas écrit dans le style ordinaire des légendes; sa forme est celle d'un travail scientifique. La multitude de documents anciens qu'il renferme en fait une source d'une haute importance pour l'histoire ecclésiastique.

Une Eglise qui peut montrer tant et de si grands saints, dont la sainteté n'est pas seulement prouvée par leur conduite édifiante, mais encore par des miracles incontestables et à l'épreuve de la plus sévère critique, miracles qui sont les témoignages et le cachet de la main de Dieu, miracles attestés déjà pendant leur vie, et plus encore prouvés après leur mort et mis au-dessus de toute espèce de doute [2], cette Eglise, disons-nous, doit être sainte, par conséquent elle doit venir de Jésus-Christ et être la seule véritable.

DÉVELOPPEMENTS.

Sans doute, tous les catholiques qui se targuent d'impartialité reconnaissent que parmi les protestants il y a eu et il y a encore un grand nombre d'âmes nobles et généreuses; mais elles ne sont devenues telles que grâce aux doctrines chrétiennes et aux moyens de salut que les réformateurs ont retenus de l'E-

[1] La vie des saints dont l'Eglise célèbre la mémoire dans le mois de janvier embrasse à elle seule deux forts volumes in-folio, parus seulement en 1643. En 1794, époque où l'entrée des Français dans les Pays-Bas mit fin à cette entreprise, le recueil était arrivé à cinquante-trois volumes in-folio, dont le dernier avait été publié à Tangerdor, la même année, et qui comprend les saints du 12 au 15 octobre. Enfin, après une longue interruption, le gouvernement belge confia, en 1837, la continuation de cette œuvre gigantesque à l'ordre des Jésuites, qui ont publié dernièrement le 54e voleme (*Cf.* Freiburg. *Kirchenlex*, B. 1 S. 90).

[2] Sur la béatification et la canonisation dans les temps anciens et nouveaux, et sur la sévérité avec laquelle on procède, consulter le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., pag. 315—318.

glise catholique ; et il serait difficile d'établir qu'un protestant soit devenu saint par l'emploi d'un moyen spécifiquement protestant, par conséquent qu'il soit véritablement un saint protestant. Au surplus, une chose remarquable, c'est que parmi leurs hommes les plus méritants, les protestants ne pourraient pas en citer un seul que Dieu ait glorifié par des miracles ; si Dieu a pu l'admettre au nombre de ses élus, il n'a pas voulu et n'a pas pu donner un témoignage surnaturel à un parti séparé de la vraie Eglise, auquel le défunt appartenait extérieurement. Il est vrai que les protestants se plaisent surtout à tourner en ridicule les miracles qui s'opèrent dans l'Eglise catholique, en les qualifiant d'illusion et d'imposture ; mais malgré toute la science à laquelle ils prétendent, ils ne parviendront jamais à prouver qu'un seul des miracles reconnus par l'autorité de l'Eglise soit faux ou illusoire.

Bien que l'Eglise catholique soit sainte, les grands pécheurs lui appartiennent néanmoins aussi longtemps qu'ils n'ont pas renoncé à sa foi, ou qu'ils n'ont pas été excommuniés par l'Eglise. On sait, en effet, que le Sauveur compare le royaume des cieux (l'Eglise) à un champ où croissent également l'ivraie et le bon grain [1] ; à un filet qui contient à la fois de bons et de mauvais poissons ; à dix vierges, parmi lesquelles cinq sont folles, et ne s'occupent nullement à se procurer l'huile (la foi agissante) qui leur est nécessaire ; à un troupeau où les brebis se trouvent avec les loups (*Matth.*, XIII, 25 et 33). On peut aussi comparer les pécheurs qui sont dans l'Eglise à un membre du corps paralysé, à une branche desséchée. Aussi longtemps que le membre n'est pas séparé du corps, ou la branche de l'arbre, ils appartiennent encore au corps et à l'arbre ; et il est possible qu'on puisse encore, à l'aide de certains remèdes, faire reve-

[1] Cette comparaison dépeint d'une manière charmante l'empressement du père de famille, qui, pendant que les paresseux sont toujours disposés à arracher, ne veut pas, lui, qu'on extirpe le mauvais grain, afin de ne pas arracher le bon (car, dans un champ, il est rare que le bon grain soit complétement bon ; au contraire, il ressemble souvent par ses défauts et ses imperfections au mauvais). D'ailleurs, dans le champ de Dieu, l'Eglise, le soleil de la grâce qui vient d'en haut, et la force germinative de la libre volonté qui vient d'en bas, peuvent transformer l'ivraie en bon grain, ce qui n'est pas possible sur les champs ordinaires des hommes.

nir dans ce membre la chaleur et la vie qui résident dans le corps ; de même qu'il est possible que la séve vivifiante qui circule dans les parties saines de l'arbre fasse refleurir et reverdir la branche desséchée. Ainsi le pécheur peut et doit recouvrer la vie de l'âme en recourant à la pénitence, ou à d'autres moyens de salut que le Seigneur a donnés à son Eglise à cet effet.

Saint Grégoire écrit à ce sujet (*Hom.* XXXVIII *in Evang.*) : « Les bons sont sans mélange dans le ciel, et les méchants sans mélange dans l'enfer ; mais l'Eglise, qui est le royaume mitoyen entre le ciel et l'enfer, reçoit des citoyens de l'un et l'autre parti ; et elle agit ainsi, afin que les méchants soient transformés par l'exemple des bons, et les bons purifiés par les souffrances que leur font endurer les méchants. »

C. *L'Eglise de Jésus-Christ est* universelle.

Que Jésus-Christ ait voulu fonder son Eglise pour tous les lieux et pour tous les hommes, et par conséquent aussi pour tous les temps, c'est-à-dire qu'il ait voulu lui imprimer la note d'universalité, c'est ce qui résulte déjà de cette considération qu'il est mort pour tous les hommes, et que son intention, en établissant son Eglise, a été d'en propager les bienfaits. C'est d'ailleurs ce qu'il a expressément déclaré lorsque, s'adressant à ses disciples, il leur dit : « Allez par toute la terre, et prêchez l'Evangile à toutes les nations ; » et lorsqu'il ajouta : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ; » et enfin, lorsqu'il se servit de la comparaison du grain de séneve.

Cette universalité de l'Eglise de Jésus-Christ est en opposition avec le caractère limité et circonscrit qui distinguait la religion juive, laquelle n'étant qu'une institution destinée à préparer la venue du Sauveur du monde et l'établissement de la religion universelle,

n'avait été fondée que pour un seul peuple, pour un seul pays et pour un temps déterminé [1]. On peut voir dans le 1er vol., p. 451, que la substitution d'un royaume universel et messianique à la religion juive, et l'établissement d'une monarchie spirituelle embrassant l'univers entier, avaient déjà été prédits dans l'Ancien Testament.

Conformément à l'exemple de Jésus-Christ, les apôtres ne prêchèrent d'abord l'Evangile que dans la Judée, comme étant le berceau de l'institution de salut fondée en faveur des enfants de la promesse ; mais, bientôt convaincus par la vision de la nappe qui descendait du ciel à la terre (*Act.*, 10), que les païens étaient aussi appelés, saint Pierre débuta par la conversion de Cornélius et de sa famille. Cet exemple fut suivi par les autres apôtres, qui, franchissant peu à peu les frontières de leur pays, pénétrèrent dans le monde païen ; de sorte que, selon l'expression du prophète (*Ps.* XVIII, 5), « leur voix retentit par toute la terre, et leur parole fut entendue jusqu'aux extrémités du monde. »

DÉVELOPPEMENTS.

Le caractère d'universalité paraît déjà avoir été exprimé du temps des apôtres par le mot « catholique ; » car saint Ignace, disciple des apôtres, écrivait déjà (*Ep. ad Smyrn.*, cap. 8) : « Là où est Jésus-Christ, là est l'Eglise catholique [2]. »

[1] Nous avons fait voir dans le premier volume, pag. 467—475, que plus la « plénitude des temps » était proche, plus la religion juive, rompant les barrières du particularisme, se développait parmi les nations ; ce développement fut surtout favorisé par le séjour en Assyrie et à Babylone, ainsi que par la fuite et l'émigration d'une foule d'Hébreux en Egypte et ailleurs, et c'est ainsi qu'elle devint parmi les païens l'avant-coureur de la religion chrétienne.

[2] L'Eglise chrétienne est déjà appelée du nom de « catholique » dans la lettre de l'Eglise de Smyrne touchant la mort de saint Polycarpe, disciple des apôtres et contemporain de saint Ignace (*Tit.* n° 8, 19).

Si la note de sainteté indique la destinée intérieure de l'Eglise, destinée qui consiste à conduire au ciel auprès du Père ceux qui déjà lui appartiennent, la note d'universalité marque sa destinée extérieure, qui est de recevoir dans son sein maternel les hommes de tous les temps et de tous les lieux qui ne lui appartiennent pas encore. Or cette note, comme la première, ne se trouve que dans l'Eglise CATHOLIQUE ROMAINE, car seule elle est

1° *Universelle sous le rapport de la* DURÉE. — En effet, depuis la Pentecôte, jour de son institution, elle a continuellement existé ; et depuis l'an 33 de Jésus-Christ, on ne saurait trouver dans ses annales une seule page qui établisse que son existence ait jamais été interrompue. Quant à ses garanties d'existence future, non seulement elles reposent sur la promesse de Dieu, mais elles ont été mises à l'épreuve et élevées au-dessus de toute espèce de doute par les luttes intérieures et extérieures qu'elle a soutenues victorieusement pendant dix-neuf siècles.

DÉVELOPPEMENTS.

L'Eglise catholique a vu surgir et disparaître tour-à-tour à côté d'elle une multitude de sectes. Les deux grandes sectes religieuses qui existent encore aujourd'hui à côté d'elle et hors de son sein, l'Eglise grecque et le protestantisme, sont d'origine plus ou moins récente (l'une date du onzième, l'autre n'a paru qu'au seizième), et pendant que l'une languit dans un état voisin de la mort, l'autre est en proie à la division et se dissout elle-même, comme le prouve la multitude de sectes nouvelles auxquelles elle a donné naissance.

Les protestants, pour voiler la nouveauté de leur origine, soutiennent, il est vrai, que leur nom seul date du seizième siècle, et non pas leur doctrine ; toujours, disent-ils, il y a eu

des chrétiens qui se sont montrés les vrais partisans de la pure doctrine, et qui ont repoussé l'invention papiste : ce sont eux qui ont composé la vraie Eglise de Jésus-Christ. Mais quand on les prie de citer les noms de ces « vrais » croyants, ils ne peuvent en indiquer aucun; car, s'ils le faisaient, ils seraient obligés de reconnaître pour leurs devanciers les différents hérétiques, tels que les montanistes, les ariens, les manichéens, etc.; or, ils ne le peuvent faire, puisqu'ils diffèrent de ces anciens hérétiques sur des points essentiels ; et ils ne veulent pas le faire, attendu que la mauvaise réputation de ces hérétiques nuirait considérablement à leur « pureté » originelle.

Au reste, jamais les anciens hérétiques et ennemis de l'Eglise n'ont osé donner la qualification de » catholique » aux sectes fondées par eux; ils ont toujours été forcés, malgré eux, de donner et de laisser ce nom à l'Eglise romaine, comme le dit excellemment saint Augustin (*De ver. relig.*, c. 7) : « Qu'ils le veuillent ou non, les hérétiques eux-mêmes et les nourrissons des schismatiques, quand ils parlent avec des étrangers, ne donnent jamais à l'Eglise catholique un autre nom que celui de « catholique ; » car, s'ils la nommaient autrement que ne le fait l'univers entier, personne ne les comprendrait. »

Saint Pacien, évêque de Barcelonne (mort en 370), dans ses lettres au novateur Sempronien, revendique en plusieurs endroits l'expression de « catholique. » Il dit entre autres choses : « Chrétien est mon nom, et catholique mon surnom, l'un me désigne, l'autre me distingue ; c'est par ce surnom que notre peuple est distingué de ceux qui sont appelés hérétiques. »

L'Eglise catholique est aussi

2° *Universelle par rapport à son* EXTENSION.—Car ce que saint Irénée disait d'elle (voir p. 193) au deuxième siècle, savoir « que l'Eglise est répandue par toute la terre, » peut se dire avec plus de raison encore au dix-neuvième siècle. Dans toutes les contrées de la terre elle compte une foule innombrable de partisans.

DÉVELOPPEMENTS.

On élève généralement le chiffre des habitants de la terre à

mille millions, dont la moitié environ sont encore païens, c'est-à-dire ne croient pas en un seul vrai Dieu (p. ex. les Bramans, les Schamans, les Lamaïtes, les Chinois, les Japonais, les Sauvages, etc.). Les autres cinq cents millions, qui croient au vrai Dieu, se partagent en chrétiens et non-chrétiens (comme les Juifs et les Mahométans). Les chrétiens se divisent de nouveau en catholiques et non-catholiques ; et ces derniers en grecs (non-unis), parmi lesquels il faut aussi placer les Arméniens, les Nestorianiens, les Jacobites ; et en protestants (luthériens, réformés, anglicans, sans compter une multitude infinie de sectes). Les grecs sont au nombre de 70 millions, et de 76, si l'on y ajoute les différentes sectes de l'Orient; et toutes les sectes ensemble s'élèvent au chiffre d'environ soixante millions, tandis que l'Eglise catholique compte cent soixante millions de membres [1]; de sorte qu'elle surpasse toutes les autres confessions chrétiennes, prises non pas isolément, mais toutes ensemble.

De plus, il ne faut pas oublier que l'Eglise catholique possède infiniment plus de membres que ne l'indique le chiffre des statistiques ; car, comme elle est la grande famille de Dieu sur la terre, à laquelle on est initié par le bain de la régénération, tous ceux qui sont baptisés en Jésus-Christ lui appartiennent (*implicite*), et par conséquent font partie du royaume de Jésus-Christ; seulement ils sont privés, sans qu'il y ait de leur faute, de l'entière possession de la vérité et de la grâce catholiques.

On peut voir dans le CATÉCH. HIST. (1er vol., p. 410-422) comment l'Eglise catholique, conformément au précepte du Seigneur, s'est toujours efforcée de se propager de plus en plus.

D. *L'Eglise de Jésus-Christ est* apostolique.

C'est à ses apôtres seuls que le Sauveur confia le soin de le représenter sur la terre dans l'exercice de son triple ministère ; c'est à eux seuls qu'il promit as-

[1] En Europe seulement, d'où l'on peut dire que le paganisme a disparu, attendu qu'on ne rencontre plus d'usages païens que chez les Samoyèdes, près de la mer Glaciale, il y a près de 120 millions de catholiques.

sistance et protection jusqu'à la fin des siècles; aussi n'y a-t-il eu que les apôtres qui se soient proclamés « les serviteurs de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu » (I *Cor.*, IV, 1). Eux seuls ont attesté que les communautés fondées par eux étaient édifiées sur les fondements des apôtres » (*Eph.*, II, 20). Par conséquent celle-là seule est la vraie Eglise dans laquelle on prêche la doctrine annoncée par les apôtres, dans laquelle on administre les sacrements dispensés par les apôtres; en un mot, les supérieurs ecclésiastiques, successeurs légitimes des apôtres, n'existent que là où se trouve la note de l'apostolicité.

Nous ajoutons que cette note d'apostolicité ne se rencontre que dans l'Eglise CATHOLIQUE et ROMAINE; car non-seulement son origine date du temps des apôtres, comme nous l'avons montré précédemment, mais cette Eglise est encore apostolique intérieurement, c'est-à-dire dans son triple ministère, attendu que

1° *Sa* DOCTRINE *est apostolique.* — On peut prouver que chacun de ses articles de foi était déjà annoncé du temps des apôtres; et si les adversaires de l'un ou l'autre point de la doctrine catholique prétendent le contraire, il ne leur reste qu'à le prouver.

DÉVELOPPEMENTS.

A la vérité, les protestants objectent aux catholiques que quelques-uns de leurs articles de foi ne se trouvent pas dans les écrits émanés des apôtres ou composés sous leur direction, en un mot, qu'ils ne sont pas formulés expressément dans le Nouveau-Testament; par exemple, la doctrine touchant le saint sacrifice de la Messe, celles des sacrements de Confirmation, d'Extrême-Onction, d'Ordre et de Mariage. Or, supposé que cette affirmation soit vraie, ce que nous n'admettons pas, il est

prouvé jusqu'à l'évidence (1er vol., p. 99 et suiv.) qu'en dehors de la Bible il existe encore une autre source de la foi, la tradition, source plus ancienne, et (si on la considère dans son acception la plus large, et comme l'ensemble de la doctrine héréditaire) en même temps plus complète et plus claire que la Bible (*Id.*, ibid., p. 101); ce qui revient à dire que, dès qu'une doctrine est annoncée dans les écrits des disciples des apôtres comme venant des apôtres, on doit (en ne se plaçant qu'au point de vue purement historique) la considérer comme apostolique. Or c'est là ce que l'on peut prouver de toute doctrine admise par l'Eglise romaine.

On sait, au surplus, dans quel esprit l'auteur du protestantisme a traité la doctrine des apôtres. Il a falsifié l'Epître aux Romains (III, 29) en y ajoutant le mot « seule »; et l'Epître de saint Jacques, qui ne concordait pas avec ses principes, il l'a rejetée, en la qualifiant d' « épître de paille. »

L'Eglise catholique et romaine est

2° *Apostolique dans ses* SACREMENTS;—car chacun d'eux a été administré par les apôtres, comme le prouvent [1] également la Bible et les écrits de leurs disciples.

DÉVELOPPEMENTS.

Les protestants refusent l'institution divine à la Confirmation, à l'Extrême-Onction, à l'Ordre et au Mariage; par conséquent ils leur contestent toute espèce de caractère sacramentel, sous prétexte qu'il n'en est pas fait mention dans les Evangiles. — Mais, répondrons-nous, les Actes et les Epîtres des apôtres n'appartiennent-ils pas à la Bible aussi bien que les Evangiles, et puisqu'on y trouve, ou que ces sacrements ont été réellement administrés (par exemple la Confirmation, *Act.*, VIII, 17), ou qu'on y lit l'ordre de les administrer (par exemple, l'Extrême Onction, *Jacq.*, V, 14, et l'Ordre, II *Tim.*, I, 5), peut-on nier, car c'est ici la question qui nous occupe immédiatement, que les apôtres eux-mêmes les aient admi-

[1] Nous en renvoyons la preuve à la doctrine des sacrements, dans la quatrième partie.

nistrés ? Et s'il est impossible de le nier, pourquoi les protestans ne font-ils pas ce que les apôtres ont fait et ont ordonné de faire ? Connaissent-ils mieux la volonté de Jésus-Christ que ses disciples, ses représentants immédiats, avec lesquels le Seigneur, avant de retourner auprès de son Père, s'entretint pendant quarante jours « sur le royaume de Dieu » (*Act.*, I, 3), bien que nous ne trouvions dans la Bible aucun renseignement et aucune donnée précise sur le contenu de cet entretien ?

Mais notre Eglise mérite surtout d'être appelée apostolique, parce que

3° *Son* CHEF *et ses* ÉVÊQUES *sont les seuls successeurs légitimes des apôtres.* — Nous pouvons en effet prouver historiquement la série non interrompue des papes, comme successeurs légitimes de saint Pierre (*Cf.* plus haut, p. 92) ; et si cela n'est pas toujours possible pour quelques évêques pris en particulier (par exemple d'établir de quel apôtre tel ou tel évêque est le successeur) [1], leur communion constante avec le chef apostolique, le pape, et par là leur apostolicité n'en est pas moins hors de doute, puisque l'approbation qu'ils reçoivent du pape atteste qu'ils sont évêques légitimes, qu'ils sont revêtus de la même puissance que celle que les apôtres reçurent primitivement du Seigneur, et qu'ils sont par là même reconnus successeurs des apôtres.

[1] Dans les premiers siècles de l'Eglise cela même était encore possible. Aussi saint Irénée disait (*Adv. Hæres.*, III, 3) : « Nous pouvons énumérer les évêques établis dans les églises, et ceux qui jusqu'à nous leur ont succédé. » Lorsqu'on fondait de nouvelles communautés religieuses, il fallait naturellement établir de nouveaux siéges épiscopaux, dont les dignitaires, lorsqu'ils étaient légitimement institués, étaient toujours, non pas en vertu du lieu de leur siége, mais en vertu de leur dignité et de leur pouvoir, les successeurs des apôtres.

DÉVELOPPEMENTS.

Quant aux grecs et aux anglicans, qui prétendent avoir des évêques et veulent qu'ils soient les successeurs des apôtres. on peut leur appliquer cette parole de saint Cyprien (*De Unit. Eccles.*): « Celui-là ne saurait être évêque, qui se fait consacrer évêque illégitime par un schismatique: celui-là ne saurait être évêque, qui, en dehors de l'unité entrelacée et compacte de l'Eglise catholique, érige une église humaine. Celui-là ne saurait revendiquer la dignité épiscopale, qui se sépare de la corporation de ses évêques, et rompt l'unité de l'Eglise. »

Relativement aux luthériens et aux réformés, ils ne peuvent ni prouver que le pouvoir des Apôtres ait été régulièrement transmis aux chefs de leurs églises, ni établir la mission extraordinaire de leurs fondateurs; car la transmission régulière du pouvoir apostolique n'a lieu qu'en vertu de la *consécration*, laquelle n'est pas possible chez eux, puisqu'ils ont rejeté le sacrement de l'Ordre. — Mais ce qui est encore plus difficile aux protestants, c'est de montrer que leurs fondateurs ont reçu de Jésus-Christ une mission extraordinaire, semblable, par exemple, à celle que reçut saint Paul. Aussi peut on justement appliquer aux réformateurs ces paroles que Tertullien adressait aux hérétiques de son temps (*Præscript.*, cap 30): Montreznous donc, leur disait-il, les origines de vos Eglises, l'ordre et la succession de vos évêques, en sorte que vous remontiez jusqu'aux apôtres ou jusqu'à l'un de ces hommes apostoliques qui ont persévéré jusqu'à la fin dans la communion avec les apôtres; car c'est ainsi que les Eglises vraiment apostoliques justifient qu'elles le sont.—Qu'ils nous prouvent qu'ils sont remplis de la force divine; car, quand le Seigneur fait des apôtres, il a coutume de leur donner la puissance de faire les mêmes signes que ceux qu'il a faits lui-même [1]. »

[1] Dans ses avertissements confidentiels au respectable conseil et à toute la communauté de la ville de Mulhouse, où il les invite à se mettre en garde contre Thomas Munzer, l'auteur des anabaptistes, Luther prouve d'une manière frappante qu'il ne s'effrayait pas des contradictions les plus palpables. « S'il prétend, disait-il, que Dieu et son esprit l'ont envoyé, qu'il le prouve par des signes et des miracles, autrement défendez-lui de prê-

Puis donc qu'il est prouvé que Dieu a voulu que son Eglise fût reconnue jusqu'à la fin des temps au moyen des quatre notes que nous venons d'expliquer, et que ces quatre signes distinctifs se trouvent uniquement dans l'Eglise catholique et romaine, il s'ensuit qu'elle est seule l'Eglise de Jésus-Christ, qu'il a appelée sienne (*Matth.*, XVI, 18), et, par conséquent, qu'elle est la seule bergerie dont il s'est lui-même déclaré le berger (*Jean*, 10).

La vraie Eglise de Jésus-Christ est donc la communauté de tous les chrétiens voyageurs sur la terre, qui, sous la conduite de leur chef visible, le pontife romain, et sous la direction des évêques placés au-dessous de lui, professent la même foi et participent aux mêmes sacrements.

Cette communauté, considérée dans le centre de son unité, qui est le pape, s'appelle l'Eglise ROMAINE; et envisagée sous le rapport de l'universalité de sa destinée (qui est d'embrasser tous les hommes, tous les temps et tous les lieux), elle se nomme l'Eglise CATHOLIQUE.

On la divise en Eglise enseignante et en Eglise enseignée.

La première comprend les représentants du triple ministère (le pape, les évêques et leurs coadjuteurs); la seconde, le reste des fidèles [1].

cher; car lorsque Dieu veut changer la manière ordinaire, il le fait par des signes miraculeux. » Quelle admirable sentence le grand réformateur fulminait contre sa propre personne, puisque l'autorisation qu'il exigeait pour Munzer, lui-même ne pouvait pas prouver qu'il la possédât!

[1] L'unique chose qui soit nécessaire—la foi — venant de l'ouïe (*Rom.*, X, 17), et l'ouïe supposant l'enseignement de la parole divine, il est facile de

DÉVELOPPEMENTS.

Quel est celui qui appartient à l'Eglise catholique et doit être considéré comme l'un de ses membres? La réponse à cette question dépend de ce que nous avons dit précédemment, et de l'idée que nous avons donnée de l'Eglise catholique. Celui-là est catholique, qui a été admis par le baptême dans le royaume de Dieu sur la terre, et qui, aussitôt après avoir atteint l'usage de raison, fait profession de la foi catholique, et reconnaît le souverain Pontife pour chef suprême de l'Eglise.

Appartiennent par conséquent à l'Eglise catholique :

1. Les grands pécheurs, aussi longtemps qu'ils n'ont pas renié la foi et rompu ouvertement avec le souverain Pontife ;

2. Les enfants des hérétiques et des schismatiques, pourvu qu'ils soient validement baptisés, et que, n'ayant pas encore l'usage de raison, ils n'aient pas encore embrassé spontanément les erreurs de leurs parents.

N'appartiennent pas à l'Eglise catholique, en tant que communauté visible :

1. Ceux qui, en général, n'y sont pas encore incorporés, c'est-à-dire tous ceux qui n'ont pas reçu le baptême (les païens, les mahométants, les juifs, les catéchumènes);

2. Ceux qui, quoique baptisés, se sont séparés volontairement de l'unité de l'Eglise catholique, comme les hérétiques et les schismatiques (les grecs non-unis[1]) ;

3. Les excommuniés, et ceux qui, en punition de leur incrédulité publique et de leur vie scandaleuse, ont été exclus de l'Eglise, comme par exemple saint Paul excommunia Hyménée

comprendre la distinction que nous avons établie. Les deux états religieux sont aussi appelés état ecclésiastique (les clercs), et état laïque, c'est-à-dire les membres du peuple fidèle (λαος).

[1] Voici la différence qu'il y a entre hérésie et schisme (séparation, scission) : l'hérésie suppose une doctrine fausse et erronée ; le schisme, bien qu'il ne conteste aucun dogme de la foi, se sépare du chef suprême de l'église (le pape), et par là brise en quelque sorte avec l'Eglise. — Telle est l'explication donnée par saint Jérôme (*in Com. ad Tit.*, 3). Celui-ci détruit l'unité des membres avec la tête ; celle-là brise l'unité intérieure de la foi.

et Alexandre qui avaient fait naufrage dans la foi (I *Tim.*, I, 19), et l'incestueux de Corinthe (I *Cor.*, V, 2).

III.

ACTIVITÉ ET PRINCIPALES QUALITÉS DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

L'Eglise catholique et romaine fondée par Jésus-Christ, et que ces quatre notes font reconnaître pour la seule véritable, a reçu la mission, comme nous l'avons dit plus haut, p. 175 (en parlant du « représentant humain du ministère de Jésus-Christ »), de continuer sur la terre, avec l'aide du représentant divin, le Saint-Esprit (*Cf.* p. 173), le triple ministère de Jésus-Christ : par l'enseignement, d'amener l'humanité à la connaissance de la vérité divine ; par le sacerdoce, à la possession de la grâce divine, et par le ministère pastoral, de lui faire mériter la récompense divine, c'est-à-dire la vie éternelle.

Que l'Eglise catholique et romaine ait toujours correspondu efficacement à ce triple devoir, il n'est pas nécessaire de le prouver longuement : l'histoire de sa propagation dans l'univers entier, à travers dix-neuf siècles, le genre humain arraché aux ténèbres et aux cruautés du paganisme par son enseignement et ses travaux, la multitude innombrable de saints qu'elle a produits, déposent en sa faveur un témoignage irrécusable [1].

Quant aux deux principales prérogatives de l'Eglise

[1] On peut appliquer à l'Eglise ce proverbe d'un sens si profond : « Te facta loquuntur. »

chrétienne, comme elles ont été souvent attaquées par ses ennemis, elles demandent une démonstration plus rigoureuse. Ces deux prérogatives consistent en ce que seule elle possède la pure doctrine révélée et la plénitude de la grâce de rédemption; en d'autres termes, en ce qu'elle est infaillible, et qu'on ne peut se sauver que dans son sein [1].

A. *L'Eglise catholique est* infaillible.

1° L'infaillibilité est nécessaire à l'Eglise, et elle lui a été accordée. Si, conformément à la promesse du Sauveur (*Gen.*, XXII, 18), « tous les peuples de la terre devaient être bénis en lui, » il fallait avant tout que tous pussent arriver à la connaissance de sa vérité.

Il existe deux moyens par lesquels l'homme peut arriver à la connaissance de la vérité révélée : l'illumination intérieure (l'inspiration, telle qu'elle se trouvait dans les prophètes et dans saint Paul, *Cf. Galat.*, I, 12), et l'enseignement extérieur. Or Jésus-Christ ayant lui-même annoncé sa doctrine extérieurement par son Verbe vivant, il voulut que dans la suite elle continuât de l'être par des docteurs visibles, c'est-à-dire

[1] Il ne faut pas confondre les perfections de l'Eglise avec ses notes ou caractères. Celles-ci pouvant se saisir extérieurement, elles font qu'on distingue, par sa visibilité, la vraie Eglise de toute église fausse; tandis que les perfections, se rapportant à la nature intime et spirituelle de l'Eglise, ne tombent pas sous les sens. Une perfection spirituelle devient une note, quand elle se manifeste extérieurement; aussi les quatre notes de l'Eglise ne sont-elles proprement que des manifestations, des révélations sensibles et extérieures qui attestent la facilité avec laquelle on peut la reconnaître, et la vertu sanctifiante qui réside en elle. Car c'est précisément par ce moyen que l'Eglise a conservé, tout en se propageant par toute la terre, son unité, sa sainteté et son apostolicité.

par ses apôtres et leurs successeurs. Néanmoins, ces docteurs visibles étant toujours, en leur qualité d'hommes, sujets à s'égarer, et une doctrine, son origine et son contenu fussent-ils divins, n'étant jamais (absolument parlant) à l'abri de l'erreur, quand elle se trouve placée sous l'unique sauvegarde des hommes, il fallait nécessairement, pour que la parole divine pût être conservée et propagée comme divine, c'est-à-dire comme absolument pure et intacte, qu'elle fût garantie et protégée par une influence divine contre toute falsification et interpolation. Or, c'est précisément cette influence divine dans le ministère d'enseignement qui constitue l'infaillibilité, ou cette prérogative de l'Eglise qui fait qu'elle ne peut se tromper ni dans la doctrine de la foi, ni dans la doctrine des mœurs.

Cette influence divine sur son enseignement, et l'infaillibilité qui en résulte, Jésus-Christ l'a promise et accordée à son Eglise.

Jésus-Christ l'a promise lorsqu'il a dit :

a. « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » (*Matth.*, XXVIII, 20). A cette promesse, le Seigneur ajoute immédiatement l'ordre de se livrer au ministère d'enseignement : « Celui qui vous écoute, m'écoute » (*Luc*, X, 16); d'où il suit que la parole des apôtres est en réalité la parole de Jésus-Christ lui-même.

b. « Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle (l'Eglise) » (*Matth.*, XVI, 18). L'attaque principale que le « père du mensonge » dirige contre le royaume de la vérité, c'est l'erreur et le mensonge : une seule erreur admise par l'Eglise universelle suffirait pour que l'enfer eût prévalu contre elle.

c. « Il vous donnera un autre Consolateur, l'Esprit

de vérité, afin qu'il demeure éternellement avec vous » (*Jean.*, XIV, 16). « L'Esprit vous enseignera toute vérité » (XVI, 13). Jésus-Christ n'aurait pu promettre plus ouvertement et plus clairement à son Eglise qu'elle serait jusqu'à la fin des siècles exempte de toute erreur, ou, ce qui revient au même, qu'elle serait infaillible. (Sur l'action du Saint-Esprit dans l'Eglise, et sur le ministère à la fois divin et humain exercé sur la terre au nom de Jésus-Christ, *Cf.* p. 160 et 172).

L'accomplissement de cette promesse, ou la concession réelle du privilége d'infaillibilité, eut lieu le jour de la Pentecôte, par la descente du Saint-Esprit, dont l'influence divine sur l'enseignement des apôtres se manifesta tout d'abord en ce qu'ils furent complétement affranchis de l'idée erronée qu'ils s'étaient faite jusqu'alors touchant le royaume du Messie et les fonctions qu'ils auraient à y remplir, et en ce que, après avoir reconnu le pur Evangile (sans mélange d'erreurs), ils l'annoncèrent dans toute sa pureté.

Que les apôtres eux-mêmes aient considéré l'Eglise de Jésus-Christ comme infaillible, il suffit, entre tant de passages qui l'établissent (par exemple, II *Jean*, II, et *Eph.*, IV, 12, etc.), de citer celui où saint Paul (I *Tim.*, III, 15) appelle l'Eglise « la colonne et le fondement de la vérité [1]. »

[1] On sait que de nos jours on s'est efforcé d'enlever à ce passage désagréable sa force probante en donnant une autre ponctuation à ces paroles : « Colonne et fondement de la vérité. » On les a séparées du mot Eglise, et on les a placées au commencement de la phrase suivante, où il est question de l'incarnation de Jésus-Christ. Mais cette manière de transposition n'était pas connue de l'antiquité chrétienne, et d'ailleurs elle est en opposition avec le sens général du contexte. Ajoutons que cette expression tombée de la plume de saint Paul est entièrement d'acord avec les formes du

Parmi les expressions des anciens Pères de l'Eglise, citons seulement le passage suivant d'Origène (*Comm. serm.*, XLVII) : « Jésus est la lumière du monde ; il éclaire l'Eglise de ses rayons ; car, de même que la lune reçoit sa lumière du soleil pour éclairer la nuit, de même l'Eglise éclaire avec la lumière qu'elle a reçue de Jésus-Christ tous ceux qui marchent dans la nuit des ténèbres. »

REMARQUE.

Luther, dans un de ses moments lucides, avoua lui-même que l'Eglise de Jésus-Christ devait être infaillible. Il écrivait [1] : « L'Eglise ne peut ni ne saurait mentir ; elle ne peut enseigner l'erreur, même sur un seul point. Ce que l'Eglise doit enseigner, c'est la pure parole de Dieu ou la vérité, et non pas l'erreur et le mensonge. » Et cette infaillibilité qui lui semblait si nécessaire, il l'attribuait à l'Eglise romaine, bien qu'il se fût séparé d'elle. Onze ans après cette séparation, alors que s'étaient un peu dissipés les nuages que les passions et l'orgueil avaient amassés autour de son intelligence, il lui échappa cet aveu remarquable [2] : « Nous reconnaissons que, dans le papisme, le Christianisme opère beaucoup de bien, et même qu'il y opère tout ce qu'il fait de bien, et que c'est de là qu'il est venu jusqu'à nous. Nous confessons, en effet, que dans le papisme se trouvent la vraie Ecriture sainte....., le véritable ministère de la prédication, et le véritable catéchisme..... Or, si c'est réellement avec le pape que se trouve l'Eglise chrétienne, il s'ensuit que cette Église est réellement le corps et le membre de Jésus-Christ, que si elle est son corps, elle a son véritable esprit, son évangile, sa foi, son baptême, son sacrement, ses clefs, son enseignement, sa prière, et tout ce que l'Eglise doit avoir. »

2. Les représentants de l'infaillibilité sont les évê-

langage des Juifs, puisque, au témoignage du célèbre orientaliste Lighfort (mort en 1675), on avait aussi coutume de donner au sanhédrin le titre de « Colonne et fondement de la vérité. »

[1] *Cf. Œuvres de Luther*, 7[e] vol.

[2] *Œuvres de Luther*, 4[e] vol. fol, 320, Jena, 1560.

ques en communion avec le pape, ou l'Eglise enseignante réunie [1]. Là, en effet, la promesse de l'assistance divine dans la prédication du salut ayant été faite par Jésus-Christ aux apôtres d'abord réunis en corps, dès qu'il s'agissait d'une question qui concernait l'Eglise universelle, bien que chacun d'eux, en sa qualité d'organe immédiat de la révélation, fût personnellement infaillible, ils délibéraient en commun, portaient des décrets qu'ils appelaient l'œuvre du Saint-Esprit et des apôtres, ou des résolutions prises par les représentants divins et humains de Jésus-Christ [2]. Nous ne devons jamais perdre de vue que si Dieu, dans l'exercice de sa puissance dans le monde, a établi une « loi de parcimonie » (lex parcimoniæ, *Cf.* Ier vol., p. 283, note 1), c'est-à-dire, s'il n'intervertit l'ordre du monde par une intervention miraculeuse que là où il y a nécessité absolue, il observe la même loi par rapport à l'économie du salut, et ne vient en aide aux forces de l'intelligence humaine des prédicateurs du salut par une illumination immédiate (inspiration), que lorsque cette intelligence humaine ne suffit plus à étouffer une erreur générale.

C'est parce qu'ils étaient convaincus de cette vérité, que les disciples immédiats de Jésus-Christ, en se consultant et en délibérant en commun, consacraient toutes leurs ressources naturelles à la conservation de la pure doctrine dogmatique et morale de Jésus-Christ. C'est ce que firent plus fréquemment encore dans

[1] L'expression « Collegium Petro-apostolicum » est admirable de justesse et de précision.

[2] *Cf. Actes des Apôtres*, IV, où il est dit (vers. 28) : « Il a plu au Saint-Esprit et à nous, etc. »

les conciles leurs successeurs, les évêques, de concert avec le souverain Pontife.

Néanmoins, bien que dans le christianisme le corps enseignant doive consacrer et consacre effectivement tous ses soins à la conservation intacte de la doctrine du salut, il est bien entendu que si, dans les décrets qu'elle porte, l'Eglise est exempte d'erreur, ce n'est pas dans ces soins qu'il faut rechercher la cause dernière de son infaillibilité, mais plutôt dans l'assistance divine, laquelle, tout en admettant quelque imperfection dans les délibérations ecclésiastiques (considérées sous leur côté humain), n'en conserve pas moins, en ce qui conserne la doctrine de la foi et des mœurs, l'Eglise exempte de toute erreur, comme d'ailleurs le réclame nécessairement la perpétuelle durée de la vraie Eglise de Jésus-Christ. Ceci soit dit pour répondre aux objections des adversaires qui pourraient demander pourquoi ces délibérations sont nécessaires, si l'Eglise enseignante est dirigée par une influence divine, ou bien encore qui demanderaient si dans leurs délibérations les membres de l'Eglise ont toujours apporté tous les soins nécessaires. Les représentants de Jésus-Christ ont toujours dû faire ce qui dépendait d'eux ; quand ils y ont manqué, le Saint-Esprit a comblé cette lacune quant au résultat général de la délibération, c'est-à-dire quant à la décision, en faisant qu'elle fût exempte d'erreur ; mais il n'a pas pour autant effacé la faute dont chacun des membres de l'assemblée [1] avait pu se rendre coupable.

[1] Comparez ce qui a été dit plus haut sur le caractère merveilleux du ministère divin et humain exercé sur la terre au nom de Jésus-Christ (1 *Etablissement de l'Eglise*, pag. 172).

Que si l'on demande en outre où l'Eglise enseignante se trouve pleinement et validement représentée dans son universalité infaillible, nous répondrons que sa représentation la plus complète réside dans une assemblée universelle de tous les chefs des Eglises, dans laquelle enseignent et statuent ensemble les deux principaux représentants de la puissance ecclésiastique, les évêques et le pape. Voilà pourquoi les décisions doctrinales de ces assemblées sont constamment revêtues d'une autorité dogmatique, et que leurs lois ont une force obligatoire qui s'étend à l'Eglise universelle [1].

Néanmoins la réunion des conciles généraux, comme le prouve l'histoire ancienne, notamment celle des quinzième et seizième siècles, étant chose difficile, principalement de nos jours, attendu que l'Eglise occupe les cinq parties du monde, on ne saurait la considérer comme étant la forme unique sous laquelle l'Eglise enseignante doit et peut être représentée dans son universalité essentielle. D'ailleurs, bien que la réunion des membres de l'Eglise en un seul lieu puisse faciliter les délibérations, elle n'est pas absolument nécessaire pour l'unité des décrets, et par conséquent elle n'exclut nullement un autre mode de délibération commune. Cette délibération, pour l'Eglise universelle,

[1] On sait que les conciles se divisent en conciles généraux (œcuméniques) et en conciles particuliers. Il y a eu dix-neuf conciles généraux, dans lesquels était réuni l'épiscopat tout entier sous la présidence du pape ou de ses légats. Le premier a été tenu à Nicée en 325, contre Arius, et le dernier à Trente, en 1544 jusqu'à 1563, contre le protestantisme. — Les conciles particuliers se divisent en conciles provinciaux et en conciles nationaux ; dans l'un se réunissent les évêques d'une province ecclésiastique autour de leur métropolitain ; dans l'autre, tous les évêques d'une nation ou d'un royaume, autour de celui d'entre eux qui tient la place de primat,

peut se faire de deux manières : d'abord, pour le souverain Pontife, en invitant, en sa qualité de chef suprême de l'Eglise, l'Eglise dispersée et l'Eglise réunie à se consulter ; ensuite, pour les évêques, en donnant leur assentiment, soit tacitement, soit par écrit ; ou enfin, pour un certain nombre d'évêques (réunis en conciles provinciaux ou nationaux), en soumettant à l'approbation du pape leurs délibérations et leurs décrets, délibérations et décrets qui seront communiqués à l'épiscopat de l'Eglise universelle, avec intimation de les observer, s'ils paraissent nécessaires ou utiles à toute l'Eglise [1].

TRAIT HISTORIQUE.

Fénelon, archevêque de Cambrai, donna un touchant exemple de soumission humble et absolue aux décisions du chef suprême de l'Eglise (*Cf.* CATÉCH. HIST., 1er vol., p. 296).

B. On ne peut se sauver *que dans l'Eglise catholique.*

Non-seulement l'Eglise catholique possède seule l'entière et pure vérité révélée, la propage et l'enseigne dans toute sa pureté, c'est-à-dire avec infaillibilité; mais c'est elle encore qui est la seule dépositaire de la plénitude des grâces que Jésus-Christ nous a méritées par sa Rédemption, et c'est elle seule qui les dis-

[1] Ce dernier mode de délibération en commun avait surtout lieu dans les premiers siècles, qui étaient proprement l'époque des conciles. Ainsi l'hérésie des Pélagiens fut d'abord condamnée au concile provincial de Diospolis, puis solennellement au concile national d'Afrique, en 418, condamnation qui fut confirmée par le pape Zozime et considérée comme valide par l'Eglise universelle. Par contre, les erreurs qui ont surgi depuis le concile de Trente (par exemple, celles de Baius, de Jansénius et des quiétistes) ont été condamnées par les papes dans des constitutions spéciales qui ont été reçues par toute l'Eglise.

pense. En d'autres termes, l'Eglise catholique seule possède les moyens nécessaires pour arriver au salut.

S'il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, et si ce médiateur unique, Jésus-Christ, n'a fondé qu'une seule Église dans laquelle il a déposé sa grâce de Rédemption pour la sanctification et le salut du monde pécheur, il s'ensuit nécessairement qu'on ne peut chercher et trouver son salut que dans cette Eglise, qu'il n'est pas permis de le chercher ailleurs, et qu'on ne saurait l'y trouver.

Or, que Jésus-Christ n'ait fondé qu'une seule Eglise, c'est ce qu'il a lui-même suffisamment prouvé en parlant toujours d'une seule Eglise (et non pas de plusieurs) (voir plus haut), et en déclarant publiquement qu'il n'en reconnaissait et n'en honorait qu'une seule (*Matth.*, XVIII, 17) : « Si quelqu'un n'honore pas l'Eglise, qu'il soit comme un païen et un publicain ; » c'est-à-dire qu'il soit exclu de la société que j'ai établie [1].

[1] Que Jésus-Christ n'ait fondé qu'une Eglise, et que cette Eglise soit la seule dans laquelle on puisse se sauver, c'est ce qu'ont avoué les Réformateurs eux-mêmes, puisque c'est là l'unique motif pour lequel ils se séparèrent de l'Eglise catholique, « fausse » et « corrompue » selon eux, et qu'ils prétendirent rétablir la « pure Eglise » de Jésus-Christ, bien qu'en cela ils n'aient réussi qu'à implanter le germe d'une foule de petites églises particulières. — Ils affirment en outre qu'il est absolument nécessaire de vivre dans la véritable Eglise pour être sauvé. Ainsi nous lisons dans la *Confession helvétique* (c. 17) : « La communion avec la vraie Eglise est à nos yeux tellement importante, que nous enseignons que ceux qui, loin d'être en communion avec elle, s'en séparent, ne sauraient vivre devant Dieu. — Plus tard, soit qu'ils soupçonnassent que leur église n'était pas la véritable, soit qu'ils voulussent prétendre au titre glorieux d'hommes tolérants, les protestants abandonnèrent cette proposition par laquelle ils affirmaient qu'on ne pouvait se sauver que dans la vraie Eglise, et voulurent bien accorder l'entrée du ciel aux membres de l'ancienne Eglise catholique qu'ils avaient si amèrement blamée ; bien qu'en cela ils soient tombés comme

D'autre part, que cette unique Eglise de Jésus-Christ ne se trouve que dans l'Eglise catholique, c'est ce qui résulte incontestablement, comme nous l'avons montré plus haut, des quatre notes qui la distinguent. Mais si elle est la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, il s'ensuit aussi qu'on ne peut se sauver qu'en elle.

Cette conséquence si nécessaire, les docteurs de l'Eglise l'ont exprimée et manifestée en termes formels dans tous les siècles. Ainsi, saint Cyprien écrivait (*De Unit. eccl.*, n. 24) : « Celui-là ne saurait avoir Dieu pour Père, qui n'a pas l'Eglise pour Mère. Si personne, hors de l'arche de Noé, ne put être sauvé, personne ne pourra l'être hors de l'Eglise de Jésus-Christ. La robe du Sauveur ne saurait être divisée. »

Saint Augustin disait (*De Unit. eccl.*, cap. XIX) : « Ne saurait arriver au salut ni à la vie éternelle quiconque n'a pas Jésus-Christ pour chef ; or, quiconque ne se trouve pas dans le corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, ne saurait avoir Jésus-Christ pour chef. »

L'Eglise a formulé en quelques mots la même doctrine (*Conc. Carthag.*, IV, 1) : « Personne ne peut se sauver hors de l'Eglise. » Et (*Conc. Later.*, IV, c. 1) : « Il n'y a pour tous les fidèles qu'une seule Eglise universelle, hors de laquelle personne n'arrive au salut. »

Cette vérité, « qu'on ne saurait se sauver que dans l'Eglise, » est représentée et flétrie par nos adversaires comme « une condamnation pleine de cruauté » infligée à ceux qui ont une croyance différente, comme une « odieuse intolérance des ultramontains, » comme une

« leurs pères et leurs maîtres, » dans une foule de contradictions (Voir dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 293, 7, un exemple d'inconséquence en matière de tolérance).

« violation scandaleuse » de ce précepte du Seigneur : « Ne jugez pas, — ne condamnez pas, etc., » et enfin comme opposée à cette parole de l'Apôtre (I *Tim.*, II, 4): « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. »

En enseignant cette doctrine, qu'elle ne saurait abdiquer sans renoncer à sa qualité d'Eglise de Jésus-Christ, l'Eglise catholique n'anticipe nullement sur le jugement de Dieu tel qu'il devra avoir lieu après la mort de l'homme. Au contraire, de même que l'Eglise catholique ne prétend pas que tous ceux qui lui appartiennent extérieurement soient par cela même sauvés, puisqu'elle ne cesse de recommander la sainteté intérieure, et qu'elle sait « qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus » (*Matth.*, XXII, 14); de même elle est loin de condamner tous ceux qui ne lui appartiennent pas intérieurement [1]. Le jugement de l'Eglise porte donc non sur les individus, mais sur la doctrine; non sur ceux qui errent, mais sur l'erreur ; elle ne dit pas quel est celui qui sera sauvé, mais ce qui sauve. Sur ce dernier point, en sa qualité d'Eglise infaillible de Jésus-Christ, son jugement est infaillible. Quant au sort réservé aux individus après leur mort, l'Eglise peut, il est vrai, en plusieurs circonstances, porter un jugement très-

[1] Une preuve que l'Eglise catholique n'est nullement disposée à porter des sentences de condamnation, c'est que le vendredi-saint, jour auquel le Seigneur a répandu son sang pour la réconciliation de toute l'humanité, elle fait des prières pour ceux qui ne lui appartiennent pas, et implore la miséricorde divine sur les hérétiques, les schismatiques, les Juifs et les païens. —Quant aux Grecs, on dit au contraire qu'ils ont l'habitude de blasphémer, dans leur office du vendredi-saint, contre le chef de l'Eglise romaine, le pape, et de prononcer contre lui une sentence d'excommunication. On prétend même qu'ils s'oublient tellement dans leur haine, que leurs prêtres sont obligés, chaque fois qu'ils prononcent le nom du pape, de cracher, afin de purifier leur bouche, salie par ce nom (*Cf.* Stœger's Himmels Krone, S. 86).

probable, mais jamais infaillible. Ainsi elle peut appliquer au chrétien impénitent ces paroles que Jésus-Christ disait de l'incrédule opiniâtre : « Celui qui ne croira point sera condamné. »

REMARQUE.

Relativement à ceux qui n'appartiennent pas au corps extérieur de l'Eglise, il faut distinguer une double situation :

1. Ou ils étaient dans une position qui leur permettait de devenir membres de l'Eglise, mais ils ne l'ont pas voulu ; ou bien, ce qui est pire, ils étaient déjà dans l'Eglise, mais ils en sont sortis par le schisme et par l'hérésie. L'une et l'autre de ces situations est hostile à l'Eglise et criminelle, et on peut bien lui appliquer ces paroles de Jésus-Christ (*Jean*, xv, 22) : « Si je ne fusse point venu, et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché. » Ces paroles concernent les hommes qui se sont trouvés ou se trouvent dans les conditions que nous avons indiquées, de même que ce passage de saint Cyprien : « Celui-là ne saurait avoir Dieu pour Père qui n'a pas l'Eglise pour Mère. »

Ou bien,

2. Certains hommes, vu les circonstances particulières dans lesquelles ils se trouvent, sont dans l'impossibilité de s'attacher à l'Eglise visible de Jésus-Christ, et alors leur position n'est nullement coupable. Ceux-là, s'ils travaillent ardemment à établir en eux le règne de la vérité et de la grâce, et s'ils observent consciencieusement les commandements de Dieu, appartiennent à l'Eglise intérieure, à l'âme de l'Eglise, comme déjà nous l'avons fait remarquer en parlant de l'universalité de l'Eglise. Au lieu de les accuser, il faut plutôt les plaindre, parce qu'ils n'en sont pas moins dépourvus d'une foule de moyens de salut (par ex., de la sainte messe et des sacrements).

Exemple. — Un prêtre, nommé Salvien, qui vivait à Marseille au commencement du cinquième siècle, nous montre, par un exemple digne d'être imité, que nous devons abandonner au jugement du Très-Haut ceux qui, en dehors de l'Eglise, prétendent être en possession de la vérité. Dans un ouvrage sur les

Goths et les Vandales, peuples qui avaient été élevés dans l'hérésie d'Arius, si répandue à cette époque, il écrivait (*de Gubernat.*, l. v) : « Ces barbares ne savent que ce qu'ils ont appris de leurs maîtres; les traditions qu'ils ont reçues forment toute leur législation : ils sont donc hérétiques sans le savoir. Assurément, il n'y a que nous qui possédions la vérité ; mais ils croient, eux aussi, la posséder. Ils se trompent donc, il est vrai, mais ils croient être dans la bonne voie. Or, quelle sentence sera portée contre eux au dernier jugement, à cause de cette erreur? Personne ne le peut savoir, si ce n'est le souverain Juge. »

(Sur le soin avec lequel nous devons éviter les iniques corrupteurs de la vérité (les hérétiques proprements dits), tout en faisant constamment preuve d'une grande charité envers ceux qui ont une croyance différente de la nôtre, voir les exemples du CATÉCH. HISTOR., 2e vol., p. 50-54).

Pour faire apprécier comme il convient le bonheur de ceux qui sont nés dans le sein de la véritable Eglise, l'Eglise catholique et romaine, on pourra rappeler ce que nous avons dit de la nécessité de la vraie foi, 1er vol., p. 71-78.

IV.

COMMUNION DES SAINTS.

I. Idée de cette communion.

Par la naissance corporelle, les hommes entrent dans la famille du premier Adam ; par la naissance spirituelle (le baptême), ils sont admis dans la famille du second Adam, où ils restent aussi longtemps qu'ils ne sont pas déclarés déchus de leur droit de famille par une sentence valide du juge, ou qu'ils ne sont pas exclus temporairement ou éternellement de la société paternelle. L'exclusion

temporaire (excommunication majeure [1]) a lieu par l'autorité divine et humaine qui représente Jésus-Christ sur la terre, — c'est-à-dire par l'Eglise. Elle se nomme temporaire, parce qu'il est encore possible d'être de nouveau admis dans la famille de Jésus-Christ pendant le temps qu'on passe sur la terre. — Quant à l'exclusion éternelle, elle se fait par une sentence de Jésus-Christ lui même, et elle n'est pas autre chose que la réprobation, ou damnation éternelle, qui a lieu au jugement particulier.

La « communion des saints, » considérée comme la famille du second Adam, est donc l'Eglise universelle de Jésus-Christ, c'est-à-dire la société vivante de tous les fidèles réunis entre eux et avec le Sauveur; ou bien encore, c'est un royaume divin qui embrasse la terre et le ciel, dont l'Eglise, qui a été l'objet de réflexions antérieures, n'est qu'une portion visible.

C'est avec raison qu'on donne à l'ensemble de l'Eglise de Jésus-Christ le nom de COMMUNION. Tous les membres qui en font partie tendent en effet à un but commun, et emploient pour y arriver des moyens identiques. Ils participent tous à cette même communauté de vie si admirablement dépeinte dans les divines Ecritures (*Rom.*, XII, 4) : « Comme dans un seul

[1] On distingue une excommunication mineure et une excommunication majeure. L'une est l'exclusion d'un membre de l'Eglise de la participation aux sacrements et des fonctions ecclésiastiques. Elle est plutôt une privation des trésors de l'Eglise qu'une séparation complète d'avec le corps de Jésus-Christ, ce qui constitue proprement l'excommunication majeure ; car celui qui tombe en cette dernière ou qui en est frappé est entièrement exclu de la communion des fidèles, privé de toute participation aux biens spirituels, et par conséquent déclaré en quelque sorte « mort à la vie ecclésiastique. »

corps nous avons plusieurs membres, de même en Jésus-Christ nous sommes plusieurs qui ne formons qu'un seul corps. » On l'appelle communion des SAINTS, parce que tous, sous la direction d'un chef (Jésus-Christ), qui est saint, et à l'aide de moyens saints, sont déjà arrivés à un but qui est saint, ou espèrent y arriver, ou du moins sont appelés à y arriver.

Il suit de là que la communion des saints se divise en trois catégories. La première comprend les saints qui sont dans le ciel, et qui forment avec les anges la cour céleste. Ils célèbrent une fête éternelle avec le vainqueur de Satan, et sont appelés pour cela l'Eglise triomphante.

La seconde catégorie se compose de ceux d'entre les amis de Dieu qui, ayant déjà quitté le champ de bataille, ont été salués et reconnus par le chef de la lutte, le Triomphateur céleste, mais qui, avant de recevoir leur vêtement de gloire, ont été relégués en purgatoire pour y être purifiés des restes de souillures qu'ils avaient contractées sur la terre. Ils y vivent dans une douloureuse attente de la couronne triomphale, jusqu'à ce qu'il leur soit permis de s'associer au chœur des élus : on les appelle pour ce motif l'Eglise souffrante.

Enfin, à la troisième catégorie appartiennent ceux qui sont encore sur le théâtre de la vie humaine, c'est-à-dire nous-mêmes, et qui, ne devant jamais se lasser de combattre contre les trois principaux ennemis de leur âme, sont appelés pour ce motif l'Eglise militante.

A ces trois catégories, ainsi qu'aux hommages qu'elles rendent au Roi du ciel, semblent s'appliquer ces paroles

de saint Paul (*Philip.*, II, 10) : « Il faut qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. »

REMARQUE.

Saint Augustin établit entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante le parallèle suivant (*Tract.* 124 *in Joann.*) : « L'Eglise militante voyage encore sur la terre, mais l'Eglise triomphante est déjà entrée dans les demeures éternelles du ciel. L'une est dans le combat, l'autre dans le repos ; celle-là est dans la voie, celle-ci est déjà arrivée dans la patrie. La première exerce ses forces dans les luttes et dans les attaques ; la seconde n'est plus soumise à aucun revers et à aucune épreuve. L'une réprime ses convoitises charnelles, l'autre est inondée de joies spirituelles. »

II. Communauté de vie telle qu'elle existe dans la communion des Saints.

C'est dans la comparaison biblique citée plus haut, relative au corps de l'homme, qu'on trouve la description la plus satisfaisante de cette communauté de vie. Les membres qui composent le corps humain forment en effet une communauté d'existence et un tout organique parfait. Le maintien de l'unité vitale dans le corps dépend des éléments de vie que possède ce dernier et de l'activité de chacun des membres en particulier. Tous les membres ont besoin de vie et de nourriture, et pour qu'ils les reçoivent, il est nécessaire que chaque membre soit à la fois actif pour lui-même et pour les autres membres. Ainsi la main, tout en fournissant à l'estomac sa nourriture, se nourrit elle-même et nourrit les autres membres [1].

[1] L'activité déployée par chacun des membres de l'Eglise pour repousser toute influence extérieure est ainsi dépeinte par saint Augustin (*in Joann.*, tr. 32), qui la compare à l'activité de l'œil et de la main : « Entre tous les

Eh bien, il en est de même du corps mystique de Jésus-Christ, — l'Eglise universelle. L'élément vital de son corps spirituel, c'est le trésor des grâces : chacun des membres doit travailler pour soi et pour les autres à le répandre et à le propager.

Quant à la communauté de vie des membres particuliers de l'Eglise, nous dirons seulement :

a. Que la communauté de vie qui doit exister entre les membres de l'Eglise MILITANTE consiste en ce que ses membres vivants [1] ne doivent pas se contenter de participer eux-mêmes au trésor des grâces (par exemple à la sainte messe, aux sacrements, aux bénédictions et aux cérémonies de l'Eglise), qui est l'élément de la vie spirituelle ; mais qu'ils doivent encore s'y faire participer les uns les autres en implorant par des prières le secours du ciel sur les autres membres, en leur obtenant par leurs bonnes œuvres des mérites pour l'autre vie, ou enfin en les rendant dignes (par le bon exemple, les leçons et les avertissements) d'obtenir miséricorde, c'est-à-dire de se convertir.

membres du corps, l'œil est le seul qui voie. Mais voit-il pour lui tout seul ? Non, il voit aussi en faveur de la main, des pieds et des autres membres ; car quand le pied est exposé à se heurter, l'œil ne se détourne pas, mais il tâche de s'y opposer. La main est active, mais l'est-elle pour elle seule ? quand un coup menace, non pas elle, mais l'œil, se contente-t-elle de dire : « Je ne veux pas me déranger, car je ne suis pas menacée ? »

[1] C'est-à-dire ceux qui sont en état de grâce. Saint Thomas d'Aquin dit excellemment (*Summ.*, p. III, *supplem.*) : « Un membre mort ne reçoit aucune communication des autres membres vivants. Or, celui qui se trouve en état de péché mortel étant semblable à un membre mort, il ne saurait avoir aucune part aux mérites des membres vivants. Néanmoins, aussi longtemps que le pécheur n'est pas séparé de l'Eglise militante par la mort corporelle, il y a possibilité pour lui, membre engourdi du corps, ou branche desséchée de l'arbre, de renaître à la vie, et par conséquent de participer de nouveau au trésor des grâces. »

Aussi l'Ecriture sainte ne cesse-t-elle de nous inviter à prier les uns pour les autres. Le Sauveur nous y a exhortés le premier en nous enseignant le « Pater, » qui contient une foule de demandes. Saint Jacques remplit le même office lorsqu'il nous dit (v, 16) : « Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés; car la prière assidue du juste peut beaucoup. » — L'apôtre saint Paul nous excite à nous entr'aider mutuellement (I *Cor.*, XII, 24-27) : « Dieu a organisé le corps de telle sorte que tous les membres conspirent mutuellement à s'entr'aider les uns les autres..... Or, vous êtes le corps de Jésus-Christ et membres les uns des autres. »

TRAIT HISTORIQUE.

Saint François Xavier avait une confiance toute particulière aux prières de l'Eglise militante, et cette confiance stimulait son courage dans les dangers auxquels l'exposaient les travaux de son apostolat. Sur le point d'entreprendre le périlleux voyage du Japon, il écrivait dans une lettre: « Nous avons la plus grande confiance que les prières de l'Eglise, notre Mère, et l'Épouse de Jésus-Christ, nous obtiendront la grâce de devenir dignes des bienfaits de Dieu [1]. »

(Voir d'autres exemples sur l'obligation de prier les uns pour les autres, et de nous recommander aux prières d'autrui, dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., pag. 373-379; 402-427 *e. f.*)

Au reste, l'activité que les membres particuliers de l'Eglise déploient en faveur de leurs frères étant presque toujours d'une nature spirituelle, on ne saurait ni la mesurer ni la compter. Elle opère et agit dans une sphère invisible et supérieure, uniquement accessible aux regards du souverain Juge. D'ailleurs l'activité si prodigieuse de la nature elle-même échappe aussi à l'œil de l'examinateur, et les héros de la sagesse humaine ne peuvent établir le plus souvent que des hypothèses, lorsqu'ils veulent parler de la communauté de vie intime du corps hu-

[1] *Cf. Tursell.*, tom. III, cap. 4.

main ; mais plus mystérieuse encore est la communauté de vie qui existe dans le corps de Jésus-Christ, dans l'Eglise (*Cf.* 1er vol., p. 112, note 2).

b. La communauté de vie entre l'Eglise militante et l'Eglise SOUFFRANTE consiste en ce que, d'une part, les fidèles qui vivent sur la terre s'occupent avec une charité toute chrétienne des âmes du purgatoire, leur venant en aide par des prières, des bonnes œuvres, et surtout par le saint sacrifice de la messe; et en ce que, d'autre part, les âmes du purgatoire, en retour de cette assistance charitable, intercèdent pour eux auprès de Dieu.

« C'est une sainte et salutaire pensée, dit l'Ecriture sainte (II *Mach.*, XII, 46), de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Il résulte de ces quelques mots que notre prière est salutaire aux morts, méritoire pour nous et agréable à Dieu.

REMARQUE.

Nous parlerons plus au long de l'assistance due aux âmes du purgatoire, lorsque nous traiterons la question du « purgatoire, » dans les deux derniers articles du symbole.

c. Enfin, la communauté de vie entre l'Église militante et l'Église TRIOMPHANTE consiste en ce que nous vénérons les saints comme étant les amis de Dieu, et les imitons comme étant des modèles de vertus ; et en ce que les saints nous aident en intercédant pour nous.

La charité qui vient de Dieu, la charité vraiment chrétienne, n'est arrêtée ni par les limites de l'espace, ni par les bornes du temps. Non contente de s'étendre jusque par-delà les confins de l'univers, de répandre

ses secours et ses miséricordes du couchant à l'aurore, et, s'alimentant des fruits qu'elle a récoltés dans des siècles antérieurs, de semer et de planter pour les temps à venir elle pénètre encore au-delà du tombeau, et monte jusque dans l'éternité. Tous les autres liens, la mort les dissout : elle détruit toutes les sociétés humaines ; mais les liens du saint amour résistent à la main de ce géant, et seul, le lien de l'amour qu'on nomme la communion des saints, subsiste éternellement, parce qu'il est formé et maintenu par l'Eternel.

REMARQUE.

Nous montrerons, dans l'appendice qui suivra le premier commandement de Dieu, comment nous devons honorer et invoquer les saints ; nous parlerons aussi des miracles éclatants que le Seigneur opère en faveur de ceux qui les honorent, afin de prouver par des faits incontestables combien le culte qu'on rend à ses élus est agréable au Seigneur.

Nous terminons par une belle comparaison empruntée à saint Grégoire, touchant la communion des saints. Voici ses paroles (*In Ezech.*. l. I, hom. 10) : « Le Dieu tout-puissant opère dans les cœurs des hommes ce qu'il opère dans les diverses, contrées de la terre. Il aurait pu donner tous les fruits au même pays ; mais si chaque contrée n'avait pas besoin des produits des autres, elle n'aurait avec elles aucune relation et aucun rapport. Voilà pourquoi il donne à l'une l'abondance du vin, à l'autre l'abondance de l'huile, à celle-ci des troupeaux innombrables, à celle-là du froment en quantité. Pendant que l'une va chercher ce que l'autre produit, les différents peuples entrent en communication les uns avec les autres par l'échange mutuel des dons du Seigneur. Eh bien, les âmes des saints sont entre elles ce que sont les diverses contrées de la terre. Les saints se communiquant réciproquement ce qu'ils reçoivent, il en résulte que le superflu des uns couvre le déficit des autres ; et c'est ainsi qu'ils forment un tout agréable au Seigneur, et s'unissent dans l'unité de l'amour. »

DIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

DE LA RÉMISSION DES PÉCHÉS.

La doctrine de la « communion des saints, » si consolante pour les justes, ne laisse pas d'être accablante pour les pécheurs, obligés de se considérer comme des membres morts du corps de Jésus-Christ, ou comme des branches desséchées de l'arbre de vie planté dans le jardin céleste. Mais voici qu'apparaît, semblable à un ange consolateur, le dixième article du Symbole, annonçant au pécheur que dans la partie terrestre de la communion des saints, dans l'Eglise militante, il se trouve une institution de régénérescence et de salut, dans laquelle a été déposé tout le trésor des grâces que Jésus-Christ a méritées par sa Rédemption ; trésor destiné à racheter nos fautes, à nous faire reconquérir le droit que nous avions au ciel, et recouvrer le vêtement d'honneur de la justification.

La rémission des péchés comprend l'application complète des mérites du Sauveur aux pécheurs et leur entière justification, et par conséquent non pas seulement la rémission de la faute et de la peine, mais encore leur admission au rang d'enfants de Dieu, leur réception dans la communion des saints ; il faut donc la considérer comme le trésor le plus précieux du royaume de Jésus-Christ sur la terre. Et voilà pourquoi immédiatement après la doctrine de l'Eglise, il en est fait mention dans un article spécial dans le Symbole des apôtres.

De même que c'est revêtu de sa double nature, c'est-à-dire en qualité d'Homme-Dieu, que le Sauveur nous a mérité et acquis ce trésor infiniment précieux; de même la dispensation en a été confiée au double ministère divin et humain, chargé de le représenter sur la terre, savoir, au Saint-Esprit et aux représentants de la puissance ecclésiastique (les évêques et les prêtres), dont l'opération se résume dans les sacrements et dans ceux qui les reçoivent, en une unité d'effets, de même qu'en Jésus-Christ la double nature se résout en l'unité de personne. Voilà pourquoi il est dit : « Si un homme ne renaît de l'eau (dont l'effusion, c'est-à-dire le baptême, a été ordonnée aux apôtres), et du Saint-Esprit, etc. » (*Jean*, III, 5) ; et voilà pourquoi aussi lorsque le Sauveur institua le baptême, il souffla sur les apôtres en disant : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui, etc., etc., » (*Jean*, XX, 22).

Mais, outre que la « rémission des péchés » apparaît comme étant le mérite de la double nature du Sauveur, et son application comme l'œuvre d'une double opération (celle du Saint-Esprit et des prêtres), elle se rattache encore à un double moyen d'application (le baptême et la pénitence). Il faut donc l'envisager sous un double rapport, savoir, comme RÉGÉNÉRATION spirituelle (dans le baptême), et comme RÉSURRECTION spirituelle (dans la pénitence), correspondant à la naissance corporelle et à la résurrection spirituelle.

Par la naissance corporelle, l'homme entre dans la famille du premier Adam, et par conséquent dans la condition de culpabilité de ce dernier (*Cf.* 1er vol., p. 413) ; par sa renaissance spirituelle, l'homme, sans

sortir de la famille du premier Adam, cesse d'être avec lui dans un rapport de culpabilité, pour entrer dans l'état de grâce du second Adam [1].

Par la résurrection corporelle, le corps de l'homme, anéanti, il est vrai, quant à son activité et à sa beauté, mais existant encore quant à ses éléments dans le sein de la terre, est réuni à l'âme pour entrer avec elle en communauté de vie; par la résurrection spirituelle, le pécheur, tombé, il est vrai, dans le gouffre de la mort spirituelle, sans être néanmoins sorti du sein de l'Eglise, est ressuscité à la communauté de vie active et méritoire des saints.

C'est ainsi que la « rémission des péchés » considérée dans les deux moyens qui la procurent (le baptême et la pénitence), indique ou une première admission dans la communion des saints, ou une seconde réception dans cette même communion. Et de même que cette rémission des péchés, envisagée comme le trésor le plus précieux de l'Eglise, se rattache aux neuf articles du Symbole; de même le onzième et le douzième articles se rattachent au neuvième, comme étant le don le plus précieux de ce

[1] Le choix de l'eau pour élément visible du baptême considéré comme renaissance spirituelle n'est ni arbitraire ni accidentel. Parmi tous les éléments, c'est l'eau qui est le plus propre à servir de canal à la grâce du baptéme, parce que les effets naturels de l'eau correspondent aux effets surnaturels de la grâce, et en sont une fidèle image. Car ici l'eau n'est pas seulement considérée comme élément purifiant, mais surtout et principalement comme principe générateur, fructifiant, vivifiant et réparateur. Ce dernier point de vue (au moins pour ce qui concerne l'emploi religieux de l'eau), plutôt que le premier, était surtout celui de l'antiquité tout entière; et il trouve sa justification dans la Bible (*Gen.* I, 2; I, 20; *Job.* XIV 9; *Petr.*, III, 5) non moins que dans la nature, laquelle, partout où il y a disette d'eau, tombe dans un engourdissement mortel.

trésor. Car celui qui est entré en possession de ce trésor a droit de prétendre à une glorieuse résurrection de la chair et à une vie éternellement heureuse; ce qui revient à dire : la résurrection spirituelle est suivie de la résurrection corporelle, et une vie de travaux corporels est suivie d'une vie de récompenses éternelles.

REMARQUE.

Sur la rémission des péchés dans l'ancien Testament, et sur l'ardeur avec laquelle les païens désiraient cette salutaire institution, voir le Catéch. histor., 1er vol., p. 323-326, où l'on trouvera aussi quelques exemples, ainsi que des comparaisons et des sentences, sur ce que le dixième article du Symbole offre de consolant.

Nous renvoyons à la doctrine des sacrements de baptême et de pénitence une foule d'explications relatives au chapitre de la rémission des péchés. Nous nous contenterons de faire observer ici que, selon la doctrine de l'Eglise, le baptême d'eau peut, en cas de nécessité, être remplacé par le baptême de désir, ou par le baptême de sang; que la pénitence trouve son complément sacramentel dans l'extrême-onction, car il est dit expressément (*Jacq.*, v, 15) : « Et s'il (le malade) a des péchés, ils lui seront remis. » Aussi les saints Pères appellent-ils l'extrême-onction le « complément de la pénitence » (*complementum pœnitentiæ*), ou encore: (la seconde confirmation), car elle affermit le pécheur au moment de la mort.

XIe ET XIIe ARTICLES DU SYMBOLE.

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR ET LA VIE ÉTERNELLE.

Des quatre fins dernières en général.

Dans la nuit même où naquit Théodore, enfant magnifique, un voyageur étranger entra dans la maison de ses vertueux parents, qui lui firent un charmant accueil. Au bout de deux jours, sur le point de prendre congé d'eux, il remit à la mère un petit miroir incrusté de diamants et autres pierres précieuses : « Prenez ce miroir, lui dit-il, et gardez-le pour votre fils ; il possède cette propriété, que quiconque veut entreprendre une action peut en voir les conséquences dans ce miroir merveilleux, et disposer encore d'un temps suffisant pour abandonner le chemin du vice. » Ce présent causa une grande joie à la mère ; elle le conserva fidèlement, en attendant que son fils eût passé les premières années de son enfance et pût en faire un usage convenable.

Lorsque Théodore eut atteint sa cinquième année, sa mère lui remit le miroir, lui donna connaissance de la vertu admirable dont il était doué, et lui conseilla de ne jamais rien entreprendre avant d'y avoir regardé. L'enfant obéit à sa mère, et jamais il n'eut lieu d'être mécontent de son présent ; car le miroir lui avait souvent épargné de grands malheurs. — Un jour il aperçoit dans une forêt quelques magnifiques cerises, qui lui paraissent tellement attrayantes, que

déjà il tend la main pour les cueillir; mais venant à penser à son miroir, qu'il portait toujours dans sa poche, il y regarde, et voit un enfant tout à fait semblable à lui, qui, au moment où il approche ces cerises de sa bouche, tombe à la renverse et meurt dans la forêt, dénué de tout secours et en proie à des douleurs atroces. « Ces cerises sont empoisonnées, » s'écrie l'enfant en s'adressant à sa mère, qui se trouve non loin de là; et il lui raconte de quel danger extrême le miroir vient de le délivrer.

Quelque temps après, l'enfant voulut se soustraire à la surveillance de son gardien, qui avait continuellement les yeux sur lui. Déjà il avait franchi un assez long espace de chemin, lorsqu'il lui vint de nouveau à la pensée de regarder dans son miroir. Il le fit, et il y vit, en reculant d'horreur et d'effroi, l'insuccès de son mauvais dessein, la figure sévère de son gardien, et la punition terrible que lui destinait son père. Aussitôt il retourne auprès de son gardien et lui avoue ingénument sa faute.

Bientôt après, l'enfant arriva, pendant une promenade, auprès d'un vieux château en ruines: il voulut en examiner de plus près les murailles. Il était sur le point d'en passer le seuil, lorsqu'il se rappela le conseil que sa mère lui avait donné, de regarder dans le miroir. Il y regarde et aperçoit en tremblant un enfant semblable à lui, qui se rend auprès de cet antique repaire de brigands, pénètre dans cet édifice vermoulu, et tombe enfin avec un bruit sourd dans un précipice où il n'y a plus aucun espoir de salut. — Délivré d'un danger si grave, l'enfant continue son chemin, et arrive auprès d'un pauvre vieillard qui le prie de lui

faire une légère aumône. L'enfant, qui d'ailleurs trouvait son plaisir à faire du bien aux malheureux, ne se montra pas favorable à la demande du mendiant. Il allait s'éloigner sans lui faire son aumône, lorsque lui vint derechef la pensée de regarder dans son miroir. Il regarde ; mais qui pourrait redire l'étonnement qui s'empara de Théodore, lorsqu'il vit dans son miroir un enfant identiquement semblable à lui faire l'aumône au mendiant, et le mendiant se changer tout à coup en un ange d'une beauté toute céleste, qui emporte l'enfant dans le ciel en reconnaissance de son bienfait. Contempler cette image ravissante, courir après le mendiant et lui faire l'aumône, fut pour Théodore l'affaire d'un instant.

C'est ainsi que ce curieux miroir était pour cet enfant plein d'espérance une source d'abondantes bénédictions, puisqu'il le détournait du mal et le ramenait à la vertu. — A vous aussi, cher lecteur, on vous a donné un semblable miroir, où vous pouvez voir le résultat de vos actions. Heureux si avant d'entreprendre quoi que ce soit vous avez soin d'y regarder ! mais malheur à vous si, par indifférence ou légèreté, vous négligèz de le faire ! Ce miroir, c'est... la pensée de la mort, du jugement, de l'enfer et du ciel.

« Pensez à vos fins dernières, nous dit avec raison l'Ecriture sainte, et vous ne pécherez jamais » (*Sirach.*, VII, 14). Quelle arme, en effet, plus puissante contre les tentations et les occasions de pécher que cette pensée : « Il faudra que je meure ; peut-être ce jour-ci est-il le jour de ma mort ! Dieu me jugera sur toutes les pensées, les paroles et les actions de ma vie entière ; s'il s'y trouve un seul péché mortel, j'irai en enfer ; si au

contraire je triomphe de la tentation, le ciel sera mon partage! » Quelle pensée vraiment salutaire que celle de l'éternité! Quel trésor immense de sagesse nous nous amasserions si cette pensée nous occupait continuellement! Mais, hélas! combien il y en a peu qui se donnent la peine de penser à l'éternité! « Malheureux que je suis! doit s'écrier plus d'un pécheur qui a passé dans l'autre monde avec la plus grande insouciance; plût à Dieu que j'eusse pensé plus souvent à l'éternité! Qu'ai-je fait? où étaient les sentiments de mon cœur? Comment ai-je pu être si aveugle? Comment ai-je fait pour ne pas prévoir cela? Insensé que j'étais! Maintenant je me rappelle très-bien qu'on m'avait prédit que ma vie aurait cette fin déplorable. Maintenant je me souviens des fréquents avertissements de mon ange gardien, des reproches souvent répétés de ma conscience; mais je n'y ai pas fait attention. Malheureux que je suis d'avoir trop tard reconnu ma faute! » Tels sont les gémissements que feront entendre un grand nombre de pécheurs; mais alors il sera trop tard de se repentir.

COMPARAISONS.

a. Les Romains représentaient la Sagesse sous la forme d'une belle femme, debout sur un carré aux quatre coins parfaitement égaux. Ils voulaient figurer par-là la base, le fondement et le siége immuable de la sagesse. — C'est ainsi que la méditation des quatre fins dernières peut être appelée la pierre fondamentale de la sagesse.

b. Dieu avait ordonné à Moïse de placer aux quatre côtés de l'arche d'alliance quatre anneaux d'or, afin qu'on pût passer dans ces anneaux deux perches pour porter l'arche d'alliance. Puissions-nous ressembler toujours à cette arche d'alliance, et être pourvus d'anneaux d'or, c'est-à-dire occupés de la pensée salutaire des quatre fins dernières, afin que, soit pendant notre

vie, soit à notre mort, nous soyons toujours disposés à servir le Seigneur !

Pécheur, si vous méditiez
Sur la courte durée de la vie
Et sur l'éternité,
Vous serait-il possible de mal faire ?

(*Angelus Silesius.*)

Nous allons examiner en particulier chacune des quatre fins dernières, et tâcher de découvrir quels salutaires enseignements nous pouvons y puiser pour notre vie.

DE LA MORT.

Introduction.

TOUS LES BIENS DE LA TERRE EN GÉNÉRAL SONT PASSAGERS.

Tout ce que nous voyons autour de nous est passager et éphémère. Le soleil, qui le matin se lève entouré de magnificence, a coutume, chaque soir, de disparaître derrière les montagnes. Les fleurs, dont le printemps et l'été se plaisent à orner nos jardins et nos campagnes, ne conservent qu'un instant leurs couleurs éclatantes, et leurs feuilles ne tardent pas à se faner et à joncher la terre qui les a produites. Les arbres, dont le vert feuillage offre un coup d'œil si ravissant, sont, vers la fin de l'automne et en hiver, sans feuilles et sans beauté ; et, au bout de quelques mois, les prairies verdoyantes se couvrent de neige, et sont revêtues d'un linceul blanc qui rappelle le souvenir de la mort.

Notre corps, lui aussi, est soumis à cette loi de décomposition et du changement. De même qu'Adam fut sans mouvement jusqu'à ce que Dieu lui eût donné un

souffle de vie, de même la vie disparaît entièrement de notre corps, dès que notre âme cesse de lui être unie; or, cette séparation de l'âme et du corps, cette cessation de vie corporelle s'appelle la mort. Celui qui est mort ne voit plus ; ses yeux, qu'anime le feu de la vie intellectuelle, sont éteints Il n'entend plus la voix de son ami; que dis-je! il n'entend même plus les éclats de la foudre et du tonnerre. Ses mains sont immobiles et froides comme la glace, son corps tout entier est insensible comme la pierre. Alors commence la putréfaction. Il devient la pâture des vers, et tout son corps se transforme en cendre et en poussière. Voilà comment disparaissent en quelques instants des générations et des peuples tout entiers. Aussi quand on médite attentivement dans son âme sur la fragilité de l'homme, on est forcé de s'écrier avec Moïse, qui dans un espace de quarante ans vit disparaître tout son peuple dans le désert, et surgir une génération nouvelle: « Vous êtes, Seigneur, notre refuge de génération en génération! Avant que les montagnes fussent, avant que la terre et le monde existassent, vous étiez, ô Dieu! d'éternité en éternité. Vous changez l'homme en poussière, et vous dites: Apparaissez sur la terre, nouvelle génération des hommes! La vie de l'homme s'écoule comme le torrent formé par l'orage; elle fuit comme un rêve. Les hommes se fanent comme l'herbe; le matin ils sont verdoyants et fleuris; le soir ils se fanent et se dessèchent! Nos années sont comme les tissus de l'araignée: elles se brisent en un instant. Notre vie dure soixante-dix ans, quatre-vingts au plus; tout ce qui va au-delà n'est que misère et douleur. Elle nous fuit, et nous semblons la fuir! »

LA LAMPE DE NUIT.

Le vertueux Père Bruno veille content,
Occupé à prier le Seigneur
Dans une grotte obscure,
Jusque bien avant dans la nuit.
La douce lumière de sa lampe
Répand sa clarté
Sur les parois grossières de la grotte,
Sur la face de ce pieux vieillard,
Et sur ses mains tendues vers le ciel.

Pensif, et préoccupé des pensées de la mort,
Il contemple, voltigeant çà là,
La petite flamme suspendue à un fil délié.
Hélas, petite lampe, s'écrie-il,
Tes tremblements, tes oscillations, et tes mouvements
Auxquels le moindre souffle peut mettre fin :
— Voilà l'image de notre vie.

(*Christ. v. Schmid's « Bluthen. »*)

Nos biens et nos plaisirs terrestres, les emplois et les magnificences du monde sont aussi de courte durée. Salomon lui-même se plaignait déjà du néant des choses humaines : « J'ai fait faire des ouvrages magnifiques, j'ai bâti des maisons, j'ai planté des vignes ; j'ai fait des jardins et des parcs, où j'ai mis toutes sortes d'arbres. J'ai fait faire des réservoirs d'eau pour arroser les plants des jeunes arbres. J'ai eu des serviteurs et des servantes, un grand nombre de bœufs et de troupeaux de brebis, plus que n'en ont jamais eu tous ceux qui ont été avant moi dans Jérusalem. J'ai amassé une grande quantité d'or et d'argent, les richesses des rois et des provinces ; j'ai établi des musiciens et des musiciennes, tout ce qui fait les délices des enfants des hommes. Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré ; j'ai permis à mon cœur de

jouir de toutes sortes de plaisirs; mais j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit dans toutes ces choses, et que rien n'est stable sous le soleil. » Et l'apôtre saint Jean (I *Jean*, II, 16-17): « Tout ce qui est dans le monde est, ou concupiscence de la chair ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. Le monde passe, et la concupiscence passe avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. »

AUTRES EXEMPLES.

a. Les bulles de savon. — Afra, mère pieuse et craignant Dieu, faisait de la bonne éducation de ses enfants sa plus sérieuse occupation, et savait profiter de toutes les occasions pour leur adresser quelques paroles utiles. Un jour ses enfants étaient occupés à délayer du savon dans un vase de terre, et s'amusaient au moyen d'une paille à en faire des bulles. Les magnifiques couleurs de ces globes brillants causaient aux enfants une joie inexprimable. « Eh! s'écriaient-ils avec des trépignements de joie, on y voit toutes les couleurs, rouge, jaune, bleu et vert! Il n'y a rien de plus beau sur toute la terre que ces bulles! » Mais quel ne fut pas leur désenchantement, lorsqu'ils virent disparaître et les bulles et les couleurs, et n'aperçurent plus qu'un peu d'écume de savon. « Quel malheur! s'écrièrent-ils de concert, voilà que toutes ces couleurs sont perdues! Quel dommage! »

« Eh bien, mes enfants, leur dit la mère, les vives couleurs que vous aperceviez à ces globes qui vous plaisent tant sont une image fidèle du néant de ce monde. Vous avez été un moment séduits par l'éclat de ces couleurs, et à l'instant même où vous les admiriez, elles disparaissaient: il en est de même des biens de ce monde. Que servirait-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il venait à perdre son âme? Travaillez uniquement à acquérir la vertu et la crainte de Dieu; elles vous procureront un trésor qui durera éternellement. »

Toute la terre, au loin et au large,
N'est qu'une image de la vanité;

Heureux celui qui, aussi longtemps qu'il est en vie,
N'aspire qu'à la crainte de Dieu et à la vertu.

b. Le chasseur et son chien. — Un jour un chasseur avait lancé son chien à la poursuite d'un lièvre. Prends-le, prends-le, s'écriait-il, et le chien courait à toutes jambes par monts et par vaux. Enfin, il l'atteint, et le tient fortement serré entre ses dents. Le chasseur saisit alors le lièvre par les oreilles, et signifie au chien de le laisser aller. Le chien lâche aussitôt le lièvre, que le chasseur met dans sa gibecière.

Plusieurs personnes du village avaient été témoins de cette scène, entre autres un vieux paysan qui se permit les réflexions suivantes : « L'avare, dit-il, ressemble à ce chien : l'avare dit à l'avare. Prends-le, prends-le, » et dans son aveuglement, cet homme obéit, et poursuit de toutes ses forces les biens de la terre. Enfin, arrive la mort qui lui ordonne de tout quitter, et voilà notre pauvre homme obligé d'abandonner toutes ses richesses, acquises au prix de tant de travaux. »

Pourquoi amassez-vous sur la terre,
Des trésors qui vous seront enlevés par la mort ?

(*Christ. v. Schmid.*)

c. Le paysan devenu roi. — Un roi rencontra un jour sur son chemin un paysan ivre, qui dormait d'un profond sommeil. Voulant s'en faire un sujet de divertissement, il le fit relever et transporter, toujours endormi, dans une de ses plus belles chambres. On lui enlève ses méchants habits, et lui en met de plus précieux, après quoi on le couche dans un lit magnifique. Grand fut l'étonnement du paysan, lorsque, s'étant réveillé, il aperçut ses beaux vêtements, la magnificence dont il était entouré, et les honneurs royaux que lui rendaient tous ceux qui étaient présents. Cette vie-là lui paraissait des plus agréables, et facilement il s'y serait habitué. Mais lorsque la force du vin qu'il avait pris se fut un peu calmée, il s'endormit de nouveau. Alors le roi lui fit enlever ses beaux habits et remettre ceux qu'il avait précédemment, puis il ordonna de le déposer sur la rue. —Quel changement ! Eh bien, voilà ce qui arrivera au moment de la mort à ceux qui n'auront cherché leur bonheur que dans la jouissance des plaisirs de la terre ! (D'après saint Bonaventure.)

COMPARAISONS.

Tous les biens de la terre sont comme de la neige : après avoir ébloui les yeux, ils se fondent et disparaissent en un instant.

Dès que les arbres fleurissent et qu'ils contiennent du miel dans leurs fleurs, les abeilles accourent en foule ; mais elles disparaissent avec les fleurs.

Ainsi en est-il des amis que le monde nous procure. Aussi longtemps que nous sommes heureux, ils se pressent en foule autour de nous ; mais dès que quelque grand malheur nous frappe, ils nous délaissent.

Le monde est semblable au bois vermoulu qui brille dans les ténèbres ; on ne s'aperçoit de son illusion que lorsqu'on veut le saisir.

C'est ainsi que les plaisirs du monde ne procurent qu'une satisfaction vaine et passagère.

Les plaisirs de la terre ressemblent à un arbre planté dans l'eau ; il peut facilement être arraché par l'orage, ou entraîné par les vagues. Non moins facilement et non moins inopinément finissent les joies de la terre.

Les plaisirs du monde ressemblent à ces courtes journées d'hiver, qu'attriste encore davantage le mauvais temps.

LE MONDE ET SES PLAISIRS.

Le monde est semblable à une hôtellerie dans laquelle entre sur le soir un voyageur qui, le lendemain, poursuit sa course.

Les plaisirs du monde sont semblables à une rose
Qui fleurit de bonne heure, et qui ignore
Qu'avant la nuit elle sera fanée.

Nous avons vu, dans les considérations qui précèdent, que tout ce qui participe de la terre est vain et passager. Notre vie, elle aussi, peut finir en quelques instants, et peut-être la mort viendra-t-elle bientôt frapper à notre porte pour nous signifier qu'il faut

quitter ce monde. Il est donc de notre devoir de ne pas différer de nous familiariser avec elle, de penser à elle. Or, en méditant plus attentivement sur ce sujet, voici les questions qui se présentent à la pensée :

1. Tous les hommes devront-ils mourir ?
2. Pourquoi sommes-nous condamnés à mourir ?
3. Quand, où et dans quelles circonstances mourrons-nous ?
4. Comment meurent les pécheurs impénitents?
5. Comment meurent les justes?
6. Quel est pour nous le moyen de mourir contents et d'être sauvés ?

DE LA MORT EN PARTICULIER.

I. Tous les hommes devront-ils mourir?

Oui, en n'en saurait douter, tous nous devons mourir ; car que personne ne soit affranchi de la loi de la mort, c'est ce qu'établissent les autorités suivantes :

1. L'Ecriture sainte, qui, dans une foule d'endroits, nous enseigne que nous sommes assujettis à la mort. Ainsi Dieu disait déjà à Adam (*Gen.*, III, 19) : « Vous retournerez en la terre dont vous avez été tiré ; car vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre ». « Quel est l'homme, disait à son tour le Chantre royal, quel est l'homme qui vit et qui ne verra pas la mort? » (*Ps.* LXXXVIII, 49.) Et dans un autre passage de l'Ecriture il est dit (II *Rois*, XIV, 14) que « nous mourons tous, et nous écoulons sur la terre comme

des eaux qui ne reviennent plus. » Enfin, l'apôtre saint Paul assure (*Hébr.*, IX, 27) qu'il « est arrêté que tous les hommes meurent une fois. »

2. Les Pères de l'Eglise enseignent la même doctrine :

Saint Basile le Grand (S. Bas., orat. XXIV, *de Mort.*, *Gen.*, III) écrit : « Considérez, je vous prie, que vous êtes mortel; vous êtes terre et vous redeviendrez terre. Voyez ceux qui vous ont précédé et qui ont brillé du même éclat que vous. Où sont ceux qui, avant vous, étaient revêtus des honneurs et des emplois civils ? où sont ces orateurs invincibles ? où sont ces ducs ? où sont ces princes ? Tout cela n'est-il pas poussière ? Toute la mémoire de leur vie ne se borne-t-elle pas à quelques ossements ? »

Saint Ephrem nous offre une image de la mort dans la comparaison suivante (S. Ephrem., orat. *de Mort.*) : « S'il vous arrive de contempler souvent l'herbe, le foin, une belle fleur, rappelez-vous la fragilité de votre corps, et souvenez-vous de cette comparaison que le grand prophète Isaïe nous présente lorsqu'il dit (*Is.*, XL, 6) : « Toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs. » En vérité, le prophète nous dépeint admirablement dans cette comparaison la brièveté de la vie humaine, les joies passagères que procurent ses attraits et ses plaisirs. Un tel est aujourd'hui bien portant, alerte et vigoureux, il nage dans l'abondance, les fleurs de la jeunesse lui donnent une couleur agréable et riante, son esprit est vaste et puissant, et demain il nous apparaît sous une forme misérable, fruit du temps, ou résultat de quelque maladie. »

Saint Augustin écrit de son côté (S. Aug., *apud*

Beirl. tom. 3, *in fest.*): « Qu'y a-t-il sur la terre de plus certain que la mort? Vous êtes-vous perfectionné? Qui êtes-vous? Vous le savez aujourd'hui; ce que vous serez demain, vous ne le savez pas. — Espérez-vous avoir de l'argent? il n'est pas certain qu'il viendra. Espérez-vous posséder une femme? il n'est pas certain que vous l'aurez, encore moins quelle elle sera. Espérez-vous avoir des enfants? il n'est pas certain qu'il vous en naîtra. Sont-ils déjà nés? il n'est pas sûr qu'ils vivront. Vivent-ils? on ne sait s'ils prospéreront ou s'ils ne prospéreront pas. De quel côté que vous vous tourniez, tout est incertain, la mort exceptée. Dès que vous êtes né, il est sûr que vous mourrez. »

3. Enfin, la certitude de la mort est encore proclamée par notre propre expérience. Ni les richesses, ni la puissance ne sont contre elle un rempart assuré. Quand un riche posséderait tous les trésors de Salomon, il ne pourrait pas se racheter de la mort. Naguère nous étions témoins de la mort de Nicolas I[er], empereur de Russie, l'un des plus puissants potentats de la terre. La mort ne l'a pas plus épargné que le plus pauvre et le plus inconnu mendiant. Il était homme, et tout ce qui est homme est voué à la mort. La jeunesse elle-même n'est pas une garantie. « Vieilles gens meurent, jeunes gens peuvent mourir, » dit un ancien proverbe. Ce n'est donc pas à tort que les peintres représentent la mort sous la forme d'un squelette humain portant dans sa main osseuse une faux, pour signifier que la mort, semblable au laboureur qui fauche et moissonne sans choix et sans exception l'herbe, les fleurs, les chardons, n'épargne ni le jeune âge, ni la vieillesse. D'autres ornent cette image sinistre d'une

flèche et d'un arc, voulant indiquer par là que la mort est semblable à un chasseur qui, caché dans un lieu secret pour guetter le gibier, tire à droite et à gauche sur la première proie qui se présente, et ne manque jamais son but. Autant de figures destinées à nous rappeler cette vérité que « tout ce qui est sur la terre, grand et petit, est passager. »

EXEMPLES.

a. Sainte Mathilde et ses enfants. — Sainte Mathilde conduisit un jour ses trois fils et ses deux filles, tous vêtus de noir, auprès du tombeau de leur père, Henri Ier, empereur d'Allemagne, et leur dit : Vous voyez là, mes chers enfants, ce que c'est que l'homme ! Votre père était un grand empereur, le prince le plus puissant de la terre ! Dieu cependant ne l'a pas moins rappelé de ce monde, et toutes ses armées invincibles auraient été impuissantes à détourner de lui la mort ; nulle puissance humaine n'eût été capable de différer le moment où son âme se sépara de son corps. Couronne, sceptre, magnificence du monde, tout lui a échappé ; son enveloppe terrestre, après avoir été privée de vie, a dû encore se changer en poussière. Mais son âme, c'est-à-dire lui-même, a été obligée de comparaître devant Dieu pour y rendre compte de ses œuvres. »

(*Deutsche Frauen christlich. Vorzeit.*)

b. Sainte Elisabeth et ses compagnes. — Les compagnes de sainte Elisabeth, comtesse de Thuringe, qui, à cette époque, n'était encore qu'une jeune fille, lui montraient un jour les superbes vêtements et les objets précieux qu'elles possédaient. « Venez, leur dit Elisabeth pour toute réponse, venez, nous allons faire une petite promenade. » Elle les conduisit au cimetière, puis, leur montrant les tombes : « Les hommes qui reposent sous ces mausolées, leur dit-elle, étaient autrefois jeunes comme nous. Un jour, notre sort sera semblable au leur. Voilà pourquoi nous ne devons mettre notre joie qu'en Dieu, et non dans des choses frivoles et passagères. » (*Ebend.*)

c. *L'année* 1558. — L'année 1558 nous prouve d'une manière éloquente que les plus puissants princes sont tributaires de la mort. Il mourut, en cette année, vingt personnages illustres, dont voici la nomenclature: l'empereur romain Charles V; deux rois de Danemarck, l'un sur le trône, l'autre dans une prison; un roi de France; un duc de Venise; un Pontife romain; un comte Palatin, un électeur de l'Empire; trois reines, l'une de France, l'autre de Hongrie, la troisième de Pologne: un archevêque de Cologne, et dix cardinaux.

d. *L'Ermite.*— Un prince, passablement entiché de sa beauté, de ses richesses et du rang élevé qu'il occupait, chassait un jour dans un lieu solitaire de la montagne. Tout à coup il aperçoit un vieil ermite assis devant sa cellule, qui examinait attentivement une tête de mort.

Le prince s'avança vers lui, et, avec un sourire moqueur: « Pourquoi, lui dit-il, considérez-vous si attentivement cette tête de mort? qu'y cherchez-vous? » L'ermite, jetant sur le prince un regard sévère: « Je désirerais beaucoup savoir, lui répondit-il, si c'est là le crâne d'un prince ou d'un mendiant; malheureusement je ne puis en venir à bout. »

Beauté, or et honneurs,
Une tête de mort vous dira combien tout cela est vain!

(*Christ. v. Schmid.*)

e. *Le cadavre d'Alexandre le Grand.*—Lorsque Alexandre, roi de Macédoine, fut mort, son corps fut déposé avec beaucoup de magnificence dans un cercueil en or, et transporté à Alexandrie. Il y eut alors de la part des généraux qui accompagnaient le convoi nombre de conversations relatives à la situation passée et présente d'Alexandre.

L'un disait: « Autrefois, c'était Alexandre qui gardait l'or, maintenant c'est l'or qui le garde. »

Un autre ajoutait: « Hier, tout l'univers le craignait, aujourd'hui un mendiant lui-même ne le craint plus. »

Un troisième: « Hier, la terre était trop petite pour le roi; aujourd'hui un étroit cercueil est encore trop grand. »

Un quatrième: « Hier les vivants suivaient Alexandre, aujourd'hui Alexandre suit les morts. »

« Hier encore, disait un cinquième, Alexandre dévorait le monde, maintenant il est lui-même dévoré par les vers.

(*Jugendezeig. v. Dolz.*)

f. Kannitverstan. — Un ouvrier allemand arriva un jour à Amsterdam, grande et magnifique ville commerciale située dans le royaume de Hollande. Il y remarque une maison belle et magnifique, telle qu'il n'en a pas encore vu pendant son voyage. Il examine avec admiration ce superbe édifice avec ses fenêtres élevées, plus grandes que la porte de la maison de son père. Enfin, il se hasarde d'interroger un passant : « Mon cher monsieur, lui dit-il, ne pourriez-vous pas me dire comment s'appelle le seigneur qui habite cette maison ?—Kannitverstan, » répondit le passant, qui, occupé d'affaires importantes, continua son chemin. Cette expression est un mot hollandais qui, à proprement parler, en forme trois, et a la même signification que : « Je ne puis vous comprendre. » Quant à l'ouvrier allemand, qui jamais n'avait entendu ce mot, il s'imagina que c'était le nom du riche propriétaire auquel appartenait cette maison. « Il faut que ce soit un homme bien riche, que ce M. Kannitverstan, » se dit-il en lui-même en poursuivant sa route.

Au bout de quelques heures, il arriva sur le bord de la mer, où se trouvaient quantité de vaisseaux. Mais ce qui attira particulièrement son attention, ce fut un énorme bâtiment qui venait d'arriver des Indes orientales. Il vit entassées sur le port plusieurs séries de malles et de ballots, sans compter celles qu'on était occupé à décharger. Il y avait, en outre, une foule innombrable de tonneaux remplis de sucre, de café, de riz et de poivre. Après avoir examiné longtemps, il demanda à un ouvrier qui portait une malle sur ses épaules comment s'appelait l'heureux propriétaire de ce vaisseau. « Kannitverstan, » fut la réponse. « Ah ! se dit en lui-même notre voyageur, il n'y a rien d'étonnant, c'est de là que vient toute sa fortune ! Celui à qui la mer apporte de telles richesses peut bien se bâtir d'aussi magnifiques maisons. » Il s'en retourna tout attristé de se sentir si pauvre, tandis que d'autres possédaient tout en abondance. « Plût à Dieu que je fusse aussi à mon aise que ce riche M. de Kannitverstan ! » Pendant qu'il était occupé de ces pensées, il arriva au coin d'une rue, et aperçut un immense convoi fu-

néraire. Quatre chevaux caparaçonnés en noir traînaient le char funèbre tout couvert de draps mortuaires, et marchaient d'un pas triste et lent, comme s'ils avaient compris qu'ils conduisaient un mort au lieu de son repos. Une longue escorte d'amis et de connaissances suivaient le défunt, deux à deux, revêtus de manteaux noirs, et gardant un silence profond. Dans le lointain on entendait une petite cloche retentir dans la solitude. En ce moment, un sentiment pénible, tel qu'en éprouve un homme en pareille circonstance, s'empare de notre voyageur. Il s'arrête pieusement, tenant son chapeau dans ses mains, et attendant que le convoi fût passé ; puis, s'adressant au dernier de la foule, occupé alors à calculer en lui-même le profit qu'il pourrait faire sur la laine, si le quintal descendait au prix de 21 fr., il le saisit doucement par son manteau, et le prie humblement de lui pardonner son indiscrétion. « C'est assurément un de vos meilleurs amis, celui pour qui sonne la cloche, puisque vous le suivez si attristé et si abattu ? » « Kannitverstan ! » fut encore la seule réponse qu'il obtint. A ces mots, de grosses larmes tombèrent des yeux de l'ouvrier, et il éprouva au même instant un sentiment pénible et un soulagement profond dans son cœur. « Pauvre Kannitverstan ! s'écria-t-il, que vous reste-t-il maintenant de toutes vos richesses! Tout ce que je retirerai de ma pauvreté, ce sera un drap mortuaire, un linceul, un romarin ou une couronne sur ma froide poitrine. » Absorbé dans ces réflexions, il a accompagné le défunt jusqu'à la tombe, et vit descendre dans sa dernière demeure le prétendu Kannitverstan. Dès ce jour, chaque fois qu'il lui arrivait de murmurer secrètement, en voyant dans le monde tant de gens possesseurs d'immenses richesses, tandis que lui était si pauvre, il n'avait qu'à se rappeler M. Kannitverstan d'Amsterdam, avec sa grande maison, son riche vaisseau et son étroit tombeau.

(*Nach Hebel.*)

9. LA MORT ET LA JEUNE FILLE.

LA JEUNE FILLE.

Retire-toi, homme affreux,
Laisse-moi courir encore dans cette carrière du monde ;

Tes regards ne respirent que cruauté:
Va frapper à la porte des vieillards.
Mon pied, qui, d'un pas assuré,
Foule encore ces riantes campagnes,
Ne saurait s'arrêter tremblant devant la mort.

LA MORT.

Chère enfant, jamais sur ces campagnes,
Qui maintenant ont le charme des roses,
Ne fleurit le bonheur véritable;
Voilà pourquoi je veux t'accompagner
Dans le séjour des plaisirs éternels;
Pourquoi t'effrayer de mon regard caverneux ?

LA JEUNE FILLE.

Homme affreux ! Eh quoi, je passerais là
Les jours sereins de ma jeunesse!
Va ! ne trouble pas la joie
Que me procure une vie enchanteresse.
Un ami fidèle veille à mes côtés
Qui est l'astre de ma vie.
Va-t'en donc, et ne trouble pas la joie
Qui sourit à mon innocence.

LA MORT.

Séparation est le lot des mortels,
Toi aussi tu seras séparée;
Toi aussi tu devras quitter ton ami !
Heureuse, pauvre créature, si, dans le silence,
Alors que t'envelopperont la nuit et le tombeau,
Il répand sur toi une larme de tendresse.

LA JEUNE FILLE.

Hélas, déjà je me sens refroidir,
Déjà ma main tremble et frissonne.
O mort, que ta puissance est terrible,
Quand tu romps les liens de l'amitié !
Ah ! du moins, dans ta fureur,
Aie pitié de ma mère, qui seule

Se sent heureuse dans mes bras.
Oh, de grâce, laisse-moi vivre encore auprès d'elle!

LA MORT.

Ta mère, je veillerai sur ses jours,
Jusqu'à ce que le nouveau matin de sa vie
Sourie aux voluptés des cieux;
Jusqu'à ce que les palmes de l'éternel printemps
Fleurissent pour fêter son glorieux triomphe !

(*bauberger.*)

h. Antoine Wolfrath, évêque de Vienne, se composa lui-même l'épitaphe suivante : J'ai été abbé, évêque, prince. Je suis poussière, ombre, néant. — Il mourut en 1639.

Comparaisons.—Dans un jeu de quilles, aussi longtemps que le jeu dure, le roi est placé au milieu des autres, et l'emporte sur elles en beauté et en élévation ; mais dès que le jeu a cessé, on le jette dans la fosse, confondu pêle-mêle avec les autres. — C'est ainsi que la mort met fin aux distinctions qui existent sur la terre entre les faibles et les puissants, et que, dans le sein de la terre, le riche repose à côté du pauvre.

LA GARE DU CHEMIN DE FER.

Transportez-vous, ô hommes, jusqu'aux extrémités de la terre,
Depuis le bateau à vapeur jusqu'au vaisseau des airs,
Volez avec l'aigle, volez avec l'éclair;
Vous n'irez jamais plus loin que le tombeau.

(*Vollbedings Jugendzeitung.*)

Proverbes allemands.—Heute roth, morgen todt.—Heute mir, morgen dir. — Für den Tod ist keiner gewachsen. — Erde bist Du. — Von der Erde isst du. — Erde wirst du. — Der Tod ist der einzige auf Erden, der nicht smeichelt.

II. Pourquoi sommes-nous condamnés à mourir?

Dieu, par une grâce particulière, avait créé immortel le corps des premiers hommes. Il les aurait retirés

de ce monde et transportés en paradis sans qu'ils éprouvassent les souffrances et les misères de cette vie, sans qu'ils ressentissent dans leur corps ni faiblesse ni infirmité, sans qu'ils eussent à redouter les approches de la mort. Mais comme ils préférèrent ajouter foi à Satan, « père du mensonge », et « meurtrier dès le commencement » (*Jean*, VIII, 44), plutôt que d'écouter la voix du Seigneur, et que, malgré sa défense, ils mangèrent du fruit défendu, ils perdirent leur immortalité originelle, et furent assujettis à la mort. Or, puisque nous descendons tous d'Adam et d'Ève, non-seulement, comme nous l'avons vu plus haut, nous avons hérité du péché originel, mais encore du châtiment dû à ce péché, par conséquent de la mort. « Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, dit l'apôtre saint Paul (*Rom.*, V, 12), et la mort par le péché, ainsi la mort est passée dans tous les hommes, parce que tous ont péché en lui » (en Adam).

EXEMPLES.

a. Le pape Clément XIV fit preuve d'une grande patience durant sa maladie ; il avertissait son confesseur de ne pas trop s'affliger à cause de lui, attendu que « la mort est un sacrifice dont chaque créature est redevable à son Créateur, et que chaque homme ne vit que pour mourir » (*Cf. Rosenlœcher*).

b On demandait un jour à un savant ce que c'était que la vie présente: « La vie présente, répondit-il, c'est le chemin qu'un criminel, après avoir entendu la lecture de son jugement, parcourt depuis sa prison jusqu'au lieu de son exécution » (*S. Bonaventure*).

Au surplus, la mort, dans l'état de dégénérescence

où l'homme vit actuellement, est pour ce dernier un véritable bienfait. Nous ne saurions assez témoigner à Dieu notre reconnaissance de nous avoir donné une preuve si manifeste de sa bonté et de sa miséricorde, en se montrant plein d'amour pour nous alors même qu'il nous paraît user de tant de sévérité. Car, que deviendraient le riche, l'avare, l'oppresseur de l'innocence, s'ils vivaient éternellement? Et comment mettre un terme aux dissolutions auxquelles s'abandonne cette créature imparfaite, si cette vie ne finissait point? L'amertume et l'horreur de la mort sont elles-mêmes d'une grande utilité, car, autrement, nous rechercherions la mort avec avidité, et nous ne prendrions aucun soin pour conserver notre existence. D'ailleurs, quelle situation plus affreuse que celle d'un homme condamné pour son propre tourment à vivre quelques centaines d'années, et dont les forces morales et physiques diminueraient en proportion de ce qu'elles baissent jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans? Que deviendrions-nous finalement? Un squelette dégoûtant, n'ayant ni vigueur ni sensation, absorbant de l'air à notre détriment et à celui d'autrui, n'ayant plus que la douleur en partage. Oui, la mort vient toujours nous délivrer en temps opportun de mille tourments, nous introduire dans le lieu du repos lorsque notre tâche est accomplie, et nous préparer une vie meilleure.

EXEMPLES.

a. Le tombeau.— Père Gotthold, homme instruit, était visité par de grandes souffrances, et ne pouvait goûter un seul instant le repos après lequel son cœur soupirait depuis longtemps. Pendant cinquante ans, il avait parcouru les pays les plus éloi-

gnés pour y chercher le vrai bonheur ; mais jamais ses peines n'avaient été récompensées. S'étant un soir égaré dans une forêt obscure, il errait depuis longtemps, lorsqu'il aperçut dans le lointain sous des arbres épais un vieux temple d'idoles à moitié dévasté. Il en monte les marches escarpées et en parcourt avec une crainte mêlée de respect les parvis silencieux. Tout à coup il aperçoit à sa gauche une porte sur laquelle est gravée cette inscription : « Ici on ne trouve aucune souffrance » La vue de ces paroles causa au savant une joie indicible. « J'ai donc enfin trouvé le vrai bonheur, » s'écria-t-il ; et d'une main tremblante il se mit à ouvrir la porte. Mais au même instant il recule d'effroi, et une horrible pâleur couvre son front : il n'a découvert qu'un — vaste tombeau ! « Hélas ! c'est bien vrai, s'écria-t-il, ce n'est que dans la tombe qu'on trouve le vrai bonheur ; car la terre, avec tous ses trésors, son or et son argent, ne saurait nous le procurer. Oui, le tombeau est le terme de tous les maux. »

Ce n'est que dans le tombeau
Que l'on trouve le repos.

b. Sainte Synclétique, vierge.—Sainte Synclétique étant tombée dans une maladie dangereuse, son corps se couvrit d'ulcères contagieuses qui lui causèrent d'indicibles tourments.— Elle supporta pendant quatre ans des souffrances inexprimables. S'étant enfin aperçue que sa fin approchait, elle appela auprès d'elle quelques femmes pieuses et chrétiennes, et leur dit en souriant et d'un ton affectueux : « Dans trois jours, vers cette heure-ci, mon âme sera délivrée de la prison de mon corps. » Ce qu'elle avait prédit arriva. Au bout de trois jours elle était délivrée de ses tourments, et entrait dans la demeure de son céleste époux (*Die heilige Sage*).

BERCEAU ET CERCUEIL.

Berceau et cercueil ! — voilà le lieu
Où l'homme repose calme, tranquille.
Le rêve agité et brillant de la vie.
Entre les deux occupe un court espace.

Voyez ce cercueil ! — ne tremblez pas !
Le couvercle ôté, c'est le berceau !
Le couvercle remis, c'est de nouveau le cercueil.

SUR LA PORTE D'UN CIMETIÈRE.

Où l'avarice n'amasse plus ;
Où la fureur ne ravage plus ;
Où l'envie ne déchire plus ;
Où la discorde ne tourmente plus ;
Où l'orgueil n'humilie plus ;
Où la vue ne trompe plus,
C'est là, passant, que conduit cette porte.
Venez, voyez, et retournez-vous-en meilleur qu'auparavant.

(*Ill. Zeunig. f. d. Jugend.*)

III. Quand, où et dans quelles circonstances mourrons-nous?

Bien qu'il soit entièrement certain que nous mourrons tous, l'époque et le genre de notre mort nous sont entièrement inconnus. Cette proposition s'appuie sur les motifs suivants :

1. L'Ecriture sainte nous apprend dans une foule de passages que nous ne savons rien touchant les circonstances précises de notre mort. Ainsi il est dit au livre de l'Ecclésiaste (*Eccles.*, IX, 12) : « L'homme ignore quelle sera sa fin, et comme les poissons sont pris à l'hameçon et les oiseaux sont pris au filet, ainsi les hommes se trouvent surpris par l'adversité, lorsque tout d'un coup elle fond sur eux. » — Le Sauveur lui-même nous assure que l'heure de la mort est incertaine: « Veillez et priez, nous dit-il (*Matth.*, XXV, 13), car vous ne savez ni le jour ni l'heure ; » et (*Luc*, XII, 40) : « Soyez prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. » Enfin, l'apôtre

saint Jacques écrit (*Jacq.*, IV, 13-14) : « Je m'adresse maintenant à vous qui dites : Nous irons aujourd'hui ou demain en une telle ville, nous demeurerons là un an, nous y trafiquerons, nous y gagnerons beaucoup ; vous qui ignorez ce qui sera demain. »

2. L'expérience, elle aussi, nous apprend que tous ignorent l'instant où ils seront rappelés de cette vie. Il n'est pas rare d'entendre dire : « Je n'aurais pas cru que ce jeune homme, si frais, si vigoureux, si plein d'avenir en apparence, me précéderait dans la tombe, moi si chétif, sujet à tant d'infirmités. » Ce qui nous est encore inconnu, c'est la manière dont nous mourrons. Voyez cet homme se lever de table et s'abîmer dans la nuit de la mort ! Voyez cette jeune fille se livrer aux plaisirs dans une brillante salle de danse ; le charme de ses grâces, sa vivacité, animent la société ; l'élégance et l'éclat de sa parure attirent tous les regards, et aujourd'hui elle est pâle et défigurée ; son corps est étendu immobile dans un cercueil, et bientôt il sera confondu avec la poussière des morts. Ici, c'est un riche seigneur qui ne vit que dans l'espérance de pouvoir bientôt habiter le nouveau palais qu'il vient de se construire. Il est impatient de s'y installer ; il hâte l'achèvement de l'édifice. Le soleil verse à flots ses purs rayons de lumière dans ses splendides appartements ; mais voilà qu'une nuit éternelle enveloppe déjà les yeux éteints et fermés du maître de la maison. Là, c'est un jeune homme qui tombe inanimé de sa chaise, et ne répond plus aux cris de détresse de ses parents alarmés. Plus loin, c'est un laboureur qui meurt au pied de l'arbre sous lequel il voulait se reposer et jouir du spectacle d'un riche paysage. D'autres reçoivent le coup de

la mort au moment où, impatients et joyeux, ils voulaient retourner dans leur patrie. Ceux-ci meurent tenant dans leurs mains le produit de l'injustice ; ceux-là s'endorment d'un sommeil éternel au moment où ils se livrent à une passion impure ou cruelle. Que de dangers sans nombre assiégent la vie de l'homme ! Un coursier épouvanté culbute son cavalier et le fracasse sur un monceau de pierres; un bâtiment s'écroule et ensevelit les passants sous ses décombres; une tuile se détache du toit d'une maison et nous assomme. Ce n'est pas tout encore. La mort habite l'air que nous respirons, la nourriture que nous mangeons, le sang qui nous vivifie; le repos peut nous être aussi mortel que le travail; nous mourons aussi bien du superflu que de la pauvreté; la mort s'insinue partout; elle ruisselle, si je me puis exprimer ainsi, dans les sources mêmes de la vie. En vérité, quand on réfléchit sur l'incertitude de la vie humaine, on applaudit volontiers à ces belles et touchantes paroles du poëte :

Mon Dieu, je sens bien que *je mourrai*,
Je suis un homme : l'homme passe en un clin d'œil.
Je ne trouve ici ni héritage solide,
Ni bien qui dure éternellement ;
Aussi, apprenez-moi, de grâce,
Ce que je dois faire pour bien mourir.

Mon Dieu, je ne sais *quand* je mourrai,
Si ce ne sera pas dès aujourd'hui ;
Si, semblable à la fleur qui se fane si vite,
Je ne pâlirai pas avant le couchant.
Aussi tous les jours je me prépare
A franchir le seuil de l'éternité !

Mon Dieu, je ne sais *comment* je mourrai,

Comment me touchera le bras de la mort;
L'un a le trépas douloureux et terrible,
L'autre passe doucement dans l'éternité.
Vous seul en disposez; accordez-moi une seule chose:
Votre consolation au moment de la mort!

Mon Dieu, je ne sais *où* je mourrai,
Ni quelle poussière un jour me couvrira;
Qu'importe! si seulement je puis obtenir
Que votre voix m'appelle au ciel.
Que ce soit loin ou près,
En tous lieux la terre vous appartient!

Daignez, mon Dieu, quand je mourrai,
Prendre mon âme auprès de vous!
Je sais que je ne périrai pas,
Si Jésus et son esprit vivent en moi.
Aussi j'attends sans me troubler,
Pour savoir *où*, *quand* et *comment* je mourrai!

(*Bilder a. d. Leben.*)

EXEMPLES.

Exemples remarquables de mort accidentelle. — Comme rien n'est plus capable de faire une impression terrible sur l'esprit humain que le souvenir d'un homme mort subitement, nous allons encore citer quelques exemples.

a. Le général Fouquet mourut subitement de joie lorsqu'on lui annonça qu'il allait être délivré de prison, et que le roi lui avait rendu sa liberté.

b. Diagoras mourut de plaisir lorsque ses deux fils remportèrent la victoire dans les jeux publics.

c. La nièce de Leibnitz mourut subitement de joie lorsqu'elle trouva 6,000 ducats sous le lit de feu son oncle.

d. Une demoiselle de distinction avait cru voir en songe feu sa mère, qui lui disait. « Vers la douzième heure du jour tu seras réunie à moi. » Là-dessus la demoiselle se lève, écrit à son père, et prie qu'on lui remette sa lettre après sa mort. D'abord, on la croit folle; mais ni le médecin ni le chirurgien ne peu-

vent découvrir aucune trace d'égarement. Elle fait appeler un prêtre, prie avec lui, prend sa guitare, joue et chante un psaume avec une indicible émotion. Vers la douxième heure du jour elle se lève, se place sur un autre siége, respire fortement pendant quelques instants : elle était morte.

e. Louis de Bourgogne ayant fait ouvrir le tombeau de son père, mourut subitement à la vue de son cadavre.

f. Un prince de Holstein avait ordonné qu'on enlevât le corps de son épouse du cercueil où il avait été jusqu'alors, et qu'on le déposât dans un autre plus beau. En même temps il avait commandé qu'on l'appelât quand se ferait l'opération. Il arrive, se met à genoux, soupire et tombe mort sur le carreau.

g. Le duc de Nevers éprouva tant de confusion d'une réprimande que lui fit le roi Henri IV, qu'il en mourut subitement.

h. Anacréon, célèbre poëte grec, étouffa en mangeant un raisin; Fabius, illustre Romain, en avalant un cheveu; le pape Adrien V, en avalant une mouche.

i. Zeuxis, peintre grec remarquable, mourut de rire en regardant une vieille femme morte qu'il avait peinte, et qui lui plaisait extrêmement.

j. Glaucon, jeune enfant, poursuivant une souris, tomba dans un baquet de miel et étouffa.

k. Drusus, un Romain, s'amusait avec une pomme qu'il jetait en l'air et recevait avec la bouche. Qu'arriva-t-il ? La pomme lui tomba si avant dans le gosier qu'elle l'étouffa.

l. Philippe V, prince royal de France, chevauchant, le 29 novembre 1129, avec une grande magnificence à travers la ville de Paris, un porc courut sous son cheval qui tombe à la renverse, culbute le prince et lui brise la cervelle.

(*Hacker's Thanatologie.*)

m. Valentin Trotzendorf, célèbre pédagogue de Goldberg, en Silésie, qui, pendant une longue et laborieuse existence, avait eu tant d'élèves sous sa direction, qu'il avait coutume de dire : « Si tous mes disciples étaient réunis, je pourrais envoyer à l'empereur une fameuse armée contre les Turcs, » fut frappé

d'apoplexie pendant qu'il faisait la classe. Il s'affaissa sur lui-même, éleva avec une pieuse confiance ses regards vers le ciel et prononça ces dernières paroles : « Maintenant le Seigneur m'appelle à une autre école. »

(*Schlump's Kinderschrift: « Spiele von Gutmuths. »*)

n. Rudolphe IV, premier comte autrichien du Tyrol, ayant, dans la fleur de l'âge, entrepris un voyage à Milan, la ville se préparait à célébrer la fête de son mariage avec la fille du duc, lorsque la mort vint offrir à cet époux son anneau de deuil.

(*Beispiele. Herbst*)

o. Un doyen allait procéder à l'installation d'un jeune curé, lorsque tout à coup la mort lui ouvrit la porte de l'éternité.

p. Un médecin illustre assistait aux noces d'une orpheline qui l'avait prié de lui tenir lieu de père. Lorsque, comme c'était la coutume, il commença la première danse d'honneur, la mort le contraignit d'aller, dans l'éternité, danser avec elle la danse des morts.

q. Un barbier aidait à porter au tombeau le corps d'un personnage distingué. Lorsqu'on l'eut descendu dans la tombe, il voulut travailler à la remplir ; mais ce fut plutôt sa propre tombe qu'il combla (*Cf. Skriker*).

Qu'on nous permette une réflexion en terminant ces exemples. Combien ne serait-il pas avantageux, lorsque de pareils accidents de mort subite surviennent dans une commune, que l'instituteur appelât sur ce sujet l'attention des enfants, et qu'il leur dît : « Voilà, mes chers enfants, ce qui peut arriver à chacun de nous. Soyez donc vertueux; pensez chaque matin que ce jour est peut-être le dernier pour vous ; chaque soir, que cette nuit est peut-être la dernière, et vivez conformément à ces salutaires pensées. »

r. On n'est nulle part à l'abri de la mort. — Un matelot allait monter un vaisseau sur le point de faire voile pour les Indes. Un particulier, qui sans doute se croyait plus sage que le matelot, s'approcha de lui et lui dit : « Veuillez me dire, mon ami, où votre père est mort. — Il a perdu la vie dans un naufrage, répondit le matelot.

Le particulier. Et votre grand-père ?

Le matelot. Il se trouvait sur une petite barque et était occupé à prendre des poissons. Tout à coup une tempête survient, renverse sa nacelle et l'ensevelit dans les flots.

Le particulier. Et votre arrière-grand-père ?

Le matelot. Il mourut aussi sur la mer. Le vaisseau qu'il montait alla se briser contre des rochers et fit naufrage.

Le particulier. Et vous osez encore, reprit le particulier, vous hasarder sur mer, après que tous vos ancêtres y ont trouvé la mort ? Il faut que vous ayez réellement perdu la tête !

Le matelot. Permettez-moi, monsieur le philosophe, de vous adresser aussi une question. Où votre père est-il mort ?

Le particulier. Il est mort tranquillement dans son lit.

Le matelot. Et vos aïeux ?

Le particulier. Egalement dans leur lit, de leur mort la plus douce.

Le matelot. Comment ? ils ont eu le courage de se mettre au lit, quoiqu'ils sussent que leurs ancêtres y avaient trouvé la mort ? » (*Kinderschatz*).

s. *On ne saurait éviter la mort.* — Il est raconté dans une légende orientale que l'ange de la mort fut un jour envoyé auprès du roi Salomon pour lui porter différents messages. Comme il sortait de la chambre du roi, il rencontra son ministre auquel il lança des regards si sévères que ce dernier en fut épouvanté et s'imagina qu'il ne tarderait pas de mourir. « Seigneur et Roi, s'écria le ministre hors de lui-même, l'ange de la mort veut me conduire dans son obscur royaume, comme je viens de l'apprendre par son regard pénétrant. Je vous conjure donc, puissant seigneur, de me donner votre plus rapide cheval, afin que je puisse lui échapper. » Le roi lui accorda sa demande, et déjà le vieillard effrayé, assis sur son coursier rapide, avait franchi les montagnes et les mers, et parcouru plusieurs milliers de lieues, lorsqu'un soir l'animal s'arrêta fatigué à côté d'une pierre. Et voilà que, ô prodige, notre

vieillard aperçoit de nouveau l'image de la mort qui s'assied à côté de lui et semble l'attendre. — « Admire, lui dit cet hôte importun, comme les voies du Seigneur sont admirables ! Ce matin encore je te voyais auprès du roi Salomon, et voilà que ce soir, contrairement à mon attente, je te trouve précisément à l'endroit où, conformément à l'ordre du Seigneur, je devais venir t'attendre. » Ainsi parla l'ange de la mort, et le vieillard qui avait tant couru pour échapper à la mort — n'était plus (*Nach dem Festkalender v. G. Gœrres*).

Proverbes et comparaisons.—Dieu a un tout autre calendrier que nous autres.—*Socher* (le valétudinaire) survit à *Pocher* (qui compte trop sur sa santé). — La vie de l'homme est un cadran sans aiguille, où sont inscrites toutes les heures, sans que nous sachions quelle est celle qui marque notre mort.

IV. Comment meurent les pécheurs impénitents?

Qu'il est terrible le moment qui met fin aux jours de l'impie ! Quiconque en ayant été témoin en sort sans en être effrayé, est un homme dépravé. Ces paroles de l'Ecriture sainte (*Ps.* XXXIII, 22) : « Rien n'est plus effroyable que la mort du pécheur, » se réalisent d'une manière affreuse dans l'impie mourant. Voyez-le, ce triste objet de pitié et d'alarmes, comme il est tourmenté par les remords de sa conscience ; voyez-le se consumer de frayeur dans l'attente d'un avenir menaçant ! Les hommes, qui ne peuvent plus rien pour lui, le fuient ; et voilà que s'approche le Juge éternel qui va prononcer sur lui une trop juste condamnation ! Une fortune dissipée dans la débauche; l'image d'un fils réduit par lui à la mendicité ; la pensée d'une épouse vertueuse dont il a été cause de la mort, toutes ces images voltigent autour de sa couche , l'assiégent et l'op-

pressent. Le temps qu'il a perdu dans sa jeunesse, en s'adonnant à des plaisirs insensés, vient encore se mêler à ces pensées désespérantes et jeter le trouble dans son âme consternée. Sa conscience se réveille comme d'un long assoupissement, et s'élève comme un géant terrible au-dessus de sa tête. La voix lamentable du remords étourdit ses oreilles et lui crie qu'il n'a plus à espérer ni délai ni miséricorde. « O temps, ô temps! que j'ai perdu et dissipé, s'écrie-t-il avec violence, que ton passage a été rapide! Plût à Dieu qu'il me restât seulement quelques semaines! je ne demande pas des années... Mais quoi! un siècle ne suffirait pas pour tout ce qui me resterait à faire. » Tels sont les gémissements de cet infortuné, gémissements inutiles, hélas! le temps perdu ne saurait revenir. Triste et déplorable spectacle! Ah! si vous saviez quels tableaux repoussants l'imagination effrayée offre en ce moment à nos regards, et tout ce que peut alors éprouver un cœur coupable, consumé et déchiré par le ver rongeur de sa conscience!

EXEMPLES BIBLIQUES.

a. — Quand nous parcourons les pages de l'Ecriture sainte, nous rencontrons de nombreux exemples sur la mort effroyable des méchants. — Quel est celui qui n'éprouve pas la plus profonde horreur en lisant le récit de la mort de ces trois hommes rebelles et opiniâtres, Coré, Dathan et Abiron; celle de l'impie Jézabel, du meurtrier Naboth ?—Quelle impénitence que celle d'Antiochus et d'Hérode, mourant d'une manière si affreuse! Qui peut se rappeler, sans frémir, la mort de Judas et celle du mauvais larron sur la croix; quel est celui à qui la méditation salutaire de ces terribles exemples n'arracherait pas ce cri de détresse: *A morte perpetua libera nos, Domine!* « Seigneur, délivrez-nous de la mort éternelle! »

AUTRES EXEMPLES.

b. Le juif Burdarius. — Sainte Marziana, vierge, fut jetée aux lions à cause de sa fermeté inébranlable à confesser Jésus. On ouvrit la fosse ; mais le lion, qui en était sorti furieux, y rentra aussitôt, au grand étonnement des spectateurs, et ne toucha pas la jeune héroïne. A cette vue, tout le peuple saisi de compassion s'écria : « Juges et soldats, délivrez la vierge ! » Mais un juif, nommé Burdarius, ennemi acharné des chrétiens, s'adressant au juge : « Voudriez-vous, lui dit-il à voix basse, être couvert de confusion en face de tout ce peuple ? N'avez-vous pas encore d'autres bêtes féroces ? Lâchez-les, et si elles montrent autant de douceur que ce lion, alors vous pourrez lui accorder la vie. » On suivit ce conseil. Deux grilles de fer s'ouvrirent, et la jeune vierge devint la proie de ces animaux cruels. Pendant qu'ils dévoraient le cadavre de la jeune fille, il s'éleva un affreux orage, dont fut particulièrement victime la maison du juif ; la foudre tomba sur elle, et femme et enfants furent ensevelis sous les décombres. Au comble du désespoir, le juif se précipite au milieu des bêtes féroces, et arrive à l'endroit où avait été dévorée la sainte. Là, il ne cessa de hurler pendant trois jours et trois nuits. Puis il alla frapper sa tête contre les pointes aiguës des rochers, au milieu de vociférations horribles, et rendit l'âme en faisant entendre d'affreux râlements. Les aigles et les corbeaux vinrent s'abattre sur cette proie, et la dévorèrent jusqu'aux os (*Bauberger's Jeilige Sage*).

c. Le moqueur. — Un jour que saint Séverin, après avoir prêché à Passau, s'entretenait avec les prêtres et les diacres dans la chapelle baptismale, quelques légats vinrent le trouver de la part des habitants de Passau, pour le prier de se rendre auprès du roi des Ruges, afin d'obtenir pour leur ville la liberté du commerce. Le saint leur répondit : « L'époque approche où cette ville sera, comme tant d'autres, déserte et privée d'habitants. » Un mauvais plaisant, c'était un prêtre, dit alors : « Allez toujours, saint homme ; allez, afin qu'en votre absence nous cessions un peu nos jeûnes et nos veilles. — Hélas ! reprit le saint, je vois qu'après mon départ un châtiment sévère sera exécuté

sur cette ville, ce lieu sacré sera même arrosé de sang. » Là dessus le saint s'embarqua sur le Danube pour descendre à Faviane, dans son grand monastère. A peine était-il parti que Cunimund, roi des Suèves, surprit Passau, tua tout ce qui y était resté, en particulier le prêtre, qui se réfugia vainement dans le baptistère. Les ennemis le poursuivirent jusque-là et le tuèrent auprès des fonts baptismaux. C'est ainsi qu'il fut puni de son péché à l'endroit même où il l'avait commis (*Chr. v. Schmids Apostel Deutschland's*).

(Sur la mort de Voltaire, voir le CATÉCH. HISTOR. 1er vol., p. 45; et sur celle de Mirabeau, id., 2e vol., p. 80.)

d. Le juge cruel.—Sainte Agathe fut, par l'ordre du juge, tellement maltraitée à cause de son inébranlable amour pour Jésus, que le peuple indigné se mit à le poursuivre au moment où déjà la crainte l'avait forcé de s'enfuir de la ville. Il était au comble de la frayeur, lorsqu'il passa sur un pont construit sur un profond précipice. Tout à coup son cheval s'épouvante, le tyran le stimule de son éperon ; mais le cheval se cabre, et ne veut pas sortir de place. Le tyran redouble d'efforts pour le faire avancer, car déjà le peuple soulevé vient de l'atteindre. Le cheval frappe autour de lui, brise la balustrade et tombe avec son cavalier dans ce précipice sans fonds, à l'heure même où sainte Agathe venait d'expirer.

(Voir sur la mort terrible des meurtriers de saint Kilien, CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 150.)

e. Un affreux lit de mort. — A cette époque de triste mémoire où fut renversé le trône de France, et alors qu'une foule de familles nobles étaient tombées dans la plus grande misère, une troupe d'émigrés fugitifs arrivèrent dans un village allemand. Parmi eux se trouvait entre autres un duc, qui fut reçu avec bienveillance par le fermier Bertram. Non moins amical fut l'accueil que les habitants de l'endroit firent aux autres émigrés, qui auraient volontiers cédé à l'invitation qui leur était faite et séjourné quelque temps auprès de ces villageois si hospitaliers, si l'arrivée de leurs ennemis ne les eût forcés de partir sans délai. Le duc fut aussi obligé de prendre la fuite. Bertram l'accompagna armé d'une lourde faux ; car le chemin conduisait à travers un affreux précipice où se trouvait la ca-

verne d'une bande de voleurs extrêmement nombreuse. Depuis cette époque, Bertram faisait grand étalage; il achetait le bien des paysans qu'il n'avait fait que louer jusqu'alors, construisait un superbe bâtiment entouré de jardins enchanteurs, faisait de bons et riches festins, donnait de magnifiques fêtes sur ses prairies, en un mot s'adonnait tout entier aux plaisirs des sens. Quand les voisins, étonnés de voir que Bertram, malgré les brèches considérables qu'il avait dû faire à sa fortune en s'adonnant à sa passion pour le vin, était devenu si riche, lui demandaient comment il avait fait pour amasser tant de fortune, il répondait que le duc, en prenant congé de lui, non seulement lui avait laissé en souvenir une grande somme d'argent, mais lui avait encore offert sa voiture avec un coffre rempli d'or et de pierres précieuses en récompense de ses bons offices. Quelques-uns ajoutaient foi à ce récit, d'autres le prenaient pour une pure invention, et étaient d'autant plus disposés à nourrir des soupçons contre lui qu'il avait eu souvent des accès de fureur, et que parmi les discours qu'il tenait alors, on avait souvent entendu ces mots : « Duc ! Duc ! Sang ! Sang ! »

A l'époque dont nous parlons, ses fils se trouvaient dans un couvent où ils faisaient leur éducation; leur père les avait envoyés là, afin de pouvoir se livrer d'autant plus librement à sa passion pour les plaisirs. Lorsque ses deux enfants, qui étaient parfaitement élevés, furent avertis que leur père était dangereusement malade, ils retournèrent à la maison. Un jour, le serviteur de Bertram entra dans leur chambre et leur enjoignit de se rendre auprès de leur père, parce que, leur dit-il, il voulait faire son testament. Les deux enfants suivirent le serviteur, qui les conduisit en tremblant dans une écurie.

« Est-ce là qu'est couché notre père? demandèrent les deux fils étonnés. — Oui, répondit le serviteur, c'est ici que repose votre père, mon maître, » et il ferma la porte.

Quel spectacle que celui qui s'offrit alors aux regards de ces deux enfants !

Une lanterne suspendue au plafond répandait une lumière incertaine sur la misérable couche de leur père étendu sur le sol.

Tout à côté de lui était fixée à la muraille une faux, couverte çà et là des taches noires assez semblables à des gouttes

de sang. Le vieillard était étendu sur de la paille pourrie, et sa tête reposait sur un sac qui semblait rempli de pierres. On ne savait quel moyen employer pour procurer du secours à ce malheureux ; il respirait difficilement, et depuis longtemps déjà il refusait toute espèce de secours et de nourriture.

« Bien mal acquis ne profite jamais ! » murmura-t-il avec un ricanement affreux, en s'adressant à ses deux fils.

Ceux-ci s'approchant de lui avec une frayeur mêlée de sympathie :

« Père, qu'avez-vous? » lui demandèrent-ils d'un ton plaintif et alarmé.

Bertram lançant sur eux des regards furieux : « Il faut que je rende la justice ! » s'écria-t-il d'un son de voix enrouée, semblable à celui d'une cloche fendue, et sec comme l'éclat d'un rameau arraché par l'orage.

Ses fils voulurent l'embrasser tendrement, mais il s'arracha brusquement à leurs bras ; puis, saisissant la faux suspendue à la muraille, il la jette à ses pieds, et s'écrie : « Voilà son sang !

— Hélas ! grand Dieu ! de qui ce sang est-il ? demandèrent les deux malheureux fils.

— C'est le sang du duc ! reprit d'une voix terrible Bertram. Je l'ai tué dans la trappe des morts, — avec cette faux !

— Comment ! s'écrièrent les fils.

— Oui, oui, je suis son meurtrier !... Je lui ai tout enlevé, sa vie et sa fortune ! Voilà la faux avec laquelle j'ai brisé la cervelle de mon bienfaiteur ! J'ai trompé le monde ! — Le monde m'a cru, coquin que je suis !

« Patience, vous allez voir que je dis la vérité, » bégaya Bertram; puis, saisissant avec force le sac qui se trouvait sous sa tête, il le déchira en plusieurs morceaux, et au même instant il en sortit des ossements et une tête de mort qui alla rouler aux pieds de ses fils immobiles et pétrifiés. « Voilà les ossements du duc ! Ce crâne est la tête du duc ! Je l'ai tué avec ma faux ! Voilà les taches de son sang ! Il s'est collé sur la faux ! Et la mort s'est attachée à mon âme ! »

Les fils se voilèrent les yeux, tombèrent à genoux et se mirent à pleurer sur le sort de leur infortuné père :

« Jésus, Marie et Joseph, ayez pitié de nous ! »

Il faut que je satisfasse ! s'écria de nouveau le père ! J'ai pendant la nuit déterré de mes propres mains ces ossements dans la trappe des morts ! Nulle part je n'ai trouvé de repos. Ce sac et les ossements du pauvre duc : voilà sur quoi je me suis étendu ! Le bien mal acquis ne profite jamais ! Enfants ! rendez tout, afin que mon âme trouve du repos ! Enfants ! rendez tout ! absolument tout ! — Voilà mon testament ! »

Et les deux frères se précipitèrent sur la poitrine de leur malheureux père, mais Bertram les repoussa au milieu de combats désespérés. Il porta en grinçant des dents le crâne du duc à sa poitrine, comme s'il eût voulu l'enfoncer dans son cœur ; puis, poussant un cri de désespoir, il s'affaissa de nouveau sur la paille. — Il n'était plus.

En ce moment s'ouvrit la porte de l'écurie : c'était le curé, appelé par le domestique, qui entrait. Il arrivait trop tard. Il vit Bertram qui venait de mourir étendu au milieu d'ossements de mort, et tenant entre ses doigts crispés le crâne de son bienfaiteur (*Nach Hungari's gleichnamiger Erzæhlung*).

Mais hâtons-nous de tirer le voile sur ces scènes d'horreur pour nous transporter auprès du lit de mort du juste, sujet de tant de consolations, et répondons à la question posée plus haut :

V. Comment meurent les justes?

Le touchant spectacle qu'offre l'homme vertueux sur son lit de mort, l'exemple d'un père de famille qui se trouve entre les bras de la mort, sont de ces vérités consolantes sur lesquelles la pensée aime à s'arrêter.

Qu'on se représente un père de famille arraché, dans la pleine vigueur de ses années, à son épouse, à ses enfants et à tous ceux qu'il aimait ! Qu'on se figure l'épuisement et la frayeur de cette chétive nature, l'effroi qui s'empare de son âme lorsqu'elle se voit sur le bord d'un

abîme inconnu ! Le soleil s'éteint pour ses yeux, le tombeau s'ouvre devant lui, la parole fuit de ses lèvres, un silence éternel l'enveloppe ! Au milieu de ces angoisses de la mort, de ces luttes inutiles de la nature mortelle, on voit briller sur sa figure, à travers les ombres de la mort, les plus magnifiques rayons de la joie. Quel bonheur ! Quelle paix ! Est-ce là l'homme, cette faible créature mortelle ? Non ; c'est le juste mourant qui s'élève au-dessus des horizons étroits de l'humanité ! Dieu est là, qui le fortifie dans la personne de son ministre, qu'il lui a envoyé avec l'huile sainte, pour le relever, le fortifier, l'assister dans les combats de la mort, et lui donner comme un avant-goût de la magnificence du ciel. La chambre où meurt un père de famille présente le plus touchant spectacle qu'il soit possible d'imaginer. Le voilà étendu sur un lit de douleur, ce père si tendre, cet époux si fidèle, cet ami si généreux, ce maître si affable; il est aux prises avec la mort : bientôt il va succomber. Deux vieux et fidèles serviteurs sont là debout à une distance respectueuse, jetant de temps en temps sur leur maître les regards les plus significatifs, et lui exprimant par leurs soupirs les vœux qu'ils forment pour lui. Ses amis, qui ont si souvent partagé ses joies, et qui, par le charme de leurs entretiens, savaient si bien ramener la sérénité dans son âme, ne peuvent plus maintenant rien imaginer qui puisse apporter quelque allégement aux souffrances de son corps. Compatir à ses maux, jeter sur lui des regards de pitié et de commisération, adresser dans le silence des prières au ciel, voilà tout ce qu'ils peuvent faire. Ses enfants, auxquels il a toujours été attaché par les liens de l'amour le plus étroit, entourent son

lit, et, versant des larmes, s'écrient d'une voix déchirante : « Eh quoi ! il va donc nous quitter ! est-il possible qu'il nous abandonne dans un âge si tendre, sans secours ni appui, à la merci d'un monde insensible ? » Mais rien n'égale la désolation de sa femme ; elle ressent à elle seule toute l'affliction de ses enfants et de ses voisins, outre les causes particulières de regret qui agissent sur elle. Où retrouver un ami aussi fidèle, un protecteur aussi dévoué, qui s'intéresse si vivement à son bonheur et à celui de ses enfants ? Voyez comme elle se penche sur le lit où languit son époux, comme elle s'efforce de prolonger une existence qui lui est aussi chère que la sienne propre, ou du moins d'adoucir les angoisses de sa mort. De sa main tremblante elle essuie une sueur glacée qui tombe des joues amaigries de son époux. Tantôt elle soutient de ses mains soulevées sa tête qu'il ne peut plus soutenir ; tantôt elle le laisse reposer doucement sur son cœur agité. Dans quel triste silence et avec quels tendres regards elle observe son visage pâle et ses traits décomposés ! Néanmoins, quelque sensible qu'il soit au deuil de ses fidèles serviteurs, à la douleur de son épouse inconsolable, aux cris de ses enfants, qui vont devenir de pauvres orphelins délaissés et sans secours, le mourant ne craint pas, ne tremble pas. Il se lève sur son lit, et présente sa main desséchée à ses serviteurs, qui l'arrosent de leurs larmes, adresse à ses amis un touchant adieu, presse dans ses bras sa femme éplorée, embrasse ses enfants, puis, ramassant tout ce qui lui reste de souffle et de vie, il se hâte de prononcer ces quelques paroles : « Je meurs, mes chers enfants ; mais Dieu, qui ne meurt pas, reste avec vous. Il est le père des orphelins. Ayez

confiance en lui ; il saura bien prendre soin de vous. » Il continuerait volontiers de parler, mais sa langue lui refuse ce service. Au bout de quelques instants, ayant recouvré de nouvelles forces, il recommence avec effort : « O toi, la compagne de mes jours, nos chers enfants, orphelins désormais, n'auront plus personne que toi... Je te quitte surchargée de soucis... mais Dieu est le protecteur des veuves et des orphelins... Dieu a dit : « Je ne vous abandonnerai pas... » Cette espérance ranime mon courage... Il vous aidera aussi... Et vous, Père des miséricordes ! je remets mon âme entre vos mains ; plein de confiance en vous, je vous remets aussi mes enfants, qui n'ont plus de père. » Cela dit, il tombe affaissé sur son lit, et pendant que ses yeux à demi fermés sont encore fixés sur sa famille, il presse une dernière fois le crucifix sur ses lèvres, et s'endort doucement dans le Seigneur. Un sourire calme et paisible brille sur sa figure ; il inonde de consolation et de joie tous ceux qui, priant en silence, entourent son lit de mort. Or, si la vue du juste mourant est si propre à toucher et à édifier l'homme, combien plus « précieuse encore cette mort du juste ne doit-elle pas être aux yeux du Seigneur » (*Ps.* CXV, 15).

EXEMPLES.

a. T rés de l'Ecriture sainte. — L'Ecriture sainte contient une foule d'exemples sur la mort consolante des justes. Abraham, Moïse, Josué, et tous les autres saints de l'ancien Testament, sont morts doucement dans le Seigneur, après avoir vécu en lui. Quel est celui que n'émeut pas l'histoire du vieux Tobie, qui, rassemblant autour de son lit de mort ses fils et ses neveux, leur disait sur le point de rendre le dernier soupir : « Mes enfants, écoutez votre père. Servez le Seigneur dans la

vérité, et efforcez-vous de faire tout ce qui lui plaît. » Quel est celui qui au lit de la mort ne voudrait goûter les consolations du vieillard Siméon, qui s'écriait. « Maintenant, Seigneur, vous renvoyez en paix votre serviteur! » (*Luc*, II, 28). Puissions-nous être en droit de nous écrier avec un cœur sincère et pleins d'une joyeuse confiance, à l'exemple de l'apôtre saint Paul : « Je désire être dégagé des liens du corps et demeurer avec Jésus-Christ » (*Phil.*, I, 23).

AUTRES EXEMPLES.

a. Mort du père nourricier de Jésus.

Sous un tendre berceau de roses,
Au frais crépuscule du soir,
Le doux Jésus en compagnie de Joseph
Se repose sur le tendre gazon.
A côté d'eux est assise Marie.
Les regards tournés vers le ciel :
« De grâce, Seigneur, s'écrie-t-elle,
Conservez la vie à l'enfant
Que vous m'avez donné! »

Cependant, sur les bords paisibles du Cison
Apparaît de nouveau l'ange
Qui jadis, d'une main fidèle,
Conduisit Joseph vers Memphis.
Il pénètre dans le berceau,
Sous les ombrages obscurs du palmier,
Epiant de Joseph le dernier soupir,
Et l'aimable sourire de Jésus.

« Mon fils, je sens les approches de la mort! »
Ainsi soupira le Juste ;
« Oh! nourrissez-moi d'un pain céleste,
Dans cette vallée de la nuit. »
Et Jésus récite sur lui
Le psaume consolateur, le bénit,
Et, plein de compassion,
Le reçoit dans ses bras.

« Oh! mon père, passez doucement, doucement,
Dans la région des âmes vertueuses!
Bientôt, je vous ouvrirai le paradis,
Bientôt j'irai vous rejoindre!
Je parcours ici-bas l'univers entier,
Afin de conduire par la main,
Des extrémités de la terre,
Mon peuple vers mon Père céleste.

« Là haut, sur les sommets obscurs du Golgotha,
Je vois flotter une croix qui s'avance vers moi;
C'est là que de mes souffrances et de mes sueurs
Jailliront pour les peuples d'abondantes bénédictions.
Maintenant, il faut que je parcoure la voie sanglante
Des souffrances et de la croix,
Jusqu'à ce que, vainqueur dans le combat,
Je ressuscite de la mort!

« Adieu donc, soyez béni!
Pour les soins empressés dont je vous suis redevable. »
Il dit, et d'un geste impérieux, il appelle
L'ange qui se trouve sur le chemin.
L'ange avance, respirant la piété, la douceur et la paix,
Et emporte de cette vallée des nuits
Joseph au sein de la gloire.
— Ainsi meurent les justes. — (*Bauberger.*)

b. La mort de l'ermite saint Paul. — Saint Antoine, ermite, avait quatre-vingt dix ans lorsqu'il lui vint en pensée que nul avant lui n'avait encore mené dans le désert la vie d'un solitaire parfait. Or, la nuit suivante, pendant qu'il dormait, il lui fut révélé qu'il y en avait encore un autre, un peu plus avant dans le désert, beaucoup meilleur que lui, et qu'il devait aller le voir. Antoine, malgré son grand âge, partit aussitôt appuyé sur un bâton, sans savoir où il allait, espérant que Dieu le mettrait sur le chemin qui devait le conduire auprès de son serviteur. Effectivement, après avoir inutilement marché pendant deux jours dans la forêt, une louve se présenta tout à coup et le conduisit à la caverne de saint Paul. Antoine ne vit rien tout d'abord, car l'entrée en était obscure. Il avance doucement,

s'arrête de temps en temps pour écouter, marchant légèrement et retenant son haleine. Enfin, il aperçoit de loin quelque lumière. Il se hâte, mais il vient à heurter son pied contre une pierre. Saint Paul, entendant du bruit, ferma au verrou sa porte qui était ouverte. Saint Antoine, arrivé devant la porte, se prosterna à terre, priant le saint de lui ouvrir et lui disant : « Vous savez qui je suis, d'où je viens, et pourquoi. » Alors saint Paul lui ouvrit la porte en souriant. Ils s'embrassèrent, et rendirent ensemble grâces à Dieu. Le lendemain Paul annonça sa mort, et pria son ami Antoine, si ce n'était pas trop de peine, d'aller quérir, pour envelopper son corps, le manteau que lui avait donné l'évêque Athanase. Antoine obéit aussitôt. Pendant qu'il retournait à la caverne, il vit l'âme du saint, entourée d'anges et de prophètes, monter vers le ciel; il était revêtu d'une blancheur éclatante. A ce signe, il reconnut aussitôt que c'était l'âme du saint ermite qu'on emportait de ce monde, et il se mit à verser des larmes amères. « Paul, s'écria-t-il, pourquoi me quittez-vous? Je ne vous ai point dit adieu! Fallait-il vous connaître si tard pour vous perdre si tôt? » Quand il fut arrivé à la caverne, il trouva le corps à genoux, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il vivait et priait encore, et il se mit aussitôt à prier lui-même. Un doux sourire était empreint sur la figure du saint, comme s'il eût voulu dire avec son compagnon saint Paul : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma carrière, j'ai conservé la foi, il ne me reste plus qu'à attendre la couronne que Dieu m'a destinée. » Les larmes d'Antoine coulèrent de nouveau avec plus d'abondance ; il cherchait par ses embrassements et ses baisers à rendre la vie à ce corps inanimé. La pensée qu'il ressusciterait un jour et qu'un jour il reverrait le saint dans le ciel fut son unique consolation. Il enveloppa le corps, le tira de la caverne et chanta des hymnes et des psaumes, suivant la tradition de l'Eglise. Comme il n'avait point apporté d'instrument, et qu'il ne savait s'il devait retourner à son monastère ou demeurer, deux lions, à la crinière flottante, accourant du fond du désert, vinrent droit au corps du saint, et, le flattant de leurs queues, se couchèrent à ses pieds, rugissant comme pour témoigner leur douleur. Puis ils commencèrent à gratter la terre

de leurs ongles, et, jetant le sable dehors, ils firent une fosse capable de contenir un homme. Saint Antoine enterra le corps, et éleva de la terre dessus, suivant la coutume. Le lendemain, il prit la tunique de feuilles de palmier entrelacées que saint Paul s'était faite lui-même, et retourna à son monastère avec cette précieuse succession.

c. *Belle mort du sage Bias.* — Le philosophe Bias, l'un des hommes les plus instruits de l'antiquité, était déjà fort avancé en âge lorsque l'un de ses amis, condamné à mort, le pria de l'assister en jugement. Cet ami innocent avait été perdu par la malice de ses ennemis. Bias, malgré sa faiblesse et ses infirmités, se chargea de la défense de cet ami infortuné. Il paraît au tribunal et plaide en faveur de l'innocence et du droit avec ce feu, cette force et cet accent victorieux qu'inspire la vérité. Son regard profond pénètre dans les basses machinations inventées par la méchanceté et la calomnie; tous les assistants versent des larmes d'attendrissement et de joie. Lorsqu'il eut cessé de parler, le défenseur de l'accusateur, troublé et sentant la supériorité de son adversaire, commença son discours. Bias, épuisé par les efforts qu'il avait faits, et joyeux du devoir qu'il venait de remplir, s'appuie sur le bras de son client. On prononce le jugement, et l'ami de Bias est proclamé innocent. Il tombe aux pieds du philosophe; le peuple éclate en manifestations de joie, et le vieillard, souriant, tombe entre les bras de son client et de son ami qui le soutient, et meurt doucement et tranquillement au milieu des tressaillements d'allégresse de la foule qui l'environne. Ce ne fut que lorsque la chaleur naturelle de son corps se fut échappée qu'on reconnut qu'il était mort: alors la joie fit place à la tristesse. Les assistants s'écrièrent ravis d'admiration: « En vérité, c'est là une magnifique mort survenue dans un moment magnifique! » (*Ebersberg*).

d. *L'empereur Othon II.* — L'empereur Othon II étant tombé dangereusement malade lors d'un voyage qu'il fit en Bohême, il désira recevoir les sacrements des mourants. Sa dernière heure approchait. Le peuple, consterné, se pressait autour de la maison où il se trouvait, et désirait voir pour la dernière fois son empereur bien-aimé; mais les gardes le repoussaient

et ne laissaient approcher que les membres de sa famille. « Laissez entrer tous ceux qui le voudront, s'écria l'empereur, afin que chacun voie comment j'attends la mort, et afin que quiconque a bien vécu apprenne à ne la craindre pas. » Après ces paroles, le pieux empereur, content et résigné, rendit sa belle âme à Dieu (*Chimani*).

e. Mort de saint Jean Chrysostôme. — Saint Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople, fut privé de ses fonctions ecclésiastiques et exilé en Bythinie par l'impératrice Eudoxie, irritée contre lui. La brutalité des soldats qui le conduisaient aggrava encore ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de Byzance. Forcé de faire à pied de longues marches, tête nue, à l'ardeur du soleil, le généreux vieillard, déjà consumé de travaux et d'austérités, ne put achever ce pénible voyage. Parvenu, après trois mois de fatigue, près de Comane, bourgade du Pont, il s'arrêta avec ses gardes dans l'église du saint martyr Basilisque, où il passa la nuit. Cette rencontre lui parut un avis du ciel qu'il reçut avec joie. Effectivement, saint Basilisque lui apparut en songe, et lui adressa ces paroles : « Consolez-vous, frère Jean, demain vous serez réuni à nous ! » Le lendemain, il revêtit un habit blanc, partagea ses autres vêtements entre les assistants, se fit administrer l'extrême-onction, récita des prières avec ceux qui l'entouraient, puis s'endormit doucement dans le Seigneur en répétant ces paroles qui lui étaient familières : « Gloire à Dieu en toutes choses, » et en faisant le signe de la croix (*Exempelbuch von Herbst.*).

f. Une mort particulièrement belle et édifiante fut celle du pieux et saint évêque de Genève, François de Sales. Lorsqu'il s'aperçut que sa fin approchait, il voulut être fortifié par les consolations que procure notre sainte religion. Une aspiration infinie vers le ciel ébranlait son âme tout entière. On l'entendait répéter avec une ferveur angélique ces paroles de l'Ecriture : « Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant. Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. Quand paraîtrai-je devant sa face ? O mon Dieu, toutes mes aspirations tendent vers vous, et mon gémissement ne vous est pas inconnu. » Et il répétait ce psaume du chantre royal : « Lavez-moi,

Seigneur, de mes iniquités; ôtez-moi mon péché, purifiez-moi toujours de plus en plus. Que fais-je ici, ô mon Dieu, éloigné, séparé de vous? »

g. Mort de sainte Théodeline.—Lorsque sainte Théodeline, reine des Lombards, en proie à une fièvre lente, sentit que la mort approchait, elle ne négligea rien pour se bien préparer à entreprendre l'important voyage de l'éternité. S'adressant à son fils Adoloalde, elle lui dit avec la plus grande sérénité d'âme : « Mon fils, je suis sur le point d'atteindre mon but. J'ai parcouru la carrière que le Seigneur m'avait assignée, je suis obligée de vous quitter. » Puis, plaçant sa main sur la tête de son fils, elle le bénit et s'éteignit doucement, semblable au soleil qui disparaît à l'Occident (*Rosenlæcher*).

h. Ernest Gédéon Landon. —Lorsque Landon, ce héros incomparable, fut sur le point de mourir, il fit appeler son cousin et lui dit: « Craignez Dieu, votre Créateur, et observez les saintes prescriptions de la religion chrétienne ; car sans la religion on n'est ni un homme, ni un héros, ni un homme d'Etat. Les gens sans religion sont l'effroi de l'humanité; ils se dégradent eux-mêmes de la manière la plus avilissante. Dans la maladie et le danger, ce sont des lâches et des poltrons, sans force ni courage. »

—Excellence, lui dit en sanglotant un guerrier nommé Botta, qui avait vieilli dans les honneurs, nous pleurons parce que nous et nos Etats perdons un père.—Oh ! reprit en souriant Landon, je suis le moindre des pères; Dieu, qui est le père de tous, ne manquerait pas de prolonger mes jours si je pouvais être encore de quelque utilité. » Puis se tournant vers l'aumônier: « J'entends, mon cher monsieur, que l'on prie pour moi. Priera-t-on encore longtemps?—Jusqu'à ce que vous soyez guéri, répondit Botta.—Oh ! remerciez bien ces braves gens en mon nom, reprit le mourant, moi aussi je prierai pour eux. Aimable peuple, je n'ai jamais mérité ton amour ; je sors de ce monde plein de consolations. » Il prononça encore plusieurs paroles avec un feu tout divin, et inspirées par les sentiments les plus chrétiens, puis il mourut (*Id.*).

i. Saint Tyrse, martyr.—Epuisé par les nombreux traitements

que des bourreaux sans entrailles lui faisaient endurer, ce saint se tenant à genoux faisait encore cette prière : « Mon Seigneur et mon Dieu, recevez-moi, je dépose mon âme entre vos mains. »

k. Louis XVI.—Lors de l'épouvantable révolution qui consterna la France vers la fin du siècle dernier, l'exaspération du peuple en vint au point que, loin d'épargner le bon roi Louis XVI, auquel on avait donné le nom de Désiré lorsqu'il monta sur le trône, on alla jusqu'à le condamner à mort. Le 21 janvier 1793, jour de l'exécution, il fut accompagné à l'échafaud par son confesseur l'abbé Firmont, qui pendant toute sa captivité ne l'avait pas abandonné un seul instant. Pendant l'espace, assez long, que le roi eut à parcourir, il lisait dans le bréviaire du prêtre les prières des mourants. Une multitude de soldats entourait le char qui le conduisait. Arrivé près de l'échafaud, où stationnait une foule innombrable de curieux, Louis XVI se montra plein d'une grande résignation. Trois bourreaux se présentèrent alors, mais il les repoussa et se déshabilla lui-même. Lorsqu'on voulut lui lier les mains, il parut s'y refuser, mais son confesseur lui dit : *Sire, je ne vois dans ce nouvel outrage qu'un dernier trait de ressemblance entre vous et le Dieu qui va vous récompenser.* A ces mots le roi, levant les yeux, répondit : « Il ne faut rien moins que son exemple pour que je me soumette à un pareil affront. » Et se tournant vers les bourreaux : « Faites ce que vous voudrez, leur dit-il, je boirai le calice jusqu'à la fin. » Arrivé sur la plate-forme de l'échafaud, Louis XVI fit quelques pas du côté de la foule, et s'écria d'une voix sonore : « Français, je meurs innocent ; je pardonne aux auteurs de ma mort; je prie Dieu que mon sang ne retombe jamais sur la nation, je désire que ma mort... Il allait achever, mais Santerre lui dit brutalement : « Je ne vous ai pas amené ici pour haranguer, mais pour mourir. » Alors un roulement de tambours couvrit la voix du prince, les bourreaux se saisirent de sa personne, et le prêtre lui adressa ces derniers mots : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » Le couteau fatal tombe, et la tête du roi de France roule dans la poussière. . . . . (*Hungari*).

l. Arnold de Winkelried.—A la bataille du Sempach, qui eut

lieu le 9 juillet 1386, les Suisses étaient sur le point d'être vaincus par les Autrichiens, beaucoup plus nombreux, lorsque Arnold de Winkelried conçut l'audacieux projet qui devait sauver les siens et leur assurer la victoire. S'adressant à ses compagnons : « Je vais, leur dit-il, vous frayer un passage ! » A ces mots il sort des rangs, et s'écrie d'une voix calme mais résolue : « Chers confédérés, ayez soin de ma femme et de mes enfants, souvenez-vous de ma famille ! » En même temps, arrivé devant l'ennemi, il saisit dans ses bras le plus de lances qu'il peut, et comme il était grand et fort, il les abaisse jusqu'à terre. Aussitôt ses compagnons d'armes de passer par-dessus son cadavre, les autres bataillons de les suivre et de tuer à droite et à gauche. Les Suisses remportèrent une brillante victoire.

m. Un brave soldat.—Pendant la bataille de Nerwinde, le célèbre maréchal de Luxembourg voyant un soldat de la garde française sortir des rangs lui demanda où il voulait aller : « Mourir à quatre pas d'ici, lui répondit le soldat en lui montrant une blessure mortelle qu'il venait de recevoir ; je me sens trop heureux, ajouta-t-il, de pouvoir mourir pour mon prince, et d'avoir combattu sous un si grand général » (*Halker's Thanatologie*).

Comparaisons et Sentences. — La mort du juste n'est pour lui que l'heure de sa naissance à une vie meilleure, à une vie bienheureuse dans l'autre monde.

Saint Charles Borromée voyant un jour un tableau où la mort était représentée tenant une faux à la main, il chargea un peintre d'effacer cette faux, et d'y peindre à la place une clef d'or, parce que la mort du juste ouvre la porte du ciel.

Epaminondas (*Val. Max.*, lib. III, t. 2), général des Thébains, ayant été mortellement blessé dans un combat, il s'informa de deux choses : la première, si son bouclier était intact, la seconde, si les ennemis étaient complètement vaincus. Comme on répondit affirmativement sur les deux questions : « Camarades ! s'écria-t-il, ma vie ne touche pas à son terme ; je commence une vie meilleure et plus excellente ; votre Epaminondas mourant dans ces conditions renaît à la vie. » Si

un païen, en considérant la noblesse de sa conduite, pouvait tenir ce langage, combien n'est-il pas plus consolant et plus glorieux pour un bon chrétien de pouvoir avec l'apôtre saint Paul se rendre ce témoignage : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course ; il ne me reste plus qu'à attendre la couronne que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra, et non-seulement à moi, mais à tous ceux qui aiment son avénement. »

On demandait au philosophe Antisthène ce qu'il y avait de plus heureux pour l'homme : « Rien n'est plus avantageux à l'homme, répondit-il, qu'une mort heureuse. »

La mort, pour le juste, c'est un messager qui l'invite au festin de son roi. Le juste, à sa mort, ressemble à un homme qui, après avoir travaillé pendant la semaine, ayant achevé son travail le samedi soir, éteint, tranquille et content, sa lumière, et se couche en pensant au dimanche, où il pourra se reposer et se livrer sans réserve au plaisir de servir son Dieu (*Chr. v Schmid*).

Nous sommes des enfants, Dieu est notre père : les enfants aiment à se trouver auprès de leur père ; la mort est le voyage des enfants de Dieu auprès de leur Père céleste.

Ce corps que nous habitons est comme une enveloppe que la mort vient déchirer. Cette vie est une arène où nous combattons pour la conquête de la vie éternelle ; ce but, nous l'atteignons au jour de la mort.

Jésus est le Pasteur éternel ; la mort rassemble peu à peu toutes les brebis autour de lui.

Dans cette vie, nous sommes des voyageurs ; la mort nous conduit enfin dans notre véritable patrie, où nous resterons éternellement.

La mort ne m'effraye point,
Elle ne fait que me conduire
Là où depuis longtemps déjà
J'habite en esprit. (*Angelus Silesius.*)

A votre naissance on se réjouissait, et vous, vous pleuriez. Vivez toujours de telle sorte que vous vous réjouissiez à l'heure de votre mort, et que tous les autres pleurent.

DIALOGUE ENTRE UNE MÈRE ET SON ENFANT MALADE.

L'ENFANT.

Dis-moi, qu'est-ce que ça signifie, mourir ?
Je frémis à cette pensée.

LA MÈRE

S'endormir ici-bas pour la dernière fois,
Et se réveiller là-haut dans le palais des cieux.

L'ENFANT.

Qui nous transporte, après notre dernier sommeil,
De cette vallée terrestre dans le palais des cieux ?

LA MÈRE.

Un ange, magnifique, doux et aimable,
Alors que notre corps reposera d'un doux sommeil.

L'ENFANT.

On a donc transporté ton père
Au cimetière, dans la maison des morts?

LA MÈRE.

Ce n'est pas ton père, mais seulement ses restes,
Qu'on a enfouis dans la terre du bon Dieu.

L'ENFANT.

Mais je l'ai vu, il était si pâle,
Si froid, si dur ! Qu'est-ce donc que cela?

LA MÈRE.

C'était de ton père l'enveloppe terrestre ;
Ton père, lui, jouit de la paix du ciel.

L'ENFANT.

Il me semble qu'il lui manque encore quelque chose :
N'a-t-on pas besoin du corps dans le ciel?

LA MÈRE.

Non pas de celui qu'on a sur la terre;
Il est remplacé par un corps céleste.

L'ENFANT

Voit-on l'ange pendant la nuit,
Quand tout dort et que personne ne veille ?

LA MÈRE.

L'ange le réveille avec joie
Et le dépose sur le cœur du Père.

L'ENFANT.

Oh, dis-moi, ne souffrirai-je pas,
Si je vais avec lui dans le ciel ?

LA MÈRE.

Non, il enlève doucement l'enveloppe terrestre,
Et nous fait reposer tranquillement dans le tombeau.

L'ENFANT.

Qui donc me donnera ce beau vêtement,
Pour entrer dans la joie du ciel ?

LA MÈRE.

Il est déjà prêt là-haut.
Au sein de la majesté, au pied du trône de Dieu ;
Et celui qui te l'a préparé
Est roi dans la Cité du ciel.

Il enlève à la mort ses douleurs ;
Il te portera doucement sur son cœur.
Homme, comme nous, jadis pour toi aussi
Il répandit son précieux sang.

Et si tu me demandes son nom,
Le nom que déjà il portait enfant,
C'est le doux Jésus-Christ,
Notre Sauveur à nous tous.

Et lorsque la mère eut ainsi parlé,
Le cœur de l'enfant se brisa,
Et souriant encore au milieu de la mort
Il dit : *Maintenant je ne crains plus la mort.*

(*Jahresbuch von Jaksch.*)

PARABOLES.

I. DEUX VAISSEAUX.

Deux vaisseaux, disait Rabbi-Lévi sous forme de comparaison, étaient en mer ; l'un entrait au port, l'autre voguait à toutes voiles. Tout le monde accourait pour voir celui qui abordait au rivage, et personne ne s'inquiétait de celui qui naviguait sur la haute mer. Un homme plein de bon sens s'en étant aperçu : « Quelle folie je remarque en vous ! s'écria-t-il en s'adressant à la foule. Le vaisseau qui navigue encore, exposé aux tempêtes, aux vagues et à mille revers, doit, ce me semble, vous causer beaucoup moins de joie que celui qui vient d'aborder, puisque ce dernier a échappé à toute espèce d'accidents ! » —Cette réflexion peut parfaitement s'appliquer à l'homme : quand il naît, on ne saurait encore prévoir quelle sera sa conduite et sa destinée future ; mais quand il est mort en homme pieux et vertueux, on ne saurait plus avoir aucun doute sur son avenir (*Talmud*).

II. L'HÔTE TERRIBLE.

« Grand-papa, pourquoi êtes-vous si sombre, si distrait ?— Hélas mon enfant, me voici déjà condamné à attendre l'hôte terrible qui va m'emmener. — Dites, grand-papa, comment est-il, cet hôte effroyable ? — Il est affreux ! C'est un squelette décharné, surmonté d'une tête de mort, avec une bouche grimaçante, et il est constamment armé d'une faux menaçante et aiguë. A cette vue, mon enfant, le cœur se refroidit, et quand on l'embrasse, le sang se glace dans les veines. »

Tous les jours, ce charmant petit neveu craint de voir arriver ce jour terrible. Cependant l'automne avec ses nuages disparaît ; dans les jardins et dans les forêts, les arbres se dépouillent avec un bruit sinistre de leur feuillage jaunâtre, l'herbe se fane dans les prairies, la terre devient humide et froide, et l'hôte n'apparaît pas. Tantôt c'est l'hiver qui étend sur les campagnes son linceul de neige : les arbres, les buissons sont recouverts d'un voile de cristal, et souvent après

une nuit froide la terre est parsemée de diamants, et sur les carreaux des fenêtres des habitations humaines, la main artistique de l'hiver a tracé avec une rare magnificence des dessins d'une perfection admirable ; néanmoins l'hôte effroyable ne se montre pas encore. La neige qui couvre les campagnes, amollie peu à peu par la chaleur renaissante de la terre, se fond insensiblement, et s'échappe en ruisseaux limpides qui, s'écoulant au milieu du fracas du jour et du silence des nuits éclairées par la lune, proclament le retour du printemps, et annoncent à la terre le retour de la liberté. Enfin, le printemps reparaît avec ses charmes et ses enchantements ; les vallées se couvrent peu à peu d'émeraudes, les anémones s'épanouissent à la lumière, les premières abeilles, encore à moitié endormies, voltigent sur les buissons odorants et sur les arbres couverts d'un vêtement de fleurs : les alouettes se bercent dans les airs, et nous envoient des hauteurs leurs douces et ravissantes harmonies. Les pinsons entonnent leurs chants alternatifs, et les accents mélodieux du rossignol annoncent à la nature rajeunie les miracles du printemps.—C'était pendant une de ces charmantes soirées : accompagnée des rayons du soleil couchant et de l'haleine embaumée des prairies, une apparition majestueuse et fantastique entra dans la cabane et s'arrêta en face du vieillard. Elle avait un costume blanc, et son front était orné d'une couronne d'or transparent. Sur sa main gauche reposait un papillon qui, s'étant dégagé de la forme étroite de son corps, entrait dans une vie nouvelle et inconnue. L'arrivée de l'hôte était inopinée, on n'avait pas entendu le bruit de ses pas ; la porte, lorsqu'il voulut entrer, s'ouvrit d'elle-même ; son salut fut amical. Il s'entretint longuement avec le vieillard dans une langue inconnue, puis tout à coup le chuchotement cessa et l'hôte s'évanouit. Le neveu, en proie à une frayeur mystérieuse, rassemble les voisins; mais, ô prodige! le vieillard venait de s'endormir de son dernier sommeil pour se réveiller dans l'éternité. « Où donc est l'hôte effroyable ? » s'écria l'enfant en s'adressant aux personnes présentes; et une voix secrète répondit : « Il n'est pas effroyable pour l'homme vertueux ; il n'est pour lui qu'un ami qui n'arrive qu'une fois pour l'accompagner là où sont réunis tous les trésors que l'âme peut désirer (*Anderson*).

III. MORT D'ADAM [1].

Adam était âgé de neuf cent trente ans lorsqu'il entendit en lui-même cette parole de son juge : « Tu vas mourir. » « Faites venir devant moi tous mes fils, dit-il à Eve éplorée, afin que je les voie une dernière fois et que je les bénisse. » Et tous se rendirent aux ordres de leur père, et prièrent pour la conservation de ses jours.

« Lequel d'entre vous, dit Adam, veut aller à la montagne sainte? Peut-être y trouvera-t-il pour moi miséricorde et me rapportera-t-il le fruit de l'arbre de vie ? » Tous ses fils s'offrirent à lui rendre ce service : ce fut Seth, le plus pieux d'entre eux, que le père choisit lui-même pour ce message.

La tête couverte de cendre, il marcha, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la porte du paradis. « Permettez, Dieu tout-puissant, que mon père trouve miséricorde, et envoyez-lui un fruit de l'arbre de vie! » Telle fut la prière de Seth.

Au même moment apparut l'ange radieux. Au lieu du fruit de l'arbre de vie il tenait dans sa main une branche à trois feuilles. « Porte-la à ton père, lui dit-il d'un ton affectueux, elle le fortifiera à son heure dernière: la vie éternelle ne réside pas sur la terre. Hâte-toi, sa dernière heure est venue! »

Seth s'empressa de partir, et, se jetant aux pieds de son père : « Mon père, lui dit-il, je ne vous apporte pas du fruit de l'arbre de vie; l'ange ne m'a donné que cette branche pour vous fortifier à votre heure dernière! »

Le père mourant saisit la branche ; il éprouva de la joie, il y sentit le parfum du paradis, et son âme s'éleva.

Puis, prenant la parole : « Enfants, dit-il, il n'y a pas pour nous de vie éternelle sur la terre : vous me suivrez. Mais dans ces feuilles je respire le souffle de l'autre vie, le repos. » En ce moment, son œil s'éteignit et son âme s'envola.

Les enfants d'Adam inhumèrent leur père, et le pleurèrent pendant trente jours. Seth fut le seul qui ne pleura point. Il

[1] Bien que nous ayons déjà indiqué cette légende (Voir pag. 94), elle a été racontée d'une manière si touchante par un célèbre poëte, et sa place ici est d'ailleurs si naturelle, qu'il nous est impossible de la passer sous silence.

planta la branche sur la tombe de son père, à l'endroit où reposait sa tête, et l'appela la branche de la vie nouvelle, du réveil du sommeil de la mort. La petite branche grandit et devint un grand arbre, et plusieurs des enfants d'Adam allèrent y puiser les consolations de l'autre vie.

Et il passa ainsi aux générations futures. Il fleurissait déjà dans le jardin de David, lorsque l'un de ses fils commença, insensé qu'il était, à douter de l'immortalité de l'âme. Alors la branche se dessécha; néanmoins les fruits se répandirent parmi les autres peuples. Et lorsque Jésus-Christ, rejeton de cet arbre, le restaurateur de l'immortalité, sacrifia sa vie sacrée, les parfums de vie nouvelle qui s'exhalèrent de lui se répandirent par toute la terre.

(Voir d'autres exemples sur la mort du juste et du pécheur, dans le CATÉCHISME HISTOR. Sur les justes : 1er vol., p. 341 et suiv.: 3e vol. p. 220 et 484-487. Sur les pécheurs: 1er vol., p. 145, *a*, *d*, *e*, *i*, *k*; 2e vol., p. 45, 66, 79, 137, 153, *b* et *d*, 250, 310 *d*, 328 *b* et *i*, 364 *f*, et 386 *i*; 3e vol., 306. Les légendes des saints, le bréviaire, ainsi que l'ouvrage: « Maladies et morts édifiantes, » par J. Kaltner, composé de récits puisés dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne, renferment sur la mort du juste une riche collection d'exemples.)

En réfléchissant sérieusement sur la mort consolante du juste et sur la fin terrible du pécheur impénitent, chacun de nous ne manquera pas de s'écrier : « Dieu nous préserve de la mort terrible du pécheur impénitent! Dieu veuille nous accorder un jour le bonheur de mourir de la mort des justes ! » — La question qui se présente maintenant à notre examen est celle-ci :

VI. Comment pouvons-nous, nous aussi, faire une bonne mort ?

Faire une bonne mort signifie ordinairement, pour les enfants du siècle, mourir sans douleur, sans tour-

ment. C'est là une idée fausse; car la mort étant un châtiment infligé au péché, elle doit toujours être accompagnée de douleurs et d'angoisses. Jésus-Christ lui-même a dû subir ce châtiment, s'étant chargé des iniquités des hommes, des péchés d'autrui. Couvert des péchés du monde, il endura en mourant les plus grandes douleurs en son âme et en son corps, il se sentit complétement abandonné de son Père, et éprouva au milieu d'affreuses tortures toutes les peines et toutes les angoisses de la mort. Et cependant la mort de Jésus pouvait être appelée une belle mort ; car faire une belle mort, «c'est mourir dans la paix du Seigneur, » ce qui n'exclut ni les douleurs ni les angoisses. Celui qui fait une bonne mort trouve du repos dans le Seigneur, et ce repos bannit toute crainte, calme par une force toute céleste les plus grandes douleurs, et adoucit les angoisses de la mort dans ce qu'elles ont de plus terrible. Aussi le juste peut avec raison répéter sur son lit de mort ces paroles de l'apôtre saint Paul : « Mes contradictions sont grandes, il est vrai, mais mes consolations sont devenues surabondantes. »

Quant à l'art d'apprendre à bien mourir, art que les anciens appelaient la « souveraine sagesse, » il consiste à se conformer à cet antique proverbe dont l'expérience a prouvé la justesse : « La perfection s'acquiert par la pratique. » Ce qu'on a l'habitude de pratiquer tous les jours, on le porte bientôt à la dernière perfection. Ainsi en est-il des affaires de la vie humaine, ainsi en est-il de la mort. Celui qui, selon l'expression de l'apôtre saint Paul, « meurt tous les jours, » c'est-à-dire pense tous les jours à l'heure de sa mort, qui renonce à toute affection désordonnée de la vie., au monde

et à ses biens; celui qui conserve une conscience pure et croit en Jésus Christ, le triomphateur de la mort, celui-là possède l'art de bien mourir, et peut répéter avec l'apôtre saint Paul : « Jésus-Christ est ma vie, et mourir est pour moi un gain. »

Quiconque veut faire une bonne mort doit :

A. Penser journellement à la mort;

B. Préserver, autant que possible, son cœur de tout péché;

C. Se défaire de l'attachement à la vie, renoncer au monde et à ses richesses;

D. Se livrer à la pratique des bonnes œuvres;

E. Demander à Dieu la grâce de faire une bonne mort;

F. Invoquer l'assistance des saints.

Examinons en détail chacun de ces moyens propres à nous faire obtenir une bonne mort, et indiquons-en l'efficacité.

Pour faire une bonne mort, il faut :

A. *Penser journellement à la mort.*

Nous lisons dans l'histoire romaine que C. Marius, général qui s'était distingué par de nombreuses victoires, cherchait à familiariser ses soldats avec la vue des anciens et sauvages Teutons, afin qu'ils combattissent contre eux avec plus de courage. Or, comme nous avons aussi un combat terrible à soutenir, — le combat de la mort, il serait pour nous de la plus grande utilité, si nous ne voulons pas, au lit de notre mort,

tomber dans le découragement et le désespoir, de nous habituer, pendant que nous jouissons de la santé, à la pensée de la mort et de nous la rappeler tous les jours. Malheureusement, il existe une foule de personnes qui pensent ne pouvoir donner de meilleur conseil à ceux qu'elles voient tourmentés par la crainte de la mort, que de leur dire : « Ne pensez pas à la mort ; ne vous occupez pas sans cesse de cette pensée. » Or, quand le frère Hain, comme les poëtes allemands appellent la mort, vient tout de bon frapper de sa main osseuse à leur porte, quels cris ils font entendre ; quel trouble s'empare de leur âme, à quels accès de désespoir ils s'abandonnent ! Mais aussi quelle folle illusion que de recourir à un remède plus propre à augmenter qu'à affaiblir la crainte de la mort ! Il n'y a que les choses rares et inconnues qui peuvent être pour un enfant un objet de crainte et de frayeur ; plus cet enfant s'habitue à voir le même objet, moins il lui inspire de crainte. Il n'y a que le jeune homme qui entend pour la première fois la trompette guerrière l'appeler au combat, qui tremble devant la mort : dès qu'il a pris part à plusieurs batailles, il affronte le trépas avec un courage intrépide. Il n'y a que celui qui se trouve pour la première fois sur un vaisseau qui, lorsqu'éclate la tempête, soit en proie à une frayeur extrême ; le matelot qui voyage sur mer depuis plusieurs années, et qui déjà a essuyé plusieurs tempêtes dangereuses, reste impassible. Il en est ainsi de la mort : celui qui pendant toute sa vie n'y a jamais arrêté sa pensée, perdra tout courage lorsque le danger de la mort le menacera, tandis que celui qui y pense journellement ne s'en laissera pas effrayer ; il la saluera à son heure der-

nière comme on salue une ancienne connaissance, et l'appelant de toute l'ardeur de ses désirs, il répètera ces paroles du célèbre cardinal Robert Bellarmin : « Que fais-tu, chair indolente, pâture des vers? Pourquoi es-tu encore attachée à moi ? Pourquoi m'empêches-tu de retourner dans ma demeure ? Puisses-tu enfin te briser! Seigneur, je ne saurais rester plus longtemps sur la terre ; prenez-moi auprès de vous ! Donnez-moi les ailes de la colombe, et je volerai vers vous, et je me reposerai. Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu ? »

Mais la pensée de la mort nous procure un avantage bien plus considérable encore. Elle nous montre le néant des choses humaines, et on peut à juste titre l'appeler le meilleur prédicateur de la pénitence, celui dont la doctrine pénètre le plus facilement dans les cœurs. Cette pensée nous apprend à bien connaître nos fautes, nous habitue à l'humilité et nous avertit d'aspirer à la possession des biens qui ne sont soumis à aucun changement, mais dont la durée est éternelle. Aussi l'Eglise a-t-elle recommandé à ses prêtres de répandre annuellement, au commencement du carême, de la cendre bénite sur le front des fidèles, en leur disant ces paroles solennelles : « *Memento, homo! quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* — Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. »

C'est ainsi encore que dans la messe et autres prières publiques en faveur des morts, l'Eglise se sert de vêtements noirs, et expose un sarcophage entouré de cierges allumés, afin de rappeler le souvenir des morts, et que tous les soirs elle prescrit de donner un signal

avec la cloche pour nous faire penser aux défunts, et en même temps pour nous avertir que nous aussi nous mourrons un jour.

La procession solennelle qui se fait annuellement au cimetière le jour des Trépassés et la veille au soir, les couronnes tressées avec le feuillage et les fleurs tardives de l'automne, qui ornent les tombeaux, tout cela nous dit qu'un jour viendra où nous occuperons ce lieu et serons réunis à nos pères. C'est encore pour représenter la même idée que les peintres et les sculpteurs se sont toujours efforcés de symboliser notre sortie de ce monde sous des formes qui indiquent qu'elle sera éternelle. Le rosier dépouillé de son feuillage nous dit également que « toute la magnificence de ce monde s'évanouit comme une fleur, et que celui-là seul vivra éternellement qui fait la volonté de Dieu. » Quand la mort est représentée par une bougie qui s'éteint et s'affaisse sur elle-même, nous devons nous rappeler qu'un jour viendra aussi pour nous où nos forces vitales s'éteindront. Quand la mort nous est annoncée sous la forme d'un squelette tenant dans ses mains un sablier et une faux, ou sous la forme d'un ange qui laisse tomber sur la terre une torche allumée, c'est comme si une voix intérieure nous disait : « Voilà comment la mort viendra éteindre le flambeau de votre vie et vous rappeler de ce monde! qui sait si ce ne sera pas dès aujourd'hui ! Vivez toujours comme si ce jour était le dernier de votre vie! »

EXEMPLES.

a. Les philosophes païens eux-mêmes reconnaissaient combien est salutaire la fréquente pensée de la mort. Ainsi Sénèque

nous donne cet avertissement (Senec., *de Mort.*, xcix) : « Familiarisez-vous avec la mort en y pensant souvent, afin que, lorsque le sort vous atteindra, vous puissiez l'affronter imperturbablement. » — Epictète conseillait de s'occuper constamment de la pensée de la mort. « De cette sorte, disait-il, vous ne penserez jamais à mal. » — Platon ordonnait à ses disciples, lorsqu'ils entreprendraient un voyage, de ne jamais se couvrir les pieds. C'était là une figure qu'il employait pour leur faire comprendre que, pendant le voyage de cette vie, il faut toujours avoir devant les yeux la mort sans enveloppe (S. Hieron., *in Matth.*, x). Il avait aussi coutume de dire que l'homme était d'autant plus sage qu'il pensait plus souvent à la mort. — Zénon demandant à un oracle quel était le moyen le plus facile de dompter ses désirs sensuels et d'observer les préceptes de la vertu : « Allez, lui fut-il répondu, interrogez les morts, et ils vous apprendront comment vous devez ordonner votre vie. »

b. Les empereurs abyssiniens. — Les empereurs de l'Abyssinie avaient coutume, lors de leur couronnement, de faire porter devant eux, outre les insignes de leur dignité, un vase rempli de terre et une tête de mort. Cette cérémonie était destinée à leur rappeler, dès le début de leur règne, qu'un jour viendrait la fin de leur puissance.

c. Le vase rempli de cendre. — Les rois d'Ethiopie avaient pour habitude de faire déposer à côté d'une table somptueusement chargée un vase rempli de cendre, pour rappeler à leurs commensaux qu'ils ne devaient prendre de nourriture qu'autant qu'il convenait à des hommes qui devaient bientôt mourir.

d. Le livre aux feuillets d'or. — Les princes d'Orient avaient autrefois parmi les insignes de leur dignité un livre aux feuillets d'or qu'ils tenaient dans la main gauche, et qu'ils appelaient l' « Innocence. » Ce livre était rempli de poussière et de terre, et était destiné à graver profondément dans leur mémoire cette parole divine : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière ! »

e. Cérémonies des noces chez les Indiens. — Dans un royaume indien appelé le Mogol, ceux qui veulent se marier, se rendent, avant de célébrer leurs noces, au cimetière, visitent les tombeaux

et les ouvrent afin de se rappeler le souvenir de la mort, avant de donner eux-mêmes à d'autres le principe de la vie.

(Bellarm., *Conc. de morte.*)

f. Les Bramines.—Les Bramines, les prêtres et les précepteurs des Indiens, ont pour coutume de creuser leurs tombes devant leurs maisons et de les laisser ouvertes. Il n'existe pas à leurs yeux de moyen plus efficace contre l'impureté que la pensée de la mort.

g. Le mausolée.—En Orient, d'après une ancienne coutume, personne ne pouvait adresser la parole à un roi nouvellement élu, avant que le tailleur de pierres n'eût déposé devant lui des marbres de différentes couleurs, et ne lui eût demandé quel était celui avec lequel il voulait qu'on lui érigeât un mausolée.

h. Le drap mortuaire. — En Ecosse, toutes les femmes, quelques jours après leur mariage, sont obligées de commencer à filer leur drap mortuaire, que leurs maris ne peuvent ni vendre, ni échanger. Moyen sûr et efficace de penser à la mort !

i. Saint Eloi.—Il n'y avait rien dont saint Eloi, évêque de Noyon, aimât tant à parler que de la mort.

k. Marie-Thérèse.—Cette noble impératrice avait elle-même fait creuser son propre tombeau, et passait souvent de longs instants auprès de ce redoutable monument, dont si peu d'hommes peuvent supporter la vue. Elle le montrait souvent à ses enfants en leur disant: « Y a-t-il là de quoi être orgueilleux? Voilà quelle est, au bout de quelques années, la demeure des empereurs ! »

l. La duchessse Dorothée-Suzanne de Saxe.—Cette duchesse avait constamment dans sa chambre, sur ses livres, une tête de mort sculptée, et elle en portait à son cou une autre petite en ivoire. Elle fit faire pendant sa vie son propre mausolée.

m. Le cercueil servant d'escabeau.—Le docteur Ansdorf avait toujours son cercueil devant son lit, et tous les soirs il s'en servait comme d'escabeau pour monter dans son lit.

n. Ferdinand Ier, roi de Sicile.—Lorsque ce monarque sentit

sa fin approcher, il se fit porter à l'église, revêtu de ses ornements royaux, et plaça sur l'autel sa pourpre, sa couronne et son sceptre, en prononçant ces paroles : « Mon Dieu, c'est de tout mon cœur que je vous rends le royaume que vous m'aviez donné. Recevez-moi dans le royaume éternel de votre gloire. »

o. *L'épitaphe de Franklin.*—Benjamin Franklin, mort à Philadelphie le 17 avril 1790, s'était fait depuis longtemps l'épitaphe suivante :

Le corps
De Benjamin Franklin, imprimeur
(Semblable à la couverture d'un vieux livre,
Dont l'intérieur est enlevé),
Sert ici de pâture aux vers :
Mais l'œuvre elle-même ne périra pas,
Car un jour elle reparaîtra
(C'est ainsi qu'il l'a toujours cru)
En une nouvelle et plus belle édition,
Revue et corrigée
Par l'auteur.

p. *Epitaphe d'un maître de poste.*—On trouve dans le cimetière de Salzwedel l'épitaphe suivante : « Ici reposent les ossements de Monsieur Mathieu Schulze, qui, pendant 25 ans, a été maître de poste ici. Etranger, il arriva dans cette localité en 1655. Par le saint Baptême, il fut inscrit sur le registre de la poste qui conduit dans la patrie céleste, puis il commença sa course. On lui donna pour argent de voyage la force de son corps ; pour lunettes, la raison ; pour garde-manger, la mémoire : pour miroir, la conscience ; pour bâton, l'amitié. Jésus-Christ a été son guide. Les écoles et autres établissements scientifiques, il les fréquenta avec de louables progrès. Dès qu'il eut pris possession de sa charge, il conserva toujours Jésus-Christ pour conducteur, afin de ne pas s'égarer. Son âme était-elle en proie à de pénibles soucis, et survenait-il quelque malheur dans son administration postale, aussitôt il ouvrait la lettre de consolation que Dieu a envoyée aux hommes. Enfin, les forces de son corps diminuant de jour et jour, il se prépara au voyage de l'éternité en recevant la sainte Extrême-Onction. Le 2 juin

1711, son âme partit pour le ciel et son corps pour ce tombeau. —Cher passant qui lisez ces lignes, pensez toujours à la mort, et jamais vous ne pécherez. »

q. La fille d'un empereur turc.—La fille de l'empereur turc Achmet III vivait à Paris dans une paisible solitude. Eloignée de l'éclat du monde, elle ne s'occupait que de la pensée de la mort. « Chaque fois, disait-elle, qu'on frappe à ma porte, je crois que c'est la mort, et volontiers je lui ouvre. Peu m'importe que je meure de la fièvre ou de la faim ; l'une et l'autre me conduiront au trône de l'Eternel. »

r. La croix du mourant.—« Je n'ai plus qu'un désir, » disait dans son petit et spirituel opuscule : « Lumières pour les chrétiens qui veulent s'édifier », le docteur Joseph Weber, vicaire général et doyen de la cathédrale d'Ausbourg, qui mourut en 1831, regretté de tout le monde : « Dieu veuille que je fasse une mort consolante et édifiante ! Mais ce ne doit pas être là un désir vain et stérile ; ce doit être pour moi un encouragement à me familiariser avec la pensée de la mort, et à m'y préparer. » Dans ce but, à cette pensée : « Je mourrai certainement » il ajoutait celle-ci : « Jésus-Christ est mort aussi ; il a enduré la mort la plus douloureuse ; il est mort au milieu des angoisses les plus terribles de la croix par pur amour pour nous, afin que nous pussions mourir plus facilement que lui, que nous fussions soumis à moins d'angoisses, afin qu'il nous aidât à faire une bonne mort, et nous conduisît auprès de notre Père dans la vie bienheureuse et éternelle. »

« Et s'il en est ainsi, la pensée de la mort doit-elle encore m'épouvanter ? Non cela n'est pas, ô mort, « Jésus-Christ vous a enlevé votre aiguillon, » Jésus-Christ vous a rendue l'amie des chrétiens. Dès ce jour, je veux me placer sous la croix, je veux bénir une croix qui devra me servir à ma mort, et tous les jours en célébrer avec joie le souvenir. Voici quelle sera la cérémonie. Je suspendrai pieusement dans ma chambre à coucher un crucifix, et je ferai la promesse suivante : « Je tiendrai en mourant cette croix dans mes mains ; mon dernier regard sera fixé sur mon Sauveur crucifié, ma bouche décolorée reposera sur son cœur, et mon dernier soupir, je l'exhalerai dans ses bras. Tous les matins je veux m'agenouiller devant

ce crucifix, je me ferai bénir par le Sauveur, puis je me retirerai avec sa bénédiction, et me rendrai à mes affaires comme si c'était pour la dernière fois de ma vie. Pendant la journée, je saluerai souvent cette croix de ma mort, et la prierai de m'accompagner dans le séjour de l'éternité. Avant de me coucher, je me prosternerai de nouveau devant cette croix pour rendre compte à Dieu des charges qu'il m'a confiées, pour examiner comment j'ai rempli les devoirs de mon état. Je m'exciterai au repentir de mes fautes, je formerai de nouveaux desseins de conversion et d'amendement, je le remercierai de tout le bien qu'il m'aura accordé pendant la journée, puis, me confiant en la grâce du Seigneur, je me coucherai tranquillement dans le lit qui devra être un jour mon lit de mort. »

Sauveur crucifié, agréez ma simplicité. Considérez que vous m'avez racheté par votre sang : je vous appartiens. Accordez-moi, en vertu de votre mort, de faire une mort pieuse et édifiante, et conduisez-moi auprès de votre Père. Ainsi-soit-il. »

Le désir et la prière de ce noble cœur furent pleinement exaucés. Sa mort fut le digne couronnement de sa vie.

Comparaisons.

a. De même qu'on conduit souvent un cheval dans l'arène, afin que, familiarisé avec les lieux, rien ne puisse plus l'épouvanter ; de même nous devons souvent penser à la mort, afin de ne plus la craindre quand elle arrivera.

b. Il en est de la mort comme du basilic : son regard foudroie, à moins qu'on ne l'aperçoive le premier (S. Greg. Nys., *Dom. X post Pent.*, § 2).

(Voir sur la pensée de la mort une foule d'autres exemples dans le CATÉCH. HISTOR., 3e vol. page 479—487.)

Mais il ne suffit pas, pour faire une mort pieuse et consolante, de penser à la mort; il faut encore s'y préparer d'avance, c'est-à-dire :

B. *Préserver autant que possible son cœur de tout péché.*

« Vraiment, c'était là un homme d'une grande piété et d'une haute vertu, volontiers je serais mort avec lui. » Telles sont les paroles qu'on entend souvent répéter aux gens du peuple, lorsqu'il est question de la mort d'un juste. Et c'est avec raison qu'on considère une vie pieuse et honnête comme le plus sûr moyen de faire une mort consolante pour soi et édifiante pour le prochain. Dieu veuille nous accorder la grâce de bien approfondir ces paroles de la sainte Ecriture: « Que vos reins soient ceints, que vous ayez dans vos mains des lampes allumées, que vous soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que, lorsqu'il sera venu, et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouvera occupés à veiller ! »

PAROLES DES DOCTEURS DE L'EGLISE.

Les docteurs de l'Eglise nous font voir, dans une foule de passages, combien il est dangereux de différer sa conversion jusqu'à la fin de sa vie. Saint Augustin décrit ainsi la déplorable situation d'un mourant, situation que la nécessité où il est de faire pénitence aggrave encore. « Faites pénitence, dit-il, avant que la mort, cet ennemi de la nature, ne vienne fondre sur vous. Car, combien ne vous paraîtra-t-il pas pénible, mes frères, quand la dernière maladie vous visitera, de vous repentir du mal que vous aurez fait et du bien que vous aurez omis ? » (S. Aug., *Serm.* XLVIII *ad fratres.*) Et comment pourrait-il en être autrement alors que

notre âme est toute préoccupée de la douleur que nous ressentons? Le corps souffre en effet; le châtiment qui nous menace nous remplit d'inquiétude; nous sentons que la mort approche. Voici venir ces enfants que leur père a aimés outre mesure, et pour lesquels il a compromis son salut. Voyez quels sombres regards ce père jette sur ses enfants; contemplez les yeux noyés de larmes de cette mère éplorée ! Le monde leur donne encore des espérances; le démon, craignant qu'ils ne viennent à se repentir de leurs péchés, les berce d'illusions et leur donne de bonnes garanties; la chair ne désespère pas de voir renaître des jours plus heureux; les médecins confirment ces témoignages afin d'y trouver leur profit, les parents leur applaudissent et battent des mains, et c'est ainsi que les riches meurent pour l'enfer. —Que ce soit d'ailleurs à la mort que les attaques du démon sont le plus violentes, c'est ce que nous indiquent les paroles suivantes de saint Antonin : « Le démon, sachant que le temps de nous tenter lui manquera bientôt, redouble de malice pour nous tromper, soit par le désespoir, soit par l'incrédulité, soit en nous faisant taire quelque péché » (S. Antonin, p. 4, tit. XIV, c. VIII, § 9).

EXEMPLES.

a. Quelle douce consolation de pouvoir répéter à la fin de sa carrière ces paroles de Samuel: « Je suis vieux, mes cheveux ont blanchi, et je vais me reposer. Je suis prêt à rendre compte de la manière dont j'ai marché devant vous depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour. Ai-je fait violence ou injustice à quelqu'un? Ai-je accepté de quelqu'un un présent qui m'ait aveuglé en justice? »—Une telle exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs rend la mort douce et facile.

b. L'école de la mort.—Un jeune homme hésitait depuis longtemps entre Dieu et le démon, entre la vertu et le vice. Un jour, par une disposition spéciale de la divine Providence, il arriva que, contre toute attente, il tomba dans un hôpital. Là, il vit deux hommes mourir l'un à côté de l'autre. Il les connaissait tous deux. L'un avait passé toute sa vie dans la fainéantise et le vice ; l'autre n'avait que des péchés à se reprocher, des devoirs négligés ou mal accomplis. Ceux qui autrefois avaient vécu dans son intimité l'avaient abandonné, et il se voyait sur le point de comparaître seul et sans secours au tribunal d'un Juge qui est la sainteté, la puissance et la science par excellence, pour lequel il ne s'était pas senti le plus faible amour, et pour lequel aussi il n'avait rien fait. Le jeune homme fut épouvanté : « O Dieu, se dit-il en lui-même, à la vue de ce malheureux, quels remords, quelle frayeur, quelles angoisses doivent jour et nuit le tourmenter sans relâche ! Que sa figure est lamentable ! Ce sont les marques de son effroi et de son trouble, ce sont les déchirements d'un malfaiteur désespéré qui est appelé en jugement. » Puis il porta ses yeux de l'autre côté, sur le fidèle serviteur de Dieu. Quel air de triomphe ! Quel attente douce et paisible ! Quels regards joyeux jetés dans l'éternité ! « Ici-bas, disait-il, ma vie et mes travaux ont été consacrés à rendre à Dieu un culte tout angélique ; désormais je vais continuer à le lui rendre d'une manière plus parfaite, avec les saints qui sont au ciel. C'est pour vous seul, Seigneur, que j'ai tâché de vivre ; bientôt je vivrai inséparablement et éternellement avec vous ! Seigneur, ne tardez pas à m'accorder cette faveur ! » Le doux nom de Jésus flottait encore sur ses lèvres que déjà il expirait. Le jeune homme s'approche de son lit, ferme les yeux à ce zélé serviteur de Dieu, et s'éloigne tranquillement, lorsqu'au même moment un cri effrayant de détresse qui sort de la poitrine de l'autre malade vient redoubler ses pas. L'école de la mort l'avait rendu sage et chrétien (*Hausb. f. Christl. Unterhaltb*).

L'exemple de Chrysacrius nous prouve combien il est dangereux de différer la conversion jusqu'à l'heure de la mort (Voir pag. 214, 1er vol.).

COMPARAISONS.

Le proverbe suivant, concernant le sommeil, peut aussi s'appliquer à la mort, sœur du sommeil :

Une bonne conscience
Est un doux coussin.

De même que le ver à soie cherche un lieu où il puisse mourir seul et en sûreté, et s'enveloppe lui-même dans son tissu ; de même il importe que nous dirigions de bonne heure nos pensées là où nous pouvons espérer de faire une mort heureuse.

Si un écolier ne pensait à faire ses devoirs que quelques instants avant la classe, nous le considérerions comme très-coupable ; or, tel devrait être à nos yeux celui qui ne penserait à se préparer à la mort qu'au moment de rendre le dernier soupir (*Nach Sriver*).

Quand on se rend dans une ville pour y acheter des objets nécessaires, et pour y régler des affaires importantes, on se donne la peine de faire tous les préparatifs nécessaires, et de ne rien omettre d'indispensable ; de même il nous serait très-utile de nous préparer au grand voyage de l'éternité, et autant que possible de nous préserver du mal.

Celui-là ne mérite aucune consolation à la mort, qui ne pense jamais qu'il devra mourir.

De plus, pour faire une mort sainte et édifiante, il faut encore :

C. *Se défaire de l'attachement à la vie, renoncer au monde et à ses richesses.*

« Celui qui aime sa vie la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour la vie éternelle, » disait le divin Sauveur à ses disciples (*Jean*, XII, 25). Heureux donc celui qui fait peu de cas de sa

vie, qui la sacrifie pour l'amour de Dieu et pour attester sa foi en Jésus-Christ. Celui-là la recouvrera un jour, c'est-à-dire que la mort ne sera pas pour lui une mort, mais l'aurore d'une vie nouvelle, éternelle. « La mort sera pour lui un gain, » sa mort sera une bonne mort. Mais celui qui aime sa vie (et les choses de la vie plus que Dieu), « perdra sa vie, » et pour celui-la la mort sera une pure perte, un aiguillon ; il éprouvera véritablement les angoisses du trépas. — Combien la mort dut paraître affreuse à ce riche qui, selon le récit de l'Evangile, avait récolté tant de fruits sur ses champs qu'il se disait en lui-même : « Qu'entreprendrai-je ? Je n'ai plus assez de place pour mettre à couvert mon froment. Cependant, voici comment je ferai : j'abattrai mes greniers et j'en construirai de plus grands, pour y entasser tout ce que je viens de récolter et tout ce que j'avais déjà auparavant, puis je dirai à mon âme : « Eh bien, mon âme, vous avez d'abondantes provisions pour plusieurs années, reposez-vous ; mangez, buvez, divertissez-vous ! » — Combien, au contraire, dut être consolante la mort des saints Apôtres, qui pouvaient dire avec raison : « Pour nous autres, vous voyez que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi : quelle sera donc notre récompense ? » (*Matth*, XIX, 27).

EXEMPLES.

a. Un homme qui ne craint pas la mort.—Dans la cellule de saint Hilarion entrèrent un jour deux hommes à figures sinistres et à l'aspect sauvage. Ils lui parurent être des voleurs, et ils en étaient effectivement.

« Que ferais-tu, lui dit l'un d'eux, si des brigands venaient te rendre visite?

—Celui qui n'a rien, répondit Hilarion, n'a pas à craindre qu'on le vole.

—Mais, reprirent les deux brigands, nous pourrions te tuer.

—Vous le pourriez assurément, répliqua Hilarion, mais celui qui a une bonne conscience ne craint pas la mort. »

Les brigands furent étonnés du calme et de l'intrépidité de ce saint homme.

« Désormais, ajoutèrent-t-ils, nous n'exercerons plus de brigandage; car nous voyons clairement qu'une bonne conscience est un trésor préférable à toutes les richesses de la terre » (*Blumen der Wüste, Fleurs du désert*).

b. Les saints martyrs d'Adiabine.—A l'officier qui leur ordonnait sur l'échafaud d'adorer le soleil, ces saints martyrs répondirent avec fermeté : « La mort n'a pour nous rien d'effrayant. Nous mourrions dix fois, plutôt que de nous souiller par une apostasie criminelle » (*Bauberger*).

c. Saint Vincent, martyr, et ses sœurs.—Saint Vincent et ses sœurs Christeta et Sabine annonçaient l'Evangile dans la ville d'Avila. Le juge les fait saisir et conduire sur une estrade où se trouvaient d'un côté un autel dédié aux idoles ; de l'autre, les instruments du supplice et le glaive du bourreau. « Choisissez, » leur dit le juge. Mais Vincent, placé au milieu de ses sœurs, s'écria d'une voix énergique et de manière à être entendu de tout le peuple: « Ici, il n'y a point de choix ! Nous sommes chrétiens, et disposés à souffrir jusqu'à la mort toute espèce de martyre » (*Id.*).

LES BIENS DE LA TERRE SONT UN FARDEAU.

Jetez ce bagage !
Qui veut combattre et vaincre
Ne doit pas porter sur ses épaules
Un sac rempli d'argent (*Angelus Silesius*).

BIENS VÉRITABLES.

Le chrétien seul est riche.
Les vertus divines

Qu'il possède au lieu d'argent,
La mort ne les lui enlève point (*Id.*).

Un moyen particulièrement efficace pour faire une mort douce et sainte, c'est

D. *La pratique des bonnes œuvres.*

Celui qui, animé d'une foi filiale, a pratiqué les œuvres de l'amour et de la bonté; celui qui a porté des consolations aux pauvres et aux malheureux, celui-là ne connaîtra jamais les terreurs de la mort. Les bonnes œuvres de sa vie se présenteront à ses yeux parées des charmes qui embellissent le paradis, elles rafraîchiront son cœur et emporteront doucement son âme dans les régions des récompenses éternelles.

EXEMPLES.

a. Tirés de l'Ecriture sainte.—Abraham se réjouissait de la fidélité de son serviteur Eliézer. Il le bénissait de la joie qu'il lui procurait, et lui souhaitait de ne point voir la mort. Et lorsque Sara, la fille d'Asser, apporta la nouvelle que son fils vivait, il s'écria: « Que la bouche de celui qui me dit cela soit rafraîchie à l'heure de la mort! » De même, lorsque la fille de Pharaon fut sur le point de mourir, afin qu'on ne pût pas dire: « Qu'a-t-elle reçu en récompense de la bonté dans laquelle elle a élevé Moïse? » elle vit l'image de Moïse avec toutes ses œuvres; et le spectre affreux de la mort s'évanouit à ses yeux.

AUTRES EXEMPLES.

a. Dismas, le bon larron.—Lorsque la sainte famille se réfugia en Egypte, afin d'échapper aux embûches du cruel Hérode, elle fut surprise par des voleurs qui menacèrent de les tuer, malgré leurs prières et leurs supplications. Parmi les voleurs

se trouvait un jeune homme qui, touché de l'extérieur aimable de l'enfant Jésus, parla si énergiquement à ses compagnons, qu'ils renoncèrent à leur détestable projet. Ce jeune voleur était, si l'on en croit la légende, Dismas, le bon larron. Cette compassion qu'il avait eue pour l'enfant Jésus, le Sauveur la récompensa en lui faisant la grâce de faire une bonne mort. —Soyons donc à notre tour miséricordieux envers les pauvres, ces frères de Jésus-Christ ; alors aussi nous entendrons à l'heure de notre mort une voix qui nous dira : « Aujourd'hui encore vous serez avec moi en paradis ! »

b. Le pauvre Lazare.—Un jour, pendant que le pauvre Lazare était étendu à la porte du mauvais riche et que les chiens léchaient ses plaies, vint à passer un autre pauvre, nommé Zadok, qui fut témoin de l'état misérable où était réduit Lazare. A cette vue, son cœur fut ému de compassion, et s'approchant de lui : « Te donner quelque chose, lui dit-il, je ne le puis, car je suis pauvre comme toi, et j'ai une masse d'enfants à nourrir. Néanmoins, comme je n'ai pas de plaies, laisse-moi partager ta misère avec les chiens, qui seuls ont pitié de toi, afin qu'ils ne soient pas plus longtemps pour moi un objet de confusion. »

En prononçant ces paroles, des larmes d'attendrissement brillaient dans les yeux de cet homme compatissant. Présentant sa main au pauvre Lazare : « Viens avec moi, lui dit-il, j'ai une cabane. Là nous prendrons soin de toi autant qu'il nous sera possible, et si moi-même je n'ai rien, j'irai recueillir pour toi les miettes qui tombent de la table des riches. »

Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, Lazare lui donna la main, en lui disant : « Je te suivrai volontiers; car tu as été choisi à cause de ton dévouement cordial, pour m'ouvrir la porte du ciel et adoucir les derniers instants de ma vie. Je n'ai plus besoin que de peu de choses; mais pourquoi te priverais-je de ce mérite? »

Ils partent et arrivent dans une cabane isolée, dont le toit était couvert d'ardoises. Zadok introduit Lazare, lui prépare dans une petite chambre un lit de feuilles et de mousse. On y installe le pauvre Lazare, et on le place sur ce lit. Hanna, la femme de Zadok, apporte une écuelle de lait, et offre à boire à son hôte.

« Donnez-moi plutôt de l'eau à boire, car une flamme me dévore à l'intérieur. »

Hanna part aussitôt, va puiser de l'eau fraîche à la source, tandis que Zadok rafraîchit les joues de Lazare avec une branche verte d'olivier qu'il agite çà et là.

Lazare tombe dans un profond assoupissement, car il fait une chaleur excessive, et c'est l'heure de midi. Pendant qu'il dort, Zadok et Hanna sont occupés à chasser les moucherons et à le rafraîchir. Et Lazare sourit en dormant. A cette vue Zadok et Hanna, se regardant l'un l'autre, se disent à demi-voix: « Fasse le ciel qu'il guérisse chez nous ! »

Lazare dormit pendant quelques heures. S'étant réveillé au moment où le jour était sur son déclin, il ouvrit les yeux et prononça ces paroles: « Bonnes gens, comme vous avez pitié de moi ! Jamais je n'ai fait un sommeil aussi doux que depuis que je suis chez vous. Je rêvais que j'étais porté par les anges. Et n'en est-il pas ainsi? L'homme compatissant, simple et charitable, n'est-il pas un ange de Dieu sur la terre? Vous m'avez procuré les heures les plus précieuses et les plus douces que j'aie passées sur la terre. Aussi je sens que l'heure de mon départ est arrivée; car les derniers instants du pauvre sont le commencement et l'avant-goût de la vie céleste. »

Lazare offrit alors sa main à Zadok et à Hanna, et il s'endormit la figure rayonnante de joie, et les saints anges portèrent son âme dans la demeure des Bienheureux. Zadok et Hanna le pleurèrent et l'inhumèrent en silence.

Et l'âme de Lazare mort devint l'ange protecteur de Zadok et d'Hanna sa femme ; et, lorsqu'un jour ils disparurent de la terre, elle voltigea autour de leur lit, et un doux zéphir vint rafraîchir leur figure, et ils entendirent une voix aimable qui leur disait: « Celui qui fait miséricorde obtiendra miséricorde » (*Krummacher*).

(Voir un autre exemple sur ce sujet dans le Catéch. histor., 1er vol., p. 196.)

COMPARAISONS.

Rien ne procure un coup d'œil plus ravissant que le ciel pendant la nuit, alors qu'il est illuminé d'un nombre infini d'étoiles

étincelantes. C'est ainsi que le juste, au lit de la mort, éprouve une joie ineffable quand il se rappelle sa vie pleine de vertus, et parée d'une multitude de bonnes œuvres, qui sont comme autant d'étoiles lumineuses. Elles animent d'un feu céleste au moment de la mort l'œil terne du père des pauvres, de même que s'illuminèrent autrefois les yeux de Jonathas lorsqu'il eut trempé le bout de son bâton dans le miel et qu'il en eut goûté.

Les peintres ont coutume de représenter le juste mourant entouré d'une multitude d'anges. Et c'est ainsi qu'on peut dire que les bonnes œuvres accompagnent l'homme vertueux lorsqu'il sort de la vie, et lui en adoucissent les derniers moments.

Mais le moyen le plus efficace pour adoucir les derniers moments de la vie, c'est de

E. *Mettre sa confiance en Jésus-Christ, le triomphateur de la mort, et de lui demander la grâce de faire une bonne mort.*

Un jour, malgré les châtiments que Dieu leur avait infligés à cause de leur opiniâtreté, les Israélites commencèrent de nouveau à murmurer contre le Seigneur : « Pourquoi, dirent-ils à Moïse, nous avez-vous emmenés d'Egypte ? Nous serons forcés de mourir dans ce désert, car il n'y a ni pain ni eau. Notre âme est dégoûtée de cette mauvaise nourriture, —la manne. » Alors le Seigneur leur envoya des serpents venimeux, dont les morsures les brûlèrent comme du feu : plusieurs furent mordus et moururent. Le peuple ayant reconnu sa faute et promis de se corriger, le Seigneur ordonna à Moïse de construire un serpent d'airain, et de l'ériger comme un préservatif. Il le fit ; et tous ceux qui, ayant été mordus, regardaient avec confiance ce serpent d'airain, étaient aussitôt guéris. — Nous agi-

rons de même. Lorsque l'heure de notre mort sera sur le point de sonner, nous élèverons nos regards vers Jésus-Christ, « l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, à la vue de la joie qui lui était proposée, a souffert la croix, en méprisant la honte, et est maintenant assis à la droite du trône de Dieu » (*Hebr.*, XII, 2). Cette seule pensée suffira pour nous donner de la force et des consolations, et pour adoucir l'heure de notre mort. Aussi un homme de talent, Fénéberg, l'un des amis du célèbre évêque J. M. Sailer, disait : « Pouvoir mourir joyeux et consolé est entièrement l'œuvre de Dieu, c'est le fruit de la passion et de la mort de notre divin Sauveur, c'est le résultat des opérations du Saint-Esprit, notre sanctificateur et rémunérateur. » Et voilà pourquoi aussi tous les saints, au lit de la mort, ont cherché leurs consolations en Dieu, qui seul « possède les paroles de la vie éternelle » (*Jean*, VI, 69).

C'est d'ailleurs ce que nous montrent les exemples suivants.

EXEMPLES.

a. Saint Nicolas.—Saint Nicolas, évêque de Myre, s'exhalait sur son lit de mort en prières et en cantiques de louanges, élevait ses regards vers le ciel, et voyant un ange venir à sa rencontre, récita ce psaume : « C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré, ne permettez pas que je sois confondu pour jamais, » jusqu'au passage où il est dit : « Je remets mon âme entre vos mains (*Ps.* XXX, 1-6). » Lorsqu'il eut achevé, il prit congé de tous les assistants, auxquels il adressa des paroles bienveillantes, puis il mourut.

b. Saint François d'Assise.—Lorsque ce saint s'aperçut que l'heure de sa mort était proche, il récita encore aussi hautement qu'il put le psaume suivant (CXLI, 8) : « J'ai élevé ma voix pour crier vers le Seigneur : » et il rendit l'âme lorsqu'il fut ar-

rivé à ces paroles: « Tirez mon âme de cette prison, afin que je bénisse votre nom. Les justes sont dans l'attente de la justice que vous me rendrez. »

c. Saint Carilèphe.—Ce saint abbé mourut en chantant de joyeux cantiques d'actions de grâces. Sa dernière parole était extraite du cantique de sainte Anne, mère de Samuel: « Mon cœur est fortifié dans mon Dieu » (*Baron.*, tom. 7).

d. Saint Dominique.—Saint Dominique, natif de Saint-Séverin, en Picinie, ne voulut plus, trois jours avant sa mort, recevoir la visite de personne, afin de s'occuper uniquement de Dieu. Après s'être détaché des choses de la terre, et s'être consacré tout entier à la méditation des choses célestes, il rendit son âme entre les mains du Seigneur.

e. Saint Bernard.—Saint Bernard, abbé de Clairvaux, faisait la judicieuse remarque qui suit : « Jésus-Christ, Notre Seigneur, a permis que les ténèbres couvrissent la terre pendant trois heures, afin de nous apprendre à tous qu'avant notre mort nous devons nous entretenir avec notre Père céleste, être seuls à cette dernière heure, et ne nous attacher qu'à celui que nous avons choisi entre tous. »

f. Saint Didace, de Complut, ville d'Espagne, se sentant sur le point de mourir, saisit le bois de la croix, le pressa fortement contre lui, le baisa à plusieurs reprises, et rendit l'âme en prononçant avec une indicible dévotion ces paroles : « Bois suave, doux fardeau, tu portes de doux clous. »

g. Jean-de-Dieu.—Saint Jean-de-Dieu, qui pendant toute sa vie honora d'un culte particulier le nom de « Jésus, » était sur le point de mourir lorsque se jetant encore à genoux il s'écria : « Jésus ! Jésus ! Je remets mon âme entre vos mains ! » Il mourut en achevant ces paroles.

D'autres personnes pieuses, de l'un et l'autre sexe, ont trouvé leur force et leur consolation en Dieu et dans la méditation des choses du ciel.

h. Sébastien Winkelhofer.—Sébastien Winkelhofer, prédicateur célèbre de l'église de Saint-Michel, à Munich, avait coutume de dire, lorsque quelqu'un le visitait pendant sa maladie : « Me

voici maintenant obligé de faire moi-même ce que j'enseignais à faire à mes malades : je dépose ma vie et mon cœur entre les mains du Seigneur; qu'il fasse ce qui lui plaît. C'est toute la prière que les malades doivent adresser à Dieu » (*Rosenlæcher*).

i. Le vénérable curé Siller.—Le digne curé de Krumbach, André Siller de nom, supporta sa maladie avec une patience et une résignation admirables. Ses dernières paroles furent : « Tout homme qui croit en Jésus-Christ peut espérer le repos. Il est proche de tous ceux qui croient en lui. La vérité, la sainteté, le salut,—Dieu, Jésus-Christ, voilà ce qui me préoccupe. En possédant Jésus-Christ, mon âme est sauvée, elle est entre bonnes mains. Jésus-Christ est mon salut » (*Id.*).

k. La princesse Thérèse d'Oettingen. — La noble princesse Thérèse Walburgis d'Oettingen et de Spielberg, née en 1735 et morte en 1789, était une femme douée de hautes facultés intellectuelles, d'une intelligence pénétrante, d'un cœur bon et généreux. Montrant pendant la nuit de sa mort l'image du Sauveur crucifié qu'elle tenait dans sa main, à la princesse Jeanne : « Mon père, lui dit-elle, est mort en la tenant dans sa main : c'est aussi en la tenant dans la mienne que je meurs maintenant, et c'est ainsi que vous-même devez mourir. » Quelques instants avant sa mort, elle baisa le crucifix en disant : « Je ne resterai plus longtemps auprès de cette image ; bientôt, bientôt je verrai celui-là même que j'aime sans l'avoir vu, et qui m'aimait sans que je l'eusse mérité. » Et elle s'endormit dans ces saintes pensées (*Souvenirs de Chr. v. Schmid, II Bchn.*).

Que chaque pulsation de notre pouls nous rappelle cette courte, mais touchante prière :

Accordez-moi, Jésus, de mourir saintement,
Et de déposer ensuite mon âme entre vos mains.
Vous avez souffert la mort par amour pour moi ;
Ne m'abandonnez pas dans ma dernière détresse !

Bien que nous puissions nous adresser directement à Dieu, un sentiment naturel nous dit que notre con-

dition de pécheurs nous rend indignes de paraître devant la face du Seigneur.. Or, comme nous savons que la prière des justes a beaucoup de pouvoir auprès de Dieu, nous pensons que c'est une pratique salutaire d'invoquer l'assistance des saints. C'est donc aussi un moyen efficace d'obtenir une bonne mort que d'invoquer l'

F. *Intercession des Saints.*

a. Saint Bonaventure.—Le docteur de l'Eglise saint Bonaventure recommande à tous les mourants d'invoquer la très-sainte Vierge Marie. « Marie, s'écrie-t-il, en s'adressant à elle, votre nom est glorieux et admirable; car ceux qui l'invoquent ne craignent rien à l'heure de la mort. Le démon tremble quand on prononce votre nom ; ceux qui invoquent votre nom jouissent d'une grande paix » (*Christenlehren von Haid*).

b. Saint Etienne.—Saint Etienne, roi de Hongrie, sur le point de rendre le dernier soupir, se recommandait encore, lui et son peuple, à la reine des anges. Elevant les yeux au ciel : « Reine des cieux, s'écriait-il, glorieuse Réparatrice du monde, je recommande à votre protection la sainte Eglise avec les prêtres et les évêques, et mon royaume avec les grands et les princes des peuples, et, tandis que maintenant je prends congé d'eux, je remets aussi mon âme entre vos mains » (*Id.*).

c. Saint Annon.—Lorsque saint Annon, évêque de Cologne, eut appris dans un songe que sa fin approchait, il leva les mains vers le ciel en disant : « Sainte Marie ! venez au secours des malheureux ; venez au secours de Cologne ! » Puis il mourut, en se recommandant instamment à la sainte Vierge (*Id.*).

d. Le saint évêque Richard. — Lorsque ce pieux évêque apprit que l'heure de sa mort était arrivée, il se fit apporter l'image de la sainte Vierge, la baisa, et répéta cette prière de l'Eglise : « Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, protégez-nous contre notre ennemi, et recevez-nous à l'heure de

notre mort! » Après avoir commandé à ses prêtres de prononcer les mêmes paroles, il s'endormit dans le Seigneur (*Id.*).

e. Saint François Xavier.—Saint François Xavier, sur son lit de mort, répétait souvent cette invocation : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi! » Puis s'adressant à Marie, la Mère de Jésus-Christ, il disait : « Ne m'oubliez pas! C'est maintenant qu'il vous faut prouver que vous êtes ma Mère! » (*Rosenlœcher.*)

f. Le pape Pie V.—Voulant faire comprendre combien il est avantageux, pour faire une bonne mort, d'invoquer Marie, le pape Pie V ordonna qu'on ajouterait à l'*Ave Maria*, ces autres paroles : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, » avec cette addition : « Maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi-soit-il. »

g Amélie, princesse de Gallitzin.—La noble princesse Amélie de Gallitzin se rappelait journellement ces paroles de sainte Thérèse, « qu'elle avait toujours été exaucée chaque fois qu'elle avait invoqué l'intercession de saint Joseph, le père nourricier de Jésus-Christ. » Aussi l'avait-elle choisi, comme ont coutume de faire une foule de personnes pieuses, pour demander pour elle la grâce de faire une bonne mort. Pendant sa dernière maladie, elle ordonna qu'on récitât devant elle chaque soir la prière suivante : « Saint Joseph, qui êtes sorti de ce monde au milieu des doux embrassements de Jésus et de Marie, venez à mon secours avec Jésus et Marie, surtout quand la mort finira mes jours. Accordez-moi la grâce, la seule que je demande maintenant, de mourir dans les saints noms de Jésus et de Marie » (*Rosenlœcher*).

h. Saint Vinceslas.—A l'époque de saint Vinceslas, duc de Bohême, Radislas, prince de Churima, fit irruption dans la Bohême avec ses hordes sauvages, ravagea tout par le fer et le feu, et arriva jusque devant Prague, la capitale. Le pieux duc ayant adressé au ciel de ferventes prières, des anges entourés d'un éclat céleste lui apparurent et le protégèrent.—Nous voulons, nous aussi, surtout au combat de la mort, invoquer l'archange saint Michel, et répéter cette prière de notre

sainte mère l'Eglise catholique : « Saint Michel archange, protégez-nous dans le combat, afin que nous ne périssions pas au jugement redoutable ! »

Bienheureuse espérance, ah ! voltigez
Autour de moi, quand un jour mon œil s'éteindra.
Que mon âme, portée sur les ailes de la foi,
S'envole vers la lumière éternelle ;
Et qu'une légion d'âmes glorieuses
Me crie du haut des cieux :
Voyageur fatigué ! soyez le bienvenu,
Entrez dans le repos du Seigneur (*Theophania*).

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Chez les anciens, il était question d'un oiseau indien nommé Phénix, qui, à l'approche de sa mort, se formait un nid de myrrhe et de plantes aromatiques, qu'il exposait aux rayons du soleil, et sur lequel il se consumait, puis renaissait rajeuni de ses cendres. D'après ce récit, il y avait cela d'admirable dans cet oiseau, que, tandis que sa forme extérieure périssait, la force vitale ne s'éteignait pas en lui, mais subsistait éternellement. — Or, ce que l'on a dit de cet oiseau s'applique en tout point à notre âme. Notre corps est soumis à la corruption, mais notre âme vit éternellement après la mort de notre corps. Car l'immortalité de l'âme repose sur les principes suivants :

1. Dieu, dans sa bonté, nous a créés pour arriver à la vertu, comme cela résulte de ce que nous avons vu précédemment (368, 1er vol.). Or, c'est un fait démontré par l'expérience, que nous ne devenons pas sur la terre aussi bons et aussi vertueux que l'exige la destination à laquelle Dieu nous a appelés. Combien d'hommes

qui meurent avant de pouvoir faire usage de leur raison, de leur liberté et de leur volonté! L'homme le plus accompli pourrait lui-même, s'il vivait plus longtemps, devenir plus parfait et meilleur. Nul homme ne saurait sur la terre remplir parfaitement le but de sa destinée. Eh bien! est-il possible d'admettre que Dieu, la sagesse infinie, ait donné inutilement à l'homme la raison, la liberté et la volonté? Si cette supposition est inacceptable, il faut qu'il y ait une autre vie dans laquelle nous puissions arriver parfaitement à notre destinée, puisque cela est impossible sur la terre; ce qui revient à dire : notre âme est nécessairement immortelle.

2. Mais nous ne sommes pas seulement appelés à la vertu, nous sommes encore appelés au bonheur. Voilà pourquoi, dans sa sagesse, le Créateur a mis dans notre âme une aspiration vers la félicité. Or, sur la terre, cet ardent désir d'être heureux, éternellement heureux, ne saurait être réalisé : fussions-nous favorisés de toutes les richesses de la terre, nous sentirions encore que cet instinct naturel qui nous fait souhaiter le bonheur ne serait pas entièrement satisfait. Eh bien, avoir fait naître dans le cœur de l'homme cette aspiration vers la félicité, et ne pas la satisfaire, serait une conduite aussi cruelle que serait celle d'un père qui, malgré les pleurs et les prières réitérées de ses enfants affamés, leur retirerait le pain qu'il avait mis devant eux. Est-il possible de supposer une telle cruauté de la part de Dieu, ce Père si plein de bonté? Non! il faut qu'après notre mort il y ait une autre vie où soit satisfait cet instinct naturel qui nous porte vers le bonheur; il faut qu'une félicité éternelle soit réservée aux bons. Alors

notre but final, qui consiste en ce que nous soyons éternellement bons et heureux, sera pleinement atteint ; en d'autres termes, notre âme est nécessairement immortelle.

3. Ici-bas, sur cette terre, une triste expérience nous apprend souvent que le juste est persécuté par ses ennemis, qu'il est en butte à des misères et à des souffrances de toute nature, tandis que l'impie est souvent jusqu'à la fin de ses jours dans l'abondance des biens de la terre, nage au milieu de toutes les voluptés imaginables, et porte sur sa poitrine les croix d'honneur et autres marques de distinction. Néanmoins, c'est une vérité proclamée par la raison et la révélation, que le juste mérite d'être récompensé, et l'impie d'être puni. Or, est-il possible de croire que Dieu, qui est un juge souverainement équitable, veuille laisser les bonnes œuvres sans récompense, et qu'il ne punisse pas l'impie pour tant de forfaits, de cruautés et de crimes? Non! autant il est certain que Dieu est souverainement juste, autant il l'est qu'il doit y avoir après la mort une autre vie, où la patience et la persévérance du juste seront couronnées, où les iniquités du pécheur recevront leur châtiment. — En d'autres termes, notre âme est nécessairement immortelle. Il faut que ces paroles de l'Ecriture se vérifient par rapport au juste (*Sag.*, IV) : « Si les bons semblent être punis aux yeux des méchants, leur espérance n'en est pas moins immortelle. Ils seront récompensés après avoir subi un châtiment de peu de durée ; Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise. Quand sera venue l'heure de la récompense, ils s'élèveront dans leur splendeur.»

Il faudra qu'elle arrive, l'heure où s'accompliront ces paroles du chantre royal au pécheur gorgé de richesses et nageant dans l'abondance (*Ps.* XLVIII, 15) : « Les hommes élevés aux honneurs ont été placés dans l'enfer, comme une brebis (qu'on mène à la boucherie) ; la mort les dévorera. Les justes, au matin (de l'éternité), auront l'empire sur eux. »

4. Une autre preuve plus convaincante de l'immortalité de l'âme, ce sont les paroles mêmes que le divin Sauveur adressait à ses disciples : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et le corps et l'âme » (*Matth.*, X, 28). Et aux Juifs : « Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour, il l'a vu et en a été comblé de joie » (*Jean*, X, 56). Enfin, la doctrine de Jésus-Christ, selon laquelle « les impies iront au supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle, » proclame aussi l'immortalité de l'âme.

5. La pensée de l'immortalité de l'âme et d'une vie éternellement heureuse a toujours été pour les justes et les personnes pieuses un sujet de consolation dans leurs souffrances et leurs persécutions. « Nous ne vous demandons point des honneurs passagers, mais nous ne craignons pas non plus vos menaces et vos tortures, » disaient les saints martyrs Nabor et Félix à l'empereur romain Maxime, lorsqu'il tâchait, par de brillantes promesses et des menaces terribles, de les faire sacrifier aux faux dieux. « Tourmentez notre corps à plaisir, — vous ne sauriez nuire à notre âme. Plus tôt vous nous délivrerez de cette enveloppe mortelle, plus tôt nous jouirons de la récompense éternelle que Dieu a promise à ceux qui l'aiment de tout leur cœur en son Fils Jésus-

Christ. » — « Ne vous laissez point abattre, écrivait saint Jean Chrysostôme à Olympie, femme pieuse et craignant Dieu ; il n'y a qu'un mal, qu'une tentation que vous deviez redouter : le péché. Tout le reste, quoi que ce puisse être, embûches, mépris, tromperie, calomnie, blasphèmes, fausses accusations, enlèvement de vos biens, condamnation à la misère, glaives menaçants, mers en courroux, dépérissement du monde entier, — tout cela n'est en quelque sorte qu'une fable, car tout cela est passager ; tout cela ne dure qu'un moment, n'a rapport qu'au corps mortel, et ne saurait causer aucun dommage à une âme qui veille sur elle même. » « Nous ne devons pas craindre la mort qui nous conduit à la vie, criait au martyr saint Symphorien sa vénérable mère. Portez vos regards vers le ciel, mon fils ! croyez en celui qui règne dans les cieux. Ce n'est pas la vie qu'on vous enlève aujourd'hui : on ne fait que la changer en une existence meilleure ! aujourd'hui, mon fils, par un heureux échange, vous recevrez la vie éternelle. »

C'est ainsi qu'à toutes les époques la pensée de l'immortalité de l'âme a servi de consolation à tous les saints ; et, en vérité, quand nous lisons l'histoire des élus de Dieu, ou que nous sommes debout auprès du lit de mort d'un juste, nous sommes étonnés de tant de force d'âme au milieu de tant de souffrances, et nous souscrivons volontiers à ces paroles que Sailer prononçait avec une profonde émotion lors de la mort de la princesse Thérèse d'Oettingen : « Non, une pure machine ne saurait ainsi commander à une machine. Il faut de toute nécessité que notre âme soit un esprit, un être supérieur au corps ; autrement, comment pour-

rait-elle lui commander? Il y a en nous quelque chose qui n'est pas formé de la poussière de notre terre. Il y a en nous quelque chose de surnaturel, qui peut s'élever au-dessus de la terre. Il y a en nous un être semblable à Dieu, qui peut croire en Dieu, se confier en lui, l'aimer. Il y a en nous un être immortel, qui survit aux ruines du corps, et qui ne finit pas avec notre dernier soupir [1]. »

6. Au surplus, il n'est pas inutile d'ajouter que le dogme de l'immortalité de l'âme humaine est généralement répandu parmi les peuples sauvages ; et si cette croyance, d'après des renseignements partiels et peu authentiques, ne se rencontre pas chez certaines tribus, il faut peut-être en attribuer la cause à l'état peu avancé de leur civilisation, ce qui fait qu'aux yeux des autres ils semblent n'être que des animaux sauvages et sans raison. De plus, il peut se faire que la plupart des sauvages pensent rarement à l'immortalité de l'âme, qu'ils n'en aient qu'une idée vague et confuse, et ne puissent comprendre toute la portée de cette expression. Ce qui importe et suffit, c'est que le sauvage croie à une autre vie, quelle que soit l'idée qu'il en ait ; car quand il s'agit de sauvages, on comprend aisément que pour les choses surnaturelles ils ne sauraient être que des insensés.

(Sur la croyance des Romains et des Grecs à l'existence d'une vie future, voir le CATÉCH. HISTOR., 3e vol., p. 513.)

[1] L'illustre Sailer, ancien évêque de Ratisbonne, l'un des premiers restaurateurs de la science théologique en Allemagne, a écrit une trentaine d'ouvrages, entre autres une *Théologie pastorale*, dont la librairie LECOFFRE publie la traduction.

INCRÉDULITÉ ET FOI.

L'INCRÉDULITÉ.

Que signifient, insensée, ces rêves d'immortalité?
Vit-on jamais quelqu'un sortir du tombeau ?
C'est l'effet de la peur, qui, craignant le néant,
Se lamente, et se cramponne à quelque chose
Pour échapper au délire où la jettent les liens de la mort

LA FOI.

J'ai pour garant de l'immortalité
L'horreur du néant, la foi,
Mon Sauveur ressuscité du tombeau ;
Et puis, voyez les étoiles
Qui brillent dans le lointain !
Elles peuvent dissiper plus d'un doute.
(*L. Blumenlese.*)

Application. — La pensée que notre âme est immortelle doit nous exciter :

1° *A l'aimer, à travailler à son perfectionnement, et à poursuivre avec plus d'ardeur les biens éternels que les biens temporels.* — « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, nous dit le divin Sauveur, et le reste vous sera accordé par surcroît » (*Matth.*, VI, 34); et l'apôtre saint Jean : « Le monde passe avec ses plaisirs; mais celui qui fait la volonté de Dieu vivra éternellement » (I *Jean*, II, 16, 17); et l'apôtre saint Paul : « Que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui peut vous rendre aimables, tout ce qui est de bonne odeur, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable dans le règlement des mœurs, soit l'entretien de

vos pensées » (*Philipp.*, IV, 8). « Souvenez-vous, écrivait saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, à Nidhard, jeune homme distingué par sa naissance et son caractère, souvenez-vous de ces paroles du Seigneur : « Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent ; car, voyez, les choses du temps passent vite ; mais ce qui viendra alors, ou plutôt ce qui viendra bientôt, demeure éternellement. Tous les trésors du monde, l'éclat de l'or et de l'argent, le reflet varié et étincelant des pierres précieuses, une table richement chargée de mets choisis, l'élégance des parures somptueuses, tout ce qu'on pourrait réunir d'objets précieux de toute espèce, tout cela n'est rien pour nous. Ce n'est qu'une ombre qui passe, une fumée qui disparaît, un peu d'écume qui s'évanouit. La mort ressemble à un monstre qui, la bouche béante, guette à chaque porte. Comme il doit être terrible pour ceux qui, occupés jour et nuit et pendant toute leur vie à amasser des biens périssables, et négligeant ce qui est dans l'ordre de leur salut, se trouvent ainsi privés de toute consolation et de tout secours ! »

Une seule chose, Seigneur, m'est nécessaire,
Cette unique chose, c'est vous : soyez mon tout !
Faites que je désire sincèrement
D'être à vous tout entier, et éternellement !
Que dès ici bas vous soyez tout à moi ;
Que je vous sois fidèle jusqu'à la mort :
Voilà l'unique chose qui me soit nécessaire.

EXEMPLES.

a. Saint Anastase, martyr. — Le martyr saint Anastase répondit au gouverneur chargé par le roi de Perse de lui ar-

racher son renoncement au christianisme par de brillantes promesses : « Tu dois comprendre, par le vêtement blanc que je porte, combien je méprise la magnificence et la vanité du monde ! Le roi n'est comme toi que poussière, poussière qui tombera en dissolution, quand se fera entendre la voix de celui qui juge le monde. Comment oses-tu me demander d'être parjure à mon Sauveur pour des richesses et des honneurs terrestres ? Tous ces honneurs et ces richesses, que dis-je ? tout ce qu'il y a de magnificence dans le monde, ne saurait me déterminer à renoncer à mon Sauveur. »

b. Saint Macaire. Saint Macaire naviguant un jour sur le Nil avec deux généraux de l'empereur, l'un d'eux lui dit : « Comment vous et vos semblables êtes-vous assez heureux pour prendre le monde pour un fou ? — Et vous, répondit saint Macaire, comment êtes vous assez malheureux pour vous laisser qualifier de fous par le monde? »

c. Saint François Régis et un marchand avare.—Un riche marchand qui vivait dans le libertinage haïssait François sans autre motif que parce que le saint faisait la guerre au scandale, et il allait jusqu'à noircir sa réputation par d'atroces calomnies. Le saint homme, sachant qu'il était avide de gain, s'appliqua à favoriser son commerce et le débit de ses marchandises, et, par ce pieux stratagème, s'insinua peu à peu dans son esprit. Lorsqu'il lui parut plus traitable, il saisit une occasion qui se présenta pour lui parler de son salut : « Quelle sera, lui dit-il, la fin de toutes vos peines, lorsque la mort viendra vous ravir en un instant le fruit de vos travaux ? Que vous servira d'avoir entassé biens sur biens, si vous perdez votre âme ? » Ces paroles firent impression sur le marchand ; toute la nuit il les eut présentes à la pensée. Saisi d'une vive crainte, il alla trouver François dès le matin pour lui faire part du trouble qui l'agitait. L'homme de Dieu l'entretint quelque temps de la sévérité du jugement dernier ; puis, faisant succéder aux motifs de la crainte ceux de l'espérance et de l'amour, il lui inspira les sentiments d'une sincère pénitence, et entendit ensuite sa confession générale. Le marchand s'accusa de ses péchés avec une si grande abondance de larmes et avec

de si vifs sentiments de componction, que le saint ne lui imposa qu'une pénitence légère.

d. Quelles consolations le monde procure-t-il?—Un homme pieux et intelligent entra un jour dans une maison où se trouvait une femme malheureuse, que la pensée de ses péchés tourmentait jusqu'au désespoir. Après avoir consolé cette infortunée en se servant de tous les motifs que fournit la doctrine de notre religion, il dit à l'un de ses amis: « Avec de telles personnes et dans de telles circonstances, on peut apprécier la différence qui existe entre les consolations divines et les consolations humaines. Ici se révèle l'impuissance du monde avec toute sa sagesse, sa magnificence et sa vanité. Allez, ô monde, rendre visite à des personnes ainsi affligées, et essayez de les consoler. Rendez-leur leurs joies antérieures. Ornez leur cou des perles les plus magnifiques, placez sur leur tête une couronne royale, donnez-leur un sceptre étincelant de pierres précieuses, chargez leurs doigts d'anneaux éclatants, parez leurs bras de bracelets d'or, versez-leur le vin le plus généreux dans des coupes d'or et d'argent, semez à leurs pieds les roses et les lis, faites retentir à leurs oreilles une musique harmonieuse et ravissante, conduisez-les dans des jardins de délices, envoyez-leur tous les trésors, mettez à contribution toutes vos ressources pour procurer quelques consolations à ce cœur abattu ! Et vous verrez si cette âme affligée trouvera quelque allégement, si elle sera délivrée de ses terreurs. Mais si tout cela ne suffit pas, alors, monde insensé, reconnaissez que tous vos plaisirs, toute votre splendeur, toutes vos consolations n'ont aucune valeur » (*Nach Skriver*).

e. La Pipe.—« J'étais un enfant à peine âgé de sept ans, raconte Benjamin Franklin: un dimanche, mes parents m'ayant donné quelques pièces de monnaie, je me rends aussitôt dans une boutique où l'on vendait toutes sortes de bijoux d'enfants, et comme la pipe que je vois briller dans la main d'un de mes camarades me plaît extrêmement, je n'hésite pas à lui donner tout mon argent en échange. Je pars de suite pour la maison, et je finis bientôt par en empoisonner tous les recoins. Cette magnifique acquisition me cause un plaisir indicible, mais je deviens par là souverainement importun à toute ma famille.

Lorsque mes frères, mes sœurs et mes autres parents sont informés de mon emplette, tous s'empressent de me dire que je l'ai payée trop cher, que j'en ai donné quatre fois plus qu'elle ne vaut. J'en suis affligé, je repasse dans mon esprit toutes les belles choses que j'aurais pu acheter avec mon argent, et je jette avec indignation ma pipe loin de moi. Ajoutez à cela que mes sœurs rient de mon étourderie et me rendent si mécontent, que ma sottise me cause infiniment plus de regret que ma pipe ne m'avait occasionné de plaisir. Cette aventure me fut d'une grande utilité pour l'avenir, et fit sur mon âme une impression ineffaçable; car chaque fois que dans la suite j'étais tenté d'acheter quelque chose d'inutile, je me disais à moi-même : « Ne donne pas trop d'argent pour cette pipe; » et je gardais mon argent dans ma poche.

« Lorsque, devenu grand, j'entrai dans le monde, et que j'y observai la conduite des hommes, je crus en remarquer un grand nombre, malheureusement un très-grand nombre, qui donnaient trop d'argent pour leur pipe. Quand je voyais un homme courir après la vaine gloire, et sacrifier à cette idole son temps, sa vertu et le repos de sa vie, je me disais en moi-même : « Cet homme-là donne trop d'argent pour sa pipe ! » Quand je rencontrais un avare qui sacrifiait tous les agréments et les plaisirs de la vie, toutes les jouissances du bien-être, pour agrandir le monceau stérile de son or, je m'écriais : Malheureux, tu donnes trop d'argent pour une pipe ! » Apercevais-je un voluptueux qui ne soupirait qu'après les vains plaisirs de ce monde, et ne songeait pas à ennoblir son âme, je me disais en moi-même : « Pauvre créature, tu donnes trop d'argent pour une pipe ! quand la réflexion sera venue, tu te repentiras de ton acquisition ! »

Comparaisons. — Une aspiration vers la lumière et la vie se fait sentir dans tout l'univers avec une puissance irrésistible. Chaque arbre tourne sa couronne de feuillage vers la lumière; et c'est par le sommet qu'il commence à se couvrir de branches, de feuilles et de fleurs. — C'est ainsi que nous devons élever nos pensées vers Dieu, le Père de la lumière, et tendre par une aspiration incessante vers les biens éternels.

Pourquoi l'alouette s'élève-t-elle vers les nues ? pourquoi

l'aigle de son vol puissant semble-t-il vouloir escalader le ciel? Ne sait-il pas qu'il n'y a pas dans ces hauteurs de proie à dévorer, de branche où il se puisse reposer? Et cependant il veut s'élancer vers les espaces bleuâtres de l'infini. Le Créateur, dans sa sagesse, n'a-t-il pas donné à l'oiseau cet instinct pour les hauteurs dans le but de nous dire à nous-mêmes : « C'est ainsi, ô hommes, que vous devez aspirer au ciel pour lequel vous avez été créés! »

Saint Anselme, apercevant quelques enfants qui avaient attaché un fil aux pattes d'un oiseau qu'ils laissaient voltiger çà et là, mais qu'ils retenaient aussitôt dès qu'il voulait s'échapper, prononça ces paroles : « Le démon se comporte envers ceux qui se laissent enlacer par les affaires temporelles et les plaisirs du monde, comme ces enfants se comportent à l'égard de cet oiseau. »

On voit accourir sur les foires publiques une foule de peuple, dans l'espoir d'y faire quelque gain. Un charlatan monte sur un tréteau, et crie à gorge déployée sa marchandise frelatée. Un serviteur de Dieu se présente et offre à tous les secours de son Maître ; mais, hélas, qu'ils sont rares ceux qui les réclament sincèrement !

Quand une lumière se trouve dans un endroit exposé au vent, elle ne donne qu'une clarté douteuse, la flamme voltige çà et là, la cire ou le suif fondent en pure perte, et disparaissent beaucoup plus vite. — Ainsi en va-t-il de l'homme qui s'occupe des choses temporelles. Jamais il ne devient bon chrétien ; il ne goûte aucun repos et abrége ses jours.

L'ambre jaune, appelé par des médecins célèbres du nom de baume européen ou allemand, à cause de sa vertu efficace contre une foule de maladies, a cela de particulier que, lorsque le frottement l'a échauffé, il attire à soi des tiges de paille, des débris de papier et autres objets d'un poids léger qui se trouvent à proximité. — C'est ainsi qu'il arrive souvent que même des hommes au cœur noble et élevé, se trouvant en contact avec le monde, prennent plaisir à des objets qui n'ont aucune valeur réelle.

Quand on contemple de loin le feu que des bergers ont allumé dans les pâturages, ou les matelots sur quelque endroit élevé du rivage, ce feu paraît tout petit ; mais plus on approche,

plus on s'aperçoit de son extension. C'est ainsi que les choses célestes semblent petites aux enfants du monde, parce que leur cœur en est très-éloigné.

Les plaisirs du monde ressemblent au tissu de l'araignée, qui ne tarde pas à être rompu.

Un homme d'une vaste intelligence regardait quelques enfants qui s'amusaient avec des ballons gonflés d'air: « Voilà, s'écria-t-il, une peinture éloquente des vanités du monde ! Car tout l'éclat et toutes les magnificences de la terre, qu'est-ce autre chose qu'une main remplie de vent ? »

De même qu'un homme ne peut s'empêcher de rire, lorsqu'il revoit le cheval de bois ou autres objets qui avaient servi aux jeux de son enfance ; de mêmes toutes les grandeurs de ce monde ne nous paraîtront que folie, quand, dans l'autre vie, notre pensée se reportera vers elles.

Toutes les joies de ce monde ressemblent à l'ombre qui s'agite çà et là et disparaît en quelques instants.

Toute la magnificence du monde est semblable aux fleurs d'un arbre, qui peuvent devenir tout à coup la proie d'une gelée pendant la nuit.

Pendant une promenade un père de famille s'amusait à écrire sur le sable avec son bâton. C'étaient quelques zéros: « Que signifient ces zéros ? Que voulez-vous dire par là, mon père? lui demanda son fils. — Voici ce que c'est, mon enfant, répondit le père : Beauté, richesses et autres biens de ce monde, n'ont aux yeux de l'homme sage que la valeur d'un zéro. Tous ces zéros, et encore une foule d'autres, sans l'unité, n'ont absolument aucune signification. Si, au contraire, je les fais précéder de l'unité, tout ce qui auparavant n'était rien aura obtenu une très-grande valeur. »—C'est ainsi que tous les biens de la terre n'ont aucun prix, quand ils ne sont pas unis à la piété et à la vertu (*Nach Fr. X., Schwœbl.*).

LES QUESTIONS DU MONDE.

Un jour, un étranger arrivait à Athènes.
Suivant l'usage des gens oisifs,
L'*indiscrétion* s'informe du but de ce voyage;
La *curiosité* demande si c'est un Persan ou un Grec;

L'*orgueil*, si c'est un homme de condition, titré, considéré;
La *cupidité*, s'il joue de fortes sommes ; l'*envie*, qui il verra;
Le marchand, s'il a de l'argent, s'il paye des prix élevés ;
Mais personne ne demanda s'il était sage.

(*Illustr. Zeitung f. d. Jugend.*)

L'âme qui est enchaînée par les affaires de la terre a de la glu dans ses ailes ; elle ne saurait ni voler, ni élever ses pensées vers le ciel.

Celui qui fait trop grande estime des biens de la terre ressemble à un homme debout sur une boule de neige. Tout à coup vient le soleil, la neige fond, et le voilà qui se trouve au milieu d'un bourbier.

Les plaisirs de la terre ressemblent à des noix dorées à l'extérieur et creuses à l'intérieur.

ASPIRATION VERS UNE DESTINÉE SUPÉRIEURE.

Vous qui osez vous appeler fils de la poussière,
Avez-vous médité le sens de ces paroles ?
Sentiriez-vous si bien votre valeur,
S'il n'y avait en vous quelque aspiration plus noble ?
Pourquoi cet attachement aux choses de la terre ?
Pourquoi cet assujettissement aux biens de la terre ?
N'osez-vous vous arracher à cette poussière ?
Serez-vous toujours le jouet de vos sens ?

Ecoutez ceci, et soyez ravi de l'apprendre :
Vous êtes homme !—mot profond et sublime.—
Ne vous laissez jamais tromper par l'illusion des sens,
Ne vous laissez jamais attirer par les choses inférieures!—
Ecoutez, ô homme, apprenez vos droits !
Vous appartenez à deux mondes :
Homme ! vous êtes de race divine,
Vous appartenez éternellement au ciel.

Seul, le corps, enveloppe de l'habitant des cieux,
Est fils de l'espace et du temps ;
Mais l'esprit, dans la plénitude de son élévation,
Prend son vol vers le Soleil de l'infini.

Dégagé des liens de la poussière,
Mais simple rouage dans le jeu de la nature,
Il retournera librement dans sa patrie ;
La terre pour lui n'aura été qu'un pèlerinage.

Elevez vos regards, et sentez le doux frémissement
Qui s'élève du sein de la nature.
Oui, vous le sentez ! jamais la nature ne comprendra
Les aspirations qui vivent au fond du cœur.
Cette aspiration, à nulle autre semblable,
Ce désir de la perfection
Est le gage et le signe de l'héritage suprême ;
C'est le cachet de l'immortalité.

L'esprit, porté sur les ailes de la foi, s'élève avec audace,
Et trouve de la lumière au sein de la plus profonde nuit;
Il abandonne ces plaines humides et fangeuses,
Confiant en la réalisation de ses pensées.
Oui, l'esprit qui s'est choisi une existence supérieure
Aux vicissitudes qu'offre le théâtre de ce monde,
Cet esprit est né pour quelque chose de plus grand,
Il mûrit pour les régions de la perfection.

Lui, qui dans les profondeurs de son cœur
S'était créé un ciel,
Il faut qu'il trouve enfin la félicité,
Quand un jour il sortira de la poussière.
Surnaturelle est cette vie intérieure.
Croyez fermement en elle !
Celui qui dans son cœur a reçu la foi,
Celui-là, victorieux un jour,
Verra couronner ses espérances.

La pensée de l'immortalité de l'âme doit nous encourager

2° *A ne pas craindre la mort.* — En mourant, l'homme perd le monde, et avec lui tout ce qu'il aimait et estimait sur la terre. Cette pensée effraye tous ceux qui viennent à y réfléchir sérieusement. Les

hommes les plus sages de l'antiquité appelaient eux-mêmes le trépas la chose la plus terrible parmi les choses terribles. A la vérité, le divin Sauveur a enlevé à la mort son aiguillon, et le vrai chrétien ne voit plus en elle qu'une délivrance, délivrance des tentations, des dangers, des afflictions, des souffrances, suivie de son passage dans les demeures éternelles que Jésus-Christ a préparées aux siens dans le royaume de son Père. Aussi un ancien écrivain ecclésiastique, Tertullien, disait : « Nous ne devons pas craindre ce qui nous délivre de tout ce qui est à craindre ; Dieu, en donnant à l'homme une courte existence, lui enlève un grand tourment. » « O homme, s'écrie Henri de Hesse, qu'est-ce pour vous que vivre longtemps sur la terre, sinon marcher à la mort à travers de longues misères et de grands dégoûts ? Que vous dirai-je de cette vie ? Vous y êtes entré par la douleur ; vous la passez dans la peine et le travail, et vous en sortirez en tremblant. »

EXEMPLES

a. La Caverne.—Je connais une profonde et obscure caverne creusée dans le roc. L'entrée en est difficile à trouver, elle est obstruée par un épais buisson d'épines. Aussi quiconque s'y égare en retrouve difficilement l'issue.

Un jour on y entendit frapper, et des cris Au secours ! se firent entendre avec instance. Une foule de curieux environnait le rocher ; plusieurs voulaient porter secours, mais ne pouvaient trouver d'entrée ; à vrai dire la plupart ne le voulaient pas sérieusement, craignant de se blesser aux épines ; leur présence en ce lieu était pure curiosité. Déjà le crépuscule du soir amenait l'obscurité sur la forêt et le buisson, et celui qui était renfermé dans la caverne ne cessait de crier. Tout à coup on vit se frayer passage à travers la foule un étranger d'un extérieur

grave et résolu. A cette vue, un frisson de frayeur s'empare de tous les spectateurs. Sa figure respire la douceur et la compassion. Il s'avance en silence vers la caverne ; déjà les cris et les gémissements ont cessé, et bientôt on voit l'étranger sortir de la caverne, emportant dans ses bras, calme et endormi, le malheureux qui s'était fourvoyé, puis disparaître derrière le rocher.

Cette caverne, c'est la vie ; l'homme égaré, le cœur humain ; le libérateur,—la mort.

b. Un meilleur pays.—Un père et une mère vivaient avec leurs deux enfants sur une île du vaste Océan où les avait jetés un naufrage. Des racines et des herbes étaient leur nourriture, l'eau d'une source leur boisson, une grotte taillée dans le roc leur demeure. Souvent ils étaient témoins des orages et des tempêtes affreuses qui éclataient sur la mer.

Les enfants ne se ressouvenaient plus comment ils étaient arrivés dans cette île ; le continent leur était inconnu ; le pain, le lait, les fruits et autres objets précieux étaient autant de choses qu'ils ignoraient. Un jour quatre nègres portés sur un petit bateau abordèrent dans l'île. Les parents en conçurent une grande joie, car ils espéraient qu'ils allaient être délivrés de leurs souffrances. Le petit bateau étant trop petit pour les ramener tous sur la terre ferme, ce fut le père qui voulut le premier tenter le passage.

La mère et les enfants pleurèrent lorsqu'ils le virent monter sur cette frêle nacelle de planches, et les quatre nègres sur le point de l'emmener. Mais il les consola en leur disant : « Ne pleurez pas ; de l'autre côté il fait meilleur qu'ici,—et bientôt vous me suivrez tous. »

Lorsque la nacelle revint et qu'elle emporta la mère, les enfants pleurèrent davantage ; mais elle aussi les consola en leur disant : « Ne pleurez-pas ! Nous nous reverrons tous dans une meilleure contrée. »

Enfin arriva de nouveau le petit bateau, qui cette fois devait emmener les deux enfants. Les hommes noirs et la mer terrible qu'ils allaient passer leur inspirèrent de grandes frayeurs. Ils craignirent et tremblèrent jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au port.

Mais quelle ne fut pas leur joie lorsqu'ils aperçurent sur le rivage leurs parents qui leur tendirent la main, les conduisirent sous les frais ombrages de palmiers gigantesques, et leur donnèrent à manger, sur le gazon émaillé de fleurs, du miel, du lait et des fruits succulents. « Comme nous étions insensés de craindre de la sorte ! s'écrièrent les enfants ; au lieu d'avoir peur, nous aurions dû nous réjouir, lorsque les hommes noirs sont venus pour nous emmener dans un meilleur pays. »

« Chers enfants, ajouta le père, notre passage de cette île déserte dans ce beau pays a encore une signification plus élevée :

« Il nous reste à faire un voyage bien plus long et dans une contrée bien plus magnifique encore. Toute la terre que nous habitons ressemble à une île ; ce superbe pays où nous passons notre existence ici-bas n'est qu'une faible image du ciel. La mer orageuse qu'il faudra traverser pour y arriver, c'est la mort. Le petit bateau sur lequel des hommes noirs nous transporteront, c'est le cercueil. Mais quand sonnera l'heure où nous tous, moi, votre mère et vous, devrons abandonner ce monde, ne tremblez point. La mort, pour les hommes pieux et craignant Dieu, et qui font sa volonté, n'est que le passage dans une meilleure contrée. »

Le chrétien ne doit redouter ni la mort ni le tombeau ;
Il doit se réjouir de posséder le ciel.
La main paternelle de Dieu
Le conduira dans ce beau pays (*Christ. v. Schmid*).

DÉSIR.

Comme le cerf soupire après une source d'eau vive,
Ainsi, ô mon Dieu, mon âme soupire après vous !
Sur les vagues agitées de cette vie
Vous m'offrez votre main paternelle.
Si le ciel s'assombrit sur ma tête,
Si nulle étoile n'éclaire plus mes nuits,
Dois-je désespérer ?—Non !—Je repose
Sur votre cœur, ô mon Père, et votre œil
Est ouvert sur moi.

Si la mort vient, aujourd'hui ou demain,
Eteindre ici-bas le flambeau de ma vie,
Dois-je pleurer?—Non!—Car j'entrerai
Là-haut dans la maison de mon Père.
(*Blœtter für Geist und Herz.*)

La pensée de l'immortalité de l'âme doit être pour nous un motif

3° *De ne pas nous attrister outre mesure au sujet de la mort de nos amis.* — Car les chrétiens, suivant un ancien proverbe, ne se voient jamais pour la dernière fois; s'ils ne se voient plus sur la terre, ils se reverront dans le ciel. Le divin Sauveur, lors de la dernière cène qu'il fit pendant la nuit avec ses disciples, leur dit : « Que votre cœur ne se trouble pas! il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père : s'il n'en était pas ainsi, je ne vous le dirais pas. Je vais vous préparer une demeure, — et je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. » « Pourquoi, dit saint Cyprien, ne nous hâtons-nous pas, ne courons-nous pas, afin de pouvoir saluer nos parents? Retourner auprès d'eux, les voir et les embrasser, quelle joie immense ne sera-ce pas pour eux et pour nous? »

EXEMPLES.

a. Sainte Agnès.—Lorsque sainte Agnès fut morte de la belle mort du martyre, ses bons parents se rendaient fréquemment auprès de son tombeau pour y pleurer. La sainte voulant les consoler leur apparut pendant une nuit, entourée d'une cohorte de saintes vierges, et leur dit : « Ne vous affligez pas, excellent père, ne pleurez pas, tendre mère; car je vis maintenant dans le ciel avec celui que j'ai aimé de tout mon cœur sur la terre! »

'. *Une fleur transplantée.*—Erneste et Frédéric, fils d'un gentilhomme, avaient pour ami commun de leur enfance un jeune enfant nommé Clément, qu'ils affectionnaient comme s'il eût été leur troisième frère; ces trois nobles jeunes hommes étaient unis entre eux par les liens d'une amitié étroite, comme les trois feuilles d'une belle et tendre fleur. Or, il arriva que Clément mourut d'une fièvre : de là une grande tristesse, un deuil profond pour Erneste et Frédéric.

On venait d'enterrer Clément. Bien avant dans la soirée, Erneste et Frédéric se trouvaient dans le jardin avec leur père, et étaient assis sous le feuillage où ils avaient passé tant d'heures agréables dans la société de leur ami. Toute la nature reposait dans une paix profonde, et l'étoile du soir brillait à travers le feuillage.

« O mon tendre père, dit enfin Frédéric, comme il était doux et affectueux notre Clément; il ressemblait à un ange du ciel, et il était beau comme la plus belle fleur du jardin du Seigneur! Hélas! plût à Dieu que cette fleur y fût encore!—Elle n'est pas perdue pour toujours, chers enfants, répondit le père. Voyez-vous ces tendres fleurs qui émaillent ce parterre! Dites-moi, le jardinier les enlève-t-il du sol au moment de leur plus magnifique floraison pour les gâter ou pour les jeter parmi les balayures?

—Oh non! mon père, répondirent les deux enfants: il les enlève pour les transplanter sur un terrain plus noble, afin qu'elles y fleurissent plus magnifiques et plus belles.—Eh bien, reprit le père, le bon Dieu ferait-il preuve envers sa plus noble créature de moins de sagesse et d'amour qu'un jardinier envers le produit de son travail? Ecoutez-moi un instant, je veux vous conter une histoire:

Il y avait une fleur dans un jardin;
C'était la reine de toutes les fleurs;
Elle était modeste et affaissée sur elle-même,
Comme si elle n'avait eu aucune valeur.
Une beauté modeste charme tout le monde.
Le jardinier la contemple avec délices;
Cette aimable fleur l'occupe tout entier!
Il consacre ses soins les plus intelligents

À ce que cet ornement qui le charme
Ne soit pas gâté par la malice.
Il la relève d'une main habile.
« Tu es suffisamment mûre, lui dit-il,
Pour le pays où jamais tu ne te faneras; »
Et il se hâtait de protéger cette fleur de son cœur,
Comme on protége un sanctuaire.

—O mon père, ce jardinier, c'est Dieu; et cette tendre fleur, c'est notre Clément, s'écria Erneste, et en prononçant ces paroles une larme brilla dans sa paupière. Oui, mon père, là-haut, par-delà les rayons de l'étoile du soir, il fleurit plus beau qu'ici-bas. »

—Oh oui, reprit le père, il porte des fleurs plus délicieuses. L'amour de Dieu garde son âme comme un sanctuaire jusqu'à ce qu'il nous soit donné de le revoir entouré de la magnificence des enfants de Dieu.—Mais cette histoire, ajouta Erneste, nous voulons la lui écrire sur sa pierre sépulcrale, et la relire chaque fois que notre cœur soupirera après lui.

—Et autour de son tombeau, dit à son tour Frédéric, nous voulons planter des fleurs; elles seront comme une aimable couronne qui, à chaque printemps nouveau, nous redira cette consolation céleste: « L'homme est immortel » (Fr. Xav., *Schwœbl.*).

c. L'Ange compatissant.—A Frohnau, petit village situé dans le royaume de Saxe, vivait, il y a plus de deux cents ans, un laborieux ouvrier de la montagne, nommé Daniel Knappe. Il était aimé de tous ceux qui le connaissaient de près, car il avait un cœur généreux et une âme bien pensante. Non moins pieuse et honnête était sa femme Rosina. Tous deux, quoique pauvres, vivaient dans une paix toute céleste.

Néanmoins, le bon Dieu ne tarda pas à les visiter par de grandes souffrances. Une famine affreuse éclata. Le pauvre Daniel était souvent réduit à se demander comment il ferait avec son modique salaire pour nourrir et vêtir sa famille. Le cœur de cet infortuné père saignait chaque fois que ses pauvres enfants, levant leurs petites mains, lui criaient d'une voix suppliante: « Père, donne-nous du pain! » La misère de ces pauvres gens allait grandissant toujours, lorsque Marie, l'aînée de ses petites filles, tomba malade. « O mon Père qui êtes au ciel,

s'écriait alors souvent ce malheureux père de famille, le cœur navré de douleur, et levant au ciel ses yeux mouillés de larmes, m'avez-vous donc entièrement abandonné? Venez à mon secours, car le poids de mes souffrances est trop pesant. » La petite Marie, malgré l'excès de ses souffrances, cherchait de son mieux à consoler son père : « Ne perdez pas courage, lui disait-elle un jour qu'il était agenouillé auprès de son lit et paraissait inconsolable; ayez plutôt confiance en Dieu, il ne manquera pas certainement de nous porter secours. Bientôt mes souffrances finiront, j'irai auprès du bon Dieu, et je prierai pour vous! » Marie, effectivement, ne tarda pas à mourir. La nuit qui suivit son enterrement, son père, s'étant assoupi, eut un rêve merveilleux. Il lui sembla voir Marie, qu'il regrettait si vivement, debout devant lui, ayant la forme d'un ange. Son visage brillait comme le soleil, et ses vêtements étaient blancs comme la neige. Dans sa main droite, elle tenait la palme de la victoire: « Excellent père, lui dit-elle, ce que j'avais promis lorsque j'étais encore sur la terre est maintenant arrivé. J'ai prié pour vous au trône du Seigneur, et bientôt vos larmes seront séchées. Allez, demain, dans la forêt, au pied de la montagne appelée Schreckensberg. Un vieux sapin élève sa cime bien au-dessus de tous les autres arbres; vous trouverez dans ses branches un nid rempli d'œufs d'or. Vous le prendrez, et, usant sagement de vos richesses, vous marcherez comme auparavant dans les voies du Seigneur. » Après avoir une dernière fois souri gracieusement au père, l'ange disparut.

Le lendemain matin, dès que Daniel fut levé, il se mit à la recherche du sapin où devait se trouver le nid aux œufs d'or. Il le trouva dans le voisinage du Wolfstein, et aussitôt il y grimpa. Ce fut en vain. Bien qu'il fût monté jusqu'au sommet de l'arbre, il ne trouva rien : les rayons du soleil levant doraient seuls les branches vertes du sapin. « Hélas! malheureux que je suis, voilà encore une fois mon espérance déçue. J'ai été le jouet d'un rêve mensonger. O Dieu! ayez pitié de ma femme et de mes pauvres enfants! Je ne puis plus rien! » Il descendit de l'arbre en pleurant, et s'assit au pied, abattu et désespéré. Mais voilà qu'au même instant un ange descendit du ciel et vint le consoler: « Pourquoi ce découragement, cher père, lui dit l'ange, pourquoi désespérez-vous? Allons, du courage! Les branches de

l'arbre s'étendent sous terre comme sur terre. Vous êtes un ouvrier diligent et vous savez creuser la terre. Levez-vous, et allez au travail ! » David retourne en toute hâte à la maison, prend ses instruments, creuse au pied du sapin et y trouve une grande quantité de pièces d'argent. Ne se possédant plus de joie, il laisse tomber sa pioche, se prosterne à genoux, et joignant ses mains, s'écrie à haute voix : « Seigneur, je vous rends mille actions de grâces. Plus le danger est grand, plus vous êtes disposé à nous secourir ! » Sa femme, ses enfants et toutes les personnes qui apprirent la bénédiction abondante qui venait d'être accordée au pauvre Daniel, s'unirent à lui pour rendre grâces au Seigneur.

« Vois-tu, bonne mère, toi qui pleurais si amèrement la perte de ton enfant bien-aimée, toi aussi, tu as trouvé en elle un ange protecteur qui prie pour toi devant le trône de Dieu. Console-toi donc et ne pleure plus. »

COMPARAISONS.

Souvent il nous arrive de choisir nous-mêmes de plein gré une mort partielle. Ainsi quand nous avons un membre qui est blessé et incurable, ou qui nous menace de dangers encore plus graves, nous le faisons couper. Nous perdons volontairement une dent, parce que cette perte met fin à la douleur qu'elle nous cause. Or, pourquoi nous abandonnerions-nous à une tristesse immodérée, lorsque la personne qui nous était chère, en se séparant entièrement de son corps, est délivrée tout à coup de toutes ses douleurs, et même de toute possibilité de les voir renaître ?

S'il ne vous vient pas à la pensée, chers parents, de vous affliger de ce qu'on prend des fleurs dans votre jardin pour en orner l'autel du Seigneur, pourquoi vous affligez-vous quand vos enfants vous sont enlevés et transportés dans le temple du ciel pour y servir de fleurs ?

Quand, un incendie ayant éclaté, vos enfants, qui avaient été laissés dans la maison enflammée, sont sauvés par un homme généreux, vous en éprouvez une grande satisfaction. Or, pourquoi regretter les enfants qui, ayant été enlevés alors qu'ils étaient encore purs et innocents, ont ainsi échappé au danger des flammes de l'enfer ?

Si vous êtes contente de savoir que votre trésor est caché en un lieu sûr, pourquoi, tendre mère, vous attristez-vous de ce que vos enfants ont trouvé dans le ciel leur seul et unique refuge?

Si vous ne refusez pas à votre enfant son repos journalier, comment pouvez-vous lui envier le repos de la mort, qui sera suivi d'une heureuse résurrection?

Si vous vous réjouissez de ce que votre fils revient glorieux de la guerre, pourquoi vous attristeriez-vous de ce que ce même enfant est sorti de cette vie, qui est un combat continuel, et est entré dans la demeure céleste de son Père pour y goûter une paix éternelle?

Un homme intelligent, ayant perdu un ami qui lui était cher, s'en consolait ainsi: « Nous sommes tous invités à une fête de plaisirs qui doit durer éternellement. Son corps a été prêt avant le mien, voilà pourquoi il m'a précédé. Si nous ne pouvons pas tous nous y rendre à la fois, pourquoi nous en affligerions-nous! Nous ne tarderons pas à le suivre, et, de plus, nous savons où le trouver. »

Divin Sauveur, vous aussi vous avez éclairé et réjoui le monde, en lui apportant du ciel des nouvelles sur son avenir, sur la vie future, cachée à ses regards. En nous enseignant le dogme de l'immortalité de l'âme et de la vie éternelle, vous avez ranimé notre foi; vous nous avez remplis d'un zèle nouveau pour l'accomplissement de nos devoirs; vous nous avez donné la force de combattre vaillamment les combats de la vertu, de prendre courage dans nos souffrances et dans nos besoins, et, lorsque nous serons arrivés au lit de la mort, de jeter un regard serein et tranquille dans la région des récompenses éternelles et de l'immortalité.

DU JUGEMENT PARTICULIER.

Nous lisons dans l'histoire du mauvais riche que son châtiment eut lieu immédiatement après sa mort; et il

est raconté dans l'Ecriture sainte que le larron contrit et repentant ayant dit à Jésus : « Seigneur, pensez à moi quand vous serez entré dans votre royaume, » Jésus lui répondit par ces consolantes paroles, qui attestent qu'il avait obtenu miséricorde : « Aujourd'hui, vous serez avec moi en paradis. » Ici le divin Sauveur récompensa la sincérité du repentir et l'ardeur de la foi de ce malfaiteur, immédiatement après la mort de ce dernier, en le recevant dans le royaume des cieux. Si donc les bons sont récompensés et les méchants punis immédiatement après leur mort, il s'ensuit nécessairement que les hommes devront connaître alors pourquoi ils seront récompensés ou punis. Cette notification des œuvres, bonnes ou mauvaises, que l'homme a faites pendant son existence terrestre, et la sentence qui lui révèle la récompense ou le châtiment qu'il a mérités s'appelle le jugement. L'âme de l'homme est donc jugée immédiatement après la mort, et ce jugement porte le nom de jugement particulier.

Qu'il y ait un jugement particulier, c'est ce qu'enseigne l'Ecriture sainte dans une foule de passages. Ainsi Salomon, exhortant la jeunesse à se souvenir du jugement de Dieu, lui disait (*Eccles.*, XI, 9) : « Réjouissez-vous, jeune homme (ou jeune fille), dans votre jeunesse ; que votre cœur soit dans l'allégresse pendant votre premier âge ; marchez selon les voies de votre cœur ; mais sachez que Dieu, en son jugement, vous fera rendre compte de toutes choses. » Et David adressait cette prière au Seigneur (*Ps.* CXVIII, 120) : « Transpercez mes chairs par votre crainte, car vos jugements me remplissent de frayeur ; » et ailleurs (*Ps.* CXLII, 2) : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, par-

ce que nul homme vivant ne trouvera grâce devant vous. » On lit de même dans l'Ecclésiastique (XI, 28) : « Il est aisé à Dieu de rendre à chacun au jour de sa mort selon ses voies. » D'autre part, l'apôtre saint Paul enseigne (*Hébr.*, IX, 29) « qu'il est arrêté que tous les hommes meurent une fois et qu'ensuite ils sont jugés. » « A l'heure où nous y penserons le moins, dit un docteur de l'Eglise, saint Augustin, le Fils de l'homme viendra; il viendra plein d'amour pour les bons, plein d'effroi pour les méchants. « Et Thomas à Kempis, le respectable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ,* fait cette réflexion : « O pécheur misérable et insensé ! que répondrez-vous à Dieu, qui sait tous vos crimes, vous qui tremblez quelquefois à la vue d'un homme en colère ? Que ne mettez-vous ordre à vos affaires pour le jour du jugement, auquel personne ne pourra plus être excusé ni défendu par un autre, mais où chacun se trouvera assez chargé de soi-même ? »

Quant à la sévérité et à l'exactitude de ce jugement, nous pouvons en juger par les paroles mêmes de Jésus-Christ, qui dit que nous devrons « rendre compte de toute parole inutile. »

Quelle ne sera pas la frayeur du pécheur, quand il verra pour la première fois le Sauveur, et qu'il se trouvera en présence de ce Juge irrité ! « Hélas, s'écriera-t-il avec le prophète (*Nahum*, I, 6), qui pourra soutenir sa colère ? » Nous sommes saisis d'effroi quand nous nous rappelons que celui que nous avons offensé était notre plus grand bienfaiteur, et notre conscience soulevée nous fait d'amères reproches sur notre ingratitude monstrueuse. Or, combien plus grande encore sera notre frayeur, quand nous verrons Jésus-Christ,

dont nous avons si souvent payé d'ingratitude l'amour et la patience, et quand s'accompliront en nous ces paroles du prophète Zacharie (*Zach.*, XII, 10) : « Ils jetteront les yeux sur moi, qu'ils auront crucifié. » Alors saisis de crainte, nous nous écrierons devant l'Agneau courroucé (*Apocal.*, XVI, 6) : « Tombez sur nous, montagnes, et cachez-nous de devant celui qui est assis sur le trône! » Bien que Joseph, s'adressant à ses frères, leur dit d'un ton affectueux : « Je suis Joseph, votre frère! » il leur fut néanmoins impossible de parler, tant étaient grands leur trouble et leur frayeur. Qu'est-ce que le chrétien, dans ce moment redoutable, pourra dire à Jésus-Christ? Osera-t-il demander grâce à celui qu'il aura si souvent méprisé? Qu'arrivera-t-il donc ? Il aura au-dessus de lui un juge irrité; au-dessous de lui, un enfer avec ses horreurs; à sa droite, ses péchés qui le condamneront ; à sa gauche, le démon prêt à l'entraîner dans l'abîme éternel; dans son intérieur, sa conscience bourrelée de remords. « Ah! malheureux pécheur, s'écrie saint Anselme, saisi et déconcerté de la sorte, où voudrez-vous courir ? Vous cacher? c'est impossible; vous laisser voir ? c'est intolérable » (S. Anselme, *de Similitudine mundi*).

Lors donc que nous serons arrivés en face du divin Juge, le jugement commencera. « Les livres, selon l'expression de Daniel, seront ouverts » (*Dan.*, VII, 11). Ces livres seront l'Evangile et la conscience L'Evangile montrera ce que le pécheur aurait dû faire ; la conscience, ce qu'il aura réellement fait. Que lui serviront alors toutes les richesses et tous les honneurs? ils ne seront pas mis dans la balance de la justice divine. Ensuite apparaîtront les accusateurs , ayant à

leur tête le démon. Il se tournera vers le Juge, et, comme l'enseigne saint Cyprien, il lui dira : « A la vérité, je n'ai pas enduré pour cet homme les coups et la flagellation, de telle sorte que je puisse, comme toi, Seigneur, en revendiquer la propriété, comme tu peux le faire en toute justice. Mais il t'a lui-même abandonné, toi qui, pour le sauver, étais allé jusqu'à sacrifier ta vie ; lui-même s'est constitué mon esclave : voilà pourquoi il doit m'appartenir. » Les saints anges gardiens comparaîtront aussi en qualité d'accusateurs. « Chacun des anges, dit Origène, attestera pendant combien d'années il se sera intéressé au salut de l'homme, et avec quelle audace ce dernier aura méprisé ses avertissements. » La conscience elle-même se transformera en accusatrice. « Leur propre conscience, dit l'apôtre saint Paul (*Rom.*, II, 16), rendra témoignage contre eux au jour où Dieu jugera par Jésus-Christ. » Il n'y aura pas jusqu'aux péchés qui, selon saint Bernard, ne s'écrieront alors : « Vous nous avez commis ; nous sommes votre œuvre ; jamais nous ne vous abandonnerons. » Que dis-je ? les murs eux-mêmes, dans l'enceinte desquels l'homme aura péché, feront retentir leurs plaintes : « La pierre criera contre vous du milieu de la muraille » (*Habac.*, II, 11). Enfin, le pécheur aura pour accusateurs les instruments de la passion du Sauveur. « Les clous vous accuseront ; les plaies parleront contre vous; la croix de Jésus-Christ sera votre accusatrice. » Alors il vaudra mieux pour le méchant que Jésus-Christ ne fût pas né ; car celui qui aura reçu davantage, on lui demandera davantage.

Ensuite commencera l'instruction du procès, l'enquête. On verra la réalisation de ces paroles du pro-

phète Sophonie (*Soph.*, I, 12) : « Je porterai la lumière des lampes jusque dans les lieux les plus cachés de Jérusalem ; » « car la lumière, dit Mendoza, pénètre dans les recoins les plus secrets de la maison. » Le soleil ne saurait pénétrer aussi clairement à travers le verre le plus fin, que son œil, qui voit tout, pénétrera dans les replis les plus cachés de notre âme. Il devoilera les desseins des cœurs, et il n'y aura rien qui ne soit examiné et pesé. Il jugera non-seulement ce que nous aurons dit et fait, mais encore ce que nous aurons pensé. Toutes nos excuses, nos prières et nos promesses seront inutiles, parce que notre Juge futur connaît tout, et qu'il est juste. Sur la terre, les juges se laissent souvent aveugler, afin de ne pas voir la vérité, et pour n'être pas obligés d'exercer la justice ; mais en Dieu il n'y a pas, dit l'apôtre saint Paul, acception de personnes (*Rom.*, II, 11). Les puissants et les faibles, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, seront jugés avec une égale justice. Là, les richesses, la gloire et les honneurs que nous aurons acquis sur la terre ne serviront de rien. Là, chacun sera jugé selon le bien ou le mal qu'il aura fait, et c'est aussi d'après cette mesure qu'il sera récompensé. Fasse la grâce de Dieu que nous ne soyons pas repoussés devant son tribunal ! car elle sera terrible cette sentence du divin Juge : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel ! » Aussi saint Anselme a-t-il raison de dire que « celui que n'effraye pas un tonnerre aussi violent, celui-là ne dort pas, mais il est mort. » « Alors, dit à son tour saint Thomas de Villeneuve, il n'y aura plus de prière, plus d'intercesseur auquel on puisse s'adresser. » « Vers qui devrons-nous donc nous réfugier ?

Qui nous sauvera ? » demande saint Basile. Ce n'est pas Dieu, que vous aurez méprisé. » En ce moment-là, on verra se justifier par rapport au pécheur cette sentence de la sainte Ecriture : « Ils m'invoqueront, et je ne les exaucerai point, parce qu'ils n'ont pas eu la crainte du Seigneur. »

COMPARAISONS.

Lorsque Jésus adressa ces paroles à ceux qui, sous la conduite de Judas, venaient pour se saisir de lui : « Je suis celui que vous cherchez ! » ils furent tous saisis de frayeur et terrassés, tant son regard et son attitude étaient sublimes et divins ! Combien la voix de Jésus-Christ paraîtra effroyable aux pécheurs, lorsqu'au dernier jugement il les foudroiera par ces paroles : « Allez, maudits, au feu éternel ! » Si un peintre pouvait reproduire avec le pinceau le regard et la contenance de Jésus lorsqu'il prononça ces paroles : « Je le suis ! » ce chef-d'œuvre ébranlerait le cœur le moins sensible : ce serait là une éloquente prédication !

Pison ayant été obligé de paraître devant le grand conseil portant le vêtement d'un malfaiteur, il fut tellement troublé dans son âme, qu'il se donna la mort. Or, combien plus grande encore ne sera pas la crainte du pécheur, lorsqu'il comparaîtra au tribunal de Dieu !

Application.—Pour n'être pas jugés digne de la mort éternelle par le divin Juge, nous devons :

1. *Penser sans cesse au jugement de Dieu, et nous y préparer par une vie pénitente.*—Nous devons sans cesse répéter avec Job : « Que ferai-je quand Dieu se lèvera pour juger ? Et quand il m'interrogera, que répondrai-je ? (*Job,* IX, 26.) » Saint Augustin nous fait voir dans les paroles suivantes combien il est avantageux d'exciter dans son âme de pareilles pensées : « Nous éprouvons une grand besoin, nous nous sen-

tons forcés de vivre dans la justice et dans la piété, quand nous faisons tout devant les yeux du Juge, qui voit tout. » Et saint Jean Chrysostôme: « Quand nous avons l'intention de nous enrichir par la rapine, de faire quelque chose de honteux, pensons aussitôt au jour du jugement (car cette pensée, semblable à un frein puissant, calmera aussitôt nos penchants honteux), et disons-nous sans cesse les uns aux autres et à nous-mêmes : « Un jugement terrible nous attend. »

EXEMPLES.

a. Reproches d'une mère.—Une mère défunte apparut à son fils, et lui fit d'amères reproches sur son indifférence pour la vertu. Aussitôt le jeune homme s'appliqua de toutes ses forces à faire de dignes fruits de pénitence. Comme on lui demandait la cause de ce changement de conduite, il répondit : « Si je ne puis supporter les reproches de ma mère, comment pourrais-je au dernier jugement supporter ceux du divin Juge ? »

b. Apparition d'un ami.—Un prêtre religieux eut un jour l'apparition de son ami défunt : ce dernier portait un misérable vêtement, et indiquait sur sa figure une profonde tristesse. Le religieux lui ayant demandé la cause de cet abattement: « Personne ne s'imagine, répondit le mort, avec quelle sévérité Dieu juge, et avec quelle rigueur il punit. »

c. Saint Jérôme.—Un docteur de l'Eglise, saint Jérôme, goûtait pendant sa jeunesse un si grand plaisir dans la lecture des auteurs païens, qu'il parcourait avec la grande avidité tous les livres qui lui tombaient sous la main. Il lisait surtout avec une satisfaction particulière les écrits de Cicéron et de Plaute. Mais autant il éprouvait de plaisir à lire les ouvrages païens, autant il se sentait de dégoût pour l'étude de l'ancien et du nouveau Testament ; aussi ne l'y voyait-on jamais lire. On raconte qu'il fut guéri de ce défaut par l'événement suivant.

Un jour il rêva qu'il se trouvait devant le tribunal de Dieu,

où le divin Juge lui adressa cette question : « Qui es-tu ? » Sur sa réponse qu'il était chrétien, le divin Juge reprit : « Tu mens ! tu es un partisan de Cicéron, un disciple des auteurs païens; car là où est ton cœur, là est aussi ton trésor ! » — Ces paroles firent une telle impression sur Jérôme, que depuis le moment de son réveil il s'occupa toujours de préférence à la lecture des saintes Ecritures.

d. L'appel au tribunal de Dieu.—Un prince cruel fit mettre à mort, malgré son innocence, un homme aussi distingué par sa piété que par son rang. Le malheureux protesta de son innocence, et s'adressant à ce prince inique : « Puissant maître, lui dit-il, je te somme de comparaître dans l'espace de douze mois devant le tribunal de Dieu ! — Eh bien, répondit le prince en souriant, c'est convenu, je te suivrai. » Les douze mois venaient de s'écouler, lorsque le prince fut pris d'une fièvre chaude. Ses dernières paroles furent : « Le moment est venu pour moi de mourir et de comparaître en jugement. »

e. Sainte Thérèse.— Jésus-Christ apparut un jour à sainte Thérèse en qualité de juge. Il se montra à elle entouré d'une magnifique lumière, et lui signala quelques péchés véniels qu'elle avait commis. Cette révélation la couvrit d'une confusion profonde, au point qu'elle s'imagina que les peines de l'enfer seraient plus faciles à supporter, et qu'elle chercha partout un lieu pour se cacher. « Si, disait-elle, une si faible lumière remplit l'âme d'une si grande frayeur, qu'en sera-t-il au dernier jugement, lorsque cette majesté brillera dans tout son éclat, et montrera à nu la laideur du péché ? »

Afin de pouvoir soutenir le jugement de Dieu, il faut :

2. *S'exercer à la pratique des bonnes œuvres.*—Adoptons pour proverbe ces paroles : « Il faut que je travaille pendant qu'il est jour : la nuit viendra où personne ne peut agir » (*Jean*, IX, 4). « Car l'aumône, dit saint Jean Chrysostôme, assiste au tribunal de Dieu,

et non-seulement elle défend le coupable, mais elle persuade encore le Juge lui-même à lui prêter secours et à parler en sa faveur» (S. Chrysost., *Hom. ad pop.*).

EXEMPLES.

a. Le jardinier généreux.—Il existait un vieux et bon jardinier très-bienfaisant envers les pauvres. Plus d'une pièce d'argent qui aurait pu être employée à acheter un bel habit ou un magnifique meuble, ou à satisfaire quelque plaisir, était distribuée aux malheureux qui s'adressaient à lui. Il disait communément lorsqu'il se livrait à quelque acte de pieuse charité : « Il faut que je jette une mauvaise pomme par-dessus la haie. »

Comme on lui demandait ce qu'il voulait dire par cette singulière expression, il raconta l'histoire suivante : « Un jour, j'appelai quelques enfants dans mon jardin planté d'arbres fruitiers, et leur permis de manger autant qu'ils voudraient des fruits qui se trouvaient sous les arbres, leur défendant toutefois de rien emporter dans leur poches. Mais il arriva que l'un d'eux fut assez rusé pour jeter quelques-unes des plus belles pommes de l'autre côté de la haie, afin de les reprendre lorsqu'il serait sorti.

« L'enfant, semblable à cet économe dont il est parlé dans l'Evangile, faisait assurément très-mal, aussi je ne lui permis plus jamais d'entrer dans mon jardin. Mais, comme l'abeille qui sait extraire du miel de plus d'une fleur empoisonnée, je sus tirer de cette mauvaise action quelque chose de bon.

« Eh bien, me dis-je en moi-même, les hommes se comportent dans le monde comme ces enfants dans mon jardin. Il nous est permis d'user des biens de ce monde, mais non d'en emporter avec nous. Ce que nous en donnons au pauvres, nous le jetons en quelque sorte de l'autre côté de la haie du jardin ; un jour nous le retrouverons derrière cette haie, c'est-à-dire —dans l'éternité » (*Ch. v. Schmid*).

b. Perles et cailloux.—Un roi envoya un jour deux de ses serviteurs sur le bord de la mer pour y ramasser des pierres précieuses.

Cléon, l'aîné, exécuta ponctuellement les ordres du roi, et se rendit journellement sur le rivage de la mer. En peu d temps sa malle fut remplie de pierres précieuses.

Quant à Bion, le plus jeune, il ne s'inquiéta n llement des ordres de son maître. Il passait toute la journée dans les divertissements, et à minuit seulement il allait, moitié endormi, ramasser des perles. Mais comme il ne savait pas ce qu'il faisait, au lieu de perles, il ramassait des cailloux, dont il remplit toute la malle qu'il avait amenée avec lui. Il se consolait par la pensée que son maître ne lui ferait jamais rendre compte de la manière dont il avait accompli son travail.

Sur ces entrefaites, arriva le jour où les deux serviteurs durent retourner auprès de leur maître pour lui rendre compte de la manière dont ils avaient exécuté sa volonté. — Cléon rapporta les perles les plus magnifiques, et mérita par son activité infatigable les faveurs du roi, qui lui confia l'administration d'un vaste et fertile pays.

Mais lorsque le roi ouvrit la malle de Bion, et qu'au lieu de perles il ne trouva que des cailloux, il en fut si irrité, qu'il fit renfermer Bion dans une tour obscure, remplie de couleuvres venimeuses.

Nous aussi, nous avons été envoyés par le Tout-Puissant dans ce monde pour y recueillir des perles, c'est-à-dire — des bonnes œuvres. Celui-là seul, qui au jour du dernier jugement pourra les étaler devant son maître, aura droit à une récompense. Aussi, combien sont insensés ces hommes qui n'amassent que des biens terrestres, lesquels, mis en parallèle avec les biens supérieurs de la vie future, ne sont que des cailloux sans valeur (*D'après saint Bonaventure*).

EPITAPHE D'UN HOMME BIENFAISANT.

Ce qu'il possédait, il l'a laissé aux autres ;
Ce qu'il a donné est resté sien.

Au dernier jugement, chaque homme connaîtra, il est vrai, le bien et le mal qu'il aura fait, le châtiment ou

la récompense qu'il aura mérité. Mais comme plus d'un homme juste et vertueux est méconnu sur la terre, tandis qu'un grand nombre de pécheurs secrets et d'hypocrites sont entourés de l'estime et de la considération universelles, il est grandement à désirer que ces pécheurs secrets et ces hypocrites soient démasqués, et que l'innocence méconnue et calomniée recouvre publiquement l'honneur qui lui est dû. Or, c'est là ce qui aura lieu au jugement universel, dont nous parlerons plus tard.

DU PURGATOIRE.

I.

IDÉE ET NÉCESSITÉ DU PURGATOIRE.

Sous le nom de purgatoire on entend le lieu où les âmes des défunts expient les fautes pour lesquelles ils n'ont pas fait suffisamment pénitence sur la terre. Ce lieu de purification est appelé dans le vieil et énergique allemand du nom de « feu balayeur » (Fegfeuer). Balayer signifie autant que purifier, avec cette différence qu'il exprime une certaine opération violente qui doit être douloureuse pour un être doué de sensation. On appelle le purgatoire un feu, parce que les âmes des défunts y sont purifiées de la même manière que l'or l'est dans une fournaise.

Or, qu'il existe un lieu de purification où ceux qui n'auront pas suffisamment expié leurs péchés passés seront entièrement purifiés de toutes leurs fautes, c'est ce que nous enseignent :

1. *La raison.*—Combien d'hommes qui sont enlevés par la mort avant d'avoir complétement expié leurs péchés, compensé le bien qu'ils avaient négligé, et satisfait pour le mal qu'ils avaient commis ! Ceux-là sont encore trop bons pour l'enfer, mais pas assez purs pour le ciel. Le bon Dieu ne saurait, en considération de son infinie miséricorde, les précipiter en enfer, attendu que « l'esprit est prompt et que la chair est faible » (*Matth.*, XXVI, 41) ; et, d'autre part, il ne peut pas les admettre dans le ciel ; car « rien d'impur n'entre dans le royaume des cieux » (*Apoc.*, XXI, 27), et leur cœur est encore souillé de péchés. Il faut donc qu'il y ait un lieu intermédiaire où ces hommes-là expient leurs péchés avant de pouvoir entrer dans le ciel ; en d'autres termes, il faut qu'il existe un purgatoire, un lieu de purification, un état mitoyen entre les élus qui habitent le ciel et les réprouvés qui souffrent en enfer.

2. *L'Écriture sainte.*—Ainsi cette assertion est justifiée par ces paroles du deuxième livre des Machabées (*Mach.*, XII, 39-45), où il est dit que « c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Or, les élus qui sont au ciel n'ayant plus besoin d'être délivrés de leurs péchés, et les réprouvés qui sont en enfer ne pouvant plus mériter cette délivrance, ces paroles renfermeraient un non-sens s'il n'y avait pas de lieu où les défunts pussent être purifiés des taches de leurs péchés. Les reproches que Jésus-Christ adressait aux juifs endurcis servent encore à établir cette vérité : « Quiconque aura parlé contre le Saint-Esprit n'obtiendra son pardon ni

en ce siècle ni en l'autre » (*Matth.*, XII, 32). D'où l'on est en droit de conclure qu'il y a certaines fautes qui peuvent encore être remises après la mort. Jésus-Christ parle aussi d'un lieu qu'il compare avec une prison, lieu d'où les hommes ne sortent pas avant d'avoir payé jusqu'à la dernière obole. Or, est-il permis de supposer un autre lieu que le purgatoire? Enfin l'apôtre saint Paul parle d'un homme qui, à la vérité, croit en Jésus-Christ, l'unique fondement de notre salut, mais dont les œuvres qu'il édifie sur ce fondement sont encore imparfaites, de sorte qu'il peut être sauvé, mais seulement en passant par le feu (I *Cor.*, III, 15). Or, est-il possible d'appliquer ce passage de l'Apôtre à autre chose qu'au purgatoire?

3. *Les saints Pères* enseignent la même doctrine. Déjà au troisième siècle le grave Tertullien assurait que les sacrifices qu'on offre pour les morts sont de tradition apostolique. Saint Bernard disait : « Il y a trois lieux où, suivant la différence de leurs mérites, vont les âmes des défunts : l'enfer, le purgatoire et le ciel. En enfer, les impies ; en purgatoire, ceux qui ont besoin de purification ; au ciel, les parfaits. Les premiers ne sauraient arriver au salut ; les troisièmes n'ont pas besoin d'y arriver. Il ne nous reste plus qu'à nous tourner par compassion vers les seconds, avec lesquels nous étions unis par les liens de l'humanité. »

4. Cette vérité ressort également des *décisions de l'Église*. Car non contente de témoigner sa croyance à l'existence du purgatoire par les cérémonies qu'elle a instituées pour la célébration des funérailles, par le culte commémoratif en faveur des morts, et par l'antique et

immémorial usage de célébrer la messe pour eux et d'en aire mention journellement, elle a encore déclaré depuis longtemps dans différents conciles que c'était une vérité de foi. Elle l'a fait aux troisième et sixième conciles de Carthage, au quatrième concile général de Latran, et enfin, au concile de Trente, où elle a déclaré expressément que les âmes détenues dans le purgatoire peuvent être soulagées par les suffrages des fidèles, et spécialement par le saint sacrifice de la messe.

5. Bien que la plupart des protestants rejettent le dogme du purgatoire, il s'est néanmoins rencontré parmi eux des hommes qui l'ont défendu. Ainsi Luther, lorsque déjà il s'était séparé de l'Eglise, prononçait ces paroles dans une réunion publique qui eut lieu à Leipsig : « Pour moi, qui crois et sais parfaitement qu'il y a un purgatoire, je me laisse facilement persuader qu'il en est fait mention dans la sainte Ecriture. » Il ajoutait : « On doit croire fermement qu'il existe un purgatoire » (*Disputat. in Leipzig, den* 6 *juli* 1519). Johnson, écrivain et célèbre protestant d'Angleterre, s'exprimait ainsi : « Dieu a établi un lieu intermédiaire dans lequel les âmes des défunts sont purifiées par des peines proportionnées à leurs délits » (*Johnson's Werke*). Horst, conseiller ecclésiastique protestant, écrivait : « Un lieu intermédiaire de purification est nécessaire, parce que rien d'impur n'entre dans le ciel, et un pareil lieu est un grand bienfait » (*Mystériosophie*, XVIII, 7). Kœppen, professeur protestant, disait : « Il doit y avoir un troisième lieu où vont après leur mort ceux qui ne méritent ni le ciel ni l'enfer. »

Objection. Mais, dit-on, s'il y a un purgatoire, pourquoi ce mot ne se rencontre-t il nulle part dans l'Ecriture sainte?

Réponse. Si l'expression de purgatoire ne se trouve pas dans l'Ecriture sainte, on y trouve la chose exprimée par ce terme. -- Il existe dans l'Ecriture sainte une foule de vérités dont la dénomination ne se rencontre pas dans les Ecritures mêmes, et qui cependant sont unanimement reçues par les protestants, par exemple, celle qu'exprime le mot « Trinité. »

II.

CHATIMENT INFLIGÉ AUX AMES DU PURGATOIRE.

Bien qu'il soit certain qu'il existe un purgatoire, nous ignorons cependant où se trouve ce lieu de purification, et en quoi consistent les tourments qu'endurent les âmes qui y sont détenues. Tout ce que nous pouvons nous représenter, c'est que ces pauvres âmes y sont continuellement tourmentées par le désir de posséder le ciel et de contempler Dieu. Néanmoins les peines n'y sont pas égales pour tous; elles sont proportionnées à la gravité des fautes de ceux qui les subissent. Leur durée n'est pas non plus la même pour tous; elle dépend du châtiment plus ou moins grave qu'ont mérité ceux qui les endurent: mais ce châtiment ne cesse que lorsqu'ils sont parfaitement purifiés. Quant à la gravité des tourments qu'endurent les âmes du purgatoire, nous pouvons en conclure d'après ces paroles de saint Cyrille d'Alexandrie (*Epist. ad S.*

Augustinum) : « Si l'on pouvait comparer toutes les souffrances, toutes les peines et tous les tourments de ce monde avec le plus léger tourment qu'il soit possible de trouver dans le purgatoire, les premiers ne paraîtraient qu'un délassement. » Saint Césaire d'Arles écrit à son tour : « Quelqu'un dira peut-être : Peu m'importe le temps que je passerai en purgatoire, pourvu que j'arrive à la vie éternelle. — Une pareille manière de penser ne plaît nullement à Dieu. Toutes les souffrances de cette vie ne sauraient être comparées avec celles du purgatoire. Et qui sait, au surplus, combien de jours, de mois, d'années, il y restera? On craint de mettre son doigt au feu, et l'on ne craindrait pas de rester un temps beaucoup plus long dans un feu dévorant! »

III.

MOTIFS DE SECOURIR LES AMES DU PURGATOIRE.

Puis donc que les pauvres âmes du purgatoire endurent de si grandes souffrances, nous devons nous appliquer d'une manière toute particulière à les secourir ; car

1. Les âmes du purgatoire ne peuvent plus rien mériter et ne sauraient plus se procurer aucun adoucissement. Sur la terre, les pauvres et les malades peuvent demander du secours, et le seul aspect de leurs souffrances touche les cœurs et engage à participer à leurs douleurs. Mais les âmes du purgatoire n'ont plus d'autre ressource que la patience et l'espérance.

2. Les âmes du purgatoire ne cessent d'invoquer

notre secours. Elles savent que, lorsque nous sommes en état de grâce, nous disposons de tous les trésors de l'Eglise, de tous les mérites de la mort et de la Passion de Jésus-Christ, et que nous pouvons venir à leur secours. Néanmoins, comme elles ne sauraient invoquer notre assistance d'une manière sensible par rapport à nous, l'Eglise le fait par les touchantes institutions qu'elle a établies en leur faveur, ainsi que par ses ministres, qui représentent sous des formes sensibles le triste état de ces âmes. « Priez pour nous, parce que nous-mêmes nous ne pouvons plus nous secourir! » Telles sont les paroles que le chancelier Gerson leur met dans la bouche. « Ce secours, nous sommes en droit de l'attendre de vous; ne nous le refusez pas. Vous qui nous avez connues sur la terre, qui nous avez aimées, pourriez-vous maintenant nous oublier ? »

3. En outre, la charité fraternelle, charité qui s'étend au-delà du tombeau, nous fait aussi un devoir de secourir les âmes du purgatoire. « Si un chien était dans le feu, on aurait pitié de lui, dit Boudon, et quand il s'agit d'un père, d'une mère, d'un époux, en un mot, d'un parent, qui gémissent dans le feu terrible du purgatoire, on resterait insensible? Avons-nous la foi? Si, sur la terre, il était arrivé le moindre accident à l'une de ces personnes, et n'eussions-nous vu qu'une étincelle de feu tomber sur elle, nous aurions tout fait pour l'en délivrer ; et maintenant nous sommes assez indifférents, assez aveugles, pour la délaisser au milieu de tourments dont nul homme ne peut comprendre la violence! »

4. Au reste, les bonnes œuvres exercées envers les morts

ont une grande valeur devant Dieu. Saint Ambroise, docteur de l'Eglise, dit dans son livre sur les devoirs des ecclésiastiques : « Tout ce que l'on fait pour les défunts dans une pieuse intention, se change en notre propre mérite, et après notre mort, nous le recevons au centuple. » Nous lisons en outre dans Denys le Chartreux que le divin Sauveur disait un jour à sainte Gertrude : « Chaque fois que vous délivrez une âme du purgatoire, cela m'est aussi agréable que si vous me délivriez moi-même de la prison. »

5. D'ailleurs, la délivrance des âmes du purgatoire est parmi les bonnes œuvres l'une de celles qui contribuent le plus efficacement à la gloire de Dieu. Aussi un saint religieux, le Père Jean-de-Sainte-Marie, s'écriait-il : « J'avoue que mon désir serait d'être relégué pour toute ma vie dans un désert ou dans une prison, pour être forcé de n'y rien faire autre chose que de gagner des indulgences pour les pauvres âmes, et d'en envoyer ainsi tous les jours quelques-unes à Jésus Notre-Seigneur, afin qu'elles pussent l'aimer et le louer de toutes leurs forces dans le royaume des cieux. »

6. Enfin, les âmes du purgatoire s'efforcent de témoigner leur reconnaissance à leurs bienfaiteurs, et prient Dieu pour eux. « Faites-vous, dit le docteur de l'Eglise saint Ambroise, en priant pour les âmes du purgatoire et en les délivrant, des amis qui intercèdent pour vous auprès de Dieu, afin que, vous aussi, vous arriviez au salut. » « Celui qui prie pour les âmes du purgatoire, dit le pape Adrien VI, dans le but de les secourir, acquiert lui-même des titres à leur assistance et à leur gratitude. »

IV.

MOYENS DE SECOURIR LES AMES DU PURGATOIRE.

Comment pouvons-nous secourir les âmes du purgatoire? — Nous le pouvons par :

1. *La prière.*—Les paroles suivantes de l'Ecriture nous montrent combien la prière des fidèles qui sont sur la terre est avantageuse aux âmes du purgatoire : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Saint Augustin écrit: « Il n'y a pas d'occupation plus pieuse et plus sainte que celle de prier pour les défunts. » Quel est celui qui oserait passer à côté de la tombe de ses parents, de ses frères et sœurs, ou de ses amis, sans exprimer ce pieux désir de l'Eglise : « Faites, Seigneur, qu'ils reposent en paix ? » Qui pourrait oublier ces paroles que le vénérable Thomas à Kempis écrit dans sa cinquième lettre : « Elevons souvent nos mains vers le ciel en faveur des morts, et rendons-leur avec une pieuse célérité tout ce que nous croirons utile à leur délivrance, en nous rappelant les affreux tourments qu'ils endurent, et l'impossibilité où ils sont d'arriver au repos avant d'être purifiés. »

L'hameçon d'or.—Un pieux évêque vit un jour en songe un enfant assis auprès d'un ruisseau, qui pêchait avec un hameçon d'or et une ligne d'argent. L'évêque ayant regardé le petit pêcheur pendant longtemps, celui-ci tira du ruisseau une magnifique image représentant une femme. Le lendemain l'évêque, venant à passer près du cimetière, vit l'enfant agenouillé

sur une tombe et priant avec une touchante dévotion. S'étant approché de lui : « Que fais-tu là, mon petit? lui dit-il. — Je prie pour ma mère, » répondit l'enfant. — L'évêque reconnut alors que la prière. à l'aide de laquelle ce petit enfant avait retiré sa mère du purgatoire, était figurée par l'hameçon d'or.

2. *Le saint sacrifice de la messe.*—« Si, dit saint Cyrille de Jérusalem, les amis ou les parents de ceux qui auraient été bannis par un roi, apportaient à celui-ci des présents d'une grande valeur, comme une couronne, pour apaiser sa colère, ne croyez-vous pas que le prince ne pardonnât aux coupables, ou du moins n'adoucît leur peine? — C'est ainsi que nous offrons pour les défunts nos prières au Seigneur, bien que nous soyons des pécheurs. Ce que nous lui offrons, ce n'est pas une couronne, c'est Jésus-Christ lui-même, qui a répandu son sang pour nos péchés, afin que le Dieu de bonté et de miséricorde se montre favorable à eux et à nous. »

Henri Suso et son ami. — Un jour apparut au bienheureux Suso de l'ordre des Prêcheurs, son ami défunt, qui se plaignit avec une grande amertume de ce qu'il avait négligé de l'assister par l'oblation du saint sacrifice de la messe. Suso s'excusa en disant qu'il avait néanmoins fait de fréquentes prières pour lui. « Du sang ! Du sang ! mon frère s'écria le défunt, voilà ce qu'il me faut pour obtenir quelque adoucissement! Des messes ! des messes ! selon la promesse que nous nous sommes faite mutuellement, voilà les prières qu'il me faut. » En effet, dès que le religieux en eut dit un certain nombre, il vit le défunt monter au ciel sous une forme brillante, attestant ainsi que c'était à cause du saint sacrifice que son ami avait offert pour lui, qu'il était reçu dans le ciel.

3. *L'invocation de la Mère de Dieu, des anges et des saints.*—Sainte Brigitte nous fait connaître dans ses

révélations combien il est salutaire d'invoquer la sainte Vierge en faveur des morts. Elle assure avoir appris par une révélation divine que « Marie est la consolatrice de tous ceux qui se trouvent en purgatoire. » Et saint Bernardin enseigne qu' « elle a obtenu une souveraineté particulière sur le purgatoire, et qu'elle en délivre surtout ses fidèles partisans. » Le célèbre Novarin ajoute que « son intercession descend sur eux comme une douce rosée de mai sur des flammes dévorantes, et les rafraîchit. » Quant à l'efficacité de l'intercession des saints, voici ce que saint Augustin écrit à ce sujet : «C'est un point arrêté que les saints qui sont au ciel ont, dans leur intercession, une grande puissance pour opérer la délivrance des âmes du purgatoire. » De plus, le prêtre, à la messe des morts, récite cette prière : « Que l'archange saint Michel conduise ces âmes dans la lumière sainte, qui a été promise à Abraham et à ses descendants. »

4. *L'eau bénite.* — Saint Théodat dit, dans son ouvrage intitulé *Vie des anciens Pères :* «De même qu'une douce pluie rafraîchit les fleurs desséchées par la chaleur du soleil, de même les âmes, ces fleurs célestes qui brûlent en purgatoire, sont rafraîchies par l'eau bénite. » L'eau bénite, quand on s'en sert avec un esprit de foi et de pénitence, efface tous les péchés véniels pour lesquels souffrent les âmes des défunts ; voilà pourquoi le prêtre, lorsqu'il jette de l'eau bénite sur le défunt, prononce ces paroles : « Que Dieu rafraîchisse ton âme avec la rosée du ciel ! » Voilà pourquoi encore une foule de fervents chrétiens ont cette touchante habitude, chaque fois qu'ils passent devant la tombe des

personnes qui leur sont chères, de leur accorder ce soulagement céleste.

5. *Les indulgences.*—« Les papes, dit Boudon, ayant accordé à certains autels qu'on nomme privilégiés des indulgences extraordinaires, applicables aux âmes du purgatoire, on devrait avoir particulièrement à cœur d'y célébrer la sainte messe pour ces pauvres âmes. » Ces indulgences, les membres de la Congrégation des âmes des défunts érigée en une foule d'endroits, peuvent aussi y avoir part.

6. *Les bonnes œuvres.*—« Consolez les affligés, disait un homme éclairé par l'esprit de Dieu; donnez des conseils à ceux qui en ont besoin; instruisez les ignorants; travaillez à la conversion des pécheurs; montrez une sainte complaisance envers les personnes qui souffrent dans leur intérieur, aidez-les à sortir de leur malheur. Tout cela, faites-le pour les âmes qui sont en purgatoire, et Dieu, à son tour, se montrera miséricordieux envers eux. »

EXEMPLES.

a. L'amour des ennemis récompensé.—Dans une ville existait parmi les étudiants cette mauvaise habitude de parcourir pendant la nuit les rues en armes et d'adresser aux passants ces paroles: « Qui vive! » Quiconque leur donnait une réponse qui ne leur convenait pas était exposé à subir de mauvais traitements.

Or, il arriva qu'un étudiant ayant passé dans la rue sans répondre à la consigne fut tué. L'assassin s'enfuit pour échapper à la peine qui l'attendait, et alla se réfugier dans la maison d'une veuve qui, sans qu'il le sût, était précisément la mère du jeune homme qui venait d'être tué. Cette noble femme, malgré l'affliction qu'elle ressentit de la perte de son fils, et bien qu'elle pût

présumer que le fugitif qu'elle recélait dans sa maison était le meurtrier de son fils, se montra néanmoins toute disposée à lui pardonner.

Elle lui laissa donc la liberté, sous la condition qu'il se corrigerait, et lui promit qu'elle prierait pour lui, afin que le Seigneur daignât le bénir.

La nuit suivante, cette mère eut un rêve délicieux: son fils se présenta devant elle sous la forme d'un ange radieux, et lui dit : « Grâce à la miséricorde que vous avez exercée envers mon meurtrier, le Seigneur m'a aussi fait miséricorde, et m'a ouvert la porte du ciel. »

b. La compassion envers les pauvres.— Saint Paul raconte d'un gentilhomme romain, nommé Pamachius, qu'après la mort de son épouse il réunit tous les pauvres de la ville et leur distribua des aumônes, dans le but d'obtenir quelque soulagement à l'âme de son épouse si vivement regrettée.

Ne comptons pas trop sur les prières que les autres pourront faire pour nous. « Ne mettez pas votre confiance dans vos amis, ni dans vos proches, dit l'auteur de l'*Imitation* (liv. I, c. XXIII) ; car les hommes vous oublieront plus tôt que vous ne pensez. Il vaut mieux, maintenant qu'il est de saison, pourvoir à votre salut, et envoyer devant vous au ciel quelques bonnes œuvres. » Opérons le bien pendant que nous en avons le temps, la nuit viendra où personne ne pourra plus travailler. Soyons toujours disposés à prier pour les morts, afin que, lorsque la cloche, de sa voix lamentable, annoncera notre mort, on récite pour nous cette prière :

O Jésus ! que le sang que vous avez versé
Ne soit pas perdu pour cette âme !
Délivrez-la de ses souffrances,
Et faites qu'elle vive éternellement avec vous !

DE LA RÉSURRECTION DES MORTS.

Une femme chrétienne et vertueuse avait deux fils dont elle voulait faire des hommes honnêtes et craignant Dieu. Tel n'était pas le sentiment de son époux, prêtre des idoles, qui voulait que ses enfants fussent élevés dans la religion païenne. Il s'agissait donc pour ce père insensé de soustraire ses deux enfants à la direction de leur mère. Dans ce but, il les envoya dans une ville éloignée, pour y faire leur éducation. Pendant leur voyage, ils furent obligés de passer la mer, où ils eurent à essuyer une affreuse tempête. Des éclairs de feu sillonnaient la nue, le tonnerre grondait sur les ondes furieuses et agitées sous les coups répétés du vent, les vagues s'amoncelaient et s'élevaient comme des montagnes. Toutes les personnes qui se trouvaient sur le vaisseau furent noyées. Les deux frères, étant parvenus à se glisser sur une planche, furent les seuls qui se sauvèrent. A la vue du danger qui les menaçait, ils s'étaient mis à prier, disposés d'ailleurs à mourir si les flots devaient les engloutir. Tout à coup, raconte la légende [1], il s'éleva au-dessus des débris du vaisseau une lumière mystérieuse, au milieu de laquelle se trouvait le divin Sauveur, tenant dans la main gauche une croix et une couronne d'épines, et dans la droite l'étendard de la Résurrection. Cette lumière était entourée d'une couronne de palmier. Mais plus magnifique et plus doux encore était

[1] *Cf.* la merveilleuse légende « l'Ermite du Carmel, » racontée par l'auteur de la « Caverne de Beatus. » Ratisbonne, *G. Jos. Manz*, 1842.

l'éclat de la lumière qui jaillissait de la face du Sauveur. Au milieu des mugissements de la tempête et du bruit de la mer on entendit ces paroles divines : « Croyez en moi, et vous serez sauvés. » —

Nous aussi, nous sommes en quelque sorte au milieu d'une mer en furie; nombreux sont les tentations, les combats, les agitations de la conscience, les doutes qui nous assiégent; nous sommes exposés à toutes sortes de contradictions, et nous n'apercevons devant nous qu'une mort inévitable. Combien nous serions malheureux si nous étions privés des consolations abondantes que nous offre la doctrine de Jésus-Christ, et qui seules sont assez puissantes pour nous tranquilliser dans notre infortune. Qu'y a-t-il, en effet, de plus consolant que la Résurrection de Jésus-Christ, et la pleine certitude où nous sommes que nous ressusciterons aussi? Et quelle conviction plus grande le Sauveur pourrait-il nous donner que celle qui résulte de ces paroles: « Une heure viendra où tous ceux qui reposent dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu. Ceux qui auront fait le bien iront dans les joies éternelles; ceux qui auront fait le mal, dans le feu éternel » (*Jean*, VI, 18-29). La même doctrine est enseignée par saint Paul (I *Cor.*, XV, 16): « Jésus-Christ est ressuscité, conséquemment les morts ressusciteront aussi. » Et ailleurs: « De même que tous meurent en Adam, de même tous ressusciteront en Jésus-Christ. »—« Nous nous réjouissons, dit un docteur de l'Église, saint Hilaire, d'être déchiré avec des débris de vases rompus, afin d'être changés, par le renouvellement d'une seconde création, en une forme agréable à Dieu » (S. Hilar., *in Ps.* II). « Descendons dans le tombeau avec Jésus-Christ, qui est

mort pour nous, dit saint Basile, alors aussi nous ressusciterons avec Jésus-Christ, qui est devenu à cause de nous l'auteur de la Résurrection » (Basil., *hom.* 13 *in Capt.*). Athénagore et Tertullien, tous deux écrivains ecclésiastiques d'une haute autorité, ont écrit des livres entiers sur la résurrection des corps. Le quatrième concile de Latran enseigne que « tous les hommes ressusciteront un jour avec le propre corps qu'ils auront eu pendant leur vie, pour recevoir la récompense ou le châtiment qu'ils auront mérité : les uns, les peines éternelles avec les démons ; les autres, la vie éternelle avec Jésus-Christ. » Chaque fois que, dans les derniers jours de la semaine sainte, nous considérerons le tombeau de Jésus-Christ, que, selon un antique et respectable usage, on a coutume de représenter au peuple chrétien, éclairé d'un grand nombre de lumières, renfermées dans des globes de diverses couleurs, nous devons nous écrier avec saint Athanase : « O tombeau dans lequel la mort cesse d'être mort! O tombeau d'où sort une vie qui n'a point de fin! »

Toutefois, quoique l'Église enseigne que nous ressusciterons avec les mêmes corps que ceux que nous aurons eus pendant la vie, elle ne veut pas dire par là que nos corps n'auront subi aucun changement. Si, sur cette terre, nous voyons que notre corps est assujetti à une continuelle transformation, bien que nous conservions toujours le même corps, il en sera de même lors de la résurrection de nos corps. Si nous vivons de la vie de justes, nous ressusciterons avec des corps impassibles et transfigurés; et comme notre divin Sauveur brilla d'un éclat extraordinaire en présence de ses disciples, et fut transfiguré sur la montagne du

Thabor, ainsi notre corps sera inondé de splendeur, comme le fut le corps glorieux de Jésus-Christ. « Les justes, disait le Sauveur, brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père » (*Matth.*, XIII, 43). « Le corps, dit l'apôtre saint Paul, comme une semence, est mis en terre dans un état de corruption, et il ressuscitera incorruptible; il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera glorieux. Il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité » (I *Cor.*, XV, 53). Le même apôtre ajoute dans son Épitre aux Philippiens : « Jésus-Christ changera l'état vil et abject de notre corps, en le rendant semblable à son corps glorieux » (*Philip.*, III, 21). « C'est le même corps, dit saint Cyrille, évêque de Jérusalem, qui ressuscitera, non pas faible, mais incorruptible et ennobli; aussi nous n'aurons pas besoin d'échelle pour monter, nous n'aurons pas besoin de nourriture, car notre corps sera spirituel : les justes brilleront comme le soleil. » Comme Dieu a donné au corps de certains petits animaux la propriété de briller pendant les nuits d'été, ainsi il rendra au juste son corps transformé en un corps céleste, afin qu'il puisse vivre en société avec les anges » (S. Cyril. Hierosol., *Catech.*, XVIII, 28).

Assurément, il nous est impossible de comprendre comment notre corps pourra être changé et transfiguré; mais y a-t-il quelque chose d'impossible à Dieu? Pourquoi le Tout-Puissant, après avoir créé le premier homme avec de la poussière, ne pourrait-il pas ranimer son corps redevenu poussière? L'œuvre magnifique de la création n'est-elle pas pour nous comme un tableau vivant et explicatif de notre résurrection future? Cha-

que printemps est en quelque sorte une création nouvelle, une époque de résurrection universelle, une fête de Pâques de la nature? Chaque jardin, qui au printemps reverdit et se couvre de nouvelles fleurs, chaque champ, chaque prairie est en quelque sorte un livre dont la moindre feuille, la moindre fleur, le moindre bouton nous disent de leurs mille voix : « C'est ainsi que vous ressusciterez. » Chaque grain de semence qui est jeté dans le sillon semble dire au cultivateur : « De même que je suis enfoui dans la terre pour reparaître un jour sous la forme d'un épi doré, de même, mortel que vous êtes, vous serez un jour jeté dans un profond sillon, la tombe, pour en sortir de nouveau avec un corps glorieux. » C'est donc avec raison qu'on donne au lieu où sont déposés les morts, le nom de champ du Seigneur ; car Dieu y sème, en quelque sorte, les corps morts pour y faire un jour sa moisson. C'est ainsi encore que le soleil, qui, après s'être couché le soir, reparaît tous les matins plein de magnificence à l'horizon, nous indique que, comme les joyeuses clartés de l'aurore succèdent aux obscurités profondes de la nuit, ainsi la vie renaîtra de la mort. Lorsque Adam, le premier homme, vit le soleil se coucher pour la première fois, il dut en éprouver un grand saisissement, car il ne s'imaginait pas sans doute qu'il reparaîtrait au côté opposé de la voûte céleste. Tel nous paraît aussi le changement de notre corps; mais quelle ne sera pas notre joie lorsqu'un jour nous verrons se réaliser ce qui nous avait été annoncé sur cette terre sous tant de figures différentes!

Mais notre résurrection n'est pas seulement possible, elle est encore convenable. Car Dieu, en sa qualité

d'Etre saint et juste, ne doit-il pas récompenser le bien et punir le mal? Et puisque le corps sert d'instrument à l'âme pour opérer le bien ou le mal, ne faut-il pas que le corps soit récompensé pour la coopération qu'il aura prêtée à l'âme dans l'accomplissement de ses bonnes œuvres ? Quand le corps est déposé en terre, il n'a plus d'autre sort à attendre que la pourriture et la corruption, et cependant le juste, loin de recevoir aucune récompense sur la terre, n'a eu souvent en partage que le malheur, la persécution et la misère, qui lui ont été abondamment dispensés. Il faut donc qu'il y ait une résurrection de la chair, afin que le corps du juste obtienne au moins dans l'autre vie la récompense qu'il n'aura reçue ni pendant son séjour sur la terre, ni dans le tombeau.

Enfin, le triomphe de Jésus-Christ sur la mort ne serait pas complet, si, comme lui, l'homme ne ressuscitait pas de la mort.—Que penserait-on d'un vainqueur glorieux qui, après être entré avec magnificence dans une ville conquise, y laisserait gémir dans leur triste sort ses malheureux citoyens que l'insolence de ses ennemis y retiendraient en captivité?—Il faudra que s'accomplisse ce que Dieu disait déjà dans l'Ancien Testament par la bouche de son serviteur Osée (*Osée*, XIII, 14) : « Je les délivrerai de la puissance de la mort, je les arracherai à la mort. O mort ! je serai ta mort ; ô enfer, je serai ta ruine ! »

La pensée de la résurrection de la chair doit nous encourager :

1. *A ne pas craindre la mort.*—Car quel est celui qui craindrait d'échanger une misérable et fragile cabane contre un magnifique palais ? Quel est celui qui

regretterait d'ôter un vêtement sale et usé pour le remplacer par un habit neuf et superbe?—La mort, la corruption, le tombeau ne doivent donc pas nous effrayer.

EXEMPLES.

a. André Rivinus.—André Rivinus, célèbre médecin, ne laissait pas, alors même qu'il jouissait d'une parfaite santé, de penser constamment à la mort ; chaque jour il répétait ces paroles: « Mon Dieu, faites que je vive dans votre crainte, que je meure dans votre grâce, et que je ressuscite pour votre gloire. »

b. Jean Frédéric Freiherr de Kroneck.—Frédéric de Kroneck se trouvant au lit de la mort écrivait encore les paroles suivantes à l'un de ses amis: « Quand arrivera le dernier moment, croyez-vous que votre ami aura assez de courage pour dire: « O mort, où est ton aiguillon? O mort, où est ta victoire? »

c. Les dernières paroles.—Un respectable vieillard fit appeler une dernière fois auprès de son lit de mort son neveu, jeune homme déjà parvenu à la fleur de l'âge. Le jeune homme arriva, mais le mourant se tut, n'ayant plus qu'un léger souffle de vie, semblable à la lumière vacillante d'une lampe, que la moindre brise peut éteindre. Après avoir attendu quelques instants, le jeune homme lui demanda ce qu'il désirait. Le vieillard, pressant alors la main de son neveu avec toute la force possible: « Contemple, lui dit-il à voix basse, combien douce et tranquille est la mort d'un chrétien ! »

2. *La pensée de la résurrection de la chair doit nous consoler lorsque nous perdons quelque parent ou quelque ami qui nous est cher.* — Comme le divin Sauveur ressuscita de la mort son fidèle serviteur Lazare, et le rendit à ses sœurs éplorées ; ainsi, un jour, il ressuscitera tous les hommes du tombeau, et nos connaissances que nous avions tant pleurées, nous les reverrons dans le pays où il n'y a plus ni séparation ni mort. C'est pourquoi, quand nous faisons une perte qui nous est

douloureuse, rappelons-nous ces paroles que l'apôtre saint Paul adressait à la communauté des fidèles de Thessalonique (I *Thess.*, IV, XII, 17) : « Nous ne voulons pas, mes frères, que vous ignoriez touchant ceux qui dorment (du sommeil de la mort), afin que vous ne vous en attristiez pas, comme font les autres (hommes) qui n'ont point d'espérance (de ressusciter). Car, comme nous croyons que Jésus-Christ est mort et ressuscité, ainsi Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis en lui. »

EXEMPLES.

a. Le papillon.—Par une belle journée de printemps, les enfants de M. de Buchheim, suspendus à la main de leur père, partaient joyeux pour la campagne. Pendant leur course à travers les champs, ils trouvèrent cachée dans une épaisse touffe de verdure une chenille étincelante de mille couleurs variées, et ornée de points semblables à de magnifiques étoiles. « Pouvons-nous l'emporter à la maison et la conserver ? s'écrièrent d'une voix suppliante les enfants en s'adressant à leur père. —Oui, répondit le père, seulement ayez soin de cueillir quelques feuilles pour la nourrir. » On suivit le conseil du père, et les enfants, ne se possédant plus de joie, emportèrent la chenille à la maison et l'entretinrent le mieux qu'ils purent. Le matin du huitième jour, ils allèrent trouver leur père, et lui dirent avec l'accent de la tristesse : « Nous avons donné à la chenille des feuilles bien tendres, mais elle n'y a pas touché. Déjà elle creuse dans la terre dont nous avions à moitié rempli la boîte, comme vous nous l'aviez ordonné ; elle ne manquera pas sans doute de périr bientôt. — Ne vous affligez pas, mes enfants, répondit le père, la chenille ne périra point, vous ne tarderez pas à la voir plus belle et plus magnifique que jamais. » Cette explication consola les enfants ; ils remirent la boîte avec la chenille à leur père qui déposa le tout dans un endroit sec. Quatre semaines s'étaient passées, lorsque le père, appelant ses enfants à haute voix : « Venez, leur dit il, ce que je vous

avais prédit est maintenant réalisé. » Curieux de voir ce qui s'était passé, les enfants accourent, et ils aperçoivent sur le plancher la boîte que leur père y avait déposée tout ouverte. Et que virent-ils? Ils virent sortir de la terre un corps noir et long, qui se mouvait et s'agitait çà et là. Tout à coup il s'ouvre, et on en voit sortir une belle petite tête. Cette enveloppe imperceptible s'ouvre de plus en plus, et il en sort enfin un papillon bigarré de mille couleurs diverses. Seulement ses ailes, semblables à du parchemin, sont encore enveloppées autour de son corps; mais bientôt il s'étale dans toute sa magnificence. Le père le transporta alors auprès de la fenêtre qui était ouverte, et aussitôt le papillon prit son vol vers le ciel azuré. « Oh! comme c'est beau! » s'écrièrent les enfants, qui l'auraient volontiers gardé et le voyaient s'envoler avec regret. Leur père les pressant alors contre sa poitrine, leur parla ainsi: « Voilà, mes enfants, comment la vie naît de la mort, et comment le trépas n'est qu'un vol vers une existence meilleure. Celui qui change la chenille en papillon nous fera aussi sortir un jour de l'obscurité qui maintenant nous enveloppe, pour nous conduire dans les demeures de la paix éternelle. » A ces paroles, les enfants enlacèrent leur père de leurs petits bras, et celui-ci, de son côté, les regarda avec émotion. Les yeux bleus de la douce Ninna se remplirent de larmes de douleur et de joie: « Merci, cher père, dit-elle à son tour, de la consolation que vous venez de nous donner. Désormais nous ne pleurerons plus sur la tombe de notre chère sœur Sophie, car je sais maintenant que nous la reverrons, et qu'un jour le bon Dieu m'appellera là haut.— Oui, reprit le père, vous la reverrez! » Puis, étendant sa main sur ses enfants: « Dieu vous bénisse tous, mes enfants, afin que vous deveniez pieux, et qu'un jour nous nous revoyions tous! »

b. Une double fête de résurrection.—Charles, le plus petit des fils d'un honnête employé, se trouvait malade. Il était l'enfant gâté de sa mère, et tous les autres frères et sœurs aimaient à jouer et à badiner avec leur aimable petit frère. Ce fut donc un deuil universel dans la famille lorsque Charles perdit tout à coup sa gaîté, que ses yeux se troublèrent, que ses joues perdirent leur couleur vermeille, et que la violence de la dou-

leur lui arracha des sanglots et des pleurs.—Le vendredi saint ses pleurs et ses gémissements cessèrent, et il tomba dans un sommeil qu'on aurait dit être celui de la mort. Tout le monde craignait que le pauvre Charles ne mourût bientôt ; seule sa mère se consolait en se disant que Dieu pouvait encore le sauver. Le soir approchait, et la cloche invitait les fidèles à la fête de la résurrection, qui se célébrait en faisant une procession et en chantant l'hymne analogue à la circonstance. La mère invita le père et les enfants à s'y rendre et à prier pour Charles, qui se mourait. La solennité religieuse avait commencé; le prêtre élevait l'image du Sauveur ressuscité, et annonçait, en chantant : « Jésus-Christ est ressuscité, alleluia », la résurrection glorieuse de notre Rédempteur. Puis, la procession se déroula à travers les rues et les places publiques de la ville, et retourna à l'église au milieu des chants continuels de toute la paroisse.

Lorsque la procession passa devant la maison où la mère en pleurs était assise auprès de son enfant agonisant, on chantait précisément ce passage:

Ma foi ne doit pas chanceler :
Pensée pleine de consolation.
En ressuscitant un jour,
Comme lui je sortirai du tombeau,
Alleluia !

La mère s'unit par la pensée au chant de la paroisse, et se penchant vers son enfant, elle déposa un baiser sur ses lèvres décolorées. Mais qui pourrait décrire la joie et le saisissement qu'elle éprouva lorsqu'elle le vit respirer et agiter doucement ses petits bras ? Ravie d'admiration et touchée de reconnaissance, elle se jette à genoux, et rend grâce au Seigneur d'avoir rappelé son enfant à la vie. La fête de la Résurrection fut célébrée dans cette heureuse famille, qui venait de passer une semaine si pleine d'angoisses, par des réjouissances et de ferventes actions de grâces rendues au Seigneur de ce qu'il avait exaucé sa prière. Charles, qui le vendredi paraissait mort dans son lit, s'associa à l'allégresse de ses parents et de ses frères et sœurs (*Nach Chimani.*).

La pensée de la résurrection de la chair doit aussi

3. *Nous consoler dans nos autres souffrances.*

EXEMPLES BIBLIQUES.

Job, visité par tant de souffrances, se consolait dans sa misère par la pensée de la résurrection de la chair, et disait avec une joyeuse confiance (*Job.*, XIX, 24-25) : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai au dernier jour. Et je serai revêtu de nouveau de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair. »

Les sept frères Machabées, à cause de la fermeté de leur foi et de leur attachement au vrai Dieu, furent obligés d'endurer d'affreux tourments. On leur arracha la langue, on leur enleva la peau, on leur coupa les mains et les pieds, et on les fit rôtir sur un gril rougi au feu; mais toutes les tortures qu'on employa contre eux avec une invention diabolique furent inutiles. « Le Roi du ciel et de la terre, disaient-ils, saura bien, puisque nous mourons pour sa loi, nous ressusciter pour la vie éternelle. »

AUTRES EXEMPLES.

Saint Arcade, martyr.—Après qu'on eut coupé les mains et les pieds à saint Arcade, il se contenta de promener sur ses membres dispersés çà et là un paisible regard, et s'écria : « Membres heureux, qui avez été jugés dignes de servir Dieu, je vous aimais moins lorsque vous étiez unis à mon corps, que je ne me réjouis maintenant de vous en voir séparés. Il fallait que nous fussions séparés pendant un court espace de temps, afin que nous fussions enfin réunis à notre roi dans la gloire éternelle, et afin que, membres mortels, vous me fussiez rendus alors que je serais immortel. »

b. Le saint martyr Pionius.—Lorsqu'on conduisait ce martyr à la mort, il se rappelait avec joie qu'un jour il ressusciterait ; toute sa consolation était dans cette pensée. Lorsqu'on l'eut cloué à un pieu, il répéta avec une grande résignation : « Puisse le peuple être convaincu par ma mort qu'il y a une résurrection des morts ! »

Sainte Théodosie, martyre.—Sainte Théodosie, loin de s'effrayer des instruments de torture qu'on avait amenés pour la faire souffrir, se précipita au milieu de la foule des bourreaux, salua ses autres compagnons de martyre, et leur dit : « Oh ! que vous êtes heureux d'avoir obtenu la grâce de pouvoir souffrir pour notre Seigneur et Sauveur ! Mes frères, persévérez avec fermeté dans la foi ! Bientôt vous serez arrivés à votre but, et célébrerez une Pâque éternelle avec celui qui autrefois ressuscita en ce jour pour nous. Adieu, adieu ! »

(Voir d'autres exemples sur les consolations que procure dans les souffrances la pensée de la résurrection de la chair, dans le CATÉCH. HISTOR., 1er vol., p. 331-337.)

La pensée de la résurrection de notre corps doit

4. *Nous exciter à le mortifier, et à n'employer ses forces qu'à la pratique du bien.* — Le Sauveur lui-même disait, en parlant des justes, que lors de la résurrection ils seraient comme des anges dans le ciel (*Matth.*, XXII, 30) ; et l'apôtre saint Paul disait de son côté (I *Cor.*, VI, 19) : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple vivant du Saint-Esprit qui réside en vous, qui vous a été donné de Dieu, et que vous ne vous appartenez plus ? » — C'est dans sa tranfiguration future que notre corps arrivera à sa plus haute dignité. Voilà pourquoi nous devons surtout faire en sorte que, semblables aux nouveaux baptisés des premiers siècles de l'Eglise, qui, le jour de Pâques étaient revêtus d'une robe blanche, nous apparaissions à la résurrection de notre chair avec un cœur pur et sans tache. Dieu nous fasse la grâce de pouvoir dire un jour de nous-mêmes (Greg. Naz., *serm.*) : « Autrefois nous avons été crucifiés avec Jésus-Christ ; aujourd'hui nous serons glorifiés par lui. »

EXEMPLES.

a Sainte Maxelinde.—Sainte Maxelinde naquit à Lammerich, dans les Pays-Bas. Elle avait pour parents Humlin et Ameltrude, aussi favorisés des biens de la fortune que distingués par leur vertu. Dès sa plus tendre enfance, Maxelinde avait préféré la méditation des choses célestes aux amusements de son âge. L'époque où cette pieuse vierge devait se marier étant arrivée, ses parents voulurent qu'elle offrît sa main à un jeune homme riche et considéré, qui se nommait Harduin. Dès que ses parents lui eurent exprimé leur désir, sa chasteté en fut tellement effrayée qu'elle put à peine prononcer une parole. Revenue à elle-même, elle demanda un jour pour y réfléchir, et elle le consacra à prier Dieu, dans toute la ferveur de son cœur, de lui faire la grâce de conserver sa pureté virginale. Un ange de toute beauté lui apparut en songe pour la consoler et lui annoncer que sa pureté resterait intacte, qu'elle devait se rassurer et mettre toute sa confiance en Dieu. Le lendemain, elle alla, toute consolée, trouver ses parents, et leur déclara en termes formels qu'elle ne pouvait épouser ni Harduin, ni quelque autre que ce fût, parce que dès son enfance, elle s'était promise par le vœu de chasteté à un époux plus noble,—à Jésus-Christ.

Malgré cette explication, Harduin, n'en fixa pas moins, avec la permission des parents de la jeune fille, le jour où le mariage devait avoir lieu. Harduin arriva avec quelques parents, et Humlin chercha tour à tour par des paroles amicales et par des menaces à arracher le consentement de sa fille. Maxelinde répondit : « Avec l'aide de Jésus Christ, à qui je me suis donnée à jamais pour épouse, Harduin ne m'aura jamais pour sa femme, dût-on en venir jusqu'à tirer le glaive contre moi. » Quelques jours après, ses parents ayant été invités à un repas, Maxelinde, qui ne goûtait nullement ces sortes de récréations, était restée à la maison et s'était enfermée dans une chambre, afin d'y consacrer son temps à la prière.—Tout à coup Harduin survient avec quelques domestiques, parcourt toutes les chambres, et arrive enfin dans celle où cette chaste vierge était enfer-

mée. Il brise la porte, et se jetant aux genoux de la fille, la prie, en versant des larmes abondantes. de consentir enfin à l'admettre pour époux. Maxeline, sans se laisser épouvanter, lui déclare résolument qu'elle préfère mourir plutôt que d'être privée de sa pureté virginale. A ces paroles, Harduin éclate en violentes menaces ; mais Maxeline ne se déconcerte pas et s'écrie : « Je fais peu de cas de vos menaces ; jamais vous ne m'empêcherez de remplir les promesses que j'ai faites à Dieu ; vous pouvez m'enlever la vie, mais non mon âme. » Et en finissant ces paroles, elle se débarrassa de lui avec force et prit la fuite. Harduin en devint tellement furieux, qu'il la tua. Mais à peine l'innocente vierge venait-elle de tomber à terre, qu'Harduin fut puni par la perte de ses deux yeux. Il n'en fut guéri qu'au bout de trois ans, lorsqu'il reconnut sa méchanceté en face du cadavre de la jeune fille, et fit pénitence. Cet événement se passait dans la première moitié du septième siècle. (*Spiegel v. V. Jans.*).

b. *Une sage repartie.* — Un individu qui avait mené une vie fort licencieuse s'efforçait de séduire une pieuse et honnête jeune fille. Un jour, voulant lui témoigner sa haute estime, il lui disait : « Je n'aime en vous que la vertu. — Très-bien, monsieur, lui répondit-elle ; mais puisque vous estimez ma vertu, ne m'exposez pas au danger de la perdre. »

La perce-neige.—Lorsque le bon Dieu créa les fleurs, il voulut orner la solitude des derniers jours de l'hiver, afin que l'homme eût quelque chose qu'il pût aimer et cultiver, et qui fût pour lui un objet de récréation. Il prononça donc doucement sa parole créatrice, et de la terre encore couverte de neige sortirent quelques feuilles, enveloppées d'un magnifique vêtement de verdure ; et de leur sein s'élança, sur une tige chancelante, au milieu de l'éclatante blancheur de la neige, une aimable petite fleur. Et cette petite fleur, les hommes l'appelèrent *perce-neige.* Ce fut pour eux une source d'aimables jouissances, car elle était modestement inclinée et répandait un délicieux parfum. Dieu, de son côté, jetant sur elle un regard d'amour, la bénit et prononça ces paroles : « Fleurissez belle et magnifique, petite fleur virginale, douce image de l'inno-

cence humaine! que chaque enfant vous aime et vous vénère; car, comme vous, l'enfant fleurit aux premiers jours du printemps de la vie. Que le vieillard qui fleurit pendant l'hiver de la vie se réjouisse en voyant la pureté de vos boutons encore fermés et les promesses de votre calice entr'ouvert; car vous êtes pour l'un et pour l'autre une image de la vie et un témoignage de leur résurrection. » Lorsque la fleur vit la neige se répandre au loin, elle voulut s'élever plus haut, et fleurir sous une autre couleur; mais le Seigneur l'avertit en lui disant avec douleur : « Ne montez pas plus haut, les tempêtes pourraient dans leur fureur nuire à la délicatesse de vos formes, et quelque homme impur vous briser trop tôt et vous fouler aux pieds avec mépris. »

Imitez cet exemple, cher enfant; ne sortez pas avant le temps du cercle paisible de votre innocence, et n'aspirez pas aux joies bruyantes de vos aînés, afin de ne pas souiller la pureté de votre cœur, profaner la fleur de votre innocence et tomber sous les coups de la mort.

Plein de l'idée d'une vie éternelle,
Je fais à peine attention à cette terre;
En vain la volupté m'appelle :
Ses plaisirs ne sont qu'un rêve de la mort.

Enfin, la pensée de la résurrection de notre corps doit nous encourager

5. *A mettre toute notre confiance en Jésus-Christ.* — La doctrine de la résurrection des morts nous prouve en effet que Jésus-Christ, en arrachant les hommes à l'empire du péché, s'est montré leur Sauveur sous tous les rapports, puisqu'il transformera aussi notre corps en lui communiquant l'immortalité, et le rendra semblable à son corps transfiguré. Quand ce qui est mortel sera revêtu de l'immortalité, alors on verra l'accomplissement de ces paroles (I *Cor.*, xv, 54) : « La mort

a été absorbée par la victoire. O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? »

EXEMPLES.

a. La lance (parabole). — Agelmond, roi des Longobards, étant un jour allé se promener sur le rivage de la mer, vit flotter sur les vagues une corbeille, dans laquelle se trouvaient quelques pauvres enfants. Des hommes méchants les avaient enlevés à leurs malheureuses mères, et les avaient ainsi déposés sur l'eau afin de les faire périr. Mais Dieu qui veille sur les enfants innocents, toucha de compassion le cœur de ce bon roi. Il eut pitié d'eux, et résolut de les sauver. Comme il n'avait rien pour les retirer de l'eau, il prit sa lance et la tendit dans l'eau, afin que les enfants la saisissent et qu'il parvînt au moins à en sauver un. L'un d'eux, plus hardi que les autres, la saisit effectivement, mais les autres périrent dans leur corbeille. Le roi retire sa lance, afin de ne pas perdre une capture si précieuse. Prenant l'enfant sur ses bras, et versant des larmes de joie : « Aimable et tendre enfant, s'écrie le roi dans son émotion, viens dans mes bras, viens reposer sur ma poitrine; ne crains rien, je ne te ferai point de mal. Je veux te considérer comme mon propre enfant; tu mangeras avec moi, tu recevras les plus magnifiques habits, et tu seras l'héritier de ma couronne. » Et c'est ce qui eut lieu effectivement, car l'enfant qui venait d'être sauvé reçut plus tard la couronne royale.

Voilà comment, nous aussi, nous péririons au milieu du déluge de tentations et d'erreurs auxquelles nous sommes exposés sur la terre, si le divin Sauveur ne s'intéressait pas à nous et ne nous présentait pas la lance du salut. Cette lance, c'est — sa parole. « Je suis, dit-il, la résurrection et la vie, celui qui croit en moi vivra » (*Jean*, II, 25). Tenons-nous fermement à cette lance, mettons en Jésus notre confiance et notre foi, et nous ressusciterons non pour notre perte, mais pour notre salut.

b. Le vase précieux (parabole).—Un potier, très-habile dans son art, confectionna un jour avec de l'argile la plus pure

un vase magnifique. Tous les amis de l'art proclamaient unanimement que c'était un chef-d'œuvre, et l'artiste lui-même en était fort satisfait. Il y déposa ce qu'il avait de plus précieux, son portrait.

Or, il arriva qu'un voisin, que l'artiste avait affectionné jusqu'alors comme son fils, et qu'il avait même invité à sa table, poussé par un sentiment de jalousie, se dit en lui-même : « Pourquoi goûterais-tu un pareil plaisir ? je n'aurai pas de repos que je n'aie troublé ton bonheur. » Il se glisse dans la chambre de l'artiste, et lui enlève son magnifique vase. Le briser n'était pas en son pouvoir, car l'artiste l'avait fait de manière que personne autre que lui-même ne pût le rompre. La seule ressource qui lui restât, ce fut de faire en sorte qu'il fût impossible de s'en servir ; il fondit du plomb dans ce beau vase, et le gâta, puis le remit dans cet état à la place où il l'avait pris, souriant de joie de ce qu'il avait détruit le chef-d'œuvre de son bienfaiteur.

Lorsque l'artiste trouva son vase dans un pareil état, il en fut vivement affligé, et s'écria : « Pourquoi mon voisin m'a-t-il fait cela ? »

Le fils de l'artiste fut profondément ému de la douleur de son père, et ne put supporter de le voir ainsi triste et abattu. La pensée de lui rendre sa sérénité l'occupa désormais tout entier. Il enlève donc les parties grossières du plomb qui avait été mêlé au vase, et avec cette matière purifiée, il forme un nouveau vase, qui surpasse encore en beauté le premier, et y replace aussitôt le portrait de l'artiste. Ce beau vase rétabli dans sa première splendeur brille de nouveau au milieu des plus précieux objets du maître.

Le fils porta ce nouveau vase à son père, qui s'écria dans sa joie : « Réunissez tous nos bons amis et voisins, car nous voulons célébrer une fête, la fête de la transformation complète : le vase qui était gâté est maintenant réparé. Et tous ceux qui en entendirent parler s'en réjouirent, et l'allégresse se prolongea pendant toute l'éternité.

Le potier, c'est Dieu ; le fils qui rétablit le vase, c'est Jésus-Christ, Fils de Dieu ; le vase gâté et réparé qui renferme le portrait de l'artiste, c'est le corps humain, dans lequel habite l'âme créée à l'image de Dieu. Par le péché originel, le corps

humain avait perdu l'immortalité dans laquelle il avait été établi ; mais ce corps humain, Jésus-Christ, un jour, le rendra de nouveau immortel et glorieux ; c'est pourquoi louanges et actions de grâces lui soient rendues dans toute l'éternité !

Peu m'importe que mon corps tombe en poussière,
Dieu saura bien l'animer de nouveau !
Il ne deviendra plus la proie de la mort.
Jésus lui donnera la force
De ressusciter rajeuni et plus beau,
Et d'entrer dans la vie éternelle.

Fortifiez-moi dans cette croyance,
Faites-moi goûter la consolation,
L'immense consolation que je puis par vous
Triompher de la mort.
Le tombeau et la corruption ne m'effrayent pas ;
Car vous êtes mon refuge.

DU JUGEMENT UNIVERSEL.

Plus de deux mille ans se sont écoulés depuis qu'un roi puissant, assis à une table magnifique avec une foule d'illustres convives, se livrait à toutes les délices de la bonne chère et du vin, comme s'il n'y avait d'autre occupation sérieuse que boire et manger. Les convives n'avaient pas assez de louanges pour leurs idoles en or, en argent, en bois et en pierre, et assez de mépris pour le vrai Dieu. — Tout à coup le roi aperçoit sur la muraille, qu'éclaire un candélabre, une main qui y écrit ces trois mots : « Mane, Thécel, Pharès. » — Un frémissement d'horreur parcourut les membres du roi ; la gaîté des hôtes disparut en un instant. Le roi faisant appeler tous les devins et les sages de la ville : « Celui d'entre vous, leur dit-il, qui pourra

expliquer cette écriture sera revêtu de la pourpre, une chaîne d'or ornera son cou, et dans le royaume il sera le troisième après moi. » Mais les devins ne purent lui en donner le sens. On appela alors Daniel, qui comparut devant le roi. Le prince lui ayant renouvelé la promesse qu'il avait faite aux devins : « Gardez pour vous vos dons, lui répondit Daniel, et donnez à un autre vos présents royaux. Cependant je veux vous expliquer cette écriture, et vous en dévoiler la signification. Les trois mots : « Mane, Thécel, Pharès, c'est-à-dire : compté, pesé, partagé, » ont la signification suivante : *Comptés* sont les jours de votre règne, et déjà ils touchent à leur fin; *pesées* sont vos actions, mais elles ont été trouvées trop légères ; *partagé* sera votre royaume, et donné aux Perses et aux Mèdes. » Ces paroles se réalisèrent au pied de la lettre; car pendant la nuit même qui suivit, les ennemis pénétrèrent inopinément dans la ville, et le roi, qui à peine était revenu de son ivresse, fut surpris tout à coup par les soldats ennemis, qui le tuèrent.

— Lorsque ce roi était assis à un joyeux festin, il ne s'imaginait guère que la nuit même il serait obligé de comparaître au tribunal de Dieu. C'est ainsi qu'un jour, tôt ou tard, pendant que les enfants du monde, parcourant les voies spacieuses de la perdition, s'agiteront au milieu des cris tumultueux de la foule, apparaîtra le jour effroyable où le soleil s'éteindra, la terre tombera en dissolution, et où l'on entendra cette voix terrible : « Peuples, réveillez-vous; nations, écoutez et tremblez, le jugement est arrivé ! »

Un épais nuage s'élèvera et obscurcira la lumière du jour; une nuit soudaine enveloppera tous les royaumes

de la terre; les vents, déchaînés et terribles, arrachant les forêts, en disperseront au loin les débris; les montagnes, qui semblaient devoir subsister éternellement, seront ébranlées, et flotteront dans l'air avec les cèdres qui couronnaient leurs sommets ; les vallées s'entr'ouvriront et montreront à nu la profondeur de leurs abîmes ; le monde des océans mugira par la voix de ses vagues en fureur, et débordera sur tous les rivages; des taches sanglantes rougiront le disque argenté de la lune; les feux du soleil s'éteindront dans les ténèbres; un tonnerre continu grondera à travers les nuages, et ses roulements incessants s'étendront de l'un à l'autre pôle. Alors s'accompliront ces paroles que le Seigneur prononçait dans l'ancien Testament par la bouche de son serviteur Joël (II, 30) : « Je ferai paraître des prodiges dans le ciel et sur la terre, du sang, du feu, et un tourbillon de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive. » C'est dans les mêmes termes que le divin Sauveur annonce les signes précurseurs du dernier jugement (*Luc*, XXI, 26) : « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et sur la terre les nations seront dans la consternation, par la crainte que leur causera le bruit confus de la mer et des flots. De sorte que les hommes sécheront de frayeur dans l'attente des maux dont tout le monde sera menacé, car les vertus des cieux seront ébranlées. »

En ce moment retentira la trompette du dernier jugement, moitié cachée dans les nuages, moitié visible aux regards des mortels, et répandra partout un son terrible. Les vivants sécheront de crainte ; les morts se

réveilleront de frayeur et tressailleront dans leurs tombeaux ; jamais, jusqu'à ce jour, la nature n'aura retenti d'une manière aussi épouvantable.

La trompette résonnera une seconde fois; ce sera le signal qui réunira tous les hommes qui auront vécu. La plaine dans laquelle devront se rassembler toutes les générations humaines sera préparée par de violentes secousses, qui, renversant villes, forêts, montagnes, les entraîneront avec elles dans les abîmes, et ne laisseront plus qu'une plaine d'une étendue incommensurable.

Déjà les tombeaux s'ouvrent et rendent le dépôt qui leur avait été confié. La poussière s'anime, les ossements s'agitent et remuent çà et là ; les membres dispersés s'ébranlent, et, se cherchant mutuellement, se réunissent et forment des corps devenus désormais immortels. Les abîmes de la mer bouleversée vont rendre leurs morts, aussi bien ceux qui ont été engloutis par les poissons que ceux qui ont été dévorés par les oiseaux et les bêtes sauvages. En ce moment-là tous les hommes seront présents, et il ne leur manquera pas même un cheveu de leur tête.

Mais tous les hommes ne se réveilleront pas avec les mêmes impressions. Les méchants ouvriront, malgré eux, les yeux à la lumière ; ils désireront de redescendre dans leurs tombes, et ils invoqueront la nuit. Les justes, au contraire, verront sans pâlir ce jour épouvantable; ni les astres qui tomberont, ni la terre qui tremblera ne troubleront la sérénité de leur âme. Ils assisteront avec calme à l'écroulement de la terre, à la chute du ciel; ils verront sans s'émouvoir les abîmes s'ouvrir et la nature tout entière se préparer au boule-

versement. Ils béniront les feux de l'aurore du jour éternel, et salueront avec allégresse le jour qui leur apportera la vraie délivrance.

Alors paraîtra au ciel l'étendard du Fils de l'homme, —le signe de la croix (*Matth.*, XXIV, 30, 31) : « Le signe de la croix paraîtra, dit saint Thomas d'Aquin, pour confondre l'impudence des juifs ; car Jésus-Christ viendra au jugement, et montrera non-seulement ses blessures, mais encore sa mort, qui sera pour eux un très-grand reproche » (S. Thom., *in Matth.*, XXIV, 30). « La Croix, dit saint Jean-Chrysostôme, paraîtra plus brillante que le soleil ; aussi, quand les pécheurs la verront, ils n'auront plus besoin d'autre accusateur » (S. Chrysost., LXXVII, *in Matth.*).

Enfin, le Juge descendra au milieu des roulements du tonnerre, et tous les hommes comparaîtront devant son tribunal. A son approche, les mondes innombrables qu'il avait formés seront silencieux et attentifs.

Contemplez cette foule immense d'hommes, dont chacun en particulier devra prononcer son propre jugement ! Les générations humaines, semblables aux vagues de la mer, se précipitent en foule dans cette plaine immense. Chaque siècle, chaque royaume y verse ses habitants ; il ne reste plus aucune trace de cette chaîne des siècles qui séparait les unes des autres les diverses époques de la naissance des rois et des empereurs. Adam salue le dernier de ses descendants. Quelle prodigieuse affluence ! « Enfants des hommes, préparez-vous au jugement ! » s'écriera une voix retentissante qui parcourra les airs. La terre tremblera de nouveau. J'entends déjà ses profonds gémissements ; j'entends mugir l'enfer dans la profondeur de ses abîmes !

Soudain des flots couleur de pourpre et de sang enflamment le ciel ; quelques instants après, ce voile de feu s'entr'ouvre et montre dans le lointain le Dieu qui régnait invisible sur les mondes.

Le Juge éternel monte alors sur son trône, et, entouré d'une foule innombrable d'anges et d'archanges, il apparaît dans toute la splendeur de sa divinité. Dix mille trompettes résonnent à la fois ; mais bientôt aussi règne un silence profond et universel. — Anges et hommes restent muets et immobiles. — Le juge terrible promène ses regards autour de lui. Les cieux sont remplis de sa gloire. Puis il place sa main sur le livre des destinées, que soutiennent les anges qui l'entourent. Au moment où il en brise le sceau, un gémissement universel se fait entendre autour de lui. Il commande, et tout à coup la foule des hommes se partage en deux camps, comme à la voix du berger se séparent les brebis d'avec les boucs. Les bons sont placés à droite ; les mauvais à gauche. Voyez sur le côté droit la joie des justes ! quels visages aimables et rayonnants on y aperçoit ! Comme l'image du Créateur se trouve admirablement reproduite sur leurs traits rajeunis ! Quelles couleurs riantes ! Quel air triomphant ! Quels regards vifs et rayonnants de joie ! O magnificence des justes ! Sont-ce là ces figures humaines qui étaient tombées en poussière ! Maintenant, tournez vos yeux du côté gauche, et représentez-vous la terreur avec laquelle les méchants se frappent la poitrine et détournent leur visage ! Leurs yeux, qui errent incertains, révèlent le tourment intérieur de leur âme. La douleur parle dans chacun de leurs mouvements, de leurs regards, et de temps en temps ils poussent de

profonds soupirs. Quel fardeau insupportable pour leur âme que la pensée d'être à jamais séparés des bons, des élus de Dieu ! « Versant des larmes, dit le docteur de l'Eglise saint Ephrem (*Vie des Pères*, par Dr. Ræss et Weiss, IXe vol., p. 183-186), ils diront aux élus de Dieu : « Adieu pour toujours, saints et serviteurs de Dieu ! adieu, parents, enfants et amis ! Adieu, paradis, séjour de délices, royaume de l'éternité, Jérusalem céleste ! Adieu, vous tous, jamais nous ne nous reverrons plus ; nous allons tomber dans un abîme de douleurs et de tourments, dont il n'y a plus aucun espoir d'être jamais délivrés! » Cependant les justes accourent en triomphe, et entrent dans le Royaume qui leur a été préparé dès le commencement du monde (*Matth.*, xxv, 34).

L'heure marquée est venue où le monde va être dévoré par les flammes. La nature frémit à l'approche de sa ruine ; le tonnerre, par un craquement affreux, donne le signal. Tous les signes de l'air se rassemblent dans le ciel ; des milliers d'éclairs étincellent à travers l'espace ; la terre s'allume ; d'épais nuages montent dans les airs et y répandent l'obscurité ; des langues de feu brillent au milieu de la fumée qui s'élève au-dessus de ces vagues enflammées, et sillonnent l'obscurité de la nuit : le ciel renvoie leur pâle éclat ; des quatre coins de la terre quatre anges soufflent de leur puissante haleine les vents impétueux. La flamme se développe et confond dans une ruine commune les villes et les déserts ; les montagnes, qui semblaient éternelles, chancelant sur leurs bases, s'écroulent et remplissent les vallées de leurs vastes débris. La flamme, loin de cesser lorsque la terre a disparu, ne

fait que grandir davantage encore. Le soleil, la lune et les étoiles disparaissent, et en quelques instants l'œuvre créée en six jours par la main du Tout-Puissant est anéantie. Quel est celui qui, à la pensée de ce terrible et redoutable jugement, ne s'écrierait avec Schubart, célèbre poëte de l'Allemagne :

Aujourd'hui, Sauveur, le ciel
M'est encore ouvert ;
Aujourd'hui, je puis encore
Obtenir de vous mon pardon.
Ah ! sanctifiez mon cœur !
Bénissez mon âme,
De peur que le désespoir, le repentir, la douleur
Ne la tourmentent éternellement !

(*Von der Furcht der Heiligen vor dem allegem. Gerichte. B.* 1. *s.* 478.)

Mais à Dieu ne plaise que la frayeur que doit produire en nous la pensée du dernier jugement soit une frayeur vaine et passagère, et que nous imitions la conduite des Juifs opiniâtres, qui, cessant de blasphémer le Crucifié lorsque les ténèbres envahirent la terre, recommencèrent à le faire avec un redoublement de méchanceté grossière, dès que les ténèbres eurent disparu et que la lumière fut revenue ! La pensée du jugement universel doit, au contraire, nous encourager

1. *A nous préparer au jugement dernier, en nous corrigeant et en déposant nos mauvaises habitudes.*—Le divin Sauveur disait (*Matth.*, XVI, 27) : « Le Fils de l'homme viendra dans la majesté de son Père, avec ses anges, et il rendra à chacun selon ses œuvres. » —Les habitants des villes de Corozaïn, Bethsaïde et Ca-

pharnaüm n'ayant pas voulu céder aux instances réitérées qu'il leur faisait de se convertir, il s'écria (*Matth.*, XI, 21-25) : « Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïde ! parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous. Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel ? Tu seras abaissée jusqu'au fond des enfers, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui. C'est pourquoi je te déclare qu'au jour du jugement le pays de Sodome sera traité moins rigoureusement que toi. » — Et saint Paul (II *Cor.*, V, 10) : « Nous devons tous comparaître au tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps. » — L'apôtre saint Jacques écrit dans son Épître (*Jacq.*, IV, 12) : « Il y a un législateur et un juge qui peut sauver et qui peut perdre. » — « Si le juste se sauve avec tant de peine, écrit à son tour l'apôtre saint Pierre (I *Pierre*, IV, 17), que deviendront les impies et les pécheurs ? » « Oh Dieu ! s'écrie saint Thomas de Villeneuve, avec quelle indifférence nous entendons parler du jugement ! Il semble qu'il soit impossible que nous puissions être frappés par une sentence de condamnation, et que nous ne serons pas nous-mêmes obligés de subir ce jugement. » — « Les péchés, petits ou grands, ne sauraient rester impunis, dit saint Au-

gustin ; ils seront expiés ou par la pénitence de l'homme ou par le châtiment du Seigneur. Le châtiment du Seigneur n'a pas lieu, quand il est précédé de la conversion de l'homme ; car Dieu épargne volontiers ceux qui reconnaissent humblement leur faute, et il ne condamne pas ceux qui se jugent eux-mêmes. »

EXEMPLES.

a. Saint Etienne, ermite.—L'ermite saint Etienne reçut un jour, dans son affreuse caverne creusée dans le roc, la visite des légats du pape, que des affaires particulières avaient amenés en France. Arrivés dans la grotte, ils saluèrent avec respect le vieillard octogénaire. Le saint répondit amicalement à leurs salutations, et commença avec eux une sainte conversation. Etonnés du nombre prodigieux des disciples du saint, et touchés de ce qu'ils voyaient et entendaient, les légats demandèrent à l'ermite qui il était : « Etes-vous chanoine, moine ou ermite, lui dirent-ils ?

— Je ne suis rien de tout cela, répondit le saint ; nous ne sommes que de misérables pécheurs qui, effrayés de la sévérité de la justice divine, travaillons avec crainte et tremblement afin que Jésus-Christ se montre favorable à nous au grand jour de la rétribution » (*La Pieuse Légende*).

b. Saint Germain, martyr.—Le martyr saint Germain, plein d'un généreux courage, disait au duc Chatique, homme impie, qui avait envoyé ses soldats pour se livrer au meurtre et au pillage : « Duc, vous n'avez pas le droit de procéder avec tant de cruauté envers des sujets innocents. Tremblez dans l'attente du châtiment que vous destine le Juge éternel, et dont il ne manquera pas de punir votre barbare cruauté. Tremblez et efforcez-vous d'expier votre faute par un repentir réel, en rendant ce que vous avez pris et en restituant doublement ce que vous avec fait périr » (*Id.*).

c. Saint Jacques, martyr.—Le martyr saint Jacques le Mutilé, dont la fermeté de la foi par rapport à la résurrection de la

chair a déjà été mentionnée ailleurs (Catéch. histor., 1er vol., pag. 333), avait autrefois vécu à la cour du roi de Perse, et renié sa foi au Crucifié, dans le but de plaire à son maître. Lorsque sa mère et son épouse en furent informées, elles en éprouvèrent un chagrin indicible. Profitant du moment où il était extraordinairement frappé de la mort de son maître pour le ramener à la vraie foi, elles lui firent adresser les remontrances suivantes : « Jetez un regard dans le royaume éternel de la rétribution infiniment juste. Là vous apercevrez le divin Sauveur qui sera votre juge ; et si un jour, à cause de votre affreuse infidélité, il vous condamne à un supplice éternel, c'est en vain que pour vous sauver vous invoquerez le secours du roi de Perse » (*Id.*).

d. Y pensez vous ? — Sur la limite de deux villages, au milieu d'une forêt, un homme avait assassiné un étranger qui voyageait. C'était pendant une nuit de printemps ; la lune avait été pendant quelques instants voilée par un nuage. L'assassin s'agenouille sur sa victime afin de la fouiller et d'emporter avec lui ce qui lui paraîtra convenable. Puis il charge le cadavre sur ses épaules, et veut le transporter vers le torrent dont il entend le bruit lointain, afin de l'y jeter. Tout à coup il s'arrête, haletant et affaissé sous son fardeau. La lune brillait de nouveau dans tout son éclat, et éclairait de sa douce lumière les feuilles vertes des arbres. Non loin de là le postillon jouait avec son cornet le refrain de ce chant : « *Y pensez-vous* ? » En ce moment, il sembla à l'assassin que l'homme qu'il venait de tuer vivait de nouveau et l'étranglait. Aussitôt il dépose son fardeau, et prend la fuite. Le cadavre fut retrouvé et emporté dans le village voisin. Sur la tempe droite, le défunt portait les traces d'un coup de pierre aiguë. On ne trouva sur lui ni livret, ni aucun signe indiquant le lieu de son origine. Le lendemain on l'enterra. Une foule innombrable de peuple était accourue des villages environnants, et accompagnait le cadavre. Le prêtre fit un discours saisissant, dans lequel, interpellant le défunt, il disait : « Vous êtes mort en route, qui sait où votre cœur aspirait ; quel est le cœur malfaisant que vous avez rencontré. Que Dieu console les vôtres !

« Personne, hormis le Seigneur, ne sait où vous alliez. Vous êtes maintenant devenu celui que toutes les langues nomment et que personne ne peut comprendre. Elevez avec moi vos mains, s'écria le prêtre en s'adressant à son auditoire! et tous élevèrent les mains. Nous élevons nos mains vers vous, continua l'orateur, ô Dieu qui connaissez tout! Elles sont pures du sang qui vient de couler. Ici, à la lumière du soleil, nous nous proclamons innocents de cet attentat. Mais justice ne tardera pas à se faire. Quel que soit le lieu que tu habites, toi qui as tué ton frère à la faveur de l'obscurité de la nuit, un glaive invisible est suspendu au-dessus de ta tête, il tombera et t'écrasera. Reviens, pendant qu'il en est encore temps, à des sentiments meilleurs. N'accumule pas forfait sur forfait; car, un jour, quand sonnera la trompette du jugement »..... Et au même instant on entendit retentir sur la route le son éclatant du cornet qui redisait ce chant: « *Y pensez-vous?* » Un silence profond régnait en ce moment, lorsque, tout à coup, un jeune homme tombe à la renverse au milieu de l'assemblée et s'écrie: « Je suis le meurtrier! Dès qu'on l'eut relevé, il avoua sincèrement sa faute, déclara qu'il avait perdu en jouant dans la ville l'argent du maître chez lequel il avait servi, expliqua comment il avait tué l'étranger, qu'il n'avait voulu que terrasser, l'impression que le cornet du postillon avait produite dans son âme, et comment les mêmes sons de cet instrument l'avaient amené à faire l'aveu de sa faute. Il reçut le châtiment qu'il avait mérité par cette action sanglante.— Y pensez-vous? telles sont aussi les paroles que la trompette du jugement dernier fera retentir aux oreilles du pécheur alarmé; y pensez-vous, combien de fois vous avez négligé de contribuer autant qu'il était en vous à la glorification du nom de Jésus? (*Nach Auerbach.*)

NE PRATIQUER QUE LE BIEN.

Pratiquez le bien, c'est là votre devoir;
Le jour viendra où vous serez récompensé.
Ainsi en va-t-il de jour en jour,—et,
Mon enfant, la vie ne se compose que de jours.

Le souvenir du dernier jugement doit aussi nous exciter

2. *A la pratique des bonnes œuvres.*—Saint Jean-Baptiste disait que (*Matth.*, III, 10) « tout arbre qui ne porte pas de bons fruits doit être coupé et jeté au feu. » Et le Sauveur, parlant du mauvais riche (*Luc*, XVI, 14-31), déclarait expressément que le motif pour lequel il était allé en enfer, c'était parce qu'il n'avait pas fait de bien aux pauvres. — Jésus-Christ s'est surtout exprimé avec une grande clarté sur la valeur des bonnes œuvres, et sur l'estimation qui en sera faite au dernier jugement, lorsqu'il a dit : « Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu ; j'ai été étranger, et vous m'avez accueilli ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'ai été captif, et vous êtes venus me trouver. Alors les justes lui demanderont : Quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et vous avons donné à manger ? avoir soif, et vous avons donné à boire ? Quand vous avons-nous vu étranger, et vous avons-nous accueilli ? Quand vous avons-nous vu malade ou captif, et vous avons-nous visité ? Et le Roi répondra : En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Puis, s'adressant aux méchants, placés à sa gauche, il leur dira : Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses partisans ;

car vous n'avez pas observé le premier précepte de ma religion, la charité. Les bons entreront dans la vie éternelle, et les méchants, dans les supplices éternels. » — « Ne considérez pas l'aumône comme un étalage, dit saint Jean Chrysostôme, mais comme un don pris sur vos revenus ; non comme une perte, mais comme un gain, puisque vous recevez plus que vous n'avez donné. Vous donnez du pain, et, en échange, vous recevez la vie éternelle ; vous donnez un habit, et vous recevez le vêtement de l'immortalité; vous accordez la communauté de votre toit, et vous recevez le Royaume du ciel ; vous donnez un objet passager, et, en retour, vous recevez ce qui demeure éternellement. »

EXEMPLES.

a. Les deux anges.—Le cardinal Baronius raconte l'histoire d'un homme qui, s'étant rendu coupable d'une multitude de péchés, fit tant de bien aux pauvres, que toutes ses fautes furent effacées par deux anges.

b. Un verre d'eau.—Dans une lointaine contrée, c'était une coutume généralement reçue que, lorsqu'on rencontrait le roi ou sa famille, on leur faisait un présent.

Bion, l'aîné des frères du roi, faisant un jour un voyage à travers la plus grand partie du pays, rencontra un pauvre sur son chemin. Le pauvre reconnaissant aussitôt, à la beauté et à la distinction du voyageur, que c'était le frère du roi, il voulut, comme c'était l'usage, lui faire un présent, afin de lui donner une preuve de son attachement. C'est pourquoi il s'approcha d'une source qui se trouvait non loin de là, y puisa de l'eau dans un vase, et la présenta au roi. « Contentez-vous de ce faible don, lui dit le pauvre, je ne saurais vous donner davantage. »

Le prince, enchanté de la bonté de cœur de ce malheureux, raconta l'histoire au roi, son frère, qui, lui aussi, en

éprouva un vif plaisir. Pour récompenser le pauvre de sa bonne volonté, il lui fit donner une coupe en or, remplie de pièces de monnaie en argent. « Toute action, dit-il, qui témoigne d'une bonne volonté, mérite une grande récompense, et ce que l'on fait à l'un de mes frères, c'est à moi qu'on le fait. »

C'est ainsi que le Seigneur récompense chacune des bonnes œuvres que nous pratiquons envers les pauvres.—Si le prince dont nous venons de parler paya si généreusement un simple verre d'eau, combien plus le divin Sauveur ne récompensera-t-il pas avec usure un pareil service rendu à ses frères les pauvres ? Ce service, il ne manquera pas de l'inscrire au livre de vie.

c. *Une mendiante.* Pendant une famine, une pauvre femme inconnue arriva, au milieu des rigueurs de l'hiver, dans un village et demanda avec instance qu'on lui fît l'aumône. Son vêtement était propre, mais usé et rapiécé en plusieurs endroits. Comme il neigeait et qu'il faisait un vent violent, sa tête était enveloppée dans un mouchoir épais. Dans sa main droite elle portait un long bâton, et à son bras gauche, une grande corbeille.

Dans la plupart des maisons, on se contenta de lui tendre une légère aumône par la fenêtre ; quelques personnes riches la repoussèrent avec des paroles dures et amères. Il n'y eut qu'un pauvre paysan qui la fit entrer dans sa chambre bien chaude ; et sa femme qui venait de faire cuire un gâteau lui en donna un beau et grand morceau.

Le lendemain, contre leur attente et à leur grand étonnement, toutes les personnes chez lesquelles l'inconnue avait mendié furent invitées à un souper qui se donnait au château. Lorsqu'elles entrèrent dans la salle du festin, elles aperçurent une petite table chargée de mets précieux, et une autre beaucoup plus grande, couverte d'un grand nombre d'assiettes, sur lesquelles se trouvaient un peu de pain sec, quelques pommes de terre, et une poignée de choux : sur quelques-unes, il n'y avait absolument rien.

La dame du château paraissant en ce moment au milieu de la salle, s'exprima ainsi : « C'est moi-même que vous

avez vue déguisée en mendiante. A cette saison où les pauvres ont tant à souffrir, j'ai voulu mettre votre bienfaisance à l'épreuve. Ces deux pauvres gens que vous voyez là m'ont accueillie de leur mieux ; voilà pourquoi ils mangeront aujourd'hui à ma table, je vais en outre leur faire un petit revenu annuel. Quant à vous autres, emportez, je vous en prie, l'aumône que vous m'avez faite, et que vous voyez sur ces assiettes, et n'oubliez pas que dans l'autre monde on vous offrira encore un pareil repas » (*Ch. v. Schmid*).

On peut encore citer ici l'histoire de saint Martin (CATÉCH. HISTOR., 3e vol , p. 437), celle de sainte Elisabeth (1er vol., p. 257), et celle des trois amis (3e vol., p. 384).

La pensée du jugement universel doit, en outre, nous disposer à

3. *Pardonner à nos ennemis et à ceux qui nous ont offensés.*—Le divin Sauveur disait (*Luc*, VI, 37): « Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés ; ne condamnez point, afin que vous ne soyez pas condamnés. » Et ailleurs (*Matth.*, V, 7): « Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! » A la fin de la parabole de ce roi compatissant envers ce serviteur impitoyable, où le Sauveur déclare que l'amour des ennemis est une des conditions indispensables pour obtenir miséricorde au jour du jugement, il est dit : « Ainsi le Père céleste agira envers vous, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère. » C'est pourquoi, loin de nous contenter de répéter, d'après l'invitation de notre Sauveur : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » montrons-nous encore toujours disposés à faire du bien à nos ennemis, et à ceux qui nous ont froissés de quelque manière que ce soit.

Le rêve de saint Annon. — Saint Annon, archevêque de Cologne, eut un jour un songe curieux. Il rêva qu'il entrait dans une magnifique maison, qui étincelait comme un brillant cristal. Il pénétra dans une salle où de sublimes figures étaient assises sur des siéges superbes ; il en connaissait quelques-unes personnellement, d'autres seulement de réputation, tels que : Héribert, ancien archevêque de Cologne, Bardo, archevêque de Mayence, Arnulphe, évêque de Worms, Eberhard, archevêque de Trieste, et une foule d'autres, tous en costume épiscopal, et revêtus d'un habit blanc comme la neige. Lui-même portait un vêtement non moins précieux et non moins blanc ; seulement la partie du vêtement qui couvrait sa poitrine lui paraissait sale, de sorte qu'il était dans un grand embarras, et faisait tout son possible pour cacher cette tache avec sa main. — Il y avait aussi un siége magnifique préparé pour lui ; mais lorsqu'il voulut s'y asseoir, Arnulphe le repoussa en lui disant qu'il ne plaisait pas au Père de le recevoir dans leur assemblée, parce que son vêtement était taché.

Comme il sortait de la salle vivement impressionné, Arnulphe le suivit et lui dit : « Consolez-vous, Annon, et occupez-vous seulement à laver promptement votre habit ; car au bout de quelques jours vous entrerez dans notre bienheureuse société. » Le lendemain, Annon raconta son rêve au plus intime de ses amis, et lui demanda ce que cela pouvait signifier. « La tache sur votre vêtement, cher ami, lui dit-il, signifie le souvenir permanent des injures que les habitants de Cologne vous ont fait essuyer en vous chassant de cette ville. Vous auriez dû leur pardonner. Cette trace d'amertume qui reste dans votre cœur, voilà ce qui jette quelque ombre sur la pureté de votre vie. » — Annon pardonna à ces hommes coupables, et le jour de Pâques il les remit en possession de leurs biens. Bientôt après, six mois après ce rêve, il s'endormit dans la paix, comme un père bien-aimé au milieu de ses enfants (*Nach Herbst, Exempelbuch*).

La pensée du jugement universel nous avertit de

4. *Nous mettre en garde contre l'hypocrisie.* — Car,

au jugement universel, les pensées des hommes, bonnes ou mauvaises, seront révélées au grand jour, et non pas seulement, comme au jugement particulier, en présence d'un seul, mais devant tous les hommes, et en face de l'univers entier. « Si, dit saint Chrysostôme (S. Chrysost., *Hom.* 48, *ad pop.*), un crime secret de quelque individu devait être manifesté seulement au milieu de cette assemblée, cet individu ne préférerait-il pas être englouti sous terre, plutôt que d'avoir tant de témoins de son péché? Eh bien! que deviendrons-nous, malheureux que nous sommes, lorsque tous les péchés et les crimes de l'univers entier seront connus et publiés sur un théâtre si public et si mémorable, et qu'ils seront exposés aux regards des hommes qui nous connaissent comme de ceux qui ne nous connaissent pas! »

EXEMPLES.

a. Philippe II et le menteur.— Un des courtisans de Philippe ayant osé lui mentir en face, ce prince l'en blâma sévèrement: « Comment! lui dit-il, vous avez l'audace de me tromper? » Ce malheureux retourna chez lui et mourut presque de douleur. — Que fera un jour l'hypocrite, et quelle ne sera pas sa confusion, lorsqu'on dévoilera toutes les intrigues qu'il aura imaginées pour nuire à son prochain?

b. La vipère.—Un individu s'occupait à prendre des vipères, qu'il portait à la ville, et vendait dans une pharmacie. Un jour il fut assez heureux pour prendre cent cinquante de ces animaux. Après les avoir déposés dans un petit tonneau qu'il avait couvert, mais qui ne fermait pas exactement, il ne tarda pas à s'endormir de fatigue.

Quelle ne fut pas sa frayeur lorsque, le lendemain, il s'aperçut qu'il avait le cou, les pieds et les mains tout enlacés de ces animaux dégoûtants et venimeux! « Hélas, s'écria-t-il,

je suis perdu ! Les vipères se sont échappées. » Il aurait effectivement enduré une mort affreuse, si sa servante ne fût accourue avec une chaudière de lait bouillant, et si les serpents, abandonnant le corps de ce malheureux, ne se fussent dirigés en rampant vers cette chaudière.—Combien grande, hypocrites, sera votre frayeur, lorsque, au dernier jugement, toutes vos tromperies secrètes, vos calomnies, toutes vos pensées d'envie, de cupidité et de bassesse, sortant des replis ténébreux de votre cœur, seront manifestées à tous les hommes, et vous envelopperont comme autant de serpents venimeux !

c. Le roi et ses sujets.—Il existait jadis un roi excellent, qui aimait tous ses sujets comme un père, et voulait en faire des hommes bons, honnêtes et heureux. Il leur donna donc un recueil de lois, qui, au fond, n'était autre chose qu'une instruction sage et paternelle sur la manière de vivre et de trouver le vrai bonheur. Ce peuple comprenait admirablement les bonnes intentions dont le roi était animé à son égard, et célébrait annuellement une fête en l'honneur de ce bon prince. « En ce jour-là, s'était dit en lui-même le roi, au milieu de leurs réjouissances, ils renouvelleront la résolution de suivre de plus en plus fidèlement les lois par amour pour leur prince. » Ainsi pensait cet homme habile. Malheureusement, il ne tarda pas à faire la triste expérience que ses sujets négligeaient de plus en plus l'observation de ses ordonnances. Ils accouraient en foule pour célébrer sa fête, et sa louange retentissait dans chaque bouche ; mais sa volonté était méconnue de la façon la plus révoltante ; les savants commençaient à discuter sur le texte de la loi, et sur le sens de quelques passages, que leurs explications ne faisaient que rendre encore plus obscurs. Ces mots et ces explications les divisèrent en partis, et bientôt ils se détestèrent et se poursuivirent avec fureur. Tout cela, ils s'imaginaient ne le faire qu'à l'honneur du roi et par respect pour ses lois ; mais le prince arriva en colère, et leur dit : « Hypocrites que vous êtes! pourquoi m'appelez-vous votre seigneur et votre père tandis que la division règne parmi vous ? Comment celui qui hait son frère aimerait-il son père ? Insensés, vous vous

querellez sur le titre et sur les expressions de vos lois, et vous en négligez la pratique ! A quoi les bonnes lois vous servent-elles, si vous ne les observez pas ? Et que me servent à moi vos louanges, si vous ne faites pas ma volonté ? Qu'il s'éloigne de ma présence quiconque me confessant de bouche me renie par ses œuvres ! » (*Maurer's Erzæhlungen*).

APPENDICE.

PROPHÉTIES RELATIVES A LA FIN DU MONDE.

Bien que le Seigneur eût dit que la question de savoir quand aurait lieu le dernier jugement (*Matth.*, XXIV, 36) ne pouvait pas même être résolue par les anges qui sont dans le ciel, et que Dieu seul en possède le secret, on a néammoins essayé de soulever le voile qui enveloppe ce mystère, et de prédire le dernier jugement ainsi que la fin du monde.

Mahomet disait déjà : « Avant que cent ans soient écoulés, on ne trouvera plus rien de vivant sur la terre.» Quelques Arabes lui ayant un jour demandé quand viendrait le dernier jugement, il répondit, en montrant le plus jeune d'entre eux : « Le dernier jugement arrivera avant que celui-là soit arrivé au déclin de l'âge. » Or, au lieu de cent ans, il s'en est écoulé plus de mille, et le jeune homme auquel Mahomet faisait allusion est depuis longtemps rentré dans la cendre et dans la poussière, sans que le dernier jugement soit arrivé.

Martin Luther soutenait que le monde n'aurait plus quinze ans d'existence. Mais combien de fois ces quinze

ans ne se sont-ils pas écoulés sans qu'on ait vu arriver le jugement dernier !

A la même époque, un prédicateur protestant nommé Michel Stiffel donnait pour certain que le dernier jugement aurait lieu l'an 1533, le 19 octobre, vers la septième heure. Dans cette persuasion, il donnait tout ce qu'il possédait, ses livres, ses meubles, et ses auditeurs cessèrent de bâtir et de semer, attendant en toute confiance les événements qui devaient arriver.

En 1601, un fanatique protestant parcourait avec sa femme l'Autriche et la Styrie, et criait partout ces paroles, qu'il donnait comme une prophétie divine: « Le dernier jugement aura lieu cette année encore. » Ce fut en vain qu'on employa tous les moyens pour leur faire abandonner cette opinion : ils préférèrent être pendus à Grœtz, plutôt que de la renier.

Le soi-disant prophète Muller, dont il a été souvent fait mention dans les journaux d'Amérique, et qui mourut le 20 décembre 1850, avait prédit que la fin du monde aurait lieu en 1833; mais sa prophétie ne s'étant pas réalisée, il l'ajourna jusqu'en 1843. Cette dernière année s'écoula encore sans que la prophétie du prophète, qui s'appuyait sur un passage de l'Apocalypse de saint Jean, s'accomplît, ce qui ébranla singulièrement la crédulité de ses disciples, qui s'élevaient au nombre de 30 à 40 mille. Leur nombre diminua considérablement lorsqu'arriva la mort du maître, qui avait prédit qu'il survivrait, ainsi qu'un petit nombre d'élus, à la ruine du monde, et implorerait la grâce du ciel sur ceux qui auraient été condamnés au dernier jugement (*Nach Spiegel, v. Jansa*).

De pareilles rêveries ne pouvant nous rendre ni plus

intelligents, ni meilleurs, nous ne voulons pas nous en occuper davantage. Ce qui est préférable, c'est de nous préparer à ce grand jour en expiant nos fautes, en faisant sérieusement pénitence, en implorant la miséricorde du Seigneur, et en répétant avec l'Eglise cette hymne sublime qu'elle chante à la messe des morts :

Vous qui avez pardonné à Madeleine,
Et exaucé le larron,
Vous avez encore mis l'espérance en mon cœur.

Mes prières sont indignes de vous,
Mais puisque vous êtes le Dieu de bonté,
Ne permettez pas que je devienne la proie du feu éternel.

Donnez-moi une place parmi les brebis
Et séparez-moi des boucs,
En me plaçant au côté droit.

Vous qui avez confondu les méchants,
Et les avez voués aux flammes cruelles,
Placez-moi au rang de vos élus.

Prosterné à vos pieds, je vous prie avec instance,
Et le cœur broyé comme la cendre,
De prendre soin de ma mort.

Lamentable est le jour
Où l'homme coupable ressuscitera de la poussière
Pour paraître au jugement.

Alors, Seigneur, soyez-lui propice !
Doux Jésus, Seigneur,
Donnez-lui le repos.

DE L'ENFER.

Un homme pieux et honnête fut muré par ses ennemis dans un souterrain, et passa treize ans dans cette caverne, ne vivant que d'herbes et de racines que Dieu

lui envoyait : « C'était là une situation affreuse, » s'écriera sans doute plus d'un lecteur ; et cependant l'état de cet homme malheureux n'est qu'une bagatelle insignifiante, comparé avec les tourments de l'enfer, c'est-à-dire de ce lieu terrible où les damnés souffrent d'éternelles tortures. Aussi l'Ecriture sainte lui donne-t-elle des noms effrayants. Le mot « Scheol, » dont l'hébreu se sert pour désigner l'enfer, signifie « n'être jamais rassasié, » en d'autres termes, un abîme sans fond qu'on ne saurait combler. L'Ecriture sainte l'appelle encore (*Marc*, IX, 43, 46) « un lieu sans lumière » (*Luc*, XIII, 27) ; « le feu éternel » (*Matth.*, I, 7) ; « la colère future ; une fournaise » (*Matth.*, XIV, 42) ; « le feu de l'enfer, un feu qui ne s'éteint pas » (*Marc*, IX, 47) ; « le supplice éternel » (*Matth.*, XIV, 26) ; « la damnation » (*Ephes.*, IV, 9) ; « le lieu le plus bas de la terre » (II *Thessal.*, II, 7) ; « ruine, prison éternelle » (I *Pierre*, III, 19) ; « abîme » (*Apocal.*, XVII, 8) ; « abîme de feu. »

Mais en quoi consistent ces tourments de l'enfer ?

Ces tourments de l'enfer consistent dans :

1. *La pensée continuelle qu'on est repoussé de Dieu, et qu'on est, comme les démons, forcé de trembler devant lui.* — « Infinie, dit saint Laurent Justinien (S. Laurent. Justin., *de Vit. solit.*), est la perte de la vue de Dieu ; cette perte surpasse toutes les douleurs. » Et saint Bonaventure : « Quand même vous me menaceriez de mille enfers, je les croirais chose moindre que d'être privé du charme de cette société glorieuse (du ciel), et d'être haï du Créateur. Oh mon âme, combien l'enfer

est terrible! Mais plus terrible encore est la face courroucée du Juge. »

2. *Les remords de la conscience.* — « Leur ver, dit l'Ecriture sainte (*Marc,* IX, 47), ne meurt point. » Et Innocent III écrit les paroles suivantes (S. Innoc. III, de *Contempt. mundi,* c. III, s. II) : « Le ver de la conscience rongera le cœur de trois manières : il le tourmentera par la mémoire, il le torturera horriblement par la peine, il le crucifiera par la frayeur. En pensant à leurs péchés, les impies seront saisis de crainte, et, mis en face de leurs iniquités, ils s'écrieront : « A quoi nous a-t-il servi d'être orgueilleux et d'avoir regorgé de richesses? Quel fruit en avons-nous retiré? Tout est passé. Dans l'excès de leur confusion, ils se rappelleront ce qu'ils auront fait avec trop de confusion, et c'est ainsi que seront punis par l'aiguillon de la mémoire ceux que l'aiguillon de la malice avait excités au péché. »

3. Ce serait déjà pour nous quelque chose d'affreux d'être obligés d'habiter une maison occupée par des brigands, des voleurs, des assassins et autres gens corrompus et malfaisants. Or, quelle chose terrible ne doit-ce pas être que d'habiter l'enfer, où l'on ne se trouve qu'au milieu d'esprits pervers et méchants ! « Là, dit saint Cassien (S. Cas., *in Conf. theolog.*, p. 3), habitent des anges noirs, dont les yeux dardent des traits de feu, dont les dents sortent comme celles de l'éléphant, dont l'aspect enfante la douleur, l'effroi et la mort. » On se tromperait fort si l'on pensait qu'on se consolera à la vue de ses nombreux compagnons de souffrances; « car, remarque saint Augustin, ce n'est que dans les souffrances médiocres qu'on peut puiser des consola-

tions dans les maux d'autrui; mais quand les souffrances sont trop grandes, et que l'âme est trop tourmentée, la vue des douleurs d'autrui ne saurait procurer aucun adoucissement. Quand un paralytique est en proie à de violentes douleurs, on ne lui procure aucune consolation en l'entourant de mille individus qui souffrent autant que lui. »

4. Le corps, lui aussi, sera soumis dans l'enfer à d'affreux tourments. Car, ayant servi d'instrument à l'âme de l'impie pour opérer le mal, la justice de Dieu exige qu'il souffre avec elle. Les yeux qui se seront enivrés de voluptés en contemplant des objets déshonnêtes, seront punis par la vue hideuse des démons; les oreilles qui auront pris plaisir à entendre des discours impurs, calomniateurs, blasphématoires, expieront leurs fautes dans un lieu où elles n'entendront que pleurs et grincements de dents. L'odorat pourra à peine supporter la puanteur infecte qu'exhaleront les réprouvés et qui se répandra partout; « car, dit saint Bonaventure (S. Bonav., *apud Drexel.*, c. III), si le cadavre d'un seul damné se trouvait sur la terre, l'univers entier en serait empesté. » Et il est dit dans l'Apocalypse de l'apôtre saint Jean : « Leur partage sera d'être dans un étang de feu et de soufre. » Le goût, ou la passion du boire et du manger, sera tourmenté par la faim et par la soif. « Ils auront faim comme des chiens » (*Ps.* XXXVIII, 9), disait David. Et l'Evangile raconte que le mauvais riche disait à Abraham : « Envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe son doigt dans l'eau et me rafraîchisse la langue, car je souffre cruellement dans cette flamme. » Les sens seront tourmentés, tantôt par une froidure

extrême, tantôt par une chaleur insupportable. « Car, dit le docteur de l'Eglise saint Augustin (S. Aug., *in Ps.* L, 19), le feu de l'enfer ne sera pas un feu aussi faible que celui qui brûle sur le foyer, bien que, si quelqu'un vous forçait de tenir la main dans ce dernier, vous préférassiez tout endurer, hormis cela. »

5. Outre que le corps des damnés sera tourmenté par d'affreuses douleurs, leur âme, à son tour, endurera d'horribles tortures, à cause de l'envie qui leur rongera le cœur. « Si les damnés, dit Salomon, placés en face des justes, pouvaient les contempler, ils seraient saisis d'un trouble et d'une frayeur horrible. Touchés de regret, et soupirant dans l'angoisse de leur cœur, ils diraient : « Ce sont là ceux qui autrefois ont été l'objet de nos railleries, et que nous citions comme des hommes dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie et leur mort une honte; cependant les voilà élevés au rang d'enfants de Dieu, et leur partage est d'être avec les saints. » — « Ils envient aux bienheureux leur gloire, dit saint Antonin (S. Antonin, p. 4, tit. 19, c. 558), dont ils ont une idée générale; ils sont jaloux de ceux mêmes qui, sur la terre, avaient été leurs parents et leurs amis, et telle est leur folie, qu'ils désireraient qu'ils fussent tous damnés avec eux. »

6. Il règne dans l'enfer des combats et des querelles continuels. Plus les damnés peuvent se nuire les uns aux autres, plus ils en éprouvent de joie. Les pères maudissent leurs enfants, les enfants maudissent leurs pères. Plus d'un parmi ces derniers dit à son fils : « Enfant pervers! c'est toi qui es cause de ma damnation.

Si, par ton entêtement, tu ne m'avais pas mis en colère, je ne serais pas descendu dans cet horrible séjour! » Plus d'un enfant ne manque pas de dire à sa mère: « Mère détestable, tu es cause de mon malheur! Si tu m'avais élevé dans la vertu, si tu m'avais puni lorsque je manquais, je ne serais pas en enfer! » C'est ainsi, comme cela eut lieu pour nos premiers parents, que l'un rejettera la faute sur l'autre, et que personne ne reconnaîtra que ce sont ses propres délits qui l'auront précipité dans l'abîme de la perdition.

7. Mais ce qu'il y a de plus terrible pour les damnés, ce qui porte leur désolation jusqu'au désespoir, c'est que leurs tourments sont éternels. Car si, d'une part, on ne saurait être délivré de l'enfer sans se corriger, et si, d'autre part, les damnés ne se sont pas corrigés sur la terre, malgré les grâces abondantes que Dieu leur avait envoyées, comment pourraient-ils le faire en enfer, alors qu'ils sont dépourvus de tous ces moyens de salut? Si, comme l'apprend l'expérience, il est rare qu'un criminel sorte converti d'une maison de détention, combien cela ne doit-il pas être plus difficile pour un réprouvé, qui ne voit pas un seul bon exemple en enfer, et n'a devant les yeux que des esprits iniques et corrompus! Et si l'enfer n'était que temporaire, pourrait-on dire que la vertu soit le seul chemin pour arriver au ciel? Le pécheur ne se résignerait-il pas à souffrir en patience, et n'entrerait-il pas ensuite dans le ciel aussi facilement que le juste, qui a sacrifié pour la vertu et le ciel tous les avantages de la terre, sa vie même, qui a été en butte aux plus amères privations? Ne s'imaginerait-il pas que les nombreux avantages que la vie lui procure ici bas le dédommagent de cet ajournement

du bonheur céleste dans l'autre monde? Non; autant il est certain et convenable, comme le proclame la raison, que le bien seul mérite d'être récompensé, autant il est incontestable que l'enfer durera éternellement. Le Sauveur lui-même enseigne la même doctrine: « Alors il (le divin Juge) dira à ceux qui sont à gauche (*Matth.*, xv, 41): « Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel! » Le divin Sauveur appelle aussi l'enfer un lieu « où leur ver ne meurt point, un feu qui ne s'éteint pas. » Les docteurs de l'Eglise se sont exprimés dans le même sens: « Ces malheureux, dit saint Grégoire le Grand (S. Greg., *in Matth.*, VIII), ont une mort sans mort, un besoin sans dépérissement, parce que là la mort commence toujours et ne finit pas. » « L'impie, écrit à son tour Innocent III (Innocent., c. 10, *de Contempt. mundi*), devant, à cause de son péché, avoir toujours la faute en lui, il éprouvera toujours des tourments et des tortures en punition de sa faute, parce que Dieu ne saurait lui remettre par le pardon ce que lui-même n'a pas effacé par la pénitence. » O douleurs cruelles! Toujours! Toujours brûler! — Jamais! Jamais de délivrance! Nulle espérance de rédemption! Si un ange disait à un réprouvé: « Consolez-vous, un temps viendra où Dieu aura pitié de vous. » — Mais quand sera-ce donc? Souffrirai-je encore durant un siècle? — Ce serait trop peu. — La colère du Juge se contentera-t-elle de dix, de vingt siècles? — Cela ne suffit pas. — Mais, du moins, je ne resterai pas ici au-delà d'un million d'années? — C'est trop peu encore. Dieu vous délivrera de ce lieu lorsqu'il se sera écoulé autant de millions de siècles qu'il faudrait de gouttes d'eau pour submerger la terre comme au déluge; » si, dis-je,

vous entendiez faire cette promesse, lecteur, vous seriez rempli d'effroi. Eh bien, elle serait un sujet de joie et de consolation pour le réprouvé ; car cette série épouvantable de siècles s'écoulera, et quand enfin elle sera écoulée, l'éternité commencera seulement. O éternité ! il n'est pas donné à l'homme de vous comprendre; l'idée qu'il se forme de vous ressemble à un éclair passager qui ne fait qu'éblouir le regard.

LES DAMNÉS PORTENT EN EUX-MÊMES LEURS TOURMENTS.

Dût le réprouvé
S'élever au plus haut des cieux,
Il y porterait avec lui
Les tourments et les peines de l'enfer (*Angelus Silesius*).

LA MORT ÉTERNELLE.

La mort qui n'est pas le germe
D'où fleurit une vie nouvelle,
Voilà celle que mon âme
Redoute avant toute autre (*Idem*).

Objections. Il est grand le nombre de ceux qui, de nos jours, nient l'existence de l'enfer. Dans l'effervescence et le débordement de leurs passions, ils ne trouvent rien de plus commode que de se débarrasser de la nécessité de craindre un jugement de la part de Dieu et d'en attendre un châtiment éternel.

1. « Il n'y a pas d'enfer, personne n'en est revenu. »

Réponse. Cette objection renferme deux parties :

En ce qui concerne la première, mon cher ami, toutes les paroles du divin Sauveur que nous avons rapportées plus haut, paroles desquelles il résulte que

le Sauveur se montre disposé à pardonner aux pécheurs contrits et repentants, prouvent l'existence de l'enfer. C'est là ce que proclame la voix unanime de l'humanité. La certitude de l'enfer est si profondément enracinée dans la conscience humaine, qu'on trouve chez tous les peuples, chrétiens ou païens, des témoignages en faveur de cette vérité. Quoique les hérétiques aient rejeté toutes les autres doctrines catholiques, il n'est venu à la pensée d'aucun d'eux de nier celle-ci. Les hommes les plus célèbres, non-seulement parmi les chrétiens, mais encore parmi les païens, tels que Virgile, Horace, Ovide, Platon, Socrate, ont admis l'existence de l'enfer ; et vous-même, si vous ne le craigniez pas, vous suivriez de si nobles exemples, et vous diriez: « Il existe un enfer, vengeur du crime, et cet enfer est éternel. »

Vous dites encore : « Personne n'en est revenu. » Vous avez parfaitement raison; personne n'est jamais sorti de l'enfer; « car, dit l'Evangéliste saint Marc (*Marc*, VIII, 36), par quel échange l'homme pourra-t-il se racheter? » Vous aussi, si vous étiez en enfer, vous n'en sortiriez jamais. Et voilà pourquoi je vous dis: « Prenez garde de n'y pas tomber, et pour cela n'en prenez pas le chemin. Si on pouvait en sortir une fois seulement, je vous dirais : Allez-y, et vous verrez qu'il existe. » Mais c'est précisément parce qu'on ne saurait faire cette expérience, que c'est une folie de s'exposer à un mal qui est sans remède, sans but et sans mesure.

2. Vous ajoutez : « Dieu est trop bon pour me damner ! »

Réponse. Ce n'est pas Dieu qui vous damnera, c'est vous-même. C'est le péché, dont vous êtes l'esclave, qui précipitera dans la ruine votre corps et votre âme. Le péché n'est pas l'œuvre de Dieu, mais l'œuvre de l'homme qui le commet. Dieu ne force personne de pécher ; il nous donne la liberté de faire le bien ou le mal ; il cherche à nous porter au bien par ses enseignements, par ses conseils, par ses tendres invitations, par ses menaces terribles. Il nous comble de grâces, nous entoure de secours ; en un mot, il n'omet rien de ce qui peut contribuer à nous sauver. Dieu ne donne à tout homme que ce que celui-ci a choisi par une libre détermination : la vie ou la mort ; la vie, en récompense de sa vertu ; l'enfer, en récompense de son péché ; et c'est le réprouvé seul qui se damne lui-même.

3. « Mais je n'irai pas jusque-là ; je ne suis cependant pas assez mauvais pour mériter d'être précipité en enfer ! »

Réponse. Vous ne l'ètes peut-être pas encore assez maintenant ; mais si, dans votre folie et votre légèreté, vous continuez à vous livrer au péché, vous ne tarderez pas à y arriver. Plus d'un individu, qui maintenant brûle éternellement en enfer, pensait peut-être autrefois comme vous. Lui aussi ne se croyait coupable d'aucune faute grave ; mais un seul mauvais désir, l'ayant entraîné dans un vice infâme, a suffi pour le précipiter en enfer. Ce qu'il y a surtout de terrible dans le péché, c'est qu'il ne dit jamais à l'homme qui est tombé : « Arrête, maintenant, c'est assez ! » mais il l'entraîne de plus en plus violemment, jusqu'à ce

que le malheureux, tombant insensiblement d'un crime dans un autre, se trouve entièrement en la puissance du démon. Or, puisqu'il en est ainsi, opérons notre salut avec crainte et tremblement, et aussi longtemps que nous vivrons efforçons-nous d'éviter les peines de l'enfer. Mais ces peines, nous ne pouvons les éviter qu'en:

1. *Pensant continuellement à l'enfer.* — « Si, dit saint Jean Chrysostôme (S. Chrysost., *Hom.* 10, *in* II *Cor.*), entrant dans une prison, nous y apercevions des hommes dont les uns fussent couverts d'impuretés et d'ordure, les autres chargés de chaînes et tourmentés par la faim, ceux-ci enveloppés d'épaisses ténèbres, nous serions émus dans notre cœur, nous frémirions, et nous ferions tous nos efforts pour ne pas entrer dans un pareil lieu. Hélas ! que deviendrons-nous un jour s'il nous faut endurer les tourments de l'enfer, car ces liens ne sont pas faits avec du fer, mais avec un feu éternel ? »

EXEMPLES.

a. Le fer brûlant.—Saint François le Séraphique pleurait amèrement chaque fois qu'il voyait un fer brûlant ; il se rappelait le spectacle des réprouvés qui brûlent dans les flammes de l'enfer.

b Une nuit blanche.—Fulque, homme riche, qui ne vivait en ce monde que pour le plaisir et ne pensait jamais à la vie future, fut pendant une nuit d'été troublé dans son sommeil par la chaleur excessive de la température.

Il se dit en lui même : « Comment, moi qui puis à peine endurer d'être couché sur un lit si tendre, où je n'éprouve pas la moindre douleur, comment ferai-je, lorsqu'un jour, semblable à ce riche dont il est parlé dans l'Evangile, je serai enseveli pour toujours dans les flammes de l'enfer ? »

Cette pensée l'impressionna si fortement, qu'il renonça au

monde et se retira dans un désert, pour ne vivre plus que pour l'éternité (*Fleurs du désert*).

c. Un remède contre les tentations.—Guillaume de Paris disait de lui-même : « J'éteins l'incendie des passions dans le feu de l'incendie éternel : dans la chaleur de mes tentations, je fais de cette fournaise de l'enfer mon lieu de rafraîchissement, et ce qui est plus singulier encore, c'est que pour fuir l'enfer je fuis en enfer. Plus je le fuis, plus il me donne de sécurité, de force et de confiance. »—Plus nous penserons à l'enfer, plus nous surmonterons facilement les tentations auxquelles nous sommes exposés.

d. Indifférence pour la vertu.—Un jeune religieux demandait un jour à Achilles, un pieux abbé, comment il se faisait qu'il priait dans sa cellule avec tant d'indifférence. « La cause en est, lui répondit l'abbé, que vous réfléchissez trop peu sur le repos futur que nous espérons, et sur les peines futures que nous craignons. »

Mais il ne suffirait pas de penser constamment à la mort et de prendre journellement la ferme résolution de changer son genre de vie; car combien ne serait-il pas affreux que l'on pût nous faire l'application de cet ancien proverbe: « Le chemin qui conduit au ciel est tout composé de bonnes résolutions. » Nous devons encore, si nous voulons échapper à l'enfer,

2. *Eviter le péché.*—Car quiconque meurt avec un péché mortel sur la conscience descend en enfer. Or, quel est celui qui sait de science certaine si tel péché qu'il a commis appartient à la catégorie des péchés mortels? Aussi le fils de Sirach nous donne-t-il un sage avertissement, lorsqu'il nous dit (*Eccl.*, VII 3): « Mon fils, ne semez point les maux dans les sillons de l'injustice, de peur que vous n'en recueilliez dix fois autant. »

EXEMPLES.

a. Un rêve.—Le saint abbé Landelin, séduit dans sa jeunesse par de mauvais camarades, était devenu le chef d'une bande de voleurs. Un jour, sous sa direction, les brigands voulurent pénétrer dans une maison située à proximité de Cambrai. Mais les habitants de cette localité, étant supérieurs en nombre, se révoltèrent et se défendirent si bien, que les voleurs, qui ne s'attendaient pas à une résistance aussi énergique, furent bientôt mis en déroute. Plusieurs furent pris, et d'autres, qui étaient blessés, restèrent sur le champ de bataille. Les uns, perdant leur sang et poussant de profonds gémissements, se cachèrent dans les buissons ; le plus petit nombre parvint à s'évader. Landelin était occupé à transporter à l'ombre d'un chêne l'un de ses camarades blessés ; mais dès qu'il y fut arrivé, celui-ci rendit le dernier soupir. Landelin épuisé de fatigue et tremblant en face de son compagnon inanimé, s'affaissa sur lui-même en s'écriant : « Voilà quelle sera un jour ma mort ! » et il tomba dans un profond sommeil. Il eut un rêve, pendant lequel il crut voir son compagnon dans les flammes de l'enfer.

Cet événement le frappa tellement que, dès qu'il fut revenu de son rêve, il partit, alla trouver son ancien et vertueux maître Crusbert, évêque de Cambrai, et entra dans un couvent, où il fit de dignes fruits de pénitence.

b. Saint François Regis.—Trois jeunes débauchés, appartenant aux premières familles du Puy, irrités de ce que saint François avait blâmé leur vie licencieuse, avaient formé le projet de l'assassiner. Ils allèrent à l'entrée de la nuit frapper à sa porte. Régis s'avança vers eux sans rien craindre et leur dit en les abordant : « Vous venez dans le dessein de m'ôter la vie. Ce qui me touche, ce n'est pas la mort, elle est l'objet de tous mes désirs ; mais c'est l'état de damnation où vous êtes, et qui paraît vous affecter si peu. »—A ce langage, les trois jeunes hommes restèrent confus et déconcertés. Régis les embrassa avec la tendresse d'un père, et les exhorta à se réconcilier avec Dieu. Ils lui firent tous trois la confession de leurs fautes, et depuis ils menèrent toujours une vie édifiante.

c. Châtiment infligé à un homme d'une sensualité remarquable.—Louis de Grenade, écrivain aussi spirituel qu'énergique, raconte le fait suivant : « Un individu vit un jour en songe l'âme d'un homme qui avait vécu selon les passions de l'homme terrestre, tourmentée dans l'enfer de la manière suivante : les démons commencèrent par s'emparer de cette âme, la conduisirent au prince des ténèbres qui attendait ses agents, assis sur son siége de feu. Lorsqu'ils lui eurent présenté l'âme du damné, le prince des démons lui dit : « Je veux que tu sois honorée sur ce magnifique siége, puisque tu étais en si grande vénération auprès des hommes, et que tu n'as jamais cessé d'aspirer aux honneurs. » — Cette âme pleura amèrement d'être obligée de subir un honneur si cruel et si douloureux. Arrivèrent ensuite d'autres démons qui, lui offrant une potion souverainement amère et repoussante, la forcèrent de l'avaler en lui disant : « Voilà ce qui te convient ; puisque tu as été adonnée à la boisson, goûte un peu le vin que nous buvons dans ce pays. » Deux autres démons lui jetèrent ensuite des vipères sur la poitrine en lui disant : « Puisque dans ta vie tu as aimé les embrassements impurs, livre-toi au plaisir avec ces voluptueuses. Prends-les en place de celles que tu as aimées dans le monde. »

(Voir d'autres exemples sur ce sujet dans le Catéch. hist., 3e vol., p. 501-506, ainsi que l'exemple de saint Dosithée, dans ce Répertoire, 1er vol., p. 372.)

Une parabole.—Un individu, poursuivi par une licorne furieuse qui cherchait à le blesser, se réfugia sur un rocher et monta sur un arbre suspendu sur un abîme.

Il saisit une branche avec ses mains, resta ainsi suspendu, n'ayant pour le soutenir qu'un peu de terre où s'appuyait le bout de ses pieds. Deux licornes, l'une noire et l'autre blanche, s'efforçaient constamment de grimper le tronc de l'arbre, et la terre qui se trouvait sous les pieds de ce malheureux était sans cesse remuée et morcelée par quatre vipères qui jamais ne se reposaient. Un ange du ciel, de toute beauté, était là debout, prêt à recevoir cet homme dans ses bras, dès que l'arbre tomberait ou que la terre s'écroulerait sous ses pieds. Dans les profondeurs de l'abîme se trouvait au contraire un horrible dragon

qui regardait en haut avec des yeux de feu, et semblait vouloir engloutir l'homme dont nous parlons. A la branche de l'arbre était suspendue une goutte de miel. Notre homme lâche sa branche pour étendre la main et saisir le miel, et au même instant il tomba dans l'abîme et devint la proie du dragon.

L'individu dont il est parlé dans cette parabole est une figure de l'homme voyageur sur la terre. La licorne menaçante représente les différents genres de mort auxquels nous sommes exposés. Les deux vipères, la blanche et la noire, sont une image du jour et de la nuit, lesquels, bien que nous n'y fassions pas attention, sont constamment attachés à notre vie. La religion, c'est l'ange protecteur qui, après cette vie, nous conduira dans un monde plus excellent. Le dragon de l'abîme, c'est la ruine éternelle qui menace les hommes. La goutte de miel, ce sont les vaines jouissances qui précipitent dans la damnation éternelle les hommes qui se laissent séduire par leur attrait (*Blumen der Wuste*).

Ferme-toi, abîme de l'enfer,
A mes regards effrayés,
De peur que la fumée, la vapeur et le soufre
Ne m'étouffent de loin.
Jésus-Christ, Fils de Dieu,
Soutenez-moi ; déjà je chancelle.
Ah ! Seigneur, par le sang que vous avez répandu,
Par le sang de l'Agneau immolé,
Délivrez-moi de l'abîme de l'enfer !

DU CIEL.

L'Evangéliste saint Jean ayant été relégué sur l'île inhospitalière de Pathmos par un ordre de l'impie Domitien, empereur romain, le Seigneur se découvrit à son disciple bien-aimé, et lui montra, sous des figures merveilleuses, le développement de son Eglise jusqu'à la plénitude des siècles. Il alla même jusqu'à lui accorder d'entrevoir la magnificence des cieux, dont

saint Jean donne la description suivante (*Apoc.*, *Jean*, XXI, 10, 27): « Un ange me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville, la sainte Jérusalem qui descendait du ciel, venant de Dieu. Elle était toute brillante de la clarté de Dieu; et la lumière qui l'éclairait était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspe transparente comme du cristal. Elle avait une grande et haute muraille, où il y avait douze portes et douze anges, un à chaque porte. Et (sur ces portes) il y avait des noms écrits qui étaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël. Il y avait trois portes à l'orient, trois portes au septentrion, trois portes au midi, et trois portes à l'occident. Et la muraille avait douze fondements, sur lesquels étaient écrits les noms des douze apôtres. Les douze portes étaient douze perles; et chaque porte était faite de l'une de ces perles, et la place de la ville était d'un or pur, comme du verre transparent. Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le temple. Et la ville n'a pas besoin d'être éclairée par le soleil, ou par la lune, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à la faveur de sa lumière; et les rois de la terre y porteront leur gloire et leur honneur. Ses portes ne se fermeront point pendant la nuit parce qu'il n'y aura point là de nuit. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination ou le mensonge, mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. » — Tel est le tableau que saint Jean nous donne des joies du ciel. Cette peinture de la béatitude céleste est assurément très-vive et très-at-

trayante; mais que sont toutes ces figures, comparées avec le bonheur que l'apôtre saint Paul nous retrace dans ces lignes (I *Cor.*, II, 9): « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. »

Mais cette félicité céleste, en quoi consiste-t-elle ?

Le bonheur céleste consiste :

1. *Dans la vue de Dieu.*—Quelle jouissance ineffable de pouvoir contempler et admirer face à face Dieu, le meilleur des pères! Déjà sur la terre nous éprouvons une si grande joie lorsque nous faisons quelque progrès dans la connaissance de Dieu. Combien un enfant n'éprouve-t-il pas de contentement lorsque sa mère lui raconte quelque fait touchant et instructif qui a rapport au Père céleste, quand elle lui dit que c'est lui qui a créé tout ce qui existe, quand elle l'entretient de Jésus-Christ, le divin Ami de l'enfance, quand elle lui parle des dons si riches et si abondants du Saint-Esprit! Quelle jouissance n'éprouve pas un savant, pieux et chrétien, quand il entend une belle histoire, qu'il assiste à un sermon édifiant, propres à augmenter le trésor de sa science du bien et du vrai! Ce que nous savons ici-bas de Dieu est très-restreint et très-incomplet, nous ne le voyons que d'une manière obscure et comme dans une énigme; mais là-haut nous le verrons face à face, dans toute sa magnificence (I *Cor.*, XIII, 12). La foi se transformera en pleine vision, l'espérance en réalité, l'amour en union intime avec Dieu. Lorsque les disciples virent le Seigneur dans sa transfiguration, ils furent transportés hors d'eux-mêmes, et, bien qu'ils n'eussent savouré en quelque sorte qu'une

goutte du bonheur céleste, ils n'avaient plus d'autre pensée et d'autre désir que celui-ci : « Il fait bon ici ; nous y voulons rester toujours. » Quelle ne sera donc pas notre joie, lorsqu'il nous sera donné d'habiter éternellement avec Dieu dans le Ciel ! Aussi le prophète royal David, bien qu'il n'eût vu qu'en esprit la face du Seigneur, s'écriait (*Ps.* L, 1, 3) : « Quand viendrai-je et quand apparaîtrai-je devant la face du Très-Haut ? » Et saint Augustin (*Soliloq.*, cap. 7) : « Les saints du ciel jouissent en contemplant Dieu d'une vie qui vivifie la vie, d'une vie éternelle, et d'une vie éternellement heureuse, où se trouve la joie sans la douleur, le repos sans le travail, les honneurs sans les angoisses, la richesse sans la perte, le superflu sans le besoin, la vie sans la mort, l'éternité sans la décomposition, le bonheur sans l'affliction. »

2. *Dans la société des saints.* — Combien nous nous sentons heureux lorsque nous nous trouvons dans la société d'un homme vertueux et bien pensant ? « Là-haut, dit saint Cyprien, nous sommes attendus par la foule immense des personnes qui nous sont chères ; là-haut soupirent impatiemment après nous nos parents, nos frères et nos fils : ils sont déjà certains de notre immortalité, il n'y a plus que notre salut qui les préoccupe. Quel délice pour eux et pour nous de nous revoir et de nous embrasser ! Quel bonheur, quel triomphe, d'entrer pour toujours avec eux dans le ciel, de vivre sans crainte de ne plus mourir jamais ! Là triomphent les apôtres, là tressaillent d'allégresse les prophètes, là habitent des milliers de martyrs maintenant couronnés en récompense des combats victorieusement soutenus

et des souffrances noblement supportées; là sont les vierges triomphantes qui ont étouffé les désirs de la chair et du corps par la force de leur résistance; là, les miséricordieux reçoivent la récompense due à leurs actions bienfaisantes et aux œuvres de miséricorde qu'ils ont exercées; là enfin sont ceux qui, observant les préceptes du Seigneur, se sont amassé, avec leurs biens terrestres, des trésors pour le ciel. Tous ceux-là, mes frères, courons à leur rencontre avec toute l'ardeur de nos désirs. Puissions-nous bientôt être réunis à eux! Puissions-nous bientôt avoir le bonheur d'aller auprès de Jésus! »

3. *Dans le souvenir des bonnes œuvres que les justes auront pratiquées sur la terre.*—Le calme de la conscience nous rend déjà dès ce monde heureux et contents. Le souvenir de quelque bonne action revient encore à notre pensée au bout de plusieurs années. Et cependant les joies que procure une bonne conscience ne sont jamais sans mélange, parce que, quoi que nous fassions, nous commettons toujours beaucoup de péchés qui nous inquiètent. Mais, une fois arrivés au ciel, nous serons incapables de pécher. Aussi, avec quelle joie nous nous ressouviendrons des pauvres et des nécessiteux que nous aurons secourus, des affligés dont nous aurons été les consolateurs, des veuves et des orphelins dont nous aurons séché les larmes, des malades que nous aurons visités, des pécheurs égarés que nous aurons ramenés dans les voies du salut, des ignorants que nous aurons instruits, des ennemis auxquels nous aurons pardonné, des morts pour lesquels nous aurons prié; alors se révélera à nous dans tout son éclat

la vérité de ces paroles de la sainte Ecriture (*Jean, Apoc.*, XIV, 13) : « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent. »

4. *Dans l'exemption de toute souffrance.*—Dans le ciel, il n'y aura plus ni souffrances, ni maladies, ni pauvreté, ni persécutions ; il n'y aura plus ni mort, ni douleur, ni larmes. L'Ecriture sainte dit (*Jean, Apoc.*, VII, 16, 17), en parlant des habitants du ciel : « Ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil ni aucune autre chaleur ne les incommodera plus ; car l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur : il les conduira aux fontaines des eaux vives. » La vieillesse et la maladie ne pourront plus ternir leur beauté : « Il y a là, dit saint Augustin, une demeure éternelle, où jamais l'éclat de la jeunesse ne vieillit, où jamais l'amour ne se refroidit, où jamais la beauté ne se fane, où jamais la joie ne s'évanouit. Voilà pourquoi on a coutume de représenter les anges avec la beauté et l'éclat de la jeunesse, bien qu'il y ait plus de 6,000 ans qu'ils ont été créés. Là rien ne se flétrit, rien ne diminue en force ni en beauté. Là est le séjour le plus agréable. »

5. Notre corps, ayant coopéré aux bonnes œuvres de l'âme, sera aussi récompensé. Comme Adam et Eve vivaient au sein de la joie et de l'innocence dans un magnifique jardin, le paradis ; ainsi, dans le ciel, il y aura un jardin de délices, où les bons se livreront à la joie. Aussi le divin Sauveur disait au larron repenti (*Luc*, XXIII, 43) : « Aujourd'hui encore vous serez avec moi en paradis ; » et saint Augustin (S. Aug., *Lib. Medit.*, cap. 12) : « Dans ce jardin il y a des roses qui ne se fanent jamais, des lis blancs. — Là le baume

répand ses parfums; là verdissent les prairies, fleurissent les champs, coulent de petits ruisseaux de miel. » Et le célèbre abbé Rupert (Rup., *in Gen.*, l. I, c. IV): « Ce jardin est un séjour souverainement agréable; c'est un autre ciel, où règne une température telle, qu'il n'y a pas de succession d'hiver et d'été, d'automne et de printemps, mais une jouissance continuelle; c'est un jardin rempli de délices éternelles. »

6. Mais ce qui donne aux joies célestes leur véritable charme, c'est leur éternité. Les plaisirs de la terre sont aussi changeants que les roues d'une voiture, où ce qui est maintenant à la partie la plus élevée se trouve, un instant après, à la partie la plus basse. — Une autre propriété des joies du ciel est celle qui est exprimée dans ces paroles du Sauveur (*Matth.*, XXV, 46; II *Tim.*, II): « Les justes entreront dans la vie éternelle et y régneront avec Jésus-Christ. » — « Pensez, dit Origène (Origen., *in Exod.*), que Dieu régnera avec ses saints autant d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, de feuilles et de brins d'herbe sur la terre, de grains de sable sur le rivage de la mer, de grains de poussière qui flottent invisibles dans l'air. Que dis-je? les saints se réjouiront avec Dieu encore bien au-delà; ils se réjouiront sans fin, éternellement. »

Bien que les saints doivent goûter un bonheur éternel dans le sein de Dieu, il y aura cependant dans la félicité céleste différents degrés. Plus les élus auront vécu pieusement et saintement sur la terre, plus leur bonheur sera grand. « Le soleil, dit l'apôtre saint Paul (I *Cor.*, XV, 4), a son éclat, la lune le sien, et les étoiles le leur; et entre les étoiles, l'une est plus

éclatante que l'autre. Il en sera de même à la résurrection des morts. » — « Néanmoins, dit saint Augustin (S. Aug., *in Joan.*), malgré la différence de la gloire, il n'y aura nulle envie parmi les habitants du ciel, parce que dans tous régnera l'union de l'amour. »

L'attente des jouissances célestes doit :

1. *Nous consoler dans nos souffrances et dans nos tribulations.*—Les souffrances sont la voie que notre divin Sauveur a été obligé de parcourir pour arriver à sa gloire : « Le Sauveur n'a-t-il pas été obligé d'endurer tout cela pour arriver à sa gloire ? » disait Jésus-Christ à ses deux disciples attristés qui se rendaient à Emmaüs. Pour nous aussi, les contradictions de ce monde, quand nous les supportons avec patience et avec une pleine résignation à la volonté divine, sont en quelque sorte des ailes qui nous élèvent jusqu'aux jouissances célestes. « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés, » disait Jésus-Christ dans son sermon de la montagne. « Là, dit l'apôtre saint Jean dans son Apocalypse, en parlant de la céleste Jérusalem (*Apoc.*, XXI, 4), Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. La mort ne sera plus; il n'y aura plus ni deuil, ni plainte, ni douleur. » Et l'apôtre saint Paul écrit (*Rom.*, VIII, 18) : « Je tiens pour certain que les souffrances de ce monde ne sont rien en proportion de cette gloire future qui nous sera révélée. »

EXEMPLES BIBLIQUES.

a. Le vieux Tobie, élevant avec joie ses regards vers le ciel, d'où il attendait toute sa récompense, disait à ses parents, qui insultaient à son malheur : « Nous sommes enfants des

saints, et nous attendons une autre vie, que Dieu donnera à ceux qui lui restent fidèles » (*Tob.*, II, 18).

b. Dans l'attente d'une vie meilleure, les frères Machabées, souffrirent les tourments les plus insupportables, et triomphèrent des horreurs de la mort (*Mach.*, VII, 27-29). Leur mère disait au plus jeune, après que ses six frères avaient déjà été immolés de la manière la plus cruelle : « Je vous en prie, mon cher enfant, ayez pitié de moi, et mourez volontiers, et le Dieu de miséricorde vous rendra de nouveau, vous et vos autres frères, à votre mère. » L'enfant répondit : « Mes frères, après avoir enduré de courtes souffrances, participent maintenant à la promesse de la vie éternelle ; je veux volontiers, à leur exemple, immoler mon corps et ma vie, pour satisfaire à la loi de mes pères » (II *Mach.*, VII, 36-37).

c. Les saints apôtres couraient joyeux au devant de la mort, se confiant en ces paroles de leur divin Seigneur et Maître : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car une grande récompense vous attend dans le ciel. »

AUTRES EXEMPLES.

Sainte Dorothée. — Sainte Dorothée témoignait avec la plus grande joie le désir de mourir pour Jésus-Christ. « Combien je me réjouis, s'écriait-elle lorsqu'on la conduisait au supplice, d'entrer bientôt dans les magnifiques jardins de mon époux et de pouvoir cueillir des roses et de magnifiques pommes ! » Un jeune païen. Théophile de nom, entendant ces paroles, dit à la sainte : « Eh bien, chrétiennne, si tu m'envoies des fleurs et des fruits du jardin de ton époux, je me ferai chrétien. » Dorothée le lui promit, et au bout de quelques instants sa tête tomba sous le glaive du bourreau. Le soir du même jour, Théophile se trouvant seul au milieu de ses amis leur raconta le fait. « Je suis curieux de voir, leur dit-il, si cette chrétienne tiendra sa promesse, et si elle m'enverra des fruits et des fleurs du jardin de son époux. » Tout à coup il aperçoit devant lui un ange qui lui offre une corbeille pleine de pommes rouges et de roses, en lui disant : « Dorothée t'envoie ces roses et ces pommes du jardin de son époux. » Et en disant ces

mots, l'ange laissa la corbeille et disparut. Théophile se convertit, souffrit, et mourut martyr de Jésus-Christ, dans la joyeuse attente de la gloire céleste.

C'est sur l'espoir d'un meilleur monde
Que dans ses maux mon cœur se fonde.

d. Saint Marin.—Saint Marin, qui annonçait l'Évangile en Bavière, non loin des bords enchanteurs du lac de Tégern, fut un jour attaqué au milieu de la nuit par une bande de voleurs. Comme ils avaient appris qu'il était issu de famille noble, ils supposaient qu'il possédait de grands trésors. Ils se précipitent sur le saint en s'écriant d'une voix terrible : « Livre-nous les trésors que tu as cachés, sinon nous te perçons de nos glaives ! » Le saint se contenta de leur répondre avec calme : « Toutes mes espérances et tous mes trésors sont là-haut dans le ciel ! »

e. Saint François d'Assise. — Saint François d'Assise se trouvant un jour gravement malade se mit à pleurer, en disant qu'il lui était impossible de supporter plus longtemps les souffrances qu'il endurait ; mais il entendit une voix céleste qui lui dit : « François, si toute la terre était de l'or, la mer entière du baume, toutes les montagnes et toutes les collines des pierres précieuses, ne souffrirais-tu pas volontiers, afin de pouvoir gagner de si grandes richesses ? » Le saint répondit : « Seigneur, je ne suis pas digne d'un tel trésor — Sache, François, reprit la voix, que ce trésor que je tiens préparé pour toi, c'est la vie éternelle, et que les douleurs que tu souffres en sont le gage. » Depuis ce moment, le saint supporta toutes ses souffrances avec la plus grande patience, en vue de la gloire qui lui était réservée dans le ciel (*Christenlehren, v. Haid*).

f. Sainte Ménodora. — Sainte Ménodora disait, ainsi que ses deux sœurs, au gouverneur qui voulait les forcer de sacrifier aux idoles : « Courtes et passagères sont les souffrances de cette terre ; celui qui les supporte jusqu'à la fin avec une constance vraiment chrétienne, le bon Dieu, qui est un juge équitable, l'en récompensera dans l'autre monde avec le bonheur éternel du paradis. »

LE CHEMIN DE LA CROIX EST LE CHEMIN DU CIEL.

Voulez-vous, cher pèlerin,
Arriver dans votre patrie?
Ne faites jamais un pas
Hors du chemin de la Croix (*Angelus Silesius*).

L'attente du ciel doit

2. *Nous consoler aussi à la mort de nos amis.*—De même que les disciples de Jésus, lors de la transfiguration de leur divin Maître sur le Thabor, aperçurent sous une forme visible Moïse et Elie, morts depuis longtemps; de même nous reverrons dans le pays où il n'y a plus de séparation tous les hommes bons et vertueux que la mort nous avait ravis. Quelle joie immense n'éprouverons-nous pas alors?

EXEMPLES.

a. Saint Jean Climaque et son disciple.—Saint Jean Climaque, abbé d'un couvent situé sur la montagne de Sinaï, avait désigné pour son successeur l'aîné de ses religieux, Georges de nom, qui avait passé soixante-dix ans dans la pratique de toutes les vertus. Lorsque saint Jean approcha de sa dernière heure, ce religieux vint le visiter, fondant en larmes et se plaignant qu'il le laissât après lui sans secours. « Ne vous affligez point, lui dit le saint; si j'ai quelque puissance auprès de Dieu, il ne vous laissera pas un an dans ce monde. » La même année, dix mois après la mort de saint Jean, son maître, Georges mourut, et alla le retrouver au sein de la gloire éternelle.

b. Sainte Gertrude et ses compagnes. — Au moment même où sainte Gertrude, abbesse du couvent de Nivelle, allait rendre le dernier soupir, l'une de ses plus fidèles amies, Modeste, priait devant une image de la sainte Vierge qui se trouvait à l'autel de l'église du couvent, à Avende, afin d'obtenir la guérison de

Gertrude, si gravement malade. Tout à coup, elle voit à sa droite une apparition qui lui paraît surnaturelle : elle s'effraie, elle tremble et veut prendre la fuite; mais cette figure l'invite amicalement par un signe à rester et à continuer sa prière. Modeste reprend courage; car il lui semble voir debout devant elle sa tendre amie Gertrude, revêtue de ses habits religieux, portant sa croix d'abbesse et lui disant : « C'est moi, Modeste, moi, que tu as tant aimée pendant ma vie. Je m'en vais auprès de notre divin Sauveur; pour toi, bientôt tu me suivras ! » En finissant ces mots, l'apparition s'évanouit. Consolée, Modeste se retire en toute hâte dans sa cellule, et conjure le Seigneur de vouloir bien accomplir bientôt le souhait exprimé par l'apparition. Effectivement, elle ne tarda pas à aller retrouver sa tendre amie dans le séjour de sa patrie céleste (*Légende sacrée*).

c. Eliot auprès du lit de mort de sa sœur. — Le célèbre défenseur de Gibraltar, le général Eliot, aimait tendrement sa sœur, mariée à l'amiral Drake; mais il eut le malheur de la perdre de bonne heure. Ce dernier, attristé, se tenait debout auprès de son épouse, et, versant des larmes, lui faisait ses derniers adieux. Touchée du triste état de son époux, la malade fit un dernier effort pour ramasser toutes ses forces, puis elle lui adressa les consolations suivantes : « Chrétien, héros, époux, puisez des consolations dans ce courage héroïque qui vous distingue, et par lequel vous avez triomphé de vous-même et de vos ennemis. Recevez-les, ces consolations, de la main d'une mourante qui vous aime tendrement, et qui désire ardemment votre bonheur. Un héros ne saurait jamais être pusillanime, ni un chrétien inconsolable. Comme père, vous avez des devoirs à remplir, songez à votre propre conservation. Maintenant qu'il s'agit de montrer de la fermeté, faites voir que vous êtes un héros. Combattez maintenant le plus beau des combats, et la victoire vous appartiendra. Par delà le tombeau, dans le séjour des esprits bienheureux, celle qui a surmonté toutes les frayeurs de la mort avec cette force que donne la foi, et qui s'est montrée jusqu'à la mort votre épouse fidèle, vous attend. C'est là que vos actions seront couronnées d'impérissables lauriers » (*Thanatologie v. Hacker*).

d. Les pasteurs du ciel.—La nuit qui précéda la fête du prin-

temps pendant laquelle Caïn et Abel devaient offrir leurs sacrifices d'actions de grâces, Eve leur mère eut un rêve merveilleux : il lui sembla voir les roses blanches qu'Abel avait cueillies autour de l'autel, transformées en d'autres roses couleur de sang. Elle voulut cueillir une fleur, mais elle lui tomba de la main. Sur l'autel, auquel Abel n'avait coutume d'offrir que du lait, se trouvait en ce moment un agneau sanglant. Elle entendit des voix qui gémissaient, mais dont les gémissements finirent par se traduire en sons inconnus et d'une grande suavité. Et elle vit s'étaler à ses regards une belle et fertile campagne, plus belle encore que le paradis dans lequel elle avait vécu; son plus jeune fils, Abel, sous la forme d'un berger vêtu de blanc, y faisait paître un troupeau. Sa tête était ornée d'une couronne de roses blanches, et dans sa main il tenait une harpe, d'où sortaient ces accents délicieux qui retentissaient aux oreilles d'Ève. Il voulut s'approcher d'elle, mais il disparut. Lorsque la mère se réveilla, elle crut voir l'aurore tout ensanglantée, et elle se rendit à la fête des sacrifices, le cœur attristé. Caïn et Abel partirent aussi pour aller offrir leurs sacrifices; mais Abel ne revint pas le soir. Inquiète, sa mère le chercha partout, mais elle ne trouva que son troupeau dispersé, qui errait çà et là, tristement. Nulle trace qui pût lui indiquer où était son cher fils. Enfin, elle le trouva étendu auprès de l'autel; les roses étaient teintes de son sang, et dans une grotte voisine retentit le cri de mort de Caïn, le meurtrier de son frère. La mère ne peut survivre à cette catastrophe; elle tombe inanimée sur le cadavre de son fils chéri. Ce fils bien-aimé lui apparaît pour la seconde fois; des roses rouges entourent sa tête, des accents suaves sortent de sa harpe, et ce fils chéri s'adressant à sa mère lui dit avec douceur : « Regarde le ciel, ma mère, et ne pleure pas; regarde le ciel; il y fait meilleur qu'en paradis. C'est là que nous nous reverrons; nous y goûterons une lumière plus belle, et jamais nous ne nous séparerons plus. »

Eve, consolée, se tenait debout auprès du cadavre de son fils. Après l'avoir humecté de larmes et lui avoir tressé une couronne avec les roses qu'il avait portées à l'autel, son père et sa mère l'inhumèrent. Au milieu de la nuit, ils étaient encore assis tous

les deux auprès de son tombeau, regardant les étoiles, et s'entretenant de leur enfant bien-aimé.

NOUS NOUS REVERRONS.

Qu'est-ce qui nous console, quand nous sommes debout auprès d'une tombe,
Et que la nuit nous dérobe la vue de ceux qui nous sont chers?
Quand le souffle de la mort remplit cette poitrine insensible,
Qu'est-ce qui nous console? — Un petit mot : *Nous nous reverrons!*

Enfin, l'attente du ciel doit

3. *Nous exciter à la vertu.*— Un jour, un jeune homme riche et distingué rencontra le divin Sauveur sur son chemin. Aussitôt il courut à lui et lui adressa cette question : « Que faut-il faire pour arriver à la vie éternelle ? » Le Sauveur lui répondit : « Si vous voulez arriver à la vie éternelle, observez les commandements. » Et l'apôtre saint Paul ajoute de son côté (*Gal.*, VI, 9) : « Ne nous lassons point de faire le bien, puisque, si nous ne perdons point courage, nous en recueillerons le fruit en son temps. »

EXEMPLES BIBLIQUES.

a. L'Ecriture sainte dit, en parlant de la mort du pieux Hénoch (*Gen.*, V, 22; *Eccles.*, XLIV, 16) : « Hénoch marcha avec Dieu, et Dieu le transféra dans le paradis. »

Elie fut transporté miraculeusement au ciel au milieu des flammes et des tourbillons de vent, afin de nous montrer quelle grande récompense est réservée dans le ciel à ceux qui observent les commandements de Dieu.

b. AUTRES EXEMPLES.

a. Saint Euloge, martyr. — Le saint martyr Euloge répondit au juge qui le voulait forcer de renoncer au christianisme :

« Ah ! si tu pouvais connaître les récompenses qui attendent ceux qui conservent notre foi, tu renoncerais à ta dignité personnelle. » Et il commença à expliquer hardiment les vérités de l'Evangile. Mais comme on ne voulait pas l'écouter, on le condamna aussitôt à perdre la tête.

c. *Théodate et ses fils.* — Au milieu des plus horribles tourments, une sainte veuve, nommée Théodate, s'écriait en s'adressant à ses fils : « Mes fils, soyez inébranlables, et souffrez en vrais chrétiens. Elevez vos regards vers le ciel, où brille la couronne de la vie éternelle, réservée à vos courtes et passagères souffrances. Montrez de la fermeté et du courage, car Jésus est près de vous pour vous donner des forces et vous consoler. »

d. *Saint Anscaire.*—Saint Anscaire ayant perdu sa bonne mère dès l'âge de cinq ans, on le mit à l'école dans un couvent, où il eut les plus belles occasions de s'instruire; mais comme c'était un enfant indiscipliné, il trouvait plus de plaisir à rester oisif ou à s'occuper de choses insignifiantes qu'à étudier. Dieu se servit d'un rêve pour l'éloigner du mal et l'appeler à la vertu. Un jour donc il rêva qu'il se trouvait dans une contrée marécageuse et humide, dans laquelle, malgré tous ses efforts, il avait peine à marcher. Mais le long des marais où il se trouvait était un chemin agréable et spacieux, parsemé d'arbres et de fleurs. Tout à coup il aperçut Marie, la Reine du ciel, entourée d'une cohorte innombrable de femmes vêtues de blanc, s'approcher de lui. Sa propre mère se trouvant parmi ces femmes, il veut s'approcher d'elle, mais il ne peut se retirer du marais où il était enfoncé. « Vois-tu, mon enfant, lui dit Marie, si tu veux venir auprès de ta mère et auprès de moi, il faut que tu te corriges. Fuis l'oisiveté; deviens un enfant plus laborieux, plus obéissant et plus pieux. » — Ce rêve fit sur l'enfant une impression profonde. Depuis ce moment, Anscaire surpassa tous ses condisciples par sa piété et sa modestie, et devint un homme plein de vertu et de zèle. Il annonça l'Evangile aux Danois et aux Suédois, et son activité infatigable lui mérita de devenir premier archevêque de Hambourg. Il répandit au loin autour de lui des fruits abondants de bénédiction, et mourut le 3 février 865, dans l'attente joyeuse d'un monde meilleur, où une place est

réservée de toute éternité à ceux qui ont aimé Dieu et observé ses commandements.

La vertu seule est la voie
Qui conduit au ciel.

e. Saint Benoît.—Après la mort de saint Benoît, fondateur de l'ordre qui porte son nom, deux de ses disciples virent en songe un chemin aplani, éclairé de lampes innombrables, et qui s'élevait depuis la cellule du saint jusqu'au ciel. A côté se trouvait un personnage vénérable qui leur demanda où conduisait le chemin qu'ils apercevaient. Comme ils lui répondirent qu'ils l'ignoraient, il leur dit : « C'est le chemin par lequel saint Benoît est monté au ciel. » — C'était là un moyen que le Seigneur employait pour faire connaître aux deux disciples du saint homme que, s'ils voulaient le suivre dans le ciel, ils devaient imiter les vertus qu'il avait pratiquées sur la terre » (*Dialogues du pape saint Grégoire le Grand*).

f. Songe de saint Nicolas de Flüe.—Le saint ermite Nicolas de Flüe eut un jour un songe merveilleux. Il rêva qu'il passait dans un village où s'élevait, au milieu de quelques maisons, un magnifique palais. La porte en étant ouverte, il y entra, et vit un escalier qui avait six degrés. Sous cet escalier coulait une fontaine de vin, d'huile et de miel. Sur le degré supérieur se trouvait un vase rempli de la même liqueur que celle de la fontaine. Il entendit une voix qui criait : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ! » Il n'y en eut que quelques-uns qui vinrent ; mais lui se hâta d'accourir, but et se désaltéra avec une joie inexprimable. Mais quel ne fut pas son étonnement en voyant qu'un si petit nombre se rendaient auprès de cette fontaine ! En sortant de là, il aperçut une foule innombrable d'hommes qui étaient très-occupés. Les uns entouraient leurs champs d'une haie, les autres construisaient des ponts pour en retirer quelque argent; ceux-là faisaient de la musique afin de s'enrichir. Lorsque le rêve se fut évanoui, Nicolas en reconnut la signification, et il éprouva un vif dégoût pour les travaux auxquels se livraient les hommes, et se sentit de plus en plus le désir d'embrasser un genre de vie tout différent de celui du commun des autres hommes, afin de n'être pas troublé

dans l'intimité de son commerce avec Dieu (*Vie du bienheureux Nicolas de Flüe*).

g. Les trois Anges (parabole).—Il y a plusieurs années, l'Ange de la rétribution apparut sur la terre; il portait dans sa main droite la couronne de la vie éternelle, couronne d'un éclat plus doux encore que celui du soleil. Il se rendit d'abord dans le palais des riches. « Que celui qui a le cœur pur, s'écria-t-il d'une voix puissante, approche et reçoive cette couronne pour prix de sa vertu! » Plusieurs se présentèrent, firent une énumération pompeuse de tout le bien qu'ils avaient fait pendant leur vie, et réclamèrent la belle couronne. Mais à côté de cet Ange apparut tout à coup le Séraphin de la justice. Il tenait dans sa main une coquille pleine de larmes, qu'il montra à son compagnon céleste en lui disant: « Voilà les larmes qui ont coulé des joues de ces pauvres et de ces malheureux qui, dédaignés par les riches et les grands, ont été abandonnés dans leur infortune, déçus dans leurs espérances. Ces hommes impitoyables qui ont arraché tant de larmes sont-ils dignes de la couronne éternelle? » A ces mots, l'Ange de la rétribution quitte plein de tristesse les palais de la fortune, et se rend avec sa couronne dans la cabane du pauvre: « Que celui qui a le cœur pur, s'écria-t-il de nouveau, s'avance ici et reçoive cette couronne pour prix de sa vertu! » Puis on vit de nouveau l'Ange de la justice qui s'écria à son tour: « Ce n'est pas cela! » Dans sa main il portait un livre où étaient inscrits la supercherie, l'envie, la paresse, et une foule d'autres vices particuliers aux pauvres. Chaque fois qu'un pauvre tendait la main vers la couronne, l'Ange lui lisait quelques-unes des fautes par lesquelles il avait souillé son cœur, et s'était rendu indigne de la couronne. Accablé de tristesse, l'Ange de la rétribution sortit et se rendit dans la demeure d'autres pauvres. Il rencontra un respectable vieillard. Sa tête, d'une blancheur argentine, était penchée vers la terre, et son œil était plein de larmes. Il était agenouillé. Dans la douleur profonde que lui inspirait le regret de ses fautes, il frappait sa poitrine, et disait en soupirant: « Seigneur, de quoi puis-je me glorifier? De la vertu que j'ai pratiquée? — C'était mon devoir et mon bonheur. Des larmes que j'ai séchées? — C'était les larmes de mes frères. Mais, hélas, que de fois j'ai

commis l'iniquité ! Que Dieu me soit propice, malheureux pécheur que je suis ! » Telles étaient les plaintes de ce pieux vieillard. Les Anges étaient sur le point de le quitter, lorsqu'apparut un troisième Ange, que les habitants du ciel ont coutume d'appeler l'Ange de la miséricorde : il était descendu des nues, entouré d'un vêtement d'une blancheur éclatante. Montrant une croix qu'il portait dans la main droite, il s'écria d'un ton dont la douceur égalait celle de la lyre : « Donnez-lui la couronne, car celui qui avoue ses fautes et s'en corrige obtiendra miséricorde. » Et le vieillard reçut la couronne de vie, et ainsi paré, il s'avança vers le trône du Tout-Puissant, et s'écria avec une profonde émotion : « Je suis indigne des miséricordes que vous avez exercées envers votre misérable serviteur ! » Et le chant d'*Alleluia* fut répété par des chœurs innombrables d'anges, et retentit à travers les espaces infinis de l'éternité !

Celui-là seul qui est vraiment bon et pur
Entre en participation des joies divines.

h. Roses et épines.—Clément, jeune homme pieux et au cœur généreux, considérait comme l'une de ses occupations les plus agréables de faire du bien aux pauvres et de soulager les malheureux.

Un jour il entre dans le cimetière d'un village voisin, pour y visiter le tombeau d'un homme bienfaisant et prier pour lui. Obligé de passer par une épaisse et sombre forêt, il y rencontre un enfant méchamment vêtu, assis sur le chemin et pleurant amèrement. Clément fut ému de compassion à la vue de cette pauvre créature. « Pourquoi pleures-tu, pauvre enfant ? lui demanda-t-il. — Hélas ! répondit l'enfant, comment pourrais-je m'empêcher de le faire ? Il y a huit semaines que j'ai enterré mon père, et il y a six jours que ma bonne mère est morte. L'un de mes parents, qui demeure à dix lieues d'ici, m'a promis de me tenir lieu de père ; j'étais en route pour aller le trouver, mais j'ai eu le malheur de m'enfoncer une épine dans le pied, et tous mes efforts ne parviennent pas à l'arracher ; elle m'occasionne de si grandes douleurs, qu'il m'est impossible d'aller plus loin. » En achevant ces mots, il versa des larmes amères.— Clément le consola, lui donna l'argent qu'il avait dans sa poche,

lui arracha son épine, et partit joyeux, dans la pensée d'avoir pu, une fois encore, rendre service à un malheureux.

La nuit suivante, Clément eut un rêve délicieux. Il songea qu'il se trouvait dans un magnifique jardin, rempli de roses exhalant de suaves parfums. Un ange ravissant de beauté se tenait devant lui. « Vois-tu, cher Clément, que de roses a produites l'épine que tu as arrachée du pied de ce pauvre orphelin. Tâche toujours de faire du bien aux pauvres autant qu'il te sera possible; il en résultera pour toi d'abondantes bénédictions ! » Clément se conforma à ces paroles de l'ange, se montra toujours bienfaisant envers les malheureux, et devint ainsi pour les orphelins un père plein de tendresse et de dévouement.

COMPARAISONS.

Ce que la maison paternelle est pour des enfants bien nés, le ciel l'est pour de bons chrétiens, qui ont droit d'appeler Dieu leur Père, et le Fils de Dieu leur frère. De même qu'un ouvrier accablé de fatigue se réjouit de voir arriver le soir, qu'un voyageur couvert de sueur salue avec amour les frontières de son pays natal, que le guerrier attend avec impatience la fin d'une campagne laborieuse; de même le juste se réjouira dans le ciel, car alors il pourra se reposer de ses travaux, et savourer les fruits de ses bonnes œuvres.

Si le laboureur éprouve de la joie aux jours d'une moisson abondante, nous n'en éprouverons pas moins dans le ciel, si, sur la terre, nous pratiquons la vertu; car dans l'autre monde nous commencerons une moisson qui ne finira jamais.

De même qu'on ressent de la joie quand on a trouvé un trésor, de même le juste se réjouira du bonheur de posséder le ciel.

Un enfant bien né se réjouit d'être et de rester auprès de son père. — Ainsi l'homme vertueux se trouve heureux de pouvoir habiter le ciel.

Ce nous est un grand sujet de joie, après une longue et douloureuse séparation, après avoir supporté de grandes souffrances, de nous trouver inopinément réunis autour d'un splendide festin. Or, quelle satisfaction infiniment plus grande n'éprou-

verons-nous pas, lorsque nous retrouverons au milieu du festin céleste tous les amis que la mort nous avait enlevés !

Quel est celui qui oserait se tenir à la droite d'un roi ? Quiconque peut le faire se considère comme très-honoré. Or, quel honneur infiniment plus grand ne sera-ce pas pour le juste, lorsque, au dernier jugement, le Seigneur, le Roi des rois, le placera à sa droite, et que toute la création sera témoin des honneurs dont Dieu comble ses amis.

On se considère comme très-honoré d'être à proximité d'un roi. Combien un jour le juste ne se trouvera-t-il pas heureux lorsqu'il goûtera éternellement le bonheur de contempler la face de son Père céleste, le plus puissant de tous les rois ?

Ce nous est un sujet d'honneur d'être promu à une place élevée ; quelle joie n'en éprouvons-nous pas ! Tous nos amis participent à notre bonheur, tous parlent de nos mérites, et attestent la satisfaction qu'ils en ressentent. — Combien plus grande sera un jour la joie du juste, lorsque Dieu, l'élevant aux honneurs du ciel, lui dira : « Eh bien, bon et fidèle serviteur, puisque vous avez été fidèle dans les petites choses, je veux vous établir sur de plus grandes ; entrez dans la joie de votre Seigneur ! »

Le laurier et la couronne sont les emblèmes de l'honneur qui nous est destiné dans le ciel. Combien n'est-il pas honoré celui qui porte le laurier en signe de son triomphe, et la couronne, figure de sa royauté ? C'est ainsi que le juste recevra un jour dans le ciel l'impérissable couronne de sa victoire.

Le saint évêque Fulgence se trouvant un jour à Rome et contemplant les églises et les splendides palais de cette ville, il s'écria : « Si la Rome terrestre rayonne d'une telle magnificence, quelles ne doivent pas être la beauté et la splendeur de la Jérusalem céleste ! »

Si, sur la terre, le doux chant des oiseaux est déjà si agréable à nos oreilles, quel ne sera pas notre ravissement, lorsqu'un jour nous entendrons les hymnes chantés par les chœurs des anges et des archanges !

O bonheur ! c'est le Juge lui-même
Qui me place à sa droite.
Plein d'amour il s'écrie : Venez,

Justes, héritez du nouveau monde !
Venez, et goûtez des plaisirs éternels !
Ce que jamais intelligence humaine
Ne comprit, ce que le cœur n'éprouva jamais,
Cela, et plus encore, vous est destiné.
Vivez donc éternellement ; louez et célébrez
Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit !

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

« AMEN ! »

Le petit mot « Amen » est emprunté de la langue hébraïque, et signifie : « Que cela arrive, » ou : « Il arrivera. » Si insignifiant que paraisse ce petit mot, il n'en exprime pas moins l'idée la plus essentielle de toutes. Car que peut-il y avoir pour nous de plus indispensable que de croire fermement tout ce qui est contenu dans les douze articles du Symbole, et en outre de vivre et de mourir conformément à cette croyance ?

Le grain de semence (une parabole). — Palémon et Aminte, deux frères, vivaient dans une douce union et s'affectionnaient tendrement.

Un soir, un pèlerin étranger arrive dans leur cabane où ils l'accueillent amicalement, et lui offrent tout ce qu'ils possèdent. Le pèlerin porte sur son visage l'empreinte de la sévérité, son attitude a quelque chose de mystérieux, et ses discours sont marqués au coin d'une sagesse profonde. Cet homme vénérable inspira aux deux frères un grand respect, et ils crurent que c'était une apparition céleste. Lorsqu'il prit congé d'eux, il

leur fit présent d'un petit grain de semence, en leur disant : « Ce petit grain a la propriété de rendre celui qui le conserve l'homme le plus heureux de la terre. Gardez-le donc précieusement ; faites en un bon usage ; il sera pour vous une source de grandes bénédictions. »

Palémon choisit un endroit connu de lui seul, en prépara le sol, et y déposa son petit grain Il le cultiva avec soin, et le couvrit afin qu'il fût à l'abri du souffle violent de la nuit. Lorsque le grain eut pénétré hors de l'obscurité de la terre, il lui consacra les soins les plus tendres, se donna toute la peine imaginable pour le conserver, et il se crut le plus heureux des hommes lorsque l'arbre produisit ses premiers fruits.

Mais Aminte, son jeune frère, n'était pas de son sentiment : « Tu as agi en insensé, lui dit-il, mon cher frère, en livrant à la corruption un grain si précieux. Comme il sera facile aux vers de le dévorer ! Vienne une gelée de nuit, et le voilà perdu pour toujours ! Je veux agir avec plus de prudence, et conserver mon petit grain comme un bijou précieux, afin qu'il puisse être un souvenir pour moi et pour ma postérité. » Effectivement, il garda son petit grain dans une boîte d'or, afin de pouvoir le regarder tous les jours, et s'en réjouir.

Quarante années s'étaient écoulées, et les frères avaient vieilli tous deux. Un jour le mystérieux pèlerin revint les trouver et leur dit : « Rendez-moi compte, mes chers enfants, des fruits que vous a procurés mon petit cadeau, afin que je puisse m'en réjouir avec vous. » Palémon, lui montrant son arbre qui étendait au loin ses branches, et était chargé des fruits les plus

magnifiques : « Voilà, lui dit-il, les immenses bienfaits que j'ai retirés de votre don, qui, à la vérité, m'a occasionné des peines énormes. Ses fruits nous donnent de quoi nous nourrir, et son ombre nous offre un doux repos. Je remarque avec plaisir que chaque année il s'élève de plus en plus vers le ciel : il semble qu'il veuille me servir d'échelle pour arriver dans le pays du bonheur céleste, et éterniser mon nom sur la terre. » En disant ces mots, Palémon regardait avec émotion son arbre fécond, et pleurait de joie. Le pèlerin bénit la félicité de Palémon, et lui dit : « Vous êtes heureux d'avoir suivi mon conseil. »

Quant à Aminte, il ne put montrer au voyageur que son petit grain corrompu, qu'il tenait toujours renfermé dans sa boîte d'or. Confus, il n'osa lever les yeux, et se tut ; car il comprit combien il s'était rendu indigne d'un cadeau si précieux, et de quel profit immense il s'était privé par sa négligence.—La foi chrétienne est semblable à ce petit grain ; elle nous est une source de bonheur, quand nous la faisons fructifier par la charité ; mais quand elle ne produit pas de bonnes œuvres, elle est morte, et n'obtient aucune récompense.

Que vous sert la foi, chrétien,
Quand elle ne corrige pas votre cœur,
Quand la vanité du monde
Vous retient captif avec ses plaisirs,
Quand vous ne vous efforcez pas
De vivre selon la sagesse, la piété et la pureté ?
Un cœur croyant, animé par l'amour,
Voilà ce qui est méritoire auprès de Jésus !

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA FOI.

CHAPITRE DEUXIÈME.

(*Suite.*)

TROISIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

Introduction.

Pages.

§ I.

L'ANNONCIATION A NAZARETH. 7

Traits historiques.

La Fête de l'Annonciation. 9
L'Evangile selon saint Jean. 11
L'Ordre de l'Annonciation de Marie. 12
La première et la seconde Ève. 12
Visitation de Marie. 13
Remarque.

§ II.

NAISSANCE, ENFANCE ET ADOLESCENCE DE JÉSUS-CHRIST.

Notices historiques. — Méditations.

1. Méditation sur l'Enfant Jésus. 21
2. Les Bergers. 22

Pages.
3. La Circoncision. 24
4. Les Mages d'Orient. 26
Remarques et Notices historiques. 28
5. La Présentation de Jésus au Temple. 32
Développements. 35
6. Fuite en Egypte. 35
Observation. 39

Traits historiques.

Le Testament d'un enfant. 39
L'Image de l'Enfant Jésus. 40
Premier voyage de fête, et jeunesse de l'Enfant Jésus. 42
Remarques. 48

§ III.

MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS-CHRIST.

Préparation.

A Baptême de Jésus au Jourdain. 49
B Jeûne de quarante jours dans le désert. 50
C Jésus triomphe de la triple tentation. 52
A *Jésus-Christ docteur et législateur.* 56
A La doctrine même de Jésus-Christ. 57
B Son mode d'enseignement. 61
B *Jésus-Christ thaumaturge.* 63
Remarque. 65

QUATRIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

MINISTÈRE SACERDOTAL DE JÉSUS-CHRIST.

Préliminaires.

Traits historiques.

L'Entrée solennelle. 72
La dernière Cène. 74

Pages.

LA PASSION ET LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

A *Jésus à la Montagne des Oliviers.* 74

Trait historique.

Une Pèlerine au mont des Olives. 77
Encouragement. 78
B *Jésus lors de la flagellation et du couronnement.* 79
Méditations. 82

Traits historiques.

Le culte de la Couronne d'épines. 83
L'*Ecce Homo* dans la chapelle de la famille. 84
C *Jésus sur le chemin de la Croix.* 85

Réflexions préliminaires.

1re STATION.

Jésus est condamné à mort. 89
Méditations. 90

Trait historique.

Le comte Elzéare. 91

2e STATION.

Jésus est chargé du fardeau de sa Croix. 92
Méditation. 94

Trait historique.

Sainte Claire. 95

3e STATION.

Jésus tombe pour la première fois. 96
Méditation. 97

Trait historique.

Patience dans les souffrances. 97

Pages.

4e STATION.

Jésus rencontre sa sainte Mère. 98
Méditation. 100

Trait historique.

Sainte Thérèse. 101

5e STATION.

Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa Croix. 102
Méditation. 103

Trait historique.

Un pieux Ermite. 104

6e STATION.

Sainte Véronique essuie la face de Jésus. 104
Méditation. 106

Trait historique.

Sainte Catherine de Sienne. 107

7e STATION.

Jésus tombe pour la seconde fois sous sa Croix. 108
Méditation. 109

Trait historique.

Saint Vincent. 109

8e STATION.

Jésus console les filles d'Israël qui le suivent. 110
Méditation. 111

Traits historiques.

Saint Chrysostome. — Saint Bernard. 112

9e STATION.

Jésus tombe pour la troisième fois sous sa Croix. 112
Méditation. 114

Pages.

Trait historique.

Siloë, Père du désert. 114

10e STATION.

Jésus est dépouillé de ses vêtements. 115
Méditation. 116

Traits historiques.

Sainte Zite. 116
Sainte Perpétue. 117

11e STATION.

Jésus est cloué sur la Croix. 117
Méditation. 118

Trait historique.

Sainte Mathilde. 119

12e STATION.

Jésus meurt sur la Croix. 120
Méditation. 121

Trait historique.

Le vieux Crucifix. 122

13e STATION.

Jésus est déposé sur le sein de sa Mère. 122
Méditation. 124

Trait historique.

Les Missionnaires. 125

14e STATION.

Jésus est mis dans le Sépulcre. 125
Méditation. 126

Traits historiques.

L'empereur Adrien ; Constantin ; sainte Paule. 127

Pages.

Résultats et fruits de la Passion et de la Mort de Jésus-Christ. 125

I. *Jésus-Christ a effacé sur la Croix une faute infinie et les conséquences de cette faute.* 130
Explications. 131-133

II. *Jésus-Christ nous a mérité un bien infini et les moyens de l'obtenir.* 133

CINQUIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

Ministère royal de Jésus-Christ. 135

Première entrée triomphale, ou Descente de Jésus-Christ aux lymbes. 135
La première fête triomphale. 137

Trait historique.

L'asile. 139-140
Deuxième entrée triomphale, ou Résurrection de Jésus-Christ. 140

SIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

Troisième entrée triomphale, ou Ascension de Jésus-Christ. 143
Méditation. 145

SEPTIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

Fin du Ministère royal de Jésus-Christ sur la terre. 146

Comparaison. 149

Traits historiques.

Inquiétude d'un Evêque. 149
Le saint sur son lit de mort. 150

HUITIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

DU SAINT-ESPRIT.

Introduction 150

Pages.

I.

DE LA PERSONNE DU SAINT-ESPRIT.

ARTICLE 1er. *Personnalité du Saint-Esprit.* 153

ARTICLE 2e. *Divinité du Saint-Esprit.* 154

a. Perfections divines. 154

b. Nom de Dieu. 155

c. Culte divin. 156

Développements historiques. 157

II.

DES OPÉRATIONS DU SAINT-ESPRIT.

1° *Conserver intacte la doctrine de Jésus-Christ.* 160

2° *Communiquer aux hommes le bienfait de la Rédemption.* 161

Développements. 163

Différentes sortes de grâces. 163

Grâce de création ; grâce de rédemption. 163

Grâce sanctifiante ; grâce actuelle. 163

Division de la grâce actuelle. 165

Dons du Saint-Esprit. 168

3° *Diriger le royaume de Jésus-Christ sur la terre.* 169

Développements. 169

NEUVIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

DE L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

Introduction.

I.

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE. 172

Développements. 173

A *Election d'un représentant humain de Jésus-Christ.* 175

Pages.
B *Election d'un chef suprême dans le ministère humain exercé sur la terre au nom de Jésus-Christ.* 178
Développements. 180
C *Perpétuelle durée du ministère de Jésus-Christ sur la terre, en tant que représenté par le souverain Pontife.* 184
Développements historiques. 187

II.

NOTES DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

A *Cette Eglise est* une. 190
1° *Une dans son* CHEF. 191
Développements. 192
2° *Une dans sa* DOCTRINE. 193
Développements. 194
3° *Une dans son* SACRIFICE *et dans ses* SACREMENTS. 195
Développements historiques. 195
B *Cette Eglise est* sainte. 196
1° *Son* FONDATEUR *est saint.* 197
Développements. 197
2° *Sa* DOCTRINE *est sainte.* 198
Développements. 199
3° *Ses* SACREMENTS *sont saints.* 199
Développements historiques. 200
4° *En tout temps elle a produit des* SAINTS. 201
Développements. 202
C *L'Eglise de Jésus-Christ est* universelle. 204
Développements. 205
1° *Universelle quant à sa* DURÉE. 206
Développements. 206

Pages.
2° *Universelle quant à son* EXTENSION 206
Développements. 206-7
D *L'Eglise de Jésus-Christ est* apostolique. 208
1° *Sa* DOCTRINE *est apostolique.* 209
Développements. 209
2° *Elle est apostolique dans ses* SACREMENTS. 210
Développements. 210
3° *Son* CHEF *et ses* ÉVÊQUES *sont les seuls successeurs des Apôtres.* 211
Développements. 212
L'Eglise catholique romaine. 213
Qui sont ceux qui appartiennent à l'Eglise? 214

III.

ACTIVITÉ ET PRINCIPALES QUALITÉS DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE. 215
A *L'Eglise catholique est* infaillible. 216
1° Nécessité de l'infaillibilité. 216
Remarque. 219
2° Représentant de l'infaillibilité. 219
Trait historique.
Fénelon, archevêque de Cambrai. 223
B On *ne* peut se sauver *que dans l'Eglise Catholique.* 223
Remarque. 227
Ceux qui n'appartiennent pas au corps intérieur de l'Eglise. 227
Trait historique.
Salvien, prêtre de Marseille. 227

IV.

COMMUNION DES SAINTS. 228
I. **Idée de cette Communion.** 228
Remarque. 231

Pages.

II. **Communauté de vie telle qu'elle existe dans la Communion des Saints.** 231

a. Eglise MILITANTE. 232

Trait historique.

Saint François Xavier. 233

b. Eglise SOUFFRANTE. 234

Remarque. 234

c. Eglise TRIOMPHANTE. 234

Remarque. 235

DIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

DE LA RÉMISSION DES PÉCHÉS.

Remarque. 239

ONZIÈME ET DOUXIÈME ARTICLES DU SYMBOLE.

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR ET LA VIE ÉTERNELLE.

Des quatre fins dernières en général. 240

Comparaisons. 243

DE LA MORT. 244

Introduction.

TOUS LES BIENS DE LA TERRE EN GÉNÉRAL SONT PASSAGERS. 244

Traits historiques.

Les bulles de savon. 247

Le chasseur et son chien. 248

Le paysan devenu roi. 248

Comparaisons.

Le monde et ses plaisirs. 249

Pages.

DE LA MORT EN PARTICULIER. 250

I. **Tous les hommes devront-ils mourir?** 250

Traits historiques.

Sainte Mathilde et ses enfants. 253
Sainte Elisabeth et ses compagnes. 253
L'année 1558. 253
L'Ermite. 254
Le Cadavre d'Alexandre-le-Grand. 254
Kannitverstan. 255
La mort et la jeune fille. 256
Antoine, évêque de Vienne. 258
Comparaisons. 258
Proverbes allemands. 258

II. **Pourquoi sommes-nous condamnés à mourir?** 258

Traits historiques.

Le pape Clément XIV. 259
Réponse d'un savant. 259
La mort est un bienfait. 259

Traits historiques.

Le tombeau. 260
Sainte Synclétique. 261
Berceau et Cercueil. 261
Sur la porte d'un cimetière. 262

III. **Quand, où, et dans quelles circonstances mourrons-nous?** 262-264

Traits historiques.

Exemples remarquables de mort accidentelle.

Le général Fouquet. 265
Diagoras. 265
La nièce de Leibnitz. 265
Une fille et sa mère. 265
Louis de Bourgogne. 266
Un prince de Holstein. 266
Le duc de Nevers. 266

Pages.
Anacréon, poète grec. 266
Zeuxis, peintre grec. 266
Glaucon. 266
Drusus. 266
Philippe V, prince royal de France. 266
Valentin Trotzendorf. 266
Rudolphe IV, comte autrichien. 267
Un doyen. 267
Un médecin illustre. 267
Un barbier. 267
On n'est nulle part à l'abri de la mort. 267
On ne saurait éviter la mort. 268
Proverbes et Comparaisons. 269

IV. Comment meurent les pécheurs impénitents. 269

Exemples bibliques. 270

Autres exemples.

Le juif Burdarius. 271
Le moqueur. 271
Le juge cruel. 272
Un affreux lit de mort. 272-275

V. Comment meurent les Justes. 275-278

Exemples bibliques. 278

Autres exemples.

Mort du père nourricier de Jésus. 279-280
Mort de l'ermite saint Paul. 280-282
Belle mort du sage Bias. 282
L'empereur Othon. 282
Mort de saint Jean Chrysostôme. 283
Mort de saint François de Sales. 283
Mort de sainte Théodeline. 284
Erneste Gédéon Landon. 284
Saint Tyrse, martyr. 284-285
Louis XVI. 285
Arnold de Winkelried. 285-286

Pages.
Un brave soldat. 286
Comparaisons et Sentences. 286-287
Dialogue entre une mère et son enfant malade. 288-290

Paraboles.

I. Deux vaisseaux. 290
II. L'hôte terrible. 290-291
III. Mort d'Adam. 292-293

V. **Comment pouvons-nous, nous aussi, faire une bonne mort.** 293

A. *Penser journellement à la mort.* 295-298

Traits historiques.

Les philosophes païens. 298
Les empereurs abyssiniens. 269
Le vase rempli de cendre. 299
Le livre aux feuillets d'or. 299
Cérémonies des noces chez les Indiens. 299-300
Les Bramines. 300
Le mausolée. 300
Le drap mortuaire. 300
Saint Eloi. 300
Marie-Thérèse. 300
La duchesse Dorothée Suzanne de Saxe. 300
Le cercueil servant d'escabeau. 300
Ferdinand Ier, roi de Sicile. 300
L'épitaphe de Franklin. 301
Epitaphe d'un maître de poste. 301-302
La fille d'un empereur turc. 302
La croix du mourant. 302-303
Comparaisons.

B. *Préserver autant que possible son cœur de tout péché.* 304

Paroles des Docteurs de l'Eglise. 304

Traits historiques.

Exemples bibliques. 305

Pages.
L'école de la Mort. 306
Comparaisons.

C. *Se défaire de l'attachement à la vie, renoncer au monde et à ses richesses.* 307

Traits historiques.

Exemples bibliques. 307

Autres exemples.

Un homme qui ne craint pas la mort. 308
Les saints martyrs d'Adiabine. 309
Saint Vincent et ses sœurs. 309
Les biens de la terre sont un fardeau. 309
Biens véritables. 309

D. *La pratique des bonnes œuvres.* 310

Exemples bibliques. 310

Autres exemples.

Dismas, le bon larron. 310
Le pauvre Lazare. 311
Comparaisons. 312

E. *Mettre sa confiance en Dieu, le triomphateur de la mort, et lui demander la grâce de faire une bonne mort.* 313

Traits historiques.

Saint Nicolas. 314
Saint François d'Assise. 315
Saint Carilèphe. 315
Saint Dominique. 315
Saint Bernard. 315
Saint Didace. 315
Saint Jean-de-Dieu. 315
Sébastien Winkelhofer. 315
Le vénérable curé Siller. 315
La princesse Thérèse d'Œttingen. 316

F. *L'intercession des Saints.* 317

Pages.

Traits historiques.

Saint Bonaventure. 317
Saint Etienne. 317
Saint Annon. 317
Le saint Evêque Richard. 317
Saint François Xavier. 318
Le Pape saint Pie V. 318
Amélie, princesse de Gallitzin. 318
Saint Vinceslas. 318

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Preuves de l'immortalité de l'âme. 319-324
Incrédulité et foi. 325

APPLICATION.

1° *Travailler au perfectionnement de notre âme, et poursuivre avec plus d'ardeur les biens éternels que les temporels.*

Traits historiques.

Saint Anastase, martyr. 326
Saint Macaire. 327
Saint François Régis et le marchand. 327
Quelles consolations le monde procure-t-il? 328
La pipe. 328
Comparaisons. 328-331
Les questions du monde. 331
Aspiration vers une destinée supérieure. 332

2° *Ne pas craindre la mort.* 333

Traits historiques.

La caverne. 334
Un meilleur pays. 335
Désir. 336

3° *Ne pas nous attrister outre mesure au sujet de la mort de nos amis.*

Traits historiques.

Sainte Agnès. 337

Pages.
Une fleur transplantée. 338
L'Ange compatissant. 339-341
Comparaison. 341-342

DU JUGEMENT PARTICULIER. 342 348

Comparaisons. 348

APPLICATION.

1° *Penser sans cesse au jugement de Dieu, et s'y préparer par une vie pénitente.* 348-349

Traits historiques.

Reproches d'une mère. 349
Apparition d'un ami. 349
Saint Jérôme. 349
Appel au tribunal de Dieu. 350
Sainte Thérèse. 350

2° *S'exercer à la pratique des bonnes œuvres.* 350 351

Traits historiques.

Le jardinier généreux. 351
Perles et cailloux. 351-352
Epitaphe d'un homme bienfaisant. 352

DU PURGATOIRE.

I.

Idée et nécessité du Purgatoire. 353-354

1° *La raison.* 354

2° *L'Ecriture Sainte.* 354-355

3° *Les Saints Pères.* 355

4° *Les décisons de l'Eglise.* 355-356

5° *Témoignages protestants.* 356

Objection et réponse. 357

II.

Châtiment infligé aux âmes du Purgatoire. 357-358

Pages.

III.

Motifs de secourir les âmes du Purgatoire. 358

1° *Elles ne peuvent rien mériter.* 358

2° *Elles ne cessent d'invoquer notre secours.* 358-359

3° *La charité fraternelle nous y oblige.* 359

4° *Ces sortes de bonnes œuvres ont une grande valeur.* 359-360

5° *Elles contribuent à la gloire de Dieu.* 360

6° *Les âmes du Purgatoire paient de retour.* 361

IV.

Moyens de secourir les âmes du Purgatoire 361

1° *La Prière.* 361

Trait historique.

L'hameçon d'or. 361-362

2° *Le saint Sacrifice de la Messe.* 362

Trait historique.

Henri Suso et son ami. 362

3° *L'invocation de la mère de Dieu, des Anges et des Saints.* 362-363

4° *L'eau bénite.* 363-364

5° *Les indulgences.* 364

6° *Les bonnes œuvres.* 364

Traits historiques.

L'amour des ennemis récompensé. 364-365

La compassion envers les pauvres. 365

DE LA RÉSURRECTION DES MORTS. 366-371

1° *Ne pas craindre la mort.* 371-372

Pages.

Traits historiques.

André Rivinus. 372
Frédéric Freiherr de Kroneck. 372
Les dernières paroles. 372

2° *Se consoler quand on perd quelque parent ou quelque ami.* 372 373

Traits historiques.

Le papillon. 373-374
Une double fête de résurrection. 374-375

3° *Se consoler dans les autres souffrances.* 376

Exemples bibliques. 376

Autres exemples.

Saint Arcade, martyr. 376
Le saint martyr Pionius. 376
Sainte Théodosie, martyre. 377

4° *Mortifier son corps et n'employer ses forces qu'à la pratique du bien.* 377

Traits historiques.

Sainte Maxelinde. 378-379
Une sage repartie. 379
La perce-neige. 379-380

5° *Mettre toute sa confiance en Jésus-Christ.* 380-381

Traits historiques.

La lance. 381
Le vase précieux. 381-383

DU JUGEMENT UNIVERSEL. 383-390

1° *Se préparer au jugement dernier en se corrigeant et en déposant ses mauvaises habitudes.* 390-392

Traits historiques.

Saint Etienne, ermite. 392
Saint Germain, martyr. 392

Pages.

Saint Jacques, martyr. 392-393
Y pensez-vous? 393-394
Ne pratiquer que le bien. 394

2° *Pratiquer des bonnes œuvres.* 395-396

Traits historiques.

Les deux Anges. 396
Un verre d'eau. 397
Une mendiante. 397

3° *Pardonner à nos ennemis et à ceux qui nous ont offensé.* 398

Trait historique.

Le rêve de saint Annon. 399

4° *Nous mettre en garde contre l'hypocrisie.* 399

Exemples.

Philippe II et le menteur. 400
La vipère. 400
Le roi et ses sujets. 401

APPENDICE.

PROPHÉTIES RELATIVES A LA FIN DU MONDE. 402 et s.

DE L'ENFER. 404

1. *Penser continuellement à l'enfer.* 414

Exemples.

Le ver brûlant. 414
Une nuit blanche. 414
Un remède contre les tentations. 415
Indifférence pour la vertu. 415

2. *Eviter le péché.* 415

Exemples.

Un rêve. 416
Saint François Régis. 416
Châtiment infligé à un homme d'une sensualité remarquable. 417
Une parabole. 417

Pages.

DU CIEL. 418 et s.

1. *Nous consoler dans nos souffrances et dans nos tribulations.* 425

Exemples bibliques. 425

Autres exemples.

Sainte Dorothée. 426
Saint Martin. 427
Saint François d'Assise. 427
Sainte Ménodora. 427

2. *Nous consoler aussi à la mort de nos amis.* 428

Exemples. 428

Saint Jean Climaque et son disciple. 428
Sainte Gertrude et ses compagnes. 428
Eliot auprès du lit de mort de sa sœur 429
Les pasteurs du ciel. 429

3. *Nous exciter à la vertu.* 431

Exemples bibliques. 431

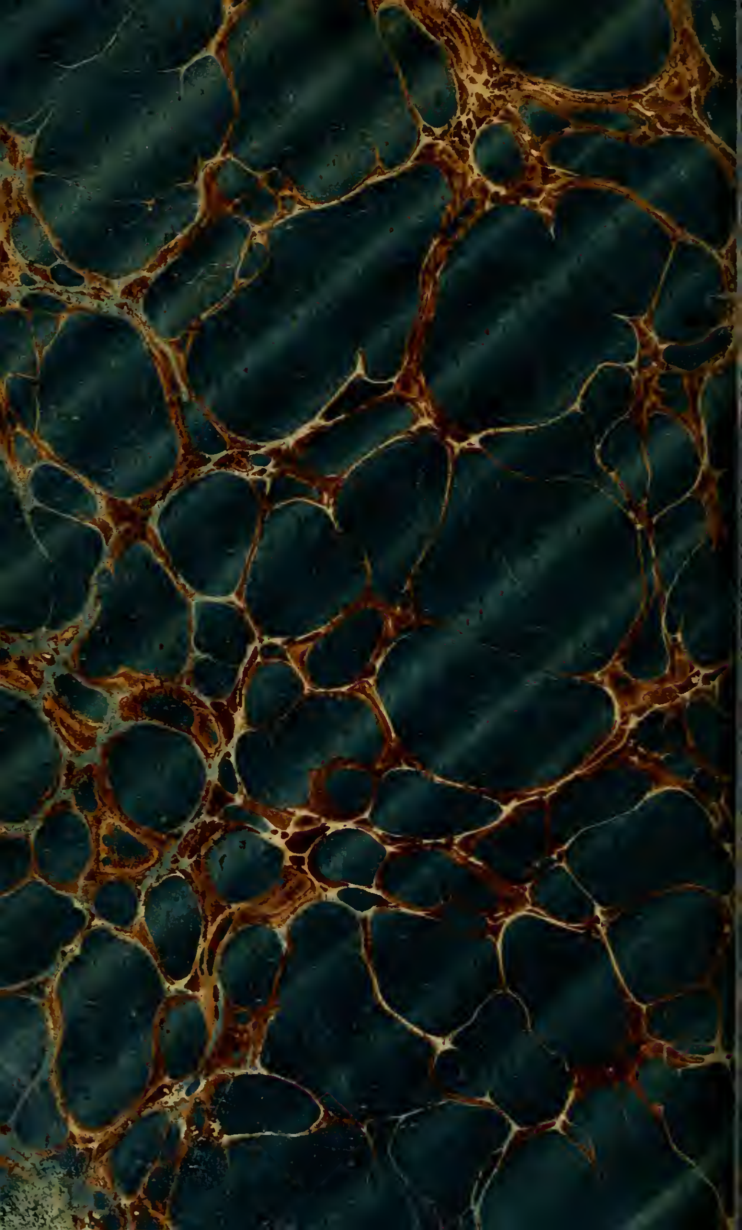
Autres exemples. 431

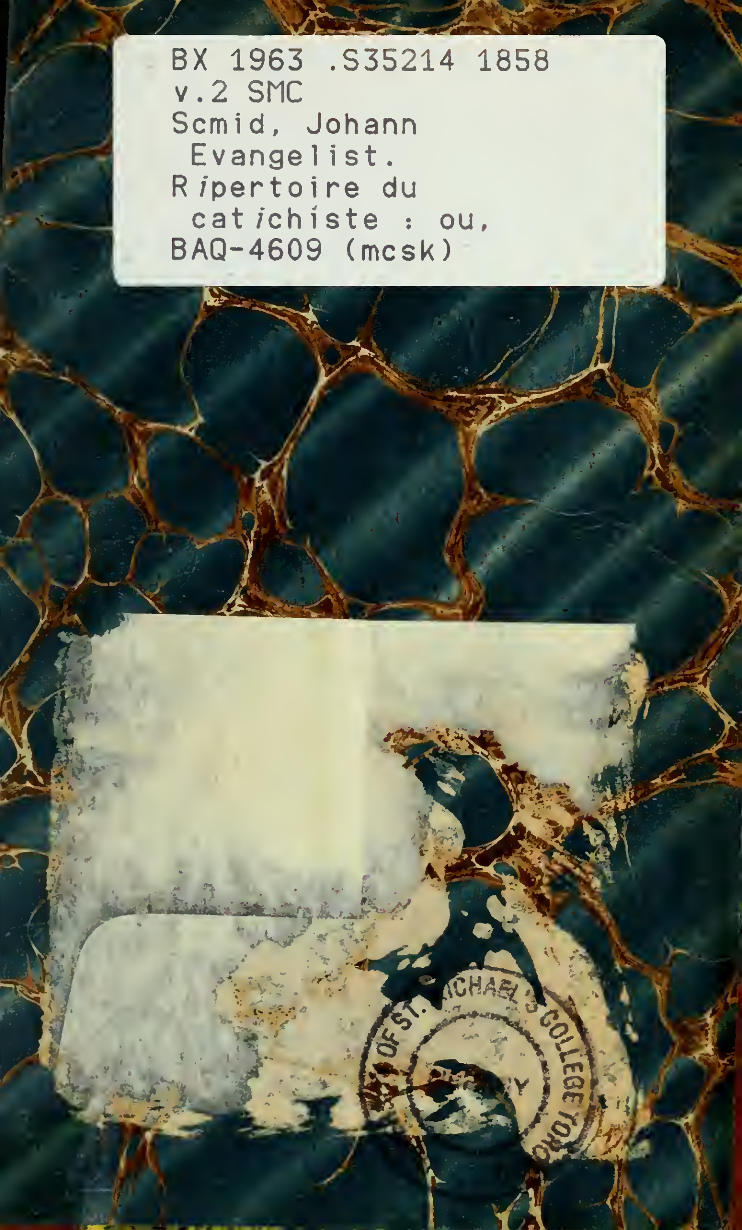
Saint Euloge, martyr. 431
Théodate et ses fils. 432
Saint Anscaire. 432
Saint Benoît. 433
Songe de saint Nicolas de Flüe. 433
Les trois Anges. 434
Roses et épines. 435
Comparaisons. 436

Conclusion de la première partie.

« Amen ! »
Le grain de semence. 438

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.




BX 1963 .S35214 1858
v.2 SMC
Scmid, Johann
Evangelist.
Ripertoire du
catichiste : ou,
BAQ-4609 (mcsk)

